LA QUERELLE CALDÉRONIENNE

DE

JOHAN NIKOLAS BÖHL VON FABER

ET

JOSÉ JOAQUÍN DE MORA

RECONSTITUÉE D'APRÈS LES DOCUMENTS ORIGINAUX

DU MÊME AUTEUR ET A LA MÊME LIBRAIRIE

Contributions à l'étude de l'hispanisme de G.-E. Lessing. Thèse de doctorat présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Toulouse. 1 vol. grand in-8° de XIV-342 pages, 15 francs.

DE PROCHAINE PUBLICATION :

Johann-Gottfried Kinkel (1815-1882). Essai biographique. 2 vol. grand in-8° de XXXV-425 et 450 pages.

A travers la Romania. (Réimpression d'études parues dans des périodiques d'érudition romane). 1 vol. in-8° de XV-350 pages.

Trois ans de journalisme en Allemagne (1904-1906). (Réimpression de « *Lettres d'Allemagne* » publiées dans le journal « *Le Siècle* »). 1 vol. in-8° de XXV-350 pages.

LA QUERELLE CALDÉRONIENNE

DE

JOHAN NIKOLAS BÖHL VON FABER

ET

JOSÉ JOAQUÍN DE MORA

RECONSTITUÉE D'APRÈS LES DOCUMENTS ORIGINAUX

PAR

Camille Pitollet
AGRÉGÉ D'ESPAGNOL
DOCTEUR ÈS LETTRES

Sei stets, auch eifernd, ungefälscht,
Du Sohn von Teut und Mana!
Nicht schlau gehöfelt, noch gewälscht
Mit tückischer Tofana!
(J. H. Voss.)



PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1909

A mon ancien Maître

MONSIEUR ALFRED JEANROY

PROFESSEUR DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE MÉRIDIONALES
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

INTRODUCTION

La querelle caldéronienne de Böhl von Faber et Mora dans la littérature.

La première mention imprimée hors d'Espagne des polémiques — si intéressantes et cependant si mal connues jusqu'à cette date — dont nous avons tenté de reconstituer l'aspect essentiel, nous semble être celle que nous avons trouvée dans la Revue du professeur à Iéna et célèbre naturaliste, Lorenz Oken : *Isis, oder Encyclopädische Zeitung,* année 1818, *fasc.* 11, *col.* 1930-1933 : *Aus Briefen. Cadix, den 18 Oct. 18*[1]. Nous savions, par une lettre de Böhl à N. H. Julius, datée : Cádiz, 7 octobre 1818, que « ein paar Deutsche, die grade hier waren : Baron d'Alton und Dr. Pander (ein Rigaer) haben viel Antheil an diesem Streit genom̄en und Exemplare [du *I. P.*] nach Deutschland befördern wollen. Sie sind jetzt in Granada; wir erwarten sie aber zurück & dann haben wir ihnen im Schauspiel ein Stück von Calderon vorbereitet, damit sie doch nicht Spanien verlassen ohne etwas von diesem grossen Meister hier auf der Bühne gesehen zu haben, bei welcher Gelegenheit eine neue Satire gegen die Madriter vertheilt werden wird. Sagen Sie mir etwas von diesen Deutschen; der Baron ist ein interessanter, wohl unterrichteter Mann, der aber Niemand zu Worte kom̄en lässt, & scheint mit Perthes in Verbindung zu stehen, der Dr. ist bescheiden & hat eine brennende Wissbegierde, & scheint mir manches Neue in naturhistorischer Hinsicht aufgefunden zu haben. » Sans doute (dans les milieux de spécialistes), les noms de Heinrich Christian von Pander (1794-1865; *A. D. B.,* XXV, [1887,] 117-119),

1. La revue *Isis,* fondée en 1817 par Oken, était destinée à continuer les *Deutsche Blätter,* de F. A. Brockhaus, qui durèrent d'octobre 1813 au printemps de 1816. Elle parut jusqu'en 1848 et sa collection forme 41 volumes, dont les sept premières années seules contiennent des contributions à l'histoire politique de l'époque. C'est un monument scientifique des plus remarquables. Oken, collaborateur, avec Friedr. Perthes, A. W. Schlegel et autres patriotes, des *Deutsche Blätter,* devait a *priori* être bien disposé en faveur de Böhl, si ardent adversaire de Bonaparte, qu'il appelait, en 1814, à la fin de *Donde las dan las toman:* « sin freno en los vicios, » stigmatisant la « insidia vil » par laquelle il avait accablé « todo el género humano ».

zoologue, plus tard géologue et paléontologue, l'un des fondateurs de l'évolutionnisme, et de Josef Wilhelm Eduard d'Alton (1778-1840; *A. D. B.*, I, [1875,] 372-373), collaborateur de Pander dans ses travaux de zoologie et lié avec A. W. Schlegel, spécialement lors de son professorat à Bonn : sans doute, disions-nous, ces deux noms ne sont point, aujourd'hui encore, tombés dans l'oubli. Mais revenons à l'article d'*Isis,* signé *F.,* et qui émane, vraisemblablement, de quelque correspondant allemand de d'Alton. Après une explication relative aux recherches des deux savants à Cadix — ils y étudiaient, après Cuvier, la *Sepia octopus* — et à leur méthode d'observation, ainsi que l'annonce que Pander allait envoyer à l'Académie de Pétersbourg une monographie de la *Sepia,* on y lit :

« Vielleicht interessiert es Sie, bey dieser Gelegenheit, zu erfahren, wie unsere Freunde in die Geschichte des jetzt herrschenden Streits der spanischen Bühne verflochten wurden, und wie sie dabey dem deutschen Namen in Spanien Ehre machten. Es haben sich in Spanien seit der letzten Revolution zwey poetische Partheyen gebildet; die eine, an deren Spitze die Hauptstadt steht, verherrlicht die französischen Dramatiker und Kotzebuen; die Gegenparthey, die das alte spanische Theater in Schutz nimmt, hat ihren Hauptsitz zu Cadix, ihr Führer aber ist ein Deutscher, Herr Böhl von Faber, Consul der Hanse-Städte, der schon dreissig Jahre in Spanien residiert, und eine der grössten Sammlungen spanischer Dichter besitzt. Während die Madrider Kunstrichter Calderon als unkritisch nach den Regeln des Aristoteles, und als unbekannt mit den Regeln der spanischen Sprache bitter tadeln, weist der deutsche Böhl von Faber dem Hauptkritiker in seiner Uebersetzung des *Nino* mehr als siebenzig Sprachfehler nach. Dass ich kurz mache : Die Reisenden ärgern und zanken sich in Madrid, sehen in Granada Kotzebuens *Bruderzwist,* erregen in Cadix durch ihren Unwillen eine freudige Ueberraschung, man führt ihnen zu Ehren, weil sie nicht länger bleiben können, einen Monat vor der bestimmten Zeit, Calderons Trauerspiel : *A secreto agravio secreta venganza* auf; der treffliche Schauspieler, dem das Stück gehört, Herr Llonin, überreicht ihnen den Tag vor der Aufführung den Logenschlüssel, und vor der glänzenden, meisterhaften Aufführung, wird im Theater eine Schrift ausgetheilt, mit dem Titel : *Discurso en razon de la Tragedia : A secreto agravio secreta venganza, que ha de representarse en el Coliseo de esta Ciudad el 17 de Octubre,* woraus ich Ihnen eine Stelle in der Ursprache und Uebersetzung gebe.

« Dos sabios viageros alemanes, los señores Baron Dalton y Dr. Pander se hallan actualmente en Cadiz viendo y examinando varias curiosidades artísticas y enriqueciendo sus vastos conocimientos en la ictiología. Cierta especie de pescado — *sepia octopous* de Linneo — que asido á las peñas que circundan las murallas, fué mirado

hasta ahora con desprecio, va á ser un nuevo objeto de estudio y admiracion, mediante las pesquisas y descripciones de tan profundos naturalistas. Estos caballeros, como casi todos los alemanes doctos, juntan las noticias mas extensas en todos los ramos de las ciencias á las noticias mas universales y al exercicio practico en las buenas letras, adornando tan hermoso maridage con una predileccion ardiente á la nacion y literatura españolas. El teatro español antiguo, á saber del siglo decimoseptimo y con especialidad las composiciones del gran Calderon, son el objeto de sus mas sinceras adoraciones.

» Embebidos, empapados en el acatamiento que el discursivo y despreocupado Schlegel ha inspirado nuevamente en favor del primero de nuestros muchos y apreciables dramáticos, llegaron á España, creyendo buenamente hallar en el pais nativo de tan singular poeta ardiendo con mas actividad el volcan del entusiasmo que sentian en si, y enardece á los mayores literatos del Norte. Pero ¡ que Dolor ! lo hallaron apagado. En 42 dias que residieron en la capital de España, y patria de su amado poeta, no tuvieron el gusto de que se representase ningun drama de Calderon. Vinieron á Cádiz : no olvidan al poeta entre sus atenciones á las artes y sus investigaciones de los peces ; y no traslucen que se les satisfagan sus vehementes deseos.

» A partir iban de regreso para su patria con un torcedor tan sensible para ellos, quando una ventura inopinada los alienta, los regocija y los detiene... »

Suit une exacte traduction allemande de ce début du *Discurso*, et l'article se clôt sur le vœu que d'Alton puisse être soutenu officiellement pour l'édition « des grossen osteologischen Werkes » cause de ce coûteux voyage et par quoi trouverait son couronnement une entreprise qui, du point de vue artistique aussi bien que scientifique, ne saurait que contribuer à la gloire nationale allemande.

Cette notice d'*Isis* eut une fortune curieuse. Reproduite fragmentairement — depuis : « *Vielleicht interessiert es Sie...* », jusqu'à la phrase finale de la traduction allemande du début du *Discurso*: « *Mit einem Wort, nun wird das Stück aufgeführt...* » — dans le *Morgenblatt* de Cotta le mardi 2 Mars 1819 (n° 52) sous le titre *Theaternachrichten aus Cadiz* (p. 207), elle passe, de ce célèbre quotidien littéraire, mais sans la moindre mention de provenance, dans la *Revue Encyclopédique* de juillet 1819 — le même mois où Raynouard divaguait sur Calderón dans le *Journal des Savans* (p. 434-441) à propos de la dissertation latine du jeune J. L. Heiberg parue deux ans avant à Copenhague, et mentionnait, p. 437, un *L. Tieckius*, révélant de la sorte son ignorance de Ludwig Tieck. C'est à la rubrique *Espagne* que nous l'y avons trouvée, p. 186 :

« Il est formé, en Espagne, depuis la dernière révolution, deux partis littéraires, dont l'un admire à la fois les auteurs dramatiques

français et Kotzebue, et dont l'autre défend avec ardeur l'honneur de l'ancien théâtre espagnol. Le premier parti se trouve principalement à Madrid, et le foyer du second est à Cadix, où il est présidé par un Allemand, M. Bochl *(sic)* de Faber, consul des villes anséatiques, qui demeure à Cadix depuis une trentaine d'années. Cette petite guerre littéraire est assez remarquable, en ce que les aristarques de la capitale critiquent impitoyablement le style de Calderon, et prétendent qu'il blesse les règles de la langue espagnole, tandis que l'étranger de Cadix signale plus de soixante et dix fautes de grammaire qui se trouvent, selon lui, dans la traduction que le chef du parti de Madrid a faite d'une pièce allemande. »

Le lourd malentendu du journaliste plagiaire confondant le fameux *Ninus II* avec quelque élucubration sentimentale à la Kotzebue fut sans doute cause que J. A. Llorente, l'historien de l'Inquisition espagnole, manda au célèbre organe parisien, auquel il collaborait, une notice apologétique de *Nino Segundo,* qui fut insérée au numéro de décembre 1819, p. 602, et où Mora est défini : « L'un des littérateurs les plus éclairés de l'Espagne, doué d'un goût très pur et possédant une grande étendue de connaissances. » Toutefois, par une de ces contaminations comme on en constate fréquemment en littérature comparée, la notice de la *Revue Encyclopédique*, venue d'Allemagne, fut à son tour accueillie comme originale par un périodique allemand d'érudition très estimé, l'*Allgemeines Repertorium der neuesten in- und ausländischen Literatur* (Leipzig & Wien), qui la plagia en termes écourtés, p. 54 du vol. II de 1819 :

« In Spanien sind jetzt zwey in Ansehung der dramatischen Poesie getrennte Parteyen; die eine, zu welcher die Hauptstadt, Madrid, gehört, ist für die französ. Dramatiker u. Kotzebue, die andere, an deren Spitze der seit 30 Jahren sich in Spanien aufhaltende Consul der Hansestädte, Böhl von Faber, steht, für die ältern spanischen Schauspiele. »

Dans l'intervalle, Mora, qui continuait sa campagne contre Böhl, avait dû se sentir humilié de cette mention, si désobligeante pour lui, dans un périodique français qui jouissait alors d'une estime considérable en Espagne et dont il avait, d'ailleurs, annoncé la publication en termes très sympathiques, le 23 mars 1819, dans sa *Crónica*. En conséquence, il inséra au n° 283 de celle-ci, cette même année 1819, cet entrefilet :

« Los editores de la *Revista Enciclopédica* han copiado, de no sé qué periódico alemán, un artículo sobre la disputa suscitada en la *Crónica* acerca del mérito de Calderon. En este artículo se desfiguran notablemente los hechos, y se atribuyen á uno de los sostenedores de la disputa opiniones que nunca ha profesado. Los referidos editores no han experimentado poca sorpresa al oir de la boca del dicho sugeto la

relacion sencilla de esta ridícula controversia, y para que no se tengan en las naciones estrangeras ideas equivocadas sobre el estado actual de nuestra literatura, la *Revista* insertará muy en breve una ligera historia del asunto, escrita por el autor de la *Crónica.* »

A la date où parut cette menace — qui ne fut pas suivie d'exécution — Böhl avait fait imprimer, mais n'avait point encore édité le III. P. Il profita donc de cette circonstance pour ajouter un dernier feuillet à l'*Apéndice,* qu'il intitula *noticia* (p. 90-100), dans lequel il déduisait de l'avertissement de son adversaire :

« 1. Que en un *no sé qué periódico aleman* se ha dado noticia de lo que últimamente en España se ha dicho en pro y en contra de Calderon, en cuya publicacion el defensor de Calderon no ha tenido mas parte, que haber mandado sus *Pasatiempos* á Alemania.

» 2. Que el apreciable periódico frances la *Revista Enciclopédica* ha hallado esta relacion de bastante interes para *copiarla.*

» 3. Que no teniendo esta controversia nada de particular, sino que el detractor de Calderon sea un *español,* y que en España solo un *aleman* haya salido en defensa de este insigne poeta, esto mismo es lo que ha llamado la atencion de los literatos estrangeros.

» 4. Que el editor de la *Crónica* ha tropezado en el mismísimo centro de las luces con una relacion nada grata de esta *oscura* contienda.

» 5. Que tenemos que esperar en la *Revista* « *una ligera historia del asunto* », escrita por él mismo, en la cual aparecerá sin duda, en guisa de campeon del gusto acendrado, de las *reglas eternas é infalibles* y del orden moral, y como tal el blanco del *odio encarnizado y rabiosa envidia* de un fanático y feroz tudesco, que por el inicuo medio de las alabanzas de Calderon, trata de trastornar el orbe.

Esperamos con ansia estos documentos, para publicarlos, traducidos y aumentados (si fuese menester), en otro *Pasatiempo,* á menos que se nos anticipe la *Crónica.* »

Évidemment, le consul gaditain ne possédait pas, lorsqu'il écrivit ces lignes, la notion exacte de la nature et, surtout, de l'origine de la notice parue dans la *Revue Encyclopédique.* Sinon, il n'eût attaché aucune importance à cet écho affaibli d'une nouvelle qu'il semble, en conséquence, avoir ignorée sous sa forme primordiale. Nous trouvons, il est vrai, une mention d'*Isis* dans sa correspondance avec Julius, le 16 février 1819, mais en termes qui décèlent que ce dernier lui avait parlé de cette Revue dans un tout autre ordre d'idées que celui qui nous occupe et qu'il s'agissait simplement d'une offre d'abonnement, en même temps qu'au *Hermes.* « Okens Isis, » dit-il, « werde ich gerne erhalten, wenn sie in unserem Sinne geschrieben ist, so wie auch die neue Quartal-Schrift *Hermes* : fröhnen sie aber der Vernünftelei und der Aufklärung, so unterbleibe es. » — Quant à

l'article même de la *Revue Encyclopédique*, il en ignorait encore la teneur en février 1820, date à laquelle il envoie le *III. P.* à son ami de Hambourg. « Die Cronica, » lui mande-t-il le 19 de ce mois, « hat selbst berichtet, dass in der *Revue Encyclopedique* zu Paris eine sehr *falsche* Darstellung des Streites über Calderon enthalten sei, aus deutschen Zeitschriften entlehnt. Das Wort *falsch* beweist das Gegentheil. » Il attendait, en tout cas, mieux de ses deux compatriotes, sur la personne desquels il s'était enquis auprès du docteur converti, merveilleusement au courant, grâce à ses très nombreuses relations littéraires, de ces mille et un détails intimes et piquants qui constituent la petite histoire des grands hommes comme des ordinaires écrivains. Le 16 février 1819, accusant réception des renseignements demandés, il dit : « Gerne habe ich gelesen was Sie mir über d'Alton & Pander schreiben; und halte mich überzeugt, dass diese in gewandterem Stil alles Nöthige über unsern Calderonianischen Streit dorten bekannt machen werden. » Le 20 mai : « Von unserm baron d'Alton & D[r] Pander haben wir nichts weiter gehört. Wissen Sie etwas von Ihnen? » Le 30 : « Dann melde ich Ihnen wie wir endlich Nachrichten von dem Baron d'Alton & D[r] Pander erhalten haben, & dass der erste mir sagen lässt : « Dass nächstens Hülfstruppen aus Deutschland in Spanien anlangen werden, womit den Madritern eine Diversion im Rücken gemacht werden soll, die den vollständigsten Sieg nicht lange zweifelhaft lassen wird. » Sollte Ihnen etwas davon zu Händen kom̄en : so erwarte ich es natürlich mit erster Gelegenheit, & in Form eines grossen Briefes wird kein Capitän Anstand nehmen, es mitzubringen. » Vains espoirs ! Julius s'étant borné à lui parler vaguement de l'article du *Morgenblatt*, il insiste, le 18 août : « Die *Morgenblätter*, die des hiesigen Calderon-Streites erwähnen, hätte ich gerne erhalten : nichts haben Sie mir darüber geschrieben. Erscheint die Reise des baron d'Alton, so erwarte ich solche ohne Fehl. » De nouveau, le 24 septembre : « Ich brenne auf des baron d'Alton Beschreibung seiner spanischen Reise. » Dans sa lettre, déjà citée, du 19 février 1820, il s'imagine ingénument que l'article allemand traduit par la *Revue Encyclopédique* n'est autre que « l'armée de secours » promise par d'Alton. « Dieses (meine ich) wird von dem Baron Dalton veranstaltet sein & sind wohl die versprochenen Hülfstruppen..... » Le 11 mai 1820, il fait tenir à ce même d'Alton, avec un billet de sa main, plusieurs exemplaires du *III. P.* par l'intermédiaire de Julius : « Senden Sie ein paar Abdrücke davon an den Baron d'Alton mit der Einlage & Bitte, den einen an A. W. Schlegel einzuhändigen, sollten beide noch in Bonn sein. » Enfin, devant le mutisme obstiné de ce prometteur volage, il lui faudra capituler, encore qu'un peu tard, le 25 mai 1821 : « Von Dalton haben wir nichts weiter vernommen. Für sein Alter scheint er etwas windig zu sein... »

L'article d'*Isis* méritait, on le voit, par ce « choc en retour » assez

compliqué, une mention spéciale. Il n'en est pas de même d'une lettre d'Espagne parue au n° 27 pour 1819 de la Revue bi-hebdomadaire *Zeitschwingen, oder des deutschen Volkes fliegende Blätter*, fondée en 1817 et alors rédigée à Francfort-sur-le-Mein, in-4°, par un littérateur et journaliste catholique aujourd'hui oublié, von Pfeilschifter, qui l'abandonna, l'automne de cette année 1819, à Börne, ce qui fut cause de sa suppression[1]. De cette lettre (p. 105), l'*Allg. Repert.* donna dans son troisième fascicule de 1819, p. 53-54, un résumé contenant une obscure allusion à la querelle caldéronienne dans une phrase où l'on affirmait que les jugements des Espagnols touchant Calderón étaient loin d'être aussi favorables que les jugements des Allemands. « Er wird von ihnen als Anführer einer neuen Schule von verdorbenem Geschmack, die in dunkeln Bildern, bizarren Gleichnissen, lächerlichen Hyperbeln, Schönheit sucht, angesehen. » Plus précis avait été, au fascicule de juillet-septembre 1819 des *Jahrbücher der Literatur* viennois (t. VII, p. 80-155), l'esthéticien berlinois K. W. F. Solger, esprit extrêmement subtil, que la mort devait, malheureusement, éteindre à la fleur de l'âge, le 20 octobre de la même année. Dans cette critique copieuse des *Vorlesungen* de A. W. Schlegel — réimprimée en 1826 au t. II de ses *Nachgel. Schriften*, éditées par L. Tieck et Fr. v. Raumer — et dans le long passage (p. 138-147) consacré à l'examen du théâtre espagnol, ainsi qu'à la censure du culte des romantiques pour Calderón, se trouve en effet, cette phrase : « Merkwürdig ist es, dass die Æusserungen des Herrn von *Schlegel* über *Calderon* in *Spanien* schon einen Streit veranlasst haben. Ein dort lebender Deutscher hat sie den Spaniern in ihrer Sprache bekannt gemacht, um sie dadurch zu erinnern, was sie an ihrem grossen Dichter besitzen. Dagegen hat sich ein Spanier aufgelehnt, und von der plattesten, modernsten Ansicht aus seinen grossen Landsmann nebst dessen fremden Verehrer angegriffen, so dass der Deutsche genöthigt worden, jenen gegen sein eigenes Volk zu vertheidigen. »

L'année suivante, c'est J. G. Keil, informé par Julius, au printemps de 1819, lors du voyage de ce dernier à Leipzig[2], des incidents d'Es-

1. Sur le rédacteur des *Zeitschwingen* — dont l'exemplaire manque à la *Stadtbibliothek* de Francfort et au n° 1 (1819) desquelles se trouvait déjà une fort intéressante lettre d'Espagne, où il était question, en particulier, du « nouveau Pindare espagnol » — il y a une médiocre notice de Reusch dans l'*A. D. B.* XXV (1887), p. 657-658. Parmi les travaux de l'auteur relatifs à l'Espagne, il eût fallu mentionner la notice biographique sur Conde et la traduction de quelques fragments de l'*Hist. de la domin. de los Arabes en Esp.* au n° 143 du *Morgenblatt*, 1821 (p. 569).

2. C'est à ce voyage de Julius que Böhl fera allusion le 18 août 1819 dans une lettre où il mentionne également le plan primitif d'édition de Keil. « Ich beneide Sie um Ihre schöne Frühjahrsreise & die interessanten Leipziger Bekanntschaften. Wie kann aber Calderon in 8 Duodez Bänden hineingezwängt werden? Also nur eine Auswahl vermuthlich. » Böhl manda, d'ailleurs, à Julius, qui les transmit à Keil, plusieurs renseignements sur les pièces de Calderón. Voir notre article sur Keil, qui paraîtra dans le courant de l'année 1909 dans la *Revista de Archivos*.

pagne, qui rappellera, au *prólogo del editor* du tome I de sa première édition inachevée, en trois volumes, de Calderón chez F. A. Brockhaus, la polémique de Böhl. Après avoir déclaré que Calderón était, apparemment, plus estimé des étrangers que de ses concitoyens, il ajoute, en note : « Este parecer, el qual parecerá á algunos quizá muy atrevido, está justificado en parte por la direccion que ha tomado en estos últimos tiempos la literatura española, y por las sentencias absurdas, que han pronunciado ciertos modernos críticos españoles (p. e. el famosísimo editor de la *Crónica científica y literaria* de Madrid) sobre el teatro antiguo español, y especialmente sobre Calderon... » Le critique qui analysa ce tome I au n° 18 (juillet 1820, sous la signature *Aa.*) de la *Beilage* du *Literarisches Wochenblatt* (t. VI, Leipzig), transposa en ces termes la remarque de Keil : « Ja, man kennt ihn [*Calderón*] vielleicht in Deutschland besser, als in seinem Vaterlande, das sich auch vom Flitterglanz des sogenannten goldenen Zeitalters der französischen Literatur zur Götzenanbetung verlocken liess, doch jetzt, sich selbst wiedergegeben, auch wohl zu besserer Selbstschätzung zuruckgekehrt seyn wird. » Cela, l'année où paraissait à Cadix le *Ill. P.!* Mais, à pareille époque, seul l'*Allg. Rep.*, vol. II de 1820, p. 343, avait signalé aux érudits d'Allemagne l'existence de ce petit recueil, et en des termes trop inadéquats pour éveiller efficacement leur curiosité : « Schon im J. 1818. ist zu Cadix eine Schrift herausgekommen, in welcher Calderon's Verdienste gewürdigt werden : Pasatiempo critico, en quo *(sic)* se ventilan los meritos de Calderon. » Mention qui nous fait ressouvenir de celle de Keil en 1824, à l'article *Calderon* de l'*Allg. Encycl.* de Ersch et Gruber *(XIV. Thl., II. Abt.),* plus complète, il est vrai, mais trop défectueuse encore : « Der neuste Gegner Calderons und des alten spanischen Theaters überhaupt ist der unwissende Herausgeber der *Crónica científica y literaria,* alias *Martilo Gaditano* [1]. Einen wackeren Vertheidiger hat Calderon gegen diesen Anfechter in einem Teutschen gefunden, der seit einer Reihe von Jahren in Cadix wohnt und gewissermassen nationalisirt ist. Seine mit Umsicht, Geschmack und Geist geschriebene Vertheidigung ist unter folgendem Titel erschienen : *Pasatiempo crítico, en que se ventilan los meritos de Calderon, y el talento de su detractor en la Crónica científica y literaria de Madrid. Cadiz, en la imprenta de Carreño.* » (P. 117-118.)

Est-il opportun de blâmer Keil pour avoir déformé le titre du recueil des polémiques de Böhl, quand Julius, qui fut le premier à le

1. Cette graphie *Martilo* pourrait n'être qu'une transcription étourdie d'un *erratum* semblable, dans l'*Introduction* du *I. P.* Le vocable semble, d'ailleurs, jouer de malheur. Bien que nous l'eussions écrit avec toute la netteté désirable dans le manuscrit de l'article, cité plus bas, de la *Revista de Archivos*, les protes de D. José Manuel de la Cuesta se sont obstinés à le déformer en un *Mistilo* (p. 253).

lire en Allemagne, a commis à son propos, nous allons le voir, une confusion non moins étrange? Il faut, auparavant, que nous marquions que l'indication de l'érudit bourgeois de Leipzig a eu, comme la notice d'*Isis,* une bizarre destinée. Quelques spécialistes de Calderón se souviendront peut-être du singulier article que lui dédia l'intrépide polygraphe Villenave au tome VI (Paris, 1812) de la *Biogr. Univ. Michaud,* p. 511-515. Dans la réédition de ce monument encyclopédique d'une valeur inégale, l'article *Calderon* (t. VI, 1854) porte toujours, il est vrai, la signature de Villenave, mais celui-ci était mort depuis 1846, et comme, d'autre part, les adjonctions en note du texte primitif, au nombre de deux, sont signées, l'une Du Rozoir — ce n'est qu'un plagiat d'une note de J. H. Schnitzler à l'article *Calderon*, par Mlle Louise Ozenne, du tome IV (Paris, 1834) de l'*Encycl. des gens du monde*, p. 489, — l'autre D. Chésurolles, il est vraisemblable que le passage plagié de Keil fut écrit par Villenave soit pour un article *Calderon* destiné au *Supplément* de ladite 1re édit. du *Michaud*, dont le tome 59 (Paris, 1835) n'a cependant rien sur ce poète, soit pour la deuxième édition et que la mort l'empêcha de faire insérer lui-même. Quoi qu'il en soit, ce passage a la teneur suivante, d'autant plus savoureuse qu'il parut, répétons-le, plus de trente ans après les événements et dans un Recueil cependant assez sérieusement compilé : « Calderon a trouvé en Espagne beaucoup de détracteurs, parmi lesquels on peut citer don Blas Nasara *(sic)* et don Ignacio Luzan, enfin don Martilo Gaditano, directeur de la *Cronica cientifica y litteraria (sic) de Madrid.* Un Allemand, qui habite Cadiz depuis plusieurs années, a publié l'apologie de Calderon sous ce titre : *Pasati (sic) empocritico (sic), en que se vetilan (sic) los meritos de Calderon, y el talento de su detractor, etc.* Cadix, de l'imprimerie de Carreno. »

L'article de Julius [1] est assez notable, malgré ses lacunes — il n'y est, en effet, question que du *I. P.* et du *II. P.*, — pour que nous le transcrivions intégralement du *90. Stück* (7 juin 1821) des *Gött. gel. Anz.,* p. 894-96 [2] :

CADIX

« *Pasatiempo critico, en que se ventilan los meritos de Calderon y el talento de su detractor en la cronica cientifica de Madrid, por el autor*

1. Il parut trop tard pour que Clodius, auteur de l'instructif travail : *Ueber die romantische Dichtkunst mit Hinsicht auf die neuern deutschen Erscheinungen in derselben,* au nº 2 du *Hermes* de 1820 (p. 235-246), pût en tirer parti et se procurer les pamphlets de Böhl.

2. Böhl s'est borné à accuser réception à Julius d'une copie de cet article, sans dire ce qu'il en pensait. « Ich danke für die Abschrift der Anzeige der Pasatps. in den Göttinger Anzeigen, » mande-t-il brièvement dans sa lettre du 22 septembre 1821. Peut-être attendait-il mieux de l'ami auquel il avait si soigneusement envoyé au jour le jour toutes les pièces du procès. Mais sa naturelle retenue l'empêcha de manifester ses sentiments, en cette circonstance comme en d'autres.

de las noticias literarias en el diario de Cadiz. 112 S. Segunda parte, 94 S. Apendice 74 S. Octav, ohne Jahrzahl, aber laut dem Inhalte von den Jahren 1817 und 1818.

Actenstücke zu einer ganz eigenen Art von ästhetischem Processe, betreffend den poetischen Werth der Schauspiele des spanischen Dichters Calderon. Kläger ist ein spanisch schreibender Deutscher, der Consul der hanseatischen Städte zu Cadix. Da er selbst seinen Namen zurückbehalten hat, sind wir auch nicht befugt, ihn unsern Lesern zu verrathen. Verklagter ist ein Spanier, der ebenfalls ungenannte Herausgeber, und Verfasser einer critischen, zu Madrid ercheinenden Zeitschrift, die sich wissenschaftliche Chronik betitelt. Das Merkwürdigste bey diesem Rechtshandel ist, dass der Deutsche den Spanier als einen Mann angreift, der sich gegen die Ehre der spanischen Nation nicht weniger, als gegen die Gesetze der gesunden Critik versündige; und dass der Spanier nach der französischen Dramaturgie das alte Theater seiner eigener Nation herabwürdigt. Aber auch wir andern Deutschen kommen bei diesem Streite in Betracht. Der spanische Critiker hat etwas vernommen vom neuesten Zustande des Theaterwesens und der Critik in Deutschland. Es hat ihm keine günstige Meinung von unserm Geschmack beygebracht, dass sein Landsmann Calderon, dessen Stücke auf den Theatern zu Madrid sich längst nicht mehr sehen lassen dürfen, in Deutschland bewundert wird. Auch ist ihm einiges von der bey uns üblich gewordenen Unterscheidung der romantischen Poesie (poesia romancesca) von der alten griechischen bekannt geworden. Alle diese Notizen scheint er aus französischen Quellen geschöpft zu haben. Und über alle diese Dinge sucht ihn nun sein deutscher Gegner, in einen Spanier verkleidet, andre Begriffe beyzubringen. Ein Auszug aus diesen Acten stände hier ganz am unrechten Orte. Man muss bewundern, wie sehr der deutsche Vertheidiger des Calderon und des romantischen Geschmacks der Castilianischen Sprache mächtig ist. Seine Belesenheit in der schönen Literatur mehrerer Nationen hat er auch hinlänglich bewiesen. Wie er aber durchgängig seinen Gegner lächerlich zu machen sucht, muss man bey ihm selbst nachlesen. Mehrere deutsche Schriftsteller werden bey dieser Gelegenheit dem spanischen Publicum vorgeführt. Was weiter aus diesem litterarischen Streite geworden, seitdem die grosse politische Veränderung vorgefallen ist, die dem dortigen Publikum ganz andre Dinge wichtig gemacht hat, ist uns nicht bekannt. »

On chercherait vainement sous la plume des critiques de la *Floresta* quelque mention — cependant si naturelle — de polémiques encore fraîches lorsque parut le premier tome de cette anthologie castillane. Nous ne nous piquerons, certes, point d'avoir découvert toutes les recensions qu'elle fit naître ; nous ne croyons pas, toutefois, qu'aucune

de celles qui possèdent quelque importance nous ait échappé. La première en date émane, comme il était naturel, de Julius, et parut à la cinquième année (1821) du périodique hambourgeois : *Originalien aus dem Gebiete der Wahrheit, Kunst, Laune und Phantasie,* édité par G. Lotz chez Herold jeune, gd. in-4°. Elle porte le titre : *Altspanische Gedichte* et la signature *J.* (*col.* 317-319) [1]. Après un exorde relatif à l'œuvre allemande de restauration des anciens monuments littéraires, tant nationaux qu'étrangers, l'ami du consul hanséatique s'exprimait en ces termes sur son compte : « An diese schöne, unserem Volke zur Ehre gereichende Reihe schliesst sich jetzt ein neuer, würdiger Name. Johann Nikolaus Böhl v. Faber, aus Hamburg, hanseatischer General-Consul in Cadix, seit seiner Jugend daselbst ansässig, eilte vor neun Jahren, nachdem er wieder mehrere Jahre in Deutschland zugebracht hatte, dem Drucke fremder Zwingherrschaft entfliehend, den Küsten des sich befreienden Spaniens von Neuem zu, und lebt seitdem wieder in jenem schönen, hesperischen Lande. Ein langes und gemüthvolles, durch die Herausgabe von 24 alten, eben so vielen Liedern des Wunderhornes angepassten Weisen, beurkundetes Studium des deutschen Volksgesanges, hatte bei seiner Rückkehr nach Spanien, dessen Aufmerksamkeit mehr als je auf die ältere spanische Dichtung geheftet. Die Früchte einer solchen Beachtung mussten doppelt gross in einem Lande sein, wo der Druck überhaupt nur selten und zerstreut angewendet wurde, und wo, als dieses in der letzten Hälfte des vorigen Jahrhunderts etwas häufiger zu geschehen anfing, die Gelehrten nur durch die Brille, unter uns jetzt allgemein als unrichtig anerkannter französischer Geschmacksgrundsätze schauend, jene Blüthen der Vorzeit mit vornehmer Geringschätzung betrachteten. Wirklich ist diese Ausbeute deshalb auch reich und lohnend gewesen, und als erstes Ergebniss derselben zeigen wir das Erscheinen nachstehender Sammlung an... » Puis le contenu de la *Floresta* était analysé, et Julius, songeant sans doute — quoique n'en ayant pas évoqué le souvenir — aux récents incidents caldéroniens, insistait sur l'honneur qui venait d'être conféré à Böhl, « den Spanien

1. Dès 1819, dans un article paru dans ce même périodique, nos 22-23, et que nous avons signalé dans le *Bulletin Italien,* 1909, n° 1 : *Lettre inédite d'un collaborateur de Biagioli, Baroldo, à N. H. Julius,* Julius avait annoncé en ces termes (en apparence inexacts, mais qui s'expliquent lorsqu'on connaît les projets éditoriaux que nourrissait alors Böhl) la prochaine apparition de la *Floresta :* « Mit Vergnügen theilen wir unsern Lesern die Nachricht mit, dass, so wie wir einem Deutschen, dem Hrn. Jakob Grimm, eine auserlesene Sammlung der ältesten spanischen Romanzen verdanken, noch ein anderer in Spanien lebender Deutscher und Hamburger beschäftigt ist, die ältesten, höchst ausgezeichneten, in Spanien selbst nie gedruckten Anfänger dramatischer Dichtung, so wie überhaupt die von Sanchez übersehenen ältesten Denkmäler aller Dichtung zu sammeln und herauszugeben. » (P. 173, *note.*) Dans cet article sur *El desdén con el desdén,* de Moreto, traduit par « West » sous le titre de *Dona Diana* (d'où son titre : *Moreto und Donna Diana*), Julius s'élève contre les versions allemandes de drames espagnols en vers ïambiques.

selbst, dankbar, unter seine Gelehrten aufgenommen, und dem die Königl. Spanische Akademie, sich und ihn ehrend, die Ausländern nur selten werdende Ehre der Mitgliedschaft ertheilt hat. » — Une analyse de la *Floresta,* parue au numéro de décembre 1821 de la *Monthly Review* londonienne (vol. XCVI, p. 473-477), traduit en excellents vers anglais le populaire lied : *Ebro caudaloso,* ainsi que l'invocation — pour la première fois publiée par Böhl — de López de Ayala : *Señora, estrella luciente,* vante cette compilation comme étant « extremely judicious and valuable », mais se borne à transcrire sur l'auteur — au surplus, inexactement, — les indications fournies par celui-ci au début du volume : « We are informed that the editor of the present volume has been engaged for twenty years in the study of ancient Spanish poetry, and that he has been preparing materials for a much more extensive work, in which he intends to give to the world a complete body of the celebrated writers of Spanish song; accompanied by some dissertations on the progress of poetry, and on the structure of verse. » — Une lettre de Julius, signée *Eremita Hamburgensis* et datée Hambourg, 25 novembre 1821, dans le numéro de janvier 1820 de *The Edinburgh Magazine* de Blackwood, p. 67-68, se propose de présenter au public anglais la *Floresta,* « a very beautiful volume, » et son auteur, s'étend sur les plans éditoriaux de Böhl, mais reste muette sur sa défense de Calderón. « My friend Mr. Bœll *(sic)* Von Faber, of this town, Hanseatic Consul at Cadiz, and author of the inclosed book, printed in the beginning of this year, under my care and inspection, gives me now the occasion to profess my feelings. Mr. Bœll, in every time and in every place, a valiant admirer and defender of all that is right and beautiful; and, therefore, likewise a constant reader of your Magazine, whereof he speaks, in his letters to me, in terms of the highest praise, has saved the greatest part of these beautiful poems, alike from the oblivion and torpidity of ancient, as from the haughtiness and revolutionary dulness of modern Spain. Though himself a member of the Royal Spanish Academy, the present state of that unhappy land, and the sentiments of the ringleaders and organs of the public voice, admiring only all that come from France, have frustrated the author of a national interest and participation, as he should have depended upon, had he published elsewhere some of the delightful relics of the early German, Scandinavian, or English poetry... » — L'année suivante, J. G. Keil, qui traite, au numéro 206 de la *Leipziger Literatur-Zeitung* — après avoir, au numéro précédent, examiné la *Silva* de Grimm et la *Sammlung* de Depping — en quelques mots de l'Anthologie de Böhl, se borne, lui aussi, à noter que celui-ci a reçu « vor einigen Jahren die für einen Ausländer so seltene Auszeichnung..., als Mitglied der spanischen Akademie in Madrid aufgenommen zu werden. » — En 1822

également, aux numéros 133-134 (22 août), les *Gött. gel. Anz.* avaient traité Böhl de « ein Litterator, der seit so langer Zeit in Spanien fast einheimisch geworden ist, und sich in den Besitz von gedruckten und handschriftlichen Gedichten setzen konnte, die ausserhalb Spanien nicht zu finden sind », expliquant le fait de l'impression de la *Floresta* en Allemagne par la « Gleichgültigkeit..., mit welcher die gegenwärtige Generation der Spanier auf die älteren Gedichte ihrer Nation herabsieht », et mentionnant en ces termes, inintelligibles pour les non-initiés, la dispute avec Mora : « Mit diesen französischen Critikern [les *afrancesados*] hat auch der Herausgeber der Sammlung, die wir hier anzeigen, schon eine lebhafte Fehde gehabt, um den alten spanischen Geschmack zu vertheidigen. » — En janvier 1824, *The Edinburgh Review*, qui avait traité du t. I de la *Floresta,* en même temps que des recueils de Grimm et de Depping, en un article que réimprima *The Galignani's Magazine and Paris monthly Review* dans son numéro de mars, p. 161-178, passe rapidement et sans intérêt sur Böhl, dont l'œuvre est donnée comme renfermant « specimens both of the ballads and the short lyrical pieces which, under the title of Canciones, Villancicos, Chanzonetas *etc.* fill so large a portion of the Cancioneros and Romanceros of Spain. »

Si les critiques du tome I de la *Floresta* restent, du point de vue de notre enquête, sans mérite, celles des deux tomes suivants le sont davantage encore, et nous n'en signalerons ici, pour ce motif, qu'une seule, au numéro de juillet 1824 (p. 443-476) de *The Ed. Rev.*, réimprimée au numéro d'octobre, p. 59-76, du périodique parisien de langue anglaise déjà cité, et qui a trait au tome II, parce que sa lecture, qu'agrémentent de bonnes traductions en vers de poésies espagnoles — J. H. Wiffen venait de rendre en vers anglais Garcilaso (London, 1823) et il est longuement question de sa version — offrira, aujourd'hui encore, un intérêt certain aux hispanologues. Ajoutons, enfin, qu'en 1823, John Bowring avait publié dans le *London Magazine* une étude, que nous avons lue dans la réimpression, au numéro de juillet de cette même année, du *Galignani's Magazine : Spanish Romances,* où il rendait ouvertement hommage à Böhl (p. 125) : « No man has probably done so much for the revival of old Spanish poetical literature as Bolh *(sic)* de Faber. His *Floresta de Rimas Antiguas Castellanas* is a collection of uncommon value ; and it is to be regretted that his critical remarks are so scanty. » Cet éloge était, en vérité, légitime de la part du fécond traducteur qui, dans *Ancient Poetry and Romances of Spain selected and translated* (London, 1824, in-8°) — ouvrage dédié à Lord Holland — devait utiliser si copieusement cette même *Floresta,* et l'on s'étonne que l'éditeur de Bentham ait omis de citer Böhl dans le récit de son voyage de Madrid à Cadix, p. 98-111 de ses *Autobiographical Recollections* publiées à Londres en

1877 par L. B. Bowring. Il connaissait, en effet, personnellement le consul hambourgeois, puisque nous trouvons dans une lettre de Böhl à Julius du 8 novembre 1822 ce passage : « Ein Engländer Namens Bowring, der mich dieses Frühjahr besuchte & ein Kenner der spanischen Litteratur ist, auch Mitarbeiter an englischen Zeitschriften, quält mich um Abschriften für ein Teatro Español, welches er herauszugeben denkt. Spätere Stücke, die ich doppelt besitze, schicke ich ihm vielleicht : die früheren, die ich für mein Teatro bestimme, natürlich nicht. » Et, dans un P.-S. à une lettre du 21 janvier 1823 : « Mit Herrn Bowring kann ich trotz seines ausgezeichneten Talentes nicht harmonieren. Wir kamen in unserer einzigen Unterredung gleich aneinander, weil er behaupten wollte, nur das *maurische* in der spanischen Poesie sei original & achtungswerth... » Il est évident que l'auteur des *Observations on the state of religion and literature in Spain made during a journey through the Peninsula in 1819* (London, 1819, 8 f. in-8°) — observations dont M. Archer M. Huntington citait un passage p. 3-5 de son *Note-Book in Northern Spain* (New-York and London, 1898) — n'était pas homme à s'entendre avec le converti de Schwerin. Mais Böhl lui avait sans doute envoyé un exemplaire du tome I de la *Floresta,* et c'est ainsi que Bowring put et le signaler et l'utiliser très peu après sa publication[1]. — Il nous reste à alléguer un témoignage où la querelle caldéronienne n'est, en vérité, pas non plus mentionnée, qui n'en dut pas moins être précieux pour Böhl, qui, en tout cas, acquiert à nos yeux une valeur d'autant plus spéciale qu'il émane d'un de ces libéraux, effroi du *Germano-Gaditano,* chassés d'Espagne par la seconde réaction absolutiste et qui rédigeaient outre-Manche les *Ocios de Españoles emigrados (en Londres)*[2]. Dans une longue étude sur la poésie castillane, à propos des trois tomes de la *Floresta,* parue au numéro de mai 1826 (n° 26, p. 392-468), Böhl est qualifié — lui que, quelques années auparavant, Mora et ses amis couvraient d'ignominie! — de « laborioso académico » (p. 449), ayant fait preuve de « un juicio y tino muy dignos de elogio en la eleccion y distribucion de las piezas que

1. Sur la relation du voyage de Bowring en Espagne en 1819 et l'*Ancient Poetry, cf.* le t. II (Londres, 1824) des *Ocios de Españoles emigrados,* p. 190-192. Le 20 janvier 1826, Böhl écrivait à Julius : « Bowring hat in seinen Ancient poetry & romances of Spain... von 193 Stücken, die sein Werk enthält, 158 aus den Florestas entlehnt. Sie sind sehr wohl gewählt und *grösstentheils* trefflich übersetzt. Auffallend ist es, dass ein solcher Radikal so einen feinen Sinn für das einfache, naive & sogar eigenthümlich *katholische* haben kann! » Julius a tiré parti de cet aveu dans sa version de Ticknor, II, 654, *note* 1 : « Bowring hat in seiner *Ancient Poetry and Romances of Spain* von 193 Stücken, die sein Werk enthält, 158 aus der *Floresta* entlehnt. Sie sind sehr wohl gewählt, und *grösstentheils* trefflich übersetzt. »

2. Böhl eut connaissance de l'existence des *Ocios,* prohibés en Espagne, par Julius. Il lui écrit, de Puerto, le 8 mars 1825 : « Ich danke Ihnen für die Nachrichten aus den Ocios de Esp[s] emigr. von denen mir wirklich der grösste Theil völlig neu ist. »

la componen; ostenta gran caudal de libros poco comunes, manuscritos, códices y diversidad de ediciones, en el grande y muy variado número de autores y fuentes de donde ha sacado los tres tomos de su apreciable coleccion... » On n'hésite même pas à proclamer que le collecteur de la *Floresta* a bien mérité de l'Espagne : « No podemos menos de repetir que el Sr. Böhl de Faber ha hecho á la literatura española un servicio que deben agradecerle todos los aficionados á ella. » Et les théories qui ne lui avaient valu, à peine un lustre plus tôt, que moqueries et outrages : nécessité de l'étude des modèles nationaux anciens, imitation des littératures septentrionales, rupture des moules pseudo-classiques à la française : ces théories seront préconisées comme hautement salutaires! « De todo lo dicho sacamos por consecuencia (ateniéndonos tambien á recomendarla á nuestros hermanos de ultramar) que los que quieran cultivar la poesía en lengua castellana, no pueden dispensarse de añadir el estudio de los excelentes modelos que ofrece la literatura española al de los griegos y latinos, al de la bella naturaleza; y entre los autores de las naciones modernas, deben preferir sin duda la lectura de los de aquellas, que como los de la inglesa, han sido y son más independientes, y pueden por lo mismo suplir lo que, por no haberlo sido los nuestros, se echa de menos en ellos aun en aquellos géneros en que más se han distinguido » (p. 468)[1].

Quand, en 1828, A. Durán publia à Madrid, petit in-8°, son *Discurso sobre el influjo que ha tenido la crítica moderna en la decadencia del teatro antiguo español*, que l'on pourra lire aisément dans la réimpression de 1870, au tome II des *Memorias de la Real Ac. Esp.*, p. 280-336 — songeait-il à Böhl en écrivant ce passage : « A tal grado de miseria se hallaba reducida la literatura dramática en todas partes, cuando á principios de este siglo algunos sabios alemanes se atrevieron en fin á proclamar la emancipacion literaria de la Europa, y á elogiar y admirar las grandiosas creaciones de los dramáticos españoles. Resonó tan lisonjera voz por el ámbito del orbe, y los verdaderos sabios, recurriendo á los siglos heroicos de la edad media, supieron hallar en ellos el germen de las sublimes bellezas que contienen las creationes románticas? » Il est regrettable qu'il n'ait pas cru devoir être aussi précis en cette place qu'au tome I (Madrid, 1849, *B. A. E.*, X) de son *Romancero general*, où il a avoué, p. XXXVI, que « Bohl de Faber...

1. On trouvera un autre article sur cette matière au n° 1 du *Correo literario y político de Londres*, auquel renvoie d'ailleurs l'étude des *Ocios*. On sait que le *Correo*, rédigé par Mora pour Ackermann, parut du 1er janvier au 1er octobre 1826 comme seconde suite des *Variedades ó Mensajero de Londres* de Blanco-White et qu'il se compose de quatre livraisons. Dans ce journal — ainsi que dans la publication trimestrielle antérieure, parallèle aux *Variedades* (*cf.* à ce propos le t. I, n° 4, de celles-ci) : *Museo Universal de ciencas y artes* (1824-1826, in-8) — Mora a ardemment soutenu la cause de l'indépendance sud-américaine.

que nos concedió su amistad, fué el que en su *Floresta de rimas castellanas* nos inició en la idea de que era conveniente una clasificación metódica en este género de conocimientos », ou au tome II (Madrid, 1851, *B. A. E.*, XVI), où il pousse l'éloge jusqu'à l'hyperbole, affirmant que Böhl était « español en su alma » (p. 678-679), assertion démentie surabondamment par la correspondance avec Julius[1]. — En 1829, J. W. S. Lindner, continuateur de *Das Gelehrte Teutschland* de Meusel, ne saura, au tome XXII, *1re Partie* (Lemgo) de l'édition dite cinquième de cet indispensable répertoire, rien citer de Böhl — dont il ignore même le lieu de naissance — que les trois tomes de la *Floresta* (p. 305). — L'année suivante, l'érudit Ferd. Denis, dans un article sur *la reine Isabelle*, au numéro de septembre de la *Revue de Paris* (p. 87-111), où il passe en revue la littérature espagnole à l'époque des Rois Catholiques, signale (p. 105, *note*) les intéressantes publications espagnoles » de « M. Bohl de Faber », sans toutefois en citer d'autres que le *Teatro español anterior á Lope de Vega* et la *Floresta*, pour censurer le principe éditorial qui a présidé à la confection de ce *Teatro :* « De semblables publications ne sauraient être trop encouragées; mais on ne saurait trop s'élever aussi contre les changemens ou les suppressions. Or, l'éditeur allemand dit positivement : *Se ha permitido la supresion de algunas divagaciones pesadas é impertinentes, y tal cual vez la mudanza de alguna palabra en obsequio del estilo, etc.* Nous ne pouvons admettre de semblables corrections dans la publication des monumens du quinzième siècle : il nous les faut donner avec leur simplicité, leur franchise et même leur rudesse. » — En 1836, date de la mort de Böhl, Ferdinand Wolf signe, de Vienne, février, la préface de cette

1. Julius avait sans doute lu le passage du tome I du *Romancero* quand il définit Durán (Ticknor, II, 655, *note* 1) l' « héritier spirituel de Böhl », après l'avoir déclaré p. 645, son « élève et successeur », qualifications que répéteront, en 1854, Eichendorff, et Ebert, en 1857. Böhl mentionne Durán dans sa correspondance en termes qui permettent de croire à la nature familière de leurs relations. Quand parut le *Discurso*, il le manda à Julius le 6 février 1829. « In Madrid hat sich ein neuer Verfechter des altspanischen Theaters & der Romantiker überhaupt hervorgethan : A. Duran. Sie erhalten sein erstes Heft mit nächstem Schiff. An einem groben Klassiker, der á la Mora mit Knüppeln über ihn hergefallen ist, hat es nicht ermangelt. » Ce fut même la publication du *Discurso* qui suscita, au n° 4503 du *Diario mercantil*, l'apparition d'une épître laudative en l'honneur de Böhl. Dans cette même lettre du 6 février 1829, Böhl ajoute : « Ein Briefwechsel mit Duran hat meine Lust zur Anordnung des altspanischen Theaters von neuem belebt, da er mich mit mehrerem auszuhelfen verspricht, das mir abgeht. Seine Sam̄lung muss trefflich sein. Veremos. » Le 12 avril 1829, Böhl écrira encore à Julius que Durán lui a fait copier 4 *farzas* anciennes qui conviendront à merveille pour son *Teatro Español.* — F. Wolf, auteur de l'article — anonyme, mais nous l'avons identifié d'après A. Mussafia : *Reihenfolge der Schriften F. Wolfs* (Wien, 1866), p. 10 — *Duran* au tome V (Lpzg. 1852) de la 10me édit. du *Konv.-Lex.* de Brockhaus, semble avoir ignoré ces relations de Böhl avec Durán. Quant aux louanges un peu exubérantes que ce dernier confère à la *Floresta*, *cf.* une rectification du fils de V. Salvá, *Cat. de la Bibl. de S.* (Valencia, 1872), I, 119.

excellente et trop oubliée *Floresta de rimas castellanas*, qui contient en deux tomes in-8° de xii-420 et 515 pages parus à Paris avec la date 1837, une sélection un peu arbitraire de la poésie castillane depuis Luzán jusqu'à la fin du premier tiers du xix[e] siècle. Il y rend hommage, p. V de l'*Advertencia*, à la *Floresta* et à son auteur « Bohl *(sic)* de Faber » auquel il confère un peu plus bas (p. vi-vii) le qualificatif de « nuestro célebre paisano », mais pas plus en cet endroit qu'à la notice sur Mora (II, 448), cependant diligemment compilée, il ne perdra une parole sur la polémique caldéronienne, et l'on pourra constater que, dans le *Supplementband* à la traduction allemande de Ticknor, l'indication relative au *Discurso* de Cavaleri, prise littéralement dans l'hispanisant américain, indiquerait que Wolf ignora toujours les détails de cette polémique, malgré son amitié avec Julius, qui, on va s'en convaincre, a été lui-même d'une réserve invraisemblable à ce sujet.

Il est fort dommage pour Böhl qu'Alcalá Galiano — qui, d'ailleurs, croit son ancien adversaire encore en vie — n'ait pas devancé de deux années la publication, au tome I (1838) de la *Revista de Madrid,* d'une étude qui eût fait tressaillir d'aise le *Germano-Gaditano,* étude dans laquelle, discutant la brûlante question du romantisme espagnol d'importation française, le futur collègue de Mora à l'Académie Espagnole a consigné, en note à la p. 48 et touchant l'influence des idées littéraires d'outre-monts en Espagne, cet aveu : « Es verdad que en España nunca habia faltado quien defendiese la causa de nuestra comedia antigua y del romanticismo contra el clacisismo francés. En 1818 se distinguió en esta lid como campeon de nuestra literatura Don Juan Nicolas Bohl de Faber, caballero aleman de vastos conocimientos, que como quien más ama y entiende los libros españoles. Abogaba entonces por las reglas francesas el escritor de este artículo, lleno de preocupaciones que hoy ha abjurado, á no ser que ahora yerre y entonces acertase. Quedó indecisa la victoria, y triunfante el clacisismo en la poética corriente de nuestra tierra, hasta que los románticos en Francia llegaron á ver representados sus dramas aun en el teatro, dicho por antonomasia, francés, santuario de la literatura clásica[1]. » Cet aveu de l'ancien collaborateur de la *Crónica* s'am-

1. Cet article d'Alcalá Galiano, intitulé *Literatura* (p. 41-55), traite de la *Talía española* en 3 parties (Madrid, 1834) de Durán — que Böhl avait annoncée à Julius dans sa lettre des 30 mars-6 avril 1834 : « Duran hat auch etwas alt-dramatisches versprochen, welches mit seinen letzten Romanceros nächstens erfolgen soll » — de Moratín, de *Don Alvaro,* du *Trovador,* de *Carlos II el Hechizado* et des *Amantes de Teruel.* — Signalons un autre article : *Sobre clásicos y románticos,* au tome V, p. 31 *seq.*, des *Cartas Españolas,* la revue publiée en 1831-32 à Madrid par J. M de Carnerero en 6 tomes in-4°, dans lequel l'auteur semble vouloir tirer vaguement la moralité de la querelle caldéronienne, lorsqu'il conclut que « ni Schiller, ni Schlegel, ni yo, ni hombre alguno racional hemos sostenido nunca que las reglas deben despreciarse. » En revanche, dans la biographie de J. N. Gallego au tome VII de la *Galeria de Esp.*

plifie, en 1847-1848, date de rédaction de ses *Memorias*, publiées seulement en 1886 — et restées, par suite d'un accident regrettable, à l'état fragmentaire — par le fils de l'auteur, à Madrid, en deux volumes, après qu'en 1878 une version abrégée et sensiblement différente en avait paru, *eod. loc.*, en un volume de la *Bibl. clás.*, réimpression d'esquisses à la plume, dont la première : *Cádiz en los primeros años del siglo presente,* est au n° 9 du tome VIII (1864) de *La América* d'Asquerino. « Venido á Madrid — ainsi s'exprime Galiano, I, 418 *seq.* — no vivía como en Cádiz. Mi trato principal vino á ser con D. José Joaquin de Mora... Había emprendido un periódico titulado *Crónica científica y literaria*, que salía á luz dos ó más veces en cada semana. Cabalmente en aquella hora se hallaba ensarzado en una reñida disputa, en la que se mezclaban animosidades personales con el deseo de sustentar opuestas doctrinas críticas. Residía en Cádiz un caballero, dado á la profesion del comercio, y cuyo nombre era D. N. Böhl de Faver, nacido en Hamburgo, criado en parte en España, de mucha erudición, de gusto raro, y tan aficionado á los autores castellanos, de él muy conocidos, que su amor rayaba en idolatría. Calderon era el objeto de su preferencia. Por entonces Schlegel en Alemania admiraba al mismo ingenio español, y ensalzaba sus obras, juzgándolas con una crítica severa y atrevida. Böhl sostuvo con su ilustre paisano la misma causa, y trajo á España la disputa que en España se estaba siguiendo. Ayudábale en la contienda con empeño su mujer, instruida tambien, pero no mucho, ingeniosa, singular, algo afectada, de buen parecer, aunque ya no joven, de vehemencia suma, antes muy amiga de Mora y reñida con él en la época de que voy hablando[1]. Mora se presentó á defender opiniones contrarias á las de este matrimonio, volviendo por la escuela clásica francesa y por la española de las mismas doctrinas, desacreditando á Calderón, aunque no sin confesarle perfecciones. Empezó violenta esta lid, y siguió tenaz y enconada. Mezclóse con ella un tanto de política. Böhl y su señora eran acérrimos parciales de la monarquía al uso antiguo. El primero había dejado la religion

cél. cont. de Pastor Díaz et Cardenas (Madrid, 1845, in-8), il ne sera question, à propos de la soi-disant propagation du *gusto alemán* en Espagne, que des versions françaises de Schiller, Kotzebue, Gœthe « y otros » (p. 56).

1. Dans le texte de 1878, Galiano a rapporté, en note à la p. 177, une *décima* d'un chauvinisme gallophobe, monarchiste et religieux, intense, dans laquelle est résumé l'un — mais un seul — des aspects de la guerre d'Indépendance. P. 176, Galiano dit de la femme de Böhl qu'elle était « literata y patriota acérrima, pero de las que consideraban el levantamiento de España contra el poder francés como empresa destinada á mantener á la nación española en su antigua situación y leyes, así en lo político como en lo religioso. » Du patriotisme constitutionnel des femmes espagnoles, Böhl n'avait pas grande estime, à en juger par cette confession du 26 janvier 1831 à Julius : « Die Reize einer Spanierin sind unvereinbar mit Konstitutions-Ideen. Ich habe keine spanische Patriotin gekannt, die nicht *gemein, aufgeblasen, zank-* und *herrschsüchtig* gewesen wäre. » Les adjectifs sont soulignés dans la lettre de Böhl.

protestante en que se había criado, por la católica: y siendo sincero en su conversion, era hasta devoto. La mujer afectaba la devocion como pasion. Mora no había sido liberal, pero en algo se inclinaba á serlo, aunque no lanzándose entonces en la política, campo donde no había entrado por hallarse prisionero en Francia cuando empezó y ardió la guerra entre liberales y serviles. Trabada esta contienda, me arrojé yo á ella, más por celo de la fe del clacisismo, profesada entonces por mí en su pureza, que por otras razones. Escribí algún artículo en la *Crónica,* respondiéronme desde Cádiz: volví á escribir y me volvieron á responder, estando entonces más adversa que favorable á nosotros la opinión de los gaditanos, nuestros jueces en tales materias, y á cuya ignorancia había yo aludido con expresion maliciosa y con inoportunidad, si bien con justicia. Ya más ardiente la disputa, entró por parte de nuestros contrarios el acusarnos de jansenismo y de amor á las reformas, cargos infundados si era como consecuencia de lo que en el litigio literario pendiente habíamos dicho, aunque en lo tocante á mi persona sobrados de fundamento. Pero esto nos dió gran ventaja, pues pasando así á la clase de liberales acusados, vino el aura popular á soplarnos favorable... » Les dires de Galiano appelleraient maintes rectifications, si l'exposé objectif qui constitue cette étude ne fournissait pas la meilleure mise à point d'assertions suspectes, sans doute partiales, et, en tout cas, inexactes[1]. Mais ces lignes n'ont été, répétons-le, publiées que fort longtemps après qu'elles avaient été écrites, et, en l'absence de *Mémoires* de Mora, elles méritaient d'être reproduites ici comme le seul témoignage émanant directement de l'un des protagonistes de la querelle. On s'étonne qu'en 1841-1842, J. L. Figueroa et J. Amador de los Ríos, dans leur traduction en deux tomes in-4°, enrichie de notes, de la partie espagnole de l'ouvrage de Sismondi, traduction parue à Séville, n'aient pas consacré une remarque à Böhl et à sa défense de Calderón. Ni Figueroa, qui, dans le *Prólogo del traductor,* a discuté (p. 12 *seq.*) les points de vue romantique et classique, et reproché (p. 11) aux Allemands de surfaire Calderón, ni son continuateur, Amador de los Ríos, qui a ajouté quelques compléments à la 5me leçon, dédiée à Calderón (II, 395 *seq.*) et traduit le passage de Schlegel sur ce poète : « He aquí como Mr. Schlegel, que ha contribuido más que ningún otro á extender la literatura española en Alemania, habla de Calderón en su curso de literatura dramática, *etc.* » (II, 191), n'ont évoqué le souvenir d'incidents cependant si aptes

1. Le fils de Galiano, également défunt aujourd'hui, ignore, dans l'incomplète liste des ouvrages de son père qu'il a donnée II, 535-536, tout ce qui se rapporte aux polémiques caldéroniennes. Même ignorance dans la première biographie de Galiano, parue en 1841 (Madrid, in-8), au vol. I de la *Galería de Esp. cél.* précitée. Quant aux *Conv.-Lex.* allemands et à l'*Enc. Brit.*, ils s'obstinent à dédaigner le nom de l'ami du duc de Rivas.

à susciter quelques considérations opportunes, et quand, en 1875, ce même passage de Schlegel sera réimprimé — c'est tout ce que les Espagnols possèdent en leur langue des *Vorlesungen*[1] — p. III-VI de l'anonyme compilation : *El Teatro esp., port., franc., ital., ingl., alem. y amer. Comedias, entremeses y jácaras de D. P. C. de la B. Precedidas de un estudio sobre su autor por Schegel (sic)* [Madrid, 1875, VI et 66 p. in-8°], l'éditeur restera tout aussi muet que le traducteur de 1842.

Il est tout à l'honneur de Friedrich Schack d'avoir, en cette œuvre de jeunesse qui a éternisé son nom dans les milieux hispanisants, rappelé enfin, en 1846, quoique de façon inadéquate, au tome III, p. 504-505, de la *Geschichte,* la mémoire des polémiques caldéroniennes de Böhl, et le passage a été reproduit[2] — sans parler de la réimpression de l'ouvrage allemand en 1854 — en 1852 par Julius dans sa traduction de Ticknor, et en 1858 par Frau Campe dans sa monographie de Böhl, outre qu'il a très vraisemblablement inspiré Eichendorff et Ebert. Après avoir exposé comment le mérite essentiel de Schlegel consistait, selon lui, à avoir, à la suite de Lessing, battu en brèche la tradition aristotélicienne du pseudo-classicisme français, même dans les pays où elle paraissait le plus solidement enracinée, l'hispanophile mecklembourgeois continuait : « Aber seltsam! die so glänzend und mit so siegreicher Klarheit durchgeführte Theorie des berühmten deutschen Kritikers blieb zunächst ohne alle Rückwirkung auf Spanien. Im glorreichen Kampfe schüttelte die edle spanische Nation das politische Joch des Nachbachstaates ab, aber die Abhängigkeit von den literarischen Gesetzen, die sie einst von dort empfangen hatte, dauerte fort. So tief hatten die französischen Ideen in Spanien Wurzel gefasst, dass sich im Jahre 1818, als unser trefflicher Landsmann, Böhl von Faber, die Ansichten Schlegels über Calderon in spanischer Sprache bekannt machte, ein allgemeiner Kampf gegen dieselben erhob ; dieser Streit wurde in Tageblättern und Flugschriften aufs eifrigste geführt, und der Deutsche musste darin die Sache des grossen Castiliers gegen die eigenen Landsleute des Letztern vertheidigen. Noch im Jahre 1822 ward in einer bekannten, von schätzbaren literarhistorischen Anmerkungen begleiteten Poetik (von Martinez de la Rosa) das System der Unitäten und mora-

1. Cependant, le 15 juillet 1818, Böhl avait écrit à Julius : « Es äussern sich schon einige Wünsche, Schlegels dramatische Vorlesungen ins Spanische übersetzt zu sehen ; sollte allenfalls eine zweite *vermehrte* od. *veränderte* Auflage davon erschienen sein, so erwarte ich sie ; auch bitte mir die *französische Uebersetzung* baldmöglischst zu senden. »

2. E. de Mier l'a traduit sans un mot d'adjonction dans sa version castillane de l'œuvre de Schack, V (Madrid, 1887), p. 364. Notons qu'en 1854 l'auteur de l'article — il signa *F.* — : *die Propaladia des Bartolomé de Torres Naharro*, p. 8-12 du *Serapeum,* opposait la sûreté bibliographique de Böhl dans la *Floresta* à l'imprécision (relative) de Ticknor et de ses traducteurs espagnols (p. 9).

lischen Tendenzen mit derselben Strenge eingeschärft, wie fast hundert Jahre früher in der des Luzan, und während die bedeutendsten Theoretiker einen so apodiktischen Ton anstimmten, hatten die Dichter keine Art von Ermuthigung zur Emancipation der drückenden Fesseln...[1]. »

Nous savons, par la déclaration de Frau Campe au commencement du *Versuch* en 1858, que la veuve du libraire hambourgeois avait écrit pour le tome I et la lettre *B* du *Lexikon der hamburgischen Schriftsteller bis zur Gegenwart* de H. Schröder, l'esquisse biographique de Böhl qui fut insérée en 1850 aux n°s 40 et 41 des *Hamburger literarische und kritische Blätter* (dits *der Börsenhalle*). La raison de cette interversion provenait de la longueur extrême du dit article, dépassant les limites du recueil bio-bibliographique de Schröder, dont, par suite, le tome I (Hamburg, 1851) ne contient, à l'article *Böhl,* p. 301-304, qu'un résumé de la notice originale. Cette notice, sur laquelle s'appuiera Julius en 1852, a été réimprimée en 1860, p. 35-54 du second fascicule de la collection intitulée *Gallerie biographischer Denkmäler aus der Geschäftswelt* et éditée à Halle. Mais ni à cette place, ni dans la monographie de 1858, ne se trouve le moindre renseignement sur les polémiques avec Mora, et même, dans cet essai de 111 pages publié « en qualité de manuscrit » à Leipzig chez F. A Brockhaus sans nom d'auteur sous le titre : *Versuch einer Lebensskizze von Johan Nikolas Böhl von Faber. Nach seinen eigenen Briefen,* le jugement sur Böhl en tant qu'érudit (p. 106-111), transcrit purement et simplement de Julius, a été écourté du peu que ce dernier avait consacré à la querelle caldé-

1. Dans ses *Mémoires* en 3 vol. : *Ein halbes Jahrhundert* (Stuttg. 1888), Schack a inséré, II, 384-402, une notice sur Cadix, datée août 1853, mais à coup sûr remaniée postérieurement, où il est question, avec beaucoup d'imprécision, de la querelle caldéronienne. « Er [*Böhl*] schrieb eine Reihe von Aufsätzen, in welchen er, und zwar als einer des ersten in Spanien den damals herrschenden nüchternen Classicismus der Boileau'schen Schule bekämpfte und eine Lanze für die grossen nationalen Dramatiker des siebenzehnten Jahrhunderts brach. Seine von Wärme erfüllten Artikel fanden anfänglich vielen Widerspruch, allein nach und nach gewann er Anhänger, deren Zahl sich fortwährend mehrte, und erlebte noch, dass das schmähliche Joch der drei Einheiten und einer poesiefeindlichen Alltagskorrektheit gebrochen wurde. » — Nous ne quitterons pas Schack sans signaler un très curieux plagiat commis au détriment de Duperron de Castera par ce gallophobe à l'époque de sa plus grande ferveur antifrançaise. Le mérite de l'avoir signalé revient à M. A. L. Stiefel. Voir dans *Philolog. und volkskundl. Arbeiten Karl Vollmöller zum* 16. *Okt. 1908 dargeboten* (Erlangen, 1908), p. 266-286, son article : *Lope de Vega und die Comedia* « *El Nuevo Pitágoras* ». Nous profiterons de cette mention de Duperron pour corriger un erratum de notre travail sur l'hispanisme de Lessing, où il faut lire, *p. 181, l. 14 :* « *trois* brochures contenant les traductions partielles, reliées par des analyses de 8 *comedias* et de 2 *entremeses* de Lope. » L'ouvrage de Duperron, que nous avons lu à la *Königl. Bibl.* à Berlin, n'a pas, dans l'exemplaire de cet établissement, de feuille de titre, d'où l'inexactitude commise par nous, p. 181, *note* I, du travail précité. Le titre véritable — celui que nous avons donné est celui qui se lit sur la troisième feuille du livre — est simplement : THEATRE ESPAGNOL.

ronienne. Car fort médiocre était le passage de la *11. Beilage* de la traduction de Ticknor, dans laquelle, en seize pages dont toute la partie biographique dépend de Frau Campe, le docteur hambourgeois — qui possédait l'ample correspondance que lui avait adressée Böhl, qui avait lu les assez nombreuses lettres de Böhl aux Campe, à Friedrich Perthes — dont nous parlons plus bas — et à quelques amis et amies hambourgeois, qui avait reçu de son ami les pamphlets et feuilles volantes relatifs à la querelle[1] — s'exprimait de la sorte (p. 652) : « Begierig den Spaniern die von Lessing und Schlegel zuerst verkündeten Grundsätze der Kritik, im Gegensatze zu den französelnden, angeblich aristotelischen mitzutheilen, und sie auch von diesen Banden zu befreien, gab er sich in Cadix einem lebhaften Federkriege in Flugblättern und Zeitungen hin, die später als *Vertheidigung Calderon's* zusammengedruckt wurden (*D. Juan Nicolas Bohl de Faber,* Vindicaciones de Calderon y del teatro antiguo español contra los afrancesados en literatura recogidas y ordenadas, Cadiz, 1820, 12). » — C'est là tout, et cela n'a ni le mérite de l'originalité — car on a reconnu le décalque de Schack — ni celui de l'exactitude! Ce sera sur Julius, le *Lexikon,* et Schack que A. E[bert] — (1820-1890), professeur à l'Université de Marburg, puis de Leipzig, co-éditeur, avec F. Wolf, du *Jahrbuch für rom. u. engl. Lit.* (1859-1863), continué jusqu'en 1876 par L. Lemcke — étaiera, en 1857, au deuxième fascicule de la *Deutsche Vierteljahrsschrift* de Cotta, n° 78, p. 86-121, à l'article : *Literarische Wechselwirkungen Spaniens und Deutschlands,* ses dires sur Böhl (p. 111-113), en particulier l'assertion qu'en 1818 et 1820 « erschienen Böhls kritische Streifzüge, die namentlich den Calderon rehabilitirten, gesammelt ». Trois ans auparavant, J. von Eichendorff, qui avait peut-être à cœur de combler le desideratum formulé par son ami d'Université et coreligionnaire en 1852 touchant le silence des « manuels de littérature allemande » sur Böhl, avait, dans l'une de ces œuvres d'histoire littéraire où il s'est efforcé de reviser au profit de l'idée catholique les critères admis en Allemagne, exaltant, par une conséquence logique, la poésie espagnole de l'âge d'or et ses échos dans la première école romantique de son pays (*Zur Geschichte des Dramas* [Leipzig, 1854, 188 *seq.*, 2e édit. Paberborn, 1866, 175 *seq.*]), consigné sur Böhl des indications à peu près littéralement plagiées dans Schack : « Hochherzig und von seltener literarischer Bildung, fühlte er eine tiefe Entrüstung über die Schmach und poetische Unterdrückung des edeln, reichbegabten

1. Nous avons indiqué déjà en 1907 dans le *Bulletin hispanique* que c'est à Böhl que Julius avait dédié en 1828 son édition du *Romancero* du Cid parue à Francfort, « imprenta de Brœnner, » in-16. Cette édition fut faite sur un matériel envoyé par Böhl, qui traite à plusieurs reprises des *romanceros* du Cid dans ses lettres à Julius antérieures à cette date.

Volks, und warf den kritischen Zwingherrn den Fehdehandschuh hin, indem er im Jahre 1818 die Ansichten Schlegel's über Calderon in spanischer Sprache bekanntmachte. Eine Flut von Streit- und Flugschriften folgte unmittelbar diesem Unternehmen, und es entstand das seltsame Schauspiel, dass die Spanier für die literarische Dictatur der von ihnen politisch bitter gehassten Franzosen fochten, und ein Fremder den Calderon gegen seine eigenen Landsleute vertheidigen musste. » Nulle mention bibliographique précise — et pour cause — dans ce passage, qui n'a, comme valeur de plagiat, d'égal que celui du jésuite W. Kreiten, comme on va le constater[1].

Pourquoi G. Ticknor, dans la première édition (1849) de son *History of Spanish Literature,* resta muet sur Böhl, c'est ce qu'il serait difficile d'expliquer d'autre sorte, croyons-nous, que par son ignorance, à cette date, de la querelle caldéronienne et des *Pasatiempos*. Il avait, cependant, fait connaissance avec Böhl à Cadix en 1818, comme l'atteste ce passage de son journal, I, 236, dans *Life, letters and journals of George Ticknor,* publié en 1876 à Boston par G. S. Hillard. « I remained [*à Cadix*] two days, but saw no one monument of architecture, other than military, to attract my notice; almost nothing in painting, for the few collections there were scattered, and nothing in letters, except the fine Spanish library of the Hanseatic Consul, Böhl von Faber. » Ce n'est que dans l'édition augmentée de 1863, en trois volumes, qu'il est question de ce même consul hanséatique dans une note à la page 253 du tome I, mais en des termes décelant une dépendance directe de Julius, en leur inexactitude même. Ticknor prétend, en effet, que Böhl édita « in 1820... at Cadiz some articles

1. Sur les relations de Julius (non encore converti) avec Eichendorff à l'Université de Heidelberg, cf. de très médiocres renseignements dans H. A. Krüger, *Der junge Eichendorff. Ein Beitrag zur Geschichte der Romantik* (Oppeln, 1898), p. 96-97. Malgré une brouille sérieuse, en août 1807, — elle amena de la part de Eichendorff une provocation en duel, — les deux zélotes restèrent — au témoignage de Hermann von Eichendorff — « bis in die neueste Zeit fortwährend in persönlicher und literarischer Verbindung » (cf. les *Sämmtliche Werke* de Eichendorff, 2e édition (Lpzg, 1864), I, 41). Le Dr. R. Steig a, à propos de l'amitié de ces deux personnages, commis une étrange confusion dans sa critique du livre de Krüger au n° 7 de la *Deutsche Literaturzeitung,* 1899, où se trouve cete assertion obscure : « Im *Morgenblatte* lässt sich finden, wie derselbe Julius, bald nachdem er sich an Görres und dessen Heidelberger Freunde [*en partic. Gries*] angeschmiegt hatte, die entgegengesetzte Richtung gegen sie vertrat. » Si Steig se fût donné la peine de parcourir la collection du *Morgenblatt,* il eût constaté que le « Julius » qui, dans le numéro du 8 avril 1811 (n° 84), attaqua les romantiques en nommant Görres, après les avoir persiflés déjà au numéro du 15 mars 1810, n'avait rien de commun avec le « *Dr. Nikol. Heinr. Julius* » (Cf. *Morgenblatt,* du 20 mars 1810). En 1810, Julius était en relations intimes avec Görres, qui inondait de sa prose la revue de Perthes, ce *Vaterländisches Museum* dont Julius fut l'âme. Il importe, d'ailleurs, de ne plus lire Eichendorff que dans la nouvelle édition historico-critique de ses œuvres publiées actuellement par MM. W. Kosch et A. Sauer en collaboration avec M. Ph. A. Becker, et dont le tome 11 (Regensburg, J. Habbel, 1908; XIV et 426 p.), qui contient les *Tagebücher*, est, en particulier, d'un intérêt extrême.

that had previously appeared in a less permanent form, under the title of « *Vindicaciones de Calderon y del Antiguo Teatro Español contra los afrancesados en literatura* »; and he received the same year the distinguished honor of being made a member of the Royal Spanish Academy. » Nous avons démontré, par la publication de sa lettre du 17 mars 1862 à Julius, que l'hispanologue de Boston n'avait, lorsqu'il rédigea cette note, point encore pu entrer en possession des indispensables pièces du procès[1] et le *Catalogue* de sa bibliothèque, composé par M. J. L. Whitney à Boston, nous apprend, page 41, qu'après les avoir ardemment recherchés « for nearly twenty years », il ne les obtint qu'en décembre 1863 « from a bookseller's Catalogue », bien que — comme nous le mentionnons plus loin — à l'état incomplet. Vainement s'était-il, en 1861, adressé à Fernán Caballero, pour la supplier de les lui procurer. La fille aînée de Böhl, auprès de laquelle Ticknor avait accès par un ami commun, Guillaume Picard, « did not wish — nous apprend-il — to have his pamphlets remembered, because the tone of the whole controversy was rude, and Galiano and Mora subsequently changed their poetical theories and became personal friends of Faber. » L'historien de la littérature espagnole, en s'exprimant de la sorte, ne faisait que paraphraser assez librement le texte d'une lettre de Fernán Caballero à Guillaume Picard, dont nous reproduirons ici pour la première fois la teneur intégrale, grâce à la parfaite obligeance de M. J. L. Whitney à Boston :

[*Copia de carta de « Fernan Caballero », á Guillermo Picard, fecha en el Alcázar de Sevilla, 28 de Julio de 1861*[2].]

« Qué habrá Vmd. pensado de mi al ver que no contestaba á su muy favorecida del 11 de Julio!! Cuando llegó á Sevilla, yo estaba en Sanlúcar, donde me detuve mas de lo que pensaba y donde no me la enviaron : á mi regreso tuve el dolor de perder á una cuñada muy querida, cosas ambas que me han impossibilitado tener esta satisfaccion hasta ahora.

He visto que el eminente escritor D. Jorge Ticknor desea tener las controversias que sobre Literatura Española sostuvo mi padre con sus amigos Vargas Ponce, y Cavaleri, contra D. José Joaquin de Mora, y D. Antonio Alcalá Galiano. En primer lugar debo advertir que el asunto es una cosa hoy tan vieja, tan completamente deslucida y

1. Cf. *Revue germanique*, 1908, p. 295-296. Cette lettre est la dernière de celles adressées par Ticknor à Julius, qui mourut la même année. Nous publierons l'avant-dernière dans notre article sur Keil.

2. Indication de Picard, qui transmit à Ticknor copie de l'original. M. A. Morel-Fatio en a donné une transcription incomplète dans son article, cité plus bas, de 1901 sur *Fernán Caballero d'après sa correspondance avec A. de Latour*. De plus, il ne semble pas s'être soucié de la notice de Fernán sur son père, que mentionnait cependant si clairement le *Catalogue* de Ticknor, par lequel il eut connaissance de cette lettre. On trouvera plus bas ce document inédit.

juzgada en la opinion pública que carece enteramente de interés como el A. B. C. en un (museo) ateneo. Así es que mi padre ni se acordaba de ello, ni le ponia precio, ni he hallado dicha polémica entre sus libros y papeles. Hay mas; los adversarios muy agrios (como lo son todos los que no llevan razon), llegaron á ser insultantes, por lo cual, y por haber vuelto á ser, como lo era antes de la polémica D. José Joaquin de Mora, amigo de una familia á la que debia favores, así como por haber tanto él como Galiano (que son hoy de los primeros y mas sábios literatos de España) trocado sus ideas de entónces en las opuestas, esto es decir, en las mismas que entónces mantenia mi padre, se echó, como se suele decir familiarmente, tierra á esta, por muchos estilos, desagradable polémica, que nada podia ya enseñar, reconocido en España, como en el mundo entero, á Schlegel como uno de los primeros jueces en literatura, y no pudiendo sino poner en una luz, desventajosa por todos estilos, á hombres del saber y gran mérito que han adquirido despues, como Don José Joaquin de Mora y D. Antonio Alcalá Galiano, nuestro embajador en Portugal. Vmd conocerá que habria poca delicadeza en nosotros, aun cuando poseyésemos la tal polémica, que no puede añadir nada á la fama de mi padre de conocedor de los primeros de la Literatura Española, y sí favorecer poco á dos hombres eminentes, de los cuales uno es íntimo amigo, y al que yo en mi particular, debo favores, no siendo el ménos *(sic)* el precioso prefacio que escribió para la coleccion de Cuentos y Poesías Populares que reuní y publiqué. Mi padre no ha impreso mas que 3 tomos de poesías con el nombre de Floresta. Fué en Alemania (Hamburgo). No se hallan ya completos, pues habiendo yo querido ofrecérselos al Sor. Duque de Montpensier me enviaron el 1° y 2° tomo sin el 3°, y el tomo del Teatro Español anterior á Lope de Vega. Mi padre tenia el 2° preparado para imprimirse. Se lo dí á Hartzenbush *(sic)*, por si se podia imprimir en Madrid, pero no ha podido ser, pues aquí hay aun poco gusto por la poesía antigua! Tengo en mi poder borradores muy confusos de una historia de la « poesía Española » que habria dado sima á la reputacion de literato de mi padre, pero la muerte, por eterna desgracia nuestra, le impidió ponerla en limpio. Espero que he contestado Vmd ampliamente, y solo me resta dar á Vmd, y al eminente literato Mr Ticknor, las gracias por el interés que demuestran en los trabajos de un literato tan sabio como modesto, tan sencillo como admirable. Soy de Vmd Su mas agradecido y Seg° Servor. Q. S. M. B.

está firmado Fernan Caballero.

De esta su casa, Alcázar 28 Julio 1861. »

J. G. Magnabal ayant rédigé sa version française de l'Histoire de Ticknor, parue à Paris de 1864 à 1872 en 3 vol. in-8, non, comme il le prétendit, sur le texte anglais, mais sur la tradition castillane publiée

à Madrid, en 4 vol., de 1851 à 1856, par E. de Vedia et P. de Gayangos, est, par suite, resté aussi muet que ses garants sur la personne et l'œuvre de Böhl von Faber. Pendant que se publiait cette traduction castillane, enrichie, comme chacun sait, d'excellents appendices documentaires, feu Juan Valera manifestait, dans un article contenu au tome II de la *Revista Española de ambos mundos* (Madrid 1854) et intitulé : *Del romanticismo en España y de Espronceda,* p. 610-630, la même ignorance que ses deux compatriotes, ne connaissant, du romantisme espagnol, que son introduction par la voie française sous une forme abâtardie. « Cuando, » écrit-il p. 613, « por medio de los franceses, y con las obras de Chateaubriand, Victor Hugo, y Mme Stael, llegó á nosotros el romanticismo, llegó combinado con tan nuevas ideas, que los dos Schlegel que le proclamaron en Alemania, no le hubieran ya reconocido. Los franceses le habían añadido mucho de su propia cosecha, y habían tomado por romántico cuanto era aleman, aunque no fuese romántico, ni por tal pasase en Alemania. Nosotros hicimos lo mismo. » La même année et dans la même Revue, Jerónimo Borao, ce professeur à l'Université de Saragosse assez connu par son utile *Diccionario de voces aragonesas*, dans un remarquable article sur l'historique du romantisme : *El Romanticismo* (p. 801-842), soutiendra le même point de vue que Valera et affirmera que les premiers introducteurs du romantisme dans son pays ont été Martínez de la Rosa, avec la *Conjuración de Venecia* et *Aben-Humeya,* et le duc de Rivas, avec *Don Álvaro.* A plus de 20 ans de date, en 1876, cet érudit continuera à ignorer l'effort de Böhl et fera — dans une critique assez étroite de l'édition du *Mágico prodigioso* de Calderón par M. A. Morel-Fatio (*Rev. de Arch.,* VIII, p. 9-13) — partir de A. Durán « en un librito anónimo » et des « colectores del año 1828 y siguientes [1] » la défense de l'ancien théâtre national. Même des érudits espagnols qui eussent dû être familiers avec l'activité de Böhl se taisaient lorsque l'occasion se présentait à eux d'en parler avec précision. C'est ainsi que le gaditain Adolfo de Castro, disciple de Cavaleri, dans son édition des *Sainetes* de J. González del Castillo, mort de la peste en sa ville natale le 14 septembre 1800, à trente-sept ans, après avoir été le maître de castillan de Böhl, ne sait dire de ce dernier, p. VIII de la notice sur l'auteur au tome IV et dernier de sa publication (1846), que ces banalités, compliquées d'une inexactitude : « el famoso aleman Don Juan Nicolas Bohl de Faber, conocido luego en la república literaria por editor de la *Floresta de rimas antiguas españolas;* del *Teatro español anterior á Lope de Vega :* obras que lograron los honores de la

1 Il s'agit de la *Colección general de Comedias escogidas del teatro ant. esp.* parue à Madrid de 1826 à 1834 en 26 tomes et 7 fascicules, et dont H. Breymann, dans sa *Calderón-Bibliographie,* p. 48 et p. 66, parle en termes erronés, pour ne pas s'être reporté à la description qu'en a donnée Hidalgo, *Dicc.* I (1862), 488 *seq.*

estampa en distintos años en la ciudad de Hamburgo. » Onze années plus tard, il se répétera, mais en résumé, au tome 42 de la *B. A. E.*, p. XXX. — Quant à l'auteur de l'article *Mora* au tome V (1848) du *Diccionario Universal de Historia y de Geografía*, publié sous la direction de l'ami de Mora, Fr. de Paula Mellado, s'il cite la *Crónica,* « que llamó mucho la atención del público español, » il semble n'en avoir pas connu les campagnes anti-caldéroniennes (p. 280-281). Et quand Mora sera, en 1848, reçu à l'Académie espagnole, son parrain, Gil y Zárate, mentionnera, lui aussi, dans son discours, la *Crónica*, mais en des termes d'une généralité d'autant plus regrettable que l'orateur était parfaitement au courant des tendances et de l'esprit de ce périodique : « Después de esfuerzos inauditos, que ahora no se concebirían, logró crear la *Crónica científica y literaria,* único periódico que llegó á ver la luz entonces, donde hicimos muchos nuestras primeras armas literarias, mas cuyo principal adorno fueron las composiciones de su entendido y laborioso editor, sobre todo aquellas fábulas, que, llenas de gracia y ligereza, le colocan al nivel de los Iriartes y Samaniegos [1]. » Si médiocre que soit ce passage, il paraîtra suffisant au nécrologiste et ami de Mora, A. Ferrer del Río, en 1864, puisque l'auteur de la *Galería de la Literatura Española* n'a fait, au tome VIII, n° 21, de *La América*, où parut son article, que le plagier sans la moindre adjonction personnelle.

Böhl semblera, à mesure qu'avanceront les années, de plus en plus oublié, ou, plus exactement, de plus en plus méconnu en tant qu'apologiste de Calderón. La popularité, sans cesse croissante en Europe à partir de 1857, de sa fille aînée, eût dû, croirait-on, inciter quelque critique à étudier ses antécédents familiaux et à examiner avec soin la figure, si attrayante, du père de la célèbre romancière. Vainement, cependant, avons-nous dépouillé toute l'immense littérature, — ou à peu près — sur Fernán Caballero, y compris les notices nécrologiques qui lui furent dédiées en différentes langues. Nous n'avons pas trouvé un seul effort original en ce sens, et la moins banale des mentions de Böhl que nous ayons relevée est encore — l'on jugera par elle de la valeur des autres — celle de M. J. L. Whitney au numéro de juin 1877 de *The American Library Journal,* où il est dit (p. 375) que Böhl « settled in Spain & became distinguished as a student of spanish lite-

1 *Discursos leidos en las recepciones que ha celebrado desde 1847 la Real Ac. Esp.*, I, (Madrid, 1860), p. 163. Nous n'avons pas besoin de relever l'exagération de Gil y Zárate relative à la *Crónica*, « unique » périodique madrilègne de cet âge. Elle est compréhensible de la part d'un homme qui, à l'époque où elle paraissait, gagnait péniblement sa vie dans la capitale en plaçant comme il pouvait une copie dérisoirement payée, dut sans doute à l'amitié de Mora d'y être imprimé et, peut-être, de traduire pour le *Teatro de la Cruz* quelques-unes des pièces françaises qu'il ne signait pas. Cf. sa nécrologie par A. Ferrer del Río au tome 1 des *Memorias* de l'Ac. esp. (Madrid, 1870), p. 416.

rature »[1]. Depuis l'époque où le fils du bibliothécaire de Louis-Philippe à Compiègne, devenu l'homme lige des Montpensier, l'ancien normalien A. de Latour (1808-1881), avait, dans son article du *Correspondant* du 25 août 1857, révélé à l'Europe les mérites, jusqu'alors insoupçonnés, de la fille de « l'érudit passionné, Don Juan Nicolas Böhl de Faber » (p. 609), jusqu'à l'année de la mort de cette femme — qui fut celle où il lui dédiait, l'appelant « Cecilia Bohl de Faber, fille d'un érudit allemand qui a rendu de vrais services à la littérature espagnole » (p. VI), son volume : *Valence et Valladolid. Nouvelles études sur l'Espagne* (Paris, 1877) — il n'a rien été imprimé sur Fernán Caballero qui mérite, de la part de l'historien de Böhl, une attention sérieuse. Nous sommes uniquement redevable d'une mention à feu le P. W. Kreiten, S. J., qui, au tome XIII de la revue allemande de son Ordre : *Stimmen aus Maria-Laach,* numéro de septembre 1877, p. 277-298, a esquissé, comme préambule à une étude des œuvres de Fernán Caballero au tome XIV, p. 20-41, 174-192, 302-320, un portrait de Böhl, pur plagiat (qu'enlaidissent de par trop tendancieuses déformations) de la monographie de Frau Campe, d'ailleurs non citée, mais dont Kreiten, écrivassier intrépide, avait vraisemblablement connu l'existence par l'article *Böhl*, de Klose, au tome III (1876) de l'*All. D. Biogr.,* article silencieux sur la querelle caldéronienne et dépourvu de toute originalité. Ce plagiat du Bon Père est encadré dans un prétendu résumé de l'histoire politique d'Espagne à l'époque de Böhl dont tous les éléments sont pris dans le tome I des *Vermischte Schriften* de J. Balmes édit. en 1855-1856, en trois volumes, par J. Borscht à Ratisbonne, d'après la version française de l'abbé Bareille, ainsi que — et surtout — dans deux dissertations des *Historisch-politische Blätter für das katholische Deutschland,* XIV (1844) *: Spanien seit dem Sturze Esparteros,* p. 209-229, et XXXIV (1854) *: Die jüngsten Kinder der spanischen Geschichte,* § VII, p. 744-772. Il nous suffit à cette place — et nous engagerons le lecteur qui désirerait se convaincre de la vérité de notre assertion à une comparaison minutieuse des textes — d'avoir fixé que, relativement à la querelle caldéronienne, Kreiten n'a su rien dire que ce que Schack lui offrait dans la réimpression de Frau Campe, en l'agrémentant d'une assertion inexacte sur d'imaginaires représentations de Moreto « *etc.* » à Cadix par l'influence de Böhl : « So veröffentlichte er unter Anderem eine Reihe von Artikeln zu Gunsten Calderons, den er eigentlich zuerst seinen Landsleuten wieder vorführte. Er brachte es auch wirklich dahin, dass in Cadiz und

1. C'est à peu près ce que dira G. Hubbard, dans son *Histoire de la littér. cont. en Espagne* (Paris, 1876) — ouvrage qualifié naguère et non sans raison par M. Menéndez y Pelayo (*Heterod. Esp.*, III, 511, *note 1*) de « detestable libro », — où il est question, p. 269, de « M. Bohl de Faber, négociant de Hambourg, établi à Cadix pendant de longues années et très versé dans la littérature espagnole (il a publié plusieurs collections de romances et de poésies). »

im übrigen Spanien *(sic!)* wieder Stücke von Calderon, Moreto, und anderen älteren Dichtern aufgeführt wurden » (p. 296).

Deux ans avant que parussent ces pauvretés, l'érudite romaniste berlinoise, Mme C. Michaëlis (de Vasconcellos), avait cru sincèrement, dans son article : *Hamlet in Spanien,* au tome X du *Jahrbuch der Deutschen Shakespeare-Gesellschaft* (p. 311-354), qu'en 1818 Böhl traduisit les *Vorlesungen* de Schlegel en castillan, et que cet acte suscita en Espagne « une tempête d'indignation ». — De telles étourderies surprennent, lorsqu'on les rencontre sous la plume de spécialistes de l'investigation critique, et il est regrettable que l'épouse du professeur d'allemand du lycée de Porto se soit, en la circonstance, contentée d'une acribie inférieure à celle d'un simple pédagogue bavarois, J. Abert, qui, dans un programme scolaire de la *Königl. Studien-Anstalt* de Passau : *Gedanken über Gott, Welt und Menschenleben in den Autos sacramentales des Don Pedro Calderon de la Barca* (Passau, 1874, in-4°), s'était, du moins, borné à rajeunir le traditionnel cliché sans dénaturer les faits : « Der treffliche Böhl de Faber musste gegen die Spanier selbst ankämpfen, als er ihre nationale Poesie vertheidigte. So tief war die antinationale und antireligiöse sogenannte Bildung in den Geist der grösseren spanischen Städte eingedrungen » (p. 19). Que dirons-nous, par contre, des deux biographes espagnols de Fernán Caballero, dont l'un, le poète et bourgeois de lettres Fernando de Gabriel, fut des plus intimement liés avec la fille de Böhl — ainsi que l'indiquait déjà A. de Latour en 1869, p. 343-344 de son volume : *Espagne, traditions, mœurs et littérature* (Paris, 1869) — et l'autre, le « cervantiste » J. M. Asensio y Toledo, fut si familier avec elle qu'il nous apprend (p. 57) que « muchos años » après le décès de Böhl — dont il a publié, p. 209-210, l'extrait mortuaire — il examinait certains livres rares, lui ayant appartenu, « con verdadera satisfacción en los estantes de su ilustrada hija? » Car ni Gabriel, dont la notice sur Fernán, placée en tête de pseudo *Ultimas producciones* de celle-ci (Sevilla, 1878), ne contient guère que du bavardage — le comte Bonneau-Avenant a pieusement mis le tout, notice et « dernières » productions, en français (Paris, 1882), — prétendant que « toda persona medianamente ilustrada » connaît son Böhl, où, comme il s'exprime, « figura tan simpática à todo buen español » (p. xi), et expédiant en une ligne les polémiques, « no escasas ni poco reñidas, » avec Mora, Galiano et... Martínez de la Rosa (p. xv), ni M. Asensio, dont l'ample essai : *Fernán Caballero y la novela contemporánea,* au tome I des *Obras Completas* de Cecilia Böhl paru à Madrid en 1893, contient d'absurdes fables — telle celle de la catastrophe qui aurait détruit le tome II de la *Floresta* dans l'été de 1836 (p. 58) — et reste muet sur la querelle caldéronienne, ni l'un ni l'autre de ces biographes ne soupçonnent l'existence du *Versuch*

de Frau Campe, cependant si clairement signalé par Klose[1], ne doutant pas que l'hispanisant à l'eau de rose A. de Latour soit la seule autorité étrangère à citer en la matière! Même ignorance, aussi bien, de la part de l'académicien sévillan et « cervantiste », lui aussi, Francisco M. Tubino, dans le premier de ses deux articles parus aux numéros des 15 et 30 janvier 1877 de la *Revista contemporánea* de feu del Perojo, tome VII (Madrid), *año II-III*, p. 79-98, 184-198. Cette confuse élucubration, intitulée *El Romanticismo en España* et donnée comme le chapitre d'une *Historia de la cultura de los pueblos peninsulares en el siglo* XIX qui n'a jamais paru[2], mérite toutefois — et abstraction faite des grossières erreurs (telles celles sur les origines du romantisme allemand) qui la déparent — une attention spéciale comme représentant la seule tentative jusqu'alors existante de narration et d'interprétation des polémiques entre Böhl et la *Crónica*. Dépourvues de valeur documentaire, ainsi d'ailleurs que l'ensemble de l'exposé, ces pages (p. 91-98) ne sont toutefois pas dénuées d'intérêt, en ce sens surtout que leur auteur avait commencé, à n'en pas douter, l'examen des pièces du procès, examen malheureusement presque aussitôt abandonné qu'entrepris. Nous n'hésitons pas, en conséquence et vu la rareté de la Revue qui les contient, à en reproduire un passage essentiel.

« Interesante es por estremo, desde el punto de vista en que hube de colocarme para estudiar la cultura ibérica en el siglo presente, sus fuentes, carácter, circunstancias y mudanzas, el conocer cómo empieza y adelanta la reaccion que en favor de la idea crítica alemana se determina en la península cuando más en su apogeo parece el predominio de la francesa. Tan significativo es el hecho en el

1. Cette ignorance s'atténue lorsqu'on voit des Allemands qui se disent hispanisants la partager. Ainsi, le Dr. J. Fesenmair, professeur au *K. Wilhelms-Gymnasium* à Munich et auteur d'un *Lehrbuch der span. Sprache* (3e éd., München, 1884), ne connaît sur Böhl — à sa notice sur Fernán Caballero au fasc. 8 (*ibid.*, 1889) de sa *Spanische Bibliothek* — que la *11. Beilage* de Ticknor-Julius et parle étourdiment d'une 2e édition totale de la *Floresta*. Son collègue, le Dr. Kressner, de Cassel, qui a inclu *Pobre Dolores* et *Una en otra* dans sa *Bibl. Spanischer Schriftsteller* parue à Leipzig chez Renger, est de la même force et se montre surtout original lorsqu'il s'agit de plagier Krenkel, qui s'est plaint amèrement du procédé dans la préface de son édition critique de l'*Alcalde de Zalamea* (Leipzig, 1887), p. X-XI.

2. A moins qu'il ne faille entendre sous ce titre la volumineuse *Historia del Renacimiento literario contemporáneo en Cataluña, Baleares y Valencia* du même auteur parue en 1880 à Madrid sur 796 pages in-8? Dans cette œuvre, il y a, détail bizarre, un passage sur Böhl, mais très inférieur à celui de 1877. « Publica [*Böhl*] un pequeño volumen de poesías antiguas, mensajero de otros trabajos no menos valiosos; y no bien se conocen sus inclinaciones, cuando españoles ilustres, á quienes señoreaba el clacisismo francés, acometen al extravagante innovador que osaba sobreponer los timbres españoles á los exóticos » (p. 132 - 133). Sans doute, Tubino confond-il les dates de publication et le format de la *Floresta*, car il est invraisemblable qu'il veuille parler des *Vier-und-zwanzig deutsche Lieder aus des Knaben Wunderhorn*, recueil anonyme de 24 anciennes mélodies allemandes avec leurs textes, éd. par Böhl en 1810 à Heidelberg chez Mohr et Zimmer, in-4°.

adelanto del pensamiento nacional, bajo su más alta y fecunda relacion, que hallo necesario anticipar en este sitio algo de lo que para historiar nuestra revolucion puramente literario-artística, he de decir más adelante. Las noticias y juicios que ahora acumule serán como ligeros antecedentes indispensables en la indagacion que prosigo.

» No parte de Madrid, esto es, del centro de mayor actividad intelectual en la península, el primer impulso en la direccion indicada. El cambio que en la esfera del arte se realiza en Alemania durante los primeros veinte años del siglo, no halla eco en los círculos literarios de la corte, ni antes de 1808, ni despues de ser arrojados los franceses de su recinto. En Cádiz es donde se produce la primera demostracion favorable al romanticismo. A la iniciativa de un aleman, allí domiciliado, seremos deudores de los más antiguos esfuerzos para restaurar le poesía nacional de los siglos medios y del Renacimiento, acreditándola en sus formas populares y más castizas frente al desmedido atractivo con que se imponía la francesa culterana. Imbuido Bohl de Faber en las ideas de Lessing, de Herder y de los Schlegels, declaróse adalid de la empresa que tenía por término aplicar á la literatura hispana la reforma á que aquellos daban nombre en el Norte. Ni han cesado las tribulaciones que suscita la lucha con los ejércitos de Bonaparte, cuando el erudito alemán, quizá influido por esa misma contienda, por el patriotismo en su derredor imperante, y alcanzando el sentido íntimo de la obra de sus compatriotas, acomete por primera vez el robusto edificio del gusto francés dominante, sin rival, y publica en Hamburgo un pequeño volumen de poesías castellanas, mensajero de otras producciones, donde más claramente resaltan sus propósitos.

» Era Cádiz á la sazon palestra de un desusado movimiento intelectual : las ideas de todo género, religiosas, políticas, administrativas, literarias y filosóficas, producíanse atropelladamente en aquella ciudad, verdadero Agora del pueblo español, por primera vez entregado á sí mismo, dueño de su pensamiento como lo consentia la tradicional educacion que se le impusiera, y de su voluntad segun que permitia el círculo de fuego con que la Francia le rodeaba. Bohl de Faber pudo libremente manifestar sus sentimientos y juicios; hasta debió hallar algunos rebozados y cautelosos simpatizadores; pero no transcurriria mucho sin que dos gaditanos precisamente, se lanzáran á combatirle, declarándose juramentados adversarios del romanismo exótico ó nacional, y por ende defensores sin tasa de la influencia clásico-francesa.

» No conocemos en la historia del pensamiento ibérico fenómeno que tan elocuentemente nos diga hasta qué punto la política, unida á la teocracia, habían conseguido turbar el criterio, empujándole por senderos extraviados y escabrosos. Miéntras un aleman, esto es, un

extranjero, se atreve á desafiar las iras de los mas poderosos, con la noble idea de mostrar los tesoros que los españoles desprecian en el propio suelo y la miseria de los productos que de tierras extrañas importan, esos mismos españoles persiguen sañudos al que así procede, y despreciando lo castizo y verdaderamente meritorio, afánanse en prolongar el imperio de lo mismo que nos rebaja y empobrece.

» Eco fué la *Crónica científica y literaria* que se publicó en Madrid durante los años de 1817, 1818 y 1819 de esta resistencia insensata; y al frente de ella hallamos á dos hombres de mérito, cuya conducta no puede explicarse, sino considerando que su error fué el error de todos sus contemporáneos. Don Juan *(sic)* José de Mora, como editor de la *Crónica*, y D. Antonio Alcalá Galiano, como colaborador accidental, sostuvieron ruda y virulenta polémica contra Bohl de Faber, que se defendia ya en las columnas del *Diario Mercantil* de Cádiz, ora en papeles sueltos y folletos. Aparecia en el estado de los debates la *Crónica* con grandes pretensiones é imbuida en todos los prejuicios arraigados en la sociedad española más culta. Volteriana, ó por le menos partidaria de Destutt-Tracy y de Condillac en filosofía, y con manifiestos resabios enciclopédicos, inclinábase, á la vez, en cierto modo, al movimiento intelectual británico de carácter economista; pero en literatura, sin carecer de gusto, la *Crónica* era pura y exclusivamente afrancesada. No seguían sus redactores la ya desacreditada secta de los culteranos; antes bien sentíanse atraidos por la reformista, aunque no la comprendian fuera del neo-clacisismo. Un trastorno esencial y completo en la institucion literaria parecíales soberano despropósito; en cambio, teníales de su parte el menos ambicioso empeño de concluir con las medianías, restaurando la autoridad de los buenos modelos y las doctrinas de los preceptistas, en toda su pureza. Puede decirse que la *Crónica* recogía las buenas tradiciones innovadoras acreditadas desde las postrimerías del siglo anterior por los Meléndez y Cienfuegos, y que en el presente personificaban juntamente con estos vates, otros tan ilustres como Quintana, Conde de Haro, despues Duque de Frias, Nicasio Gallego, Saavedra, Martínez de la Rosa, Beña y los citados Mora y Alcalá Galiano.

» Sostenia ó columbraba Bohl de Faber alteraciones más hondas. Su empresa propendia á un cambio total en la corriente del sentimiento, del gusto, de las ideas y hasta de las formas, anteponiendo lo espontáneo, popular y nativo, lo que fielmente se nutría en el genio nacional y lo iluminaba con vivos matices, á lo artificioso, siquiera fuera extremadamente artístico, á lo externo, aun viniendo acreditado con autoridades tan aptas como las de Racine, Boileau, Voltaire y Laharpe. Para la *Crónica*, la reforma literaria no rompía los límites de lo constituido; era su lema el de todos los eclectismos : *conservar mejorando;* Bohl de Faber aspiraba á más graves resultados

y su empresa, sin que él lo conociera, entrañaba los elementos de una verdadera y transcendental revolucion de lo existente. »

Après ce long exorde, dans lequel les assertions inexactes s'ajoutent à quelques observations fort justes, Tubino explique comment le point de départ presque certain de la querelle de 1817 fut la publication par Böhl dans la *Crónica* — mais ici il confond et les numéros du périodique de Mora et les titres des articles — d'un « artículo comunicado » où était expliqué le concept de la véritable illustration, article qui valut à son auteur une virulente réplique de G. J. G. — Tubino a assez adéquatement démêlé, d'après le contenu de ces deux seules pièces, la nuance intellectuelle du consul gaditain et de son contradicteur de la *Crónica*, c'est-à-dire, en somme, de cette gazette elle-même. « Indudable es para mí que los redactores de la *Crónica*, como la mayoría de la juventud docta, entendian la ilustracion según el espíritu enciclopédico-francés, un tanto escéptica, en no poco descreída, culta, pulida, atildada, liberal, hasta cierto punto democrática al gusto clásico, y cortada en el patron de la ideologia francesa. Bohl de Faber daba á la ilustracion otro sentido y otros alcances. Para muchos, decía, la ilustracion es una soñada aptitud general para juzgar de materias especulativas ó abstractas, esto es, filosóficas, sin haberlas estudiado, lo cual le parecia insigne despropósito, cuando la Revolucion francesa habia manifestado los efectos perniciosos de semejante ilustracion. Aleman y romántico, que en aquellos días valia tanto como anti-francés, anti-revolucionario y cristiano ortodoxo, su actitud revela, en parte, el secreto de las críticas, sátiras y burlas con que nuestros doctos le persiguieron. Anhelaba Bohl de Faber los medros de la ilustracion, viendo en ella un movimiento interno de la propia cultura, de las ingénitas facultades, con sentido nacional, refiriéndose particularmente al carácter é índole de la nación, para ennoblecer á esta con los adelantos, hijos de un más profundo conocimiento y cultivo de sus riquezas y facultades. » Ayant fourni une citation de l'article de Böhl et après avoir effleuré beaucoup trop légèrement celui de G. J. G., Tubino, dont le beau début permettait d'attendre mieux, dévie brusquement, et, au lieu d'aborder le vif de la question, esquive cette nécessaire tâche à l'aide de quelques phrases hâtives tendant à une synthèse de la querelle caldéronienne, dont le caractère véritable, étrangement dénaturé, est effacé sous la gangue d'une phraséologie trop sujette à contrôle. Seule, cette tirade se détache d'un ensemble confus et brouillé et manifeste certaine objectivité de critères : « Trocados los frenos, dábase el ejemplo de que, mientras los hombres que se llamaban de progreso, hacian lo humanamente posible para retardar la emancipacion del pensamiento nacional, calificando de ideas rancias, góticas y absolutistas las inspiradas por el genio romántico, creyendo los amigos de éste oponer

un dique á la incredulidad y al sensualismo revolucionario, abrian el cauce por donde entrarian y se difundirian en la sociedad latina ideas aún más trascendentales y peligrosas para lo constituido que las mismas de la *Enciclopedia*, cuales eran los principios del criticismo aleman. El prurito romanesco, tan asendereado y mal traido por los clacisistas españoles é italianos principalmente, entrañaba todos los elementos disolventes del órden social como lo habia concebido y practicado hasta entonces el sensualismo pagano-místico, á que presidió el Renacimiento. Lejos estaban los clásicos de imaginar que su bandera se hallaba en la hueste enemiga, como ésta de entender que, sobreponiendo al naturalismo artificioso de los neo-griegos y neo-latinos aquel espiritualismo vaporoso, tan puro como el inmaculado pensamiento de la más casta virgen del Señor, labraba las armas con que el racionalismo — su consecuencia inevitable desde el instante en que el espiritualismo á la alemana erigia en la conciencia subjetiva el más poderoso y supremo análisis del juicio — arruinaria todo el edificio de la mística, para poner sobre sus escombros el alcázar del positivismo y de la inmanencia. No alcanzó ninguno de los bandos empeñados en la contienda la significacion propia, total y filosófica, de su respectiva doctrina, ni produjo escándalo en las almas timoratas y católicas que los críticos latinos se indignaran ante los horrores de *Macbeth* y de *Otelo*, para aplaudir sin tasa las bellezas de la *Fedra* y de los *Horacios*, cuando los primeros afirmaban el genio occidental fecundado por el cristianismo, y los segundos eran puro paganismo ingerto á deshora en el corazón de la sociedad católica. Si me fuera dado profundizar este indagación, habria de testificar que, despues de todo, los clásicos no hacian otra cosa sino acomodarse á las tradiciones y tendancias más dominantes en el mundo latino, por lo menos desde los dias del Dante y del Petrarca, siguiendo, por tanto, el movimiento contrario á la Reforma, movimiento que, á pesar de las apariencias contrarias, era el principal factor de la Revolucion francesa... »

Telle est la contribution de Tubino, insignifiante comme étude des matérialités de la querelle caldéronienne et cependant unique, répétons-le, dans toute la littérature du sujet antérieure à ce livre. Feu le P. Blanco García, qui en a eu connaissance et s'en est servi, comme nous le notons plus bas, tout en la censurant dédaigneusement, n'a pas su la compléter par l'examen personnel des documents négligés par l'académicien sévillan. Il semble, au demeurant, qu'elle n'ait éveillé qu'une attention médiocre en Espagne comme hors d'Espagne, puisque, après comme avant sa publication, la même indigence d'informations subsiste sur Böhl. Il n'est pas jusqu'à M. Menéndez y Pelayo, qui, en 1881, dans son examen de l'art de Calderón au commencement du vol. I du *Teatro Selecto de Calderón de la Barca*

qui constitue les t. 36-39 de la *Bibl. clás.* madrilègne, n'ait glissé, avec une hâte un peu surprenante, sur cette « revolución romántica que iniciaron Bohl de Faber en Cádiz y Aribau y Lopez Soler en Barcelona, y á la cual con más timidez ayudó D. Alberto Lista (en sus *Lecciones de literatura dramática* pronunciadas en el *Ateneo* de Madrid, y luego en los artículos sueltos coleccionados hoy con el título de *Ensayos literarios*) », révolution qu'il dit avoir eu pour but de « restaurar en España los altares de Calderón » et « popularizar, aunque de un modo poco científico, algunos de los resultados de la crítica de los Schlegel[1]. » (p. XVIII). On se souviendra que cette même année 1881, l'éminent directeur de la *Biblioteca Nacional* prononça au Cercle de *La Unión Católica* madrilègne une apologie de Calderón en huit conférences, réunies aussitôt en un volume de la *Colec. de Escrit. Cast.*, dont les réimpressions n'ont pas modifié le texte original. Cette fois, ce ne fut plus à Aribau, López Soler et Lista, l'*afrancesado* typique, qu'a été associé Böhl, mais, et plus justement, à A. Durán. « Posteriormente, por influjo natural de la revolución romántica que llegó á España muy tarde, el nombre de Calderón volvió á ponerse en las nubes, comenzando la reaccion Bohl de Faber y Duran, y más tímidamente D. Alberto Lista... » (p. 37). Nous sommes convaincu que M. Menéndez y Pelayo eût plus substantiellement étudié l'influence de Böhl, si le volume de ce *Torso* qu'est restée son *Historia de las ideas estéticas en España* correspondant à la période de la querelle caldéronienne eût vu le jour, et que ce grand érudit eût heureusement complété l'indigence radicale, sur ce chapitre, du livre de feu L. Amunátegui, correspondant chilien de l'Académie espagnole, lequel, dans un travail sur Mora intitulé *Apuntes Biográficos* (Santiago de Chile, 1888, 351 p. in-8°) et qui fournit d'intéressants renseignements sur la vie de Mora dans l'Amé-

1. Nous nous permettrons de douter que le passage consacré, *eod. loc.*, p. XIV-XVII, par M. Menéndez y Pelayo à A. W. Schlegel et à ses *Vorlesungen* ait fait avancer d'un seul empan la connaissance *scientifique* de ce critique en Espagne. Bien qu'en 1894, à la suite de la publication de *Grillparzer und Lope de Vega*, de M. Farinelli, M. M. y P. soit revenu à une meilleure appréciation de la matière (cf. son article *Grillparzer y Lope de Vega* dans la *Esp. Mod.* de décembre 1894, p. 90, ou sa réimpression, sous le titre : *Lope de Vego y Grillparzer*, au t. CVI de la *Colec. de Escrit. cast.* [Madrid, 1895]) nous croyons qu'il eût gagné à lire l'article précité de Solger, ou même l'excellente analyse : *Schlegel's Criticism of Calderon*, p. 526-527 de l'article *Spanish Drama. Lope de Vega and Calderon*, au n° 62 (juillet 1843) de la *Foreign quarterly Review* londonienne. Il y a, d'ailleurs, dans les Revues anglaises des deux premiers tiers du XIXe siècle, un matériel précieux d'appréciation critique sur le drame espagnol, le drame de Calderón en particulier, que M. H. Breymann, pour avoir négligé de consulter le *Catalogue* de la Bibliothèque de Ticknor (p. 54), a omis d'indiquer dans sa *Cald.-Bibl.* Il est surprenant de constater qu'à la brève mention de Böhl par M. Menéndez y Pelayo se borne la littérature relative à l'apologiste de Calderón lors du centenaire de ce poète, et que, parmi le fatras d'exubérantes proses caldéroniennes que suscita l'an 1881, le nom du *Germano-Gaditano* n'ait pas trouvé la moindre place. Même les *ateneístas* madrilègnes ont ignoré ce précurseur, qui méritait bien un couplet. (Cf. *El Ateneo de Madrid en el Centenario de Calderón* [Madrid, 1881].)

rique latine, n'a rien consigné d'original touchant la première partie de l'existence de son héros, et dépend entièrement d'Alcalá Galiano pour ce qu'il rapporte de la *Crónica*. Quant au *Calderon und seine Werke*, publié la même année à Fribourg-en-Brisgau, chez l'éditeur papal Herder, par l'ex-professeur de gymnase E. Günthner, ce volume ne nous intéresse ici que parce que son zélote auteur y rend, I, 22-23, hommage à son coreligionnaire Kreiten en lui attribuant la citation d'une lettre de Böhl à Campe que le jésuite a simplement transcrite du *Versuch*, p. 87. Au reste, Günthner redit sur Böhl ce qu'il a trouvé dans Kreiten et dans Ticknor-Julius. « Er veröffentlichte eine Reihe von Artikeln in Flugblättern und Zeitungen zu Gunsten Calderons und gab dieselben als Vertheidigung Calderons 1820 zu Cadix heraus unter dem Titel *Vindicaciones de Calderon y del teatro antiguo español contra los afrancesados en literatura recogidas y ordenadas (sic).*» — Nous avons cité déjà feu le P. Blanco García. De même que son jugement sur Mora témoigne d'une inobjectivité frappante, même de la part d'un moine augustin improvisé critique littéraire (II, 137-140), de même le passage qu'il a consacré à Böhl — dans le texte original de 1891 comme dans la réédition de 1899 — révèle une légèreté de documentation plus grave que celle que nous avons reprochée à Tubino, aux deux articles duquel il dénie (I, 77, *note*) les qualités indispensables d'impartialité et de sérénité critique qui lui font si hautement défaut à lui-même[1]. L'auteur de *La literatura española en el siglo* XIX écrit, en effet, I, 82 : « Pero lo que más hondamente sacudió las dormidas energías de la literatura patria fué la polémica del docto aleman Bohl de Faber, sostenida en el *Diario mercantil* de Cadix, contra los redactores de la *Crónica Científica y Literaria* de Madrid. Bohl, que vino á enseñar á los españoles olvidadizos lo que ellos ignoraban acerca del valor de sus antiguas glorias, y que conocia á fondo los trabajos de la crítica alemana de aquel tiempo, sostuvo su causa con brío y copiosa argumentacion; pero luchaba solo contra una falange de literatos más ó menos conspicuos, entre los cuales se distinguia Alcalá Galiano, el tempestuoso orador de las Cortes gaditanas y futuro apologista de aquellos principios que á la sazon tanto le repugnaban. Dícese que Bohl de Faber, para llevarlos al terreno de la práctica, hizo representar en Cádiz dos ó tres dramas de Calderón, logrando un éxito que no debió de tener poca parte en la orientación del gusto iniciada entonces, aunque no se fijó hasta algunos años después. El mismo *Diario Mercantil*, de Cádiz, donde aparecieron los artículos del erudito colector de la *Floresta*, insertó en 30 de noviembre de 1828 una epístola en verso y anónima que decía al hablar de Shakespeare :

Y á pesar de Boileau brilla en la escena. »

1. Il est redevable à Tubino de ce qu'il relate sur *El Europeo* barcelonais, bien qu'il ne l'ait pas avoué.

L'ex-professeur au collège de l'Escorial s'est complété, I, 411, par une « emendatio in pejus », dont voici la teneur : « Hay que retrotraer la consideración en el orden cronológico para encontrarnos con el ilustre propagandista de las doctrinas de Schlegel en España, Juan Nicolás Böhl de Faber, por quien comenzaron á recobrar su brillo las dos grandes constelaciones del arte literario nacional, el Teatro y el Romancero. Causa vergüenza el confesar que los críticos españoles no comprendieron las apologías de Calderón y las agradables nuevas que para nuestra gloria patria nos traía de la suya aquel extranjero, tan mortificado por los clacisistas. El principal de entre éstos que se lanzó á la palestra con el escudo de Boileau fué D. Antonio Alcalá Galiano, quien en los periódicos de Cádiz, y en la *Crónica Científica y Literaria* de Madrid, combatió briosamente á los que él llamaba *Germano gaditano* y *Amazona literaria;* es decir, á los esposos Böhl de Faber. Los atacados respondieron con un *Pasatiempo crítico* que dejó en pie su causa ; pero sin mantenedores que la propagasen y frente al mayor de los enemigos, el silencio. Böhl no tardó á regresar á su patria, haciendo imprimir en Leipsik la *Floresta de rimas antiguas castellanas* (1822-1825)[1] y el *Teatro español anterior á Lope de Vega* (1832). »

Si l'on songe que les volumes de Blanco García sont la source unique à laquelle doivent puiser la plupart des Espagnols et le plus grand nombre des hispanologues étrangers désireux d'acquérir une connaissance générale sommaire de la littérature castillane au siècle dernier, l'on ne s'étonnera guère de ce que les notions de la plupart sur Böhl soient — mais ici nous n'avons pas à citer des noms, sous peine de devoir relater des faits d'expérience personnelle, tâche déplaisante — étrangement erronées. Les plus prudents procèdent, en l'espèce, comme on doit procéder en face d'un problème littéraire non encore étudié avec le sérieux désirable et s'en tiennent à des généralités peu compromettantes. D'autres, moins réservés, affichent cet air entendu qui, tant de fois, dissimule élégamment la simple ignorance et est de mode chez quelques polyhistoriens de notre âge. C'est ainsi qu'en 1894 M. A. Farinelli, dans *Grillparzer und Lope de Vega,* écrivait cette phrase typique, p. 201 : « Es brauchte die berühmten

1. L'erreur de l'auteur touchant les trois tomes (1821, 1823, 1825) et les lieux d'impression de la *Floresta*, tendrait à prouver qu'il ne les a jamais ouverts et ne les connaît que par l'inexacte description qu'en a donnée Hidalgo, *Dic. gen. de bibl. esp.*, III (Madrid, 1868), p. 147. M. E. Mérimée, dans son *Précis d'histoire de la littérature espagnole* (Paris, 1908), a sans doute pris (p. 442) le chiffre 1822-1825 dans le P. García, mais M. R. Foulché-Delbosc, qui s'est permis de faire la leçon, en termes hautement inconvenants et où transparaît beaucoup moins le souci de la science que le désir d'assouvir une haine personnelle, à ce vétéran des études hispaniques en France au tome XVIII (n° 54) de la *Revue hispanique* (1908), est-il mieux informé, lorsqu'il corrige : *1821-1825 ?* Les banalités qu'il énonce sur Böhl démontrent assez qu'il ignore tout sur son compte.

«Vindicaciones de Calderon y del teatro antiguo español contra los afrancesados en literatura» (Cadix, 1820) des trefflichen Böhl von Faber, um die allgemein herrschende engherzige Meinung über die Hauptthelden der Nationalbühne in Spanien einzustürzen.» Cette épithète d' «excellent», déjà employée par Abert et dont la justification prête à controverse, de même que celle du vocable «célèbres» appliqué aux *Vindicaciones,* nous la retrouvons en 1895 sous la plume du professeur d'allemand de l'Université de Turin, au tome VIII de la *Ztschft. für vergl. Litgesch.,* p. 376, dans le passage de la continuation de la thèse de doctorat de M. Farinelli où il est question de Fischer et de Cadix, en termes hâtifs, voire confus. — En 1901, M. A. Morel-Fatio, auquel M. Albert de Latour avait communiqué les lettres inédites de Fernán Caballero á son oncle, publiait quelques extraits de cette correspondance assez arbitrairement choisis et malheureusement non datés — ce qui nous a rendu impossible l'identification du traducteur que Fernán avait en vue dans le fragment imprimé p. 318, lequel «saca una biografía de mi padre, contando que ha sido educado por el famoso Campe, *etc.*» — au n° 3 du *Bull. hisp.* Voulant, à cette occasion, consacrer quelques lignes au père de l'amie de Latour, l'érudit philologue recourait au *Versuch,* auquel il empruntait les éléments de son information, déclarant, au surplus, ne pas vouloir entrer «dans la discussion des idées de Böhl sur la littérature espagnole», bien qu'il ait jugé «à propos de rappeler que ses principaux contradicteurs furent deux hommes qui ont acquis plus tard une assez grande notoriété,» et affirmé que «ce qui restera du docte Hambourgeois et ce que l'histoire littéraire aura à rechercher dans ses écrits, ce sont quelques pages de ses polémiques de la troisième partie du *Pasatiempo critico en defensa de Calderon y del teatro antiguo español,* où l'auteur, beaucoup plus instruit en littérature allemande et anglaise qu'on ne pouvait l'être alors en Espagne, a semé des idées fécondes, a rompu avec d'anciens préjugés auxquels ses adversaires, si hardis et novateurs en politique, demeuraient obstinément attachés[1].» C'est en 1901 également que M. Morel-Fatio, dans son édition critique, au n° 4 du même périodique, de l'*Arte nuevo* de Lope, citait, p. 401, — pour la première fois dans la littérature européenne depuis leur publication — un passage des *Vindicaciones*, extrait du chapitre : *Del metro de las tragedias españolas* (p. 50-52 du *III. P.*): «L'un des précurseurs du romantisme espagnol, Jean Nicolas Böhl de Faber, prenant le contre-pied des critiques de Luzán, s'applique à les réfuter et y réussit avec assez de bonheur, *etc.*» — En 1903, feu le Dr. A. Langguth,

1. Dans la réimpression, à la 3me *Série* des *Études sur l'Espagne* (Paris, 1904), ce passage se lit p. 298-299. Il est intéressant de noter que la seule divergence des deux textes consiste en la suppression, dans celui de 1904, des louanges accordées à A. de Latour, p. 252, *note* 1, du *Bull. hisp.,* 1901.

bibliothécaire à la *Königl. Bibl.* berlinoise, dans son étude : *Christian H. Esmarch und der Göttinger Dichterbund,* parue à Berlin, déparait une jolie citation inédite du jeune Böhl à l'époque où il suivait les cours de Campe à Hambourg — : « Freundschaft, Tugend und Glückseligkeit sind wie Quelle, Ausfluss und Strom » (p. 197) — par le lourd plagiat d'une assertion du théologien protestant Gustav Baur (1816-1889), auteur de l'article: *J. H. Campe,* au tome III (Lpzg. 1876) de l'*Allg. D. Biogr.* [1], mais ne soupçonnait nullement la part qu'eut Böhl à la renaissance de la culture littéraire ibérique, pas plus que ne semblait l'avoir soupçonnée, en 1877, un biographe de J. H. Campe, le Dr. J. Leyser, lequel citait négligemment, I, 85, « Johannes Böhl », sans se soucier autrement de ce personnage, ni même l'honorer de quelques lignes d'explication sous forme de note. — S'il était un ouvrage qui eût dû ménager à l'apologiste germano-gaditain de Calderón une place d'honneur, c'était, semble-t-il, le premier volume des *Calderon-Studien* du professeur à l'Université de Munich, philologue et romaniste, H. Breymann. Or, ce volume paru en 1905, à Munich et Berlin sur XII et 314 pages d'une disposition typographique et d'une confection matérielle déplorables, bien que consacré à la plus exubérante des bibliographies de Calderón, contient cette misérable description de l'œuvre caldéronienne de Böhl, p. 169 :

« [N° 1817] [Bœhl de *(sic)* Faber, Juan Nicolas] : *Pasatiempo critico en que se ventilan los méritos de Calderon y el talento de su detractor en la Crónica científica y literaria de Madrid etc. (sic) Cádiz (Carreño) s. a.* [*1817 ff.*] *1. Teil, S. 3-112. 8°.* [*Gœttingen. Un.-Bibl. : Dram. 5510.*]

[N° 1820] Bœhl de Faber, Juan Nicolas : *Vindicaciones de Calderon y del teatro antiguo español contra los afrancesados en literatura recogidas y ordenadas. Cadix. 1820. 8°* [*Rostock. Un.-Bibl. : Cl. 285. 8°.*] .»

Et c'est là tout. Non seulement la *Crónica* n'est pas nommée, ni aucun des pamphlets de la querelle, mais encore M. H. Breymann, qui, en bon bibliographe, n'avait sans doute nul temps à perdre à de pareilles vétilles, ayant négligé de lire autre chose que le titre des exemplaires de Tübingen et de Rostock, est tombé dans la confusion inexcusable de croire que les *Vindicaciones* constituaient une publication complètement distincte des *Pasatiempos!* Or, outre que l'exemplaire de la Bibliothèque universitaire de Göttingen se compose des trois *Pasatiempos,* et non, comme le veut le conseiller aulique bava-

1. Le théologien de Leipzig disait, p. 734 : « ... obwohl er [*Campe*] erleben musste, dass sein geliebter Johannes Böhl trotz des aufgeklärten Religionsunterrichtes, den er empfangen, ja vielleicht nicht ohne dessen Schuld, im Jahre 1813 zur römischen Kirche übertrat. » Langguth transcrivit, sans citer sa source, p. 197, *note* 2 : « Campe musste erleben, dass sein geliebter Johannes trotz des aufgeklärten Religionsunterrichtes, den er empfangen, ja vielleicht nicht ohne dessen Schuld, 1813 zur römischen Kirche übertrat. »

rois, du premier seulement; outre que l'exemplaire de la Bibliothèque universitaire de Rostock — il n'eût point été superflu de dire qu'il provenait de Schack — ne porte pas le titre défectueux que lui attribuent les *Cald.-St.*, il est inadmissible que M. Breymann leur ait donné la préférence sur celui de la *Stadtbibliothek* hambourgeoise, qui, coté *SDd. IV, 27* et provenant de la Bibliothèque du Dr. Fr. Aug. Cropp (1805-1889), est muni, sur la feuille de garde, de cette dédicace autographe de Böhl :

Dem Freunde seiner Jugend W. Bokelmann[1]
Der Verfasser.
Cadiz, 1821.

et d'une correction manuscrite de l'auteur, *III. P.*, p. 49 : *Plutarco* (au lieu de : *Plauto*). M. H. Breymann, qui n'a pas songé à recourir personnellement à la *Crónica*, a cependant, détail incroyable, cru devoir renvoyer à ce périodique et ce, p. 232, n° 1809, à propos des *Vorlesungen* de Schlegel ! « *Crónica, n° 130, 26. Juni 1818* » : telle est sa référence. On ne saurait, en l'espèce, imaginer une érudition plus fallacieuse, puisque, en ce n° 130, l'on ne trouve que la traduction espagnole d'un article ignoré de l'auteur des *Cald.-Stud.* et paru au tome V (Genève, 1817) de la *Bibl. universelle*, p. 277-285, à propos de la version italienne des *Vorlesungen* d'après la traduction française, mais avec d'intéressantes notes, par Giov. Gherardini (Milano, 1817, in-12). Que M. H. Breymann — qui date : 1844 (p. 232) la traduction de Gherardini — ait, par une de ces confusions qui rendent si pénible l'usage de son livre, attribué à l'article de la *Crónica* une originalité dont il est totalement dépourvu — Mora ne l'inséra sans doute que parce que l'on y reprochait à Schlegel son culte « aveugle » pour Calderón, — ç'eût été, à la rigueur, faute vénielle, si le silence qu'il observe par ailleurs, répétons-le, sur toute la campagne anti-caldéronienne du périodique madrilègne ne justifiait, venant après celles, si véhémentes, des Günthner, A.-L. Stiefel, Farinelli, notre protestation contre sa méthode.

Après les notes précédentes, il serait superflu de demander aux *Encyclopédies*, même aux plus accréditées, des renseignements précis

1. Ce Bokelmann était consul du Danemark à Cadix en 1803. C'est l'ami dont Böhl fait l'éloge dans la lettre aux Campe imprimée *Versuch*, p. 42-43. — M. Breymann eût trouvé à la *Stadtbibliothek* hambourgeoise d'autres exemplaires encore des *P.* et n'eût pas dû omettre de signaler ceux de la *Hofbibliothek* de Vienne (complet), de la *Bibl. nacional* madrilègne (légèrement incomplet, provenant de la bibliothèque de Gayangos et coté *R 11620*), de la *Bibl. provincial* de Cadix (complet), de la bibliothèque particulière de M. Menéndez y Pelayo à Santander (complet), de la *Public Library* de Boston (incomplet; exemplaire de Ticknor), de M. Morel-Fatio (incomplet). Ni le *Brit. Museum*, ni la *Bibliothèque Nationale* à Paris, ni aucune autre bibliothèque publique parisienne, y compris celle de la Sorbonne, ni la *Hof- und Staatsbibl.* à Munich, ni la riche bibliothèque universitaire de Vienne, n'ont les *Vindicaciones*.

sur l'objet de notre étude. Le *Larousse* renferme, il est vrai, un article sur *Bœhl* — qui réapparaît, écourté, dans le *Nouveau Larousse illustré* — mais ce n'est, selon l'usage trop fréquent de cette compilation, que le délayage d'une notice de *Conversations-Lexikon* allemand, et l'on n'y trouve aucune mention des polémiques de 1814 et 1818-1820. Les deux *Conversations-Lexika* les plus consciencieusement rédigés que possède actuellement l'Allemagne, celui de Meyer *(VIme éd.)* et celui de Brockhaus *(XVme éd.)*, ne consacrent, d'ailleurs, que quelques lignes sans nulle valeur au père de Fernán Caballero dans la notice qu'ils dédient à cette dernière et où les inexactitudes abondent. En Italie, il n'a pas été écrit, depuis l'époque de la querelle caldéronienne jusqu'à nos jours, une seule ligne originale sur Böhl. On ne s'y était pas, cependant, désintéressé de la lutte entre classiques et romantiques dans l'Europe occidentale, et nous aurions une assez longue liste de titres à transcrire, si nous voulions consigner ici le fruit de nos recherches bibliographiques en cette matière. C'est ainsi qu'en 1819, année où Böhl et Mora sont le plus fortement aux prises, plusieurs intéressants libelles voient le jour au delà des Alpes, tels — outre celui que nous citerons plus bas à cause de sa répercussion certaine dans la querelle entre Cadix et Madrid — celui de Pietro Molossi : *Del romanticismo. Dissertazione, coll' aggiunta d'un dialogo, unità drammatiche di tempo e di luogo* (Milano, Sonzogno, 1819, 55 pages in-8°), ou de Carlo Porta : *Il romanticismo. Sestine in dialetto milanese* (Milano, Ferrario, 1819, in-8°), ou l'anonyme : *Il romanticismo alla China. Lettera del signor X all' amico Y* (Brescia, Franzoni, 1819, in-8°), etc., etc. Les journaux d'érudition eux-mêmes, cependant si ouverts à ces polémiques à l'ordre du jour — quand, *p. ex., D. M.* eut traduit, cette même année 1819, à Milan chez Cavaletti, la *Vera Definizione del Romanticismo, di Sismondo (sic) di Sismondi, etc.*, le *Giornale Arcadico* romain publia une dissertation de P. Odescalchi sur ce thème, 1819 IV, p. 324-334, et l'année précédente, le *Giornale Enciclopèdico* napolitain (qui, en 1820, publiera deux dissertations sur la poésie *romanzesca*, I, 189-196 et II, 181-196) avait longuement discuté, dans une lettre de M. Delfico à l'abbé Selvaggi, les théories dramatiques de Schlegel — restent muets sur la dispute d'Espagne, et quand, en 1820, le *Giornale Arcadico* (III, p. 45-55) analysera ce qu'il appelle la « *Sammlung der Besen (sic), etc.* » de G. B. Depping, il admettra ingénieusement que l'érudit allemand francisé — dont il fait un CH. *B. Depping* — est Espagnol *neto* et commencera sa critique par un délicat compliment à l'adresse de ses prétendus compatriotes, lesquels « finalmente seguono la comune usanza : ed ora mostrano all' Europa un libro tutto pieno di que' cantici che i loro avi chiamavano Romanzi, *etc.* »[1]. Il n'est, par

1. Nous n'avons pas besoin de recommander, sur la critique romantique en Italie, la bonne *Storia della crit. rom, in Italia* de M. G. A. Borgese (Napoli, 1905), sans parler

suite, point étonnant que l'*Enciclopedia Italiana* du professeur G. Boccardo (*VI*[e] *éd.*, Torino, 1870) ne sache, à l'article FABER (*Cecilia* BOHL *von*), VIII, 1169, rien dire sur Böhl, si ce n'est que, « nato in Amborgo, si stabilì in Cadice, » et taise son nom à l'article CALDERON, IV, 609. Même un érudit italien aussi spécialement adonné aux études hispaniques que le Dr. B. Sanvisenti, « *L. D. di lingua e letteratura spagn. alla R. Accademia S. L. e di lingua spagn. alla U. C. L. Bocconi*, » est incapable, dans son *Manuale di Letteratura Spagnuola* (Milano, 1907), de produire sur Böhl autre chose que ce mauvais décalque de Blanco García : « Il *romanticismo* non entrò in Ispagna con molto rumore, sebbene qualche cenno vario e ripetuto ne predisponesse l'ambiente a riceverlo; tali la traduzione dell' *Atala*, del *Paul et Virginie*, tali ancora gli studî di Nicolás Böhl de Faber, favoreggianti, sull' autorità dello Schlegel, la creazione d'un dramma romantico nazionale spagnuolo; tale ancora la fondazione d'una rivista romantica in Barcellona [1]. » L'*Encycl. Brit.*, *s. v.* : FABER *(Cecilia Böhl von)*, tome VIII de la IX[e] éd. (1878), brouille des faits chronologiquement fort distincts : « Johann Nikolas Böhl von Faber, the son of a Hamburg merchant, had removed early in life to Cadiz, prospered in business, professed the Catholic faith, and married Doña Francisca de Larrea, a member of the Spanish aristocracy. » Pas un mot, d'ailleurs, de l'œuvre de Böhl, et lorsqu'en 1902 M. J. Fitzmaurice-Kelly, — dont nous avons déjà signalé en 1907, dans le *Bull. hisp.*, p. 489, une amusante contradiction — entreprendra de mettre à jour l'article, le même silence sera observé, ce qui ne nous surprendra pas outre mesure de la part du pédantesque auteur d'un *Manuel* d'histoire littéraire espagnole dans la dernière édition duquel (Paris, 1904, p. 486), si le nom de Mora est tu, on lit, par contre, cette transcription hâtive de l'inévitable Blanco García : « Vers 1818 aussi Juan Nicolas Böhl de Faber [2] (1770-1836)

des travaux spéciaux et plus généraux de G. Muoni, A. Graf, *etc.*, ou des récents ouvrages dédiés à des investigations de détail (P. Fulchignani, *Il dramma romantico* [Salerno, 1907], C. Giordano, *G. Prati, studio biografico* [Torino, 1907], E. Ventura, *J. Casabianca, i suoi amici, il suo tempo* [Treviso, 1907], ou même la paradoxale étude de Gina Martegiani : *Il romanticismo italiano non esiste* [Firenze, 1908].)

1. P. 145. Un peu plus loin (p. 162-163), l'auteur prétend que Fernán Caballero « prit le roman espagnol au point où l'avait laissé Cervantes » et que c'est d'elle que dérivent « non seulement Fernández y González, Trueba, Pedro de Alarcón », mais aussi... Pereda et Pérez Galdós! — M. Sanvisenti annonce, dans le prologue, qu'il espère « dar en el porvenir ensayos más sólidos y valiosos de mi estudio y de mi amor á las cosas de España. » Souhaitons-lui, le cas échéant, de trouver en M. Farinelli un Aristarque un peu détendu. On se souviendra, en effet, de la manière dont ce dernier a exécuté les *Primi Influssi* dans ses articles : *Sulla fortuna del Petrarca in Ispagna* (Torino, 1904), *Appunti su Dante in Ispagna nell' età media* (*ibid.*, 1905), et *Note sul Boccaccio in Ispagna nell' Età media* (Braunschweig, 1906), articles dont l'éloge, à coup sûr, n'est plus à faire.

2. On a déjà constaté avec quelle facilité les prénoms et le patronymique de Johan Nikolas Böhl von Faber étaient déformés. Nous réunirons ici quelques autres exemples. En 1846, Ad. de Castro employait indifféremment *Bol* et *Bolh*, et c'est cette der-

invoqua les théories d'August von Schlegel en faveur d'un drame romantique national, idée qui fut reprise dix ans plus tard par Agustin Durán (1789-1862)[1]. » — Le *Dicc. Encicl. Hisp.-Amer.*, — excellent, en général, pour ce qui a trait à l'Espagne et l'Amérique latine et que d'actuels Suppléments rajeunissent — n'a dédié qu'une insignifiante notice à BOLH DE FABER Y DE LARREA *(Cecilia)*, III (1888), 742, et, à l'article MORA, XIII (1893), 432-433, compilé entièrement sur les *Apuntes* de M. Amunátegui, qui n'est cependant pas cité, s'est borné à prétendre que la *Crónica* parut à Madrid « por espacio de dos años ». Par contre, l'auteur voulant peut-être faire sa cour au chef de la section littéraire du *Diccionario*, M. Menéndez y Pelayo, mentionne que Mora, grâce à sa traduction de d'Holbach, a mérité de figurer dans les *Hetero-*

nière forme qu'il adoptera dans la *B. A. E.*, en 1857, ainsi que, l'année suivante, dans son *Historia de Cádiz y su provincia* (Cádiz, 1858), p. 806. Dans cette même *B. A. E.*, Durán écrit tantôt *Bohl* (X, p. XXXVI), tantôt *Böhl* (XVI, 678). Hidalgo ne connaît que *Bohl* (*Dicc.*, IV, 518). Même Hartzenbusch s'oublie à graphier *Bölh de Faber* (*B. A. E.*, XIV, [1850,] p. 728, *note 1*). En 1871, Arriano Páez, à l'article *Fernán Caballero* dans *La América*, tome XV, n° 2, écrit *Boœhl de Faver*. Mais c'est un ecclésiastique, bibliothécaire à la *Bibl. nac.* madrilègne, M. A. M. de Barcia, — la *Rev. de Arch.* publie actuellement son *Cat. de dibujos originales de la Bibl. Nac.* — qui, dans son *Catálogo de los retratos de personajes españoles que se conservan en la sección de estampas y de bellas artes de la Bibl. nac.* (Madrid, 1901), détient le record des graphies fantaisistes avec *Wol de Faber* (p. 727, *n° 1959*). Böhl, dans sa correspondance avec Julius, signe, contaminé sans doute par l'usage espagnol, plusieurs fois *Bohl*, forme également employée par sa femme. Les *Vindicaciones* ont même imprimé cette déformation. L'acte de décès de Böhl, publié, comme nous l'avons dit, par M. Asensio, a également *Bohl*, qui était la prononciation courante à Cadix.

1. M. Fitzmaurice-Kelly est en progression continue, si dans l'édition espagnole de son ouvrage (Madrid, 1901), il disait simplement, p. 494 : « También en 1818, Juan Nicolás Böhl de Faber (1770-1830) defendió el teatro nacional con las teorías de Schlegel. » Le Dr. R. Beer, en voulant être plus précis, a commis la plus effroyable des confusions : celle d'attribuer à Fernán Caballero l'œuvre réalisée par son père. Voici ce savoureux passage (*Span. Literaturgesch.* [Lpzg. 1903], 139-140) : « Die Wiedergeburt national-spanischer Prosadichtung knüpft sich an den Namen einer Frau, Cecilia de Arrom (1796-1877), berühmt unter dem Pseudonym Fernán Caballero. Diese hochbegabte Frau aus nicht spanischem Geschlechte — wie Hartzenbusch war sie väterlicherseits deutscher Abkunft, Tochter des auch seinerseits um die spanische Literatur wohlverdienten Nic. Böhl von Faber — besitzt das bleibende Verdienst, zu einer Zeit, da die Träger der spanischen Literatur noch ganz vom französischen Einfluss beherrscht waren, nachdrücklich die Notwendigkeit einer Rückkehr zu echt nationaler Dichtung betont zu haben. Zusammen mit dem gleich gesinnten Forscher Agustin Durán trat sie, vorläufig noch eine Ruferin in der Wüste, für Calderóns Grösse ein und wies auf die Schätze der spanischen Volkspoesie hin. » Un autre résumé allemand de l'histoire de la littérature espagnole (*Geschichte der spanischen Literatur*, Strassburg, 1904, VII et 151 p. in-8°), par M. P.-A. Becker, professeur à l'Université de Vienne, n'a pas même, en l'espèce, cette originalité de mauvais aloi. M. A.-L. Stiefel en a démontré lumineusement (*Studien zur vergl. Litgesch.*, IX [1909], p. 114-123) le manque de caractère personnel, surtout pour la période ancienne et l'âge d'or. Il y aurait à écrire une critique tout aussi longue sur la façon dont a été traité le XIXe siècle, où Böhl a, naturellement, été présenté à l'avenant, p. 112. « Als 1818 der Hamburger J. N. Böhl de Faber, den die Geschäfte seines Hauses nach Cadiz geführt, versuchte, die Begeisterung W. Schlegels für Calderon auch in Spanien zum Worte hommen zu lassen, fand er Gegner an Männern, die später die ersten Wortführer des Romantizismus werden sollten. Er weckte aber doch ein Echo ; sein Vorgehen lenkte Agustin Duran... auf die nationale Bühne. »

doxos Españoles : indication assez futile, si l'on se souvient du passage des *Heterodoxos,* III, 513, où Mora est nommé en passant et tout à fait incidemment. — Seule, notre *Grande Encyclopédie,* entre d'autres œuvres de même nature, a rappelé, à l'article Bœhl de Faber, VII, 32 — dont le signataire, le bibliophile G. Pawlowski, renvoie au *Versuch*[1] — que « vivement attaqué par J. de Mora et Ant. Alcalá Galiano pour ses traductions des études *(sic)* de Schlegel sur le théâtre Castillan, il y répondit, de 1814 à 1820, par plusieurs vigoureux pamphlets qui contribuèrent singulièrement à réveiller le goût de ces études ». Cette mention des polémiques de 1814, unique dans toute la littérature actuelle sur Böhl et qui prouverait que M. G. Pawlowski s'était documenté à une autre source que Ticknor-Julius et l'article de Klose, rend d'autant plus frappante l'omission, par le même, à l'article Mora, XXIV, 291 — article dont nous indiquons plus loin la provenance, — de la moindre allusion à la querelle avec Böhl, et l'assertion, banale, que Mora « dirigea un journal » à Madrid indique assez que le signataire ne sait rien de la *Crónica,* ni, par suite, de ses polémiques. En vain recourrait-on, pour suppléer à cette lacune, à l'article Calderon, VIII, 885-890, de feu E. Cat, qui a laissé, dans la *Grande Encyclopédie,* en quelques contributions remarquables dont celle-ci est l'une des meilleures, le témoignage d'une science hispanique forte et variée. Il n'y est pas question de Böhl, bien que l'auteur eût certainement été mieux inspiré en le citant qu'à prétendre (p. 886) que « Lessing, en haine sans doute de la littérature française et des théories littéraires qui régnaient de ce côté du Rhin, exalta les œuvres dramatiques de Calderon ».

Tel est — car dans l'exposé qui précède il eût été superflu de relever diverses mentions banales du nom de Böhl, éparses dans des compilations ou vulgarisations de l'histoire littéraire — la part faite jusqu'à présent à la querelle caldéronienne dans ce que, par un germanisme généralement adopté, l'on est convenu d'appeler de nos jours la « littérature ». Que la réédition, parue en 1904 à Strasbourg par les soins de M. F. Baldensperger, de l'« essai bibliographique » de feu L.-P. Betz : *La littérature comparée,* ne lui consacre aucunes références — et l'article de Tubino, cependant si clairement signalé par Blanco García, méritait, pour le moins, d'être consigné — nous n'avons nullement besoin, pour expliquer ce mutisme, d'en appeler au traditionnel dédain, ou à la traditionnelle incompétence, à l'endroit des « choses d'Espagne », des « germanisants », Texte, Betz et *tutti quanti,* qui se sont livrés à ce nouveau sport, où leur virtuosité a su rapide-

1. Est-ce de la sorte que M. Morel-Fatio en eut connaissance et put s'adresser à feu le Dr. F. Eyssenhardt, alors directeur de la *Stadtbibliothek* de Hambourg, pour avoir communication de l'un des deux exemplaires du *Versuch* possédés par cet établissement?

ment gagner en champ clos les éperons d'une maîtrise d'autant plus unilatérale qu'elle ne leur fut pas sérieusement disputée chez nous, du côté universitaire, par les jeunes « méridionalisants », trop peu préparés, jugera-t-on peut-être, à de semblables joutes. Le livre de Betz, en effet, a été, dès l'édition de 1900, patronné et presque compilé — du moins à l'en croire — par l'actuel professeur de langue et de littérature allemandes à l'Université de Turin, M. A. Farinelli, qui fut, durant sa longue période de *Sturm-und-Drang* — aujourd'hui si heureusement close — un peu le maître Jacques, ou, si l'on préfère, le *Janus bifrons* de ces frères ennemis, grâce à son incomparable virtuosité dans l'art, subtil, d'assembler des régiments de fiches bibliographiques polyglottes en ces mosaïques aussi compliquées que laborieuses dont s'émerveillaient les érudits de France, que la mauvaise organisation de nos bibliothèques paralyse, en les condamnant, trop souvent, dans le domaine des littératures comparées, à un médiocre *Stückwerk,* indigne de leurs capacités[1]. « Cuando, » écrit M. Farinelli avec une dignité comique[2],

1. Nous avons, dans notre travail sur *l'hispanisme de Lessing,* déjà insisté sur cette question, capitale, des bibliothèques, et invoqué l'exemple de l'Allemagne. Que, dans ce pays, tout ne soit pas, pour autant, parfait en matière de bibliothèques, c'est ce que nous avons naguère constaté par expérience et ce qu'attestent, au surplus, de récentes doléances. Cf. dans le *Literaturblatt* de la *Frankf. Ztg.* du dimanche 30 août 1908 (n° 241), les curieuses *Betrachtungen eines in Deutschland reisenden Amerikaners (?) über die Bibliotheken,* et la réponse du bibliothécaire de Giessen, le Dr. K. Ebel : *Die Benutzungsbestimmungen der deutschen wissenschaftlichen Bibliotheken,* dans le *Literaturbl.* du dimanche 6 septembre (n° 248); cf. aussi *ibid.* (n° 262, dimanche 20 sept. 1908) : *Die akademischen Lesevereine und die Universitäts-Bibliotheken,* signé : *Academicus.* Opposons, enfin, à l'actuelle administration, toujours hautement discrétionnaire et anti-démocratique, de notre Bibliothèque Nationale, l'admirable gérance de la *Königliche Bibliothek* berlinoise — *avec ses 8,000 Revues, toujours à la disposition du public, dans une salle de lecture spéciale, et doublement cataloguées : par ordre alphabétique et par ordre systématique* — sous la direction Harnack (1er octobre 1905), telle qu'elle est exposée dans l'article : *Die Königliche Bibliothek zu Berlin auf ihrer gegenwärligen Entwicklungsstufe* (*Literaturbl.* du 15 nov. 1908 [n° 318]) à défaut des *Verwaltungsberichte* annuels, dont la lecture produit une tout autre impression que celle de la traditionnelle complainte du Directeur de la Bibliothèque Nationale dans le *Journal Officiel,* exercice oratoire si caractéristique de notre byzantinisme et total manque d'autonomie. Nous avions envoyé, de Berlin, à M. A. Brette, la traduction du règlement de l'*Auskunftsbureau* des bibliothèques allemandes, et il a été publié par lui dans *Le Siècle,* ainsi qu'un « *menu propos* » où il recommandait cette admirable institution à « la Commission de réforme des bibliothèques et des archives ». Il eût été surprenant que l'on eût tenu le moindre compte d'une organisation qui briserait notre routine bureaucratique, et les conseils de M. A. Brette n'ont pas eu de conséquences effectives. Voir, cependant, sur les merveilleux résultats auxquels aboutit en Allemagne l'*Auskunftsbureau,* le résumé de la conférence de M. R. Fick au Congrès international d'Histoire à Berlin — le texte complet en a été publié en 1908 dans le *Zentralblatt für Bibliothekswesen* — dans ce même *Literaturbl.,* 1er novembre 1908 (n° 304) : *Der Leihverkehr zwischen den deutschen Bibliotheken.*

2. Nous ne savons, en vérité, si M. Farinelli est plus divertissant lorsque, splendidement dédaigneux de ce qu'il appelle *(Studi di Filologia Moderna* [*Anno I, fasc. 3-4 (Luglio-Dicembre, 1908)*], p. 167, *note)* les « spire dell' erudizione plumbea » — semblable à l'enfant de La Bruyère, qui battait sa nourrice, — il enfourche, en attitude précieuse — et nous attendons anxieusement, comme document impérissable de cette manière, son « corso di lezioni sullo Schiller... in uno o due volumi » — un

au n° VI (1907) de *Cultura Española*, p. 506, « hace algunos años mi malogrado amigo el profesor L. Betz solicitaba de mi pluma un prefacio para encabezar su *Bibliographie de la littérature comparée*, estaba yo á punto de declarar mi ánimo, bastante contristado por la sobreabundancia de áridos estudios en la investigación del arte y de la poesía, advirtiendo (después de ofrecidos mis millares [*sic*] de títulos á la colección que hoy se despacha en el Mundo Nuevo y en el Mundo Antiguo [*sic*]) el peligro en que hubieran caído los jóvenes con tal guía, sin alma y sin vida, etc. » Car M. Farinelli n'a, pas plus en 1900 qu'en 1904, rien su de la querelle caldéronienne, vu que ni les répertoires bibliographiques — anciens et modernes, — ni les *Bücherzettel* des Bibliothèques de Vienne et de Munich ne connaissaient cette rubrique, et quand, en 1907, il entreprit de faire brutalement la leçon à M. H. Breymann — oubliant qu'un professeur d'Université allemande l'avait naguère taxé de la même légèreté qu'il stigmatisait en le romaniste de Munich [1] — il a emprunté à l'article de M. Morel-Fatio sur Fernán Caballero — dont il ignore la réimpression — sa *seule* référence, défectueuse, puisque relative aux *Recuerdos de un anciano,* que l'hispanisant parisien citait au lieu des *Memorias (Cult. Esp., ub. sup.,* p. 517, *note).* Mais le critique qui sait comment se

Pégase tout de même légèrement poussif, ou bien lorsque — et le dernier exemple du genre pourra se lire aux fascicules 1-2 (*Gennaio-Giugno,* 1908) des mêmes *Studi* de M. Manacorda, où *24 pages de fines notes* (à propos *de omni re scibili et quibusdam aliis*) glosent le texte, beaucoup moins volumineux, de sa *prolusione* de Turin — il déverse le copieux et furieux torrent de ses fiches bibliographiques à travers l'aride solitude de grandioses spéculations, et que, sur la crête des vagues glacées, le soleil de son subjectivisme, toujours radieusement épanoui, allume de si curieux petits incendies.

1. J. Schwering, *Literarische Beziehungen zwischen Spanien und Deutschland. Eine Streitschrift gegen Dr. A. Farinelli* (Münster i. W. 1902, 92 p. in-8°), p. 73 : « Die Quellennachweise sind vielfach Blendwerk. Sie erinnern... an die literarischen « Hilfstruppen », mit denen in Fritz Reuters *Stromtid* der Rector Baldrian in den Rahnstädter Reformverein einrückt und wodurch er seinen tiefsinnigen politischen Erörterungen über die Republik Platos Ansehung und Geltung zu verschaffen sucht. » La réplique de M. Farinelli — qui d'ailleurs n'en est pas une, car elle est constituée tout entière par une indiscrétion étrangère à la science — se lit au tome III (1903) des *Stud. zur vergl. Litgesch.*, p. 219-222. M. H. Breymann a, du moins, eu le tact de ne pas user de ce genre de polémique, encore que son silence ne laisse pas d'être étrange, surtout si l'on songe à la lourdeur des plaisanteries de M. Farinelli sur son compte, en particulier sur sa qualité d'être « únicamente *filólogo* » (*Cult. Esp., ub. sup.,* p. 507). M. Farinelli se prendrait-il donc pour un philosophe? Ses multiples variations nous rappellent parfois certain homonyme, de glorieuse mémoire, Carlo Broschi. Nous sommes, d'ailleurs, convaincu que l'homme qui écrivait — il est vrai que l'on pourrait former un instructif centon de semblables dires épars à travers son Œuvre polymorphe et que bien peu ont lue intégralement, car elle est d'un accès bibliographiquement fort difficile — dans *Grillparzer und Lope de Vega* (p. v-vi) : « Ich will keine Nachsicht. Wo ich gefehlt, wo meine Kenntnisse als unzureichend sich erweisen, wo mein Urteil über dieses oder jenes falsch oder irreführend sein kann, erachte ich es für eine Pflicht des gewissenhaften Kritikers [non « des jesuitisch geschulten, sogenannten Kritikers », *ibid.*, p. 250, *note*], mich darauf aufmerksam zu machen; er soll seine Anklagen und Einwendungen nicht zurückhalten », ne nous tiendra pas rigueur d'avoir osé dire tout haut ce que quelques-uns se répètent tout bas depuis assez longtemps déjà.

fabriquent les renommées littéraires ne s'étonnera pas outre mesure de l'ostracisme dont a été frappé Böhl, pas plus que nous ne nous étonnâmes à l'extrême, lorsque, ayant offert, un matin de l'automne 1907, à Paris, à l'un de ces faiseurs de gloire la copie que nous avions prise de la correspondance de Böhl avec Julius, cet homme nous déclara que tout au plus pouvait-on songer à en publier de courts extraits, que la chose n'en valait, d'ailleurs, pas la peine et que nous avions perdu, en somme, notre temps à une besogne inutile. En vain alléguâmes-nous — et nous parlions à un hispanisant de marque — la valeur d'un tel monument dans une littérature si pauvre, surtout au premier tiers du XIXe siècle, en informations d'ordre épistolaire, rien n'y fit; et c'est ainsi que ces lettres, que nous avions transcrites dès 1906 à la *Stadtbibliothek* de Hambourg, sont restées inédites, et qu'un Allemand pourra désormais s'attribuer, si bon lui semble, le lustre, un peu tardif, de les mettre au jour. Nous aurons, du moins, celui de les avoir découvertes, après de longues recherches, tout en haut du rayon où est conservée cette merveilleuse collection, perle inappréciable entre tous les manuscrits d'un établissement aux richesses encore si peu connues, qu'est la *Suppellex epistolica Uffenbachii et Wolfiorum* en 198 volumes dont J.-C. Wolf avait imprimé le *Conspectus* en 1736 dans la ville que sa science a illustrée, et dont la catalogation méthodique a été achevée par Eyssenhardt. C'est dans ce coin poussiéreux, au premier étage du *Johanneum*, que gisait, depuis le 14 août 1859 — date à laquelle Julius l'avait envoyée à Petersen — reliée solidement en toile, avec l'inscription, en grosses lettres d'or: BRIEFE | VON | JOHANN NIKOLAUS BÖHL V. FABER | AN | NIKOLAUS HEINRICH JULIUS M. DR. | *in HAMBURG.* | *1810-1834*, et sous la cote, non portée au *Catalogue* (manuscrit) de la *Stadtbibliothek : Thes. epist. 57* — la correspondance de Böhl[1].

La découverte des lettres à Julius ne marquait, cependant, qu'une

1. Ce n'est pas sans plaisir que nous constatons chez quelques représentants de la Jeune Espagne le désir de briser enfin avec la tradition nationale de non-publication des documents épistolaires pour de fausses raisons de convenance et en faveur d'une discrétion condamnable lorsqu'il s'agit de personnages entrés dans l'histoire. *Cf.* la déclaration de l'un des jeunes critiques les plus remarquables de la nouvelle école — dont *Helios*, *Sagitario*, *Renacimiento* (sans parler de ce *Nuevo Mercurio* si lyriquement célébré par M. Gómez-Carrillo dans le *Mercure de France* du 1er mai 1907, p. 180-183) auront été le « foglio azzurro », — M. A. González Blanco, dans *Los Contemporáneos. Apuntes para una historia de la literatura hispanoamericana á principios del siglo XX* (Paris, Garnier frères, *s. a.* [1906]), I, 253-259. Déjà Mme Pardo-Bazán avait dit à ce propos — à la suite de... Philarète Chasles — d'excellentes choses dans les notes biographiques qu'elle a mises en tête de ses *Pazos de Ulloa* et dont on pourrait rapprocher les déclarations d'Eça de Queiroz dans *A Correspondença de F. Mendes*. Il y aura fort à faire avant de persuader les familles espagnoles des grands écrivains du siècle dernier — depuis, en particulier, la période romantique — que c'est un crime de lèse-nation qu'elles commettent en s'obstinant à tenir fermés, inexorablement, leurs secrétaires. Rappellerons-nous que lorsqu'en 1904 feu Navarro y Ledesma publia à Madrid, dans la *Bibl. nac. y extr.*, l'*Epistolario* de Ganivet, il mutila ce document par d'absurdes coupures ; que J. Martínez Ruiz suscita une tempête en Asturies pour avoir imprimé, l'été

étape dans la besogne de reconstitution de la querelle caldéronienne. La partie la plus difficile de notre tâche consistait en l'identification, d'abord, l'obtention ensuite, des rarissimes pièces — plusieurs n'existant qu'à un exemplaire — de cet obscur débat. Il serait oiseux de retracer ici le détail de nos perquisitions en Allemagne, et surtout en Espagne — où nous nous sommes rendu au printemps de cette année 1908, et où, si nous n'avons pas rencontré toujours cette cordialité réelle qui est mille fois préférable à la politesse verbale, nous avons fini par trouver ce que les papiers de Julius, dispersés par des mains sacrilèges à la mort de ce célibataire, ne nous avaient pas fourni. Puisse cette modeste contribution à l'étude du « caldéronisme » au XIXme siècle ne pas être jugée trop indigne de l'hispanisme scientifique français, lequel, traité en paria dans notre Université par certaines instances matériellement intéressées à son discrédit, se doit à lui-même de démontrer par des actes qu'il vaut mieux que la renommée qu'on lui a faite. Dans l'édifice de cette *Kultur der Gegenwart* qu'à l'heure présente une légion de professeurs allemands est occupée à inventorier, les nations latines ne s'aménageront un local ample et commode que si, adoptant enfin résolument — sans renier aucune de leurs traditions essentielles [1] — quelques-unes des méthodes de travail en usage outre-Rhin, elles permettent aux disciplines qui leur sont spécifiques — et l'hispanisme n'est-il point de celles-là ? — un plein épanouissement, une tranquille et sûre maturité. Touchant les sources dont nous disposions sur Böhl von Faber, nous nous permettrons de

de 1905, d'innocentes notes intimes de « Clarín », dont le fils protestait avec indignation dans *El progreso de Asturias*, organe du libéralisme à Oviedo ; que M. Adolfo Calzado s'est vu, enfin, refuser l'inscription de sa récente collection de lettres de Castelar dans le *Registro* de propriété intellectuelle pour des raisons qui ne font pas honneur au libéralisme du ministre de l'Instruction publique actuel (cf. le texte de son arrêté dans *Cult. Esp.*, n° XII [1908], p. 973), surtout si l'on songe au premier verdict de la justice allemande dans le procès des lettres de Nietzsche, qui vient de causer une si grande émotion en Allemagne et dont nous n'avons pas à donner ici le détail ? *Cf.* cependant, à titre de document tout à fait caractéristique des polémiques entre le *Nietzsche-Archiv* et M. C. A. Bernouilli, le tome II (Jena, 1908) de l'ouvrage de ce dernier : *Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft*, et M. Albert, *Mercure de France*, t. LXXVI, p. 553-557.

1. Voir, sur la conception fragmentaire que se font de la « culture moderne » les professeurs allemands qui collaborent à cette monumentale publication de la maison Teubner et que dirige M. P. Hinneberg — le chapitre : *littératures romanes (Thl. I, Abt. XI, i)*, rédigé par l'éminent romaniste de Francfort, M. H. Morf, a accordé à Fernán Caballero une brève, mais originale mention, — une très fine observation de M. H. Albert, *Mercure de France*, t. LXXVIII, p. 173. Au même lieu (p. 183), M. E. Morel, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale — dont l'étude, en deux gros volumes : *Bibliothèques* (Paris, 1908), est d'une utilité capitale, bien que, dans son intention de réhabiliter l'établissement où il est employé, l'auteur dénature comme à plaisir l'opinion d'autrui, *v. gr.* lorsqu'il résume nos propres articles, I, 233, 256 — nous apprend, à la rubrique : *La Production de la librairie française et le dépôt légal en 1908*, qu'il s'est imprimé en France en 1908 environ 200 vol. espagnols et — mais c'est là un truisme — qu'« on peut espérer beaucoup de l'influence française dans l'Amérique du Sud. » Encore faudrait-il que l'on cessât de s'opposer systématiquement, en combattant le développement de l'enseignement de l'espagnol dans nos lycées, à l'affermissement et à l'extension de cette influence.

renvoyer à un article accepté dès l'été dernier par la rédaction de la *Revue germanique,* qui le publiera dans son numéro 3 de 1909. Ce nous est, pour finir, un devoir bien doux de remercier les personnes qui nous ont aidé, à divers titres, dans la composition de notre livre, avant toute autre M. le sénateur von Melle, président de la *Oberschulbehörde* à Hambourg, qui, après nous avoir permis de travailler en dehors des heures réglementaires à la *Stadtbibliothek* pendant plus d'une année, après nous avoir confié le *Spanisches Praktikum* et les conférences de littérature française du *Johanneum* [1], a mis le comble à la bienveillance en nous autorisant à garder par devers nous, pendant tout le temps que nous en aurions besoin, les lettres de Böhl. Après lui, nous sommes le plus redevable à M. le Dr R. Münzel, directeur de la *Stadtbibliothek* à Hambourg, sous les yeux duquel était née notre biographie de Kinkel, et qui ne nous a jamais refusé son appui le plus empressé. M. Menéndez y Pelayo, directeur de la *Biblioteca Nacional* à Madrid, M. P. Riaño de la Iglesia, chef de la *Biblioteca Provincial* à Cadix, nous ont, à un moindre degré, soutenu, eux aussi, en nous communiquant plusieurs utiles renseignements bibliographiques. M. J. L. Whitney, enfin, a consenti de très bonne grâce à nous envoyer le texte complet de *Donde las dan las toman,* d'après l'exemplaire de Ticknor à la *Boston Public Library,* ainsi que les deux lettres de Fernán Caballero reproduites plus bas et dont l'une, la plus importante, était complètement inédite.

CAMILLE PITOLLET.

Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), 28 novembre 1908.

1. *Cf.* à ce sujet le rapport officiel de M. le Dr Förster, conseiller de la *Oberschulbehörde: Zehn Jahre hamburgischen Vorlesungswesens* (Hamburg, 1906), p. 76 et 79. Il y est dit, en particulier, à propos du *Praktikum* d'espagnol, qui dura trois semestres : « Für Spanisch besteht in Hamburg nicht so sehr das Bedürfnis nach wissenschaftlicher Durcharbeitung der Sprache, wie der Wunsch nach praktischer Förderung im Gebrauch der Umgangssprache..... Wenngleich sich hieraus bei dem Beginn des Praktikums Schwierigkeiten ergaben, so hat es doch der Dozent, ein französischer Gelehrter, der lange Zeit in Spanien gelebt hatte, verstanden, das Praktikum auf eine anerkennenswerte Höhe zu bringen. Der Arbeitsplan war der gleiche wie bei den anderen Praktika..... » (P. 79.)

LA QUERELLE CALDÉRONIENNE

DE

JOHAN NIKOLAS BÖHL VON FABER

ET

JOSÉ JOAQUÍN DE MORA

RECONSTITUÉE D'APRÈS LES DOCUMENTS ORIGINAUX

PREMIÈRE PARTIE

Böhl von Faber en 1814.
Caractère et antécédents du défenseur de Calderón.
J. J. de Mora
et la « Crónica científica y literaria ».

L'exposé que nous avons entrepris de la défense de Calderón par Böhl von Faber resterait sans doute inintelligible si nous n'esquissions préalablement un portrait de ce champion passionné des gloires de l'Espagne traditionnelle, tel qu'il nous apparaît à l'aube du jour où il va entrer en lice pour elles, et si nous ne lui opposions l'image, beaucoup moins précise malheureusement, de son adversaire, le fougueux porte-parole du classicisme à la française. Il va sans dire que nous ne songeons point ici à écrire les biographies, même partielles, de Böhl et de Mora, et que nous avons dû nous contenter de condenser, en une rapide synthèse, les faits les plus significatifs de la carrière de l'un et de l'autre jusque vers la fin de la seconde décade du XIX[e] siècle.

On sait qu'il n'existe pas d'ouvrage d'ensemble sur Böhl, mais simplement un *Essai*, que la veuve du libraire hambourgeois August Campe, née B. G. Hoffmann, publia, comme nous l'avons noté dans

l'*Introduction,* en 1868, anonyme, chez F. A. Brockhaus, qui avait acquis en 1851 la maison d'édition Hoffmann et Campe. Cet *Essai,* composé sans rigoureuse méthode ni esprit critique, possède du moins l'immense avantage d'être, en ses 105 pages in-8°, à peu près strictement documentaire. Car — chose rare, dira-t-on peut-être, chez une femme et surtout chez une femme allemande — l'auteur s'est abstenu de tout verbiage et s'est borné à suivre, en l'illustrant à propos de souvenirs personnels et d'impressions vécues, le fil de la correspondance, trop fragmentairement reproduite, de Johan Böhl, ainsi que — mais jusqu'en 1800 seulement — de son frère et coassocié, Anton Gottlieb, avec ceux qu'ils appelaient leurs « parents adoptifs », Joachim Heinrich Campe et son excellente femme, Dorothea Maria Hiller, puis, à partir de l'établissement à Görslow de J. N. Böhl en 1806, avec August Campe, neveu du célèbre pédagogue, et surtout sa femme, Elise[1]. Frau Campe ne s'est malheureusement pas souciée de transcrire minutieusement les dates des lettres qu'elle cite, et ses références manifestent un arbitraire d'où n'est pas exclue certaine tendance à reléguer dans la pénombre le vrai Böhl, mystique et même fanatique, tel que le révèle la correspondance avec Julius, qu'elle connaissait parfaitement et dont elle fit, d'ailleurs, usage, encore que de façon étrangement parcimonieuse. C'est cette correspondance, composée de 89 lettres, dont plusieurs constituent de véritables journaux, et léguée depuis 1859 à la *Stadtbibliothek* hambourgeoise par son destinataire, qui nous a surtout servi à édifier le jugement que nous portons sur Böhl[2]. Nous n'aurions pas songé à reproduire en entier le témoignage de Fernán Caballero sur son père, qui, matériellement, est presque dénué d'intérêt, si ce joyau, resté jusqu'à présent, comme la correspondance avec Julius, inédit, et négligé par M. A. Morel-Fatio en 1901 et 1904, ne méritait, à titre de précieuse relique, d'être inséré à la place d'honneur dans notre travail. Il provient, comme la lettre du 28 juillet 1861, des papiers de Ticknor,

1. La première missive de J. N. Böhl aux Campe est du 5 février 1783 ; la dernière adressée à la *Rätin* Campe — cf. le témoignage que lui rendait A. Hm. Niemeyer en 1826 à l'article *Campe* de l'*Allg. Encycl. XV. Thl.,* p. 48 ; le 3 juillet 1826, Böhl écrit à Julius, de Puerto : « Ich wusste nicht, dass die gute alte Räthin ihrem Mann gefolgt sei. Wahrlich ein edles deutsches Herz vom alten Schrot & Korn » — de Hambourg, décembre 1811. La librairie Brockhaus à Leipzig a restitué à la *Stadtbibliothek* de Hambourg les lettres des Böhl aux Campe provenant des papiers de Frau Campe, ainsi que les billets qu'adressèrent à celle-ci divers personnages auxquels elle avait envoyé le *Versuch* et c'est ainsi que nous avons pu lire, la plume à la main, les unes et les autres.

2. De ces 89 lettres, 19 sont datées de Görslow (6 avril 1810-9 août 1813), 33 de Cadix (28 février 1817-23 décembre 1821) et 37 du Puerto de Santa María (22 juin 1823-6 avril 1834). Le départ de Julius pour l'Amérique du Nord interrompit cet échange de vues sans prétentions littéraires aucunes et de la plus absolue ingénuité, mais Frau Campe a fort heureusement imprimé dans le *Versuch* (p. 102-105) deux belles lettres de Böhl à son mari et à elle, complétant dignement le tableau que nous offre la correspondance avec Julius, et datées 1836.

et nous le devons, répétons-le, à la parfaite courtoisie de M. J. L. Whitney.

« Esto es todo cuanto sobre mi adorado padre puedo decir. Su verdadera vida fué interior y tan poética como santa y admirable.

» Don Juan Nicolas Böhl de Faber nació en Hamburgo el año 1771 *(sic)*. Su educacion fué encargada al famoso Campe, que incluyó los tempranos rasgos de su talento puestos en boca de Juanito en su Robinson. Desde entonces dió á conocer la esquisita sensibilidad de su alma privilegiada, y su vocacion á las letras. Pero su padre, hombre severo y positivo, no ateniendo á sus inclinaciones, despues de perfeccionar su educacion haciéndolo viajar por Europa, lo estableció en Cádiz, poniendolo al frente de una fuerte casa de comercio. Aquí dando rienda suelta á su natural inclinacion se dedicó al estudio de las letras españolas, amontonando tesoros literarios en su biblioteca, que tan afamada llegó á ser, y en su cabeza privilegiada. De esto dan fé los tres tomos de poesías españolas (entre las que las hay hasta entónces desconocidas), que, con el título de Floresta de Rimas antiguas castellanas, publicó en Hamburgo en 1821 *(sic)*, y el primer tomo del Teatro Español anterior á Lope de Vega, que se publicó allí mismo, año de 1832. Ha dejado el segundo tomo en manuscrito. Esta publicacion no mereció por entonces en España aprecio, y sus ideas sobre poesía fueron amargamente ridiculizadas y combatidas por hombres, que ilustrados por el tiempo, han reconocido que la del recopilador de las Rimas Castellanas precedió la ilustracion literaria de la era actual. No obstante, jamás una injusticia ó un agravio hechos á aquella alma tan noble como suave y superior le inspiró el menor encono. *Dando gracias por agravios caminan los hombres sabios,* respondia á los que por ello se indignaban, asegurando haber siempre puesto en práctica esa máxima, y de nunca haberse arrepentido de haberlo hecho. Retirado los últimos años de su vida al Puerto de Santa María, se formó un mundo literario, rodeandose no solo de sus viejos y amados libros de pergamino, sino de cuantas obras distinguidas, y notables publicaciones producia Alemania, Inglaterra, y Francia. Indulgente, cual la verdadera superioridad, y teniendo sentido para apreciar toda belleza, rara era la composicion, por modesta que fuese, á la que no hallase alguna clase de mérito. Los tesoros de aquella alma superior, que siempre estaba en este mundo como espatriada, é inclinaba su mente y su corazon á lo místico, pocos, muy pocos pueden graduarlos, y rara vez se ven hermanadas tanta altura en el pensar y tanta profundidad en el sentir. Habiendo poseido en alto grado cuanto envanece al hombre, una singular belleza, grandes riquezas, un talento superior, y un saber eminente, jamás nada le dió esos aires de superioridad que tantos, sin título alguno en que fundarlos, ostentan. Modesto en la prospe-

ridad, resignado en las adversidades y reveses de su vida, amando con dulce ternura á Dios, á sus semejantes, á la poesía, á la naturaleza y hasta á los animales que Dios crió, los ojos puestos en el cielo, las manos en la tierra para hacer bien á cuantos acudian á él, el 9 de noviembre del año 1836 murió sonriendo, como el viagero que acaba una penosa peregrinacion. »

C'est, en réalité, le 9 décembre 1770 que Johan Nikolas, fils aîné de Johan Jakob Böhl et de Cäcilia Ilsabe Lütkens, vint au monde à Hambourg[1]. Il devait être suivi de deux frères et d'une sœur. Son père avait fondé, vers le milieu du XVIIIe siècle, à Cadix, une maison de commerce — Ticknor dira, dans la note précitée de l'édition de 1863, une maison de banque — qui, avec celles des Hope d'Amsterdam et des Baring de Londres, passait pour l'une des premières d'Europe[2]. Nous venons de voir que la romancière Fernán Caballero l'avait traité d'« homme sévère et positif », sans souci pour les inclinations innées de son fils. Frau Campe nous apprend cependant que c'était un cœur large, qui fit profiter de sa fortune non seulement son frère, mais les parents et amis qui avaient travaillé chez lui, et Ludwig Mehler — cité en 1852 par Julius, p. 662, *note* 3 — dans un livre extrêmement populaire : *Beispiele zur gesammten christkatholischen Lehre*, dont le tome I parut pour la première fois en 1848 à Ratisbonne, a narré sur son compte une jolie anecdote, pour montrer qu'il était « ebenso wohlthätig als wacker ». Il avait, en tout cas, réalisé en Espagne une fortune considérable, et devait, tels ces marchands hambourgeois enrichis retournant rarement de l'emporium gaditain sans leur provision de *comedias*, dont parle Lessing dans sa lettre du 5 janvier 1769 à J. A. Dieze, y avoir pris goût pour la littérature castillane. Dans une lettre de Puerto, 8 mars 1825, à Julius, son fils aîné mentionne, en effet, un *Moreto* en trois parties provenant de sa bibliothèque. « Das einzige rare Werk in der Bibliothek meines seel. Onkels (der sie von meinem Vater hatte) war ein Moreto in 3 Theilen. » Et il répétera ce dire le 6 février 1829, année où il enverra à son ami les numéros 34 et 37 de la *Gaceta de Bayona*, où avaient paru d'excellentes appréciations de Moreto et de Calderón. « Auch, » dira-t-il, « mir ist Moreto vorzüglich lieb. Die erstandenen 3 Bände waren in der Biblioth.

1. Sur la famille Böhl et ses ramifications, *cf.* Ed. Lorenz Meyer et Oscar L. Teodorpf : *Hamburgische Wappen und Genealogien* (Hamburg, 1890), p. 49-54, où les renseignements donnés sont authentiques. Nous avons nous-même, à Hambourg, fait connaissance avec un membre de la famille Böhl, commerçant en cette ville et lecteur assidu de la *Revue des Deux-Mondes* à la *Stadtbibliothek*.

2. Dans l'édition complètement remaniée par G. J. Lenz du *Reales Staats-Zeitungs- und Conversations-Lexikon* de Johann Hübner (Wien, 1780), il n'est, à l'article *Cadix* (p. 233-234), point encore fait mention de la colonie allemande en cette ville. « Die Kaufleute aus England, Frankreich und Italien, » lit-on, « haben ihre Agenten und Consuls allda, so ihre Waaren auf spanischen Schiffen versenden, dahero der dasige Zoll sehr beträchtlich ist. »

meines seel. Oheims, nicht in Fabers [1]. » Quant à sa femme, nous ne savons rien sur elle, si ce n'est qu'elle lui survécut longuement, et que, remariée, après son veuvage, au dernier rejeton d'une ancienne souche hambourgeoise, le Dr Martin Jakob von Faber, chanoine protestant de sa ville natale, conseiller secret prussien depuis 1794, et élevé, en 1803, au rang de chevalier d'Empire par l'empereur François II, elle ne décédera qu'en 1828, peu après Faber, qui, sans enfants, avait adopté en juillet 1806 notre Böhl, en lui conférant sa particule [2].

Par une mesure aussi libérale qu'ingénieuse, J. J. Böhl obligeait chacun de ses associés à s'adonner, durant un certain nombre d'années, à une branche spéciale des transactions du domaine de sa maison de commerce, après quoi il le laissait libre, sur son désir, de céder la place à son successeur. Cette méthode de rigoureuse spécialisation dut produire d'excellents résultats, puisqu'il y eut recours pour assurer l'avenir de ses fils. Nul n'ignore aujourd'hui encore en Allemagne comment J. J. Böhl avait, d'autre part, en union avec ses amis Schuback et Leisching, chargé J. H. Campe de l'éducation de ses enfants, ni comment la propriété champêtre de *Billwärder Ausschlag,* au *Hammer Deich,* fut la scène de cette idylle pédagogique immortalisée dans *Robinson der Jüngere* (1779). L'intermède hambourgeois dans la carrière de Campe dura de 1778 à la fin de 1782, et l'ouvrage que nous venons de citer avait popularisé à un tel degré notre Böhl dans les pays allemands qu'en août 1812, lorsqu'il se rendra à Osnabrück pour y rencontrer sa femme et ses deux filles cadettes qui arrivaient d'Angleterre, fuyant Cadix investi par les troupes françaises, les gamins de Bückeburg s'attroupèrent, relate Frau Campe, devant la maison où il était descendu pour y contempler le « vrai *Johannes* ». Nous ne croyons pas nous tromper en écrivant qu'aucun écrivain allemand, — et Frau Campe moins que tout autre, — ne s'est souvenu, à ce propos, d'un fort curieux passage de J. H. Campe lui-même, passage d'autant plus digne d'être rappelé ici qu'il consolide inébranlablement l'opinion commune touchant le

1. Julius avait acquis ces trois volumes à la mort de la *Geheimrätin* Faber. La *Stadtbibliothek* de Hambourg possède, reliées en un volume du XVIIIe siècle (Rahmeyer?), 20 *sueltas* de Moreto dans des réimpressions de la même époque, mais non cette relique, sans doute dispersée lors de la seconde — la première est de 1824 — vente de la Bibliothèque du docteur, en 1850. *Cf.* le *Catalogus bibliothecae per XL annos magna industria in America et Europa collectae, etc.* (Berolini, 1850), composé de 5,770 numéros, dont 519 espagnols et dénués, malheureusement, de précision bibliographique.

2. Le 28 mars 1828 — et Frau Campe a cité, page 96, cette lettre, mais sans la dater — Böhl écrit à Julius, de Puerto : « Wenig dachten wir daran, als wir uns mit Plänen über meine Reise unterhielten, dass meine gute Mutter ihrem Mann so bald folgen würde! Ich habe sie von Herzen beweint, bin aber sehr ruhig, wenn ich an ihr hohes Alter & sanftes Ende denke. Ich danke Gott, dass sie einen Brief von mir nicht mehr erhalten, worin ich die *Unmöglichkeit* meiner Reise für dieses Jahr zu erklären gezwungen ward. »

caractère de « narrations vécues » non seulement du *Robinson,* — où, des deux « amis de la maison » cités au début, *B*** est certainement J. J. Böhl, — mais encore des trois Parties de *Die Entdeckung von Amerika* (1781), ouvrages où le biographe de J. N. Böhl devra, par suite, chercher de très sûrs éléments d'information sur le caractère juvénile de son héros. C'est au tome I, p. 72 *seq.,* de sa *Neue Sammlung merkwürdiger Reisebeschreibungen für die Jugend* (Braunschweig, 1802), que se trouve la déclaration à laquelle nous faisons allusion, dans le préambule de la lettre d'Alger, datée du 30 janvier 1793, avec un *Post-Scriptum* sans date, mais écrit à Cadix, le tout émanant d'Anton Gottlieb Böhl. Il en existe une traduction française de J. B. J. Breton de la Martinière, au tome IX (Paris, an XI) de sa *Bibl. géogr. et instructive des jeunes gens (B. N.: R. 21822),* sous le titre : *Voyage à Alger. Extrait de la correspondance d'Antoine-Théophile BŒHL l'un des élèves les plus distingués de M. Campe.* « Dans le courant de l'année 1778, y lit-on p. 95, son respectable père, Jean-Jacques Bœhl, de Hambourg, me remit, dans toute sa pureté, dans toute son innocence, Théophile, dont la belle âme animoit un aussi beau corps. Il me confia son éducation, en même temps que celle de ses deux autres enfants, Jean et Frédéric, qui ne donnoient pas de moins favorables espérances. Théophile étoit alors dans sa septième année. Je vis croître et se développer, sous mes yeux, les facultés de son corps et de son esprit: cinq ans après, je le rendis à son père, parce que le dérangement de ma santé me força de quitter une occupation qui exige une certaine vigueur [1]. »

Sans vouloir en aucune sorte exagérer l'effet des doctrines et de la méthode de Campe sur un bambin ayant à peine dépassé l'âge de raison et qui n'allait pas tarder à entrer directement en contact, et ce à l'étranger, avec les réalités les plus positives de l'expérience, il ne sera nullement paradoxal d'affirmer que notre Böhl reçut de cet enseignement une impression extrêmement vive et que seules une réaction obstinée, une suite de lents et persévérants efforts, surtout durant ses années de solitude à Görslow, lui permirent d'en effacer en son âme jusqu'au dernier vestige conscient. Il n'est besoin pour asseoir l'exactitude de ce dire, que d'étudier avec attention les lettres

1. Campe poursuit par le plus touchant éloge de l'intelligence et du caractère de Gottlieb, que la fièvre jaune venait d'emporter, et qu'il avait revu deux fois depuis 1782. « Mon *Nouveau Robinson,* » ajoute-t-il, « ma *Découverte de l'Amérique* ont pu vous donner une idée de l'intelligence et du caractère de Théophile. Tel il vous paroît dans ces ouvrages, tel il étoit en effet. Tout ce que je lui ai fait dire, il l'a dit et il l'a fait. Je n'étois alors que le rédacteur des propos naïfs de mes différents élèves : et s'il se trouve dans ces écrits quelque chose de vraiment utile, c'est que j'ai fidellement copié d'après nature. » A la fin de cette nécrologie, Campe a imprimé des fragments de lettres de Gottlieb datés de Hambourg, Londres et Cadix, fragments non traduits par Breton.

qu'avec une candeur véritablement filiale il a adressées, de Londres, de Cadix, et même de Suisse, à ceux en lesquels il vénère, comme il écrit, ses *Pflegeältern.* L'on y découvre sans peine, en ce petit raisonneur mûri avant l'âge, en ce jouvenceau qui philosophe à pleines pages alors que ses congénères ne rêvent que folles aventures et joyeuses escapades, le produit de cette éducation utilitariste inspirée des théories de Rousseau et de Locke, saturée du concept philanthropique de la science, ennemie de la spéculation, et n'appréciant les théories que d'après ce qu'elles assurent de résultats pratiques et tangibles, sinon immédiats, à l'existence. Et même lorsque Böhl se sera converti au catholicisme, c'est-à-dire aura renversé la barrière intérieure factice qui comprimait l'immense essor de son insatiable idéalisme, ce sera encore, en le ponctuel homme d'affaires qui gère sa correspondance comme il tient son grand-livre, en l'agent scrupuleusement zélé d'une compagnie d'assurances d'abord, du négociant en vins Duff Gordon ensuite, un peu de la formation de Campe que l'on retrouverait, et l'éditeur de la réformatrice *Schulencyclopädie* eût certes eu le droit, s'il eût vécu, de saluer en l'élu de l'Académie Espagnole de 1820 le plus noble type d'humanité sorti de son école.

Campe, dont la santé, on l'a vu, était ébranlée, ayant, le 31 janvier 1783, abandonné sa poétique retraite hambourgeoise pour aller habiter dans le Holstein, au nord du *Sachsenwald,* à Trittau, J. N. Böhl fut confié à un co-régent du *Johanneum,* Lorenz Andreas Noodt, qui, pendant une année, lui donna des leçons particulières. Dans une lettre du 5 février 1783, il expose lui-même à son ancien maître le plan de cet enseignement, qui comprenait l'étude du français et du piano, si cher, déjà, à l'enfant. Mais dès l'été de 1784 devait commencer son apprentissage de la vie. A quatorze ans, seul, le voici qui, splendidement résolu, se met en route pour Andover, où, pensionnaire dans l'établissement du Dr Tay, il apprendra « l'anglais, le hollandais, le latin et le français, cela va de soi, puisque je ne puis parler ici une autre langue, et qu'en conséquence cet idiome m'est aussi familier que l'allemand ». Ainsi s'exprime-t-il, dès les premiers jours de son arrivée en Angleterre, dans une lettre aux époux Campe. Il leur avait, d'Amsterdam, le 23 juillet 1784, exprimé sa ferme intention de réaliser leurs doctrines, et, dans la capitale hollandaise où il s'arrêta deux semaines, invité presque quotidiennement par les nombreuses relations dont disposait sa famille, il n'avait pas laissé de visiter chaque jour la Bourse, d'étudier les collections du Jardin Botanique, de se rendre dans les hôpitaux, de parcourir les ateliers, d'assister aux représentations de deux théâtres français, d'admirer le célèbre hôtel de ville, et d'inspecter jusqu'aux collections d'art et d'histoire naturelle de quelques amateurs. Une excursion à Utrecht avait couronné cet épisode, qui se détache avec la vigueur

d'une illustration vécue de l'*Émile*, et notre Robinson de chair et d'os clôt sa communication épistolaire par l'annonce que dans le *Theophron* — paru l'année d'avant à Hambourg en deux parties in-8° — il puise sans cesse une instruction nouvelle. — Le séjour à Andover lui plaisait à l'extrême, avouera-t-il, et l'analogie des mœurs ainsi que la parenté des races durent faciliter singulièrement son acclimatation. Cependant, en mars 1785, une missive annonce comme probable son départ pour Cadix dès le mois d'avril prochain. Sans posséder pleinement l'anglais, il peut s'exprimer déjà « so ziemlich » en cette langue et comprendre tout ce qu'il lit et entend. Il a aussi fait de grands progrès en piano, quoique « la musique soit écrite ici dans une tout autre clef ». Le vœu de son père se trouvait donc, en moins d'une année, comblé, mais, au lieu de se rendre, comme il le projetait, par Paris jusqu'à Marseille en compagnie d'un ami des siens pour s'y embarquer à destination de Cadix, il partit, à la suite d'un court séjour à Londres, de Gravesend le 11 mai 1785 et débarqua à Cadix trois semaines après, ayant constamment souffert du mal de mer. Ses premières impressions d'Espagne sont navrantes. Le 29 juin 1785, écrivant à Campe pour lui souhaiter sa fête, il dit : « Mon genre de vie est ici très monotone et il est besoin de patience et de raison pour s'y conformer. De huit heures du matin à deux heures et demie de l'après-midi, il faut être au comptoir. Puis l'on mange. Le repas terminé, on fait la sieste. Après quoi, on appartient au friseur (vous savez sans doute déjà que malheureusement j'ai été forcé de me plier à cette loi), et à quatre heures chacun se rend de nouveau au comptoir. Ensuite j'ai mon maître d'espagnol, mon professeur de piano, *etc.*, de sorte qu'il ne me reste que peu de temps pour moi-même. Souvent, aussi, nous avons des réceptions ou la comédie, et c'est ainsi que fuient les jours. Combien de fois ne bouillonne-t-il pas en mon être, le désir de me retrouver dans les lieux que j'ai dû quitter ! Au pays natal, entouré de parents et d'amis, exerçant librement ma religion, comme ma vie différerait de celle que je mène à cette heure, au milieu d'un peuple qui estime hérétiques tous les étrangers non catholiques, dans une nation où l'on se voit contraint de s'agenouiller devant des images, de bannir l'idée du prône et de l'office, *etc., etc.!* Mais ce m'est une consolation de songer que tous ces contre-temps me sont infligés pour mon véritable bien et que mon père ne m'eût jamais envoyé ici, si mon bonheur temporel ne dépendait en partie de ma résidence à Cadix. » Nous avons traduit ce long passage parce qu'il nous a semblé refléter excellemment l'état d'esprit du jeune Böhl « première manière ». Nous ne pouvons le suivre pas à pas dans son apprentissage commercial. Peu à peu il s'acclimate, ainsi que l'avait prévu J. J. Böhl dans un mot à Campe, sans que jamais, au grand jamais — en quoi il diffère si radicalement de la grande majorité de ses com-

patriotes, sans parler de sa fille aînée, qui, elle, rougissait de son origine allemande — il se soit senti libéré de la nostalgie qui le tourmentera jusqu'à son dernier souffle et qui le fera soupirer, d'abord vers le définitif retour en terre allemande, puis, lorsque son rêve de s'y établir se sera révélé pure chimère, vers un séjour d'au moins quelques mois dans l'ambiance natale, parmi ces bourgeois de Hambourg vivant leur vie d'une simplicité patriarcale dans le décor archaïque et les ruelles vieillottes de leur libre cité, où il eût goûté, après avoir rôti tant d'années sur le roc calciné de la plus extrême Espagne, la paradisiaque ivresse de l'été septentrional[1].

Grâce à l'amitié de Campe, devenu libraire-éditeur à Brunswick, le jeune homme, dont l'appétit d'érudition se révèle déjà des plus vifs, était tenu au courant des productions allemandes et recevait maints ouvrages qui ne fussent, n'eût été le zèle paternel de son correspondant, jamais venus échouer à Cadix. Ses lettres, témoignage éloquent de l'ardeur avec laquelle il a entrepris de compléter son éducation littéraire et scientifique, ne nous démontrent pas moins qu'il s'adonne tout à sa profession de marchand. Elles deviennent même, pour cette raison, de plus en plus rares et prennent, au surplus, le cachet, si caractéristique, du lieu où elles sont écrites, ce « comptoir » où s'écoulent tant d'heures, chaque jour. En 1788, cependant, son père, jugeant que l'absence avait assez duré, le rappela à lui pour quelque temps. C'est dans ce voyage que Böhl revit, à Brunswick, J. H. Campe, lequel devait, l'année suivante, documenter de façon inoubliable la mentalité de certains intellectuels de son pays en présence de notre jeune Révolution dans le récit de son excursion à Paris en compagnie de W. v. Humboldt, l'été de 1789, publié sous forme de lettres par le *Braunschw. Journal*, puis réuni en un volume in-8° qui eut trois éditions la même année (1790)[2]. L'entrevue de Brunswick compte dans l'évolution morale du jeune Böhl, si, de l'aveu de Frau Campe, elle exerça sur lui une impression indélébile, et s'il affirme lui-même qu'avant cet entretien il ne possédait point encore la notion exacte du Beau et du Bien. Ce ne fut qu'après un séjour de près d'une année à Hambourg qu'il rejoignit Cadix, d'où, au commencement de 1790,

1. Dans son avant-dernière lettre à Julius, le 28 avril 1833, Böhl, soulignant lui-même, écrira encore : « Mit grossem Interesse habe ich gelesen, was Sie mir von meiner langjährigen Freundin Doris Bokelman melden... Wir haben einige Lebensperioden miteinander durchlebt, die der Erinnerung reichen Stoff *aller Art* darbieten; doch nichts davon, damit mich das *längst entwöhnte Sehnen* nicht *ergreife*, und das *strenge Herz* sich *milder* & *weicher fühle*, als billig ist! »

2. *Briefe aus Paris zur Zeit der Revolution geschrieben*. La 3me édition est à la *Bibl. Nat.* sous la cote $L \frac{39}{b}$ *10997*. Ce volume aurait dû être traduit en français. Il y a là des pages — telles celles dédiées à la Bastille, que l'on démolissait — qui sont autant de documents historiques, et il n'est pas jusqu'au lyrisme anticlérical de Campe qui n'ait une haute signification. On sait, d'ailleurs, qu'il manque en Allemagne sur ce personnage une étude critique.

il enverra à son ancien maître la première traduction castillane, illustrée de bizarres gravures, du *Robinson,* et dont la préface pouvait, à son avis, passer pour « un modèle de suffisance espagnole » [1]. Sa lettre, débordante, par ailleurs, de considérants philosophico-humanitaires, ouvre d'assez tristes perspectives sur la situation commerciale internationale, et Böhl ne croyait sans doute point énoncer une vérité d'ordre aussi directement personnel, lorsqu'il affirmait que « l'ère des fortunes rapides » était désormais close à Cadix. La rupture, de plus en plus menaçante, entre l'Espagne et l'Angleterre, conséquence du Pacte de famille conclu en 1761 entre Charles III et la Maison de France, paralysait, en effet, toutes transactions, et ce n'est que parce qu'il se sent décidé à se contenter de peu que, dans une lettre écrite quelques mois plus tard à la femme de Campe, le futur consul hambourgeois fixe à dix ans le délai nécessaire pour amasser les ressources qui lui permettront enfin de « jouer à sa façon l'homme et le cosmopolite », dédaigneux de conventions sociales surannées.

Le 1er mai 1791, son frère Anton Gottlieb, moins âgé que lui d'une année, arrivait, après un long séjour à Londres, à Cadix. Commerçant dans l'âme, attaché à son aîné par les liens d'une affection profonde, il n'aura de trêve ni de repos qu'il n'ait déchargé celui-ci de la partie la plus absorbante de sa besogne, afin de lui permettre de s'adonner plus librement à sa passion pour les livres. Dans la lettre à Campe, écrite, comme nous l'avons noté déjà, le 30 décembre 1793 à Alger — où il s'était rendu « pour une spéculation commerciale », avec, en portefeuille, plus de 400,000 *Reichsthaler* qui devaient lui en rapporter 100,000 —, il déclare ne reculer devant aucun obstacle lorsqu'il s'agit d'augmenter sa fortune, sans doute, mais surtout d'assurer « le bonheur de mon frère, ainsi que de mon ami Valentin, que j'espère associer à notre maison vers la fin de cette année » [2]. Mais ce bonheur, il reste entendu que c'est en Allemagne qu'on le goûtera, et il faut lire en quels termes d'exubérante joie J. N. Böhl célèbre, le 27 avril 1792, la visite inopinée du professeur Stuve, un ami de Campe à Brunswick, qui, par suite d'une avarie survenue au navire de guerre anglais sur lequel il accomplissait un voyage de santé, avait dû atterrir à Cadix, et à quel point les deux frères débordaient de joie d'être à même, ne

1. C'était la version du fabuliste Iriarte, d'après la traduction française parue l'année précédente, « con varias correcciones, » en 2 tomes in-8°. *Cf.* sur elle le *Memoriallite rario* de septembre 1789, p. 54-55. Elle a été réimprimée à Paris en 1825 en 3 vol. in-18.

2. Cette lettre renferme un aveu remarquable : « J'ai aidé de tous mes moyens à combattre la liberté américaine, j'ai été partisan enthousiaste des Anglais. Pourquoi? Je ne le sais vraiment pas. Je crois maintenant m'être guéri de ces préventions enfantines. » J. N. Böhl, lui, ne se guérit pas si vite de son antipathie pour les Américains du Nord. Quand Julius eut publié, au 3me fascicule du *Vaterländisches Museum* de Fr. Perthes, ses *Betrachtungen über Amerika* (p. 288-298), il lui écrivit, de Görslow, le 5 septembre 1810 : « Es ist mir ein grässliches Land, auf die schlechte Seite des englischen Charakters gegründet & durch keine englische Bürger-Tugend beschönigt. »

fût-ce qu'un instant, de penser à l'allemande et de parler allemand avec un compatriote dans ce « sombre pays » ! Cependant un mal d'yeux, qui le tourmentera toute sa vie, allait contraindre l'aîné des fils Böhl à abandonner les affaires pour aller passer presque une année dans le midi de la France, principalement — sans doute à cause de sa célèbre école de médecine — à Montpellier. De retour à Cadix, il y renoue la correspondance, un instant interrompue, avec les Campe, pour donner, de nouveau, libre cours à ses chimères de philanthrope et à ses plans de vie philosophique. Le doute l'avait alors effleuré de son aile inclémente, et ce, avouera-t-il, dès 1791. Il n'a pas trouvé — nous sommes à l'automne de 1794 — de meilleure arme pour s'en guérir que de « faire prisonnière la Raison et l'adorer ». Et d'aucuns estimeront qu'en vérité la tactique, sagement employée, n'était nullement si mauvaise. « Wir sind nun so ruhig und glücklich, » dit-il, « als es unsere eigenen Unvollkommenheiten zulassen, und indem wir an der Veredelung unsers Geistes arbeiten, glauben wir zu gleicher Zeit nützliche Mitglieder der menschlichen Gesellschaft zu sein. » Ils faisaient mieux encore que s'exercer spéculativement au bien. Ils mettaient chaque année à la disposition de Campe d'assez fortes sommes, destinées à secourir des infortunés de leur pays. Un tel acte, noble couronnement de leur philanthropisme théorique, ne nimbe-t-il point d'une auréole auguste le front de ces jeunes idéologues de la lettre de change?

Nous possédons, sur l'importance de la maison de commerce des frères Böhl au déclin du XVIIIe siècle, un document d'une précision sobre et exacte, émanant de la plume de Christian August Fischer, qui, de passage à Cadix dans l'été de 1798, a consigné sur cette ville et son indigence intellectuelle de précieux renseignements dans un article : *Ansichten von Cádiz,* paru au numéro de mai 1799 des *Allg. Geogr. Ephemer.*, rédigées à Weimar par E. v. Zach, p. 441-461, et réimprimé, avec plusieurs modifications, dans l'ouvrage que connaissent les hispanologues, paru à la foire de Pâques 1799 : *Reise von Amsterdam, etc.* 1. Fischer, ayant mentionné la « nation hanséatique »

1. M. A. Farinelli, qui, dans son étude de 1895 (dans la *Ztschft.* de Max Koch) a consacré à l'œuvre hispanique de Fischer un assez long passage, cite, p. 328, *note* 3, la critique de cette *Reise,* etc., au tome LI (1800) de la *Neue Allg. Deut. Bibl.* (Kiel), p. 215-224, sous la signature *Dw.* Mais il l'a lue si rapidement, qu'il n'a pas vu que, dès les premières lignes, on y renvoie aux *All. Geo. Eph.*, et a ignoré, de la sorte, les contributions hispaniques de Fischer au tome II de ce recueil (ainsi que la note de v. Zach sur la *Reise,* p. 238), de même qu'il n'a pas remarqué qu'il était dit, p. 218, que le récit du voyage de Fischer à Bilbao avait paru « wenn Recensent sich nicht irrt, schon im Aprilstück von dem *Berlinischen Archiv der Zeit* ». En outre, M. Farinelli, pour n'avoir pas consulté l'article de H. Döring sur Fischer dans l'*Allg. Encycl.*, 44 (1846), p. 353-355 — article plagié sans mot dire par *P[aris]ot* au tome XIV du MICHAUD, 2me *éd.* (1856) — a ignoré l'existence d'autres travaux hispaniques de Fischer, ainsi que la contrefaçon viennoise de la 1re édition de la *Reise,* sous le titre : *Neuestes Gemälde von Spanien* (Wien, 1800.) — Dans la traduction française de C. F. Cramer, le passage de Fischer que nous citons est II, 205.

comme constituant la portion la plus notable de la colonie étrangère gaditaine, les importants et anciens privilèges dont elle jouit, la caisse de secours mutuels créée par ses membres, *etc.*, continue : « Ich nenne von ihnen nur die Gebrüder *Bohl (sic)* und den Consul Andreas Fesser[1], um diesen für die übrigen vortrefflichen Hanseaten die Versicherungen meiner Hochachtung und Dankbarkeit hier öffentlich zu wiederholen. »

A mesure que s'amélioraient la situation matérielle et l'avenir social du jeune Böhl, son intelligence acquérait cette calme sérénité, cette sûreté objective qui ne sont souvent qu'une conséquence et comme un reflet de l'état économique individuel. A la fin de l'année 1794, Gottlieb et Johan Nikolas étaient devenus partenaires légaux de la raison sociale paternelle avec droit à la signature, ce qui leur conférait une liberté d'action considérable. En outre, le plus ancien associé devant se retirer dans trois années, ils envisageaient déjà l'époque prochaine où ils seraient les seuls maîtres de la maison. Ils avaient même désigné leurs successeurs, dont l'un était ce Valentin que nommait Gottlieb dans sa lettre d'Alger, et qui, fils du sénateur hambourgeois Valentin Meyer, n'allait pas tarder à entrer plus étroitement dans la famille Böhl. Et c'est ainsi que la ferme espérance de pouvoir inaugurer dès 1800 son utopie de *Weltbürger* soutenait, dans son exil espagnol, notre Böhl, qui, néanmoins, ne laisse pas de se défier de la Fortune et de ses caprices. « Ce sont là plans humains, et, comme notre félicité ne dépend point de leur réalisation, nous les poursuivons avec quiétude. » Sa vie, sédentaire à l'excès, commence, d'ailleurs, à favoriser en lui ce qu'il appelle avec humour le développement de « l'aptitude hambourgeoise à un massif abdomen ». Il a, en conséquence, résolu de réagir contre cette tendance par des voyages, compensation, qu'il juge adéquate, à son manque total d'exercices physiques. « J'ai l'intention, au printemps prochain, de m'embarquer ici pour Gênes, puis, de là, de me rendre en Suisse, pays qui me remplit de plus de désirs que les Juifs n'en ressentaient pour la Terre-Promise. » Nous ne nous attarderons pas à le suivre dans ses imaginations bucoliques de fervent de Rousseau, qui le conduisent, en compagnie de son excellent frère, jusqu'en Amérique. Campe ayant fait mine de vouloir les accompagner au Nouveau-Monde, ils se décident, de ce chef, à remettre à l'année 1796 le voyage en Suisse, fixant, pour point de rencontre, Lindau. La lettre où J. N. Böhl échafaudait tous ces châteaux en Espagne est datée de février 1795. Elle contient un *Post-Scriptum* de Gottlieb, qui précise certaine vague allusion du signataire relative au choix d'une épouse. « Ich muss zu Ihrer Beruhigung hinzufügen, dass nach Allem, was

1. Le signataire de la raison sociale, alors si connue : *Fesser & Sprinckhorn.*

ich höre, seine Wahl weder von uns noch von ihm zu bereuen ist. » Le petit dieu aveugle avait, en effet, touché le cœur du philosophe, et un mariage, dans l'hiver de 1796, vint soudain bouleverser toutes les combinaisons des épîtres à Campe, L'élue de sa flamme, Francisca — *alias* Frasquita — de Larrea y Aheran, fille d'Espagnol et d'Irlandaise, était née à Cadix en 1775, avait été soigneusement élevée en Angleterre, et parlait, à la suite d'un long séjour en France, la langue française à la perfection. Les relations du nouveau couple étaient anciennes, puisque Böhl a écrit, en 1797, aux Campe qu'il connaissait sa femme depuis six ans. Comme, d'autre part, Gottlieb, dans le *Post-Scriptum* susmentionné, déclare que le choix de son frère eut lieu « auf seiner Reise im südlichen Frankreich », il ne sera peut-être point trop risqué d'insinuer que ce fut à un épisode de sa cure dans le midi de la France qu'il dut de s'associer à la femme dont l'obstination causa le total et irrémédiable anéantissement de ses rêves les plus chers. La famille de D[a] Francisca avait connu l'opulence, mais aussi, à la suite de revers de fortune dont les circonstances nous sont restées inconnues, de grands embarras pécuniaires. Devenue orpheline de père, la jeune fille passait, en compagnie de sa mère, la plus grande partie de l'année dans une campagne des environs de Cadix, et son fiancé, qui ne pouvait la voir que tous les huit ou quinze jours, avait noué ainsi avec elle une volumineuse correspondance — il parle de plusieurs centaines de lettres — sur la base de laquelle il rédigera une histoire manuscrite de son amour, en apparence très romanesque et fort longue, qu'il promet, en 1797, de faire lire quelque jour à l'épouse de Campe.

Nous ne nous étendrons pas outre mesure sur le caractère de la femme de Böhl, dont la mère, qui semble avoir eu une destinée des plus agitées, exerça sur le jeune ménage une influence tyrannique, spécialement en matière religieuse, car c'était une catholique intolérante. Dès 1797, Böhl indique délicatement le côté faible de sa femme, nature typique d'*Española rancia*, qui, n'ayant jamais pu, malgré que polyglotte et nullement dénuée de curiosité intellectuelle, se décider à apprendre avec méthode l'allemand, s'opposa obstinément, à l'époque où cet exode eût été réalisable, à l'établissement de son mari en Allemagne. « La mère et sa fille, » écrit-il, « ont été négligées par la Nature dans les traits du visage, mais leur corps, encore que menu, est bien fait. Ma femme est très brune, possède une ample chevelure noire, de jolis yeux, de beaux sourcils, un grand nez laid, une grande bouche, mais que rehaussent des lèvres rouges et des dents saines. Elle est encline à toutes les qualités excellentes par vertu naturelle, bien que le développement de ces qualités soit chose difficile par suite du pouvoir qu'exercent sur elle certaines idées romanesques profondément ancrées dans son être. Elle a assez d'intelligence pour

me comprendre : bref, ce qui lui manque, c'est le vouloir, c'est la force d'asservir sans relâche à la raison le sentiment trompeur. A cela près, c'est pour moi l'épouse idéale... »

Dans cette lettre aux Campe, Böhl se donne pour le « second éducateur » de sa femme, mais n'était-il pas à craindre que cette seconde éducation n'eût, si zélée et habile qu'on l'imaginât, point pleinement raison de la première, et dans le cas de Dª Francisca moins encore qu'ailleurs, si, pour en contrecarrer l'effet, se retrouvait à chaque heure du jour cette farouche belle-mère, sans cesse occupée à veiller d'un regard jaloux à la conservation de l'œuvre de ses mains? Non que Böhl n'ait connu la joie radieuse d'un amour partagé, et loin de nous la pensée de prétendre que les assurances réitérées de parfait bonheur conjugal que nous trouvons sous sa plume aux premières années de son mariage ne fussent l'expression sincère et exacte de la réalité. Il n'est pas moins réel qu'un manque d'harmonie assez grave — et n'était-il pas comme fatal chez deux êtres d'un atavisme et d'une formation intellectuelle et morale si divergents? — contribua, dès que la prospérité matérielle du début eut déserté le foyer, à jeter un trouble sensible dans les rapports des deux conjoints, trouble qui ira en s'accentuant avec les années, jusqu'à leur rendre la vie commune presque insupportable. Julius, qui avait eu vent de ces dissonances, ayant tenté de les justifier par l'influence délétère d'un « zerfleichenden Zeitgeistes » en somme vraisemblable, du fait que Böhl était encore, du moins nominalement, protestant, — nous voyons ce dernier, si réservé en pareilles matières, laisser en une courte mais combien éloquente phrase d'une lettre de Görslow, 1er novembre 1811, entrevoir à son confident la cause véritable de son mal. Après avoir dénié toute justesse à l'interprétation de Julius, il écrit : « Bey der *Amelie* im *Meister* erkannte ich nahe verwandte Züge, & das Wort : *sie war nicht liebenswürdig, wenn sie liebte,* enthält den Schlüssel meiner Herzensangelegenheiten. » Lui qui, en dépit de l'intimité d'un si long commerce épistolaire, est resté toujours, obéissant à une sorte de pudeur sacrée, d'une sécheresse étonnante de détails en ce qui concerne les siens dans ses effusions avec le docteur, se laisse aller, le 10 février 1824, — et quel désarroi d'âme ne révèlent pas ces quelques lignes! — au navrant aveu qu'après 28 années d'une égale destinée et tant d'heures inoubliables vécues en commun dans la joie comme dans la peine, l'antagonisme initial des deux conjoints s'aggrave maintenant de scènes de jalousie et en est venu même à affecter l'aspect d'accès de dépression nerveuse. « Meine Frau, die so lange in Abspannungen aller Art gelebt hatte, ist aus Mangel an Reiz in Abspannung verfallen. Die Damen nennen solches Nervenschwäche, & die daraus entspringenden Erscheinungen sind gar nicht behaglich... Meine herzensgute Aurora empfindet doppelt und dringlich alle Beschwerden ihrer Mutter. Sie darf mir das nicht

sein, was sie mir könnte, aus Gründen, die sich nicht sagen lassen[1]. » Le 19 novembre 1824, cette plainte s'accentue encore et le mot souligné par Böhl dit assez l'effroi d'une situation qui lui rend, il l'avoue, à lui et aux siens, la vie insupportable. « Meine Frau kränkelt leider immer & lebt sich selbst & andern zur Last. Sie kann sich absolut nicht der *Anbetung* entwöhnen, die nur der Jugend & Reichthum gezollt wird. Betrübte Knarre[2]! » Le 8 mars 1825, il va jusqu'à mettre au compte des humeurs de sa femme le fait de n'avoir pu écrire le volume : *Spaziergänge durch die Floresta,* qui l'avait si longtemps occupé et qui eût été le commentaire critique, en langue allemande, des trois tomes de son Anthologie[3]. « Die *Spaziergänge* sind nicht zu Stande gekom̄en : Sie wissen, dass man sich zu so etwas nicht zwingen kann. Mein Geist ist nicht frei genug gewesen, weil ein böser Dämon meinen häuslichen Frieden untergraben hat. Meine Frau leidet seit 16 Monathen an einer Art Geistesverwirrung, die dem Wahnsinn

1. Cette *Aurora*, à qui sont dédiés les vers de Vargas y Ponce : *A una niña de quince años que se llamaba Aurora.* (*B. A. E.,* LXVII, 609), était la seconde des trois filles de Böhl. Elle se maria en 1825 à un commerçant anglais de Cadix, Thomas Osborne, qui fut, avec Dª Francisca, l'exécuteur testamentaire de Böhl, et rendit sans doute sa fille heureuse, puisqu'il écrit le 20 janvier 1826 à Julius qu'elle vit à Cadix « im höchsten Ueberfluss. » Elle eut de lui cinq enfants : María Manuela Rafaela, née le 31 décembre 1826 et mariée à un associé de Duff Gordon à Cadix, du nom de Morgan ; Cecilia, mariée au marquis de Castilleja à Séville ; Francisca, mariée au marquis del Saltillo — qui, en 1878, éditera les prétendues *últ. prod.* de sa tante — à Carmona ; Tomás, partenaire de la maison Duff Gordon ; Juan, qui, en 1858, était attaché à l'ambassade espagnole à Vienne. Elle mourut en 1869, son mari en 1890, à Séville.

2. Ce vocable *Knarre* — on dit aussi *Quarre* — désigne, comme on sait, une femme geignante et acariâtre et exprime éloquemment l'état d'âme de Böhl à l'endroit de Dª Francisca.

3. Il avait écrit le 12 août 1823 à Julius : « Nun kom̄t die Reihe an die *Spaziergänge* & finde ich nur den rechten Faden — le 21 janvier 1823, il demandait simplement pour mener à bien la besogne « ein Paar Monathe Musse » — so soll das Abspinnen nicht schwer werden, da mein Kopf voll ist... » Le 10 février 1824, il écrivait que le 3ᵉ tome de la *Floresta* était au net en manuscrit. « Allein an den Spaziergängen ist noch keine Feder gesetzt. Ich muss eine andere Inspirazion abwarten. » Et il ajoutait qu'il venait de proposer une combinaison nouvelle à ses patrons de Londres, car, surchargé de besogne matérielle, il ne pouvait continuer de la sorte sans compromettre sa santé. Le 26 mars 1824, il s'excusait de nouveau de ne pas encore avoir mis la main à l'œuvre en raison de l'amoncellement de ses besognes d'expéditeur de vins. Le 20 janvier 1826, il déclarera qu'il se sentira peut-être d'humeur à se mettre au travail lorsqu'il aura sur sa table les trois tomes de la *Floresta* au complet. Après l'automne 1826, date à laquelle il transfère son domicile de Puerto, *calle de la Palma*, aux *bodegas* elles-mêmes — ce qui lui permettra de ne plus faire la navette entre *bodegas*, comptoir et habitation et de s'isoler dans une calme et poétique retraite, à l'abri du tapage des *tertulias* de sa femme — la composition de son *Teatro esp. ant. á Lope de Vega* vint le distraire pour un temps de son projet. Cependant, le 17 novembre 1829, il avait encore mandé à Julius : « In litterarischer Hinsicht bin ich nicht müssig, doch kann ich noch nicht bestim̄t sagen, ob eine Art Kom̄entar über die *Floresta* oder das alte Theater zuerst in Ordnung kom̄en wird. » Il se décida, comme on sait, pour cette seconde alternative, mais les délais dans la mise en vente, toujours promise et toujours différée, des posthumes *Orígenes* de L. Fernández de Moratín (†1828) l'empêchèrent d'envoyer à la date qu'il eût désirée son manuscrit à Hambourg. Cet envoi n'eut lieu, en effet, qu'en juin et juillet 1831, après qu'en 1830 il avait réussi à obtenir un exemplaire de l'ouvrage, non encore édité, ce qui lui permit d'arrêter enfin, non sans plusieurs variations, le plan de son propre livre. Malheureu-

nahe verwandt ist & wodurch meine armen Töchter noch mehr gequält werden, als ich. Nicht einmal das Mitleid kann eine solche Lage versüssen, weil dieser Zustand so sehr von ihrer Willkühr abhängt, dass er Fremden sehr selten bemerklich ist, ebendaher aber auch den Hausgenossen doppelt hart fällt. Dieses unter uns. » Quelle était la nature pathologique de cette « exaltation intellectuelle proche de la folie »? Nous ne sommes pas qualifié pour résoudre ce problème de psychiatrie, autant, peut-être, que de médecine. Que D[a] Francisca ait abandonné un certain temps le foyer conjugal, c'est ce qu'atteste la lettre du 28 mai 1824, dans laquelle Böhl déclare que « aus 150 eingebildeten Gründen » sa femme a cru, depuis la fin d'avril, devoir aller chercher à la campagne une santé, « die sie nie verloren hat » et un contentement qui « nur im Grunde des Herzens zu finden ist ». Non qu'il déplore cette fugue. Au contraire. « Für mich ist daraus eine liebe klösterliche Einsamkeit entsprungen, die ich seit Görslow entbehrt

sement, Julius habitait, à cette époque, à Berlin, et quand Böhl eut, le 18 juin et le 28 juillet 1831, envoyé son manuscrit à Perthes, avec l'intention de le publier en deux parties, dont la seconde eût contenu des suppléments qui lui manquaient encore en juillet 1831, c'est avec l'éditeur de Hambourg qu'il correspondit à propos de ce livre, et nous ne sommes, par suite, pas renseigné sur la cause pour laquelle le *Teatro* parut en une seule partie. L'extrême indifférence avec laquelle fut reçu, en Allemagne comme ailleurs, ce travail, publié à une époque défavorable, d'une part, — dans sa dernière missive à Julius, Böhl s'avoue « abgekühlt » par cette indifférence — le voyage de Julius pour l'Amérique, dans l'été de 1834, qui mit fin à leur correspondance, de l'autre, amenèrent l'avortement définitif du projet de publication des *Spaziergänge*, que l'accident d'escalier, survenu en juin 1830, au consul hanséatique, en lui enlevant le libre usage de la jambe droite, avait déjà gravement compromis. Ce qu'eussent été ces *Spaziergänge* et l'intérêt qu'ils eussent offert, émanant d'un connaisseur de l'ancienne littérature espagnole, on en jugera en lisant cet extrait de lettre à Julius, du 8 septembre 1830 : « Ich habe die neue Ausgabe der Sam̅lung von Quintana nicht gesehen, allein gehört, dass das *gute* Alte um nichts vermehrt ist, das mittelmässige Neue um vieles. Als Blumenlese ist sie äusserst elend & nur die Einleitung und Würdigung der einzelnen Dichter (so weit sie geht) zu loben. Es ist ein *spanisches* Grossthun solcher Dichterlinge, sich um fremde Arbeiten in demselben Fach gar nicht zu beküm̅ern. Hätte Quintana die *Floresta* zur Hand genom̅en, so würde er gefunden haben, dass er so vorzügliche alte Dichter als Aldana, Medrano & Virues ganz übergangen hat, & hätte er den richtigen Sinn für das Erhabene & Schöne, so wäre seine Auswahl ganz anders ausgefallen. Zwei Drittel seiner Sam̅lung sind in dieser Hinsicht verwerflich, wie ich es in den *Coment*[re] über die *Floresta* (kom̅en sie je zu Stande) darthun werde... » A ces indications doivent s'ajouter celles d'une autre lettre, du 13 mars 1823, dans laquelle, annonçant à Julius qu'il a déjà transcrit au net plus de la moitié du tome 3 de la *Floresta*, il ajoute : « Ich eile damit, nicht wegen des Druckes, sondern weil ich das ganze Werk vor mir haben muss, um die bezweckten Spaziergänge auszuarbeiten. Ich denke darin meine Ansichten über *Manches* darzulegen, da sich ja in unserer Fassungsweise *Alles* an Poesie knüpfen lässt. Wäre es nicht gar zu schwer, so kleidete ich es in Gesprächen ein, zwischen dem *Poetischen*, dem *Verständigen* & dem *Vernünftigen* (à la Tieck). Wir wollen sehen, was der Genius des Augenblicks mir eingeben wird. » Cette longue note ne serait pas exacte, si nous n'ajoutions que, dès 1828, Böhl avait songé à donner une édition complète du *Romancero*. Julius dut l'en dissuader, car, dans une lettre du 28 mars, il se range à son avis, que ce serait « ein starkes Unternehmen », qui ne paierait pas l'éditeur. L'incertitude où il était touchant les recueils de Madrigal et de Flores fut, en outre, une raison pour lui de différer l'entreprise, menée à bien, comme on sait, par Durán, de 1828 à 1832, dans sa première collection de Madrid en 5 vol. pet. in-8°, rééditée à Paris en 1838 et à Barcelone en 1840.

hatte. » Et il décrit en ces termes poétiques son idyllique retraite : « Das Weinlager hat sich durch Zuziehuug angränzender Gebäude & Plätze nicht allein vergrössert, sondern ist auch ein angenehmer und fast romantischer Aufenthalt geworden. Mehrere Höfe sind mit Orangen-Bäumen & Granatäpfeln besetzt & einer mit Weinreben überzogen & beschattet. Durch die hohen vergitterten immer offenen Fenster spielen die Lüfte auf allen Seiten : auch fehlt es nicht an gefiederten Sängern... » Cependant, si l'on songe que dès 1821 il interceptait un papier de Julius à l'Espagnole, sous prétexte qu'il n'avait déjà que trop de peine à la maintenir dans les limites de la sagesse [1], et si l'on se reporte au texte des deux lettres de Dª Francisca à Julius — datées des 14 mars 1821 et 1er novembre 1822 et dont la seconde déplore cette confiscation — que nous avons publiées en 1907 dans le *Bull. hisp.*, l'on remarquera aisément combien la nuance des enthousiasmes de la femme de Böhl reste, vu ses convictions politiques enracinées, explicable, et l'on s'abstiendra, dans la totale impossibilité d'entendre « l'autre son de cloche », de juger en faveur de l'un des conjoints un procès matrimonial d'essence aussi délicate [2]. Il est, toutefois, frappant de constater, après M. Morel-Fatio, *loc. cit.*, p. 319, que « la figure de la mère de Fernán Caballero » n'apparaît jamais dans sa correspondance, par ailleurs si intime, avec A. de Latour, alors que « l'image de son père vénéré » semble « toujours présente à son esprit ». Ce silence ne confirmerait-il pas, en les aggravant, les allégations de Böhl?

Mais, pour l'instant, nous n'en sommes qu'à son voyage de noces, qu'il accomplira, naturellement, en Suisse, où l'on sait que, le 25 décembre 1796, naquit à Morges, sur les bords du lac de Genève, la future Fernán Caballero, baptisée par le curé catholique d'Échallens, car Mme de Larrea avait eu soin de stipuler au contrat que ses petits-

1. Lettre du 22 septembre 1821 à Julius : « Meiner Frau habe ich Ihren Brief vorenthalten müssen. Sie ist so überspañt, dass es mir Mühe genug macht, sie in den Grenzen der Klugheit zu halten. »

2. A la suite de la première lettre de Dª Francisca, Böhl a, précisément, ajouté ce *Post-Scriptum,* que nous n'avons pas reproduit en 1907. « Dass ich mit dem Vorstehenden einstimme, wissen Sie, allein Sie wissen nicht, wie hier stets mehr die Filosophie an der Tagesordnung ist & wie es einem widert, so etwas ansehen zu müssen. Keine Hoffnung mehr für das unglückliche Spanien! Der Geist des Truges siegt: Religion & Ehre muss flüchtig werden. Nord-Amerika ist das Vorbild, dem man nachzuahmen trachtet & welch'ein Vorbild! » Ce sont, simplement transcrites en allemand, les pensées mêmes de Dª Francisca. Nous ajouterons que, le 14 juillet 1822, Böhl lui reproche le manque d'économie, ou, comme il dit, son « antiökonomische Natur » et on aura une singulière idée de sa gérance budgétaire, si l'on songe qu'en 1826 elle devait encore 1,500 francs à un certain Vial, qui les lui avait prêtés au début du siècle, comme Böhl l'écrit à Julius le 5 juillet de cette année-là : « Mit dem braven Vial stehe ich leider in einem etwas unbequemen Verhältniss. Er war so edelmüthig, meiner Frau in ihrer dermaligen verlassenen Lage £ 60 vorzustrecken, welche noch nicht bezahlt sind. Leider habe ich solche seitdem noch nicht erübrigen können. » D'autre part, lorsqu'il s'agissait d'acheter des livres, souvent très coûteux, Böhl ne reculait pas devant la dépense et savait trouver l'argent.

enfants seraient élevés dans la religion de leur mère. C'est sans doute en guise de compensation que la fille aînée de Böhl reçut le prénom de sa grand'mère paternelle : *Cäcilia*. Le jeune ménage passa l'hiver à Morges, d'où, après une excursion d'une dizaine de jours à travers la Suisse, Böhl se rend, en compagnie de son inséparable belle-mère, à Brunswick. Il y arrive dans l'été de 1797 et ne tarde pas à gagner Hambourg, où Gottlieb l'avait précédé. Il avait, de Suisse, fait acheter et meubler par Campe une coquette villa à proximité du célèbre jardin du grand pédagogue et espérait fermement y installer ses femmes, pour mener, aux côtés de son cher maître, la calme existence d'un *Honoratior* allemand en cet âge d'indécis patriotisme germanique. Il avait, hélas, compté sans son hôte. Dès septembre, en effet, il se voit contraint, dans l'impossibilité d'acclimater sa belle-mère outre-Rhin, de dire adieu à son rêve bucolique et de regagner précipitamment — par voie de terre, parce que ladite belle-mère a en horreur un voyage maritime — Cadix pour y replanter sa tente. Le 18 novembre 1797, il arrivait enfin à Chiclana, où l'attendait Gottfried, venu avec sa jeune femme par mer jusqu'à Lisbonne, d'où il avait dû rejoindre — dans des conditions analogues à celles que relate Baretti[1] — en incommodes *calesas* et en un voyage de 15 jours, Cadix toujours bloqué par les Anglais. Installé à Chiclana, villégiature aristocratique de Cadix, comme le Puerto de Sª María — que l'on appelle le *Puerto* tout court — sur la rive droite du Guadalete en était, les dimanches surtout, la villégiature populaire, il narre phlegmatiquement, selon sa coutume, aux Campe, dans une lettre du 8 février 1798, son odyssée à travers la Westphalie, le Belgique — où Bruxelles lui a paru « solitaire et abandonné » — la France — il avait assisté, le 22 septembre, à Paris, à la fête de la République, « sérieuse et silencieuse, » mis neuf jours à franchir la distance entre Paris et Bordeaux, et quatre jours la route de Bordeaux à Bayonne — et l'Espagne. Cette dernière partie de son exode nécessita la bagatelle de vingt-six jours, et l'on n'accusera pas, pour peu que l'on soit familier avec la littérature des voyages en Espagne au XVIIIᵉ siècle, Böhl d'exagération, lorsqu'il la qualifie de « höchst beschwerlich » et traite les *posadas* de « schmutzige, scheussliche Nachtquartiere[2] ». Il avait lié connaissance à Hambourg avec August

1. *A journey from London to Genoa through England, Portugal, Spain and France* (London, 1770), I, 201-329. On se souviendra que ce voyage du directeur du théâtre italien de Londres à travers le Portugal et l'Extrémadure jusqu'à Tolède, puis Madrid, remonte à l'automne de 1760.

2. Campe devait lui avoir demandé, sans doute pour l'insérer dans ses Descriptions de Voyages, une narration détaillée de cette aventure, car Böhl lui écrit à la fin de l'année 1798 qu'il lui mandera, dès que la navigation sera redevenue libre, le manuscrit, qu'il ne destine cependant qu'à des amis. « Ich weiss, » dit-il, « eigentlich nicht, wodurch Spanien überhaupt interessiren kann, als durch den Reiz der Neuheit. Die *Reise*, welche Sie gelesen haben, ist vermuthlich Bourgoings, der alles Gute, was

Campe, et celui-ci se chargera, désormais, de l'informer des nouveautés littéraires allemandes. La correspondance avec Brunswick ne chôme d'ailleurs pas, d'autant plus que Böhl, dont la philanthropie continuait à s'affirmer pratiquement, avait envoyé en cette ville quelques gamins espagnols indigents, pour qu'ils fussent élevés à la pension Handeiker, qu'ils ne quittèrent qu'en 1803, sollicitude qui ne semble d'abord avoir provoqué que de l'ingratitude de la part de ceux qui en étaient l'objet. « Es ist besser, » écrit noblement leur bienfaiteur, « dass sie nicht wissen, was man ihnen thut, als dass sie es wissen, und undankbar sind, wie wir es alle Tage haben. »

Cependant le commerce, que paralysaient les entraves apportées au trafic maritime par la situation politique internationale, languissait de plus en plus à Cadix, où la misère avait remplacé l'antique opulence. Böhl tomba, dans l'été de 1798, en proie à des accès de fièvre intermittente qui dégénérèrent en attaques quotidiennes et firent perdre leur latin à trois Esculapes, jusqu'à ce qu'un quatrième eut découvert le remède vainement cherché par ses collègues en ordonnant au patient, qui ressentait un faible pour la bonne cuisine en même temps qu'il professait de fortes exigences gastronomiques, la plus rigoureuse des diètes. Malgré ces contretemps, Böhl continuait à s'instruire avec une infatigable ardeur et son activité intellectuelle embrassait les domaines les plus variés. Après les *Propyläen* de Gœthe, l'*Athenäum* des Schlegel, le *Journal* de Gentz, les *Principien der Sittenlehre* du philosophe populaire Chr. Garve — dont il avait, en 1794, lu la célèbre traduction commentée du *De officiis* — et de nombreux ouvrages de littérature et de

man von dem Lande sagen kann, erschöpft hat. Eher liesse sich noch überhaupt etwas Interessantes, aus langjährigem Aufenthalt Abgezogenes, über Sitten und Charakter der Nation sagen. Nächstdem führt der grosse Weg von Bayonne nach Cadiz durch den traurigsten Theil des Landes. Nur Biscaya bietet Naturschönheihen dar. In ganz Andalusien und den beiden Castilien sind Bäume eine Seltenheit. Die Städte sind alle gleich traurig, öde und verfallen, und die Menschen gleich verschlossen, zurückstossend und gefühllos. Der Garten Spaniens ist die Provinz Valencia, Catalonien der Sitz der Industrie und des Fleisses, und die schöne Natur muss man in Granada suchen. Alles dieses liegt aber weit von der Hauptstrasse ab. » Le 16 août 1810, Böhl, qui avait reçu de Julius la demande d'un article sur l'Espagne pour le *Vat. Mus.*, écrira : « Was ich in früheren Jahren über Spanien aufgesetzt habe, theile ich Ihnen gerne mit, allein Sie werden finden, dass es sich nicht für Ihre Zwecke eignet. Es ist eine heitere Ansicht der geselligen Verhältnisse, ohne tieferes Eindringen. Ich habe es umschmelzen wollen, allein bey genauer Prüfung gefunden, dass ich wirklich nichts *mehr* von Spanien aus eigener Erfahrung weiss ; das eigentliche innere Spanien bin ich im̄er nur durchflogen & meine Ansicht passt sicht nur auf den *andalusischen Winkel*, der von Fremden bewohnt, auch schon viel fremdartiges angenom̄en hat. » Il envoya son manuscrit le 15 septembre 1810 à Julius, mais ce travail n'a pas paru dans le *Museum* et nous n'avons pu découvrir s'il fut publié ailleurs. C'est, en tout cas, par l'intermédiaire de Julius que parut beaucoup plus tard, en 1820, dans le *Morgenblatt* de Cotta, sous la signature *B. v. F.*, le récit d'une excursion de Böhl à Séville qui contient d'intéressants détails sur la Colombine (n°ˢ des 12, 13, 14 janvier 1820 : *Korrespondenznachrichten, Cadiz*) et n'avait pas encore été signalé.

philosophie — il s'intéresse à Fichte — nous le voyons réclamer une édition des *Œuvres* de Mozart. Mais il étudie aussi l'astronomie et l'architecture et prend des leçons de mathématiques — d'algèbre, en particulier, comme introduction à la géométrie — chez un prêtre émigré. Indubitablement, si sa femme et surtout sa belle-mère n'eussent objecté leur irréductible antipathie pour un pays dont elles s'obstinaient à ne pas vouloir apprendre l'idiome, il n'eût pas tardé à plier bagage et repartir pour l'Allemagne, où son troisième frère, le hobereau Fritz, et son beau-frère, Berkemeyer, vivaient heureux, le premier dans sa propriété, récemment acquise à des conditions avantageuses, de Cramon, en Mecklembourg, aux environs du lac de Schwerin, le second dans sa magnifique résidence de Thurow, près de Ratzeburg, centre de cette *Holsteinische Schweiz* qu'il faut avoir parcourue l'été, la *Luise* de Voss en main, pour en comprendre le charme poétique. Du moins, le ferme espoir que prendra fin dans un délai point trop long son exil d'Espagne le soutient-il, comme aussi, et déjà, une résignation de nuance très spéciale, à base de fatalisme mystique, tout à fait caractéristique de sa nature morale. « Eine gewisse Resignation scheint mir immer nöthiger und beruhigender, eine Art Gleichmuth bei allen persönlichen und individuellen Angelegenheiten, wobei man sich am Ende am besten steht. » La phrase peint l'homme, dès cette époque, et, complétée par cette autre, qui est du 18 novembre 1810 : « Meine ganze Natur ist überhaupt mehr *passiv* & haben die Seelen ein Geschlecht, so ist die meine sicherlich weiblich, weil sie sich nie glücklicher fühlt, als wenn sie den Willen eines geliebten Gegenstandes zu dem ihrigen machen kann, » l'on aura, en raccourci, tout le vrai Böhl. Ajoutons à ce trait de caractère, essentiel, la persistance d'une ingénuité innée qui, dans sa correspondance avec les Campe et Julius s'affirme à maintes reprises par des élans de brutale franchise dont se fussent froissés à jamais des amis à l'eau de rose. C'est ainsi qu'au crépuscule du siècle, vers la fin de l'année 1799, il rudoie presque la femme de Campe, coupable d'avoir douté de sa parole[1].

1. La bonne Dorothea Hiller devait lui avoir adressé quelques admonestations au sujet de sa passion pour les livres, car il se lave du reproche de dilettantisme frivole, expliquant comment, après la géométrie élémentaire, il a abordé la trigonométrie, et va tenter, avec l'aide de l'algèbre, l'étude de la géométrie transcendentale, du moins autant qu'il en faut savoir pour acquérir des notions précises d'astronomie. Les autres branches des mathématiques appliquées ne lui seront plus, dit-il, après cette préparation, qu'un amusement. Entre temps, il lit avec un vif intérêt des ouvrages de médecine, et désire étudier la « nouvelle chimie » de Lavoisier. « L'esthétique n'est pas négligée. Je désirerais surtout un guide qui m'initiât au mécanisme des diverses sortes de vers, afin de pouvoir scander et déclamer. » Et il demande qu'on lui envoie, s'il fait l'affaire, le manuel de Heusinger. Il va aussi rafraîchir son latin et apprendre l'italien « pour lire Pétrarque dans le texte ». Toute cette passion de s'instruire est parfaitement désintéressée. « *Nie* habe ich Gelegenheit, auch nur das geringste Wissenschaftliche auszukramen ; es ist mir nur um eigene Befriedigung zu thun, die ich auch bei jedem Schritt reichlich finde, und noch mehr eben

« Ich hätte fast Lust, mit Ihnen zu hadern, dass Sie nochmals wegen dieser Sache anfragen. Was ich sage, thue ich auch, was ich verspreche, das halte ich auch, und dieses auch ohne die kaufmännische Consequenz hoffentlich, womit wir uns manchmal gegen die Herren Gelehrten brüsten zu können glauben. Es bleibt dabei. » Vingt et un ans plus tard, le 25 mai 1821, voici ce qu'il écrira à Julius, qui le tourmentait sans trêve de commandes de livres espagnols, en son nom et au nom d'autres hispanologues d'Allemagne, et s'était plaint de son peu de zèle à le satisfaire : « Sie hadern mit mir, ohne dass ich mich schuldig finde. Was ich aus mir selbst beantworten kann, oder selbst ausrichten kann, damit säume ich nie. Muss ich aber nach Madrid schreiben, so rechnen Sie auf nichts. Wegen Ihres letzten Auftrages habe ich mich mit meinem Buchhändler Orea überworfen, & jetzt hat einer Sanchez den Auftrag, der nicht weniger saumselig scheint. Was ist dabei anzufangen? Man möchte sich krank ärgern, könnte es nur fruchten. »

La terrible épidémie de fièvre jaune, qui, avec une rigueur seule égale à celle de 1730, dévasta, en 1800, Cadix et lieux circonvoisins, emportant Gottfried, sa femme, ainsi que les deux fils du sénateur hambourgeois Meyer, père de celle-ci, devait irrémédiablement détruire les plans d'avenir de Böhl, lequel semble n'avoir échappé à la contagion qu'en se réfugiant de bonne heure à Chiclana, qu'il avait abandonné pour Cadix peu avant les secondes couches de sa femme, vers Noël 1798[1]. Par suite d'une lacune dans sa corres-

dadurch vorzubereiten hoffe. » Son vœu le plus ardent serait alors de passer trois années dans une Université, de s'y faire recevoir docteur, puis d'acheter un *Gut* en Mecklembourg, cette terre promise des hobereaux, où il rivaliserait, *gentleman-farmer* idéal, avec Campe en plantations.

1. Sur cette épidémie, *cf.* la description qu'en a donnée le médecin gaditain J. M. de Arejula, dans un ouvrage paru à Madrid en 1806, in-8° : *Breve descripcion de la fievre amarilla padecida en Cádiz y pueblos comarcanos en 1800, etc.* « Arejula, » écrira Böhl à Julius le 28 mars 1825, « ist ein sehr bejahrter Mann, Erz-Jakobiner & Atheist, den ich für fähig halte, mit kaltem Blute den Kopf eines Königes oder Priesters abzusägen. Auch in Gibraltar hätte man ihn nicht gelitten : er ist entweder in Tanger oder Nord-Amerika. » Son ouvrage a été longuement analysé et loué par le Dr André Mazet au tome IX (Paris, 1821) du *Journal complémentaire du Dict. des Sciences médicales*, p. 129-148. C'est ce même Mazet — auteur, en outre, d'une *Relation abrégée du voyage fait en Andalousie pendant l'épidémie de 1819*, au tome VIII (1821) du *Journal* précité *(Bibl. Nat.: $\frac{T\ 33}{82}$)* — qui édita à Paris en 1820 (*Bibl. Nat.: Td $\frac{54}{}$ 74)* avec le Dr Etienne Parizet, des *Observations sur la fièvre jaune faites à Cádiz en 1819*, où, p. 76, il est question d'une « famille de Hambourgeois » composée de « vingt-deux personnes » et « depuis peu établie à Cádiz », laquelle, en 1800, aurait été « moissonnée jusqu'au dernier, la maison resta déserte. » Parizet et Mazet font évidemment allusion ici au frère de Böhl, mais nous n'oserions prétendre qu'ils avaient été renseignés par ce dernier, lequel, cependant, connaissait leur présence à Cadix, comme en fait foi ce passage, du 19 février 1820 : « Die franz. Aerzte Pariset & Mazet haben sich hier ein paar Monathe aufgehalten, um Nachrichten einzuziehen, & sind jetzt auf der Rückreise begriffen. » Et, le 25 mai 1821 : « Lazo [*le célèbre médecin de Cadix, rédacteur du « periódico médico »*] sagt mir, dass er Parisets elendes Werk

pondance avec les Campe, qui, par peur de la contagion, détruisirent, à peine lues, ses lettres, nous ne sommes pas renseignés sur cette période tragique de son existence. Il est, toutefois, aisé de se représenter les difficultés avec lesquelles il eut à lutter et provenant, d'une part, de l'amoncellement des affaires, dont la responsabilité lui incombait désormais ; d'autre part, de complications légales issues de la liquidation de l'héritage de son frère, mort sans enfants, et d'autant plus délicates que les codes allemand et espagnol divergent, en l'espèce, fort sensiblement. C'est seulement au printemps de 1802 que, dans un billet à Dorothea Campe, à propos du projet de voyage de son mari en Espagne — projet réalisé dans l'été de 1802, mais en Angleterre et en France — nous le voyons dissiper les craintes de la possibilité d'une contamination épidémique quelconque à Cadix, et se déclarer ravi de recevoir son cher maître. Il se plaint également « dass meine Augen auch durch das viele Arbeiten gelitten haben und die Geschäfte meinem Geist manche Nahrung raubten ». Ses affaires n'étaient, en vérité, nullement prospères. Il avait continué à user de la méthode suivie par son frère et qui pouvait s'adapter aux circonstances troublées et à la crise commerciale que traversaient alors les négociants, mais dont la conclusion de la paix vint lui démontrer à ses dépens le dangereux archaïsme. Il supporta, en conséquence, les résultats d'une erreur dont il n'était peut-être pas pleinement responsable. Du moins sut-il, par sa foncière loyauté et sa sérieuse et constante application, rétablir un équilibre relatif dans ses bilans et compenser en partie une série d'échecs graves, ce qui explique qu'en 1802 il ait été nommé consul hambourgeois à Cadix, pour, quelques années plus tard, — en 1807, selon Frau Campe et Julius — devenir consul général hanséatique pour tout le royaume de Séville. Dans la lettre où il relate ces expériences, confessant qu'elles dégoûtent du métier et l'eussent forcé, n'eût été sa famille, à liquider, il exprime, cependant, ce consolant aveu : « Ich muss arbeiten : da mich indessen das Glück über alle Massen begünstigt, da aller Anfeindungen ungeachtet dem Hause niemals soviel Geschäfte sind anvertraut worden, da ich, Gott Lob ! ebenso viel Freunde auf dem Platze habe, als es brave neidlose Kaufleute giebt, so rücke ich dadurch meinem Ziele des Zurückziehens nicht allein näher, sondern geniesse auch einer sehr angenehmen Existenz, die ich in dem

rezensirt hat & dass diese Rez. in seiner Zeitschrift erscheinen wird. Hier hat man ihn nie für einen Helden gehalten. » Ad. de Castro a également fait allusion, dans son édition précitée des *Sainetes* de Juan del Castillo, à la mort de Gottfried, mais en confondant Therese Böhl, née Meyer — « la cual, por ser protestante, no fué enterrada en el sagrado, sino en el campo, cerca del coto de la Algaida, i en el sepulcro que, aunque maltratado por las tropas francesas sitiadoras de Cádiz en la guerra que España sustentó por su independencia, existe i es conocido del vulgo por el de MADAMA BOLH... » — avec la sœur de J. N. Böhl et en déclarant que ce dernier « huyó con su familia á la vecina villa de Puerto Real », à 12 kilomètres de Chiclana.

Gewühl der Geschäfte nie gesucht hätte. Dieses beständig rege Interesse, dieses Behagen über jede gelungene Idee, welches sich posttäglich erneuert, bewahrt die Seele vor Ekel, Leere und Unmuth, die gewöhnlichen Gefährten reizbarer Gemüther. » Et même, il caresse de nouveau sa marotte des jours anciens de splendeur commerciale, qui est de se retirer, dans un ou deux ans, aux côtés de ses frère et beau-frère en Mecklembourg, où, confortablement installé, il fera venir les siens, à l'exception de cette effroyable belle-mère, à laquelle il dira sans chagrin un définitif adieu, après lui avoir assuré une honnête existence, la laissant à la grâce de ses neuvaines indulgenciées et des *cultos* multiples qui l'absorbent. En 1803, il exprime encore les mêmes espoirs, qu'il rehausse, cette fois, de curieuses réflexions sur le « mal du siècle », dont la délétère influence n'épargnait pas Cadix et lui donnait à craindre pour la félicité matrimoniale de ses filles. « Die gänzliche Kraft- und Saftlosigkeit der reifenden Jünglinge macht ihnen alle Leidenschaftlichkeit fremd, und nur Leidenschaft kann die Berechnungen des Egoismus ertödten, und die Verbindlichkeiten des Familienvaters auferlegen... » Quinze années plus tard, malgré que la guerre d'Indépendance eût, dans l'intervalle, démontré avec assez d'éloquence que la jeunesse espagnole ne souscrivait pas sans restrictions au credo de *Werther,* Böhl, incorrigible *laudator temporis acti,* répétera cette mise en accusation de la génération nouvelle au numéro 683 du *Diario mercantil,* où, après avoir justifié l'opinion d'Erauso y Zavaleta touchant le réalisme des intrigues amoureuses dans Calderón, il dira : « El que haya vivido medio siglo no dejará de confirmar estas aserciones con los recuerdos de su juventud. En la era presente, es otra cosa, y aquel galanteo antiguo poético debe parecer un hato de extravagancias á los jóvenes del dia, que en sus tratos con el bello sexo han adoptado el sistema opuesto. » Il aggravera même, dans la réimpression de 1819, p. 44 des *Vindicaciones,* son verdict, et, au lieu de *el sistema opuesto,* écrira : *el sistema de los Musulmanes !*

Cependant la situation politique de l'Europe compromettait de plus en plus l'avenir des trafiquants internationaux établis à Cadix. La courte et incertaine paix d'Amiens leur avait procuré une trêve dont ils avaient profité un instant, mais l'élévation de Bonaparte à la dignité impériale héréditaire, le 18 mai 1804, entraîna presque aussitôt de nouvelles complications — qui dégénérèrent bientôt en hostilité ouverte — entre l'Angleterre et l'Espagne. Ce malheureux pays, conduit par Godoy, s'était étourdiment jeté, comme on sait, au cou de l'aventurier corse, jusqu'à ce que la déroute de Trafalgar, immortalisée par les effusions lyriques des Arriaza et des Quintana et célébrée en prose française par la fille aînée de Böhl dans un récit que nous avons publié dans le *Bull. hisp.*, 1908, n° 4, p. 387-392, fût venue consommer, le 21 octobre 1805, la ruine de sa marine et inaugurer

l'ère des cataclysmes péninsulaires. Par suite de lettres perdues, les renseignements précis font défaut sur la vie de Böhl en ces années tragiques, bien qu'une missive de lui à August Campe subsiste, qui prouve, par l'abondance des titres d'ouvrages demandés à l'éditeur hambourgeois, que son activité intellectuelle avait conservé, en dépit de l'heure troublée, la même énergie que naguère. Ce ne fut, en tout cas, qu'en 1805 que, cédant peut-être à une irrésistible nostalgie, contraint peut-être à abandonner un négoce désormais impossible, mû plus vraisemblablement par ces deux mobiles à la fois, il se décidait à faire acheter, de Cadix, le bien noble de Görslow, sur les bords du lac de Schwerin, en face de l'actuel château grand-ducal et à trois quarts d'heure environ, par barque, de la capitale mecklembourgeoise [1]. Convaincu qu'il réussirait, grâce à la proximité du domaine d'une de ses meilleures amies, Frau Siburg, à y acclimater sa femme, il arrivait en compagnie des siens, moins Mme de Larrea mère, à Hambourg au commencement de l'hiver de 1805-1806. De nouveau, la désolante expérience de Brunswick l'attendait. Dès le 10 janvier 1806, il écrit à la femme de Campe que l'inanité de ses calculs lui semble de plus en plus probable et que D^a Francisca ne s'acclimatera pas davantage qu'en 1797, qu'il va devoir, par suite, se séparer de sa compagne, du moins provisoirement. Et, en effet, quelques mois s'étaient à peine écoulés que, sans même attendre l'établissement de son mari à Görslow, l'Espagnole l'abandonnait, ainsi que sa fille aînée et Juan, leur fils cadet, non sans s'être assurée contre le danger d'une contamination hérétique par des mesures rigoureuses. C'est à cette fin que

1. Nous avons, en 1904, — à l'occasion d'un voyage de Hambourg à Schwerin en une circonstance solennelle, voyage narré à cette époque dans un feuilleton du journal *Le Siècle*, non sans de malheureuses mutilations — visité le domaine de Görslow, dont on chercherait vainement le nom soit dans le volume: *Nordost-Deutschland*, de K. Baedeker, soit dans les guides spéciaux du Mecklembourg, *v. gr. Griebens Reise-führer, vol.* 104, ni dans les *Konversations-Lexika*. Görslow — qui se divise en Görslow *Gut* et Görslow *Dorf* (143 habitants) — dépend des *ritterschaftliche Æmter* de Schwerin et de Criwitz et est exploité à la mode mecklembourgeoise. Sa situation apparaît particulièrement pittoresque, aux bords du lac qu'il domine, par endroits, de dix à douze mètres. La résidence *(Herrenhaus)* s'élève à environ deux cents mètres du rivage, dont la sépare un petit parc et une pente boisée. Deux kilomètres, environ, de ce rivage, également boisé, font partie du domaine. Toutes nos recherches sur place pour découvrir quelque tradition relative à Böhl n'ont donné que des résultats négatifs et M. von Behr, l'actuel propriétaire — qui réside à Passow, — nous a affirmé: « In Görslow selbst weiss niemand mehr etwas über Böhl, weder wann derselbe dies Gut erworben, noch wielange er es besessen hat. Aktenmaterial ist aus der Zeit nicht vorhanden. » Cependant, les registres ecclésiastiques de l'église protestante de Pinnow, dont dépend Görslow, portent, à la date du 3 septembre 1810, la signature de Böhl, parrain des trois jumelles d'un vieux domestique français — son nom était Pierre Matt — dont Frau Campe a parlé p. 60 du *Versuch*, et dont la naissance avait concordé avec sa visite, en compagnie de son père, chez Böhl. Elle décrit, à cette occasion, la situation du *Gut* comme étant « ungemein reizend » et l'intérieur de Böhl « höchst behaglich ». Quant au jardin, « der sich bis an den See erstreckte », elle le trouva « schön, aber etwas vernachlässigt » (p. 59), comme il convenait, en somme, au jardin d'un philosophe redevenu célibataire.

l'éducation de la future Fernán Caballero fut confiée à une institutrice catholique de Liège, dont le seul défaut — et c'est Böhl qui l'a noté — était l'extrême jeunesse, ce qui ne l'empêcha nullement, relate Frau Campe, de s'acquitter de ses fonctions « mit einem zu beneidenden französischen Frohsinn »[1], jusqu'à ce qu'elle eut convolé en justes noces, quelques années plus tard, et se fut établie à Hambourg. Ce mariage sera même cause que *Cäcilie* fut envoyée, passé 1807, à un pensionnat français dirigé, dans la cité hanséatique, par une ancienne dame de Saint-Cyr. Mais il importe de ne pas anticiper sur les événements. Revenons donc à la fin d'avril 1806, date à laquelle Böhl, efficacement secondé par sa mère, va occuper sa nouvelle résidence, laissant philosophiquement sa femme rejoindre Cadix par la voie de terre et y arriver vers la mi-juin.

Son premier été en ce Mecklembourg qui sommeille aujourd'hui encore d'une demi-somnolence médiévale, défiant, par sa Constitution monstrueuse, les « nouveaux cours » successifs du moderne Empire germanique, fut dénué des agréments bucoliques dont il avait sans doute rêvé. Le 25 juin 1806, il mande à la femme de J. H. Campe qu'une toux obstinée le tourmente depuis plus d'un mois, lui enlevant le sommeil et l'appétit, que des brouilles divisent ses gens, que son bétail est victime d'épizooties, qu'une sécheresse de deux mois, aggravée d'orages et de grêle, a compromis sa récolte. Seuls, ses deux enfants le satisfont sans restriction. Mais, de nouveau, cet incurable idéaliste a demandé à ses chers livres un remède souverain contre l'adverse Fortune. Les lettres à August Campe qui remontent à cette période traitent presque exclusivement d'achats de volumes, et ceux-ci se rattachent aux branches les plus diverses du savoir, y compris, désormais, l'agriculture et le jardinage. La politique même l'a conquis — ce ne sera qu'une faiblesse passagère, qu'excuse, au surplus, la solennité, doublement passionnante pour lui, de l'heure — et nous le voyons qui commande des brochures politiques, en anglais et en français, des ouvrages d'économie politique et de stratégie, des traités de droit maritime et terrestre, et jusqu'à des récits de campagnes. A côté de livres traitant des toxiques végétaux et de la zoologie, nous en trouvons qui prouvent qu'il ne cessait pas d'approfondir l'esthétique, la poétique et la dramaturgie. Il fut tiré à l'improviste de sa contemplation d'idéologue par le crépitement meurtrier d'une fusillade, messagère de plus horribles hécatombes. La barbare exécution du libraire nurembergeois Palm, coupable d'avoir répandu le pamphlet : *L'Allemagne dans son plus profond abaissement*, à Braunau dans l'automne de 1806, le rappela brutalement au sens d'une réalité,

1. Ces paroles sont extraites d'une lettre de Böhl à la femme de J. H. Campe, datée Görslow, 25 juin 1806. Dans cette lettre, Böhl dit avoir « drei Zimmer mit zwei Betten beständig für meine Gäste bereit ».

que, de son lointain asile, il n'entrevoyait peut-être qu'à demi. D'ailleurs, le gendre de J. H. Campe, le libraire Vieweg, chargé, après la bataille d'Iéna, d'accompagner en Mecklembourg le trésor du duc Karl Wilhelm Ferdinand von Braunschweig, s'était arrêté à Görslow le 22 octobre 1806 et l'avait renseigné avec précision sur l'état de l'Europe. Dans un billet écrit le jour même où il reçut cette visite inattendue, il se déclare « ganz betäubt » des nouvelles qu'il vient d'apprendre. Et lorsque, à la fin de décembre 1806, il ira passer les fêtes de Noël chez sa mère et séjourner — coutume qu'il observa assez régulièrement dans la suite — quelques mois auprès d'elle, ne trouvera-t-il pas Hambourg déjà occupé par les hôtes malencontreux qui avaient, indirectement, motivé son départ d'Espagne? Ce fut lors de ce premier séjour — il dédiait, à Hambourg, ses matinées à l'étude et aux recherches dans les boutiques de libraires, ses soirées aux amis et aux représentations du *Schauspielhaus*, son plaisir préféré — qu'il fit la connaissance intime d'Elise Campe, pour laquelle il gardera jusqu'à la fin de sa vie la plus chaleureuse amitié et qui l'a si amplement payé de retour en nous conservant, dans le *Versuch*, le souvenir de maints épisodes de son existence qui fussent, sans elle, restés à jamais inconnus. Cependant Dª Francisca, que l'absence, ainsi que certaines nécessités d'ordre économique, tourmentaient, ne cessait de le harceler, dans les lettres qu'elle lui écrivait chaque semaine, d'admonestations véhémentes et tendres, déclarant ne pas comprendre comment il s'obstinait à demeurer en Allemagne, alors que ce pays apparaissait irrémédiablement perdu. Dans une missive datée de Hambourg, janvier 1807, il se montre décidé à reprendre, au printemps prochain, par mer, la route de Cadix. Le bouleversement soudain que créèrent des incidents fameux dans l'histoire d'Espagne lui fit différer *sine die* ce projet, bien arrêté, de nouvel exode. La paix de Tilsitt, en marquant l'apogée de l'aventure napoléonienne, avait permis à ce prétorien de génie de poser les premiers jalons d'un plan d'investissement dynastique de la péninsule ibérique. Conclu le 27 octobre 1807, grâce à la complicité de Godoy, l'illusoire traité de Fontainebleau, en démembrant le Portugal, rendait, désormais, probable la réalisation, sur les rivages hispano-portugais, du blocus continental contre l'Angleterre. La comédie familiale que l'on a dénommée solennellement : *causa del Escorial,* démonstration lamentable de la faiblesse de Charles IV et de l'indignité du prince des Asturies, futur Ferdinand VII; l'invasion du Portugal par Junot; l'entrée en Espagne des deux armées de Dupont et de Moncey, en décembre 1807 et janvier 1808 [1]; l'occupation de Pampelune par le général d'Arma-

1. Au numéro du dimanche 24 janvier 1808 de la *Gazette Nationale (Moniteur),* un communiqué du ministre des relations extérieures, Champagny, annonce (p. 94) que l'Espagne a conçu des craintes pour Cadix, à la suite des perfides intentions des

gnac, de Barcelone par Duhesme; la remise de Saint-Sébastien à Murat le 5 mars 1808; la pénétration d'une troisième armée française commandée par le duc d'Istrie; le *motín de Aranjuez*, qui amena la destitution de Godoy et l'abdication forcée de Charles IV en faveur de son triste fils: ces préliminaires de la sanglante tragédie dont l'Espagne fut le théâtre de 1808 à 1813 eurent pour résultat d'immobiliser Böhl à Görslow, — en 1810, par exemple, il répétera que son départ est un devoir inéluctable, — dans l'attente, sans cesse frustrée, de la pacification. Sa lettre de janvier 1807 contenait cet aveu: « Ich lebe meistens in der idealen Welt, die (wie Rousseau sagt) allein werth ist, bewohnt zu verden: mit wie viel mehr Recht können wir nicht *jetzt* sagen, dass die Wirklichkeit nicht auszuhalten sei! Wann war der göttliche Tod mit mehr Recht ein Erlöser zu nennen! » Un tel état d'âme n'apparaît que trop justifié si l'on songe aux soucis que causaient à Böhl sa maison de commerce gaditaine, irrémédiablement ruinée, et l'avenir des siens, de plus en plus compromis.

Dans l'été de cette même année 1807, il mande à Brunswick combien il redoute que les Anglais lui soient plus nuisibles encore que les Français : « Une perte de quelques milliers de *Thaler*, explique-t-il, conséquence d'un passage de troupes ennemies sur mon domaine, qu'est-ce cela, par rapport aux centaines de mille que peut entraîner la capture d'un navire en temps de paix? » En 1808 et 1809, sa correspondance avec Brunswick chôme, et ce ne sera que le 25 février 1810 qu'il s'excusera de ce long silence, dans une lettre où il résume sa vie de Görslow pendant ces deux années. Sa santé a été bonne, en dépit d'accès d'une fièvre froide endémique dans ces parages. Sa vue exige toujours les plus extrêmes ménagements, et, comme il ne peut lire le soir à la lampe, il a passé les longues veillées d'hiver à chanter, en s'accompagnant au piano, de sa voix enrouée les chers vieux lieds du 1er volume (1806) du *Wunderhorn*, délices de Juan. La caractéristique qu'en a donnée Gœthe dans la *Jenaer Literaturzeitung* lui semble si exactement exprimer son propre enthousiasme, qu'il la transcrit en regard de ses pièces préférées et l'envoie à August Campe pour sa femme, en ajoutant: « Es wird mich freuen, wenn sie sich dadurch, sowie ich, der trüben Gegenwart entrissen und in jenes wunderbare poetische Land versetzt fühlen

Anglais. A Hambourg, le *Hamburgischer Correspondent*, qui paraissait en français et en allemand, reproduisait les notes alarmistes émanant des bureaux de presse officieux à Paris. Cependant les plaintes de la haute société hambourgeoise n'éveillaient en Böhl qu'une ironie hautaine. « Mit dem Hamburger Jammer, » écrit-il dans sa lettre précitée de Hambourg, janvier 1807, à la femme de J. H. Campe, « kann ich nun gar nicht sympathisiren, und ich muss immer lachen, wenn sie klagen. Dass keine Gastereyen mehr sind, ist mir ganz recht... » Sans doute, le patriotisme gastronomique de ces bourgeois endurcis et leur « weltlich-sinnliche Beschränkung » (*Versuch*, p. 50, *note*) lui semblaient-ils, à lui déjà si durement éprouvé par la Destinée, indignes de la compassion d'une âme virile.

wird, welches die einzige Heimat edler Gemüther ist. » Et il promet d'y adjoindre prochainement une recension personnelle des deux autres volumes (1808), « worin ich suchen werde, dem grossen Meister nachzulallen. » En d'autres recueils de l'époque, il découvre aussi d'analogues trésors, tel le charmant *Seelied* qui a paru page 76 de la *Zeitung für Einsiedler*, répertoire archéologique et littéraire fondé en 1808 à Heidelberg par Clemens Brentano et Achim von Arnim, et que son amie la *maestra* Luise Reichardt s'entend si parfaitement à détailler, tel encore ce *Trost* de J. Kerner, publié dans le *Taschenbuch* de Baggesen, telles, enfin, les romantiques effusions des Novalis, Tieck, von Arnim, mises en musique, comme les lieds du *Wunderhorn*, par cette même Luise Reichardt. Il laisse à un inspecteur la surveillance de ses terres, qui, fort améliorées par ses soins, sont maintenant devenues d'un bon rapport. Ses gens, auxquels il a assuré l'existence matérielle, n'éprouvent pour lui que des sentiments de filial dévouement. Comme il n'a pas trouvé pour son fils de précepteur qui le satisfasse, il a entrepris d'en diriger lui-même les études. Mais les livres restent toujours sa distraction favorite, avec cette nouveauté, il est vrai, qu'il s'est aperçu que les ouvrages à la mode du jour se bornent — il ne parle pas des ouvrages scientifiques — le plus souvent à rafraîchir, en les vêtant d'une défroque moderne, des idées très anciennes, et que seule notre foncière et lamentable ignorance des trésors littéraires du passé nous fait trouver un charme à tant d'insubstantielles productions. En conséquence, il s'est avisé de rechercher dans la vieille littérature, de préférence la littérature germanique, les toutes premières manifestations de ce romantisme alors à son apogée. C'est ainsi qu'il a senti naître en lui un amour ardent pour les écrivains nationaux des XVIe et XVIIe siècles. « Mit vieler Mühe und Fleiss, » écrit-il dans sa lettre du 25 février 1810, « habe ich aus Auctionem jetzt schon einige Hundert schmutziger Pergamentbände deutscher Antiken zusammengeklaubt, die mir unendlich viel Freude machen, und da wir doch einmal ohne Steckenpferd nicht zukommen können, so denke ich, dass dieses doch wohl zu den harmlosesten gehört. In meinen Nebenstunden sinne ich nur auf Vervollständigung meiner Sammlung, besonders im poetischen Fach, und so lasse ich den Winter ohne Unlust toben. » Quand auront été publiées les lettres adressées par Böhl, de Görslow, à Julius, on verra combien la passion des vieux livres remplissait alors, en vérité, son existence. Mais, au printemps de 1811, une visite moins agréable que celle d'Elise Campe l'automne précédent, troubla assez désagréablement son ivresse de bibliophile. Le 5 mai, il fait savoir à Julius qu'il héberge depuis Pâques des soldats italiens — c'étaient des Piémontais — et que ce sont là les pires barbares que l'on pût imaginer parmi les hordes hétéroclites dont était composée l'armée

napoléonienne. « Es ist eine wahre Quaal mit solchen Unholden zu Tische sitzen zu müssen : allgemein will man lieber Franzosen. » Le 17 juillet, il écrit à Frau Campe qu'à Schwerin est échu l'insigne honneur d'hospitaliser des « lanciers » allemands, gens, ajoute-t-il, « tout à fait insupportables ». Une fois de plus, son utopie s'écroulait.

Ç'avait été précisément en ces jours lugubres où, serein malgré la tempête qui grondait autour de lui, il orientait son activité intellectuelle vers l'étude des anciens monuments de la littérature allemande, spécialement des mystiques, qu'il était entré en relations avec l'homme qui exerça alors une si décisive influence sur la direction de sa pensée encore incertaine de la voie à suivre : nous avons nommé Nikolaus Heinrich Julius. Plus jeune que lui de treize ans, ce fils d'un banquier israélite d'Altona, tout frais émoulu des Universités de Heidelberg et de Würzburg, exerçait à Hambourg, où sa famille s'était établie en 1795, sa profession de médecin dans une étroite demeure au numéro 84 de la *Zweite Marienstrasse,* qu'il quittera en 1811 pour une autre, plus spacieuse, au numéro 142 de la *Pastorenstrasse.* Très lié avec Friedrich Perthes, dont les tendances catholicisantes s'affirmaient alors de façon si peu équivoque par l'édition, commencée en 1809 et achevée en 1819, des quinze volumes de la tendancieuse *Histoire de la Religion de Jésus-Christ* du comte Stolberg, ami intime de la famille Hoffmann-Campe, où naîtra son amitié avec Böhl, dont il avait été à l'origine le rival, presque l'ennemi, dans les ventes aux enchères de bibliothèques, à l'*Eimbeckisches Haus* et ailleurs, Julius inaugurait à peine sa brillante carrière de polyhistorien, variété de savant dont le XVIII[e] siècle a produit des spécimens inoubliables, en Allemagne en plus grand nombre, peut-être, qu'ailleurs, et aujourd'hui presque disparue devant la nécessité, de plus en plus urgente, de la spécialisation technique. Étrange délicatesse de l'âme humaine ! Ces deux hommes, dont l'un avait embrassé le catholicisme le 22 mai 1809, trois mois après avoir passé l'examen du doctorat en médecine à Würzburg, et dont l'autre appartenait déjà en esprit à la confession romaine [1], éviteront si soigneusement, dans leurs lettres et leurs entretiens, durant trois années, d'aborder la question religieuse, que Böhl — à peine contresignée, à Schwerin, la profession de foi du Concile de Trente — prenant, le 9 août 1813, congé du confident qui l'avait visité pour la dernière fois en juin de cette même année à Görslow pendant l'armistice, lui confessera en toute candeur n'avoir certes jamais douté qu'il fût, malgré son type israélite, chrétien, mais toujours ignorer à cette date à laquelle des deux confessions chrétiennes il souscrivait ! Et, dans leur longue corres-

1. C'est ainsi que, le 16 août 1810, il s'était plaint à Julius de ce que l'article portant le numéro 4 dans l'*1. Stück* du *Vaterl. Museum* fût injuste pour le catholicisme.

pondance ultérieure, Böhl, qui, en politique, pense exactement comme Julius, évitera avec un soin constant les ouvertures spécifiquement catholiques, comme si l'aveu qui lui était échappé dans sa lettre à la femme de J. H. Campe, du 25 février 1810, fût sans cesse présent à sa pensée et qu'il eût honte de toujours voir revenir au fond de son être le « vieil homme »[1]. Mais s'il a, de 1810 à 1813, vécu d'une vie spirituelle aussi intense, ce fut à Julius et à son commerce avec lui qu'il dut en très grande partie ce qu'il a appelé sa « Wiedergeburt im Norden ».

A lire, à presque un siècle de distance, la correspondance de Görslow avec Julius [2], où, de sa fine écriture régulière et dédaigneuse de ces enjolivemeuts et colifichets graphiques dont usait sa femme, il épanche son cœur sans la moindre arrière-pensée littéraire, il est besoin d'un effort de volonté pour ne pas se déclarer d'ores et déjà conquis en faveur de l'adversaire de Mora et oublier que, dans ce cadre en quelque sorte naturel et congénital, Böhl ne saurait être l'homme de Cadix, si entre le bourgeois-gentilhomme de Görslow et le pamphlétaire *anticroniquista,* un facteur de transformation psychique aussi radical que l'amour-propre blessé est venu s'interposer, qui a fait s'évanouir dans les brumes baltiques le Hambourgeois *gemütlich* et *bequem* pour lui substituer le littérateur rendu grotesque dans sa prose. Au Böhl de Görslow, il nous est arrivé d'appliquer, en en déformant le second vers, la définition du lied par Buchner, qui devait, au dire de Frau Campe, constituer la devise de la collection dont nous parlerons page 40 et dont le projet réapparaît à plusieurs reprises dans les lettres de cette époque :

Schlichte Wort' und gut Gemüth
Ist der rechte deutsche Böhl.

Dès sa première missive, qui est, comme nous l'avons dit, du 6 avril 1810 et à laquelle Julius répondit le 11 mai, il se montre sans apprêts et met à nu son âme : « Ich danke Ihnen herzlich für Ihre Zuschrift vom 27. Märtz ; ich fühle innigst was Sie sagen & habe auch längst mein Ziel in Hinsicht der Bedürfnisse des Herzens in eine

1. Voici ce passage typique : « Ein eigentlicher Adept [*des mystiques*] bin ich aber bis jetzt nicht geworden, denn, wie Einer von ihnen sagt : « *Das Studiren, welches nicht die Ehre Gottes zum einzigen Zweck hat, ist der nächste Weg zur Höllen, nicht von wegen des Studirens selber, sondern wegen der Hoffarth so die Menschen dazu treibet, und dadurch ferner geheget und gepfleget wird. Es ist bekläglich, dass die meisten Gelehrten der Welt zu keinem andern Ende studiren, als nur der Unersättlichkeit ihres alten Menschen ein Genügen zu thun.* » — Da Letzteres nun leider mein Fall ist, so kann ich auch kein echter Mystiker werden. »

2. P. 58 du *Versuch*, Frau Campe l'exaltait en ces termes, manifestement outrés : « Hier aber bleibt noch zu erwähnen, dass in den ersten Jahren ihrer Bekanntschaft ein fortlaufender Briefwechsel, höchst belehrend, bedeutend und umfassend für altdeutsche Studien, nicht allein alle Zeitfragen berührte, sondern auch Ansichten, Meinungen und Gefühle über die poetische Literatur des 17. Jahrhunderts hervorrief. »

andere schönere Welt gesetzt. Nur möchte ich wissen, wie ich (& vielleicht auch Sie) dazu gekommen bin, dieses Bedürfniss zu verspüren? Ich habe diese Sehnsucht des Herzens nicht von meinen Eltern, meine Erziehung ist ganz praktisch gewesen, ganz irreligiös, meine Umgebungen in der grossen Welt ganz die gewöhnlichen, & doch hat, von der frühesten Erinnerung an, mein Herz gebrannt, bald von düstrer, trüber, bald von hellerer, reinerer Flamme! Mein innerstes Wesen ist also etwas mir bestim̄tes, angebornes, dem (der gemeinen Meinung zuwider) kein Äusseres hat Abbruch thun können. Lange habe ich dieses geahnet, aber nicht gewagt, es auszusprechen, bis ich in den unvergleichlichen *Wahlverwandschaften* S. 310 fand: *Und so finden wir die Menschen, über deren Veränderlichkeit so viele Klage geführt wird, nach vielen Jahren zu unserm Erstaunen unverändert, &, nach äussern & innern Anregungen, unveränderlich.* Dass diese innerliche Unveränderlichkeit wohl bey sehr verschiedenen Erscheinungen & Äusserungs-Arten bestehen könne, brauche ich *Ihnen* nicht zu sagen... » Cette matière, continue-t-il, est en intime connexion avec la théorie de la Grâce. Et il explique à Julius comment, ces jours derniers, il s'est plongé dans ces ardues controverses, et que, pour la deuxième fois, il lit Schelling. Il n'en saisit pas complètement le raisonnement, mais il y rencontre « wunderbare Sachen », particulièrement dans la dernière dissertation du tome I des *Kleine philos. Schriften* de l'édition de Landshut, 1809. En outre, il s'est mis les méninges à mal en voulant démêler ce en quoi saint Augustin, ou mieux, son disciple Bossuet, différaient de Jansénius et de Calvin. « Je n'ai pas tiré tout à fait ce point au clair. Je crois, toutefois, avoir reconnu que les papes ont eu parfaitement raison de condamner le rigorisme outré des jansénistes et des calvinistes, comme aussi les audacieuses et orgueilleuses doctrines de Molina sur les forces naturelles de l'homme. » Il n'est pas jusqu'à Saint-Martin qu'il ne lise, si l'illuminé d'Amboise incarne à ses yeux le vrai mystique, grâce, sans doute, à l'onction pénétrante et suave de sa langue, par ailleurs si obscure et singulière. Il a, clairvoyance notable, percé à jour le catholicisme littéraire de Chateaubriand. « Bey Chateaubriand wird mir noch im̄er manchmahl, als wenn es ihm nicht recht Ernst wäre... » Il tombe en extase devant la vierge d'Avila. « Ich weiss nicht, ob ich Ihnen schon von den Schriften der heil. Teresa gesprochen habe, die ich in der orig. spanischen Sprache besitze & in guten Stunden lese. Ach! welche him̄lische Seele! Es ist das höchste & schönste mystische Werk, welches ich bis jetzt kenne, selbst Molinos ist ein Schatten dagegen. » Quant à Pascal, il le déclarera, le 3 avril 1811, « einzig in seiner Art: *quot verba, tot pondera*. Das Buch ist mir lieb geworden. » Un esprit de cet exposant intellectuel ne pouvait, d'autre part, ressentir pour les *Aufklärer* qu'un dédain semblable à celui que lui

inspireront plus tard les ultra-libéraux d'Espagne — qui, on le sait, furent d'assez piètres personnages, en général au-dessous de la noble cause qu'ils représentaient [1] — et lorsqu'il les accuse d'avoir « tout mis sens dessus dessous », il nous apparaît conséquent avec lui-même. Il est regrettable que la lettre dans laquelle il exposait à Perthes son idée du catholicisme de Napoléon ne nous soit connue que par une fugitive mention. Nous y eussions sans nul doute trouvé le développement de l'idée exprimée dans cette phrase d'une missive d'alors à Julius : « In meinen Augen ist N. ein arger Feind des Katholiz., der ohne Hierarchie & Klöster bald zu Verstandes-Religion herabsinken wird... » En termes à peu près semblables, il écrivait, à la femme de Campe à Brunswick, la même année, que Napoléon lui semblait le pire ennemi du catholicisme, dans son effort pour établir « unter katholischer Form eine Art calvinischer Dogmatismus, » tendant « alles eigentliche Christenthum (Gefühlsreligion) zu vernichten. » La « religion du sentiment » : telle sera, en vérité, sa religion de Görslow. Il en viendra à se désintéresser à tel point de tout ce qui n'est plus la vie intérieure, qu'il cessera un temps la lecture des périodiques qu'il suivait, hier encore, d'une curiosité si ardente, d'un intérêt si éveillé. « Zeitschriften halte ich gar nicht mehr, » confessera-t-il, serein et détaché. Plus tard, à Cadix, ressongeant à ces années d'exaltation, il éprouvera comme une nostalgique mélancolie de l'irrévocable passé et ne s'attardera qu'avec peine à des souvenirs si doux, que l'oubli estompe, en les poétisant encore, et revêt de ces demi-teintes attendries auxquelles nul homme ne saurait résister aux heures des moroses retours en arrière, quand l'âge décline et que la Mort déjà s'annonce, et l'affre du suprême adieu aux êtres et aux choses. « Ich würde mich, » écrit-il en juin 1831 à E. Campe, « vergebens bemühen, den Eindruck Ihres lieben Briefes vom 19. März 1831 lebendiger darzustellen, als mit den Worten unsers einzigen Gœthe :

Ihr bringt mit euch die Bilder froher Tage,
Und manche liebe Schatten steigen auf;
Gleich einer alten, halb verklungnen Sage
Kommt alte Lieb' und Freundschaft mit herauf.

Meine Umgebungen sind seitdem so ganz verschieden gewesen, meine Wirksamkeit der damaligen so sehr entgegengesetzt, meine Bestim-

1. Il importe de ne pas voir l'Espagne de cette époque à travers les *Episodios Nacionales* de M. Pérez Galdós, qui ne sont même pas de l'histoire à la Eduardo Chao. On lira avec profit, sinon les articles mêmes de Larra dans *El Español* de 1835-1836, du moins son livre : *De 1830 á 1835, ó la España desde Fernando VII hasta Mendizábal*, paru en 1836. Rappelons que M[me] C. Michaëlis a écrit une bonne notice sur Larra au tome XLII (1888), pages 147-149, de l'*Allg. Encyclopædie*, que n'ont connue ni M. Chaves dans son ouvrage sur le célèbre pamphlétaire et moraliste, paru à Séville en 1898, ni M. E. Piñeyro, dans son étude sur Larra qui constitue les cinquante premières pages de *El romanticismo en España* (Paris, 1904).

mung so sehr das Widerspiel der philosophischen Abgeschiedenheit auf Görslow, dass ich manchmal mir eine doppelte Persönlichkeit anzueignen mich geneigt fühle... » Quelles inépuisables provisions de ressources sentimentales et de matière intellectuelle n'avaient pas dû laisser en lui ces longs mois d'étude dans la liberté des champs et l'indépendance absolue de tout devoir de société! Le 24 mai 1810, nous le voyons qui demande à Julius de le conseiller sur le choix d'une bonne histoire du dogme catholique. G. J. Planck, maître de Marheineke à Göttingen et historien ecclésiastique fort estimé à l'époque, dont il possédait déjà les *Worte des Friedens*, ferait-il bien l'affaire? De Marheineke, alors professeur à Heidelberg, où il fréquentait chez les romantiques, Brentano, Arnim, Görres, *etc.*, et qui, appelé à la nouvelle Université de Berlin, devait y acquérir une renommée durable comme représentant de la « droite hégélienne » en théologie, il attend avec impatience ce qu'il appelle la « *Symbolik* », entendant sans doute par là son *System des Katholicismus in seiner symbol. Entwickelung*, paru à Heidelberg, de 1810 à 1813, en trois volumes. Ces quelques exemples, qu'il nous serait aisé de multiplier, montrent combien Böhl était éclectique dans le choix de ses guides, et ce sera un trait distinctif de notre néophyte que l'absence de cet exclusivisme farouche, si déplaisant lorsqu'il n'apparaît pas comme l'expression spontanée d'une immense foi, dont la sincérité constitue la seule excuse au regard du philosophe. Böhl n'est, en somme, allé au catholicisme que parce que le protestantisme officiel de l'Allemagne du Nord, tel qu'il le voyait pratiquer à Hambourg — compromis incertain et (disons-le) insincère, trop souvent, entre l'essence du christianisme dogmatique et le déisme sentimental du XVIIIe siècle — lui semblait aboutir logiquement à la négation de cette « stille innere Religion » dont il avait trouvé la révélation et la formule dans les mystiques. C'est parce qu'il a compris que, dans une cervelle conséquente, ce confessionnalisme hybride devait fatalement dégénérer en un rationalisme philosophique destructeur de la religion révélée et proche parent de l'athéisme, qu'il a déserté l'Église de ses ancêtres et que le disciple de Campe, qui s'était gaussé naguère des « adorateurs d'images » gaditains, a, incapable de se suffire à lui-même et d'ériger en son âme un autel au grand Dieu méconnu, souscrit aux symboles du papisme. Mais ce qu'il voulait avant toute chose, c'était qu'on le laissât « ressentir » librement. Nous ne sommes nullement certain que, si, au lieu des froides homélies des prédicants du *Dom*, il eût entendu les effusions brûlantes où excellaient alors, où excellent aujourd'hui encore d'humbles ministres de l'Évangile en Allemagne, il ne fût pas, en dépit des efforts de Da Francisca et de sa mère, resté fidèle au culte de sa jeunesse. C'est ainsi que, dans l'été de 1810, étant allé passer quinze jours à Thurow, chez sa sœur, où *Cäcilie* se trou-

vait en vacances, il s'arrêta, au retour, à Lübeck, pour y entendre un prône du futur père d'Em. Geibel, pasteur de la communauté réformée de Copenhague en cette ville. « Ich habe von daher, » écrit-il à Julius le 16 août, « nur *einen* schönen lebendigen Eindruck mitgebracht; nemlich die Predigt des reformirten Pastor Geibels am 5ten dieses : es war eine ächt christliche Rede aus dem Herzen & ging zu Herzen. Die Inbrunst des Gebetes war fast zu ergreifend für den öffentlichen Gottesdienst, dennoch habe ich niemand gefunden, der ihn, in dem rechten Sinn, gelobt hätte. » La tendance mystico-chauvine du *Vaterländisches Museum* déplaisant aux philologues hambourgeois, tout imbus encore de l'esprit de Lessing et de l'*Aufklärung* [1], il mande, à leur propos, à ce même Julius, le 15 septembre 1810 : « Grössere Leute wie die Hamburger Philologen haben *das neue Licht* ersticken wollen & haben ihren Ruhm daran verbrannt. Man lässt ja den Herrn ihre Wortklaubereyen; warum wollen sie uns nicht fühlen lassen? » Très certainement, l'exemple du comte Friedrich Leopold Stolberg, dont la bruyante conversion au catholicisme, le 1er juin 1800, devait profiter à un degré égal au zélotisme des uns et au pharisaïsme des autres, ne fut point sans agir sur l'esprit de Böhl. L'acte de cet aristocrate et fin lettré troubla, en effet, plus d'une tête en Allemagne, et pour un J. H. Voss qui stigmatisera, en termes d'ailleurs répréhensibles, l'« Unfreien », combien de consciences lasses savourèrent avec délices l'apologie du *Büchlein von der Liebe* (Münster, 1819, in-8°), « chant du cygne » dont l'harmonieuse musique devait être si lamentablement troublée par ce « livret de haine » qu'est le pamphlet contre le poète des *Idyllen!* Le 3 avril 1811, Böhl annonce à Julius qu'il lit assidûment la *Geschichte der Religion Jesu Christi*, dont il a atteint la seconde moitié du cinquième volume. Le seul reproche qu'il songe à adresser à l'ouvrage, c'est sa trop grande accueillance pour l'histoire profane. « Gesund, » écrit-il, « bin ich Gottlob gewesen, & bin es noch; auch fehlt es mir nicht an Muth, wohl aber an Unbefangenheit... Desto fleissiger bin ich bey Stollbergs Religionsgeschichte gewesen, & jetzt in der zweiten Hälfte des 5ten Bandes; ich bin doch *nicht ganz* damit zufrieden; ich finde zuviel profane Geschichte eingemischt; der erste & fünfte Band sind mir die liebsten; die Erklä-

1. *Cf.* à ce propos *Hamburg im vorigen Jahrhundert*, curieuses remarques de Hennings écrites vers la fin du XVIIIe siècle, avec des adjonctions de 1824, et publiées partiellement par F. Eyssenhardt dans ses *Mitteilungen aus der Stadtbibliothek zu Hamburg*, en part. III (1886), 5-38, IIII (1887), page 14 *seq.*, V (1888), page 15 *seq.* (sur Claudius). Hennings (*cf. Allg. D. Biogr.* t. XI, p. 778-780), héraut de l'*Aufklärung*, écrit (III, 7) : « Aber keinen Ort habe ich gefunden, in dem mehr gesunde Aufklärung verbreitet ist, als in Hamburg... » Et (*id.*, 8) : « In Hamburg habe ich alle Vorzüge und Annehmlichkeiten der Aufklärung gefunden, ohne irgend eine Ausschweifung des Geistes zu bemerken. Derjenige, der die Unterhaltung gründlicher Kenntnisse liebt, findet daher leicht einen sehr lehrreichen Umgang. » Enfin (*id.*, p. 20) : « In Hamburg hat, sieht, lieset und erfährt man alles, *etc.* »

rung des Vater Unsers ist vortrefflich. » Il ne soupçonnait guère combien la grossière négation de tout esprit scientifique représentée par cette compilation volumineuse déplairait à la postérité critique, en dépit des louanges intéressées des Fr. Schlegel, des J. v. Müller, des De Maistre et autres coryphées d'un catholicisme replâtré — et que, si elle devait lui reconnaître une valeur, ce serait celle de « beredter Urkunde für den Verfasser und seine Zeit » [1]. Mais, connaissant comme nous les connaissons désormais les besoins religieux de Böhl, ce serait un contresens de lui demander d'avoir pratiqué, en l'espèce, une analyse impossible. Il croit, comme Stolberg, que le cœur est ici infiniment plus disert, plus fécond en enseignements que les livres. Il eût ri de cette vérité d'expérience, si graphiquement exprimée par Gœthe dans le pentamètre :

Spricht die Seele, so spricht ach schon die Seele nicht mehr!

Du moins, si Stolberg était tombé à l'abject : « Führe mich an deiner Hand, wie das Kind am Gängelband » du total asservissement spirituel, Böhl ne se ravala-t-il jamais jusqu'à ces bas-fonds d'une théologie déprimante, et l'exclamation d'Augustin : « Tu fecisti nos ad te, et cor nostrum inquietum est, donec requiescat in te, » exprimerait assez adéquatement, croyons-nous, son appétit de divin en ces années. N'avoue-t-il pas, le 11 septembre 1811, dans une lettre de Görslow à Elise Campe, qu'il s'enivre d'une suave ivresse à chanter et rechanter à son cher piano cette strophe de Paul Gerhard, par laquelle il endort les soucis matériels qui de plus en plus l'accablent :

Der beste Will'ist Gottes Will',
Auf diesem ruht man sanft und still,
Da gib dich allzeit frisch hinein,
Begehre nichts als nur allein
Was Gott gefällt?

Il restera fidèle au grand lyrique protestant du XVIIe siècle, dont H. Petrich a, en termes à peine outrés, caractérisé comme il convenait les effusions religieuses [2]. A plusieurs reprises, il répétera, de Görslow, à quel degré, très élevé, il l'estime, et en août 1819 nous le voyons encore — nouveau trait caractéristique de son catholicisme — supplier, de Cadix, Julius de ne pas omettre de lui en envoyer la nouvelle édition, « versteht sich in f[*einer*] P[*appe*] gebunden. » Il nous a, d'ailleurs, en toute franchise expliqué lui-même la radicale et congé-

1. Erich Schmidt, à l'excellent article *Stolberg-Stolberg*, dans l'*All. D. Biogr.*, tome XXXVI (1893), page 365 *seq.*

2. *Paul Gerhard, seine Lieder und seine Zeit*, 2e éd., Gütersloh, 1907. Une critique de cette étude se lit au numéro 38, col. 679, du *Lit. Centralblatt*, 1908. Cf. aussi l'article : *Paulus Gerhard als Lyriker*, par P. Pachaly, dans *Euphorion*, XIV (1907), n° 3.

nitale impuissance de son esprit à s'astreindre à la rigueur des disciplines philosophiques et critiques, justifiant de la sorte à l'avance (du point de vue purement logique) son passage au catholicisme. L'année de sa plus haute ferveur mystique, qui fut 1810, il écrit, le 24 mai, à Julius : « Es ist sonderbar, dass ich wirklich Schellings Abhandlg. das erstemahl von hinten an gelesen habe, weil mir mehr um das Resultat, als um die Deduktion zu thun war; das zweitemahl, da ich von vorne anfing, bin ich stecken geblieben. Bey meinem geringen Maasse von Verstand bin ich befriedigt, wenn nur bewiesen wird, dass auch für den höheren Verstand nichts absurdes & sich selbst widersprechendes in den rein mystischen (eigentlich christlichen) Ideen liege, für deren Wahrheit *mir* mein Gefühl bürgt. » Ainsi réduite à sa signification essentielle, la conversion de Böhl nous apparaît comme une médiocre victoire confessionnelle, et ce n'est point à elle que nous nous aviserons d'appliquer le mot de Gœthe, si juste dans le cas de Stolberg : *Abfall bleibt verhasst.* En embrassant le catholicisme, le beau-fils du *Domherr* hambourgeois n'était le transfuge d'aucun parti, ne reniait pas ses couleurs, ne désertait nul poste sacré. Il se bornait à réaliser un postulat de son organisation psychique, et dans l'asservissement volontaire de sa raison, décoré de l'étiquette de « religion du sentiment », il correspondait au plus impérieux besoin de son être. Nous ne pouvons, en conséquence, que hausser dédaigneusement les épaules en face de la fatuité d'écrivains espagnols qui exaltent cette conversion comme le fruit de leur apologétique nationale. F. de Gabriel a émis l'un des premiers, du moins en des pages imprimées, cette prétention ridicule en 1878, p. XIII de l'ouvrage précité, où, toutefois, l'influence de Stolberg est encore donnée comme égale à celle du capucin et missionnaire apostolique gaditain Fray Diego José de Cádiz, célébré dès 1798, dans un éloge allégorique en vers héroïques, par L. A. Dajarabazary[1], et que l'Église romaine s'est décidée, de nos jours, à placer sur ses autels. M. J. M. Asensio a repris cette fable, en l'amplifiant jusqu'au point de déclarer, sans l'ombre d'une preuve documentaire, que Diego fut « la causa determinante que motivó su abjuración » (*op. cit.*, p. 55), et le moine Diego de Valencia — qui s'entend aussi bien que son homonyme gaditain à définir l'athéisme, *ub. infr.* p. 117, *note* 5 — reservira en 1907, dans la grave *Revista de Archivos*, cette ridicule *patraña*[2]. Il nous suffirait, si cette assertion n'était ici superflue,

1. *El apostol capuchino de el siglo diez y ocho, etc.* (Cádiz, 1798, in-4°). De Diego de Cádiz lui-même (1743-1801), nous n'avons lu, outre les lettres citées ci-dessous, qu'une *Alocución* à la Société patriotique de Motril — qui l'avait nommé membre honoraire en mai 1787 — imprimée à Málaga chez Bravo, en 1789, 40 p. in-4°.

2. *Cartas familiares de Fernán Caballero, Rev. de Arch.*, 1907, II, p. 100 *seq.* Ces missives sont, d'ailleurs, dénuées d'intérêt littéraire. Des lettres de Diego de Cádiz sont dans la même Revue, 1908, I, 144, *seq.*, 291 *seq.*, 482 *seq.* — Nous ne

de répéter qu'en 1801, date de la mort de l'homme de Dieu, Böhl plongeait encore par toutes ses fibres dans la tradition de l'*Aufklärung*, ou, si l'on préfère, dans l'esprit de l'éducation reçue de J. H. Campe, et que c'est du Mecklembourg que date la « renaissance septentrionale » dont il parle dans une lettre de janvier 1807 à Frau Campe, et dont nous venons de préciser la nature. Tant qu'on ne produira pas de pièces authentiques convaincantes, que l'on s'en tiendra à d'incontrôlables affirmations, nous serons en droit de répéter qu'il ne s'était rien approprié du catholicisme espagnol traditionnel le converti qui, le 28 avril 1833, au crépuscule de ses jours, envoyait à Elise Campe cette profession de foi panthéiste où revit l'ancien fervent de Schelling à Görslow : « Meine nächste Umgebung [*c'est-à-dire sa femme*] ist mit ihrem Schicksal weniger zufrieden. Die natürlichen Schwächen des Alters scheinen ihr unerhört, und die Annäherung

laisserons pas, d'autre part, passer sans la réfuter comme elle le mérite, l'assertion de M. Asensio, que la *Floresta* de Böhl fut « acogida con verdadero entusiasmo en España ». Les écrivains espagnols aiment parfois à s'attribuer les honneurs qui reviennent en stricte justice à des étrangers, et tel est ici le cas. Qu'on en juge. Le 25 mai 1821, Böhl écrit à Julius : « Sie wissen schon, wie zufrieden ich mit der Floresta bin. Ich mache Ihnen kaum besondere Danksagung, da ich weiss, dass die Liebe zur Sache Ihnen die Mühe versüsst haben wird. Auch hoffe wird der Beifall aller Kenner uns beide lohnen. Die Wenigen, die das Werk hier beurtheilen können, loben es über die maassen, so dass ich wünsche, dass die Absendung der geforderten 100 Abdrücke so viel möglich beschleuniget werde. » Le 22 septembre 1821 : « Der Verkauf der Floresta ist hier durch einen boshaften *liberal* [*il devait se nommer :* LIAÑO], dem die geistlichen Gedichte misfielen, hintertrieben. Spanische Bücher im Auslande gedruckt, sind einzuführen verboten : darauf gründete er seinen Antrag zur Konfiszierung der Bücher & Bestrafung des hiesigen Buchhändlers, der sie feil bot. Die Regierung hat keine Notiz davon genom̄en : dennoch durfte man sie nicht durch öffentliches Feilbieten trotzen. Der Buchhändler hat jetzt die meisten Exemplare nach Madrid gesandt, wo er sich einen besseren Absatz verspricht. Ich glaube jedoch nicht, dass er seinen Vorrath sobald versilbern wird. Die Gleichgültigkeit gegen Alles, was nicht politische Kannegiesserei ist, übersteigt allen Begriff. Nie hätte ich geglaubt, dass die seichten französischen Ansichten den litterarischen Theil der Nazion so total hätten entnerven & umkehren können. Kein Heil ist hier zu erwarten! » Le 13 octobre 1821 : « Einliegend die feindliche Erklärung gegen die Floresta, welche deren Verkauf hier hintertrieben hat. Von Madrid habe ich noch keine Nachricht der Ankunft der für dort bestim̄ten 50 Abdrücke. Indessen ist nicht zu erwarten, dass irgend etwas poetisches jetzt Aufmerksamkeit erregen könne. Wo der grosse Theil des lesenden Publikums sich nur mit politischen Klatschereien beschäftiget, wo der Sinn für alles Geistige völlig ausgegangen ist, da muss man auf Poesie Verzicht leisten. » Le 23 décembre 1821 : « Die Abdrücke der Floresta haben bis jetzt Madrid noch nicht erreicht : sie ruhen wahrscheinlich am Kordon oder Gesundheit-Linie : so dass ich noch nicht wissen kann, wie es mit dem Absatze dort gehen wird. Ehe ich dieses nicht erfahre, mag ich Ihnen den zweiten Theil [*c'est-à-dire le ms.*] nicht auf dem Hals schicken. » Le 17 juillet 1822 : « Die Floresta erreichte Madrid im May [*neuf mois après l'envoi !*], seitdem ist nichts über sie laut geworden. Wie kann es auch anders sein ! » Le 1er novembre 1822 Böhl, s'étant enfin décidé à envoyer à Hambourg le manuscrit du tome II, annonce à Perthes qu'il ne pourra souscrire qu'à cinquante exemplaires, et non à cent comme pour le tome I. « Von den 100 Exemplaren, die auf hier gekom̄en sind, ist knapp ein Drittel abgesetzt. Ich kann mich daher nur für 50 für den 2ten Band verbindlich machen. » Le 21 février 1823, il se répète. « Von der spanischen Gleichgültigkeit gegen alles wissenschaftliche haben Sie keinen Begriff, besonders seitdem sie Politiker geworden. » Les événements

des Todes schrecklich. Ich schiebe dies auf ein Misverständniss der christlichen Ansicht. Schon unser alter Logau sagt :

Wenn wir aus dieser Welt durch Sterben uns begeben,
So lassen wir den Ort, wir lassen nicht das Leben.

Und da wir nun schon auf dieser Erde so weit kommen können, dass uns an dem Orte wenig oder nichts gelegen ist, solange der Geist geregelt und für alles Gute empfänglich bleibt, so ist das Böse oder Gute, was von einem andern Ort erwartet wird, eine blosse Täuschung, und die Hölle ist mir ebenso wenig ein Ort, wo nur körperliche Qualen walten, als der Himmel ein Concertsaal, wo Ohren und Augen erquickt werden. Wer in der Liebe ist und lebt, der hat Himmel hier und dort und allerwärts ; wer sich dem Hass und Neid hingibt, fühlt sich in der Hölle hier und dort. » Et Elise Campe, tout aussi bien — sinon mieux — renseignée que quiconque sur les étapes de la conversion de Böhl, n'avait déjà pas hésité à affirmer, elle aussi,

politiques consécutifs étouffèrent totalement en Espagne l'intérêt, déjà plus que médiocre, pour la suite de la *Floresta.* Böhl ne songe, d'ailleurs, même plus à se plaindre de cette indifférence, ne comptant dès lors que sur l'approbation de l'Allemagne. Le 10 février 1824, il annonce à Julius que, malgré que Perthes lui ait mandé au commencement de décembre 1823 une facture avec un connaissement relatifs au tome II, il n'a encore rien reçu. Ce ne sera que *le 26 mars 1824* qu'il lui fera part de l'envoi à Hambourg d'une remise pour ces cinquante exemplaires, à laquelle il adjoint « das Verzeichniss der hauptsächlichsten Druckfehler » du deuxième volume. « Mit dem ersten Schiffer », ajoute-t-il, « erfolgt die Handschrift des dritten Bandes. » Ce manuscrit ne fut cependant expédié, avec la table des trois volumes, qu'en juillet 1824, comme en fait foi une lettre de Puerto, 25 du mois. Julius lui ayant annoncé, en novembre de cette année, qu'il serait imprimé à Leipzig chez F. A. Brockhaus, il lui accuse réception, le 16 avril 1825, d'une bonne feuille. « Der Druck....., » dit-il, « ist recht sauber, nur sind die Buchstaben weniger rund & daher nicht so angenehm für das Gesicht. » En fin janvier 1826, il n'avait point encore reçu ce troisième tome, dont les dernières feuilles furent corrigées par J. G. Keil, et non plus par Julius, — de même que les épreuves de la deuxième édition du tome I, chez F. A. Brockhaus, à propos de laquelle Böhl écrit, le 5 juillet 1826, qu'il voit cette réimpression « avec plaisir ». Dans cette même lettre, il commande « une douzaine » de volumes de cette deuxième édition pour son compte et réclame « quelques autres » exemplaires du tome III. Il n'était donc pas complètement exact de prétendre, comme l'a fait M. Menéndez y Pelayo (*Antología*, XII [Madrid, 1906], p. 525), que ce recueil était devenu rare en Espagne, puisqu'il n'y a, en somme, jamais été commun. Du moins, les Académiciens de Madrid peuvent-ils le lire, ainsi que le *Teatro,* en splendide reliure allemande, dans l'exemplaire de leur Bibliothèque, gérée par le P. M. Mir, exemplaire offert par Böhl. Quant au *Teatro* — qui, pas plus que la *Floresta,* ne produisit un seul *maravedi* à son auteur — Böhl n'avait pu souscrire qu'à *dix-huit exemplaires,* et il n'en avait reçu que *douze* à titre gratuit. Perthes, d'ailleurs, se plaignait, comme le lui écrit Julius le 26 juillet 1831, que la vente de la *Floresta* ne marchât guère, raison, sans doute, pour laquelle le tome III ne fut pas remis sous presse. Dans une lettre du 28 avril 1833, Böhl apprendra, toutefois, à Julius, que « in Madrid hat man dem Teatro etwas mehr Aufmerksamkeit geschenkt als der Floresta ». Mais cela était loin de vouloir dire qu'une telle attention eût été grande et nous avons vu, d'ailleurs, que, malgré l'aide de Hartzenbusch, Fernán Caballero n'avait pu obtenir que le tome II posthume fût imprimé en Espagne.

(*Versuch*, p. 68), que *les dernières années* de Görslow avaient eu pour résultat certain « alles Das in seinem Innern zur Reife zu bringen, was sein von jeher strebendes und suchendes Gemüth zu erreichen bemüht war », ajoutant cette insinuation, à la discrète retenue de laquelle nous nous associons sans réserves : « Vielleicht zugleich auch in dem stillen Wunsch, bei einer bevorstehenden Rückkehr nach Spanien nicht mehr ausserhalb der *Allgemeinen Kirche*, und auch in dieser Beziehung nicht mehr getrennt von seiner Familie zu stehen. » Évidemment, les instances de D[a] Francisca — ainsi que, qui sait? la considération de l'antique : *cujus regio ejus religio*, atténué, si l'on veut, pour la vie à Cadix, en postulat de philosophie familiale — jouèrent un rôle, et non, peut-être, le moindre, dans l'abjuration du mois d'août 1813 à Schwerin[1].

Si absorbé qu'ait été Böhl à Görslow par ses préoccupations spirituelles, il ne perdait pourtant pas de vue le mouvement littéraire contemporain en Allemagne. La production des romantiques l'intéressait, naturellement, avant toute autre. Julius ayant rendu compte de la I[re] Partie du *Buch der Liebe* dans les *Nordische Miszellen*, il lui écrit à ce propos, lui avouant que l'œuvre, qu'il possède, l'édifie, déplorant que la II[me] Partie ne soit pas annoncée au Catalogue de la foire de Leipzig, et s'étendant sur la joie qu'il éprouve à lire Hebel, Fouqué et surtout von Arnim. « Ich hoffe noch im̄er, dass v. Arnim, nachdem er sich erst selbst wird geläutert haben, etwas vorzügliches leisten wird. » Tous les écrivains un peu en vue de l'époque lui sont sympathiques, mais Tieck l'attire spécialement — de retour à Cadix, il réclamera à plusieurs reprises et avec impatience la suite du *Phantasus* — et les *Vorlesungen* de A. W. Schlegel lui sont fami-

1. Dans toute sa correspondance avec Julius, Böhl ne s'est prononcé qu'une seule fois — et immédiatement après son retour en Espagne — sur son catholicisme, le 30 avril 1818, dans des termes qui confirment pleinement l'interprétation que nous en avons donnée. « Lass, » dit-il, « Göthe & die Weltkinder über den poetischen Katholizismus & die katholisch-mystische Poesie spotten ; mich hat sie zum Heil geführt & ich halte drauf & dran. In meiner Ansicht ist ein Katholik ohne Poesie ein *Jansenist* oder ein verkappter Kalvinist, ein Prediger der Nothwendigkeit, ein Rigorist, der zur Verzweiflung führt, & ein Poet ohne Christenthum nichts mehr als ein sinnlicher Reimer. Ich habe manche Aufsätze über Katholizismus in meinen Papieren, aber für das hiesige Publikum sind sie viel zu katholisch ; wären sie deutsch, so würde ich sie Ihnen übersenden. » Dans un court billet sans date — il est de mai 1818 — il préviendra Julius contre un certain Wibel, qui n'a « die groben protestantischen Vorurtheile gegen Katholizismus, die wir olim mit der Muttermilch einsaugten, weder verloren, noch je verlieren wollen. Wohl bekom̄e es ihm ! » Mais il s'agissait d'un personnage sans culture ni signification intellectuelles, d'un vulgaire philistin teuton d'orthodoxie luthérienne. Dans sa lettre du 7 octobre 1818, il dira : « ... auch bleibt mir der alte katholische Glaube & die Zuversicht auf die Fürbitte der heiligen Jungfrau Maria ein starker Beruhigunsgrund in allen Anfällen von Kleinmuth. » Cette effusion unique n'a jamais été répétée. Même, le 1[er] juin 1827, il écrit, de Puerto, à Julius : « In meinen religiösen Gefühlen ist eine Ebbe eingetreten, die mich innerlich verdorrt & verhärtet. Gott gebe, dass eine neue Fluth mich bald wieder erquicken möge ! »

lières[1], et les écrits de Johannes von Müller, pour lequel, toutefois — sans doute à cause de son passage au bonapartisme — il dit, le 27 mai 1811, n'avoir qu'une « estime raisonnée ». Déjà il caresse le projet, qu'il ne réalisera qu'imparfaitement plus tard, et de façon différente, en Espagne, de rouvrir à ses compatriotes la source oubliée de patriotisme qui sommeillait dans ces vieux lieds où l'âme allemande s'était affirmée de façon si spontanée et si saine. « Für deutsche Kunst, » écrit-il à Julius le 16 août 1810, « ja für deutsche Poesie ist etwas gethan, was aber für deutschen Karakter, deutsche Sitte, deutsches Leben? » En septembre de cette même année, dans un entretien qu'il eut à Schwerin avec le ministre von Brandenstein, il gagnait ce patriote à la cause nationale dont s'était fait l'organe le *Vaterl. Museum*, et annonce à Julius cette conquête en termes dénués de toute emphase. Le 18 novembre, il exprime la conviction, inébranlablement assise en lui, que la poésie dite classique a étouffé temporairement la véritable et authentique poésie nationale. Opitz et ses disciples au XVIIe siècle, Hagedorn et ses épigones au XVIIIe, reçoivent, ainsi que Haller, quelques concis et laconiques anathèmes. Dès le 5 septembre 1810, il expose à son ami un double projet d'édition commune de vieux lieds, à l'imitation du *Knaben Wunderhorn*, mais accessible à tous par son bon marché, et qui eût compris, en outre, des poésies religieuses. Il emprunte, dans ce but, en novembre, et par l'intermédiaire de J. H. Campe à Brunwick, l'importante collection de pièces lyriques d'Eschenburg. Ayant, en outre, lu dans l'édition en 5 volumes des *Œuvres* de Hagedorn publiée par ce même Eschenburg en 1800 à Hambourg, l'affirmation que la femme de Gottsched avait laissé au Dr C. D. Ebeling une collection manuscrite d'anciennes poésies allemandes, il supplie, le 19 mai 1811, Elise Campe d'intercéder en sa faveur auprès du quinteux bibliothécaire de la *Stadtbibliothek* hambourgeoise. « Wenn der alte Fanatiker, » insinue-t-il, « sie nur nicht verbrannt hat[2]! » Mais, en vrai *Bücherwurm* — ainsi qu'il

1. Celles de Fr. Schlegel le fatiguaient. Il écrit, le 13 juin 1811, de Görslow, à Julius : « Die Vorlesungen von Fr. Schlegel sind vortrefflich im einzelnen, dennoch ermüde ich im ganzen dabey, ich weiss nicht warum. Das zu Allgemeine ist im̄er etwas kalt... » L'auteur lui semble, dit-il, « nicht genug bestim̄t ». Quant à ses préférences pour la monarchie autrichienne, il les juge « der Natur seiner Lage angemessen ». Il ajoute : « der *rothe Faden* französischer Abneigung wird dem Buche viele Freunde machen, aber es auch in der Proscriptions-Liste bringen; eine schöne Erscheinung bleibt es in allen Fällen. »

2. Notons, à propos de ce personnage, que Klose, auteur de l'article *Ebeling* au tome V (1877) de l'*Allg. D. Biogr.*, n'a pas eu connaissance de la fondamentale notice que lui avait dédiée son élève, F. L. Hoffmann, *Serapeum*, 1855, p. 326-335, dans son instructive série : *Hamburgische Bibliophilen, etc.* Sur le fameux censeur hambourgeois Hoffmann — ami intime de Julius pour des raisons de famille qu'il est inutile de préciser — *cf.* l'article au tome III (Hmbg., 1858) du *Lexikon* précité de Schröder, p. 315 *seq.* Rappelons que Hoffmann a dédié à la mémoire de Julius considéré comme bibliophile une curieuse brochure de trente-cinq pages, parue à Hambourg en 1864, in-8°.

s'exprimera lui-même le 27 mai 1811, — il se sent incapable de rien écrire pour l'imprimerie avant d'avoir complètement épuisé la matière, et ces scrupules seront cause que son projet avortera, bien que, le 13 juin 1812, il affirme l'avoir encore en tête. Hambourg, d'ailleurs, avait été incorporé à l'Empire français le 10 décembre 1810, et la situation de la ville, comme celle de l'Allemagne, dictaient aux éditeurs, en ce pays, l'élémentaire prudence consistant à ne pas risquer de capitaux dans des entreprises aussi peu en harmonie avec les nécessités de l'heure et les besoins du public. Ce fut pour le même motif qu'un *Poetischer Almanach,* que J. Kerner (dont une lettre à Böhl est partiellement imprimée dans le *Versuch,* p. 71-72) eût publié chez Campe et auquel Böhl avait promis plusieurs contributions, entre autres des fragments de chants populaires espagnols, puis une *Altdeutsche Madrigale-Anthologie* ne virent pas le jour en l'an 1812. D'autre part, la situation matérielle de l'ermite de Görslow se révélait de mois en mois plus précaire et cet état économique désespéré eût privé tout autre que lui de l'harmonie physique et de la sérénité intellectuelle si nécessaires pour la bonne issue des spéculations de cabinet. Sa maison de commerce gaditaine était, comme bien l'on pense, totalement ruinée et il se trouvait, écrit-il à Julius le 3 avril 1811, impliqué dans de désagréables affaires d'argent. « Ich lade Sie nicht zu mir ein, ainsi s'exprime-t-il, weil ich auf dem Punkt stehe, das Gut zu verkaufen; geschähe dieses (so wie ich es den Umständen nach wünschen *muss*), so würde ich Ihnen näher rücken: doch darüber das eigentliche sobald es seyn kann. » Le 5 mai, il annonce qu'il se voit contraint de vendre ses livres anglais pour obvier à sa pénurie de numéraire et qu'il se hâte de les relire avant de s'en séparer. « Alles sehr vernünftig, » tel est le jugement qu'il porte sur cette littérature, « zum Theil auch verständig, aber wenig gefühltes. » Et il déclare : « Nous autres Allemands, nous restons le cœur de l'Europe. Les Français ont l'intelligence, les Anglais la raison, les peuples du Midi l'imagination. » Dans une lettre du 27 mai, il spécifie qu'il ne se défait de ces livres qu'à son corps défendant. Ils étaient composés en majorité d'ouvrages d'histoire, d'agriculture, d'histoire naturelle et de poésie. Ils avaient coûté à Londres environ 1000 *Thlr.* et il n'en demandait que 500 *Thlr.* « Es sind ausgesuchte Ausgaben, vortrefflich gebunden & konditionirt. » Il ne put, toutefois, se décider à se séparer des volumes où se trouvaient les lieds et ballades d'Écosse, qui l'enchantaient. Après une infructueuse tentative de vente à Hambourg par Perthes, il les envoya, en décembre 1811, augmentés de quelques autres, à Berlin, à E. Hitzig — ce magistrat quelque temps libraire qui avait collaboré, avec le groupe romantique berlinois, à l'*Almanach vert* et qui édita les œuvres de Chamisso, — et c'est par Hitzig qu'ils furent aliénés, à sa complète satisfaction.

Dans la lettre où il annonce cette nouvelle à Julius, le 28 février 1813, il dit qu'il va maintenant falloir se défaire des livres français et qu'il ne conservera de toute sa belle bibliothèque que ce qui a trait au christianisme, aux langues[1], et à l'ancienne littérature allemande. Cette dernière section, déposée à son départ de Görslow dans une vaste caisse et confiée à la garde de son frère à Cramon, sera pour lui dans la suite la source de maintes tribulations, dont ses lettres de Cadix contiennent un écho, jusqu'à ce qu'elle ait été bizarrement dispersée, elle aussi. Sa femme qui vivait, quant à elle, dans une pénurie plus extrême que la sienne — elle s'était retirée en 1810 à Cadix grâce à une autorisation spéciale des autorités militaires françaises, car elle était encore à Chiclana lors de l'investissement inopiné de la ville — avait fait réaliser à vil prix sa splendide collection de livres espagnols, sur laquelle il comptait encore le 13 octobre 1810 pour se livrer, en Allemagne — lorsqu'elle lui aurait été expédiée — à des besognes d'érudition dans le champ des lettres castillanes, si vierge alors en son pays, malgré l'effort de Dieze[2]. Il se plaint à Julius le 28 février 1813 de cette « félonie sans égale » en termes, comme toujours, extrêmement laconiques : « Meine schöne Sam̄lung in C. ist durch beispiellose Verrätherei zu Spottpreisen vesschleudert worden ! Doch weg mit solchen Erinnerungen ! »

C'est dans cette situation sans issue qu'en août 1812 il reçut les siens, dont il avait annoncé à Julius le 2 octobre 1811 l'arrivée en Angleterre. Le 12 août 1812, il faisait savoir à E. Campe qu'il tomberait avec honneur, ajoutant : « l'avenir démontrera que je n'entends

1. Il avait passé un temps à Görslow, en 1812, à ne s'occuper que de l'étude grammaticale et philologique des langues européennes. Dans une lettre à E. Campe du 13 juin 1812, il y a cette phrase obscure : « Ich las damals in Ihren Augen den leisen Vorwurf wohl, da mich die Participia in ihren Kreis gebannt zu haben schienen ; allein die Quelle war ehrwürdig. Es galt einen *Erwerb*. Dass es sich aber (ohne mein Zuthun) zerschlagen hat, thut meinem Herzen ebenso wohl, als es meinen Verstand kränkt. — Wahrlich lieber esse ich Brot und Wasser im Umkreis der deutschen Sprache (denn Deutschland gibt es ja nicht mehr) als Pasteten in Paris. » Böhl avait-il reçu quelque offre d'emploi en France ? Dans sa dernière lettre à la femme de J. H. Campe, datée Hambourg, décembre 1811, il disait : « Unterdessen bewerbe ich mich um eine kleine Stelle im diplomatischen oder administrativen Fach, » ajoutant que, dans une petite ville de province, il vivrait avec 600 *Thlr*.

2. « Wenn meine spanische Bibl. einmahl herüberkom̄t, wollen wir noch manches veranstalten. » On trouvera plus bas quelques indications sur la nature de ces entreprises projetées. Nous noterons ici, d'autre part, que ce fut peu après son passage de Chiclana à Cadix qu'Alcalá Galiano fut présenté à la *tertulia* de Dª Francisca en cette ville (*Recuerdos*, p. 176). Dans l'été de 1807, Böhl avait écrit à Brunswick : « Mit meiner Frau stehe ich in einer regulären wöchentlichen Correspondenz, sie fühlt sich dort zufrieden, was aber den Wunsch nach unserer Vereinigung *in Spanien* nicht ausschliesst. » Dans l'automne de 1810, il mande, à la même adresse : « Meine Frau ist von den Franzosen in Chiclana überrascht worden und befindet sich seitdem mitten im Lager ; ich erhalte ziemlich öfters Briefe von ihr durch Vermittelung eines bei ihr einquartierten Generals, der sich sehr artig bezeigt. Grobe Ausschweifungen scheinen daselbst nicht vorgefallen zu sein. » Dans cette lettre, il dit que sa bibliothèque de Cadix se compose de « mehreren tausend Bänden ».

pas vivre aux dépens de mes créanciers. » Dans sa lettre du 28 février 1813 à Julius, il dit avoir été contraint d'annoncer « à la moitié de Hambourg » que « mein Vermögen in Spanien so gut als verloren ist » et qu'il ne continue à résider à Görslow que « in Folge unserer langwierigen Prozessformen ». Quel était le procès ainsi engagé? Nous n'avons pu obtenir sur ce point des renseignements précis, mais comme, dans la notice sur Böhl du *Lexikon* de Schröder, on affirme qu'il abandonna Görslow « à son ancien propriétaire », il nous semble légitime d'admettre que c'est surtout avec ce dernier qu'il eut à ester en justice pour dette non payée et questions d'hypothèques. L'affaire était, en tout cas, tellement embrouillée que, dans sa réponse aux souhaits de nouvel an de A. Campe pour 1813, il écrit que, quoi qu'il advienne, l'année qui va commencer ne pourra être à son égard que « sehr bunt » et ne se console qu'à la pensée qu'en matière de fortune tout changement sera pour lui une amélioration. L'expulsion définitive des armées napoléoniennes hors d'Espagne dans l'été de 1813 vint à point lui rouvrir la route de Cadix, où, dénué de tout désormais, il ne risquait rien en tentant de nouveau un Destin qui l'avait si pitoyablement abandonné dans le Nord de ses espoirs et de ses chimères. Son départ d'Allemagne, par mer, peu après le 9 août 1813, ressemble, en vérité, presque à une fuite, et Frau Campe en est réduite à son sujet à des conjectures, devant le silence gardé par Böhl, qui n'était pas, selon sa coutume, venu passer à Hambourg la Noël de 1812, mais n'y avait fait qu'une courte apparition au printemps de 1813, partageant un instant l'illusion de ses concitoyens délivrés par Tettenborn en mars de cette année [1] et bientôt rappelé au sens de la réalité par les contingents français qui inondaient la ville et le forcèrent à regagner précipitamment Görslow. « So war er, » écrit lapidairement sa biographe, « eines Tages plötzlich und unerwartet, ohne Abschied zu nehmen, verschwunden, und Freunde sahen ihn niemals wieder! » Julius s'est borné à gloser en ces termes ce passage, déjà contenu dans le texte de 1850 aux numéros 40 et 42 des *Hamb. lit. und krit. Blätter:* « So war er eines Tages verschwunden, und die deutschen Freunde, von denen ich allein auf einer kriegsdienstlichen Reise während des Waffenstillstandes im Juni 1813 in Görslow auf einige Tage bei ihm einkehrte, sahen ihn niemals wieder. » Il est probable, toutefois, que la situation désespérée de Böhl, en ce domaine qu'à la suite de l'expiration de l'armistice les armées ennemies entouraient, prêtes à un choc meurtrier, que la considération, en outre, de sa famille menacée de la plus complète misère, lui firent hâter son

1. Rappelons l'existence à la *Stadtbibliothek* de Hambourg de l'autobiographie de G. Bärsch, pièce rarissime provenant de Julius, parue en 1856-57 à Coblentz, et dans laquelle l'auteur, chef des premiers Cosaques qui pénétrèrent dans la ville, donne de caractéristiques détails sur cette époque.

départ et négliger des formalités superflues en de tels jours. Il ne donnera de ses nouvelles à E. Campe que le 6 mai 1815, pour lui apprendre, en termes assez obscurs, que « le but apparent » de son voyage n'était pas atteint et qu'il « savait très bien » qu'il était impossible de l'atteindre. Ce but ne saurait avoir été autre que de sauver ce qui subsistait des débris de sa maison de commerce, tentative infructueuse. A la date que porte cette lettre, il se trouvait chargé de la direction d'une compagnie d'assurances, grâce au concours d'amis dévoués, et les maigres appointements de ce poste, joints aux honoraires de commissions et d'expéditions que lui avait values son excellent crédit sur la place, lui permettaient de faire honneur à son nom et de donner du pain aux siens. Mais il avait si bien perdu tout espoir de se remettre à flot qu'il annonce qu'il va envoyer son fils Juan à Hambourg, pour que, son éducation achevée, il s'adonnât en Allemagne à la profession d'agriculteur, dans laquelle il finira ses jours, plus heureux que son père, en la région même qui avait vu la ruine de celui-ci [1]. Une seconde lettre à la même correspondante, du 6 avril 1816, nous montre Böhl presque heureux d'être loin de ce qu'il appelle « den erkältenden nordischen Dunstkreis », et, de nouveau, absorbé par l'étude, à ses heures libres. « Meine weltliche Lage ist wie sie von der Zeit zu erwarten steht; mit einiger Anstrengung, aber in beständiger Angst zu versinken, wirft sie gerade das Nöthige ab. » Dans sa première missive à Julius — lequel, ayant fait la Campagne de France, l'avait un instant perdu de vue et ne lui avait écrit, lui racontant son

1. Cette première lettre contient déjà des commandes d'ouvrages. Elles rempliront désormais une bonne partie de la correspondance avec Julius et, sans doute, de celle avec Perthes. Ce n'est que sur la fin de sa vie que Böhl cessera de faire venir des livres d'Allemagne, dont le nouveau courant d'idées lui déplaisait. Il n'en restera que plus fidèle aux Anglais, à certaine littérature française — il louera par exemple, la *Revue de Paris*, traitant, en particulier, de « sobresalientes » les « valientes bosquejos » de Mérimée, dans un article signé *R.*, du *Diario mercantil* du dimanche 6 juin 1830 (n° 5056 : *De la nueva Revista de Paris*) — et à ses vieux et chers Espagnols (*cf.* à ce propos ses trois articles : *Reprobacion de la Hispano-manía* [signé *B.*], *Vindicacion de la llamada Hispano-manía* [signé *R.*], *Al editor del Diario mercantil de Cádiz* [signé *G. G.*] dans le même journal, 4, 11, 18 avril 1830 [n° 4993, 5000, 5007.]) Mais l'exagération du romantisme français ne tarda pas à le fatiguer. Dans sa dernière lettre à E. Campe — 20 mars 1836, année de sa mort — il dit : « Mein Interesse an der deutschen Literatur stirbt immer mehr ab. Meine Weise trifft mit den schönen Jahren von Gœthe und Schiller und Tieck zusammen. Was seitdem erschienen ist, stellt sich mir als matter Abglanz dar, und der neuesten Tendenz kann ich kein Interesse abgewinnen... Im Anfange gefiel mir die sogenannte romantische Literatur der Franzosen, und es wird immer heilsam bleiben, den lächerlichen Damm der akademischen Convenienz in Paris zerstört zu haben. Sie haben aber kein Mass und Ziel gehalten, und es bleibt einer neuen Generation vorbehalten, das *Romantische* (insoweit es in französischer Sinnesart möglich ist) edel und anständig darzustellen... Englich lese ich am meisten, nicht nur die ältern Werke, sondern auch die stets interessanten vierteljährigen Reviews. » Son dernier billet à A. Campe, un peu plus d'un mois plus tard, contient cet aveu : « Ich bin der deutschen Literatur total abgestorben, und kann nichts modernes Deutsche lesen. Solange ich so fühle, will ich nichts von Deutschland erhalten. »

séjour à Paris, que le 6 août 1816[1] — il se plaint, le 28 février 1817, de ce que, malgré ses talents avérés et multiples et de solides et précieuses amitiés, il ne trouve pas à s'occuper, fût-ce « comme manœuvre », pour l'excellente raison que « keine Beschäftigung vorhanden ist ». La seconde, du 15 juillet 1817, parle de soucis relatifs au pain quotidien, contre lesquels, cependant, il lutte avec énergie, bien qu'il n'en sente que plus durement l'assaut en de certaines circonstances, où il lui semble, alors, qu'on lui a mis « das Messer an der Kehle ». Dans la troisième, du 19 octobre 1817, il confesse n'avoir pas assez d'argent pour acheter la traduction de Calderón par Gries qui avait commencé de paraître en 1815 à Berlin. Dans la quatrième, du 13 février 1818, il écrit : « Unsere Handlung ist ein für allemal ruinirt, & sollte auch der puerto franco zu Stande kom̄en, so kann es nichts helfen. Ich schlage mich so durch, muss aber tapfer arbeiten, so dass mir wenig Zeit zum studiren übrig bleibt... » Mais, et il le déclarera à Elise Campe le 20 mai 1819, de cette médiocrité opprimante, il sait rehausser l'inhospitalière monotonie de toutes les splendeurs d'une vie spirituelle exubérante. « Sie errathen es, dass ich bei einer äusseren Einförmigkeit und in ziemlich beschränkten Umständen[2] ein höchst reiches inneres Leben führe und dass mir die den Berufsgeschäften abgewonnenen Stunden doppelt genussreich verfliessen..... »

Tel était l'homme que nous allons voir, sur un point tout à fait précis d'histoire littéraire, se mesurer avec l'un des meilleurs champions de l'illustration espagnole à cette époque. Mais il manquerait au rapide portrait que nous avons tenté d'en esquisser une touche essentielle, si nous ne disions un mot de son credo politique à l'heure précise où il va entrer en scène dans la dispute caldéronienne. Nous possédons, en l'espèce, une source d'information, malheureusement beaucoup trop parcimonieuse, bien que très appréciable, dans la *Vie* de Friedrich Perthes publiée en trois volumes in-8° à Hambourg et Gotha en 1848, 1851 et 1855 par son fils, Cl. Th. Perthes, professeur de droit à l'Université de Bonn, et dont une réédition jubilaire — faussement intitulée 8me édition, car ce n'est qu'une *Titel-Ausgabe* de la 7me — a été mise en vente à Gotha en 1896. Les courts fragments de la copieuse correspondance entre Böhl et Perthes qui y sont donnés ont, du moins, l'avantage de documenter en toute objectivité les convictions implacable-

1. Sa dernière lettre, mentionnée plus haut, de Görslow à Julius, datée du 9 août 1813, porte le cachet postal : *Schwerin, 14 August 1813*, et la suscription : *S. Wohlgeboren | Dem Herrn Dr* Julius | *Oberartzt bei der | Hanseatischen Legion | jezt zu |* Güstrow. Elle se termine ainsi : « Vielleicht sehen Sie Perthes über kurz oder lang; dann sagen Sie ihm meinen Abschied & meine besten und heissesten Wünsche für sein und aller Patrioten Wohlergehen. Und damit Gott befohlen ! »

2. Il précise cette médiocrité en disant : « Meine Æusserlichkeiten haben sich wenig werändert; ich schlage mich so durch, und lebe von Hand zu Mund. »

ment réactionnaires du consul hambourgeois, qui ne se manifesteront, dans ses lettres avec Julius, en toute leur ampleur, qu'après octobre 1820, date à laquelle la fille aînée de Böhl, de retour de son séjour à Hambourg, qui avait duré une année, aura rassuré son père sur la nuance *pechschwarz* du docteur [1]. Voici donc quelques-uns des passages qui, dans la 1re édition de *Friedrich Perthes Leben, etc.,* sont allégués comme preuve que l'éditeur et patriote hambourgeois « avait eu, par son ami Böhl von Faber, résidant à Cádiz, l'occasion, alors fort rare en Allemagne, de connaître également les dessous de la politique espagnole » (II, 286). La première lettre citée est de juin 1815. « Hier haben sich, » écrit Böhl, « Hölle und Teufel verschworen, die jetzige spanische Regierung verhasst zu machen und das vorige Chaos wieder herzustellen. Da der Spanier seine eigenthümliche Beharrlichkeit leider auch im Bösen behauptet, so sind die hiesigen Aufklärer (liberales) jetzt Anhänger Bonaparte's und Vertheidiger der mulattischen Republikaner in Amerika geworden [2]. » L'année suivante, calmant une appréhension de Perthes, qui s'était imaginé que l'on ouvrait peut-être ses lettres au cabinet noir madrilègne, il regrette positivement l'inertie paresseuse de l'Inquisition : « Kein Brief wird jetzt in Spanien geöffnet, ein Jeder sagt frei was er denkt, und neben einem Vertheidiger des herrschenden Systems, finden sich hundert Ankläger; es gehört zum guten Ton, auf den König und die Geistlichkeit zu schimpfen, und Einer meines Schlages ist rara avis. Alle Haüser wimmeln von verbotenen Büchern, aber noch ist keines von der Inquisition weggenommen. Was von tyrannischen Machtsprüchen, von Einkerkerungen und Tortur in Madrid verbreitet wird, sind Mährchen, die nur beweisen, wie tief der Hass gegen Monarchie und Religion gewurzelt hat. Dass nicht völlig das Alte wiederkehren kann, sehe ich wohl, aber ich

1. Dans sa lettre à Julius du 31 octobre 1820, Böhl dit qu'il se réjouit de savoir que celui-ci est également « ein ächter & wahrer Servil », et ajoute : « Ich werde Ihnen daher von nun an frei über Politik schreiben können. »

2. Quatre ans plus tard, dans sa lettre du 20 mai 1819 à E. Campe, sur laquelle nous reviendrons plus loin, il dira : « Von dem jetzigen Geschlecht ist in dieser Hinsicht keine Besserung zu erwarten [*relativement à l'ancienne littérature nationale*], da der Spanier nicht weniger hartnäckig auf Irrthümern besteht, als er im Rechten beharrlich ich, und ich arbeite daher im eigentlichen Sinne für die Nachwelt, darum aber nicht weniger eifrig. » Qu'eût-il songé, cet invocateur de la Postérité, si on lui eût appris que ce serait à un de ces Français pour lesquels il ne trouvait point assez d'anathèmes, qu'il devrait d'être tiré de l'oubli dans lequel ses concitoyens, cependant si jaloux de leurs gloires nationales, et ses compatriotes d'adoption, cependant si dévotieux de Calderón, laisseraient à l'envi sa mémoire? Quand aura paru notre travail sur Kinkel, on verra que, là encore, sans nous départir un instant du sens critique qui guida ces recherches, nous ressuscitons un grand mort, et que nous avions le droit — en juillet-août 1907, dans la *Revue Germanique*, où a paru, p. 361-407, un chapitre de cette biographie déclarée par un « professeur et socialiste français » (ainsi, du moins, s'est-il fait définir dans le *Supplément* du *Nouveau Larousse Illustré*) un peu au-dessous de rien — de conclure notre exposé par une analogue exclamation mélancolique (p. 402-403).

möchte doch etwas dem Alten Verwandtes & in keinem Falle das Neue von 1812. Wenn ich selbst, lediglich weil ich das Neue kennen lernte wie es wirklich ist, zum Wunsche nach dem Alten geführt worden bin, warum sollten nicht auch die Anderen denselben Weg gehen, und wenn Alles einmal hat zeitgemäss sein können, warum sollte nicht auch das Christenthum zeitgemäss werden? » Quelques mois plus tard, il en sera à regretter que le Corse, qu'il hait cependant d'une haine si franche, ait disparu trop tôt de la scène du monde : « Von Politik mag ich nichts mehr sehen und hören... Für unser entartetes Geschlecht ist Bonaparte wahrscheinlich zu früh aus der Geschichte abgetreten. » En octobre 1817, il accusera même formellement les Inquisiteurs de libéralisme : « Die meisten Inquisitoren sind Liberale, die sich ihres Amtes schämen. Alle verbotenen Bücher können von Jedermann gelesen und besessen werden, alle Reden sind in jeglicher Gesellschaft zulässig, nur nicht solche, welche die Mönche, die Inquisition, den Rosenkranz u. s. w. vertheidigen. Kurz, die Tendenz zur Aufklärung ist so allgemein und entschieden, dass die wenigen Anhänger des Alten schweigen & sich verstecken. Es steht Ihnen nun natürlich völlig frei, ob Sie mir glauben wollen oder dem politischen Journal & den Schiffscapitainen & spanischen Beamten, welche unter dem Vorwande, Menschen & Waaren vor der Inquisition schützen zu wollen, sich manche schöne Summe erpressen. » Et, en octobre 1818 : « Den Schreiern & Leitern ist nun einmal die Aufklärung inoculirt & die Krankheit muss ihre Stufen durchlaufen. Ob der Kranke sterben oder genesen wird, bleibt die Frage... » Nous nous bornerons à ces citations. Nous pourrions, dans la correspondance ultérieure de Böhl, en recueillir d'autres, nombreuses et plus caractéristiques encore, si nous ne croyions avoir suffisamment qualité les tendances du royaliste absolutiste qui, trois semaines à peine avant l'intervention du duc d'Angoulême, confiait à ce même Perthes, vers la mi-mars 1823 (III, 275), sa peine de ce que Liverpool et Canning, aveuglés, n'eussent point tiré du fourreau l'épée anglaise en faveur de Ferdinand, et appelait le règne de la Terreur — une Terreur espagnole! — afin que l'Europe se décidât à agir [1]. Il ne se réconciliera point avec l'esprit

1. Il avait, du moins, le bon esprit de constater l'inanité d'un tel vœu, en face de l'incurable scepticisme politique d'un peuple qui, dit-il, « wird den gemeinen blutgierigen Demagogen eine Herrschaft in ihrem Sinne unmöglich machen und ihnen Zeit lassen, in der Stille alles Gute zu untergraben und zu vertilgen. » Quant aux chefs du libéralisme, voici ce qu'il en disait : « Sie können sicher sein dass, so schlecht man sich auch in Deutschland die jetzigen Führer der öffentlichen Angelegenheiten Spaniens vorstellt, man doch nie eine anschauliche Vorstellung von der totalen Nichtswürdigkeit haben wird, die wirklich ist. » Il n'épargnait même pas les simples constitutionnels : « Unter Constitution versteht ein Jeder die Befreiung von dem, was ihn belästigte. Mit eigenen Ohren habe ich gehört, wie der Eine meinte, er brauche nun nicht zu fasten, der Andere, er könne jetzt ohne Geld Tabak rauchen, der Dritte, es würden nun die alten Silberflotten wieder kommen... » De telles décla-

moderne. Dans le dernier billet qu'il ait écrit en Allemagne, celui, déjà cité, de 1836 à A. Campe — qui devait le précéder de quinze jours dans la tombe — il finit par des anathèmes, évoque, de nouveau, l'appui de hordes étrangères et appelle — l'année où l'auteur de l'épopée *Zaragoza* abandonnait le ministère sous la pression des partis extrêmes — un nouveau Bonaparte, en qualité d'« Ange gardien » : « ...Von unsern öffentlichen Angelegenheiten mag ich nicht reden. Beide Partheyen haben so gänzlich Mass & Ziel verloren, dass man sich schämen muss, eine derselben anzuerkennen. Es ist kein Funke von Edelsinn weder auf der einen noch auf der andern Seite, und nur der niedrigste Egoismus, erhöht durch barbarischen Starrsinn & Rachsucht, zeigt sich unverhohlen. Wenn die fremden Mächte sich nicht ins Mittel legen, so werden sie sich wie die tollen Hunde einander total aufreiben. O wer hätte geglaubt, dass man Bonaparte jetzt als einen Schutzengel ansehen würde, um dieses Höllengesindel zu Paaren zu treiben! Gott erlöse uns und vereinige uns in friedevollen Gefilden ! »

Si nous avons su reconstituer assez exactement la physionomie de Böhl von Faber, il existe, par contre, sur son adversaire une pénurie d'informations telle qu'il nous a été impossible de tracer de lui une exacte silhouette. Les sources biographiques actuellement accessibles sur José Joaquín de Mora sont, en effet, si parcimonieuses, que, et surtout pour la partie de sa vie dont nous avons à nous occuper ici, son historien se trouve réduit à des conjectures, lorsque, sur Böhl, l'on possède la certitude documentaire. La première notice imprimée dont il a été gratifié est, sauf erreur, celle qui se lit au numéro 7 (octobre 1824) de la revue précitée : *Ocios de Españoles emigrados*, p. 254-256 de l'article *Bibliografía moderna de España*. Si elle n'émane

rations sont utiles pour comprendre combien la querelle caldéronienne eut un arrière-plan politique et pourquoi ce corps à corps d'un « servilón » et d'un « liberalito » — pour nous exprimer comme Fernán Caballero, qui, on le voit, fut à bonne école — suscita une animosité si farouche. Böhl a, d'ailleurs, reconnu le fait dans sa lettre du 19 février 1820 à Julius : « Stellen Sie sich... vor, was ich jetzt auszustehen habe, da zwei Meilen von hier in San Fernando die Hidra ihr fürchterlichstes Haupt kühn erhoben hat, & das ausgedroschene Stroh der französischen Aufklärerei von hundert Schöpsen niedergekauet wird. Als Herausgeber des dort gedruckten Sudelblattes [*c'était la* « *Gaceta del ejército* »] nennt sich Herr Alcalá Galiano, der mich wegen meiner Lobrednerei Calderons so giftig angefochten hatte. Schade, dass sein Spiessgeselle Mora nicht auch in dieser Provinz war, um denselben Beweis seiner Tugend & Moral abzulegen! Eines ihrer Blätter ist gegen eine Pastoral unseres trefflichen Bischoffes gerichtet, dem sie auf den Kopf zusagen, dass er falsch zitire, die Bibel falsch auslege, seine Pflichten verkenne & warum? weil er die alte Christliche Lehre des Gehorsams gegen die rechtmässige Obrigkeit eingeschärft hat! Und doch behaupten die Aufklärer, dass kein Zusammenhang zwischen Politik, Religion & Poesie statt finde! Dass ich dieses in den Pasatiempos so handgreiflich (wenngleich verdeckt) dargethan habe, ist grade die Ursache ihres Hasses & nicht Calderon. » *Cf.* aussi la *Deuxième Partie, II, passim.*

pas de Mora lui-même, elle a certainement été composée par un exilé de ses amis, et c'est grâce à elle que Ferdinand Wolf a pu rédiger les quelques lignes, partiellement inexactes, qu'il lui a dédiées en 1836 au tome II de sa *Floresta*, p. 447-448, où il a profité, en outre, des renseignements bibliographiques contenus au tome IV du même périodique, p. 525, ainsi qu'aux tomes I et III du *Repertorio Americano*, publication trimestrielle éditée, d'octobre 1826 à la fin de 1827, à Londres, chez Bossange, Barthés et Lowell, comme suite de la *Bibliotheca Americana*, revue fondée en avril 1823, au même lieu, par D. Andrés Bello et D. J. García del Río à l'usage des Hispano-Américains, et disparue la même année. Wolf était si peu renseigné personnellement sur Mora qu'il répétera sa notice de la *Floresta*, mais cette fois en allemand, à l'article *Mora* du *Conversations-Lexikon der Gegenwart*, Supplément à la 8me édition (1833-1837, 12 vol.) de l'Encyclopédie de F. A. Brockhaus, soit 4 volumes parus de 1838 à 1841. — La seconde notice, mentionnée dans notre *Introduction*, est celle de 1848, au tome V du *Diccionario* de Mellado, inspirée, croyons-nous, par l'intéressé, alors directeur du *Colegio de San Felipe Neri* à Cadix et ami personnel de Mellado. — La troisième, un peu plus complète que la précédente, est au tome IV *(Biography)*, *col.* 328-330, de *The English Cyclopædia*, de Ch. Knight (London, 1857), et il n'est nullement invraisemblable qu'elle ait été, cette fois encore, rédigée sous les yeux de Mora, alors, et pour la seconde fois, consul d'Espagne à Londres. Elle a, comme l'article d'*Isis*, son histoire, digne d'être narrée. A peine publiée, en effet, elle est plagiée littéralement et, comme toujours, sans être citée, au tome XIII de la 2me édition (Paris, 1860), du *Dictionnaire de la Conversation*, de W. Duckett, p. 235. P. L[ouis]y s'en saisit, à son tour, au tome XXXVI (1865) de la *Nouv. Biogr. Génér. Didot* — le *Michaud*, dont la seconde édition avait paru trop tôt pour utiliser la notice anglaise, reste muet sur Mora, — *col.* 437-438. Mais, ignorant l'espagnol, Louisy copie maladroitement la dénomination : *Chilian Lyceum* appliquée dans Knight au *Liceo de Chile*, et se soucie si peu de compléter son garant qu'il affirme (répétons-le, en 1865) que Mora, — décédé le 30 octobre 1864, — gère présentement le consulat espagnol de Londres. Le *Larousse* transcrit, naturellement sans la moindre allusion à sa source, Louisy, avec l'absurde *Chilian Lyceum* (tome XI, [Paris, 1874,] p. 538), et nous ne savons si le rédacteur du *Nouveau Larousse Illustré* (tome VI, p. 207) qui fait mourir Mora à Londres et définit les *Leyendas Españolas* des « contes en prose », appartient aux hispanologues cités comme collaborateurs de cette anonyme compilation. Mais M. G. Pawlowsky lui-même, dans la *Grande Encyclopédie* (tome XXII, p. 291), n'a su que ressasser tacitement Knight, procédé que l'on jugera, en somme, préférable au silence de *The Encycl. Brit.* et du si méritoire *Conv.-Lex.* de Meyer, qui, au tome XII de son

avant-dernière (Vme) édition, accordait encore à l'académicien espagnol l'hospitalité de dix lignes, prises dans Wolf. — En 1864, A. Ferrer del Río, dans la nécrologie précitée de Mora, ajoute, en six longues colonnes de *La América*, où il bavarde hors de propos en matière politique, à peine rien de nouveau à ce que nous apprenaient les précédentes notices. Relativement au séjour de Mora à Madrid à l'époque de la *Crónica*, on eût attendu de cet Académicien des renseignements précis : « Aquel fué sin duda, » écrit-il en effet, « uno de los periodos mas interesantes de la vida de D. José Joaquin de Mora ; perfectamente lo han dado á conocer D. Antonio Gil de Zárate y D. José de la Revilla, ambos partícipes de sus sinsabores y penalidades en aquellos días funestos y oprobriosos ; y de tan buenas fuentes voy á tomar los datos para sonrojo de los encomiadores de sistemas desacreditados y de restauracion ya imposible. » *Parturiunt montes*... Cette déclaration n'était, en vérité, que pur charlatanisme, si, du professeur à l'*Ateneo* madrilègne, Ferrer del Río ne savait alléguer que les « *Lecciones de literatura española* » et « varios escritos en que luce y campea toda la pureza del habla castellana », ainsi que sa « gran participación en la reforma de los estudios », mais pas une ligne ayant trait à Mora, et ne connaissait de Gil y Zárate, mort de si fraîche date, — bien qu'il eût une vague allusion à une autobiographie inédite de l'auteur du *Resumen histórico de la lit. esp.* (Madrid, 1844), aujourd'hui encore aussi mystérieuse que les révélations du père de Manuel de la Revilla — que le passage du discours académique précité. — Reste la biographie de Mora par M. Amunátegui, sur laquelle, répétons-le, a été rédigé l'article du *Dicc. Encicl. hisp.-am.* en 1893. Mais nous avons assez marqué déjà que ce travail, notable par des recherches originales sur l'existence de Mora en Amérique, ne possède aucune originalité en ce qui concerne sa vie antérieure, et, pour ce qui est de la querelle caldéronienne, dépend entièrement d'Alcalá Galiano. En vain nous sommes-nous efforcé, par la lecture des nombreux ouvrages de Mora et de ses travaux — ceux, du moins, connus de nous — dans des périodiques, de surprendre sous sa plume quelques confidences compensant l'extrême pauvreté des sources sus-mentionnées. Mais cet écrivain, si fécond, est resté, en bon Espagnol, — et que ne nous eût pas appris une œuvre du genre des *Recuerdos del tiempo viejo* de Zorrilla ! — muet jusqu'au bout sur ses fortunes diverses et nous en sommes réduit, après comme avant notre investigation à travers ses proses et ses vers, à l'aveu de notre ignorance sur trop de moments de son activité intellectuelle et quantité d'incidents de sa carrière intéressant notre étude [1].

1. En l'absence de toute bibliographie méthodique des *Œuvres* de Mora, nous avons dû former tant bien que mal, aux fins de cette enquête, une liste chronologique de ses productions, en nous aidant du *Diccionario*, d'ailleurs si incomplet, de Hidalgo, et de diverses sources bibliographiques, y compris même Graesse (*Trésor*, IV, 599).

C'est à Cadix que naquit, le 10 janvier 1783, José Joaquín de Mora. Son père, Juan de Mora, était un avocat de renom, *fiscal,* c'est-à-dire procureur royal, au tribunal militaire du district, et conseiller aulique. De sa mère, une Micaela Sánchez, nous ne savons que le nom. La famille résidait, selon la coutume de la bourgeoisie gaditaine, de préférence à Chiclana, et c'est cette ville qui est indiquée comme son lieu de domicile dans l'acte de mariage de Mora en 1814. Sur la première éducation du jeune homme et son entourage, nous sommes dans l'ignorance. « Aun, » écrit Ferrer del Río, « reinaba Carlos III, de feliz memoria, y en prosperidad se veía todo, lo mismo la instrucción pública y la industria que la agricultura y el comercio [1]; emporio del Ultramarino era Cádiz siempre, bien que ya estuvieran habilitados otros puertos españoles para el tráfico libre con nuestras colonias. Allí concurrían muchos extranjeros, y, sin embargo, ni el idioma francés, tan extendido ahora, se cultivaba generalmente. Lo poseyó Mora con perfección desde los primeros años, á la par que aprendía á saborear las bellezas de los clásicos latinos, y notablemente familiarizado estaba con la lengua inglesa, cuando su padre le envió á proseguir los estudios á la Universidad de Granada. Desde luego, dióse á conocer por la comprensión fácil y la aplicación suma, y sobresalientemente hizo la carrera de leyes y se recibió de abogado. Su vocación era la de la enseñanza, y ya el año de 1806 figuraba como catedrático de filosofía, cabiéndole en suerte ser maestro del ilustre Don Francisco Martínez de la Rosa. » Cette amitié avec le littérateur du juste milieu, né, comme l'on sait, à Grenade, et devenu, très jeune, professeur au *Colegio de San Miguel*, résistera aux tempêtes de la vie, et nous sommes redevable à M. Amunátegui de la notice qu'au numéro 12, 1er mars 1829, du *Mercurio Chileno* est restée enfouie — et combien, parmi les productions de Mora, ne gisent-elles pas dans un même oubli? — une pièce de vers dans laquelle l'ancien maître félicite son disciple de la publication, deux ans auparavant, de cette *Poética Española* qui ne serait qu'un rajeunissement médiocre et exagéré des doctrines de Luzán, si elle ne possédait certaine originalité par ses illustrations littéraires. Et, dès 1805, Mora, en présentant à la minuscule *Academia de bellas letras* gaditaine le premier recueil imprimé

Quant à ces *Œuvres* elles-mêmes, nous en avons trouvé la plus grande partie au *British Museum* et à la *Biblioteca nacional* madrilègne, bien que les fiches mobiles de ce dernier établissement, souvent dans le plus grand désordre et non accessibles aux travailleurs, ne permettent pas de connaître avec certitude l'état exact de sa richesse en ouvrages d'un auteur donné. Notre *Bibliothèque Nationale* est, sous ce rapport, d'une indigence lamentable et semble ne posséder de Mora que sa version de l'ouvrage attribué à Fénelon et les deux éditions de Londres et de Paris des *Leyendas*.

1. On sait que Ferrer del Río (1814-1872) a écrit une *Historia del reinado de Carlos III* (1856), déjà étudié par Floridablanca et sur lequel nous possédons en français l'ouvrage récent de M. Fr. Rousseau (*Cf.* à ce propos l'article : *Charles III d'Espagne*, par M. M. Marion, au numéro d'octobre 1907 du *Journal des Savants*).

des vers de son élève, amènera la nomination de celui-ci, à peine âgé de dix-huit printemps, — mais nous sommes en Andalousie — au titre d'*académico honorario*. Cette Académie, créée à l'imitation de la fameuse *Academia de buenas letras* sévillane, et qui vécut depuis un peu avant 1805 jusqu'au commencement de 1808, se réunissait dans l'hôtel du comte de Casa-Rojas, et Mora, qui faisait de fréquents séjours en sa ville natale, en avait été l'un des premiers membres, car déjà il taquinait, lui aussi, la Muse. Il avouera, d'ailleurs, en 1840, page 24 de l'édition londonienne des *Leyendas Españolas,* qu'une tradition culinaire touchant la reine Isabelle et dont il s'est ressouvenu à propos dans ce recueil, lui avait été contée, ainsi que d'autres poétiques souvenirs, par « la buena de mujer que me cuidaba la ropa », alors qu'il se trouvait « en Granada arrastrando bayetas, » et nous pourrons prétendre nous-mêmes que les trois poésies envoyées par D[a] Francisca à Wilhelm Schlegel en 1813 étaient vraisemblablement des pièces composées à Grenade, et représentent les plus anciens fruits de l'inspiration poétique de l'adversaire de Böhl. Alcalá Galiano, âme de l'*Academia* et plus jeune de six années que Mora, nous décrit, dans ses *Memorias* (I, 87), son collègue comme étant « de vivo y agudo ingenio, de no común instrucción, ya de veintitrés ó veinticuatro años de edad, todavía con un buen pasar, que pronto desapareció, reliquias de la riqueza de su padre ». Il n'est nullement improbable que Mora doive être compté parmi les littérateurs en herbe qui, dans le premier journal fondé à Cadix au XIX[e] siècle — le XVIII[e] avait connu le *Correo*, avec son *Postillón del Correo Gaditano,* mentionnés par C. A. Fischer en 1798 comme contenant « vermischte Aufsätze und Handels-Vorfälle » et constituant, avec la monotone *Gaceta*, journal officiel de Madrid, toute l'alimentation intellectuelle du gros des Gaditains — ce *Correo de las Damas* rédigé par un officier français émigré qui se donnait les titres de baron de Bruere et vicomte de Brié, déploraient, à partir de 1804, les bizarres fantaisies d'idéales ou de réelles Philis. C'est ainsi que devrait s'entendre, à notre sens, cette phrase du premier pamphlet de Cristóbal Zulueta contre la *Crónica* en juillet 1818 : « *¡ Literato gaditano !* decían por el pronto algunos sugetos... *¡ Sino es que sea de los que en el* « *Correo de las Damas* » *plañían los raros caprichos de* « *Filis* »*!... Parece imposible, fuera de estos, que ni por casualidad haya existido literato alguno dentro de estas murallas.* » Une telle interprétation apparaît d'autant plus probable qu'Alcalá Galiano ayant, dans sa lettre à Mora par laquelle débute le pamphlet *Los mismos contra los propios*, récusé la véracité de ce dire relativement à sa personne, Zulueta reconnaîtra le bien-fondé de sa dénégation, mais en maintiendra, vis-à-vis d'un tiers, l'exactitude spécifique : « Aprenda Vd. [*á leer*] el primero, y sea por cualquier método. Repasando entonces mi artículo, verá clara-

mente que yo no le he achacado versos compuestos para dolerse de los caprichos de Filis, ni dicho cosa en descrédito de la *Academia de bellas letras* establecida en la calle de la Amargura...[1].» Une identification rigoureuse est, dans l'état actuel des sources biographiques sur Mora, impossible, mais l'imprécision volontaire de Zulueta doit s'expliquer par la facilité avec laquelle des allusions de cette nature étaient alors saisies par ses lecteurs de Cadix.

Au témoignage de son nécrologiste et collègue de rédaction à *La América,* le professeur de l'Université de Grenade déploya en cette ville une activité pédagogique non officielle tout à fait louable et désintéressée. « No limitaba al desempeño de la cátedra sus afanes : hombre de iniciativa, y naturalmente colocado por su privilegiado entendimiento y su instrucción ya muy notable á la cabeza de la juventud ilustrada, sin tregua luchaba contra el atraso intelectual y las rancias preocupaciones, y del extranjero hacía traer obras, que por entonces no tenían expedito curso. Así vino á ser aquella Universidad muy principal foco de luces, y establecimiento literario de los más adelantados de España. De los jóvenes que se distinguían allí junto á Mora aun vive D. Domingo Ruiz de la Vega; le precedieron en la tumba D. Francisco Javier de Burgos, el abate D. José Sicilia, D. Narciso Heredia, conde de Ofalia, y otros de no tan elevada suficiencia. Por falto de juicio tuviera Mora á quien á la sazón le anunciara que había de trocar muy en breve los libros por las armas, no teniendo la inclinación más remota á la carrera de la milicia... » — Parmi ces ouvrages étrangers que Mora introduisait, un peu en contrebande, à Grenade, se trouvait, au témoignage de Bentham lui-même (*The Works of Jeremy Bentham,* VIII [Edinburgh, 1843], p. 466), le *Traité de la législation civile et pénale* que le ministre protestant et futur membre du Grand Conseil à Genève, Et. Dumont, avait publié en français en 1802 à Paris en trois volumes in-8°, « extrait des manuscrits de l'auteur, » et sur lequel Mora fit un de ses cours. Ce détail, consigné par le philosophe de l'utilitarisme en 1821, démontre que Mora connaissait les théories de Bentham fort avant d'entreprendre la rédaction de la *Crónica*, bien que, dans le *Diccionario* de Mellado, il soit dit que ce fut à l'époque où il éditait ce périodique qu'il entra « en relaciones íntimas con el famoso jurisconsulto Bentham ». Mais la terrible rigueur de l'adage : *inter arma silent leges et artes* devait arracher, hélas ! trop tôt, le jeune professeur de droit aux spéculations théoriques pour le jeter sur un théâtre plus agité et plus périlleux que l'estrade d'une *aula* universitaire. Les événements de Bayonne, la tragédie du 2 mai 1808, qui en fut, à Madrid, l'immédiate répercussion, le soulèvement consécutif des provinces espagnoles contre la folle combinaison napoléonienne, vinrent

1. C'est aujourd'hui la *calle de Sagasta.*

brusquement bouleverser sa calme et poétique existence d'érudit. Comme tant de jeunes gens de son âge — auxquels, d'ailleurs, les vieillards eussent, s'il en eût été besoin, et les femmes elles-mêmes, donné l'exemple — Mora sentit bouillonner en son âme la haine de l'oppresseur et l'amour de l'intégrité nationale, incarnée alors — par une erreur presque générale, qui provenait du dégoût causé par Godoy — en le nom et la personne de Ferdinand VII, le revêtit d'un uniforme guerrier. « Sin más que ceder al general impulso, » a écrit Ferrer del Río, « Mora sentó plaza de soldado, y se uniformó y armó á sus expensas. Como tal hizo la campaña á las inmediatas órdenes de los generales, y había obtenido el nombramiento de alférez de caballería, cuando cerca de Ciudad-Real cayó prisionero, y conducido fué al cabo á Francia, tras de resistir con muy noble tesón á los halagos de los enemigos, que prendados de su extraordinaria cultura le ofrecieron posiciones brillantes. Nada tuvo por mejor que ser fiel á la santa causa de la independencia de su patria, y se resignó á la suerte de vivir lejos de ella, y sin libertad para más angustia. » Il est étrange qu'en 1848 l'auteur de la notice de Mellado ait affirmé que Mora s'était obstinément refusé à recevoir aucun grade « á pesar del influjo de su familia y de las instancias de sus gefes ». Il eût dû simplement déclarer que celui-ci s'était engagé comme simple soldat, car, que le titre de sous-lieutenant de cavalerie que lui donne Ferrer del Río soit exact, c'est ce qu'atteste son acte de mariage, en mentionnant expressément sa « profession de sous-lieutenant des dragons de Pavy », et il est avéré qu'en effet Mora était sous-lieutenant du régiment de dragons *de Pavía* et avait assisté à Bailén, quand, dans les derniers jours de mars 1809, il tomba entre les mains des soldats de Sébastiani, successeur de Lefebvre dans le commandement de la quatrième armée, et vainqueur, les 27 et 28 mars, à Ciudad Real, du comte Cartoajal. On se souviendra que ce dernier, en se repliant sur la Sierra Morena, avait été harcelé par les Français jusqu'à Santa Cruz de Mudela, sur les confins de la Manche et de l'Andalousie, et ce fut sans doute dans ces escarmouches que Mora perdit la liberté. Que ses nombreuses connaissances, surtout en matière de langues, lui aient rapidement acquis l'amitié des officiers français, qu'on lui ait même offert un poste brillant dans l'administration napoléonienne, voilà qui n'a rien que de fort vraisemblable. Il est, en tout état de cause, avéré qu'il refusa ces avances et qu'il se trouvait en janvier 1814 au dépôt des prisonniers espagnols d'Autun, où, le 19 de ce même mois, il contractait mariage avec Françoise Delauneux, née le 7 août 1791 en la cité éduenne et fille majeure de défunt Claude Delauneux, huissier au tribunal du district, et d'une Nicolle Chartenet, fille de Nicolas Chartenet, drapier à Arnay-le-Duc, et de Marie Leblanc : famille, on le voit, des plus modestes et aujourd'hui éteinte. Des actes

de ce mariage, que nous avons publiés en 1908 au numéro de septembre-octobre de la *Revista de Archivos : El casamiento de D. J. J. de Mora en Autun en 1814 según las actas originales* (p. 252-261), il résulte que, si le père de Mora vivait encore à Chiclana en 1813, sa mère était défunte, et que les publications de rigueur n'avaient pu se faire à Cadix, par suite d'une impossibilité prouvée authentiquement, ce qui nécessita une dispense spéciale du ministre de la justice, ainsi qu'« un certificat donné par plusieurs officiers espagnols, prisonniers de guerre du dépôt d'Autun, dont les signatures sont légalisées par M. le commandant dudit dépôt, attestant par serment que M. Demora *(sic)* n'a point contracté mariage dans sa patrie », outre le consentement, également « spécial », de « Son Excellence le Ministre de la guerre, ainsi qu'il est annoncé dans la lettre déposée à la Mairie et dont copie est jointe aux pièces justificatives du dit mariage, écrite le trois de ce mois par M. Delesque, capitaine aide de camp de M. le Général commandant la 18e division militaire à M. le commandant des officiers espagnols prisonniers de guerre au dépôt d'Autun. » Nous sommes, malgré d'actives investigations à Autun, dans l'ignorance la plus absolue touchant les circonstances de cette union, comme, d'ailleurs, de toute la captivité de Mora. Ce poète auquel la tragédie de la guerre de l'Indépendance n'a, malgré le rôle personnel qu'il y joua, pas inspiré un seul vers, fut-il victime du traditionnel « coup de foudre », ou son mariage avec la femme qui lui survécut vingt-trois années n'était-il qu'un calcul de raison? C'est ce qu'a négligé de nous apprendre l'auteur de la note : *La Viuda de D. José Joaquín de Mora* — sans doute M. Cárdenas, alors rédacteur du journal conservateur madrilègne et marié à l'une des petites-filles de la défunte — dans *La Época* du 25 février 1887, où est annoncé laconiquement le décès, la veille, à Madrid, de la quasi centenaire, le jour même où naissait son douzième arrière-petit-fils. Si Mora n'eût point été, lui qui a répandu à satiété les effusions de sa verve, si réservé sur sa propre personne, s'il eût laissé courir sa plume, si alerte et finement aiguisée, en des confidences analogues à celles de son ami Alcalá Galiano, la littérature espagnole des *Mémoires* compterait quelques pages curieuses, qui, si elles ne céderaient sans doute pas en pittoresque aux divertissantes fantaisies d'un P. A. de Alarcón dans la portion de ses *Novelas Cortas* — dont les trois volumes parurent, comme on sait, en 1881-1882, à Madrid, avec une biographie de l'auteur par D. Mariano Catalina — où l'officier fait prisonnier à Gérone narre sa captivité à Dijon et sa rencontre avec Pie VII à Montélimar en juin 1809, l'emporteraient en vérité historique sur ce populaire récit. Le fait que Mora traduisit le *Ninus II* de Brifaut nous a engagé à rechercher dans les fragmentaires Mémoires de ce dernier : *Récits d'un vieux parrain à son jeune filleul*, au tome I de ses *Œuvres*

éditées après sa mort, en six volumes in-8°, à Paris (1856) par Rives et Bignan, si l'on n'y trouvait pas une mention du prisonnier gaditain, avec lequel Brifaut, Bourguignon, eût pu faire connaissance lors du séjour forcé de ce dernier en sa province. Mais, quoiqu'il y soit question, page 285, d' « un auteur espagnol sans ressources et soutenu par les seuls secours de mes amis et de moi-même », dont Fiévée « mit en vogue un des romans... en le prônant dans son journal », il n'est que trop manifeste qu'il s'agit ici — pour des raisons chronologiques indiscutables, si l'on songe que la rédaction de Fiévée au *Journal de l'Empire* va de 1805 à 1807, date à laquelle Napoléon le remplaça par Étienne — d'un personnage différent, et que Brifaut, qui ne mentionne même pas *Nino II*, n'a connu, du moins personnellement, ni son traducteur, ni même, sans doute, les polémiques suscitées par sa version. Que la captivité de Mora ait été pour lui une occasion de perfectionner très efficacement sa culture, c'est ce qu'il semble avoir avoué implicitement. Ne lit-on pas, en effet, dans la notice de 1824, ce caractéristique passage (p. 254) : « En esta guerra fué hecho prisionero y conducido á Francia : *suerte que supo convertir en su provecho, perfeccionándose en los conocimientos de las artes y ciencias* » ? Et déjà Böhl avait, page 13 du *I. P.*, attesté qu'il fit en France de positives études : « Su valor y una suerte infausta le arrebataron del patrio suelo, y por su desgracia vino á cursar las aulas francesas. Seducido por frases altisonantes, abandonó el paraíso de la imaginación por el desierto de la filosofía, é incomodado sin duda de la dicha que ha dejado atrás, trata de seducir á los inocentes con la manzana sobredorada de la ilustración... » Ce passage doit être rapproché d'un autre, également de Böhl, *ibid.*, page 71, où il est parlé dédaigneusement d'une « ilustración adquirida en algunos meses de residencia en una oscura ciudad de Francia », et les termes : « quelques mois » ne contribuent pas à éclaircir cette obscure période de l'existence de Mora, pas plus que l'affirmation de Gil y Zárate, *disc. cit.*, page 162, qu'il avait fait, avant d'être restitué à sa patrie, un voyage à Paris et à Londres. « Hijo de la poética Andalucía, había ya visitado las márgenes del Támesis y del Sena, y enriquecido con variados conocimientos, no tardó en granjearse celebridad, constituyéndose en centro y guía de todos cuantos se sentían con amor á las tareas literarias. »

Quoi qu'il en soit, Mora était de retour dans sa ville natale à l'automne de 1814, puisque nous l'y verrons attaquer Böhl en septembre, et que, cette même année, il témoignera éloquemment de ses convictions royalistes et anti-bonapartistes en traduisant, avec un Avertissement et des notes, le pamphlet que Chateaubriand avait — acte d'un médiocre héroïsme, à pareille date — publié à Paris au début d'avril 1814 : *De Buonaparte, des Bourbons et de la nécessité de se*

rallier à nos princes légitimes pour le bonheur de la France et celui de l'Europe. Cet in-8° de 87 pages, réimprimé 3 fois dans le courant de 1814 et traduit la même année en allemand (Strasbourg) et en anglais (Londres) — le comte A. de Coëtlogon le rééditera encore en 1852 à Bruxelles comme arme de polémique contre Louis-Napoléon, — est, dans la version de Mora parue à Cadix chez l'imprimeur R. Howe, devenu un in-4° de 68 pages, intitulées : *De Buonaparte y de los Borbones por F. R. de Chateaubriand. Traducido al castellano por José Joaquin de Mora*, et Böhl le rappellera, le dimanche 21 juin 1818, à l'*Apéndice* du numéro 689 du *Diario mercantil*, au souvenir de son adversaire en ces termes respectueux : « Chateaubriand es conocido entre nosotros por la traducción que ha hecho D. José Joaquín de Mora, de su excelente obrita : *Bonaparte y los Borbones,* impresa en Cádiz en 1814, y el viaje de Jerusalen que nos ha dado traducido el apreciable editor de la *Minerva*[1], » note supprimée en 1820, dans la réimpression des *Vindicaciones*, p. 61-63, en conséquence de l'âpreté de la querelle, qui s'était si fort envenimée dans l'intervalle. — Ce dut être au début de 1815 que Mora, qui ne pouvait, sans ressources, gagner décemment sa vie à Cadix, ville absolument ruinée, se rendit, pour la première fois, à Madrid, afin d'y exercer la profession d'avocat. L'affirmation précise de Galiano, I, 418, ne nous permet pas de douter que son plan ait échoué. « Después de varios vaivenes en la suerte, venido á pobreza y casado, había vuelto á la carrera de las leyes, seguida en su mocedad é interrumpida por la militar en la guerra de la Independencia. Pero más que letrado era literato, y además, no pudiendo practicar aún como abogado, con tareas literarias se buscaba el sustento. » D'après Ferrer del Río, la fondation de la *Crónica* aurait été précédée par celle d'une *Academia de literatura,* résurrection de celle de Cadix, dans la maison de Gil y Zárate, et de cette Académie auraient été membres, avec Mora, le naturaliste et philosophe Isidro Ramón Fernández, l'humaniste et orateur Manuel de Sampelayo, l'infortuné Manuel Ruiz y Belluga — dont l'assassinat, certaine nuit de 1821, à Madrid, vint faucher le talent en sa fleur, — le doux et galant poète Mariano Mestre y Romeu, qui a su associer le culte de la fantaisie à l'exercice de hauts emplois administratifs, et José de la Revilla. « Allí se traducían los autores clásicos latinos, franceses é italianos, y aun los ingleses por algunos ; allí se leían y se analizaban los mejores poetas y prosistas españoles ; allí cada cual presentaba las obras de su ingenio propio, no en demanda de aplausos, ni con el designio de formar una compañía de alabanzas mutuas, sino para juzgarlas con rigor provechoso y sin pensar todavía en dar á luz tan imperfectos ensayos. » La préexistence de ce cénacle

1. La traduction d'Olive a paru à Madrid, en 1817, in-4°.

— que la police ne tarda pas à dissoudre, mais qui n'en subsistait pas moins, quoique sans liens apparents — expliquera en partie les allures littéraires de la *Crónica.*

Sur la naissance de ce périodique, nous ne pouvons que répéter le témoignage de Gil y Zárate, d'après lequel, on l'a vu, il vint au monde après des efforts inouïs et inconcevables en 1848. En faisant la part de l'exagération de l'apologiste de Mora — si frappante quand il prétend, *p. ex.*, de façon absolue qu'à cette époque la presse espagnole était muette et que « sólo de vez en cuando daba el *Diario de Madrid* testimonio de que aun existia en España quien se ocupase en hacer versos, con necias composiciones, cuya ridiculez ha quedado en proverbio » — il suffirait — puisqu'un *Catalogue* raisonné des publications périodiques en Espagne, analogue à notre Hatin, n'existe pas — de jeter un coup d'œil dans les *Apuntes para un catálogo de periódicos madrileños desde el año 1661 al 1870,* de E. Hartzenbusch (Madrid, 1894), pour se persuader qu'en effet la disette d'organes scientifico-littéraires était alors très réelle à Madrid. Si maigre que nous semble aujourd'hui la *Crónica,* il n'est pas moins certain que, jugée aux critères de l'Espagne de 1817 et replacée dans son milieu historique, elle représentait un effort louable et possédait un véritable mérite de nouveauté. Son premier numéro porte la date du mardi 1er avril 1817 et n'est muni, à l'*Introducción* de deux colonnes qui en résume le programme, d'aucune mention éditoriale. Mais ce numéro avait dû être précédé d'un prospectus, que nous n'avons pas réussi à retrouver, et que Böhl mentionne expressément dans la lettre imprimée au numéro 3 : « Muy Señores míos : me ha parecido muy bien el prospecto de la *Crónica científica y literaria, etc.* » Cette dénomination : « muy Señores míos » indique également que Böhl savait, peut-être grâce à ce même prospectus, que la rédaction n'appartenait pas à un seul, et, au cours de la querelle caldéronienne comme en d'autres circonstances encore, il sera parlé tour à tour de « el editor » et de « los editores » de la *Crónica.* Leur nom n'apparaît pas dans la collection du périodique, sauf au numéro 309, où l'annonce de sa transformation est signée : *M. E. de Gorostiza* — l'auteur de *Dieguito* et *Indulgencia para todos,* dont Böhl dira, le 16 avril 1825, à Julius : « Gorostiza zeigte einiges Talent in seinen ersten dramatischen Versuchen : der Liberalismus verwandelte ihn in einen elenden politischen Schmierer & seine jugendliche Heiterkeit in Gift & Galle. » D'après E. Hartzenbusch, *op. cit.*, p. 24, A. de Letamendi était troisième rédacteur, détail qu'a dédaigné de préciser Ferrer del Río, qui se borne à reproduire Gil y Zárate, en renchérissant de la sorte sur son apologie, déjà hyperbolique : « Tras de estas palabras elocuentes y pronunciadas por Gil de Zárate en solemne ocasion literaria, pálido y descolorido fuera cuanto se adicionase ahora, para encarecer el

mérito de quien á todo riesgo alzaba la antorcha de la ciencia entre las tinieblas de la ignorancia. Al considerar que la oscura é inofensiva *Academia de literatura* excitó los recelos de la policía, y se hubo de disolver muy pronto, y que la *Crónica científica y literaria* siguió con vida, se penetra de sobra la série de obstáculos y de tropiezos que embarazó al Sr. Mora en su empresa laudable, y á la par suben de punto la admiracion hácia su voluntad bien templada y la gratitud por sus esfuerzos fructuosos, que bastarían á asegurarle imperecedero renombre. Si no hubiera espíritus llenos de abnegacion y resueltos al sacrificio por el triumfo de la libertad y la justicia, la tiranía se perpetuara en el mundo y constituyera toda su historia, como se patentiza entre los musulmanes, que, fatalistas por esencia, doblan la cerviz á toda coyunda. » C'est avec les vains exercices d'une semblable phraséologie, aussi creuse qu'inopportune, que l'on a trop souvent confondu, et que l'on s'obstine à confondre trop souvent encore, en Espagne, l'austère et objective Histoire, non moins que la saine Critique. En fait, la *Crónica* n'a guère été, jusqu'à sa transformation en organe politique quotidien, qu'un journal semi-aulique, à tendances manifestement officieuses. A maintes reprises, l'on jurerait ouïr la vieille *Gaceta*, vénérable aïeule que la malice populaire castillane a sacrée reine de mensonge. Que l'on compare, par exemple, le récit de la mort et des obsèques de Marie-Isabelle-Françoise de Bragance dans l'une et l'autre feuilles, et l'on jugera à sa valeur adéquate la *galéjade* méridionale du nécrologiste de Mora. On trouvera au numéro du mardi 5 janvier 1819, immédiatement après le thrène d'Alcalá Galiano dont il sera parlé plus bas, l'*artículo remitido* auquel nous renvoyons, apologie de la feue reine — de ses vertus sans nombre, fomentées par la plus chrétienne des éducations, de sa piété catholique et inépuisable, de ses conjugales aptitudes — écrite par une plume qui eût rendu des points à celle de Juan de Becon. « Era por caracter bondadosa y reflexiva; y estas virtudes, fomentadas por una educacion cristianísima, habian fructificado en su alma de un modo maravilloso. Sentada sobre el trono, su primer cuidado fue siempre servir de ejemplo á sus vasallos : nadie le aventajaba en dar testimonios de respeto y reverencia á Dios y á las cosas santas. En sus tareas era la misma sencillez y honestidad, y en su trato una escuela de modestia y circunspeccion. Al Rey le amó siempre con aquel extremo que es consiguiente á la vida conyugal, animada por la inclinacion natural, y sostenida por la religion; pero al mismo tiempo nadie le miró con mayor respeto. Nunca confundió los representados de Soberano y de Marido, *etc., etc.* » Mais Ferrer del Río avait-il seulement jeté le plus fugitif coup d'œil, lorsqu'il exaltait les qualités si merveilleusement messianiques de son fondateur, à travers la collection de la *Crónica?* Nous nous permettrons d'en douter, encore

qu'un tel examen eût été peu malaisé, si un exemplaire complet de ce périodique est conservé à la *Biblioteca Nacional* madrilègne sous la cote : R $\frac{1}{42064\text{-}8}$.

Son titre était modeste : *Crónica Científica y Literaria*. Elle paraissait les lundi et vendredi de chaque semaine, par quatre pages, de 0,250 × 0,152, d'un texte à deux colonnes agréablement imprimé par Repullés, *plazuela del Angel*, sur ce beau papier espagnol vergé de l'époque, qui assure aux ouvrages édités alors une immortalité matérielle déniée à nos modernes publications sur pâtes de fibres végétales[1]. Elle coûtait 6 *cuartos* le numéro séparé, et 20 *rs. vn.* par trimestre. Elle conserva son caractère avec assez d'unité jusqu'au 13 mars 1820, date à laquelle elle fut transformée en quotidien politique, avec l'appellation nouvelle : *El Constitucional, ó sea, Crónica Científica, Literaria y Política*. Elle ne dévia guère, jusqu'à sa disparition, le dimanche 31 décembre 1820, de la ligne de conduite que lui avait tracée Gorostiza, qui était celle du royalisme constitutionnel, de ton étrangement modéré, si l'on songe aux feuilles qui ne tardèrent pas à être publiées, en cette ère inoubliable du *trágala:* l'*Espectador,* des « masones », l'*Eco de Padilla,* des « comuneros », le *Zurriago,* de Morales, ce Marat pour rire, *etc.* Au témoignage de Bentham en 1821 (*Works*, II, 276), elle fut « the most popular, the most ably conducted

1. Les bibliophiles futurs déploreront, sans doute, le mercantilisme de la fin du xixe siècle — car il faut espérer que le xxe saura résoudre le problème de la fabrication d'un papier durable, quoique à bon marché — qui a fait imprimer sur une matière qui s'effrite et se casse comme du verre, au bout de quelques années, tant d'Œuvres d'une considérable valeur. En Allemagne, on s'est déjà préoccupé à juste titre de cette très importante question de la conservation des monuments de l'Intelligence. Nous recommandons surtout la lecture de la dissertation du Dr W. Herzberg, chef de la section d'examen technique des papiers et matières textiles au *Materialprüfungsamt* de Gross-Lichterfelde (West) : *Schutz unseren Geistesdenkmälern* (Berlin, J. Springer, 1908), de celle, aussi, du Dr E. Kirchner, de Chemnitz, dans la *Festnummer* du *Wochenblatt für Papier-Fabrikation* (juin 1908 ; Biberach a. d. Riss, Güntter Staib) : *Die Dauer der Schreib- und Druckpapiere,* et de l'article : *Druckpapier und Geistesdenkmäler* dans le *Literaturbl.* de la *Fkft. Ztg.*, du 19 juillet 1908 (n° 199). Les germanisants n'auront pas été sans s'étonner à la constatation que des ouvrages comme les *Monumenta Germaniae historica* sont imprimés (depuis 1906) sur vulgaire papier de cellulose, de même que les *Gött. gelehrte Anzeigen (id.),* les *Sitzungsberichte der Kgl. Preuss. Akad. der Wiss.* (1882), *etc., etc.*, sans parler de la majorité des volumes de l'*Allg. D. Biogr.* Pire est encore le papier de Revues cependant sérieuses : *Das Literarische Echo* (depuis 1906), *Westermanns Monatshefte* (1904), *Sozialistische Monatshefte* (1907), *Kunstwart* (1907), *etc. etc.* On jugera de la nature du mal, si l'on considère que dès 1908 la *Königl. Bibl.* berlinoise a dû retirer de la circulation la neuvième édition (1881) de : *System und Geschichte des römischen Privatrechts,* de G. F. Puchta, par suite de l'état, totalement ruineux, de cet ouvrage. Et qu'aurions-nous à dire des journaux, archives inappréciables pour les historiens de l'avenir ? Un gouvernement soucieux de la culture ne devrait-il pas exiger que les exemplaires du dépôt légal fussent imprimés sur papier de chiffons ? Il n'est pas jusqu'à M. Jules Huret qui n'ait eu vent des mesures préventives prises en Allemagne dans ce sens. Cf. dans le second volume de : *En Allemagne,* les paroles qu'il met sur les lèvres de M. Minkowsky à Kœnigsberg, p. 284.

and the most distinguished of the Madrid daily papers. » Sa collection complète forme 602 numéros in-folio. On aura une idée approximative de sa diffusion en Espagne en lisant, au-dessous du titre, l'indication suivante, que nous transcrivons du numéro 185, mardi 5 janvier 1819, précité :

Aviso á los señores Suscriptores. Con el número 184 empezó la suscripcion al [octavo trimestre de la Crónica científica y literaria; al cual y siguientes se suscribe en *Madrid* en la [librería de Orea, Red de S. Luis, en *Barcelona* en la de Brusí, en *Cádiz* en la de Castillo, en *Córdova* en la de [Santaren, en la *Coruña* en la de Cardesa, en *Sevilla* en la de Hildalgo, en *Santiago* en la de Romero, en *Valencia* [en la de Cabrerizo, en *Zaragoza* en la de Sanchez, en *Málaga* en la de Aguilar, en *Pamplona* en la de Longas, [y en *Murcia* en la de Don Tomás Juan Serrano. El precio de la suscripcion es de 20 rs. vn. por tres meses, [siendo el porte por cuenta de los señores Suscriptores. Cada número suelto se venderá en Madrid en la misma [librería de *Orea,* y en la de *Hurtado,* calle de las Carretas, *Villa,* plazuela de Santo Domingo, y *Minutria,* [calle de Toledo. = Los sugetos que nos dirijan artículos ó cartas sobre cualquier asunto relativo á este [periódico, se servirán remitirlo franco de porte, sin cuya circunstancia no serán recibidas por los editores.

Mora a, d'ailleurs, affirmé, dans *Los mismos contra los propios,* qu'il eût édité quotidiennement la *Crónica,* dès l'automne de 1818, — preuve certaine de son succès, — si l'autorisation officielle lui avait été octroyée, et nous savons par le témoignage de la femme de Böhl (*A. H. P.,* p. 48) qu'à Cadix « quizá llegarán á una docena » les personnes abonnées à la feuille de l'adversaire de son mari, quoique, se hâte-t-elle d'ajouter, il y en ait d'autres « que la reciben y no la leen », affirmation dont l'ambiguïté semblerait impliquer un aveu honteux de la popularité, relative, de la *Crónica* à Cadix, où le fondateur devait être très connu. Il nous est impossible, par contre, d'expliquer documentairement en vertu de quelles circonstances Mora, dont le credo politique était alors, à peu de choses près, celui même de Böhl, en vint à concevoir ce dernier comme le représentant d'une doctrine pernicieuse, le propagateur d'une théorie anarchique, le champion d'un système corrupteur de la morale en même temps qu'attentatoire au bon sens : nous avons nommé le romantisme. Sans doute, son ignorance absolue de l'idiome d'Allemagne, en l'obligeant à se documenter sur ce pays et sa littérature à des sources médiates — c'est-à-dire surtout françaises, et que possédait-on de sérieux en France, en 1818 et 1819, sur la pensée romantique d'outre-Rhin? — nous

fournit-elle l'une — et non, peut-être, la moins grave — des raisons de son absurde parti pris[1]. Niera-t-on, d'autre part, l'influence que dut exercer sur Mora — que l'on se souvienne de Francisco Comella exploitant son union avec une Allemande dans la confection de truculents « drames d'histoire » teutonne — le fait de son mariage avec Françoise Delauneux, — dont l'activité en Amérique démontre, sinon la culture véritable, du moins l'intelligence et l'esprit d'initiative — et qu'il ait trouvé en cette Française un appui, voire un encouragement à persévérer, lui classique par éducation, dans la défense d'une cause que tant d'honnêtes manœuvres de plume, en pays latins, considéraient simplement comme la cause des honnêtes gens? Mais, même après ces suggestions, il reste vraisemblable qu'un mobile plus directement personnel et irritant intervint dès l'origine du débat pour l'envenimer et en compromettre l'objective solution. Déjà Galiano affirmait, dans ses *Memorias* — et la lettre à Schlegel le démontrera encore — que D[a] Francisca avait été « antes muy amiga de Mora » et qu'elle se trouvait « reñida con él » au moment de la querelle caldéronienne. Comme le père de Mora habitait à Chiclana, où résida si longtemps la femme de Böhl en la belle demeure dont Fernán Caballero a donné une description si poétique dans *No transige la conciencia,* roman publié en 1856 au tome II de la *Rev. de cienc. lit. y art.* sévillane, ne pourrait-on supposer qu'une brouille était venue diviser les deux familles? Dans sa très violente riposte à Mora, motivée par la publication de *Los mismos contra los propios*, cette même D[a] Francisca a traité son ancien ami de « Paillasse », et, tout en laissant expressément entendre qu'elle voulait ne pas aborder ce chapitre, rappelé le souvenir de générosités anciennes. « A nadie debe constar mejor que al señor *Mirtilo* cuanto confronta con el temple de mi alma la generosidad » (*A. H. P.*, p. 45-46). Böhl lui-même n'avait-il pas

1. *Cf.*, dans les *Études de Littérature méridionale* (Toulouse-Paris, 1907) de M. J. Amade, le chapitre : *L'Influence du Nord et le Génie Latin* (p. 3-19), comme moderne illustration de notre interprétation de l'attitude de Mora. « *Toutefois,* » écrit l'auteur, champion un peu trop intrépide du Midi contre le Nord, « *qu'il nous soit permis de faire observer que l'importance prise chez nous par les littératures septentrionales doit être considérée, sinon comme la seule cause ou même la principale, au moins comme l'une des principales causes, j'entends l'une des plus actives et immédiates, de cet état d'anarchie où nous nous trouvons* » (p. 7). A un siècle de distance, c'est, à peu près, la thèse de la *Crónica* qui réapparaît en cette phrase, à moins que l'on ne veuille y voir une sorte de « gobinisme » à rebours, d'ailleurs tout aussi dangereux pour la cause de l'hispanisme scientifique en France. *Cf.*, en outre, la tirade : « *Les longues étendues recouvertes de neige, plongées en d'opiniâtres brouillards, où les hivers sont interminables et le soleil se montre rarement, etc.* » (p. 8), qui nous révèle une conception de la nature septentrionale à peu près identique à celle de Cervantes dans son *Persiles.* (Voyez à ce sujet K. Larsen : *Cervantes'Vorstellung vom Norden,* dans les *Stud. zur vergl. Litgesch.*, V, 273 *seq.*, travail que nous nous étonnons de ne pas voir cité dans l'étude : *L'ultimo romanzo del Cervantes*, de M. P. Savj-Lopez (*Studi di fil. mod.*, I (1908), 54-77.) Mais attendons le livre de M. R. Schevill.)

dit (*I. P.*, p. 65 [*La verdad sin máscara*])[1] : « Que el editor de la *Crónica* quiera chocar con ciertas personas, á quienes ha debido hartas pruebas de verdadera amistad, es una ingratitud nada nueva en este miserable mundo ; pero que haga servir para este fin un periódico, emprendido á favor del adelantamiento de las luzes..., es cosa que aturde, y manifiesta tan increible audacia por un lado, como singular paciencia por el otro? » N'a-t-il pas, enfin, avoué (*A. III. P.*, p. 86), à la date du 20 mars 1819, que le prétexte mis en avant par lui — car le numéro 204 de la *Crónica* n'avait parlé que de son « odio encarnizado » contre le journal, sans en mentionner le fondateur — d'une haine acharnée « contra el editor de la *Crónica* », n'existait pas, dénégation dont on sait, en de pareilles querelles, le peu de signification? « Hasta ahora un ódio personal siempre se ha fundado en algo ; mas siendo asi que el Germano-Gaditano ha visto y hablado á Mirtilo tres ó cuatro veces en toda su vida : que los dos han seguido carreras distintas : que ninguna clase de competencia ha habido entre ellos ¿qué posibilidad de ódio personal existe? » Cette insistance n'est-elle pas caractéristique, surtout si l'on considère que la femme de Böhl (*III. P.*, p. 67) place sur les lèvres de Mora l'affirmation que « *Bolonio* » et sa « pesada correspondencia » n'ont pas moins incommodé le dit Mora que « la visionaria *C....a* » ? Si donc, encore que ne s'étant pas vus souvent, les deux adversaires avaient entretenu des relations épistolaires antérieurement à leur dispute, n'est-on pas en droit de supposer que celle-ci se compliqua fort vite, comme nous l'écrivions, d'éléments étrangers au débat, pour en retarder l'issue et en faire dévier la marche? Böhl n'a, malheureusement, rien dit à ce sujet dans sa correspondance avec Julius, bien que les rares mentions qui s'y rencontrent de Mora indiquent qu'il existait entre les deux hommes une haine véritable. Le 30 juin 1818, envoyant au docteur hambourgeois les numéros parus du *Diario mercantil* relatifs à la querelle, il déclarait déjà : « Dieser Streit hat mehr Aufsehen gemacht, als ich es erwartete ; in Hinsicht des Gegenstandes sind die Stim̄en getheilt, was aber die Führung des Streites betrifft, so sind alle Stim̄en für mich, da sich mein Gegner höchst ungerecht benom̄en & durch seinen Hass gegen mich & Schlegel verleitet, das unsinnigste Zeug von der Welt ans Licht gefördert hat. » Et la dernière allusion que nous ayons à relever dans cette même correspondance démontre

1. Il se réclame, dans cette âpre satire, de Phèdre :

Excedit animus, quem proposuit, terminum ;
sed difficulter continetur spiritus,
integritatis qui sincerae conscius,
a noxiorum premitur insolentiis.

L'expression *Payazo* avait, d'ailleurs, été appliquée à Mora par Böhl avant sa femme (*I. P.*, p. 107 et 108).

combien, malgré les années, il en voulait à celui qui l'avait si rudement traité. Le 26 janvier 1826, il le qualifie encore, en effet, de « misérable adversaire », prenant ainsi congé, dans ses lettres à Julius, de l'exilé de l'absolutisme triomphant, dont le départ pour l'Amérique effacera désormais le souvenir actif de l'esprit de Böhl. « Mein elender Gegner — telle est sa phrase — ist jetzt auch in London & schreibt Lobreden auf die heroischen Häupter der amerikanischen Insurgenten ! » Si donc Mora, assagi par les années et les aventures, et mûr pour l'Académie espagnole, s'est, à son retour dans sa patrie, érigé en parrain spirituel de Fernán Caballero, s'il a même traduit, d'après le texte français original, la *Gaviota*, qui pour ce motif reste l'œuvre la mieux écrite de la créatrice du roman de mœurs provinciales, au XIXe siècle, *tras los montes*, nous ne verrons en cette conduite chevaleresque que la manifestation d'un remords tardif et comme l'expression de vouloir réparer en la fille l'injustice naguère commise en la personne du père. Mais ce n'eût point été, pour le vieux romantique teuton gallophobe, l'un des moindres motifs de stupeur, si, revenant soudain, quelques lustres après sa mort, des champs d'asphodèles où son ombre devise, peut-être, avec l'ombre de Herder — *Franzosenfresser* comme lui — il lui eût été donné de voir la dame d'atour des Montpensier à Sanlúcar et à Séville, sa bien-aimée *Cäcilie*, marcher joyeusement à la gloire en compagnie de *Mirtilo Gaditano* et de ce Français — il s'agit d'Antoine de Latour — dont elle a exalté, le 6 septembre 1866, résumant en ces paroles son jugement sur la vertu française la plus spécifique, la « finura tan delicada y francesa, que sabe sacar agua de donde no hay manantial » [1] !

Ce sera le devoir du biographe scientifique de Mora d'examiner si Böhl n'a pas, en définitive, sur son ennemi la supériorité du caractère, et si, tous droits concédés à l'évolution logique des idées et à la consécutive et nécessaire mutation des croyances — est-il besoin de répéter le lieu commun que seuls les sots ne changent jamais ? — le

1. Lettre à F. de Gabriel, dans Asensio, *op. cit.*, p. 132. C'est M. Morel-Fatio qui a fixé documentairement (*ub. sup.*, p. 343) le point, important, de la traduction de la *Gaviota* par Mora — nous avons, d'autre part, démontré en 1907, dans le *Bull. hisp.*, que la *Familia Alvareda* avait été originairement écrite en allemand — qui la fit paraître dans *El Heraldo*. Nous avons recherché à Madrid dans la collection de ce journal, si, à l'annonce du feuilleton (n° 2132, 4 mai 1849), ou au commencement de celui-ci (n° 2136, 9 mai 1849), il ne se trouvait pas quelque mention de l'acte de Mora : vaine perquisition. Nous ajouterons que l'*Ana María* dont parlait ce dernier dans sa lettre à Fernán n'était pas, comme l'a cru M. Morel-Fatio, un « roman feuilleton », mais bien l'auteur même du récit *Juana de Arco*, commencé au numéro 2193 et achevé au numéro 2237 du *Heraldo*, qui publia aux numéros 2239 (7 septembre) -2255 (26 septembre) *La familia Alvareda*, ce qui explique suffisamment le passage de la dite lettre. — Quant à notre assertion touchant la persistante gallophobie de Herder, *cf.* à ce sujet la note 4 de la *prolusione* précitée de M. Farinelli, *Studi di fil. mod.*, I, 30.

souple légiste, le versificateur adroit, l'orateur disert, le pédagogue averti, l'érudit sans morgue, le politicien de ressources, le chroniqueur facile — car tout cela, Mora le fut, et à un degré éminent — n'apparaît pas, aux yeux du rigide moraliste, au-dessous de cette humble figure d'honnête homme laborieux et modeste, qui eut, certes, des faiblesses, n'étant et n'ayant pas voulu être un héros — il connaissait trop bien son Pascal — mais ne faillit jamais gravement à l'idéal qu'il s'était laborieusement construit en ses années de jeunesse. Et ce même biographe consentira, peut-être, à tracer un consciencieux parallèle entre Mora et Alcalá Galiano, et éclairer, par là, d'une lumière révélatrice l'histoire éthico-politique, si mal connue et si suggestive, de l'Espagne libérale dans les deux premiers tiers du dernier siècle. Sans anticiper sur une tâche qui sort trop manifestement du plan de cette étude pour que nous ne nous bornions pas à la suggérer à autrui, il nous serait difficile de ne point observer — car nous avons trop à cœur l'impartialité pour que nous nous contentions d'insinuations vagues — que l'homme qui, en 1823, traduira le matérialiste *Essai sur les préjugés* de l'athée Holbach, en en illustrant le texte de notes dont le radicalisme compense le petit nombre; qui, en 1825, agrémentera d'une *préface* furieusement anticléricale sa version castillane de l'*Abrégé des Vies des anciens philosophes,* œuvre posthume attribuée, sans trop de preuves, à Fénelon, avait été, dans les colonnes de la *Crónica*, le flagorneur de Ferdinand VII et du régime de la première réaction absolutiste, avant de devenir l'homme d'affaires du Bourbon en ce mystérieux voyage à Rome de 1819, dont il sera question dans la *Deuxième Partie*[1]. Et si Alcalá Galiano, qui

1 *Ensayo sobre las preocupaciones escrito en frances por el Baron de Holbach, y traducido con correcciones y adiciones por José Joaquin de Mora. Assiduitate quotidiana et consuetudine oculorum assuescunt animi, neque admirantur, neque requirunt rationes earum rerum quas vident. Cicero De Nat. Deor. Lib.* 2 (Madrid, 1823). Cette traduction renferme à l'*Advertencia del Traductor* la déclaration suivante (p. 5) : « Si se compara lo que dice el autor sobre las preocupaciones sacerdotales, monárquicas y aristocráticas á lo que todos los días estamos viendo, se vendrá en conocimiento de la necesidad en que nos hallamos de hostilizar á tan poderosos enemigos. Esta necesidad es tanto mas imperiosa en el dia, cuanto mas se aproxima la gran crisis que ha empezado á experimentar une parte de la Europa, y que no será posible evitar en la que hasta ahora se ha preservado de ella. Cuanto más se debilite la fuerza de las preocupaciones, menos resistencia opondrán los que de ella sacan su bienestar. » — *Compendio de las vidas de los filósofos antiguos escrito en francés por Fenelon y traducido al castellano por J. J. de Mora, miembro del instituto de la educacion de Florencia y de las sociedades económicas de Cádiz, Madrid y Granada* (Paris, Cormon y Blanc, 1825). En six très faibles pages de *Préface*, Mora discute sur l'origine de la philosophie, parle des « puros raudales de la filosofía antigua », du « cenagal del Escolasticismo », des prêtres du Moyen-Age « interesados en perpetuar la ignorancia y en esclavizar el entendimiento », etc. La seule originalité du traducteur de ce livre consiste à avoir augmenté les articles *Socrates* et *Plato*. Notons qu'en 1822, il avait mis également en castillan l'insipide recueil d'anecdotes de style « lacrymal » de J.-N. Bouilly : *Les jeunes femmes* (Paris, *s. a*. [1819], 2 vol. in-12), sous le titre : *Las Jóvenes, obra escrita en frances por J.-N. Bouilly, ... y traducida al castellano por J. J. de Mora, etc.* (Madrid, 1822, 2 t. in-12). Une note

n'a point été lui-même — tant s'en faut — un pilier de vertu politique[1], a dû avouer qu'à l'époque de sa conversion au libéralisme, son ami ne fut pas « tan acertado hablando cuando escribiendo » (II, 161) — assertion répétée par M. Amunátegui, qui écrit (p. 25) que la conduite de son héros apparut « á veces ambigua y tortuosa » — nous nous garderons de récuser un tel témoignage, alors que viennent éloquemment le confirmer en cette période les rares pièces imprimées de Mora possédant un caractère politique et qui s'intitulent — sa *Minerva Nacional* est encore dans le ton du *Constitucional*[2] — *Consejos que dirige á las cortes, y al pueblo español, Jeremias Bentham* (Madrid, 1820, 19 pages in-12)[3]; *Versos que en celebridad de haber sido elegido Diputado en Cortes D. P. A. Cosio dijo Don J. J. de Mora el dia 4 de Junio de 1820* (Madrid, 1820, fol,); *Discurso inaugural..... en el*

manuscrite sur la feuille de garde du tome I de l'exemplaire de la *Bibl. Nac.* madrilègne nous apprend que ces innocentes élucubrations furent condamnées par l'Église : « Prohibida esta obra compuesta de dos tomos en edicto del Emmo Sr. Cardenal Arzobispo de Toledo su fecha 4 de Abril de 1827. » Il est amusant de constater qu'un autre ouvrage — peu différent d'esprit — du « sensible Bouilly », les *Contes à ma fille*, a été, par contre, très longtemps classique dans les cours de français des Lycées allemands. Nous en possédons une cinquième édition (Leipzig, 1879), annotée par un Dr E. J. Hauschild.

1. La perte de ses *Memorias*, dont la portion publiée s'arrête à 1824, nous a malheureusement privés de sa propre interprétation de sa conduite, qui n'eût pas manqué d'être intéressante, en nous présentant sous un jour peut-être nouveau ce Gaditain « à la taille petite, à la figure disgracieuse, mais aux yeux pleins d'intelligence et de vie » (G. Hubbard, *op. cit.*, p. 129), dans la bouche duquel la langue castillane réunissait « à la fois la mélodie de l'italien, l'âpreté de l'arabe, la vigueur du saxon, la grâce du provençal, tout cela joint à une majesté qui n'est qu'à elle », s'il faut en croire E. Quinet (*Mes Vacances en Espagne* [Paris, 1846], p. 59 : *Un professeur*).

2. Madrid, *Bibl. Nac.* : $\frac{U}{9451}$ Le tome I, seul publié, in-8° de 384 pages (Madrid, Repullés), comprend quatre livraisons, qui vont de mai à juillet 1820 et dont le contenu est purement politique. L'indication exacte de ce contenu est dans Hidalgo, *Dicc.*, V (Madrid, 1872), page 427. La *Minerva* était signalée, en termes désagréables pour l'éditeur, mais frivoles, à la note : *Fogli pubblici a Spagna*, vol. IV pour 1820 du *Giornale encicl. di Napoli*, page 119. L'*Allg. Repert.* la mentionne, mais sans commentaires, comme « redigiert in Quartalheften », vol. II de 1820, page 261.

3. D'après le *Constitucional* du 18 août 1820, les conseils de Bentham représentaient le « desahogo de su alma sensible al ver la carrera inmensa que abre al genio de la libertad la revolucion de España ». Ils tendaient à détourner les Espagnols du projet de créer une deuxième Chambre, repaire de privilégiés, en leur montrant les maux produits en Angleterre par la coalition « de los pocos que mandan contra los muchos que obedecen ». Le texte anglais se lit au tome VIII des *Works* de Bentham : *Letter to the Spanish nation on a then proposed House of Lords*, pages 468-470. La *Revue Encyclopédique* de janvier 1821 (t. IX, p. 155) a signalé cette traduction de Mora, « l'un des hommes les plus populaires » de Madrid. Un autre pamphlet de Bentham : « *On the liberty of the press and public discussion* » (II, 275-297), eût été également traduit en espagnol par Mora, s'il n'en eût été empêché à la suite de difficultés avec la police qui le firent, en 1821, jeter illégalement en prison, d'où il ne tarda pas, cependant, à être relâché. Quant au *Discurso* de l'*Ateneo*, la *Revue Encycl.* d'août 1821 (t. XI, p. 424) en a donné une analyse, signée *A. T.*, où Mora est défini : « Un savant distingué par ses vertus autant que par ses profondes connaissances. » On en trouvera également une *notice* au tome VII du *Censor*.

Ateneo Español..... al abrir concurso de Derecho natural, etc. (Madrid, 1821, in-8°), discours où n'est pas épargné le « despotisme », pas plus qu'il ne l'a été dans le Cours lui-même, inauguré le 7 mars 1821. Sans doute, il est inexplicable que M. H. Breymann ait, dans sa *Cald.-Lit.*, donné, page 50, sans aucune observation, comme existant, un *Teatro de D. Pedro Calderón de la Barca, precedido de un prólogo,* soi-disant édité par Mora à Cadix en 1845, in-folio, alors que l'unique source de laquelle dérive ce renseignement est — bien que M. Breymann oublie de le mentionner — le *Diccionario* de Hidalgo, IV, (Madrid, 1870), page 518, lequel interprète trop largement une notice parue en 1845 au tome VI du *Bolet. bibliogr. esp. y extr.*[1]. Du moins, si Mora n'édita pas ce *Théâtre* projeté, dans lequel nous eussions retrouvé l'adversaire de Böhl brûlant ce qu'il avait adoré aux beaux jours de la *Crónica,* a-t-il, à son retour en Espagne, assez clairement documenté la nuance de ses convictions conservatrices — sincères, on voudrait le croire, si elles n'apparaissaient un tantinet surprenantes à qui se remémore le ton qui règne dans plusieurs de ces productions, si variées, issues de l'exil de Londres et la conduite de Mora en Amérique. L'ex-collaborateur de José Maria Blanco-White ; le fournisseur littéraire de l'expert faiseur de livres R. Ackermann — premier libraire de Londres qui ait songé à s'enrichir par le procédé auquel certaines maisons d'édition parisiennes ont dû leur fortune : la fabrication d'ouvrages pour l'Amérique latine — et rédacteur de ces périodiques qu'il faut lire au *Brit. Museum : No me olvides, Museo Universal de ciencias y Artes, Correo literario y político de Londres*, ou de ces ingénieux catéchismes de vulgarisation scientifique dont le *Catecismo de gramática latina* pourrait être considéré comme type ; le compilateur et traducteur infatigable qui passe de Walter Scott à Clavigero, et des Arabes envahisseurs de l'Espagne à la *Gymnastique du beau sexe* avec une aisance merveilleuse ; le dilettante qui, à peine posée sa plume de traducteur espagnol des *Mémoires de la Révolution du Mexique et de l'expédition du général Mina* ou de la *Description abrégée du monde, comprenant la Description de la Perse, etc.*, rime ces compositions faciles du *No me olvides*, de la *Gimnástica del bello sexo,*

1. Cette notice, que n'a pas cru devoir citer Hidalgo, a la teneur suivante : « *Teatro de D. Pedro Calderon de la Barca, precedido de un prólogo, por D. José Joaquin de Mora. Cádiz, 1845. Imprenta de la sociedad artística y literaria. Madrid, librerías de Sanchez y Europea de Hidalgo.* Entrega 1ª. Precio por suscricion. 3. Esta obra constará de 4 tomos en folio á 2 columnas dividido en 120 á 125 entregas de 20 páginas. Acompañará el retrato del autor, el facsímile de su letra y la biografía. Toda la obra constará de 115 á 120 comedias, y concluida que sea la impresion, se aumentará el precio en una unidad más de lo que cueste por suscricion. » Nous l'avons signalée à M. Menéndez y Pelayo en septembre 1908, et, après recherches, il nous a écrit, de Madrid, le 5 novembre 1908 : « Opino como Vd. q. la edicion del *Teatro* de Calderón por Mora no debió de pasar del prospecto ó de los primeros cuadernos, porq. no encuentro más noticia de ella q. el anuncio en el *Boletín bibliográfico* de Hidalgo. Acaso moriría la empresa por falta de suscritores... »

des *Meditaciones poéticas* : cet homme ondoyant et divers, s'il manifestera à l'automne de sa vie une égale maîtrise dans l'art de jouter avec les idées, n'offrira plus aux mêmes Dieux son encens aux fumées polychromes. Et il méritait pleinement les éloges d'un Ríos y Rosas, le patron des *Ensayos* de Lista dans cette préface de 1844 si franchement conservatrice, l'éditeur du mystique Louis de Grenade — proclamant, en cette année climatérique de la monarchie que fut l'an 1848, réactionnaire la philosophie du XVIIIe siècle, écrivant : « No, la literatura religiosa no es un barniz fascinador destinado á disminuir la ignominia de nuestras flaquezas, ni un lazo que une los más vergonzosos descarríos con los arrebatos de una devoción afectada, ni la impugnación apasionada y declamatoria del espíritu de investigatión y del deseo de mejora social que caracteriza á nuestro siglo, etc. », — l'apologiste du prêtre Balmes dans le discours de réception à l'Académie où, le 2 avril 1848, succédant à ce scolastique au style de journaliste décédé avant d'avoir pu prendre possession de son fauteuil, il se montre si étroitement ennemi du néologisme et exécute le gallicisme avec une férocité digne du « Germano-gaditano ». Ennemi du « despotisme » et de la « théocratie », l'était-il encore autant que le veut Ferrer del Río, le « varón modesto y sabio » dont il a célébré avec l'antique emphase castillane la calme fin de bourgeois réconcilié avec les hommes et les choses? « Su cuerpo envejeció con los años : su espíritu se mantuvo en perpétua y prodigiosa lozanía : diariamente se dedicaba muchas horas al trabajo, se distraía en largos paseos, y por la noche platicaba con algunos amigos de materias científicas y literarias..... » Mais le conventionnalisme académique, s'il s'accommoda si merveilleusement de ce spiritualisme pseudo-scientifique et de ce libéralisme bâtard qui constituent toute sa philosophie, ne pouvait songer à reprocher à Mora son dilettantisme et ses volte-face sans se condamner soi-même. Quant à nous, s'il nous fallait résumer en une citation notre état d'esprit en face de cette mobile physionomie d'Andalous, c'est à celle-ci, de Bentham, que nous aurions recours, parce qu'elle peint, à notre sens, l'homme et sa manière au cours de toute son existence aussi exactement que d'interminables considérants documentaires. « The situation of that distinguished publicist, » écrivait donc Bentham en juillet 1821, « is, at this moment, an altogether curious one. A ministry has lately been expelled, and in this expulsion he has borne a leading, not to say the principal part. To have been, and to continue to be, in a preeminent, not to say a peculiar degree, the object of the monarchs confidence, has been at the same time matter of public and vehement accusation against him. Far from denying the fact, he openly avows it. « *You know,* » says he, « *what my opinions, what my affections are; you know that they are all liberal ones : your wish is, that the opinions — that the affections — communicated to your monarch, should be liberal*

ones; by whom can they be communicated but by those by whom they are entertained? What would you be gainers, if your monarch communicated with none that were not your enemies? [1] »

Entre une telle théorie et celle de la « direction d'intention », il n'y a que la différence d'un sophisme, et l'homme qui s'en prévalait pour justifier une conduite équivoque nous apparaît, intellectuellement, le proche parent de l'auteur de la *Summula Casuum Conscientiae.* De l'être resté toute sa vie, ce fut à la fois sa force la plus certaine et sa plus grande faiblesse [2].

1. *Works,* II, p. 276. Cet aveu, répétons-le, parut originairement en 1821. Böhl en eut-il connaissance? Voici, en tout cas, en quels termes, le 23 décembre 1821, il traite Bentham : « Ich habe, » écrit-il à Julius, « neulich 6 Hefte [*de la revue de Blackwood*] erhalten, die sich im̄er treu bleiben. In dem einen wird der alte Tollhäusler Jeremias Bentham auf das herrlichste bearbeitet... »

2. Nous réunirons ici quelques remarques surtout bibliographiques, prises en lisant les œuvres, si peu accessibles, de Mora. *No me olvides,* collection de compositions en prose et en vers, originales et traduites, sur le modèle de *Forget-me not* (importé d'Allemagne en Angleterre par Ackermann), comprend quatre tomes in-16, ornés de planches, parus de 1824 à 1827, année du départ de Mora pour l'Amérique. Un cinquième tome est de Pablo Mendibil. Les deux premiers ont été recensés par *Blanco-White* dans ses *Variedades ó Mensajero de Londres* — qui, parues en janvier 1823 chez Ackermann, grand in-8° illustré, eurent une interruption et ne recommencèrent à paraître qu'au commencement de 1824 sous forme trimestrielle, formant neuf numéros et se terminant au 1er octobre 1825 — tome I, numéro 4 *(1er juillet 1824)* et II, numéro 8 *(1er juillet 1825).* Quelques-unes des poésies contenues dans *No me olvides* ont été insérées, en 1836, dans le rarissime recueil de vers de Mora publié par l'un de ses « plus intimes amis » : POESIAS | DE | JOSÉ JOAQUIN DE MORA. | *My muse do not care a pinch of rosin | About what's called success or not succeeding— Byron. | Cádiz | Libreria de Feros, calle de | San Francisco, n° 51 | 1836.* (*Bibl. nac. Madrid :* $\frac{1}{38\ 852}$. Ce livre a été dédié par l'auteur à sa ville natale. Aucune des pièces qu'il renferme ne se trouve dans les *Poesías de D. J. J. Mora* (Madrid, Mellado, 1853, VIII et 558 pages in-4°), où Mora a pris le titre de membre de l'Académie espagnole. — Nous avons dit quelques mots, à l'Introduction (p. XXI, *note*), touchant le *Museo Universal de Ciencias y Artes* et le *Correo,* sa continuation. — Sur les traductions de Mora, dont les *Cuadros de la historia de los Arabes desde Mahoma hasta la conquista de Granada* (Londres, 1826, 2 volumes in-12) sont aujourd'hui encore d'une lecture agréable, nous nous bornerons à noter que sa version de l'italien de Clavigero : *Historia antigua de Méjico* (Londres, 1826, 2 tomes in-8°), a été réimprimée en 1844 à México (Lara) également en deux tomes in-8°. — Nous n'avons ici, sous peine d'allonger cette digression à l'infini, rien à dire de ses *Catéchismes* destinés à l'Amérique. — Sur la *Gimnástica del bello sexo ó Ensayo sobre la educación física de las jóvenes* (Londres, 1824, in-8°, 2e édition, 1827, in-12), lettres présentées comme émanant d'une « señora americana » et dédiées aux dames de la *Sociedad de beneficencia pública* de Buenos-Ayres, voici le jugement de Ferrer del Río : « Dignísimo es tan precioso libro de estudio y de aplauso por la elevación de sus ideas, al demostrar el influjo de las mujeres en la condición de los pueblos, en la sociedad y en la felicidad de las familias, y las diferencias en la suerte de las mujeres en los pueblos meridionales y septentrionales de Europa, y al establecer las máximas de la mejor educación moral, intelectual, doméstica, artística, física y religiosa de las que son hijas y han de ser esposas y madres. » Il resterait à étudier les sources auxquelles puisa Mora pour écrire ce livre. — Quant aux *Meditaciones poéticas* (Londres, 1826, iii et 31 pages in-4° ; *Bibl. nac.* Madrid : $\frac{BA}{03,843}$, si leur valeur intrinsèque est médiocre, elles possèdent un réel mérite artistique, étant illustrées d'un beau portrait de W. Blake par T. Philipps

et de douze splendides dessins de ce dernier, selon les planches originales qui illustrent *The Grave*, de Blair, dans l'édition de 1808, et qu'a gravées sur cuivre L. Schiavonetti. L'*Advertencia* contient ce timide passage : « Aunque la Religion no ha perdido en nuestra época su augusta dignidad, los progresos de la Razon la han acercado al hombre, si es lícito decirlo, y los trabajos de muchos escritores tan sabios como virtuosos nos demuestran que el raciocinio puede aplicarse, sin violencia y sin profanacion, á las verdades eternas como á los preceptos morales. » — Pour toute la partie de la vie de Mora et son activité intellectuelle en Amérique, nous renvoyons de nouveau à ce qu'en relate Amunátegui, qui est loin d'avoir épuisé la matière, et passons outre. — De sa production à son retour d'Amérique, nous ne relèverons que l'essentiel, en premier lieu les *Leyendas Españolas*, poèmes parus en 1840 à Londres chez «*C. y H. Senior*» (in-12 de XIV et 470 pages) et réimprimés la même année à Paris chez V. Salvá (in-12 de XV et 606 pages avec vignettes sur bois) et à Madrid chez Sánchez, in-4°. Sur l'origine de ce livre, voici ce que rapportait la notice de Mellado. «*Mora volvió á Europa en 1838, y en el largo viaje que hizo en buques de guerra ingleses que se pusieron á su disposicion, por su influjo con los estranjeros establecidos en aquellos paises, compuso un libro de poesía intitulado* «*Leyendas Españolas...*» Dans la notice de Knight, en 1857, on lit que le recueil fut composé « *partly during his residence in South America, and partly on board of English vessels, in which he made several voyages* ». Cette explication est exacte, car Mora déclare lui-même, à la fin du volume, que l'épisode de *Una madre* intitulé : *La separación*, fut écrit dans la « hacienda » de Cotaña, département de La Paz (Bolivie) et que *La Florida* remonte à l'époque où l'Espagne « sometida al más ilimitado poder absoluto, parecía haber perdido la esperanza y los medios de recobrar sus antiguas libertades ». Sur l'œuvre elle-même, *cf.* Amunátegui, page 322 *seq.*, Hidalgo, III (Madrid, 1868), pages 509-510 — où est réimprimé un jugement espagnol remontant à 1840 — et le *Catálogo* de Salva, I, 292. Le prologue contient un curieux plaidoyer en faveur de la rime contre l'assonance, et il est intéressant d'y lire — six ans après le manifeste du *Moro Expósito* (qui fut, peu s'en souviendront, curieusement discuté par Ferdinand Wolf dans le *Jahrbuch für wiss. Kritik* de Cotta, 1835, II, 563-675) — en quels termes Mora y parle de la question du romantisme et du classicisme : « Tengo, » dit-il, « una razon muy poderosa para abstenerme de tomar parte en esta disputa : y es que no la entiendo. Tan incomprensible es á mis ojos el clásico que desdeña, desprecia ó ridiculiza los nuevos elementos artísticos que ha introducido en la literatura de los pueblos meridionales el mayor conocimiento que han adquirido de la alemana y de la inglesa, como el romántico que trata tan irrespectuosa y hostilmente á los modelos de perfeccion que abundan en las filas contrarias. Nadie me hara creer que Shakespeare es un barbaro, y Calderon un extravagante... » *Quantum mutatus ab illo !...* Nous retrouverons, en 1853, dans le *Prólogo* des *Poesías* — recueil bigarré de pièces lyriques, didactiques, enjouées, de fables, d'épîtres et de sonnets — une déclaration plus caractéristique encore. Revenu, dit l'auteur — ç'avait été en 1843 — dans sa patrie après une si longue absence (p. VII), il trouva « la literatura dominada por un gusto que le era enteramente nuevo y desconocido ; por ideas muy semejantes á las que habia oido reprobar y censurar en su juventud : por un espíritu de imitacion, cuyos modelos no habian recibido una aprobacion unánime en las naciones en que se habian inventado... » Et c'est cet homme que M. P.-A. Becker nous présente comme étant l'« ersten Wortführer des Romantizismus » ! Les *Leyendas* révèlent une manifeste influence du Byron de *Don Juan* — *cf. v. gr.*, dans *Don Opas*, le récit de la prise de Gibraltar, p. 558 *seq.* de l'éd. de Paris — compliquée, croyons-nous, de celle de l'Arioste (par le coutumier recours aux allusions politiques et une satire fréquente des nobles et des prêtres ; *cf. v. gr. Zafadola*). « De su texto solo, » prétend, avec son exagération habituelle, Ferrer del Rio, « se podria sacar puntual noticia de su manera de pensar acerca de política y filosofía, y de toda ciencia, inclusa la práctica del mundo. » — Parmi les œuvres mêlées de Mora (et sans revenir à l'édition de Louis de Grenade dans la *B. A. E.*, édition qui ne représente pas un effort philologique appréciable), nous ne mentionnerons, outre ses *Ejercicios de lectura*, en prose et en vers, choisis parmi la littérature moderne, à l'usage des élèves du collège *San Felipe Neri* (Cádiz, 1845, in-8°), son *Curso de lógica y ética segun la escuela de Edimburgo* (Madrid, 1845, in-8°) que parce que cet ouvrage n'est qu'une réédition de l'édition de Bogotá, 1840, in-8°, et, enfin, son livre : *De la libertad del Comercio* (Sevilla, 1843,

in-8°) que parce qu'il a été discuté assez en détail au tome VII de la *Revista de Esp. y del extranjero*. Touchant sa *Colecc. de sinónimos de la leng. cast.* (Madrid, 1855, in-8°), avec préface de Hartzenbusch, nous ne saurions rien apprendre aux hispanologues, qui l'ont certainement feuilletée, de même qu'ils auront lu l'Introduction précitée de Mora aux *Ensayos literarios*, recueil des articles publiés par son ami, le chanoine sévillan Lista, dans *El Tiempo* de Cadix (Sevilla, 1844). Nous mentionnerons, à titre de curiosité, que, dans une collection in-8° de poésies parue *s. l.* (Cadix), *s. a.* (1843?), sous le titre : *El Cisne* (*cf.* sur elle le *Bolet. bibl. esp.*, VIII [1847], p. 162), des vers de Mora voisinent avec des compositions de Gallardo et d'Adolfo de Castro, *qui depuis...* — Relativement aux articles de Mora dans la presse périodique, il importe de se souvenir de la phrase, très exacte, de Ferrer del Río, à savoir que « si fuera posible coleccionar cuanto ha escrito Mora en periódicos y revistas dentro y fuera de España, se formarían muchos tomos de sustanciosa lectura. » Mora voulut, d'ailleurs, fonder une façon de *Revue des Deux Mondes* espagnole, la *Revista hispano-americana*, publication bi-mensuelle qu'il édita avec P. de Madrazo à Madrid en 1848, mais dont les événements politiques occasionnèrent la rapide cessation, de sorte qu'elle ne forme qu'un tome in-8°. Elle avait été annoncée au tome IX du *Bolet. bibl. esp.*, page 198, comme devant paraître à partir du 1er juin 1848, en fascicules de 64 pages in-4° coûtant par mois huit *pesetas* à Madrid, et dix *pesetas* en province. Entre les nombreux journaux où Mora a éparpillé sa prose, il faut citer *El Heraldo* — *cf.*, *v. gr.*, au numéro du 6 décembre 1848 sa curieuse critique du livre : *España y el vizconde Palmerston, etc.*, de A. García Hernández (Madrid, 1848, in-8°) — et *La España*, dont il fut le rédacteur attitré, raison pour laquelle, sans doute, Ochoa y publia l'article bien connu en faveur de Fernán Caballero. Parmi les Revues auxquelles il a collaboré, la plus ancienne est peut-être cette *Revista española de ambos mundos* (1853-1855), au tome I de laquelle il a écrit l'étude : *Machiavelli. Sus obras y su carácter*, ainsi que deux autres articles, l'un sur la situation des républiques sud-américaines, l'autre sur la logique du libre-échange ; puis, au tome II, une critique de l'*Histoire moderne* de Fr. Schlegel, l'un des derniers ouvrages de ce porte-parole de la royauté de par Dieu, qui en contient le programme comme le concevaient notre Bonald et notre Joseph de Maistre. C'est à *La América* que Mora a fourni le plus grand nombre de contributions, et ses *Revistas del extranjero*, de même que ses critiques littéraires dans l'organe d'Asquerino ne contribuèrent pas peu à assurer à ce périodique le crédit mérité dont il a joui durant les deux premiers tiers surtout de son existence, alors qu'il comptait parmi ses collaborateurs réguliers B.-C. Aribau, R.-M. Baralt, P.-C. Asensio, A. Durán, A. Escalante, J. Gimenez Serrano, N. Pastor Díaz, A. Ferrer del Río, A. Alcalá Galiano, E. Castelar, E. Hartzenbusch, *etc.*, *etc.* Le dernier article de Mora est au numéro 14 de 1864, mais déjà, au numéro 9, où il a rendu compte du tome I de l'*Ensayo* de B. J. Gallardo (qu'il avait, en 1848, combattu, si à tort, lors de la supercherie du *Buscapié*, où il prit parti pour Castro), on pouvait lire, annonce de sa fin prochaine, que « una ligera indisposicion del Señor Mora, de que se halla ya casi restablecido, ha sido causa de que no redacte, como siempre, la revista de hoy. » — Ajoutons qu'il fut l'un des rédacteurs de la *sec. éd.* de l'*Encicl. mod.* (Madrid, 1857) de Mellado, et que, dans son discours académique, il a rendu hommage à... « el erudito Guillermo Schlegel, á quien debe la filología tan admirables descubrimientos y tan sabias y seguras reglas de investigación » (*Disc. leidos, etc.*, Madrid, 1860, p. 147). Le discours de A. de los Ríos y Rosas (ce *leader* des conservateurs espagnols, mort en 1873) auquel nous avons fait allusion, est celui qu'il prononça lors de sa réception à l'Académie, le 12 février 1871, sur le principe d'autorité en littérature, et qu'on pourra lire dans le volume : *Discursos académicos de Ríos y Rosas y otros trabajos, con un estudio sobre el autor escrito por D. Juan Pérez de Guzmán* (Madrid, *s. a.* [1889].) Page 87, il est dit que Mora fut « familiar con todo género de conocimientos ; probado en los más ásperos infortunios », et qu'il « embotó las espinas de la proscripción con el asiduo culto de la inteligencia ». — Nous ne connaissons, en fait d'*Œuvres* traduites de Mora, que *Trois Nouvelles*, parues en 1847, à Madrid, in-8°, au tome III de la *Biblioteca del Heraldo* (*El Abogado de Cuenca*, *El Gallo y la Perla*, *La Audiencia y la Visita*), et mises en français, en 1863, par le journaliste N. David, dans son volume : *Fleurs d'Espagne* (Paris, 1863, in-8°), p. 29-41, 81-189, 305-309, sans aucunes références ni indications sur l'auteur.

DEUXIÈME PARTIE

I

LA QUERELLE CALDÉRONIENNE

SON ORIGINE

L'ESCARMOUCHE DE 1814

II

LES POLÉMIQUES DE 1817-1820

LA VICTOIRE DE BÖHL

SON ÉLECTION A L'ACADÉMIE ESPAGNOLE

I

La querelle caldéronienne. Son origine. L'escarmouche de 1814.

Si surprenante que puisse sembler cette assertion, ce n'est point en Espagne, mais en Allemagne qu'il faut chercher les premiers mobiles de la dispute entre Böhl et Mora. Que nul n'ait songé, en ce pays, à entreprendre une telle investigation, c'est ce qu'explique l'ignorance où l'on y est resté jusqu'alors de tous les détails du procès. Le *Versuch* fournissait, cependant, à qui eût voulu la réaliser, un renseignement peu équivoque. On y lit, en effet, page 77, que dans la lettre où il répondait aux souhaits de nouvel an de A. Campe en 1813, Böhl avait renfermé « eine Einlage, mit dem Wunsch, A. W. Schlegel's Aufenthalt zu ermitteln, um ihm dieselbe zukommen zu lassen » et que cette pièce incluse consistait en un « Aufsatz von Madame Böhl », dont la nature n'était pas autrement précisée. Campe, ajoutait sa veuve, ayant réussi à découvrir la retraite de Schlegel à Stockholm — où l'on sait qu'il devint conseiller de gouvernement et secrétaire de Bernadotte — lui avait aussitôt envoyé « das kleine Manuscript », dont il accusa réception à son correspondant par un billet daté du 9 mars 1813 et que la biographe de Böhl avait sous les yeux en rédigeant son Essai. Ce billet a le mérite de nous montrer Schlegel sous son vrai jour de conseiller, sinon d'inspirateur direct et de secrétaire-rédacteur de Mme de Staël, qui, prête à partir pour l'Angleterre, n'eût pas été fâchée de voir l'éditeur hambourgeois publier son *Allemagne* en même temps que paraîtrait à Londres l'édition destinée à remplacer les dix mille exemplaires parisiens détruits par ordre de Napoléon : projet que Campe n'osa accepter, pas plus qu'il ne consentit à publier la traduction allemande du célèbre pamphlet : *Sur le système Continental et sur ses rapports avec la Suède*[1]. « Dankbar.... und sehr erfreut über die Einlage, »

1. Touchant les rapports de A. W. Schlegel avec son « illustre protectrice », M. Franz Muncker est un peu discret à l'article *A. W. Schlegel*, *A. D. B.*, tome XXXI (1890), pages 354-368. Il dit bien que lorsque Mme de Staël mourut à Paris le 14 juillet 1817 (on se souviendra qu'elle était née en 1766, Schlegel en 1767), « mit

poursuit Frau Campe, Guillaume Schlegel promettait de répondre « der unbekannten Dame mit nächster Post. » Qu'était devenue cette réponse? M. O. F. Walzel, qui l'a publiée en 1891 au tome XLII de la *Ztschft. für die öst. Gymn.*, à l'article *Neue Quellen zur Gesch. der älteren romant. Schule*, pages 103-105 — après l'avoir, l'année précédente, signalée page xxv de son volume : *Fr. Schlegels Briefe an seinen Bruder August Wilhelm* (Berlin, 1890) — ne s'est pas plus douté de sa nature et de la personnalité à laquelle elle était adressée que ne s'en douta M. A. Farinelli, à deux reprises consécutives, la dernière page 516, *note*, de l'article précité de *Cultura Española,* 1907, où il le traite de « carta curiosísima ». C'est à la *Königl. öffentl. Bibl.* de Dresde qu'en est conservé l'original, sous forme de brouillon écrit à la suite d'une lettre à Frédéric Schlegel et datée : *Wien, 17 Jan. 1813,* sur deux feuilles, dont l'une porte la mention : *Stockholm, d. 6. März 1813,* et l'autre : *Stockholm, d. 3ten April 1813,* pages 410 et 411 du recueil manuscrit in-8° : « *A. W. v. Schlegels Briefwechsel, 24 d, n° 193.* » La destinataire de cette missive se trouve indubitablement identifiée du fait que la feuille in-4° qui constitue la page 412 du dit recueil et contient les trois poésies de Mora — que n'avait pas publiées M. O. F. Walzel — est, comme nous l'avons aisément vérifié en la comparant au manuscrit des lettres de Da Francisca à Julius, de l'écriture de la femme de Böhl. Et cette feuille représente précisément une partie de l'*Einlage* mentionnée par Frau Campe et gardée par Schlegel, alors que la lettre même qui la complétait semble être définitivement perdue. Voici donc le texte du brouillon de la réponse déjà publiée par M. O. F. Walzel et vraisemblablement peu postérieure au 9 mars 1813, texte qui nous permettra de soupçonner sans risques extrêmes d'erreur le contenu du mystérieux « *Aufsatz* » dont parlait le *Versuch.*

« Il est impossible de vous exprimer l'impression que j'ai éprouvée en recevant la lettre aussi spirituelle que pleine de grâce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Depuis que j'ai tâché de me faire un nom en littérature, il ne m'est rien arrivé qui m'ait flatté davantage. Chacune de ces lignes que je relis sans cesse porte l'empreinte d'une belle âme, faite pour se

Recht empfand S. ihren Tod als einen unersetzlichen Verlust ». Mais cette phrase, le croirait-on?, est traduite littéralement du mauvais article sur S. par *G. R[igollot]* au tome XLIII (1864) de la *N. B. G. Didot, col. 532-539*, article cité par ce vétéran de la critique universitaire allemande qu'est le professeur de l'Université de Munich, page 368. Quant à « Lady Blennerhasset », une dame bavaroise que la Faculté des lettres de l'Université de Munich a nommée doctoresse « *honoris causa* » en 1898, ce qu'elle consigne sur la matière au tome III de sa *Frau von Staël, etc.* (Berlin, 1887-89) est par trop insuffisant. Nous rappellerons que dès 1831, Quérard avait mis les choses au point *s. v.* Schlegel, en quelques phrases très fines, au tome VIII de sa *France Littéraire,* page 522.

nourrir de toutes les idées sublimes et de tous les sentiments élevés. Vos remarques sur le caractère et le génie critique de votre nation sont aussi justes que pleines d'un enthousiasme poétique. Les Espagnols ont peu participé aux séductions brillantes du 18me siècle. Les bouleversements politiques amenés par le relâchement de tous les principes et l'audace irréligieuse d'un raisonnement superficiel, ces bouleversements sont aussi tombés sur l'Espagne : son réveil subit a été terrible, mais, je l'espère, salutaire dans ses suites. Louis XIV avait déjà dit : Désormais il n'y aura plus de Pyrénées; Boccage(?) l'a répété dans un sens plus atroce et plus despotique. Mais c'est Dieu même qui a embelli le globe par la diversité des nations : il n'est pas donné à un tyran de défaire cette œuvre divine. Les Pyrénées existent et existeront toujours : elles élèveront plus que jamais leurs cimes glacées vers le ciel comme une barrière insurmontable pour votre indépendance et votre originalité nationale. Après la liberté reconquise les arts de la paix fleuriront de nouveau dans votre patrie : l'agriculture, le commerce, les sciences et les beaux arts, surtout la poésie, car les poètes viennent d'ordinaire à la suite des héros. Le danger qui vous menaçait depuis quelque temps de voir établi chez vous la domination du goût français, a disparu pour toujours. La symétrie compressée et la gêne conventionnelle de la poésie française ne pouvait nullement convenir au génie audacieux, aux passions profondes et silencieuses, et à l'imagination ardente de votre nation. En général, l'imitation servile ne vaurait (?) jamais à rien de grand. Lorsque la poésie d'un pays a mis son élan [1] et qu'elle est devenue stérile il faut la régénérer en puisant au puits de sa propre antiquité. Je suis donc tout à fait d'accord avec votre poète captif sur la valeur de vos anciennes romances et je l'approuve fort de vouloir faire retentir de nouveau ses simples accents de la nature. Ils sont rêveur et mélancolique, mais cette teinte primitive a été un peu éclipsée sous la pompe de votre poésie artificielle. La communauté de la cause de la liberté fondera une nouvelle fraternité entre les Espagnols et les Allemands, qui de tout temps ont eu plus d'analogie entre eux qu'avec les Français ou les Italiens. Les Espagnols connaîtront la littérature Anglaise et Espagnole [2], ils y puiseront une certaine universalité de vues et surtout le conseil et l'exemple de s'abandonner à leur propre génie.

» Ce que j'ai écrit sur la poésie et le théâtre de l'Espagne réclame l'indulgence; Madame, je manquais de livres et mes connaissances étaient fort imparfaites. Toutefois j'ai eu le bonheur de contribuer à répandre en Allemagne la lecture des poètes espagnols. Si le ciel m'accorde jamais à voir cette contrée si belle et à présent si dévastée et ensanglantée, si je puis me promener sous les orangers de Valence, monter à l'Alhambra des Maures, visiter la cathédrale gothique de Tolède, ces lieux renommés par le pélérinage, j'essayerai de mieux parler de votre nation et de sa poésie, surtout si j'y suis encouragé comme je l'ai été par votre lettre. »

Le « poète captif » de D^{a} Francisca n'était autre, comme bien l'on pense, que Mora, et ses « simples accents » trois romances restés inédits et que — grâce à l'obligeance, coutumière en Allemagne, du

1. Germanisme : *hat ihren Schwung eingestellt*, ou quelque analogue tournure.
2. Lapsus évident pour *Allemande*. On n'oubliera pas qu'il ne s'agit ici que du texte provisoire de la lettre à D^{a} Francisca.

directeur de la *Königl. öff. Bibliothek* de Dresde — nous sommes à même de publier d'après la copie prise par nous de l'original :

« [(**412**)] [1].

ROMANCE

Las granadinas a la Reyna Isabel.

Reyna Isabel de Castilla,
Los soldados de tus fuertes,
Mas que batallas de Marte,
Luchas de amor emprenden.
Asaz aquéxan tus armas
A nuestros Moros valientes :
A lo menos sus amores
Disfruten los que vivieren.
Cavallero hay en tu campo
Que suspira tristemente,
Por que una Mora le diga :
« Yo no te estorbo qe esperes. »
Cavallero hay que se cubre
De moriscos alquiceles,
Para cantarnos rendido,
Endechas de amor dolientes.
Reprime noble princesa
Los atrevidos donzeles,
Asi de corvo damasco
La tu virgen te liberte.
Damas tienes, y gallardas ;
Ellas sus amores templen :
Que en nosotras granadinas,
Ni es posible, ni es decente.
De llanto y luto cubiertas
Aguardarémos la suerte
Que al vencedor y al vencido
La fortuna departiese :
Hablarnos aora de amores,
Es querer qe el Darro lleve
A las fuentes de dó nace,
Su cristalina fuente.

Bustos.

A la capilla del Monte
Sube Bustos el donzel,
Antes de calzar espuela,
Antes de vestir pavés.

1. Numéro de classement de la Bibliothèque.

La espada lleva en la mano
Y la lanza y el broquel,
Y la leyenda que dice :
« toda fuerza de Dios es. »
A la virgen se encomienda,
De hinojos esta a sus pies,
Qual ficieron sus abuelos,
Y sus principes tambien.
La noche pasa en plegarias ;
Quando empieza a amanecer
Pide al escudero Lopez
El trotero Cordovéz *(sic)*,
Armado de punta en blanco,
Noble, enamorado y fiel ;
A los tercios se dirigen
Que en Murcia van a vencer.
Maguer q[e] es rapaz, confia
Que ha de ganar fama y prez
Quando las hembras le dicen :
« Bien vayas Bustos donzel
Y bien retornes de Murcia
Sobre el potro Cordovez. »

Zaide.

Sitiadores de Granada,
Guerreros de Santa Fé,
No me mateis a mi Zaide
Que aunq[e] es soldado, es novel.
Si quereis saber sus señas
Yo misma os lo pintaré,
Como lo tuve en mis brazos
Toda la tarde de ayer.
Tiene tal fuego en los ojos,
Que me sucedió una vez,
Lanzandome una mirada,
No poderla sostener.
Lleva en sus dos labios roxos
La fragancia del clavel,
Y el bozo de su vigote
Aun no se descubre bien.
Es derecho como un pino,
Ayroso como un cyprés,
Como granadino, noble,
Valiente como Gomel,
Ligero..... mas no en amores,
Que en los amores es fiel,
Y no hay hembra en la ciudad
Que no se muera por él.
Monta una alfana roxiza
Con dorado palafren ;

Bordado de oro y plata
Lleva el brillante alquicel.
Sitiadores de Granada,
Guerreros de Santa Fé,
No me mateis a mi Zaide
Que aunq[e] soldado, es novel.

Ces vers de Mora, dont le thème lui avait peut-être été suggéré par cette « buena de mujer » dont il a été question dans la *Première Partie*, étaient précédés d'une explication de l'auteur qui fut envoyée à Schlegel, mais qui ne fait pas partie de la feuille 412 parce qu'elle avait été simplement transcrite et incorporée au texte de sa lettre par la femme de Böhl. Le témoignage de D[a] Francisca est, sur ce point, formel dans sa *carta al editor del Diario de Cádiz, s. d.* (fin juin 1818), insérée dans le *I. P.*, p. 46-51. « Pero no es tan agena la sombría y triste imaginacion del Norte de la índole Española, segun nos *contó* alguna vez (cuando Dios queria) el *editor de la Crónica* con estas palabras conservadas de su puño, y que se trasladaron á ese mismo pobre *Schlegel* en honor del joven Español que las estampó: *van tres romances, en que he procurado imitar el estilo de los antiguos romances Españoles. Vm. se admiraria si leyese los romanceros. Alli se encuentran pensamientos filosóficos y meditaciones encumbradas, expuestas con el lenguage mas sencillo y natural. Alli se vé lo que es el influjo de la naturaleza en los primeros ensayos poéticos de los pueblos. Y quien diria que ésta Nacion, tan célebre por la viveza de su imaginacion, ha producido los pensamientos mas melancólicos, y cuadros más análogos á los climas nebulosos del Norte que á la risueña atmósfera del mediodia. Yo no sé si me engaño, pero las muchas observaciones que he hecho en mis viages por lo interior de España, me han hecho conocer que el pueblo tiene una cierta inclinacion á la melancolia, que se descubre aun en sus danzas voluptuosas, en los arpegios monótonos de la guitarra, en los calderones de sus cantatas, etc.* » Cet « *etc.* » indique clairement qu'un fragment seulement de l'explication de Mora a été reproduit en 1818. D'autre part, cette même D[a] Francisca avoue (*A. H. P.*, p. 47), dans sa lettre à Böhl, en novembre 1818 et en conséquence de la publication de *Los mismos.....*, que Mora n'ignorait nullement que *divers fragments* de sa correspondance avaient été envoyés naguère « al señor Schlegel, residente en Alemania, para que los publicase si lo tenia por conveniente ». Et comme, parmi ces derniers, elle cite celui que Böhl avait imprimé dans le *I. P.*, p. 12, lettre au *Revisor General* du 7 novembre 1817, et que ce morceau est daté de France, 2 avril 1813, il s'ensuit avec assez d'évidence que cette correspondance envoyée à Schlegel ne se borna point au premier paquet, antérieur au 9 mars 1813, mais qu'il y eut un échange de plusieurs missives entre Görslow et la Suède. Tel est, en effet, le

passage de Böhl. « El Sr. *Mirtilo* fue dotado por la naturaleza de una imaginacion florida, tierra y risueña que hacia las delicias de sus amigos, y le inspiró poesias admirables. Nos consta que admiraba entonces en aquellos mismos objetos que vilipendia en el dia... Y en 2 de Abril de 1813 escribia de Francia: « *Añadiré que he leido estos dias algo de* SHAKESPEAR *y que lo creo el mas hermoso genio que jamas ha existido y de todos los poetas el que mas se acerca á la region de la belleza ideal. ¿ Que son las reglas y las « convenances » y las* TRABAS DE ESTOS MONOS *junto á sus sublimes arrebatos? Yo gozo cuando oigo decir que es un bárbaro, un salvage, un grosero: porque si estos hombres lo entendiesen y alabasen ¿ seria lo que es? Mientras mas se aleja en sus poesias de todo lo que huele á dramatico en este pais, mas me gusta. Es el* MAYOR DE LOS POETAS. *No tuvo otra regla sino la inspiracion, creó otra naturaleza, penetró la humana como si se hubiera hallado en su creacion, y nadie ha sabido como él encerrar en un verso una série de ideas que dan materia para meditar horas enteras...* »

Pourquoi, se demandera-t-on, la femme de Böhl s'était-elle, en 1813, adressée à Guillaume Schlegel? S'était-elle, ardente patriote qui haïssait de toute son âme le bonapartisme, enthousiasmée à la lecture du *Système Continental,* et son auteur, Teuton maniant si élégamment le français, ne devait-il pas, alors, doublement lui plaire, dans son ignorance de l'allemand? N'avait-elle point eu, plutôt, connaissance, par son mari, de l'œuvre hispanophile du fils du pasteur-poète de Hanovre, dont Böhl avait, le 13 mars 1808, recommandé dans un article des *Nordische Miszellen* hambourgeoises les trois traductions de Calderón parues en 1803, et ne s'était-elle pas sentie reconnaissante pour cet apostolat désintéressé de l'érudit conférencier gallophobe? L'un et l'autre de ces mobiles peuvent avoir dicté son intervention. A la date où elle écrivait à l'érudit que Lady Blennerhasset a appelé « un talent, mais non un caractère » [1], celui-ci avait terminé sa production hispanophile. Depuis l'époque où, épigone de Schiller, mais déjà — grâce à Bouterwek, qu'il avait connu à Gœttingue — songeant à l'Espagne, il avait, en 1796, publié dans les *Erholungen* de G. W. Becker son « histoire mauresque » : *Morayzela, Sultanin von Granada,* l'intimité contractée avec Ludwig Tieck à Berlin en 1798 l'avait converti au culte des lettres castillanes et particulièrement à

1. T. III, p. 110, de la traduction française (Paris, 1898) de sa *Frau von Staël,* par A. Dietrich. — On se souviendra que le *Système Continental* est du commencement de février 1813. Quant à Böhl, il continuait à s'intéresser très fort à l'œuvre hispanophile de Schlegel. Le 24 mai 1810, il signalait à Julius, parmi les livres sur lesquels il comptait : « A. W. Schlegels Vorlesungen. 2ter Th. 2. Abthl. », et, le 5 septembre de la même année, mandait du même lieu au même : « Von den Heidelb. Jahrb. habe ich erst 15 Hefte gesehen & mich an die beyden Rez. v. A. W. Schlegel gelabt. Welche Ruhe & welche Klarheit! Ich kann mich nicht darin finden, dass er nach Amerika mit der Fr. v. Stael gehen sollte, und warum lässt man uns so lange auf den Schluss seiner Wiener Vorlesungen warten? »

l'étude de Calderón[1]. Critique élogieux de ce *D. Quixote* — auquel il avait pris part et qui ne fut achevé qu'en 1801, date de la publication du quatrième et dernier volume — où Tieck a sans peine dépassé Bertuch, dans l'*Allg. Literatur-Zeitung* d'Iéna, c'est aussi avec le romantique berlinois qu'il s'associera pour la publication d'un *Spanisches Theater*, qui eût contenu des traductions de pièces de Lope, Cervantes, Calderón, Moreto et autres, projet avorté, à moins qu'il ne faille considérer comme sa réalisation partielle la mise en vente, en 1803, par la *Realschulbuchhandlung* berlinoise, de trois *comedias* caldéroniennes élégamment traduites : *La devoción de la Cruz*, *El mayor encanto Amor*, *La banda y la flor*, que compléta, mais six ans plus tard, un second volume paru chez Hitzig — les pages du titre furent alors arrachées du tome I et remplacées, sur les exemplaires non vendus, par de nouvelles, portant la date 1809 — lequel fut réimprimé, en cette année 1813, à Vienne : *El príncipe constante*, *La puente de Mantible*. Ces cinq versions, signées du seul Guillaume Schlegel, avaient été illustrées par une façon de *Selbstanzeige* — s'il nous est permis d'user sans anachronisme d'une expression évoquant d'inoubliables pages de la *Zukunft* — publiée, sous forme de lettre, en 1803 au tome I, fasc. 2, de la revue *Europa*, de Frédéric Schlegel, continuation de cet *Athenäum* fondé par les deux frères et où le dilettantisme de l'aîné s'était donné si brillamment carrière. Ce curieux document, qui occupe les pages 72-87, était originairement destiné à la *Ztg. für die elegante Welt*, et traitait, depuis la page 79 jusqu'à la dernière, de Calderón en termes volcaniques, dont cette phrase : « Es ist schwer, wenn man sich einen solchen Lieblingsdichter erwählt hat, nicht alles andere darüber zu vergessen », fournira un aperçu assez adéquat. On pourrait y voir comme l'esquisse d'une vue générale, des plus imparfaites, du Théâtre espagnol et elle représente, en tout cas, la quintessence de cette quatorzième *Vorlesung* viennoise qui devait susciter la querelle caldéronienne et dont nous traiterons. Schlegel avait eu la

1. Il va sans dire que la lecture du classique volume de M. R. Haym : *Die romantische Schule* (2me éd., Berlin, 1906), nous a été profitable : *cf.*, en particulier, sur l'amitié avec Tieck, p. 788. Mais qui écrira sur la « genèse du romantisme allemand » — pour nous servir du titre d'une thèse française de doctorat relative à la part qu'y a prise Frédéric Schlegel — l'ouvrage d'ensemble qui manque encore et où serait documentairement établie l'influence qu'a exercée la littérature espagnole sur la mentalité de ses représentants les plus typiques ? On s'est borné, jusqu'à présent, à de brèves et souvent inexactes indications, qui font d'autant plus regretter l'absence d'une telle étude. De semblables travaux, s'ils venaient de France, ne provoqueraient sans doute pas en Allemagne cette défiance, voire ce dédain que quelques universitaires éprouvent pour notre érudition germanisante moyenne et qui firent se gausser M. Fr. Schultz (Bonn) de certaine « unnütze Vollständigkeit in Ansehung der Makulatur », et d'un prurit, visible selon lui, « schon durch den blossen Umfang zu imponiren, ausgedehnte Belesenheit und ein gerüttelt Mass von Kenntnissen um jeden Preis zur Anschauung zu bringen ». (*Cf.* son article : *Romantika*, dans *Das lit. Echo* du 18 juillet 1905, *col.* 1329-1330.)

bonne foi d'y rendre, quoique fugitivement, hommage à ses deux prédécesseurs allemands, ce F. L. W. Meyer, qui, en 1793, avait édité à Berlin chez Unger, in-8°, p. 9-196 de ses *Beyträge, der vaterländischen Bühne gewidmet*, sous le titre : *Der Schutzgeist. Lustspiel in drey Aufzügen*, la première traduction originale en langue allemande de Calderón [1] et ce G. W. Ruprecht Becker (1759-1823), — auteur, en outre, d'une remarquable *Gesch. der Regierung Ferdin. d. Kath. Kön. v. Span.* (Prague, 1790-91, 2 parties in-8°) — dont les *Schauspiele nach span. Originalen* (Dresden, 1783, in-8°) contiennent deux versions de Calderón : *der verstellte Sternseher* et *Schlimmer, als vorher*, réimprimées à Leipzig en 1806. Schlegel — notons enfin ce détail, — avait, touchant l'imitation de la *Comedia* en Allemagne, résumé, dans son article de 1803, son point de vue en cette phrase : « Unsere echten romantischen Dramatiker müssen die Mitte und Vereinigung des englischen und des spanischen Theaters suchen. » — L'année suivante paraissait à Berlin, chez Reimer, in-8°, avec cuivres, des *Blumensträusse ital., span. und port. Poesie*, auxquels avaient collaboré quelques amis, en particulier, pour l'italien, J. D. Gries, qui devait inaugurer en 1814 dans la *Ztg. für die eleg. Welt* sa traduction de Calderón parue de 1815 à 1819 à Berlin en 7 vol. in-8° et interrompue lorsque le comte Von der Malsburg eut publié les deux premiers tomes de la sienne, que discuta aussitôt (particularité ignorée de M. H. Breymann et de ses critiques) dans le *Hermes* IV (1819), p. 1-26, un érudit anonyme [2] — et où la péninsule ibérique était représentée par Cervantes,

1. Il est regrettable que Frau Campe ait, par une sorte de délicatesse antiscientifique, tu trop souvent les noms des correspondants dont elle cite des lettres tant dans son *Essai* sur Gries que dans : *Zur Erinnerung an F. L. W. Meyer* (Braunschweig, 1847, 2 parties in-8°), livre également anonyme. Nous sommes persuadé que Böhl, qui avait connu Meyer à Hambourg dans ses séjours d'hiver de 1806 à 1811 (*Cf. Versuch*, p. 92), a eu avec l'un et l'autre des rapports restés, malheureusement, obscurs par suite de la façon dont la veuve de Campe a procédé avec les documents dont elle disposait en si grand nombre. Il ne sera pas superflu, enfin, de rappeler ici que Meyer fut le premier biographe (Hmbg., 1819-1823, 2 vol.) de ce F. L. Schrœder (directeur du théâtre de Hambourg de 1771 à 1798) dont nous avons signalé la mauvaise version de l'*Alcalde de Zalamea* dans notre travail sur l'hispanisme de Lessing (p. 278) et que Böhl, auquel Campe avait adressé le tome I de cette biographie dans le printemps de 1820, envoya, le 5 août de la même année, tous ses plus chaleureux remerciements à l'auteur pour lui avoir rappelé une figure de sa connaissance. A propos de ce même *Alcalde*, voici ce qu'écrivait Böhl à Julius, de Puerto, 1er nov. 1822 : « Ich würde mich recht freuen, wenn Sie den *Alcalde de Zalamea* zur Vorstellung bringen könnten, grade aus eben den Gründen, die Sie anführen. Ich gestehe indessen aufrichtig, dass ich mich in keine deutsche Ueberstzung des Calderon habe hinein hören können, weil mir die deutschen Trochäen misklingen. Vielleicht ist dieses ein Wahn, den eine gute dortige Darstellung heilen würde. » — Les *Beyträge* de Meyer sont à la *Stadtbibl.* hambourgeoise sous la cote : *SCa., XI, 149, 8°*.

2. *Cf.* Breymann, *op. cit.*, p. 103. M. Breymann et ses critiques n'ont pas connu l'existence de recensions du *Calderón* de Malsburg par le poète de la *Schicksalstragödie*, A. Müllner, ni, par suite, l'âpre polémique qu'elles suscitèrent, en particulier dans les *Müllneriana* de F. A. Brockhaus. S'il eût lu attentivement la préface du tome III de Malsburg (1820), M. Breymann y eût trouvé des déclarations qui l'eussent mis sur la

Camoens et Montemayor. — En 1807, Schlegel formulait, dans sa *Comparaison entre la Phèdre de Racine et celle d'Euripide* (Paris, 1807, 108 pages in-8°) qui fut — qu'on nous pardonne l'image — un gros pavé jeté dans la mare classique française, cette brève et suggestive déclaration : « L'essai en a été fait ; les poètes espagnols ont composé beaucoup de pièces chrétiennes ; Calderon surtout, dont l'inspiration était toute religieuse, a donné les chefs-d'œuvre dans ce genre, pour l'appréciation desquels, en vérité, il faut entrer dans le sytème dramatique admis au théâtre espagnol » (p. 89). En 1808, nous l'entendons qui célèbre de nouveau son idole, à l'article : *Ueber das Verhältniss der schönen Kunst zur Natur* (cf., en part., p. 24) paru aux fasc. V et VI de la revue romantique *Prometheus*, et qui était un fragment de ses conférences de 1802 à Berlin, dont le texte complet (1801-1804) a été publié en 1884 à Heilbronn par M. J. Minor en trois volumes (XVII-XIX) des *Deutsche Literaturdenkmale des 18. und 19. Jahrh.* de Seuffert. En 1809 et 1811 paraissait enfin à Heidelberg, en deux parties in-8° divisées en trois sections, le texte, très corrigé, des leçons qu'il avait lues dans la métropole papiste de l'Allemagne, Vienne, en 1808, l'année de la conversion de son frère au catholicisme. Point n'est ici le lieu d'étudier les causes de la fortune européenne de cette œuvre célèbre, dont l'extrême faiblesse, dans le chapitre consacré à la littérature dramatique espagnole, — où Lope est, malgré Dieze, que Schlegel affecte d'ignorer, si dédaigneusement traité — s'explique par l'ignorance où était l'auteur d'une question qu'avec cette intrépidité si caractéristique de sa manière il avait tenté prématurément de résoudre. Mais si la valeur scientifique de : *Ueber dramatische Kunst und Litteratur* reste, à ce point de vue, à peu près nulle — le parallèle entre la scène anglaise et la scène castillane qui ouvre la 12me conférence n'est, par exemple, en son apparente nouveauté, vantée par le conférencier en termes formels, qu'un plagiat du P. Juan Andrés, qui, pour l'avoir tracé, avait été, en 1798, critiqué par F. von Blankenburg dans ces *Zusätze* à l'*Allg. Theorie der schönen Künste* de Sulzer invoqués par Schlegel — du moins la chaleur de conviction avec laquelle — à défaut d'arguments objectifs et de preuves documentaires — est

voie des répliques de Müllner, *Literatur-Blatt* (du *Morgenblatt* de Cotta), février 1820, n°s 15-16 et n° 62 (28 juillet 1820). M. Breymann eût dû consigner aussi, à propos de Gries, — dont une courte critique du premier tome dans l'*Allgemeines Repertorium* lui a également échappé — que les articles sur son *Calderón* dans l'*Allg. Lit.-Ztg.* de Halle provenaient de Müllner. Cet intéressant aspect de Müllner n'eût pas été tu par M. L. Geiger, s'il eût été mieux informé sur la question caldéronienne, dans son article du tome III (1903) des *Stud. zur vergl. Litgesch.: Schreyvogel über Gries' Cald.-Uebers.* et peut-être M. Farinelli eût-il dû ne pas omettre de mentionner (dans ses instructifs *Apuntes sobre Cald. y la mús. en Alem.*, parus au n° V de *Cult. esp.*) comme le lui fait observer M. C. Fasola dans la *Riv. di lett. ted.*, I (Firenze, 1907), p. 213, que la *Schuld* (1816) du neveu de Bürger est écrite tout entière en trochées — preuve, ajouterons-nous, d'une visible influence caldéronienne.

présentée la tendancieuse apologie de la dramaturgie caldéronienne, morceau de bravoure en même temps que seul passage original de tout cet exposé, était tout à fait apte à séduire la secrète et vaste communauté catholicisante éparse à travers les pays de langue allemande, en laquelle la nostalgie d'une impossible foi s'était substituée, par une réaction inconsciente contre le rationalisme de l'âge précédent, à l'exercice de l'esprit critique. Et c'est ainsi, conclurons-nous, que Dª Francisca, mal informée, puisqu'elle n'en pouvait lire les monuments (en particulier ces *Revues* romantiques qu'abritaient les rayons de la Bibliothèque de Görslow)[1] sur le mouvement intellectuel dans la patrie de son mari, en était venue à voir en Guillaume Schlegel le Messie de son Évangile et le Grand-Prêtre de ses Cultes, et que cette « Erzspanierin » — c'est Böhl qui la qualifie de la sorte dans la lettre du 28 février 1813 à Julius où il confesse qu'elle a su, tout de suite, donner à ses préoccupations livresques « eine spanische Wendung » — qui affichait déjà, nous le savons par Galiano, des prétentions littéraires, ne put résister au désir de manifester personnellement son admiration à celui qu'elle se représentait — elle était loin de prévoir l'ultérieur reniement et la déclaration publique de foi protestante en 1828 ! — comme le chef d'une école si bien faite pour la conquérir.

Que Böhl n'ait pas songé un instant à la dissuader d'une telle intervention, c'est ce que l'on conçoit sans peine, connaissant comme on le connaît son état d'âme et sachant qu'il avait lui-même inauguré déjà en Espagne une campagne quelque peu analogue à celle de Schlegel en faveur d'une réaction littéraire nationale. Dans une lettre de Cadix, 1803, à la femme de J.-H. Campe, reproduite *Versuch,* pages 41-42, il avouait, en effet, avoir publié, ou plutôt avoir laissé publier à son insu une lettre en défense de l'ancien Théâtre espagnol dans un périodique madrilègne, lettre qui avait produit « une grande sensation et avait été attribuée aux premières têtes » de la Nation. Le passage, si long qu'il soit, mérite d'être reproduit en entier et nous souhaiterions que certains contempteurs en bloc de la littérature espagnole le lisent avec l'attention et le profit désirables[2] : « Das Studium der alten spanichen

1. Il serait superflu, à propos de ces *Revues,* de renvoyer au catalogue méthodique de leur contenu qu'a dressé M. H. H. Houben dans le volume : *Zeitschriften der Romantik* (Berlin, 1904), répertoire précieux non utilisé par M. H. Breymann, lequel a, de la sorte, omis de signaler maint article de cette époque relatif, de près ou de loin, à Calderón. Quant au catholicisme même des romantiques, *cf.* en notre langue quelques fines remarques dans : *Zacharias Werner (1768-1823). La Conversion d'un romantique* (Paris, 1908), thèse de doctorat pour Nancy de M. E. Vierling, mais surtout le tome I de *L'Allemagne religieuse. Le catholicisme (1800-1878)*, de l'écrivain catholique, apostolique et romain G. Goyau, ouvrage fondamental et qui en est à son quatrième volume.

2. On pourrait se demander si la condition primordiale, pour avoir voix dans le débat touchant la « valeur éducative » des idiomes allemand et anglais d'une part, espagnol et italien de l'autre, et, par suite, des littératures de ces pays, ne devrait pas être la connaissance *personnelle* et *directe* de chacune des quatre langues et s'il est

Literatur habe ich mit meiner gewöhnlichen Heftigkeit ergriffen, und dies ganze Jahr darin gearbeitet; ich habe meinen Fleiss redlich belohnt gefunden, besonders in den Dichtern, und Auszüge davon, mit einer Charakteristik eines jeden Dichters, zu Papier gebracht. Die damalige spanische *Art zu sein* ist etwas unendlich Grosses und den Neuern völlig Unbekañtes. Wer sich in das Wesen derselben durch tiefes Studium der Sprache und durch natürliche Empfänglichkeit hinein zu setzen versteht, findet eine neue Welt; anstatt einer flachen Empfindsamkeit zu fröhnen, huldigte man nur dem Verstande; man liebte positiven Edelmuth und Geistesgrösse, und wusste nichts von unserer heutigen relativen Tugend, *alias* Unvermögen, und war nicht der beruhigende Schlaf der Vernunft besser als unsere kränkelnde Vernünftelei? Dieser hohe, edle, gewandte, zierliche, artige, lachende Geist spiegelt sich auch in dem winzigsten Flugblatt der damaligen Periode, hauptsächlich aber in den dramatischen Producten, die von dem heutigen Publicum gar nicht mehr verstanden werden, weder in den Worten, noch in dem Sinn, denn auch hier will man nur Kotzebue und sein *imitatorum pecus* sehen. Madrid besitzt, Gott Lob! deren drei, Comella, Zavala und Valladares, die dié Stücke gleich wie er aus dem Ærmel schütteln, wo jede moralische und sentimentale Armseligkeit von dem Pöbel beklatscht wird, während die Kenner einschlafen. — Ich habe über das Theater einige Briefe spanisch in diesem Sinne geschrieben, und einer meiner Freunde spielte mir den Streich, den ersten in Madrid in einem periodischen Blatt drucken zu lassen, welches viel Aufsehen machte und den ersten Köpfen zugeschrieben wurde; da mich aber meine Brüder Kaufleute (nach ihrer Art) zu sehr damit aufzogen, so sind die übrigen im Pult geblieben, bis zu einer bessern Gelegenheit. Es mangelt nicht an einzelnen guten Köpfen, sogar hier in Cadiz, und verschiedenen Freunden habe ich die neue Æsthetik von Kant und Schiller sehr goutiren machen. Das zweite Interesse an diesem Studium entsteht aus der so vortrefflichen Sprache, die sich zu jeder Gattung von Composition schickt, und zu einer jeden andere Wörter und andere Wendungen hat; ihre Redensarten (lebhafte Bilder für gewöhnliche Gedanken) bewundere ich noch mehr als ihre Sprichwörter, weil sie natürlicher anzubringen sind, im Komischen besonders sind sie darin unerschöpflich, so wie

d'une bonne méthode de trancher à l'aide de lieux communs dissimulés sous une phraséologie hautaine un problème pour la solution duquel on manque de compétence. Quiconque a suivi avec impartialité le récent débat soulevé à ce propos — *cf.* en particulier: *Revue Universitaire*, juillet, octobre, décembre 1907, janvier 1908; *Nuova Antologia*, 16 septembre 1907; *Bulletin hispanique*, octobre-décembre 1907; *L'Éclair* (Paris), 9 décembre 1907; *La Dépêche* (Toulouse), 22 mars 1908; *Les Langues Modernes*, avril, décembre 1908; *Le Foyer à l'École*, 10 mai 1908; les numéros 2, 3, 5, 6, 7, 8 du *Bulletin de la Société d'Études des Professeurs de Langues Méridionales* (sur l'*Association des Italianisants du Sud-Est*, *cf.* ce *Bulletin*, n° 8 [octobre 1908] p. 5-6) — en France dans l'enseignement secondaire sera, à coup sûr, de notre avis.

an allen Arten Wort und Witzspielen. Das Niedrigkomische (im Gegensatz von *le haut-comique)* habe ich nie so echt gefunden ; was ich über den ästhetischen Werth der Bouffonerie und des Burlesken denke, mag ich nicht sagen ; genug, darin gibt es eine so originelle Ausbeute, dass man allein darum die Sprache studiren könnte. Schade, dass so Wenige Sinn dafür haben [1] ! »

Il faut admettre que Böhl attribuait une réelle importance à ces lettres, enfermées dans son secrétaire « jusqu'à meilleure occasion », puisqu'il les avait prises avec soi lors de son départ pour Görslow. Le 15 septembre 1810, elles sont mentionnées en ces termes dans un billet à Julius : « Ich habe noch einige Briefe über das spanische Theater gefunden, die ich später [*c'est-à-dire après les notes précitées sur l'Espagne*] schrieb & die auch etwas mehr Reife haben ; ich muss sie aber erst aus dem spanischen übersetzen... » Le 13 octobre 1810, il déclare : « Die Briefe über das Theater sollen sobald möglich erfolgen ; unterdessen sende ich Ihnen hiebey meinen nothwendigen Nachtrag zu Bouterweks Geschichte der englischen Poesie, den ich wirklich aus Drang aufgesetzt habe, da ich so eben den letzten Theil des genannten Werkes erhalten hatte. Sehen Sie zu, diesen Aufsatz irgendwo anzubringen, allenfalls in den Heidelberger Jahrbüchern ; die Korrektur & Abrundung bleibt Ihnen unbedingt überlassen. » Elles eussent paru dans le *Vaterl. Mus.*, qui n'alla pas plus loin que son septième fascicule, raison pour laquelle elles ne furent point publiées, pas plus que ne durent l'être les notes sur l'Espagne. Julius égara, sans doute, le manuscrit dans le bouleversement de l'occupation napoléonienne, et il nous faut renoncer à connaître le contenu de ces prémisses de la science hispanique du consul gaditain. Mais, comme il importe de bien établir que depuis longtemps son esprit était mûr pour l'œuvre que nous allons le voir entreprendre, nous recourrons encore

1. *Cf.* aussi sur le même thème les passages de J.-A. Dieze, cités dans notre travail sur l'hispanisme de Lessing, p. 183, *note 1*, et p. 218. Nous avons vainement recherché à Madrid dans des périodiques antérieurs à 1803 la lettre de Böhl. Au tome IV *Año II°*, Madrid, 1805 (notons que ce périodique est malheureusement incomplet à la *Bibl. Nacional*, ce qu'a ignoré Hartzenbusch dans son *Catálogo* : *cf. Las mocedades de D. Manuel Josef Quintana*, par M. J. Pérez de Guzmán, dans *La España Moderna* du 1er mai 1904, p. 126-127) des *Variedades de ciencias, literatura y artes,* de Quintana et cinq de ses amis, il y a cependant un article, signé *A. P. P.* et daté *Chiclana, 12 juillet 1805: Reflexiones sobre la Poesía*, qui est donné comme extrait « de Schiller y otros discípulos del célebre Kant », article qui provient peut-être d'un des convertis aux doctrines de Böhl. Il conclut : « Por último concluyo diciendo que es preciso estimar sobre manera los poetas Españoles é Italianos, divertirse con los rimadores franceses, admirar los bardos ingleses, y amar los romancistas alemanes. » Au tome II, également de 1805, du même périodique, *T. G. S.*, dans des *Reflexiones sobre el estado actual de nuestro teatro*, p. 112-115, s'était prononcé, assez timidement, en faveur du théâtre national, dit classique. Le meilleur, en ce genre, avant la querelle caldéronienne, ce sont les cinq lettres que *R. A. P.* publia dans le *Diario de Madrid* des 19 mars, 14 et 15 avril, 23 et 24 mai, 15 juin 1816, tout à fait en faveur de l'ancien Théâtre espagnol.

à sa correspondance de Görslow avec Julius pour démontrer qu'il nourrissait déjà le projet de réhabiliter, par la publication à Hambourg d'un *Spanischer Parnass*, les monuments de l'ancienne littérature castillane. Le 28 février 1813, six mois par conséquent avant son retour à Cadix, il mande à son ami : « Meine Kollektaneen zu einem spanischen Parnass habe ich durch die Benutzung der Bibliothek des Prof. Tychsen[1] in Rostock ansehnlich vermehrt, & es fehlt nur wenig an die völlige Anordnung eines ersten Theils, den ich auf Subskripzion herauszugeben denke. Das *Fehlende* ist die Benutzung eines Garcilaso de la Vega, eines Boscan & eines Diego de Mendoza, die Tychsen leider nicht hat. Jetzt also ergeht mein Gesuch an Sie, mich aus dieser Noth zu helfen. Vieilleicht haben Sie diese Bücher selbst; vielleicht können Sie solche von einem Freunde erhalten. Wenn ich auch nur vors erste den Garcilaso erhalte, so machen Sie mich glücklich; man wird auf der Post keine Schwierigkeiten machen, ein paar Bücher passiren zu lassen. » Dans sa première lettre de Cadix à Julius, après avoir vanté la richesse de sa nouvelle bibliothèque, si vite reconstituée, il déclare — et ces paroles, ainsi que celles de la lettre suivante, prouvent que seule la polémique avec Mora fut cause de ce qu'il ne réalisa que beaucoup plus tard son projet, et sous la forme plus restreinte des quatre tomes de la *Floresta* et du *Teatro :* « Alles dieses sind Materialien zu dem *Parnaso Español,* den ich im Kopfe trage & dessen Einleitungen grösstentheils schon bearbeitet sind, hauptsächlich eine *ganz neue Metrik* der alten spanischen Poesie, worüber Sie sich freuen werden. Daneben ist im Geiste fertig ein *altspanisches Theater*, welches nur Stücke enthält, die vor Lope de Vega, also am Ende des 15ten & in der ersten Hälfte des 16ten Jahrhunderts geschrieben wurden, so gut wie unbekant; dann eine Romanzensamlung aus fliegenden Blättern ; kurz, giebt nur die Vorsehung noch einmal Brodt & Weile, so hoffe ich in einigen Bänden den Kern der alten spanischen Poesie ans Licht zu fördern, & dadurch ein Denkmal meiner irdischen Laufbahn zu hinterlassen, worum sich alle poetische Gemüther freuen sollen. » Et le 30 avril 1818 il précise davantage son projet, en ces termes : « Grade ist es mein immer tieferes Eindringen & genauere Bekanntschaft mit der spanischen Poesie, die das Hervortreten meines Parnasos verzögert. Ich sehe imer mehr ein, dass ich ohne Benutzung der königlichen Bibliothek in Madrid nichts vollständiges werde liefern können, obwohl ich in meiner eigenen Samlung Materialien zu vielen Theilen besitze. Um indessen wenigstens einen Theil meines mühsam Gesamelten für die Nachwelt zu

1. *Cf.* sur ce célèbre orientaliste l'excellente notice de H. Klenz, *A. D. B.* 39 (1895), p. 38-51. Sa Bibliothèque a été incorporée en 1816 à la Bibliothèque de Rostock, dont il a écrit l'histoire, tirée à très peu d'exemplaires mais réimprimée au tome I (1791) de la *Rostock'sche Monatsschrift* de Burchard et Koppe.

retten, bin ich jetzt darauf bedacht, ein Museo de Poesia antigua Castellana in Heften von 6 Bogen herauszugeben, & sollte das erste Heft die Druckkosten bestreiten, so denke ich 12 Hefte zu liefern, welche 3 Oktavbände ausmachen sollen. Es sollen in diesem Museo nur solche Stücke erscheinen, die weder in den neuen Auflagen alter Dichter, noch auch in irgend einer neuern Sam̄lung, Parnaso, Colecc^n etc. aufgenom̄en worden. Ein Theil aus alten Handschriften niemals gedruckt, ein Theil aus fliegenden Blättern. Dieses sollen lauter Sachen aus der völlig ausgebildeten Poesie von 1550-1650 sein, da der Geschmack für das Frühere, Einfache, noch lange nicht genug gebildet ist. Die alten Romanzen so wie auch die Auszüge der Canc^s bleiben davon ausgeschlossen & müssen einen günstigeren Zeitpunkt abwarten. Dieses ist auch der Fall mit dem ersten spanischen Theater von 1490/1660, dessen aristophanische Derbheit & groteske Anordnung ein gebildetes oder verbildetes Publikum nicht vertragen kann[1]... »

Les renseignements qui précèdent expliquent comment Böhl, à

1. Le 7 octobre 1818 : « Bei der ungeheuren Geschäftslast, die mir jetzt obliegt, ist mein *Parnaso* oder *Museo* wieder in den Hintergrund gerückt, jedoch sind mir die Berechnungen des Druckes sehr willkom̄en gewesen... » Le 16 février 1819 : « Ihr Zuruf und Aufmunterung in Hinsicht meines *Parnaso* soll nicht in Sand geschrieben sein, sondern in grossen Buchstaben an der Wand meines Kabinettes paradiren : doch Musse will es haben, die mir jetzt nicht zu Gebote steht. » Nous publions dans l'article précité de la *Revue germanique* 1909, numéro 3, la lettre de Böhl à Perthes et son billet du même jour, 17 décembre 1819, à Julius concernant l'envoi du manuscrit du tome I de la *Floresta*, qui ne correspondait, de la sorte, qu'imparfaitement au plan originel de son auteur. De ce qu'eût été cette « ganz neue Metrik » dont il parlait le 18 février 1817, nous aurons une idée par ce passage de sa lettre du 30 avril 1818 à Julius : « In meiner Ansicht (die in der Einleitung zu meinem Parnaso gehörig ausgeführt erscheint) ist die Hauptbestim̄ung des Reimes eine metrische Reihe scharf zu begrenzen & demnach der Reim in der Mitte der Reihe eine Künstelei, die erst spät in der spanischen Poesie erschienen ist, & auch dann nicht den End-Reim aufgehoben hat. — Der Einschnitt findet sich sehr früh in der spanischen Poesie, sowohl in den jambischen, als in den trokäischen Silbenmaassen; meistens finden sich in den älteren Handschriften die zwei Hälften der Reihe in *eine* geschrieben, wie in Sanchez & Grim̄ : einige Beispiele aber auch giebt es, wo die zwei Hälften der Reihe in zwei Zweilen geschrieben sind. Auf der ersten Weise findet sich am Ende jeder Reihe ein Reim, welcher sich später in Assonanz verwandelte; nach der andern Art (welche ohne Zweifel der Bequemlichkeit zu Liebe & um gleiche Form mit den Redondillas zu erhalten, die gewöhnliche geworden ist) erfolgt der Reim oder Assonanz nur am Ende jeder graden Zeile, weil der Einschnitt keinen Reim hat, wenn in Romance geschrieben wird, welches der Natur dieser Gattung völlig angemessen ist, die eben weil *derselbe* Reim oder Assonanz durchstehend ist, keine so häufige Wiederholung derselben braucht, als die Redondilla & alle ihre Gattungen. Ich theile übrigens mit Ihnen nicht Ihre Partheilichkeit für die Romanzen; mir behagen nur die alten gereimten der Cancioneros [*nous publions plus loin la liste des Cancioneros possédés par Böhl dès mai 1818*]; die späteren mit Assonancen, die den Hauptinhalt der Romanceros ausmachen, sind mir leichte Speise, die weder Herz noch Geist erquicken, besonders wenn verliebte Schäfer erscheinen... » Si l'on songe que Julius était en correspondance avec F. Wolf, on se demandera s'il ne lui a pas communiqué ce passage de Böhl, lequel, en tout cas, a devancé le bibliothécaire viennois dans l'exacte compréhension du mètre des romances, telle que ce dernier l'a exposée au tome CXVII des *Wiener Jahrbücher* [*réimpr. dans ses « Studien »*]

peine réinstallé à Cadix et peut-être à l'instigation de sa femme, songea à être agréable à Schlegel en faisant connaître à l'Espagne — l'année même où le texte des *Vorlesungen* était rendu accessible à ses érudits dans la version française, anonyme et revue par l'auteur, de Mme Necker de Saussure — la nuance de ses enthousiasmes caldéroniens. Cadix,

fair Cadiz, rising o'er the dark blue sea,

— comme l'a chantée Byron en une strophe qu'admirait Théophile Gautier et que gâte une plaisanterie de mauvais goût sur la Vierge Marie, « seule vierge du lieu[1] » — venait à peine de voir les *Cortes generales y extraordinarias* clôre, en septembre 1813, leur session

et au tome II, p. 480 *seq.*, de la traduction de Ticknor par Julius. Quant aux destinées de la « *ganz neue Metrik* », il ne sera pas sans intérêt d'apprendre quelles elles furent. Elle faisait partie des manuscrits envoyés par Böhl à l'Académie Espagnole, qu'il signale le 19 février 1820 à Julius («... schriftliche Abhandlungen über Metrik, Geschichte der Poesie, Gramatik ») et qui, espère-t-il, lui en ouvriront les portes. Le 11 mai 1820, il précise en ces termes la nature des dits manuscrits : « Im Anfang April sandte ich endlich die Abschrift meiner Floresta nebst mehreren Abhandlungen über Metrum, Reime, Geschichte der Formen & Sprache mit Empfehlungen meines Freundes Vargas an die Real Academia Española & schon am 20ten ernannte man mich zum Academico honorario..... » Nous avons relevé à Madrid, dans le volume manuscrit des Actes de l'Ac. Esp. correspondant à 1820, à la date du 20 avril, le procès-verbal du secrétaire, F. A. González, où se trouve la mention que ce même jour il a présenté à cette corporation, après lecture d'une « atenta exposición » de Böhl : 1° la copie manuscrite du tome I de la *Floresta ;* 2° un « bosquejo histórico de las formas de la poesía nacional castellana » ; 3° un « sistema de metros de la misma poesía »; 4° un « sistema de rimas de la dicha poesía ». Ces papiers ne sont pas dans les Archives de l'Académie et le fait s'explique par ce passage d'une lettre du 2 juin 1820 à Julius : « Meine Abhandlungen, die jetzt gewissermassen von der Academia Española gebilliget sind, sollen Sie erhalten, um damit nach Belieben zu schalten. » Mais Julius ne les a ni publiés ni mentionnés : les avait-il envoyés à Wolf? Nous avons vu, par la lettre de Fernán Caballero que celle-ci avait retrouvé dans les papiers de son père — outre le matériel pour le tome II du *Teatro*, auquel il était fait allusion à la fin de la *préface* du premier (Hamburgo, F. Perthes, 1832) : « quedan materiales de autores menos ó nada conocidos para formar otro tomo, que saldrá á luz si el presente merece la aceptacion pública » — les « brouillons confus » de l'*Histoire de la Poésie espagnole.* Est-ce là le manuscrit de 51 pages in 4°, autographe, sur papier de Hollande, aujourd'hui à la *Bibl. Nac.* de Madrid, et signalé dès 1883 dans la *Revista de Archivos,* sous le titre d'*Apuntes sobre poetas castellanos* (*Catál. prov. de los ms. de la librería que fué de D. J. N. B. de F.*, p. 183)? Böhl, on s'en souviendra, a déploré, au *Prólogo* du tome I de la *Floresta,* son éloignement de Madrid, qui l'a empêché, dit-il, de réunir les documents qui lui manquaient pour clore un « cuadro cumplido » de la Poésie castillane, dans lequel il eût — reprenant le projet de Dieze — donné des extraits, « por el orden de los tiempos », des « poetas mas sobresalientes de cada era, con notas históricas y filológicas, y añadiendo algunas investígaciones sobre la naturaleza del ritmo, metros y rimas ».

1. *Childe Harold*, I, LXXI. *Cf.* Gautier au chapitre XV du *Voyage en Espagne*, où il y a un pittoresque tableau de l'aspect de la ville vers 1840. Sur le Cadix de la jeunesse de Böhl, *cf.* la précieuse description de Joseph Townsend dans : *A journey through Spain in the years 1786 and 1787* (publ. en 1791 en 3 vol. in-8° rééd. l'année suivante) et Bourgoing. Quand Fischer y passa, lors du second blocus anglais, en juillet-août 1798, la ville renfermait de 75 à 80,000 habitants. Il y en avait 60,000 à l'époque de la querelle caldéronienne. Aujourd'hui, Cadix compte un peu plus de 70,000 âmes. A. de Laborde est également à lire de qui veut connaître le Cadix de

permanente ouverte en septembre 1810, et, très mal récompensées de cette gigantesque besogne : l'octroi d'une Constitution à l'Espagne dans des circonstances tragiques, céder la place, en cette historique *Isla de León,* aux *Cortes* ordinaires. Celles-ci, comme on sait, n'avaient pas tardé à abandonner leur résidence, et, en janvier 1814, elles se réunissaient à Madrid. Décorée du prédicat glorieux de « *cuna de la libertad española* », en attendant le « *muy heroica* » qu'en souvenir des événements de 1823 Ferdinand VII lui conférera, elle était — après une tentative d'insurrection, promptement étouffée par l'amiral Valdés, contre le despotisme du Bourbon restauré — redevenue simplement la plus blanche des cités d'Espagne, la *tacita de plata* érigée sur les ondes océaniques par la fantaisie orientale, avec moins de dorures qu'aux temps heureux où le commerce mondial y florissait, mais toujours cette « ville de nacre, de neige, d'ivoire, » qu'un poète indiscipliné, notre Quinet, avait contemplée, au « dernier cap de l'Europe..., sur un écueil, parmi de rares palmiers, quelques lauriers et d'amers aloès perdus dans les sables mouvants d'un cimetière ». Mais elle avait vécu, cette sultane, quelques années uniques dans ses annales d'emporium maritime, de rendez-vous bigarré de trafiquants exotiques, où Mercure toujours fut plus en honneur que Pallas, où Vénus ne cessa de l'emporter sur Minerve. En cet asile de la régence d'un peuple soulevé, en ce sanctuaire de l'exaltation patriotique des provinces, l'Intelligence espagnole venait de luire d'une lueur impérissable. C'est à Cadix que l'on avait agité les théories de renouveau social en même temps que s'élaboraient les plans de campagnes victorieuses, et derrière cette muraille jaune qui encercle la ville comme un anneau d'or une perle, tant de cerveaux généreux avaient bouillonné dans la fièvre doublement sacrée de la libération et de la régénération du sol

Ferdinand VII, — rappelons, sur l'Espagne d'un peu avant 1813, les deux volumes, si totalement oubliés, de Rehfues, parus à Paris en 1811 — dans la troisième édition (Paris, 1828) de l'*Itinéraire descriptif de l'Espagne,* III, 276-289, avec, comme illustration: *Die Stadt und Bai von Cadiz mit ihrer Umgebung* (Weimar, 1820). *Cf.* aussi et surtout le tome XIII (Cádiz, 1813), consacré à Cadix, du *Viaje de España, Francia é Italia* de N. de la Cruz y Bahamonde, comte de Maule. Le *Cádiz en tiempo de la guerra de la Independencia* d'Ad. de Castro (Cádiz, 1864) est médiocre, comme ses deux autres livres sur la ville et la province. Le passage de Quinet que nous citons est *op. cit.*, 347 et 349. Quant à l'indispensable bibliographie gaditaine — qui serait si utile pour l'étude de la période des *Cortes* — elle manque encore, et, du *Diccionario* de N. M. Cambiazo y Verdes (Madrid, 1829-1830) à l'*Ensayo* de M. Dionisio Perez (Madrid, 1903), cette lacune subsiste dans la littérature bibliographique espagnole. Ce que M. Menéndez y Pelayo dit des journaux et *folletos* à Cadix à l'époque des *Cortes* au chapitre II du livre VII de ses *Heterodoxos: La Heterodoxia en las Cortes de Cádiz,* s'appuie, un peu exclusivement peut-être, sur le partial ouvrage d'un capucin, évêque de Ceuta, Rafael de Velez : *Apología del altar y del trono, etc., etc.* (Madrid, 1818, 2 vol. in-4°, complétés en 1825 par un *Apéndice,* in-4°, répondant à une réfutation.) Nous tenons de M. P. Riaño de la Iglesia lui-même que ce zélé bibliothécaire a réuni déjà plus de 3,000 fiches (livres, *folletos* et *hojas volantes*) pour une bibliographie gaditaine qu'il projette.

natal, qu'une auréole auguste semble, aujourd'hui encore, nimber d'un impérissable reflet, aux yeux du pèlerin nostalgique des grands souvenirs, ce petit coin de roc *extra orbem* que fut l'antique *Gadir*. Époque, en vérité, curieuse que celle où l'on pérorait et conspirait avec une exubérance de grands enfants délivrés seulement d'hier de l'insupportable surveillance du pédant rogue — la Censure, ou sa sœur aînée, l'Inquisition — qui les a jusqu'alors menés à la lisière, où, à côté d'une *Gaceta del comercio* du Curé du *Sagrario*, ce visionnaire de P. Ruiz, d'un *Censor general*, dénonciateur de Gallardo, ou d'un *Procurador General de la Nacion y del Rey*, feuilles absolutistes ennemies des constitutionnels, le *Tribuno del pueblo Español*, le *Robespierre Español*, le *Conciso* publiaient sans obstacle légal leurs fougueuses diatribes ! Si un moine fanatique, le dominicain sévillan Alvarado, lance à l'assaut du rationalisme les célèbres *Cartas críticas del filósofo rancio* — que Böhl ne manquera pas d'envoyer à Julius — une plume acérée — celle du janséniste Villanueva (*Las Angélicas fuentes* [*El Tomista en las Cortes*], 1813), sans parler de l'*Inquisición sin máscara* (1811) de Puigblanch — est aussitôt prête à la riposte. Entre cette abondante moisson de pamphlets, fruits d'une pensée virile trop longtemps asservie et qui jette sa gourme, l'attention publique avait été attirée plus que par aucun autre par l'opuscule intitulé : *Diccionario crítico burlesco, etc., etc.*, rédigé en réponse à ce *Diccionario razonado, manual, etc., etc.*, que M. Menéndez y Pelayo qualifie d' « obrilla digna de asunto menos baladí[1] » et qu'auraient composé deux députés aux *Cortes*, lesquels ridiculisaient leurs collègues et couvraient d'infamie le libéralisme. L'auteur de cette ingénieuse et mordante réfutation venait déjà de se distinguer à Cadix par son *Apología de los palos, etc.*, brochure que nous aurons à citer plus loin, et n'était autre que le bibliothécaire des *Cortes*, un fils de laboureur d'Extrémadure qui avait étudié à Salamanque et mettait au service des idées les plus avancées la verve railleuse d'une spontanéité étudiée et renforcée de la plus fine dialectique : le célèbre Bartolomé José Gallardo. Les incidents auxquels donna lieu la publication de ce libelle, qui fut réédité onze fois, sont dignes d'une étude spéciale, et nous nous bornerons à noter ici que Böhl lui-même n'a pu ne pas admirer sans réserve le « talent satirique » et le caractère « unique » — entendons le caractère unique du style — de ce bizarre érudit, dont la vie n'a pas été encore adéquatement narrée[2].

1. *Heterodoxos*, III, 450.

2. Lettre de Böhl à Julius, 8 septembre 1830 : « Ich sende Ihnen sechs Abdrücke (zur beliebigen Vertheilung) einer Flugschrift des berühmten Gallardo, der in einer kleinen Landstadt verwiesen sein satirisches Talent nicht unterdrücken kann. Wenngleich der Gegenstand selbst eben kein grosses Interesse hat, so verdienen doch die Anmerkungen über die Sprache alle Aufmerksamkeit, hauptsächlich die Cuestion logosófica im Anfange, die einen sehr schwierigen Punkt der span. Grammatik sehr

Mais en 1814 le souffle de liberté de la première ère constitutionnelle avait passé et la presse était soumise à maintes entraves. Les feuilles qui pullulaient dans l'atmosphère surchauffée des *Cortes* — et déjà Alcalá Galiano avait préludé à sa vocation de journaliste en créant cet *Imparcial* né et défunt le même mois, en septembre 1812 — avaient disparu dès que l'agent qui les alimentait avait cessé sa fonction, et Cadix était retombé à l'étiage intellectuel des anciens jours. L'un des principaux organes d'information de la ville était alors le *Mercurio Gaditano*, continuation, depuis le 19 mai 1814, du *Redactor General* fondé le samedi 15 juin 1811, avec, pour principal rédacteur, un certain D. Pedro Daza, personnage de bonne famille et ami de Galiano, qui compta cette année-là parmi les collaborateurs accidentels du journal. Ce *Redactor*, qui réapparaîtra lors de l'intermède constitutionnel de 1820-1823, réimprimait des articles de gazettes nationales et étrangères, et jusqu'à des brochures d'actualité, particularité qui fait de sa collection, malheureusement rarissime, une mine précieuse de renseignements et de bibliographie. Quant au *Mercurio*, de caractère plus strictement local, il ne semble pas avoir vécu au delà du 23 octobre 1814 (n° 158). Du moins, l'exemplaire de la *Biblioteca provincial* gaditaine, le seul que nous connaissions, ne dépasse-t-il pas cette date [1]. Quoi qu'il en soit, c'est à son numéro 121 et à la rubrique : *Variedades* que se trouvent, datées : *Cadiz, á 16 de septiembre de 1814*, sans aucune indication de provenance, et anonymes,

glücklich löset. Nebenbei ist der Stil einzig : nur Gallardo kann so ganz eigenthümlich den Stil der goldenen Zeit der span. Literatur nachbilden. » Ce pamphlet ne pouvait être que la réplique à Lista et Reinoso : *Cuatro palmetazos bien plantados por el Dómine Lucas á los Gaceteros de Bayona, etc.* (Madrid, 1829, in-4°). On sait qu'une liste des ouvrages de Gallardo a été donnée par Cueto, *B. A. E.*, 67, p. 700-702.

1. Cet exemplaire provient du don fait en 1856 à l'établissement par J. M. del Vadillo, ex-ministre des finances. Cf. E. Borao, *Ap. á la Biblioteconomía de Mr Constantin*, dans *Bol. bibl. esp.*, VII (1866), p. 56. C'est de ce Vadillo, gaditain et disciple de Mendizábal, que Valentinelli (*Delle Biblioteche della Spagna* [Wien, 1860], p. 109) a fait un *Varillos*. Quant à la *Bibl. prov.* gaditaine, fondée en 1851, sa lamentable histoire est narrée par J. L. Estelrich dans l'étude : *Bibl. prov. de Cádiz, noticia de su fundación y vicisitudes*, commencée au numéro de sept.-oct. 1908 de la *Rev. de Arch.* p. 227 *seq.* L'auteur affirme, p. 231, que Cadix « tanto se ufana » de son titre de « culta », sans ajouter qu'un tel récit constitue le démenti le plus patent de cette prétention. L'*Anuario del cuerpo facultativo de Archiveros* (II, 181) avait naguère annoncé la fermeture de l'établissement (en 1881), mais sans dire qu'il l'était « provisoirement » depuis 1875, parce que, nous apprend M. Estelrich, « se abría como una granada » (p. 237 !) Il se trouvait alors dans la *calle de Vargas Ponce* — naguère *del Tinte* — et fut transféré le 16 octobre 1883 au numéro 1 de la *calle del Correo*, d'où M. Riaño de la Iglesia l'a, cette année, installé dans son nouveau local, *Isaac Peral*, n° 16. Il est difficile de fixer approximativement la richesse de Cadix en livres, car, à côté de la *Bibl. prov.*, qui compte, croyons-nous, un peu plus de 40,000 vol., d'autres collections existent, soit publiques (*Seminario Conciliar de S. Bartolomé, Facultad de Medicina y Cirugía*, ainsi que, naguère encore, *Sociedad Económica de Amigos del País* et *Academia gaditana de Ciencias y Artes*), soit privées (*Ingenieros, D. José Zurita*; Borao en citait une autre (*cf.* aussi le *Buscapié* de Castro, p. 80, et Corminas, *Suplemento*, etc. (Burgos, 1849, p. 302) de D. J. Rubio, qui aurait contenu, avec des ouvrages modernes, des « libros antiguos »).

des *Reflexiones de Schlegel sobre el teatro, traducidas del Aleman*. Il s'agit, en réalité, beaucoup moins d'une traduction que d'un résumé assez arbitraire, coupé de points de suspension fréquents, de quelques passages de la 14me *Vorlesung* (*éd. de Heidelberg*, 1811, II², p. 338 *seq.*), agrémentés de courts fragments du parallèle entre les théâtres anglais et espagnols, par lequel commence, répétons-le, la 12e *Vorlesung* (*ibid.*, p. 3 *seq.*). Déjà médiocre en lui-même, le texte de Schlegel devenait, dans ce remaniement maladroit, franchement paradoxal et justifiait l'intervention, d'ailleurs courtoise, de Mora[1]. Libre, en effet, à certains critiques trop peu familiers avec la littérature espagnole, de trouver — à la suite de M. Muncker, pour qui le passage de Schlegel sur Calderón est « glänzend » (*A. D. B.*, *art. cit.*, p. 362) — admirable la dextérité oratoire avec laquelle un sophiste consommé accomplit le tour de force de faire contenir tout le théâtre espagnol dans un seul poète, qu'il n'exalte, au demeurant, si fort, que parce qu'il ignore, ou à peu près, ses devanciers. Nous ne pouvons, quant à nous, ne pas admirer à la fois le bon sens et l'à-propos de la *Crítica* du contradicteur de Böhl, et ne pas regretter que ce dernier ait si maladroitement débuté dans sa présentation de Schlegel à l'Espagne, alors qu'il importait de préparer le terrain par quelques renseignements bio-bibliographiques et des compléments objectifs aux trop maigres indications des *Vorlesungen*. Nous n'avons, d'autre part, pas besoin de reproduire en cette place les *Reflexiones*, puisqu'elles sont assez facilement accessibles, sinon dans le journal gaditain, du moins au numéro 45 (26 fév. 1818) de la *Minerva* d'Olive, ou, surtout, au préambule des *Vindicaciones*, p. 1-10, où Böhl, à la suite des railleries de la *Crónica*, en a de nouveau et très sensiblement remanié le texte[2]. A peine avaient-elles paru que le *Mercurio* publiait, au numéro 127, et sous la même rubrique, une réfutation, signée *Mirtilo Gaditano* (pseudonyme sans doute choisi par imitation de ce *Mirtilo Sicuritano*, si populaire à l'époque) et intitulée : *Crítica de las reflexiones de Schlegel sobre el teatro insertas en nuestro número 121*. Elle mérite,

1. Böhl s'est permis dans son article de corriger tacitement la grosse bévue de Schlegel confondant Garcilaso de la Vega avec l'Inca Garcilaso, né 37 ans après l'auteur des *Églogas*, que l'on faisait mourir *au siège de Tunis!*

2. *Minerva | ó | El Revisor General: | Obra periodica | por D. Pedro Maria de Olive. | Miscelánea Crítica. | Tomo XI (Madrid, Núñez).* Cette réimpression altérée, sans la date que porte l'original, s'intitule : *Sobre el teatro español. Extractos traducidos del aleman de W. Schlegel.* Elle est anonyme. En tête, Olive a mis : « Se nos ha remitido el siguiente artículo, y aunque no adoptamos en lo general las opiniones del autor en la parte literaria, le publicamos por el honor que hace á nuestra nacion ». Le P, Blanco García avait lu cet article (I, 409), mais sans en soupçonner le caractère. Böhl signalait cependant cette réimpression à deux reprises, au numéro 668 (31 mai 1818) du *Diario mercantil*, puis *III. P.*, p. 34, *note*. Dans la réimpression des *Vindicaciones*. en 1819, il a surtout modifié le passage, tant de fois incriminé, sur les « *fiestas* » de Calderón, « c'est-à-dire, avait dit en note Olive, vraisemblablement les *autos sacramentales* ». Nous verrons plus loin que cette interprétation était inexacte.

par sa rareté et par sa valeur intrinsèque d'être réimprimée intégralement, d'autant plus que son auteur n'a pas su, dans la suite, observer la rectitude de jugement qu'il avait témoignée en ces premières escarmouches.

« El que haya observado con atencion el giro que ha tomado el gusto literario en la mayor parte de Europa, desde la revolucion francesa hasta nuestros dias, no podrá menos de prever el enorme abuso que se podrá hacer entre nosotros de las ideas y opiniones á que se debe la corrupcion de la literatura moderna extrangera. Por esto es un deber de los escritores publicos atajar el mal en su origen, y hacer ver al traves de las ideas brillantes y seductoras con que estos novadores revisten sus doctrinas, los errores que encierran y los riesgos con que amenazan. La moda de desacreditar las reglas eternas del gusto, y de sacudir el yugo de los preceptos, es un contagio tanto mas facil de comunicarse, cuanto mas halagos presenta á la mediocridad verse libre de trabas y poder abandonarse á todos los desórdenes de la imaginacion. Entre nosotros el peligro aun es mayor por el abandono en que yacen los estudios clásicos; estos preciosos gérmenes del saber, tan malamente zaheridos por los discipulos de la escuela romancesca.

» Con el fin de atacar esta nueva clase de errores he estendido las siguientes observaciones sobre el escrito de Mr. Schlegel inserto en este periódico; presentándolas sin otro órden que el que guardan las proposiciones que he juzgado dignas de crítica.

» El primer párrafo establece, ó á lo menos supone, que la diferencia entre el teatro antiguo, y el ingles y español consiste en la sujecion de aquel á las reglas del arte, y el desprecio que estos han hecho de ellas; suposicion gratuita : pues aunque las reglas existian en tiempo de los griegos y romanos, apenas hai una de las piezas del teatro antiguo, que conocemos, en que se hallen exáctamente observadas. *En vano* (dice) *se anhelará por reducir á las reglas las producciones originales de ingleses y españoles*. Ya se vé, ¿cómo se ha de reducir á reglas una obra en que ninguna de ellas se observa?

» *La rima compañera inseparable del verso es tambien el primer símbolo de la sujecion*[1]. Es difícil amontonar mayor número de disparates en menor número de palabras. La rima se separa mui frecuentemente del verso, y anduvieron separados muchos siglos hasta que la corrupcion del gusto y de la latinidad dió origen á los consonantes, con los que la poesía empezó á perder su lustre, hasta que se lo restituyesen los poetas italianos y españoles. La rima ademas no es un símbolo de sujecion real y verdadera, ni en todo caso se podria llamar el primer símbolo porque antes de ella existia el número.

» *La forma de toda composicion poética no debe ser mecánica sino orgánica.* Esta clasificacion parece original del autor; pero vamos á ver en que consiste. La forma mecánica es la que se aprende, la orgánica la que es innata, de modo que se llama orgánico á lo que nace espontáneamente en una substancia sin órganos. Esta forma orgánica es la que, segun

1. Schlegel disait simplement, dans sa douzième Conférence : « Der dichterische Geist bedarf allerdings einer Umgrenzung, um sich innerhalb derselben mit schöner Freiheit zu bewegen, wie es alle Völker schon bei der ersten Erfindung des Silbenmasses gefühlt haben... »

Mr. Schlegel, revela las cualidades ocultas de todas las cosas, de lo que se infiere que las lamas especulares revelan las cualidades ocultas de las substancias cristalizadas; cosa que abrevia infinito el estudio de la química.

» *Convendremos sin dificultad en que los ingleses y españoles no tienen tragedias ni comedias al uso antiguo.* Dale con la diferencia entre el uso antiguo y el moderno, fundado aquel en la observancia y este en la inobservancia de las reglas.

» *Pero han creado un género propio que llamarenos romancesco.* Llámele Vd. como quiera, este género es menester que sea detestable; puesto que, segun vd. mismo, pretende combinar todos los opuestos; combinacion absurda en las artes de imitacion, en las que no debe haber opuestos sino contrastes; porque de estos resulta el verdadero interes, el colorido artístico, y de aquellos los monstruos de que se burla Horacio en el principio de su arte poética.

» Este género nuevo es el que se complace en amalgamar *la naturaleza y el arte;* como si el género antiguo, esto es el clásico, no las hubiese amalgamado; y como si esta reunion no estuviese mejor observada en *Atalia* y el *Cid,* que en *Don Carlos* y el *rei Lear;* como si para reunir la naturaleza y el arte fuera menester un género espúreo, intruso, tan enemigo del arte como de la naturaleza. Que reuna *la poesia y la prosa* ya lo entiendo, porque esta reunion que salva todas las dificultades es comodísima en la época actual en que el prurito de escribir hace romper toda traba, y forjar sistemas absurdos para justificar aquellas infracciones; pero lo que no entenderé jamas es que haya sido menester dramas romancescos para amalgamar la memoria y la esperanza, el alma y los sentidos, lo terrestre y lo divino, la vida y la muerte. Virgilio y el Dante, Racine y Corneille, habian amalgamado todos esos poderosos resortes antes que la fantasmagoria germánica viniese á deslumbrar el orbe literario con sus apariciones fosfóricas.

» *El arte* (dramático) *antiguo es mas sencillo y coincide mas con la naturaleza en sus obras aisladas* ¿ Qué se puede decir mas en favor del arte antiguo ? La poca sencillez, la poca claridad del arte moderno, resulta de que no coincide con la naturaleza en sus obras aisladas, único aspecto baxo el cual la naturaleza puede ser objeto de las artes, sino que abandonando esta prudente sobriedad quiere encerrar en los estrechos límites de un drama toda la naturaleza en la universalidad de sus creaciones; objeto ambicioso y desproporcionado, más análogo á las meditaciones del sabio que á la paleta del artista.

» *El arte moderno se acerca mas al secreto del universo.* ¡ Una friolera ! El secreto del universo estaba reservado al sublime descubrimiento del drama sin reglas. El sabio que decia que formaria un nuevo universo con materia y movimiento no sabia que seria mucho mas facil formarlo con la infraccion de las tres unidades. Es verdad que despues se nos asegura que a veces *el arte moderno no ofrece mas que un caos;* pero Schlegel y sus elegantes traductores sacarán de este caos la luz.

» *La tragedia antigua es un grupo de escultura; el drama romancesco es un cuadro en el cual, ademas del colorido brillante de las figuras, se ven los alrededores y las distancias.* Si la tragedia regular, no solo la antigua, es un grupo de arquitectura, el drama romancesco es un cuadro complicado en que las figuras se confunden entre mil objetos vaporosos que destruyen el interes y la ilusion.

» Tras esta comparacion, que termina las reflexiones generales, el autor

se contrae á la poesia española, de cuyo principio y progreso forma un cuadro harto ligero y superficial, pero enérgico y profundo; en el se hallan, sin embargo, no pequeñas equivocaciones, como cuando asegura que *solo en España ha sobrevivido el espíritu caballeresco á la caida de la caballeria;* pues las instituciones caballerescas y aun las costumbres análogas se han conservado mucho mas escrupulosamente en el norte de la Escocia, en Polonia, y en otras partes de Europa que se han visto mas libres que nosotros de las inovaciones modernas. El espíritu caballeresco no se debe buscar en cuatro formalidades insignificantes, sino en las costumbres; y en esta parte nosotros hemos perdido hasta las mas pequeñas trazas. Todavia se arman caballeros en Inglaterra, todavia hai trovadores vagabundos en algunos condados de Irlanda, todavia el Señor hungaro juzga, arma y gobierna sus vasallos; en fin, todos los pueblos cultos de la Europa conservan en mas vigor que nosotros la poesia caballeresca. No hai modista de Paris que no cante tras de su mostrador el romance del Trobador, ó el viage á Siria; no hai poeta ingles que no se queme las pestañas buscando asuntos para sus *Ballads* en las añejas crónicas. No hai aventura notable de los tiempos feudales que no haya suministrado asunto á los inagotables fabricantes alemanes de dramas romancescos. El autor que no ve por todas partes sino espíritu caballeresco, se figura que el público español quedó satisfecho cuando los grandes poetas de aquel tiempo trasladaron á la *escena el caracter caballeresco purificado de toda liga material,* esto es, cuando pintaron á los caballeros como asesinos, huyendo unas veces de la justicia, robando otras las hermanas de sus amigos, y dando de puñaladas á los queridos de sus hermanas. Entonces es cuando el autor vé en esta especie de carácter la *semejanza aérea de un perfume matizado;* expresion tan absurdamente ridícula que no se sabe como calificarla, á menos que no se atribuya á la mania de unir dos palabras que, como dice Boileau, se quedan atónitas de verse unidas.

» Todos estos elogios recaen mas particularmente en las poesías de Calderon, cuyo traductor entusiasta fue el mismo Schlegel, y nótese aqui si puede hallarse una perversion mas completa del gusto. Todos los literatos han admirado en este poeta la fecundidad de los planes, la facilidad de desenredar los hilos complicados de una intriga, la fluidez del romance, la naturalidad del dialogo y la pureza del idioma. A trueque de estas dotes sobresalientes se le perdonaban sus enormes defectos; pero el Señor Schlegel no piensa así, sino que desentendiéndose de tan raras perfecciones, alaba precisamente en Calderon lo que todo el mundo vitupera, esto es, su tendencia al género lírico, el oropel de su descripciones, y la mezcla de estrellas y flores, sol y ojos, perlas y lágrimas; vicios de estilo que no caracterizan únicamente á nuestro célebre dramático, sino que infestaron á todos los poetas gongorinos, á todos los predicadores gerundios, y á todos los versificadores italianos, españoles, franceses, é ingleses, anteriores al renacimiento de las letras. Limitándonos al arte dramático en España, señálese en Calderon uno de estos trozos que tanto placen en Alemania, y que no tenga semejante en las piezas de Montalvan, Figueroa [1], Solis y sus contemporáneos. Estraño modo de juzgar en las artes es por cierto señalar como perfecciones de un autor, los defectos mismos con que pagó tributo

1. Mora eût été fort embarrassé, s'il lui eût fallu citer les productions dramatiques de ce Figueroa. Il confondait sans doute avec le poète lyrique Fr. de Figueroa.

á la corrupcion de su siglo. De un principio tan desatinado deben resultar las mas desatinadas consecuencias. *La poesia de Calderon sea cual fuese su objeto es un himno continuado á la gloria del Criador.* De modo que las astucias de la *dama Duende*, las fanfarronadas de *Coriolano*, las estravagancias de *Segismundo*, todo esto no es otra cosa que un himno. *Para Calderon, la suerte del hombre no es ya un enigma,* como no lo ha sido jamas para un cristiano firme en su creencia. *La poesia de Calderon es el despertar de Adan, pero acompañado de una penetracion de las relaciones mas secretas de la naturaleza cual solo podria darse á una contemplacion exercitada.* Ahora bien : este descubrimiento de relaciones misteriosas solo puede echarse de ver en las comparaciones y metáforas en que la naturaleza física se pone en contacto con la moral, ó en que se comparan unos á otros los objetos sensibles; y júzguese cuanta dosis de contemplacion se necesita para hallar relaciones secretas entre los dientes y las perlas, los labios y el clavel, la risa y la aurora, una flor y la belleza, ideas todas tan nuevas y recónditas.

» Schlegel queriendo, para concluir, generalizar su teoria, se enreda de tal modo en sus mismas ideas que es harto difícil seguir el hilo de sus raciocinios. He aqui un parrafito que puede tenérselas con todo lo más obscuro que ha producido la metafísica alemana. *Cuando las circunstancias exteriores, sea una censura arbitraria, sea el mismo apego de los habitantes á sus hábitos nacionales, se oponen á la introduccion de lo que se califica progreso del entendimiento humano entre los vecinos, sucede que las buenas cabezas se prendan de aquellos frutos prohibidos, y se empeñan con tenacidad en ciertos errores literarios cuando ya no son de moda en otras partes.* Aqui no se sabe si el fruto prohibido son los hábitos nacionales, ó lo que se califica de progreso del entendimiento humano; ni se comprende como las buenas cabezas puedan seguir modas en materias literarias, sabiendo que hai reglas infalibles del gusto, sancionadas por todos los hombres grandes y la práctica universal de los siglos. Tambien es algo raro aquello de la censura arbitraria en punto á progresos mentales, como si en esto debiera haber arbitrariedad, ó como si la arbitrariedad de la censura en las obras del entendimiento no fuera el último grado del delirio humano.

» Sirvase V., Señor Editor, insertar en su periódico estas ligeras observaciones, ínterin preparo otras mas generales en que procuraré demostrar las consecuencias funestas que acarrean en el orden moral y literario las nuevas paradoxas germánicas.

B. L. M. de V. su servidor. — *Mirtilo Gaditano.* »

Cette critique, rédigée après lecture de l'informe fragment publié par Böhl et dans l'ignorance du texte des *Vorlesungen*, était, on l'avouera avec nous, pénétrante tout autant que modérée. Évidemment Mora se fût exprimé d'autre sorte s'il eût eu sous les yeux la teneur exacte des Conférences de Schlegel. Pour Schlegel, les mots de *classique* et de *romantique* — employés à l'origine sans esprit aucun d'opposition mutuelle [1] — ne désignaient nullement « deux genres de

1. On se souviendra que *Die Jungfrau von Orleans* (dont la première représentation, à Leipzig, est du 17 septembre 1801) a été appelée par Schiller une *tragédie romantique,* c'est-à-dire de *provenance historique;* que Tieck a intitulé *Romantische Dichtungen* son recueil, en deux volumes, d'ouvrages dramatiques paru à Iéna en

poésies différents, encore moins des degrés différents de perfection, mais deux époques successives dans l'histoire de l'art. *L'une est close, l'autre dure encore, et peut-être,* dit-il, *ce que nous appelons actuellement romantique, ce que nous opposons au classique, n'est-il que la préparation d'un art futur, véritable expression de l'esprit moderne.* Il semble, d'après cela, que Schlegel veuille se mettre au point de vue strictement historique, le seul qui lui eût permis de rendre une égale justice à tous les genres de beauté littéraire. Il n'en est rien, et l'historien montre tout aussitôt, par la manière dont il définit la poésie romantique, qu'il se pose en champion d'une école nouvelle. La poésie romantique résulte, pour lui, de la fusion de deux éléments, l'un germanique, et l'autre néo-latin ou chrétien. Les nations qui ont contribué à son développement sont l'ancienne Germanie, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, enfin la France, *grâce à sa vieille littérature, que les Français eux-mêmes ont trop négligée.* On voit d'abord ce qu'un tel plan d'histoire littéraire a d'arbitraire et d'exclusif, sans qu'il soit nécessaire de s'arrêter aux détails. On s'attend bien à ce que la Réforme soit malmenée par Schlegel; la Bible de Luther n'est même pas citée dans l'histoire de la langue. Mais il déplore aussi l'invention de l'imprimerie et la découverte de l'Amérique, et il accuse la physique et l'astronomie modernes d'avoir détrôné la magie et l'astrologie, *qui étaient plus favorables à la poésie.* Ce qui est clair, c'est que la Renaissance marque pour lui une limite extrême après laquelle il n'y a plus ni originalité ni vraie poésie [1]. » — Quoi qu'il en soit de la théorie de Schlegel, Böhl ne s'attendait sans doute guère à la réfutation de *Mirtilo Gaditano*, si la piètre réplique qu'il fit insérer, le samedi 24 septembre 1814, à la dernière page du *Mercurio* (numéro 129),

1799-1800, et que trois ans plus tard, dans la préface de ses *Minnesinger aus dem schwäbischen Zeitalter,* il traite de *romantique* la poésie narrative du XIIIe siècle. Pour Frédéric Schlegel, le concept *romantisme* flotte dans une imprécision d'ailleurs conforme à son système. Ce fut Guillaume qui lui donna une cohésion définitive, avec le caractère spécifique d'un éternel *devenir:* fondant, de la sorte, la science, dite moderne, des littératures comparées.

1. A. Bossert, *Hist. de la litt. allem.,* 2e édition (Paris, 1904), page 578. Peu importe que ce passage s'applique aux Conférences des hivers 1801-1804 à Berlin, si celles de Vienne ne font que compléter, dans le même esprit, la partie du manuscrit ayant trait à la poésie dramatique. Rappelons le savoureux passage de Gœthe sur les *Vorlesungen*, dans Eckermann, *Gespräche mit Gœthe* (éd. Reclam, III, 95), mercredi 28 mars 1827 : « *Seine Kritik ist durchaus einseitig, etc.* » *Cf.,* en outre, le jugement de Gœthe sur la personne de Schlegel (*ibid.,* 111-112) en avril 1827. M. A. Bossert eût pu signaler les réflexions : *Ueber den Geist des Zeitälters,* extraits de Conférences que Schlegel publia au 1er fascicule du tome II de *Europa* et où il a expliqué ce qu'il croyait alors être — selon ses propres paroles dans sa douzième Conférence viennoise — « die Anmassungen der heutigen sich so nennenden Aufklärung », parlant à peu près comme eût fait Böhl, s'il eût été doué de sa virtuosité de styliste. Rappelons, enfin, à ceux qui ne posséderaient pas le texte complet des *Vorlesungen*, qu'on en peut lire la partie intéressant les théâtres anglais et espagnol aux numéros 356-358 des *Meyers Volksbücher,* où elle porte le titre : *Englisches und spanisches Theater* (Lpzg. und Wien, *s. a.,* 30 *pfennig.*).

sous la rubrique : *Artículo comunicado,* nous fournit la preuve manifeste qu'il fut pris au dépourvu.

« Señor editor del Mercurio Gaditano, » dit-il, « en honor del Señor Schlegel y no para entrar en discusiones literarias, debo contestar á las objeciones fundamentales de la impugnacion de *Mirtilo Gaditano*, y á que han dado margen algunos graves yerros de imprenta, que avisé donde convenia el dia siguiente de su publicacion. El primero es el título que en el manuscrito decia *extractos* y no *reflexiones,* lo que patentizaba suficientemente los *&c. &c.* que se hallaban al fin de cada párrafo. El segundo es la *rima* dos veces repetida, cuando en ambas decia el *ritmo;* y el tercero el de *piezas de Calderon* en vez de *fiestas de Calderon.*

» Por lo demas las ideas del Señor Schlegel no son de aquellas que pueden gustar generalmente; los amantes natos de la poesia tendran mucha satisfaccion en ver que su gusto se funda en lo mas sublime y espiritual de nuestra naturaleza ; los fautores de la razon hallaran que todo lo que sale de la esfera tangible y comprehensible es disparate; para los primeros han escrito *Dante, Calderon* y *Shakespeare*, para los segundos *Boileau, Alfieri* y algunos modernos españoles. B. L. M. de V. — *El traductor de Schlegel.* »

En se rangeant, sans autre forme de procès, du côté des spiritualistes et des amis du sublime, en renvoyant sans appel son contradicteur au camp des *fautores de la razón* — pour un peu il eût dit déjà : des « matérialistes » — Böhl témoignait d'un manque de tact regrettable et montrait la lourde *Tatze* de l'ours teuton écrasant son adversaire d'un impitoyable pavé, là où il se fût agi de jouter avec des notions, d'extraire des quintessences. L'auteur de l'*Artículo comunicado* qui lui répondit au numéro 132, mardi 27 septembre 1814, et à la troisième et quatrième page du *Mercurio*, était-il (comme l'a affirmé Ticknor dans une note manuscrite, p. 11 de son exemplaire de *Donde las dan las toman*) Mora en personne? Tout en professant le plus grand respect pour la bonne foi de l'hispanologue de Boston, nous trouvons regrettable qu'il ait omis d'indiquer de quelle source il tenait ce renseignement. Signé : *El Imparcial*, le dit *artículo*, qui est bien dans la manière de Mora (dont on retrouverait le plaidoyer en faveur de la rime, nous l'avons dit, au *Prólogo* des *Leyendas Españolas*), était ainsi conçu :

« Señor Redactor del *Mercurio:* Métome de gorra, ó como dicen, de trompon, por mi sola autoridad, á juzgar entre Mirtilo y el traductor de Schlegel, y, si á V. place, puede contar tambien entre los juzgables al de las enmiendas de las palabras *ritmo, fiestas* y *extracto,* cuyos descuidos diz que han motivado los reparos de los Mirtilos, ó séase de los amadores ó *fautores de la razon* para dirigir las bellas artes.

» Por lo que hace á equivocaciones y enmendaturas, si las hai, son del mismo Schlegel, ó sea su traductor; pues sean *extractos* de las reflexiones, ó las mismas mismísimas reflexiones en entero, siempre que el extracto diga lo que el impugnador ha leido para que sus observaciones tengan apoyo, la

cosa es una niñeria, y la lógica del caballero de la crítica es mas exacta que la del traductor, que se ase de lo que le dexa tan en peligro como si estuviera suelto, y cayéndose siempre.

» Vamos al descubierto en que la redaccion del *Mercurio* ha dexado á mi traductor por haber impreso *rima* en lugar de *ritmo*. Séase lo que se quiera de *ritmo* y *rima* en otras lenguas, lo que es en la castellana segun el diccionario (si es que tiene alguna autoridad en esta materia) tienen las dos una misma significacion. Pero ¿ a qué tanto quejarse de la variacion ó trastorno de las palabras? Estoi seguro de que el mismo Schlegel no hubiera abierto su boca, ni hecho trabajar para esto á su pluma. En el sentido de *trava* usa Schlegel la palabra *rima*, ó sea *ritmo* [1], si quiere el traductor : mientras la que se ha estendido en la impresion importe la misma idea ó sentido, ¿ a qué esos clamores, como si este descubierto ó equivocacion fueran la causa ó motivo de la crítica de Mirtilo? Hai *rimas* de *rimas*, como *ritmos* de *ritmos*. *Rima*, dice el diccionario, es el conjunto de cosas que se ponen unas sobre otras. Acaso es este el significado primitivo de esta voz [2]. Sucediendo esto generalmente en la poesia anterior a los *consonantes* y *asonantes*, se empezaria a usar de esta palabra para expresar este orden que en la poesia decian los versos; y luego el uso y costumbre generalizada de que se correspondieran los sonidos de las últimas sílabas, habrá dado lugar á que mas particularmente se dé a esta clase de versos el nombre de *rima*, en cuyo sentido la aplica tambien el diccionario de la Academia, y mas particularmente, dice, a las octavas.

» No es pues extraño que el crítico diga que la *rima* se separa alguna vez del verso, entendiéndola en este último sentido; pues en el primitivo es sin duda compañera inseparable del verso, como dice, y mui bien, Schlegel. Mas sepárese ó no se separe es una *trava*, una verdadera sujecion como quiere Schlegel ó el traductor. Basta esto para que la frase enmendada no autorice solamente la crítica, que tiene su apoyo en el contexto mismo de las reflexiones ó extracto de ellas, que poco ó nada importan los nombres quando estan conformes las ideas.

» El autor aleman, hablando de lo *armonioso de los poetas* españoles, de la elegancia y delicadeza de todos los *juegos de la discrecion y del chiste, de la pompa y grandeza* de las *imágenes*, añade : las piezas, las *comedias* (y no las *fiestas*) *se pudieran llamar* (por esta razon) *óperas sin música :* por la sonoridad y armonia de sus versos, que hacen en el oido una especie de efecto musical, y en el alma un contraste agradabilísimo, por lo noble y magestuoso de sus descripciones. Dígame ahora el traductor, si esto se podia entender de las fiestas de Calderon mejor que de las piezas poéticas suyas, de que el autor aleman habla solamente : ¿ y qué fiestas son estas de Calderon, de que ni el lector tiene idea, ni el autor se la da, y que resiste el mismo contexto de las reflexiones? y ¿ cómo vendrian al caso allí unas *fiestas* que se reduxesen a otra cosa que a poesias, dramas y versificacion?

» Todo prueba que el traductor, ó no posee bien los dos idiomas, ó no tiene los principios necesarios de bellas letras para juzgar con exactitud de ellas, y que al menos conoce solo la lógica que se estudia para el manejo

1. Répétons que Schlegel ne parlait que de la *quantité (Silbenmass)*.
2. Inutile de signaler la confusion entre *rima* = *rimero*, d'acception arabe, et *rima* = *rimo* (archaïque), d'origine latino-grecque, à moins que celtique, comme le veut Diez. Il est étrange que le « Boreas español » ne l'ait pas relevée.

preciso de la sociedad, y de ningun modo la que se estudia y cultiva para el descubrimiento de la verdad en las ciencias y literatura. De otro modo ¿cómo habia de creer que las enmiendas que tan justamente se hicieron á su traduccion habian sido solamente el motivo de la crítica, quando aunque se concedieran como mal hechas, siempre, siempre tenian el mismo lugar los reparos de Mirtilo, y los descubiertos del espiritualísimo Schlegel, á quien es menester remontarse lo menos hasta las estrellas para columbrar siquiera, qué quiere decir con las formas *orgánicas y mecánicas, las lágrimas que reflexan la luz del cielo, los perfumes matizados, &c. &c. &c.?* Ya dice el traductor en su último escrito, que los *fautores de la razon llaman disparate a lo que sale de la esfera de lo tangible y comprehensible;* porque los que en las bellas letras hacen uso de su razon buscan en la imitacion la semejanza de la naturaleza, fuera de la cual no hai arte ni imitacion, y entonces si que sobran las reglas, y puede uno remontarse á lo incomprehensible que es lo que llamamos algaravía, y a las sutilezas que nos ponen al nivel de los niños, con la boca abierta al oir los cuentos de los duendes y de los castillos encantados. Queda de V. S. S. S. — *El Imparcial.* »

Sans doute attendit-on la réponse de Böhl, qui ne vint pas — et nous allons voir pourquoi — puisque ce n'est que le 8 octobre 1814 que le *Mercurio* publia, au numéro 143 et en troisième et quatrième page derechef, un nouvel écrit, sans signature, de Mora, dans lequel il précisait en ces termes, excellents, le point de vue qu'il avait déjà soutenu avec tant de bon sens et de ferme logique. Intitulée : *Artículo comunicado,* voici cette belle page de prose castillane :

« Señor Redactor del *Mercurio :* Me pico de español, y esta gloria que hoi es capaz de envanecer el alma más apática, es la que me llevó pocos dias ha á poner en su periódico algunos apuntes sobre nuestras comedias, con la ocasion de lo que de ellas dixo antes el aleman Schlegel. Como la gloria literaria de una nacion consiste en acercarse á la perfeccion en las ciencias, creia yo que señalando de acuerdo con los maestros de ellas, y los autores clásicos de todas las edades, el camino que lleva allá, hacia por mi nacion todo lo que en esta parte podia y debia hacer un buen patricio. Alabar como quisieran algunos, todo la nuestro sin discernimiento, seria alucinarla, y malograr las mejores disposiciones naturales que acaso tiene nacion alguna para la literatura. Engreirla en sus mismos descuidos, seria detenerla en el camino con perjuicio de su opinion literaria, y de sus adelantamientos. Asegurarle como Schlegel que ha creado un género nuevo en la poesia dramática, por el hecho mismo de haberse apartado de los principios, que es lo mismo que separarse de la naturaleza, seria proponerse pervertir su gusto para siempre, empeñarla en forjar quimeras brillantes por la fuerza y fecundidad de la imaginacion española, y ponerla á la vergüenza en el mundo culto é ilustrado. Y por último, proponerle las reglas baxo un aspecto ridiculo, y casi como una trava de la imaginacion y del juicio, que es necesario desechar para que corra la fantasia del poeta con toda libertad por los espacios imaginarios, y no se sujete en nada á la naturaleza de donde se han sacado las reglas que han de obrar la verosimilitud; es realmente, como insinuan Schlegel y sus seguidores, espiritualizar la poesia, y llebarla á aquel estado de incomprehensibilidad, en que las palabras no son mas que vanos

sonidos, y las ideas se pierden de puro sutiles y alambicadas; es querer que un arte de imitacion no imite por falta de modelos y exemplares, que solo les puede prestar la naturaleza *tangible* y *comprehensible*, y es empeñar á los pobres poetas á andarse por esos mundos de Dios buscando espectros y monstruos aereos que los burlen á cada paso, y condenarlos á no dar nunca ni por descuido con la verosimilitud y la imitacion.

» El entusiasmo de Schlegel por la poesia española, le ha deslumbrado sin duda Justo admirador de sus gracias, se ha embargado de tal modo con sus encantos, que ha apartado la atencion del arte ¿ Quien es el que puede dudar de que la naturaleza ha creado en España, especialmente en las alegres orillas del Guadalquivir, los genios mas análogos para las bellezas de imaginacion? ¿ Donde se encuentra en Europa tanta multitud de ingenios fogosos y agradables, como los que en la *risueña* Andalucia, han honrado la poesia, con la fecundidad de su fantasia, con amenas y magestuosas descripciones, con acumuladas y brillantes imágenes, con invenciones y epítetos del todo nuevos y originales, con dramas llenos de intrigas y desenlaces extraordinarios, con todo lo que el lenguage tiene de mas sublime y elegante, con versos mas sonoros y armoniosos, con caracteres en mucha parte mas bien sostenidos y con piezas llenas de un interes capaz de fixar la atencion mas expuesta a distracciones? Todos los extrangeros que se han hecho por su imparcialidad superiores al amor indiscreto y desordenado de su pais han concedido á los poetas españoles estas ventajas. Se han valido mas de una vez de los frutos de estas imaginaciones productivas hasta el infinito, para embellecer sus trabajos; y la España se puede gloriar por esto de que ha concurrido á la perfeccion de las bellas letras en Europa. Schlegel le hace en este punto la justicia que se merece; y si se hubiese contentado con excusar su poca sujecion á las reglas por la fogosidad é impaciencia de este genio, que se avanzaba él solo en todos los géneros por una osadía noble que le empeñaba casi siempre en crear, hubiera hecho de los españoles el elogio que se merecian sin mengua del arte y de su mayor perfeccion.

» El arte es de todas las naciones : desde su origen viene ceñido a las reglas, que la observacion y el cultivo han ido deduciendo de la naturaleza misma, prototipo de todas las artes de imitacion. Alabar a una nacion de apartarse de ellas, lejos de hacerle favor, es denigrar su opinion literaria, y rebaxar su juicio y docilidad. Los mismos poetas españoles del mejor tiempo han conocido sus defectos y excusádolos con el mal gusto del vulgo para quien escribian. El célebre y fecundo Lope de Véga se hace en su poética cargo de este abandono de los principios, y bien sabidos y manoseados son aquellos dos versos en que expone la necedad del vulgo en esta parte, y su convencimiento de que sus piezas no eran arregladas.

« Pues que, como las paga el vulgo, es justo
Hablarle en necio para darle gusto. »

» Es incomprehensible que el mismo Lope, Calderon, Moreto y demas poetas dramáticos cuyas piezas son inimitables en todo lo que pende de la imaginacion y del lenguaje, y que desentrañaron tan bien la filosofia del amor, que de todas ellas se podia extractar un curso completo de este arte, escrito con la cultura, delicadeza y sales discretas, que acaso no se hallarán en parte alguna, ignorasen las reglas que llevan á la verosimilitud cómica, cuando estan al alcance de ingenios que acaso han estado a una mui larga

distancia del suyo. En su mismo tiempo dió Cascales las tablas poéticas en que las recomienda, y describe como necesarias. Es pues preciso que a sabiendas, y por contemplacion al estado del gusto de su época las quebrantasen.

» El espíritu de caballeria dió sin duda fomento al entusiasmo de las composiciones de aquel siglo, que justamente se llama de oro para nuestra poesia; pudo acaso sacarlo de sus límites naturales; pero esto siempre es una excusa para nuestros poetas, que la merecen por sus imponderables bellezas; mas nunca es ni puede darse como una leccion á una nacion que está clavada en la Europa culta, y que hace su camino en las bellas letras con tan excelentes disposiciones de ingenio y de imaginacion. Homero y Virgilio vivieron mui distantes de los siglos de este espíritu de caballeria, y sin embargo no les faltaron objetos gloriosos que cantar. Este espíritu es para la poesia lo que para la guerra : un ilustrado patriotismo lo suple con ventaja, como lo experimentaron la Grecia y Roma. Los prodigios recientes de los españoles que se hallan hoi tan distantes de aquellos tiempos romancescos, tienen en su patriotismo, en el honor nacional, que es de todos los tiempos en España, y en el odio a la dominacion extrangera, igualmente que en su pasion decidida por su siempre perseguido y afligido Fernando VII, una explicacion mas obvia, mas natural y mas noble que en el espiritu quixotesco y de caballería, cuya aplicacion se haria mas verosímil á las aventuras y desconcertadas empresas del caballero de Córcega Napoleon. »

La riposte de Böhl, lentement et mûrement réfléchie, parut en octobre 1814 sous forme d'une brochure petit in-8° de 24 pages qui porte ce titre :

DONDE LAS DAN,

LAS TOMAN:

EN CONTESTACION Á LO QUE ESCRIBIERON MIRTILO Y EL IMPARCIAL EN EL MERCURIO GADITANO, CONTRA SCHLEGEL Y SU TRADUCTOR.

Et tu, Brute!

CON LICENCIA, CÁDIZ, 1814: IMPRENTA TORMENTARIA, Á CARGO DE VILLEGAS.

La page 2 indiquait en ces termes laconiques les raisons pour lesquelles on n'avait pas réfuté, immédiatement après leur publication dans le *Mercurio,* les arguments de l'adversaire :

> *No se han publicado estos papeles antes, por haberse esperado las* OBSERVACIONES GENERALES *que prometia Mirtilo gaditano.*

Des quatre pièces qui composaient l'opuscule, la première était sans signature, la seconde portait la mention : *Un apasionado de Schlegel y de la Nacion Española,* la troisième : *El Boreas Español*, et la dernière : *Un apasionado de Schlegel.* Nous sommes, malgré le vague de ces indications, à même de les identifier en toute certitude, en nous aidant des renseignements que nous a fournis Böhl. Dans sa lettre du 16 novembre 1818 à Galiano (*A. H. P.*, p. 7), il dit : « Con ayuda de una valiente pluma, que se ha retirado de la contienda por cargos públicos que exigen toda su atencion, le [*á Mora*] opuse entonces el folletito *Donde las dan las toman,* que contiene en *nuce* cuanto despues he manifestado en la materia... » Déjà au *I. P.,* page 72, il avait affirmé qu'il n'avait eu, pour composer *Donde las dan las toman,* qu'un seul aide. « Una sola voz se levantó contra semejantes desacatos, cuando todavía la intencion estaba más encubierta. Desde entonces, solo el autor de las *noticias literarias originales* ha alzado su debil grito en el *Diario Mercantil* de Cádiz... » D'autre part, nous avons vu que Fernán Caballero, dans sa lettre à Guillaume Picard, citait, comme ayant soutenu son père dans la querelle caldéronienne, Vargas Ponce et Cavaleri. Or, l'intervention de Cavaleri ne date en toute certitude que de la seconde phase, la *fase croniquista,* de la dite querelle. De plus, l'article signé : *El Boreas Español* est si évidemment en désaccord avec les procédés de style de l' « humanista gallego » et, au contraire, si pleinement en harmonie avec la manière de l'auteur du *Peso Duro*, que ce seul argument pourrait être allégué comme convaincant, si nous ne savions, en outre, que Vargas y Ponce, ex-député constitutionnel pour la province de Madrid aux *Cortes* de Cadix, fut précisément, un peu après la dissolution de celles-ci, chargé par le gouvernement espagnol de mettre en ordre l'*Archivo de Indias* sévillan, mission qui correspond aux « cargos públicos » allégués par Böhl et que Cavaleri n'eut jamais à remplir[1].

1. Sur le Gaditain Vargas y Ponce, ex-capitaine de frégate et membre de l'Académie espagnole (1760-1821), les Manuels d'histoire littéraire étrangers sont muets et Blanco García, I, 49-50, ne relate que de lamentables banalités. Feu Cueto lui-même ne l'a pas apprécié à sa juste valeur de polygraphe. Ticknor, qui l'avait connu personnellement — nous n'oserions insinuer que c'est de lui qu'il tenait son exemplaire de *Donde las dan las toman,* — lors de sa visite à Cadix, a vanté sa vaste érudition : « Vargas y Ponce, of whom I have several tracts, and who was personally known to me, was, in 1818, a retired naval officer, with much scholarlike accomplishment. »

L'extrême rareté de *Donde las dan las toman*, dont nous ne connaissons pas d'autre exemplaire que celui de Boston — eût nécessité de notre part l'intégrale réimpression de ce pamphlet, si Böhl n'eût pris lui-même ce soin en 1819 (*Vindicaciones*, p. 10-25). Il l'a fait, toutefois, à sa manière, sans acribie bibliographique et indications aucunes qui pussent mettre le lecteur sur la voie, se contentant d'englober ces pages parmi les « papeles » parus avant les *Pasatiempos* et dont la teneur est donnée comme « cercenada y corregida ». On aura une suffisante idée de la nature de ces « suppressions » et de ces « corrections » en examinant les quelques passages suivants du numéro 1 des deux textes, qui illustrent la manière éditoriale de Böhl et ses procédés de polémique :

1814.	1819.
(N. I). — CONTRASTES QUE ME OCURRIERON AL LEER LA CRITICA DE MIRTILO, INSERTA EN EL MERCURIO GADITANO, NÚM. 127 (p. 3-4).	CONTRASTES QUE OFRECEN LOS EXTRACTOS ANTECEDENTES CON LA CRÍTICA QUE DE ELLOS HIZO MIRTILO GADITANO (p. 10-12).
.... este espíritu [caballeresco], que no consiste por cierto en cuatro formas, ni tampoco en costumbres exteriores, sino.....	.... este espíritu, que no consiste por cierto en cuatro formas, ceremonias ó simulacros, sino ....
— A *Calderon* tuvieron sus contemporáneos por un gran poeta, y quedó	—Todos sus contemporaneos tuvieron á *Calderon* por insigne poeta, y

(*Cat.*, p. 387.) D'après une note de Cueto au tome LXV (1875) de la *B. A. E.* page 611, on trouva, dans les papiers de la femme de Böhl, à sa mort, « muchas cartas de Blanco-White, Rojas Clemente, el Magistral Cabrera, Arriaza, é innumerables de Vargas, de mucha chispa, pero todas empañadas con su chocarerría. » On se garda bien, naturellement, de les publier et elles sont sans doute aujourd'hui perdues. Un fonds manuscrit provenant de Vargas est depuis longtemps à la Bibliothèque de l'Académie de l'Histoire à Madrid, mais on aura des doutes sur la façon dont il a été géré, si l'on constate qu'une intéressante pièce qu'il contenait, la copie de la *relación* de Sanz de Venesa à Mariana signalée par Muñoz à l'article *Fuenterrabía*, numéro 2, de son *Dicc. bibl.-hist.* « paraît » aujourd'hui, nous apprend M. G. Cirot (*Mariana historien*, p. 225, *note* 1), « introuvable ». Il a été rappelé en 1894 par le Dr R. Beer — qui le range parmi les treize fonds qu'il n'a pas exploités, s'étant documenté uniquement sur leurs noms dans Valentinelli, Carini et la *Colec. de Fueros y Cartaspueblas* parue à Madrid en 1852 — page 318 de ses *Handschriftenschätze Spaniens*. Touchant les *Œuvres* imprimées de Vargas, il importe d'avoir lu au moins son célèbre *Peso Duro* — poème épique paru, anonyme, en 1813 à Madrid (40 p. in-8°) et dont il existe une impitoyable exécution par l'auteur des *Cartas del Madrileño*, au tome II du *Censor* (Madrid, 1820), page 444 — et sa *Proclama de un solterón á las que aspiren á su mano*, réimprimée, avec d'autres de ses poésies, au tome LXV de la *B. A. E.* Mais il n'est pas superflu de connaître, en outre, sa *Declamación contra los abusos introducidos en el castellano, etc.*, parue sans nom d'auteur à Madrid en 1793 (XXVI, 54 et 214 p. in-4°), où est donnée une liste de vocables chers à Góngora. Son *Elogio del Rey Alonso el Sabio* dans la *Coleccion de las obras de eloqüencia y de poesia premiadas por la Real Ac. esp.* (Madrid, 1782 ; 1799) a été réimprimé dans l'édition des *Siete Partidas* publiée à Paris en 1846 chez Panckoucke en 2 volumes in-4°. Il a écrit la vie de D. J.-J. Navarro, premier *marqués de la Victoria: Varones ilustres de la marina española* (Madrid, 1808, xv et 517 pp. in-8°), laissé une description *(anon.)* des îles Pityuses et Baléares (Madrid, 1787, xxiv et 158 p. in-4°)

en posesion de este nombre hasta que la escuela francesa de Luzan, Velasquez *(sic)*, &c. empezaron á quererle desacreditar. El pueblo sano que no lee á los críticos ha persistido en su admiracion, contentándose con las flores y las estrellas..... Sale ahora *Schlegel* y prueba doctamente que aquella admiracion está bien fundada, y no me parece que bastará la declaracion de *Mirtilo* de que *esto es la perversion mas completa del gusto* para trastornar un edificio tan bien sostenido, aunque tenga á su favor los silvidos del patio gaditano, compuesto en parte de extrangeros.....	quedó en posesion de este nombre hasta que la escuela critico-francesa dió en buscarle peros. El pueblo sano que no hace caso de los críticos, ha persistido en su admiracion, pagándose de las flores y estrellas..... Sale ahora *Schlegel* y trata de probar, que aquella admiracion está bien fundada, y no bastará por cierto la declaracion del señor *Mirtilo* de que *esto es la perversion mas completa del gusto*, para trastornar unas opiniones tan bien apoyadas, aunque tenga á su favor los hombrecitos que por moda desprecian todo lo que es español. ...
— Hay una union íntima entre el entusiasmo por la poesia y la admi-	— Hay una union íntima entre el entusiasmo por la poesía y la admi-

et une dissertation en faveur de l'instruction publique « único y seguro medio de la prosperidad del estado » (Madrid, 1808, 51 p. in-8°). Si dans la *Proclama* (1808), il semble être le précurseur de Bretón de los Herreros, nous avons lu de lui une tragédie : *Abdalaziz y Egilona* (Madrid, 1804, VI et 90 p. in-8°) qui ne dément pas l'opinion de Böhl, à savoir que son ami excellait à rimer *invita Minerva*. Le 13 mars 1820, envoyant à Julius la *Declamación* et diverses poésies « von meinem Freund Vargas als Geschenk für Sie », il ajoutait, en effet : « Dieser Freund ist ein guter Litterator, aber nur ein schaaler Reimer, welches er leider nicht merkt... » Plus notables sont les deux pamphlets en prose publiés par Vargas, l'un en 1817 — l'année de son retour à Cadix — sous le titre : *Quinta edicion de un papelon tontorrontontorronton* (Cádiz, 1817), l'autre — en réplique au *Pasagonzalo entre burlas y veras, por el bachiller Justo Candiles* (1818) — sous le titre : *Varapalo a pasagonzalo, ultima yusion al Tontorronton* (1818), où il y a, page 8, de curieuses plaisanteries contre les moines. Böhl envoya ces trois pamphlets à Julius le 30 avril 1818. « *N. 1,* » disait-il, « ist von Vargas, einem Veteran der spanischen Litteratur, Mitglied aller gelehrten Gesellschaften Spaniens, der als er vorigen Som̄er nach Cadiz kam, zum Ehren-Mitglied uns. patriotischen Gesellschaft gemacht wurde. Seine Haupt-Absicht war die Errichtung einer grossen Erziehungs-Anstalt für diese Provinz, die anfänglich von der Gesellsch. begünstiget, bald darauf aber durch Intriguen & niedrige Künste verworfen und vereitelt wurde; statt dessen beschäftigte man sich mit Spielereien von Gas-Erleuchtung : darauf erfolgte *N. 1.* — *N. 2.* ist von einem jungen Artillerie-Offizier, Navarro redactiert & hat einen sehr guten Stil, ist aber langweilig & unter der anscheinenden Mässigkeit sehr boshaft. — *N. 3.* ist die Erwiederung des Vargas, die in Erfüllung bringt, was die erste versprach : Efficiam post hac ne quemquam voce lascescas; er hat seine Gegner so lächerlich gemacht, dass keiner etwas mehr zu Kauf hat, & ihre défaite unter einer vornehmen Verachtung verbergen. Da indessen einige starke Anzüglichkeiten auf die Person eines angesehenen Richters pag. 5 befindlich sind, welcher Peña heisst, so ist die Zirkulazion dieses *N. 3.* untersagt worden. Von pag. 24 an ist der Traum ein Meisterstück launiger Schreibart mit lebendiger Schilderung des hiesigen Treibens & verdient dem besten von Quevedo zur Seite gestellt zu werden. » Ces brochures passèrent de la Bibliothèque de Julius à celle du pasteur hambourgeois et bibliophile K. J. H. Hübbe. Elles figurent erronément, page 144 du *Catalogue* de vente de sa bibliothèque (Hamburg, 1831), comme « *Streitschriften über den Vorzug der ältern vor den neueren span. dramatischen Schriftstellern u. der Romantik.* » — Rappelons qu'une mauvaise liste des Œuvres de Vargas a été compilée par son ami le *lectoral* A. M. Trianes et insérée pages 602-604 du tome LXV de la *B. A. E.*

racion de las cosas divinas; y los apasionados de la verdadera poesía en Alemania, en particular los amantes de la poesía española, son muy religiosos, muy morales y muy amigos del órden social.	racion de todas las virtudes; en consecuencia los apasionados de la poesía en Alemania, en particular los amantes de la sublime poesía española, son muy religiosos, muy morales y muy adictos á toda clase de orden. *Un apasionado de Schlegel y de la nacion española* [1].

Dans cette réimpression « revue » de 1819, Böhl n'a pas donné la réplique de Borée-Vargas à l'*Imparcial,* preuve manifeste que cette contribution est la seule qui ne lui appartienne pas dans le pamphlet de 1814, où les deux signatures : *Un apasionado de Schlegel y de la Nacion Española* et *Un apasionado de Schlegel* sont bien siennes et où le premier morceau n'a pas été signé simplement parce que la signature de l'autre, qui vient immédiatement à sa suite, suffisait à l'identifier. Cette longue réplique de Vargas, qui occupe le tiers de la page 11, les pages 12-18 et la moitié de la page 19, s'intitule : *Contes-*

1. Dans *Donde las dan...*, seul le numéro 2 porte cette signature, le premier, comme nous l'avons noté, n'étant pas signé. Son titre original : *Contestacion á la critica de Mirtilo gaditano | inserta en el Mercurio gaditano, núm. 127* (p. 5-11) est devenu en 1819 : *Contestacion á la misma crítica* (p. 13-20). Il est signé : *El mismo apasionado*. Le numéro 4 : *Contestacion al articulo comunicado, inserto en el | Mercurio gaditano, núm. 143* (p. 19-24) et qui porte la même signature que le second, s'intitule en 1819 : *Respuesta á la apología del señor Mirtilo* (p. 20-25). Il n'est plus signé que : *El apasionado*. Voici quelques variantes des numéros 2 et 4. En 1814 (n°2) : « Es verdad que para identificarse bastante con las varias naciones, sus costumbres e idiomas es menester una comprehension algo vasta y una abnegacion de sus propios hábitos, que tal vez no es dada sino á un aleman á quien le falta una patria verdadera, por ser la Alemania una aglomeracion de diferentes estados, gobiernos, religiones y costumbres, siendo el idioma lo que unicamente tienen en comun. » En 1819, la phrase commence de même, mais, après *hábitos*, se termine brusquement par un « que no puede ser muy comun ». De même, en 1814, Böhl résumait, d'après Schlegel, les mérites de Calderón « en el concepto total, en la unidad de idea (no la mesquina unidad de accion, tiempo y lugar), en la construccion euritmica de las escenas, y el compartimiento simétrico del diálogo » et ajoutait : « Ya veo que para los que no han estudiado más crítica que la francesa y de su éco *Blair*, es menester una explicacion de cada uno de estos puntos ; pero esto seria no acabar ¡ Desgracia es tener que discutir con quien solo posee un lado del argumento ! » En 1819, il a supprimé ces dernières réflexions et a fait consister les mérites de Calderón « en el concepto total, en la unidad de idea, la armonia de las partes, y sobre todo en el espíritu poético de que ninguna línea de Calderon carece. » En 1814 (n° 4) : « Vamos allá señor *Mirtilo*, no es Vd. incurable, pues se avergüenza de haber dado lugar con su inmadura crítica á que se dude de su amor á su pais... » En 1819 : « Vamos allá señor *Mirtilo*, no es Vm. pasado cura, pues siente haber dado lugar con su absurda crítica á que, *etc.* » En 1814 : « Una de estas creaciones del genio es la comedia española del siglo 17, sublimada por *Calderon...* » En 1819 : « Una de estas creaciones del genio es la comedia española antigua, como lo fué en su tiempo la tragedia griega... » En 1814 : « .... y quando estas reglas no se guardaron por acá, salieron las miserables producciones, justo objeto de la burla de *Moratin.* » En 1819 a été ajouté : « en su *Café.* » En 1814 : « Poca gracia tienen las alabanzas *reflexionadas* de Vd.... » En 1819 : « Las alabanzas *prudentes* de Vm.... » En 1814 : « ¿ Y para qué sacar á danzar á los poetas andaluces¿ ¿ *Herrera* y *Cueva* acaso tienen menos *ideas sutiles y alambicadas* que *Calderon?* ¿ Y á qué viene lo de *algunos que quisieran alabar todo lo nuestro* quando el *aleman Schlegel* en los extractos critica á los dramas de

tacion al Imparcial que escribió en el número 132 del Mercurio gaditano, et porte pour épigraphe ces vers d'Iriarte :

Para casos tales
Tienen los maestros sus oficiales.

C'est un assez piètre morceau de dialectique et les insultes y remplacent un peu trop fréquemment les arguments. Le début est, à lui seul, caractéristique. « Vd. lo ha dicho, señor *Imparcial*, Vd. se ha metido de gorra y trompon á juzgar entre *Mirtilo* y el traductor de *Schlegel,* incluyendo ademas al de las enmiendas de las palabras *ritmo*, *fiestas* y *extractos*. Con tal anuncio no es extraño que se ande trompicando en el obscuro caos de su juicio. No se ha de quedar Vd., por vida mia, sin las tornas y ya que calla el vexado y timido interesado, qualesquiera que sean mis derechos y autoridad para colocar á Vd. mismo entre los *juzgables,* he de desentrañar su carta en la que con tono de magisterio, sazonado con chistes de lenguage, y con aquel aire de superioridad que se arrogan los pedantes, ha querido Vd. decidir en la qüestion que no entiende, juzgar en materias que no sabe, y darse el título de *Imparcial* que no profesa. Venga acá señor mio, así Dios le conserve su buena lógica para confusion de sus oyentes ó lectores..... » Ce que Vargas s'efforce, sans y réussir, de prouver en phrases verbeuses et redondantes, c'est que l'*Imparcial* — duquel il

Moratin y en la obra misma á muchos otros? ¿ Y á que aquello de que los *estrangeros imparciales han concedido á los españoles ventajas &c.* quando estos imparciales se resumen en el solo *Schlegel* y sus sequaces? ¿ Y á qué lo de que *Schlegel* insinúa ser necesario desechar toda traba quando el segundo párrafo de los extractos empieza con *Estamos muy léjos de querer quitar toda traba á la fantasia del poeta?* Señor *Mirtilo,* me parece ya muy claro que *no es el entusiasmo por la poesía española que ha deslumbrado á Schlegel,* sino una exhalacion aristico-francesa que ha cegado á Vd. » Supprimé en 1819. En 1814, l'exemple tiré de *Shakespear (sic) :*

The poet's eye in a fine frenzy rolling....

est cité tout au long. En 1819, il est dit simplement que Shakespeare s'est exprimé comme Schlegel, dans *The Tempest.* En 1814, il y a ce passage sur l'*Arte nuevo,* supprimé en 1819 : « La cita de *Lope de Vega* prueba el tributo que todos pagamos á la flaqueza humana ; el que en aquel tiempo no hubiese reconocido la autoridad de *Aristoteles,* se calificaba de necio é inculto ; era una especie de fe transmitida religiosamente de maestro á discípulo. *Lope de Vega* despreciaba aquellas comedias que todavia deleitan á los discretos, y tenia en mucho las Epopeyas que nadie ya mira. Esta inocencia suele ser anexa al carácter poético ¿ No tenemos al divino Melendez Valdés que en el prólogo de sus poesias se propone por modelos á ingleses, franceses y alemanes que estan léjos de poder competirle ? » En 1814, le morceau concluait : « Por Dios, señor Mirtilo, si quiere Vd. escrivir mas para el público, someta Vd. sus ensayos á algun amigo de cabeza madura, para que cuide del concierto de las ideas ; y no nos haga Vd. mal gastar tanto tiempo, papel y tinta en enmendarle las planas. » En 1819, Böhl a mis : « Por Dios señor *Mirtilo*, antes de mandar sus críticas á la imprenta, que las revise algun amigo de cabeza madura, y zeloso de la reputacion de Vm.; y no nos haga desperdiciar tanto tiempo, papel y tinta en enmendarle las planas. »

répète les propres expressions, s'imaginant, de la sorte, mieux les ridiculiser — a commis une effroyable erreur en identifiant et assimilant l'un à l'autre les vocables : *ritmo* et *rima*, dont le premier, raisonne-t-il, signifie uniquement, en bon castillan : « *consonancia de los pies* », et le second : « *estructura del verso* ». Par une coïncidence opportune, les dernières éditions du *Dictionnaire* de l'Académie espagnole avaient exclu de leurs colonnes le vocable : *ritmo*, auquel la première édition de ce *compendium* lexicologique attribuait uniquement le sens de : « *composición métrica*, » de sorte que l'autorité d'un garant toujours respecté en Espagne — malgré les Valbuena — et invoqué, en tout cas, par l'*Imparcial*, apparaissait, en réalité, illusoire. Quant au vocable : *rima*, en lui donnant pour équivalent latin le terme : *rhytmus*, le *Dictionnaire* commettait la même confusion qu'en plaçant, à la suite de : *montera*, la traduction : *pileum*, puisque les Romains ne connurent pas davantage la consonance des fins de vers qu'ils ne portèrent l'agreste et si caractéristique couvre-chef de l'Espagne *ulterior*. La théorie de Vargas n'en est pas moins, en sa fausseté même, des plus intéressantes. Admettant, à la suite du *Dictionnaire*, le second sens de *rima* = *strues, congeries*, qui était celui qu'avait insinué l'*Imparcial*, il écrit : « He aqui el ritmo como lo entendemos, y como se entiende por todos los que cultivan las bellas letras. No se nos oculta que los trobadores provenzales, á quienes, despreciando á los Bardos, se debe el restablecimiento de la poesia despues del siglo de hierro y de barbarie, no hicieron mas que coplas para cantar, estableciendo la cadencia en los pies alternados con varia é ingeniosa disposicion, confundiéndose asi en ellos la atribucion de Rhytmicos, al denominarlos como músicos, como poetas, ó como inventores de la consonancia de sus versos, que tambien se llaman leoninos. Desde entonces acá principalmente en nuestra España, muy pocas veces ha andado separada la rima del verso (a pesar del reparo de *Mirtilo*), cuya circunstancia marca, señala, y *simboliza* en fin la sujecion del poeta, sin ser la sujecion misma, como Vd. defiende, señor *Imparcial* de mis pecados. Diga sino (por lo que mas eche de menos), si al divino poema de *Fenelon* quisiese algun osado ponerle en verso endecasílabo, alexandrino, ó de otra composicion métrica que es el ritmo ¿ no nos daria esta idea un símbolo de la sujecion de su trabajo ? Y si otro mas osado todavia intentase refundir esta versificacion en consonantes pareados ó alternados ¿ no nos presentaria otro símbolo de sujecion de la anterior tarea ? Pues si tiene Vd. exemplos de poemas sin metro, de metro sin rima, y de versos rimados símbolos de la operacion ímproba del poeta ¿ no entiende Vd. aun lo que quiere decir en castellano *símbolo, ritmo* y *rima?* ¿ No ? Pues, señor mio, no me fatigaré en citar autoridades á quien no conoce en estas materias literarias sino á la del Diccionario compendiado de la lengua española... »

Après avoir reconstitué, en le traduisant intégralement, le passage de Schlegel relatif aux *fiestas* — c'est-à-dire à ces compositions dramatiques de nature enjouée que Calderón, ainsi que d'autres poètes, ses contemporains, composèrent pour diverses solennités des Cours de Philippe IV et Charles II 1 — le contradicteur de l'*Imparcial* terminait sa diatribe par ces aménités à l'adresse d'un adversaire qui, du moins, avait sur lui le mérite indiscutable d'être resté toujours objectif: « Finalmente hemos descubierto, señor *Imparcial*, que ni Vd. lo es, ni juzga la qüestion, ni es crítico, ni es lógico, ni posee los dos idiomas, ni entiende estas materias literarias. Por lo demas queda, *etc.* »

Böhl n'avait, si l'on veut, pas directement et outrageusement insulté son contradicteur. Sa doctrine, qui déjà manifeste cette sûreté de jugement et cette solidité de documentation si brillantes dans la dernière phase de la querelle, eût été inébranlable en son unilatéralisme même, s'il n'eût cru — et ce sera encore son côté faible lors des ultérieures polémiques — devoir la consolider par l'introduction, dans le débat, de considérants d'ordre politique, qui, en déplaçant les points de vue, tout de suite rendaient des plus scabreuses la discussion. Ce qu'il s'efforce, en effet, de mettre en pleine lumière, c'est beaucoup moins l'étroitesse pseudo-classique de la thèse soutenue par *Mirtilo*, — étroitesse qui répugne à ses goûts littéraires, doublement indisciplinés, parce qu'Allemand et parce que Romantique — que son « manque de patriotisme », calomnie certaine, et son « afrancesamiento », imputation odieuse. Quand il parle de « l'agravio á sus paisanos » que constituerait l'article du numéro 127; lorsqu'il associe, par une méconnaissance totale des réalités historiques, la cause de l'héroïsme espagnol dans la guerre de l'Indépendance au culte de Calderón — entendons : des vertus chevaleresques telles que les a codifiées cet homme d'église dans son théâtre; — qu'il attribue à Schlegel l'honneur d'avoir — malgré que le texte *imprimé* — c'est-à-dire *remanié* — des *Vorlesungen* où il est question de Calderón soit de 1811 — découvert, lui si ignorant de la véritable Espagne, « antes de los prodigios de esta guerra » la survivance, en la péninsule ibérique, « de este noble espíritu caballeresco, capaz solo de tentar tantos imposibles »; qu'il reproche à Mora d'être l'une de ces « buenas cabezas » éprises de « frutos prohibidos »; qu'il compte, renchérissant sur Schlegel, parmi ces fruits défendus que son adversaire savoure, « los principios enciclopédicos en general, que todos se dan la mano, y que tratando de una subversion total, pretenden introducir el despotismo en la república literaria

1. *V. gr.: Las Fortunas de Andrómeda y Perseo, La Púrpura de la Rosa, Eco y Narciso, El divino Orfeo, La estatua de Prometeo, Fineza contra fineza, Fieras afemina amor, El jardin de Falerina, Apolo y Climene, Celos aun del aire matan, El hijo del Sol Faeton (Faetonte), Ni amor se libra de amor,* du seul Calderón.

al mismo tiempo que quieren al republicanismo en el orden social »[1], il justifie d'avance à nos yeux les pires représailles de la part de l'homme dont il dénature à plaisir les intentions excellentes et le zèle méritoire, qualités dignes, à pareille date et en Espagne, d'éloges sans réserves. Mais, objectera-t-on, était-il possible de résoudre le problème tel que l'avait posé Mirtilo simplement au moyen d'arguments d'esthétique littéraire, et Böhl, une fois mis en demeure de s'expliquer tout au long, ne se trouvait-il pas comme fatalement amené à envisager les diverses faces de ce problème, auquel nul ne niera raisonnablement certain aspect politico-social d'autant plus délicat qu'il se compliquait d'affinités religieuses? Même en admettant, comme nous l'admettons, le bien-fondé de l'atténuation, il reste acquis que la dispute, aussitôt rallumée entre Madrid et Cadix, devait manifester, par la faute de Böhl, une âpreté injustifiable et que, malgré notre ignorance de la rancune personnelle qui s'y mêla et de l'antipathie d'homme à homme qui la compliqua, la parfaite correction initiale de *Mirtilo* est certaine, alors que son antagoniste s'est montré, dès l'abord, agressif et blessant, car Vargas parlait en son nom. Et il est de tout point regrettable que Mora ait rouvert le débat en 1817 sans s'être, dans l'intervalle, solidement armé pour la lutte. Avec un peu plus de connaissances, et, par suite, une plus grande largeur de vues, il n'eût point aussi vite et irrémédiablement compromis sa cause, qui était la cause même du progrès et du bon sens, en en ruinant, au jugement de l'impartial critique, la légitimité à force d'assertions aventureuses, d'informations sans fondement, d'appréciations mesquines et — *last, not least* — d'erreurs volontaires. Si dans les *Vorlesungen* de Schlegel, les lapsus, assez nombreux, apparaissent compensés par l'ampleur globale de l'œuvre — même lorsque ses critères se réclament de principes franchement réactionnaires, — c'est que grâce à ses connaissances linguistiques si étendues l'ancien professeur d'Iéna disposait d'une somme d'acquisitions colossale et avait, dans son savoir-faire merveilleux, fondu en un tout captivant une science recueillie aux sources les plus hétéroclites de la polyhistoire; si Böhl lui-même compense l'étroitesse de ses vues par le copieux apport du fruit de ses excursions dans les domaines variés de la pensée contemporaine : Mora, par contre, reste déplorablement Espagnol, pauvre de documentation étrangère, sans fenêtres grandes ouvertes sur le dehors, et, en conséquence — malgré son « ilustración » prônée, nous l'avons vu, par Ferrer del Río — dangereusement unilatéral. Certes, il avait posé

1. *Donde las dan las toman*, p. 10. — Le passage est devenu en 1819 (*Vind.*, p. 19) : «........ aquellos frutos exoticos » et l'énumération de ces « fruits *exotiques* » (et non plus « *prohibés* ») a été supprimée! Quelques lignes plus bas, Böhl attribuait à Voltaire, dans le texte de 1814, la responsabilité du dédain des Espagnols modernes pour leur passé glorieux. En 1819, Boileau a été substitué à Voltaire!

un fait d'histoire lorsqu'il affirmait au numére 127 du *Mercurio*, que l'Europe cultivée avait été conduite vers des voies nouvelles même en matières littéraires par la Révolution française. Cependant, ainsi émise sans autres précisions, cette assertion résultait sujette à contrôle et Böhl n'a pas manqué de reprocher à son contradicteur de parler de ce qu'il ignorait, le mettant au défi de citer aucun grand nom, dans les littératures anglaise et allemande, qui témoignât, par sa production, d'une influence révolutionnaire manifeste. Prétendre, d'autre part, comme l'avait prétendu Mora à la même place, que la littérature moderne se trouvait à l'étranger dans un état de corruption, c'était révéler la naïve ignorance de ce qu'avaient écrit, en Angleterre les Scott, Burns, Southey, Wordsworth, Crabbe, Campbell, Byron, en Allemagne les Gœthe, Schiller, Tieck, ainsi que les deux Schlegel, pour ne citer que les constellations majeures. Ces deux exemples illustrent merveilleusement la manière constante de Mora au cours de la seconde phase de la querelle caldéronienne. Idées le plus souvent justes, science positive insuffisante : tel est bien, en définitive, son bilan. Et comme en un débat du genre de celui que nous exposons, la victoire finit toujours par appartenir à qui, des adversaires en présence, dispose du plus grand nombre de témoignages d'histoire littéraire à alléguer en faveur de sa thèse, il ne faudra pas nous étonner si Böhl a sans trop de peine et assez vite confondu la *Crónica* et si son rédacteur principal, incapable de produire des raisons plus solides, eut recours à l'arme facile, bien que dangereuse, de l'épigramme pour tenter d'étouffer sous le ridicule le *Germano-Gaditano*. C'est ainsi qu'une étude d'apparence futile apparaît féconde en salutaires enseignements, si, outre son mérite d'exhumer un épisode méconnu de l'histoire des lettres castillanes, elle implique une leçon morale, un avertissement philosophique, en démontrant, par un fait humain, comment tôt ou tard l'effort cultural produit, chez l'individu comme en la collectivité, son effet; comment, dans l'agrégat social comme pour l'homme isolé, celui-là seul qui sait davantage est, malgré de probables défaites, finalement le plus fort.

II

Les polémiques de 1817-1820.
La victoire de Böhl.
Son élection à l'Académie espagnole.

Böhl considérait-il comme oubliée en 1817 la désagréable rencontre de 1814? Voulait-il, en une innocente *captatio benevolentiae*, prouver à Mora, devenu maître d'un périodique madrilègne, que son âme était sans fiel? Toujours est-il qu'à peine distribué à Cadix le prospectus de la *Crónica*, il s'empressait de rédiger, pour le nouveau journal, une lettre aux éditeurs, sorte de codicille au programme qui en avait été publié, et que ce morceau, daté : *Cádiz, 18 de Marzo de 1817*, parut sous forme d'*artículo remitido*, le mardi 8 avril 1817, au numéro 3 de la feuille de Mora. Il est, par une faute d'impression bizarre, signé *B.-de T.*, mais que cette communication soit du consul hanséatique, c'est ce dont ne permet pas de douter sa lettre du 25 juin 1818, adressée à Mora et qu'il a imprimée *A. H. P.*, p. 22 : « Yo no he sido el agresor in esta contienda : en Cádiz en 1814 lo fue el Señor de M. Cuando establecio la *Crónica*, no solo dejé de ser su contrario, sino que quedé agradecido por la carta mia que puso. En el número 61 de repente atacó del modo mas violento á los Alemanes y á Calderon... » Dans cet *artículo*, Böhl, ayant déclaré que le *prospectus* de la *Crónica* lui avait semblé « muy bien », abordait sans périphrases l'objet de sa communication, qui se limitait à définir avec un peu de précision ce en quoi consistait cette *ilustración*, dont, disait-il, on abusait si étrangement et que la *Crónica* avait fièrement arborée comme le glorieux *palladium* de ses futures campagnes. Après avoir signalé les confusions auxquelles prêtait le concept, il dégageait ce qu'il croyait en représenter la notion véritable. Cette notion, il l'allait chercher loin de l'« ilustracion que puede calificarse de universal, la que consiste en el conocimiento y aplicacion de las mejoras que los adelantamientos en las ciencias naturales y artes mecánicas van proporcionando diariamente, sobre cuya utilidad y provecho no cabe variedad de opiniones, y es sin duda la que Vmds. desean diseminar ». Selon lui, il existait une catégorie nationale d'illustration, digne sur-

tout d'être réalisée. « Segun esto, la *ilustracion inglesa* seria el conocimiento íntimo de aquella constitucion y leyes á las que deben su prosperidad nacional y la practica de la industria mercantil, fuente de sus riquezas. La *ilustracion francesa* seria el arte de dar sabor á la existencia física y de adornar la vida social con una leve tintura de letras. La *ilustracion alemana* podria definirse como la reunion enciclopédica de cuanto se ha sabido y se sabe, con el fin de coordinar, combinar y dirigir tan diversas producciones al espiritualismo mas sublime, y hallaria la *ilustracion española* en el reconocimiento de todas las ventajas nacionales con que la mano de Dios ha dotado la península y sus moradores, para que dejando á los ingleses su turbulenta política y peligrosas riquezas, á los franceses su gastronomia y erudicion á la violeta, á los alemanes sus estudios solitarios y abstractos, sacasen de su proprio caudal, y cultivasen aquellas heróicas virtudes de fortaleza, templanza, lealtad y fé que hicieron á sus antepasados el pasmo y la envidia del mundo, valiéndose del manantial inagotable de su antigua literatura, donde yace sepultado quanto es menester para llenar el corazon de piedad cristiana, satisfacer la razon con sana doctrina, y divertir el entendimiento sin peligro; y tomando de los estrangeros solamente aquella clase de ilustracion que al principio de esta misiva hemos llamado universal. » Pour qui serait dans l'ignorance et de l'idéal social et des préférences politiques de Böhl, cette définition de l' « illustration universelle » et des « illustrations nationales » pourrait sembler une assez lourde mystification à l'adresse des éditeurs de la *Crónica*, et nous serions tenté d'admettre que sa lettre ne fut, en effet, insérée que pour mieux permettre à *G. J. G.* de s'en gausser publiquement dans un long communiqué, daté : *Madrid, 12 avril,* et contenu au *Supplément* du numéro 8, vendredi 25 avril 1817. La tâche n'était que trop facile. En faisant de l'illustration, telle qu'on l'entendait communément, « una soñada aptitud general para juzgar de materias especulativas ó abstractas sin haberlas estudiado », Böhl commettait le sophisme de donner la contrefaçon d'une chose pour cette chose elle-même, et en chargeant ce fantôme d'illustration de tous les crimes de la tourmente révolutionnaire française, il oubliait qu'avant le bouleversement de 1789, l'Europe en avait connu d'autres, en Suisse, en Hollande, en Angleterre, et à des époques privées de toute variété d'illustration. En prétendant définir les diverses illustrations nationales, il n'avait, d'autre part, esquissé qu'une grotesque caricature de quelques traits, d'ailleurs plus conventionnels que réels, du caractère des peuples qu'il envisageait. Le collaborateur de la *Crónica* lui fit comprendre qu'il s'était trompé d'adresse en mandant sa prose à l'organe des *Aufklärer* madrilègnes et qu'il eût dû réserver son papier à une feuille de la nuance de l'*Atalaya de la Mancha en Madrid.* « Dejemos, » s'écriait-il, « como dice el Señor B. de T. su turbu-

lenta politica á los ingleses, dejémosela en hora buena, porque estando en paz con ellos no seria bien visto que se la fuésemos á quitar; pero no dejemos de admirar que en 24 horas liberten de la esclavitud de los bárbaros de África á toda la Europa, que manden los mares y dicten leyes al comercio de las naciones. Dejemos á sus rivales, los franceses, que repuestas las armas y dedicados á las ciencias y á la industria, empiecen á excitar la emulacion del mundo civilizado; y dejemos á los alemanes ponerse en paralelo á estas y otras grandes naciones. Sacar de nuestro propio caudal, del manantial inagotable de nuestra antigua literatura cuanto es menester para llenar el corazon de piedad cristiana, y satisfazer la razon con sana doctrina, es muy bueno, muy santo, y de consiguiente utilísimo; todos nos lo sabemos; pero la *Crónica* no tiene por obgeto exclusivo este género de literatura. La agricultura, historia natural, la física, las producciones literarias, todo lo que entendemos por buenas letras, y las investigaciones sobre los adelantos del comercio, forman su principal obgeto..... » C'était là parler d'or, et l'on se sent porté à pardonner à *G. J. G.*, en faveur de sa belle réplique, quelques pointes trop acérées à l'adresse du malencontreux promoteur d'une illustration étanche, négation radicale de tout progrès. « Es verdad que para hablar de ilustracion, es menester ser ilustrado..... »

Böhl ne répondit pas à cette [réfutation si logiquement conduite, mais il n'est nullement paradoxal de prétendre qu'elle produisit son effet, puisque dans sa lettre du 16 novembre 1818 à Galiano il a saisi, si l'on peut dire, la balle au bond et est revenu, avec une circonspection notable, à ce débat oublié et classé[1]. « Me alegro de tener esta ocasion de decir á Vm. mi sentir acerca de la ilustracion. Entiendo por ilustradores á la violeta, ó sea afrancesados, aquellos botarates que han soñado que nada hay bueno en España, y que todo cuanto se hace en el extrangero es excelente, inspirados por un genio descontentadizo y refunfuñador, desgraciado fruto del medio saber. Estos tratań de reformar desde las aulas de los sabios hasta los candiles de las viejas..... Entiendo por verdadera ilustracion la que antes de emprender reforma alguna, ó introducir nuevos descubrimientos, examina con madurez sus relaciones con la índole, costumbres y necesidades de cada nacion : computa los medios que estan á su alcance con los fines que se propone : investiga con escrúpulo si en favor de un leve bien, se abre acaso la puerta á un grave mal..... » C'est, en tout cas, très vraisemblablement par son intempestive inter-

1. *A. H. P.*, p. 14. L'occasion lui en était fournie par un passage de *Los mismos contra los propios*. Déjà, à l'*Apéndice* du *Diario Mercantil* du 21 juin 1818 (n° 689), il avait dit, par allusion à un passage de Mora dans les *Variedades* du numéro 126 de la *Crónica* : « La preguntita acerca de la ilustracion llevaria su sal y pimienta, cuando palabras tan sencillas hicieron que la *Crónica* prorrumpiese en injurias contra quien la hizo... »

vention, par cette tentative brouillonne de réformer le plan de la *Crónica,* que Böhl, en réveillant des susceptibilités assoupies et en réchauffant un délicat malentendu, poussa celle-ci à s'attaquer au zélateur de Calderón. Mora avait à peine, dans une *Carta de uno de los editores de la Crónica á un amigo* signée de ses initiales : *J. J. de M.* et publiée au numéro 60, affirmé solennellement, en englobant cette attestation dans une apologie du régime auquel était alors soumise l'Espagne, le succès de sa feuille[1], qu'il se retourna, au numéro suivant, mardi 28 octobre 1817, contre l'adversaire confit de dévotions archaïsantes et débordant d'admirations rétrogrades, lequel venait de lui rappeler à son insu qu'ils avaient un compte ancien à régler. Sa déclaration de guerre, intitulée : *Extravagancias literarias,* nous semble directement inspirée au livre de Saint-Chamand, qui n'est pas cité, mais cet *Anti-Romantique*, paru l'année précédente à Paris, in-8°, n'était-il, par ses attaques contre Schlegel, tout à fait le conseiller qui convenait, dans son unilatéralisme non dépourvu de justesse, à un esprit aussi prévenu que le fondateur de la *Crónica?* Mora s'exprimait en ces termes :

« No se crea que es de ayer la oposicion que muestran ciertas gentes á la literatura clásica y al gusto severo : esta mania se ha reproducido en diferentes épocas, siempre con el mismo carácter de extravagancia sofística. En tiempo de los Sugeros, de los Abelardos, de los Sarisberi[2] se levantó una secta de insensatos llamados *Cornificianos*, los cuales, repugnando toda especie de belleza literaria, hacian consistir la verdadera cultura del entendimiento en una dialéctica sútil y tenebrosa, cuyo resultado nunca podria ser otro que aumentar los errores y oscurecer mas y mas la verdad. Agitaban en sus escuelas las cuestiones mas ridículas, como si la vaca era llevada por la cuerda ó por el hombre, si el que alquilaba un caballo, alquilaba tambien su sombra, y otras por este estilo. En sus argumentaciones se multiplicaban de tal modo las partículas negativas que se servian de habas para llevar la cuenta de ellas, á fin de saber si las proposiciones eran negativas ó afirmativas.

» No menos absurdo, aunque menos ingenioso, es el sistema de los modernos destructores de los buenos modelos de la antigüedad. La base de sus desatinos es la inspiracion, y con esta se suple la falta de invencion, de imitacion, de ingenio ; de modo que en sintiendo el *ímpetu sacer* no hay mas que abandonarse á su impulso, y salga lo que saliere.

» Dos naciones han sobresalido en esta carrera de estravíos : los ingleses y los alemanes : los primeros guiados por la adoracion con que miran las obras de su gran poeta tragico ; los otros seducidos por una sensibilidad excesiva y por un errado concepto de la imitacion artística, sin que falten en ambos

1. Cet article répondait à des attaques occasionnées par la publication, au numéro 51 (23 septembre 1817), d'un article : *De las miras benéficas de la Providencia,* que certains avaient réputé impie. Mora interpréta ces attaques comme le fruit de la jalousie causée par la prospérité de la *Crónica*.

2. *Sic.* On sait que Jean de Salisbury avait décoré de l'épithète de *cornificiens* les scolastiques inventeurs d'*arguments cornus*.

pueblos excelentes literatos y profundos eruditos; pero raros son entre ellos los que se libertan de tal cual paradoja literaria. Tal consistencia han tomado ya estas opiniones que ya se dividen en dos grandes familias todos los que cultivan las letras, clásicos y ossiánicos: los primeros tienen la desgracia de seguir las huellas de Horacio, Virgilio, Leon y Racine; los otran se arrojan á los espacios imaginarios en pos de un tal Ossian, cuya existencia es dudosa, y cuyos cantos son los mejores del mundo... para quien los entiende.

» Los ossiánicos alemanes han sometido á su sistema la literatura y la mitología de todos los pueblos conocidos, desde el Wodan de los Escandinavos hasta los fetiches de los Indios. La poesia española ha entrado en turno, y los Alemanes del nuevo plan hacen gran caso de Montalvan y de Calderon [1]. Este último es el genio de los genios, *el perfume matizado, el despertar de Adan, la ópera sin música*, elogios que copio al pie de la letra y cuya profundidad no está al alcance de los pobres clásicos. Las ideas ossiánicas no se limitan á vanas especulaciones: influyen en el carácter, en la conducta, y hasta en las opiniones religiosas. Un ente de estos debe gustar de las *cuevas,* creer en las simpatías, temer lo vago de las pasiones, y mirar con entusiasmo la luna, procurando morir enfrente de ella si es posible. Sobre todo cierta irritabilidad nerviosa es muy del caso, y la *ciencia diplomática de la vida,* como ellos dicen, consiste muchas veces en convertir en enemistad la divergencia de opiniones, y en odiar al que sobresale con reglas, y si se burla de los que no las siguen.

» ¿ Pero qué es lo que estos hombres ilusos ponen en lugar de la regularidad que tanto los ofende? Una metafísica tenebrosa, unos raciocinios sin razon, una poética arbitraria, la mas propia que se pudiera imaginar para extirpar toda aficion á lo bueno y á lo bello. Véase por ejemplo si se pueden : « El hombre debe ser sucesivamente animal ó espíritu, á menos que no se encuentre un termino medio, un modo conciliatorio que satisfaga á la vez las dos inclinaciones. Este termino medio es la poesia, la cual produce su efecto de dos modos, ó dando cuerpo al espíritu, ó espiritualizando la materia: lo primero es la poesia didáctica; lo segundo la lírica; pero como el

1. Schlegel avait simplement nommé Montalván parmi les précurseurs de Calderón auxquels il reprochait — comme à Lope! — le manque de maturité dramatique. « Wenn es bei dem Bisherigen, nämlich den Werken des Lope und seiner vorzüglicheren Zeitgenossen, eines Guillen de Castro, Montalban, Molina, Matos-Fragoso u. a., ein Bewenden gehabt hätte, so müsste man an dem spanischen Theater mehr den grossen Entwurf und die versprechenden Anlagen, als die reife Vollendung loben. » Quant à la fameuse métaphore du « parfum nuancé », elle n'était, en réalité, pas de l'auteur des *Vorlesungen*. Schlegel avait dit que la nation espagnole voulant retrouver sur la scène nationale le merveilleux exubérant qu'exprimaient les romans de chevalerie, ses poètes dramatiques le refondirent, lui insufflèrent une âme musicale, et de la sorte, « es ganz von grober Körperlichkeit gereinigt, zu Farbe und Duft hinauf läuterten. » La figure, tant de fois censurée, était de l'invention de Böhl, qui l'a justifiée p. 9 de *Donde las dan...*, en ces termes. « Toda expresion poética es metáfora, esto es, una traslacion fantástica de las calidades de un obgeto á otro por alguna semejanza externa, sensible ó imaginada; asi considerada lógicamente, toda metáfora es absurda, y el antipoeta tiene tanto campo para burlarse de la *espalda de un llano, de un mar que vomita, de una ola que se espanta* y de un *exe que grita* (*Fedra* de Racine) como de la *risa de la aurora* y del *perfume matizado.* Tan atónitos se quedarán de encontrarse en un mismo verso el *mar* y el *vomito*, como el *perfume* y el *matiz.* Los que conciben el *perfume matizado* hallarán tanta ó mas analogía entre *aromas* y *colores*, cuyo símbolo ofrece cualquiera flor, como entre *olas* y su *espanto*, *exes* y *gritos*, *&c.* » Mais il l'avait, dans le *Mercurio*, déjà atténuée d'un prudent : « *si se nos permite la expresión.* »

hombre es mas propenso á sentir que á pensar, de aquí nace que la poesia lírica es mejor que la didáctica... El sentimiento es un estado medio entre el pensamiento y la sensacion...

¿ Entiendes, Fabio, lo que voy diciendo?
— ¡ Y cómo, si lo entiendo! — Mientes, Fabio,
Que yo soy quien lo digo, y no lo entiendo [1]. »

Böhl eût dû, au reçu de ce factum — dont le titre justifiait si parfaitement le contenu, puisqu'il ne manquait au raisonnement de Mora, pour être concluant, que l'objectivité — se souvenir de cette pensée d'Iriarte, dont la *Crónica* avait elle-même excipé au numéro 21 :

Ciertos autores
De obras inicuas,
Los honra mucho
Quien los critica...

Il eut la malchance, ayant, tout bouillant de colère, rédigé une triple réplique, de ne pas trouver de journal qui consentît à publier sa prose et comme, nous l'avons démontré, sa situation matérielle était alors précaire, force fut donc pour lui de ronger son frein un temps en silence. Un passage de la lettre du 22 juin 1818 nous apprend que « los tres papeles que puse entonces no salieron á luz por incidencias estrañas », et il mettra en novembre de cette même année 1818 sur les lèvres de Mora cet autre aveu, non moins clair : « Plantifiqué mi *Crónica;* y apenas me hallé instalado en mi laboratorio cuando lancé contra él el articulillo *extravagancias literarias* en el nº 61 de mi periódico ¡ Buena pedrada fué! y todavia me gozo cuando me figuro la rabia de Bolonio. Este espetó contra ella tres papelones, que no encontraron (por fortuna mia) quien los quisiese imprimir » [2]. Ces trois « papelones » n'ont vu le jour qu'au commencement d'octobre 1818 et constituent les numéros 1, 2, 3 du *I. P.* (p. 7-29). L'intitulé du premier : *el apasionado de marras al Revisor General,* semblerait indiquer que Böhl l'avait destiné à la *Minerva* d'Olive, qui, on s'en souviendra, portait le sous-titre de *Revisor General* lors de sa caduque réincarnation de 1817-1818 [3]. Il n'a que la signature : *el apa-*

1. Dans ses *Leyendas Españolas* (édit. de Paris, p. 465), Mora a cité de nouveau ces trois vers devenus proverbe, et a même pris soin — précaution superflue, en vérité — d'ajouter en note (p. 600) qu'ils n'étaient pas de lui.

2. *A. H. P.*, page 68. Nous verrons que dans l'*Introduction* du *I. P.* il précise encore.

3. Olive, auteur d'un *Diccionario de sinónimos de la leng. cast.* (Madrid, 1843; 2ᵉ éd., Paris, 1852, in-4°) dont s'est servi Mora, a été un compilateur et traducteur zélé, membre *supernumerario* de l'Ac. de l'Histoire et *honorario* de l'Ac. espagnole. Sa *Minerva* avait traîné de 1805 à 1808 une première phase d'existence chlorotique. Beaucoup plus brillante fut la carrière du *Memorial literario,* rejeton de l'ancien *Memorial* du XVIIIᵉ siècle, qu'Olive rédigea de 1801 à 1804. Ses *Efemérides de España* parurent en 1805. C'était un type curieux d'*Español neto* et il mériterait une étude critique.

sionado de marras, allusion d'ailleurs claire au pseudonyme du pamphlet de 1814, et est daté: *Cadix, 7 novembre 1817.* Le second : *El Alcalde de Daganzos al editor de la Crónica*, simplement daté : *A 10 de Noviembre de 1817*, est signé: *El Alcalde de Daganzos.* Quant au troisième : *Ensayo de Análisis,* il n'est muni d'autre mention que: *noviembre 1817.* L'affirmation de Böhl, citée plus haut, que depuis qu'avait cessé la collaboration de Vargas il était resté seul à combattre pour la bonne cause, ne nous permet pas de voir en cet anonymat, ou ce pseudonyme, autre chose que d'innocentes feintes destinées à en imposer à la *Crónica.* L'unique aide de Böhl fut sa femme et c'est elle qui joua, à maintes reprises, dans cette polémique, le rôle de secrétaire-correcteur, les quelques pièces qu'elle a signées *C.....a* ne devant pas nous donner le change sur la nature vraie de sa collaboration. Dès ces trois premières ripostes, Böhl réapparaît tel qu'il s'était montré en 1814 : ferme et net dans la doctrine, mais, en même temps, prodigue d'une ironie qui touche d'autant plus douloureusement qu'elle n'est guère scrupuleuse dans le choix de ses traits. C'est ainsi que le dangereux argument de l'*afrancesamiento* de Mora nous est présenté une seconde fois avec une insistance perfide, qui va jusqu'à assimiler le rédacteur de la *Crónica* non seulement à ces félons coupables envers leur pays de l'avoir « escarnecido y menospreciado como lo hacen á cada paso los Franceses » (p. 19), mais à ces athées déguisés qui rusent « para introducirnos el contrabando filosófico sin chocar con los censores », lorsqu'ils n'abusent pas impudemment de la patience de leurs compatriotes en recourant à ces insupportables « chistes franceses », dont l'effet est comparé à celui de quelque « pito destemplado en la armonía de un órgano » (p. 7). Si le *Diario mercantil* reproduit d'une feuille française l'éloge de la *Crónica*, Böhl s'empresse de stigmatiser ce sacrilège, qui, déclare-t-il, lui a donné « mala espina » (p. 8) et l'a aidé à « sacar el hilo por el ovillo » (p. 10). Il écrit déjà, et résolument: « No es Calderon á quien odian los *Mirtilos;* es el sistema espiritual que está unido y enlazado al entusiasmo poético, la importancia que da á la fé, los límites que impone al raciocinio, y el poco aprecio que infunde de las habilidades mecánicas, único timbre de sus contrarios » (p. 11). Il n'hésite pas un instant, afin de mettre documentairement à nu ce qu'il appelle la « calidad de tránsfugo ó apóstata del bando de los entusiastas » de Mora, de livrer à la publicité des fragments de correspondance privée et de laisser comprendre qu'il y a mieux encore (pp. 12-13), de même qu'il n'hésite pas à recourir à ces sous-entendus frisant la dénonciation perfide, où il excellera dans la suite: « Tal vez los mismos protectores de que ahora se jacta, penetrando el verdadero fin de tanto aparato científico, y tanto chisme literario, tendrán que imponerle silencio... » (p. 14). Dans la lettre de l'*alcalde de Daganzos* à

l'éditeur de la *Crónica* — dont le sous-titre : *¿ De qué medios se valen los Mirtilos para desacreditar á Calderon y sus panegiristas?* indique clairement l'esprit — il ose, lui Allemand, lui dont les missives à Julius contiennent de si véhémentes diatribes contre une moitié de l'Espagne, celle qui marche vers l'Avenir, se réclamer de Castillejo, digne patron, et invoquer les vers :

Juzgar nadie mal
de su patria natural,
en gentileza no cabe,

pour, couvert par ce pavillon fulminant, éteindre à sa façon les « luzes de los extrangeros », qu'il symbolise dans..... l'éclairage au gaz, nouveauté française patronnée par la *Crónica,* ainsi que la lithographie et les écoles lancastériennes (p. 15)[1]. A l'Espagne qui s'efforce de s'européiser, il oppose, lui dont la famille s'est enrichie naguère grâce à l'impéritie commerciale, aux méthodes surannées, au manque de modernisme de ce peuple, l'Espagne de Charles-Quint et de Philippe II. « Toda mi vida he leido y oido que los españoles del tiempo de Carlos V. y Felipe II. formaban la primera nacion del mundo, y que ninguna otra le disputaba su preeminencia, tanto en armas como en letras » (p. 15). D'où il suit, par une conséquence fatale, que le Théâtre de cette époque doit être « muy bueno en su clase » (p. 16), et que sa restauration entraînerait avec soi le renouveau politique et social du pays. D'où il suit encore que « el buen Aleman — p. 17 il aura recours, pour se désigner, à l'euphémisme touchant : « *este buen Aleman, que tanto nos quiere* » — gusta tanto de nuestra poesia porque ve en ella un reflejo de todas las virtudes, de todos los sentimientos nobles y elevados y el nuevo crítico abomina de ella porque le representa una serie de extravagancias de ningun provecho para la sociedad y repugnantes á su cartilla » (p. 20). Il ne craint pas d'évoquer ce qu'il appelle la défaite de Mora à Cadix en 1814 comme le prodrome d'une piteuse déroute définitive : «..... ya que el Sr. Cronista ó *Mirtilo* no ha escarmentado con el jabon que le dieron en Cádix,

1. Il y aurait une intéressante étude à écrire sur les tentatives d'acclimater en Espagne la méthode lancastérienne, dont — et le détail mérite d'être consigné — l'origine française a été revendiquée par le *Journal du commerce, de politique et de littérature* le lundi 1er juin 1818, n° 313. Les premiers essais qui en furent faits, après diverses tentatives à Madrid, antérieures à 1817, auraient eu lieu à l'école d'artillerie de Ségovie, d'après les *Ocios de Españoles emigrados,* 1824, n° 3, p. 200, où l'insuccès en est attribué à « la ignorancia, que armada con el apellido de la novedad, trató de desacreditar lo que no entendia, y logró casi del todo cortar en su raiz esta planta que en otros reynos ha dado de sí frutos muy aventajados. » H. E. Stötzner, auteur du bon article : *J. Lancaster*, dans l'*Allg. Encycl.*, 41 (1887), p. 324-327, ignore ces tentatives dans la péninsule ibérique. Cependant, elles avaient été signalées en leur temps par des organes étrangers, telle la *Revue Encyclopédique* de septembre 1819, p. 584. Un bon exposé s'en trouve dans le *Diario de Barcelona* — ce doyen des journaux espagnols — du 8 septembre 1818 et le *Diario Mercantil* des 23 et 24 du même mois.

tome ahora en paciencia que se eche mano de legía mas fuerte..... » (p. 9), et, taisant perfidement les déclarations si nettes au numéro 143 du *Mercurio*, de citer un passage du numéro 12 de la *Crónica*, pour en déduire que Mora n'est qu'un Paillasse brouillé avec la logique et sans souci de la conséquence dans les idées (p. 16)[1]. Et si, à Galiano lui reprochant, dans *Los mismos contra los propios*, d'avoir eu recours à une tactique inacceptable, il oppose comme unique argument *(A II. P.*, p. 13) que les paroles incriminées sont mises « en boca de un alcalde sencillote », voire « en boca de un cura », nous nous souviendrons, pour nous, que ce même curé n'entendait nullement plaisanter lorsqu'il présentait Böhl comme l'homme porté par idiosyncrasie à « contemplar las cosas bajo un aspecto de benevolencia y conciliacion, y anhelando dirigir y referirlo todo á los dulces afectos del amor y desprendimiento » (p. 21), et nous ne verrons, dans ses « amenazas », sa « presunción insufrible », ses « brabatas arrogantes »[2], qu'une preuve nouvelle d'une vérité d'expérience, à savoir que l'âme des gens de bien peut devenir, comme celle du vulgaire mécréant et du dernier parpaillot, fielleuse et mauvaise, lorsque l'amour-propre individuel a été touché au vif et l'orgueil secret blessé dans ses fibres profondes. On aimerait, en vérité, à s'imaginer que lorsque la polémique s'aggrave de laide sorte, c'est la vindicative Dª Francisca qui parle, et que son mari seul doit être cherché dans les passages plus objectifs, tel le numéro 3, d'une délicatesse attique en ses considérants sur la double nature de l'homme, sur le terme moyen entre l'animalité et la spiritualité, sur la poésie et le sentiment. Écoutons donc, à titre d'intermède, le vrai Böhl, celui de Görslow et celui des effusions avec Julius, tel qu'il se révèle en ce troisième pamphlet de novembre 1817 :

« Número III.

Ensayo de Análisis[3].

¿ Quid cœco cum speculo ?

Stobaeus.

» Nunca hemos aprobado el sistema de una perfeccion esclusiva que los críticos franceses pretenden establecer á favor de la literatura clásica, si bien

1. Ce passage de la *Crónica*, expression très exacte de l'opinion constante de Mora, avait la teneur suivante : « Asi es como los españoles tienen sus comedias de capa y espada, de figuron, heroicas, &c. ; los franceses sus tragedias arregladas y sus comedias de caracter, los ingleses las tragedias en el género de Shakespeare; y los alemanes sus dramas sentimentales. En estos diferentes ramos ha habido producciones excelentes, aun en aquellas que mas se separan de las reglas didacticas y de la severidad del gusto clásico ».

2. Ainsi s'exprimait Galiano pour qualifier la lettre du 23 juin 1818, mais ces termes conviennent pleinement aux deux premiers pamphlets du *I. P.*

3. Le sous-titre, donné seulement à la table des matières (p. 5) du *I. P.*, porte : *¿ Cual es el sentido de las llamadas paradojas germánicas ?*

estamos muy distantes de adherirnos á las paradojas que nos dicen estan vertiendo en Alemania los críticos del nuevo cuño en descrédito de dicha literatura y en abono de cualquier aborto de una imaginacion tal vez destemplada. Semejantes paradojas se deben refutar, reprehender y ridiculizar, como parece haber sido la intencion del autor del artículo *Extravagancias literarias* en el N° 61 de la Crónica cientifica y literaria. Pero es de estrañar que en vez del cúmulo de dislates que nos anuncia, apunte unas ideas tan claras, sencillas é ingeniosas que lejos de indisponer el ánimo lo previenen á favor de aquellas opiniones.

1° « El hombre debe ser sucesivamente animal ó espiritual, á menos que » no se encuentre un término medio, un modo conciliatorio que satisfaga » á la vez las dos inclinaciones. »

» Que el hombre no se diferencie del animal cuandocome, ó satisfaga otras necesidades, creemos que nadie lo puede negar : que el hombre en el instante que está satisfaciendo estas necesidades no puede orar ni resolver un problema de algebra, no es menos evidente; que el hombre quando eleva su alma al criador ó se abisma en algun cálculo abstracto, olvidado de sus relaciones materiales, se halle en un estado para él violento, porque apenas se diferencia entónces de un espíritu puro, tampoco se puede disputar. Ahora pues, si hubiese impresiones sobre los sentidos que no privasen al hombre de la facultad de pensar cuando las recibe, ó si hubiese conceptos envueltos en imágenes materiales que de cierto modo alagasen *(sic)* tambien los sentidos, es indudable que esto pudiera llamarse sin dislate alguno *un término medio ó conciliatorio,* por el cual se satisfacerían á un mismo tiempo las dos partes material y espiritual del hombre. Lo primero sucede cuando contemplamos un cuadro hermoso, y lo segundo cuando oimos, ó leyendo nos figuramos oir, un buen trozo de poesía. En el primer caso nuestros sentidos se recrean con las bellas formas que nos ofrece el cuadro, mientras que nuestros pensamientos se ocupan de lo que representa; y en el segundo los pensamientos envueltos en imágenes hermosas, y vestidos de ritmo y rima, ocupan nuestra alma sin fatigarla con ideas generales que por su naturaleza son mas ó ménos abstractas.

« Observarémos que la realidad nunca puede hacer este efecto, pues la impresion de los obgetos verdaderos es tan fuerte que su imperio nos priva de la facultad de contemplar. Un San Sebastian pintado de mano maestra deleita, lo que cierto no haría el espectáculo verdadero de su martirio. La relacion poética de una batalla divierte á la muger que huye de presenciar una sangría.

» Una sola reflexion se nos ofrece por la cual tenemos esta teoría por mas ingeniosa que sólida, y la pondremos aquí en prueba de nuestra imparcialidad.

» Si cada vez que estamos sin satisfacer alguna necesidad física, ó sin ocuparnos de abstracciones, nos hallamos en la situacion referida, deberemos gozar de ella muy á menudo, pues es indudable que aunque dediquemos ocho horas al sueño y comida, y ocho horas al trabajo, quedan otras ocho en que no hacemos ni uno ni otro. Hay mas : Concederémos á ciertas damas doce horas para el sueño y comida, y puesto que nunca trabajan, les quedan otras doce para poder gozar artísticamente. Sabiendo empero que no entienden de estos gozes, es forzoso convenir que el comun de los hombres pasa muchos ratos fuera del tiempo dedicado á las necesidades materiales y al trabajo, sea manual ó abstracto, sin que por eso se hallen en

aquel *término medio,* que sin duda es producido *algunas veces* por el arte en las almas bien organizadas.

2° « La poesía produce su efecto de dos modos, ó dando cuerpo al espíritu ó « espiritualizando la materia. »

» Abrimos á *Virgilio,* y encontramos al segundo renglon de la primera Egloga *Silvestrem musam.* ¿ Y que es una musa campestre sino la idea abstracta de los gozes que ofrece el campo, concretada ó figurada ó imaginada en la ficcion de una joven divina que canta y tañe, ó en menos palabras una cosa espiritual á la que el poeta ha dado un cuerpo?

» En el cuarto renglon leemos *doces resonare silvas* ¿ Que es enseñar á las selvas sino figurarse la selva como un ente que puede ser enseñado, ó dar el poeta un alma ó espiritu á una cosa material?

» En la segunda oda de *Horacio* tenémos *la ciudad asustada, el rio Tiber animado,* con los atributos de *ultor* y *uxorius* y *querens* y *audiens* y al fin á *Ericina quam jocus circumvolat* y *aura tollens Caesarem,* que lo primero es sin duda animar ó espiritualizar la materia, y lo segundo dar cuerpo á una abstraccion.

» Nos acordamos de la hermoso relacion de la muerte de *Hipólito* en la *Fedra de Racine,* y hallamos en ella á cada paso afectos espirituales atribuidos á la materia : *le repos de l'air troublé par un cri, le sein de la terre qui y répond, le ciel qui voit avec horreur, le flot qui recule épouvanté, &c.,* en fin todas las frases poéticas que contiene son de igual naturaleza.

» Hacemos memoria de la famosa oda de nuestro *Leon* (citado en el mismo artículo como poeta clásico) y tropezamos desde luego con *el rio que saca el pecho, Marte ceñido de furor y ardor, males que cierras en tus brazos, &c.*

» Puede presumirse pues, que la mayor parte de lo que es poesía se abraza en esta difinicion *(sic),* y asi lejos de tenerla por dislate nos parece la mejor ilustracion del lenguage poético que tenemos hasta ahora.

3° « El sentimiento de *(sic)* un estado medio entre el pensamiento y la » sensacion. »

» Esta parece ser la misma idea del n° I expresada con referencia á lo que pasa en el individuo, cuando ni está sujeto del todo á la materia, ni del todo entregado á la abstraccion, de modo que se podria decir que la misma facultad mental que sirve de base al arte, y es la imaginacion, hace sensible lo que solo era abstracto, y ennoblece la sensacion por medio de alguna idea. Por exemplo el atractivo del bello sexo en su origen no es mas que una sensacion ; por medio de la imaginacion que se figura la belleza del alma de la persona deseada, la sensacion se eleva á sentimiento, y á pasion ; y por la inversa la obligacion de sacrificar con frecuencia nuestras inclinaciones al bien de la sociedad, es un pensamiento abstracto que se convierte en sentimiento cuando por medio de la imaginacion nos representamos el agrado de la divinidad, y la satisfaccion que resultaria á nuestros semejantes de este desprendimiento.

» Tal vez no esplica suficientemente esta teoría la naturaleza problemática del sentimiento ; pero es preciso convenir en que es ingeniosa, y que de ningun modo dá margen á que se califique de dislate.

» Si el autor del artículo *Estravagancias literarias* no halla en los críticos Alemanes opiniones mas absurdas que las que nos ha expuesto, es menester que renuncie al empeño de desacreditarlas. Noviembre 1817. »

Mora, ignorant le refus général d'insertion opposé aux trois « papeles » de Böhl, put croire que celui-ci renonçait à lui répondre et se tint coi. Du 28 octobre 1817 au 12 avril 1818, pas une ligne n'a paru dans la *Crónica* qui ait trait au litige. Böhl, cependant, n'était pas resté inactif durant cette trêve forcée. Il avait, véritable travail d'Hercule, fini par gagner à sa cause le *Diario mercantil* gaditain, ce qui lui permettait enfin de disposer d'un organe très considéré où il pourrait, moyennant, il est vrai, toute sorte de réserves, exposer publiquement ses idées littéraires et donner cours à quelques-unes au moins de ses rancunes [1].

Rédigée en 1811, date de sa fondation, par le satirique Pablo de Jérica et le traducteur de l'*Art poétique* de Boileau (1807), le puriste, patriote et poète aulique de Ferdinand VII, J.-B. de Arriaza, cette feuille, supprimée par décret du 22 juillet 1815, n'avait pas tardé à renaître de ses cendres sous la forme, d'ailleurs méconnaissable, d'un quotidien catholique et dynastique, ce qui lui assura une fort longue existence [2]. La façon dont Böhl imagina de s'en servir pour rentrer en lice n'est pas dépourvue d'ingéniosité. Le vendredi 3 avril 1818, la *Crónica* (n° 106) avait publié, sous la rubrique : *Noticias literarias y científicas*, une lettre, authentique ou forgée, d'un « viagero español residente en Francia », où il était dit que le goût classique se consolidait de plus en plus sur la scène française, que le public parisien perdait sa prédilection d'un moment pour les « irregularidades » copiées des théâtres anglais et allemand, que l'éditeur Nicolle avait commencé la publication à prix modéré d'une magnifique « coleccion de tragedias y comedias escogidas, es decir que todas son obras maestras », et qu'enfin « las opiniones de Schlegel, fundadas en una metafísica que jamás podrá ser admitida en las naciones del mediodía de la Europa, estas opiniones sobrado romancescas, caerán en el profundo olvido como han caido los triunfos de Kotzebue, y como caen

1. Page 72 du *I. P.*, il avoue que ce fut à force de « paciencia y maña » qu'il aboutit à ses fins.

2. Dans l'ouvrage précité : *Cádiz en la guerra de la Independencia*, A. de Castro a reproduit le numéro 79 (jeudi, 19 mars 1812) du *Diario*, qui, détail curieux, ne mentionne même pas l'acte de prestation du serment constitutionnel, réalisé la veille. La *Bibl. provincial* de Cadix n'en possède malheureusement pas la collection, mais seulement quelques numéros isolés des années 1819 et 1820. La *Bibl. nacional* madrilègne en possède les numéros 626, 633, 640, 647, 654, 661, 668, 675, 682, 683, 689 et *Ap.*, 696, 703 et *Ap.*, de même que la *Public Library* de Boston, sauf, cependant, quelques lacunes. (*Cf.* le *Catalogue* de Whitney, p. 118, où 688 = 689.) Nous avons été à même de compléter, à force de perquisitions, les numéros relatifs à la querelle. Rappelons que Jérica a réimprimé, en 1814, à Valence, puis en 1817, à Paris, dans ses *Ensayos poéticos*, quelques pièces parues à l'époque des *Cortes* dans le *Diario*, ainsi que dans le *Conciso* et le *Redactor general*. En 1817-1820, le *Diario* paraissait sur deux feuilles petit in-4° à l'imprimerie gaditaine d'Esteban Picardo, *calle de la Carne*, numéro 186. Malgré son titre de *mercantil*, il ne manquait guère de publier d'intéressantes pages de littérature, parfois originales, parfois réimprimées. C'est là, par exemple, que parut l'ode d'Arriaza à la mort d'Isabelle de Bragance (n° 916, jeudi 4 février 1819).

continuamente los caprichos de la moda ». Le numéro 106 de la *Crónica* était à peine parvenu à Cadix que le *Diario* imprimait cette lettre, et, dans son numéro 619, dimanche 12 avril 1818, une parodie anonyme donnée comme l'œuvre d'un « *Viagero (soi-disant) francés residente en España* », dans laquelle on prenait, en termes presque analogues, la contre-partie de la *carta* originale. Qu'on en juge par la dernière phrase, qui intéresse plus directement la matière de ce livre. « Las opiniones de Schlegel sobre el drama, fundadas sobre el conocimiento íntimo de todas las naciones y literaturas, sólo se ven contestadas por aquellos paisanos nuestros que nunca han sabido salir de la estrecha esfera de su proprio idioma é índole, y cuyos compendios poéticos, tan mezquinamente circumscriptos, caerán en profundo olvido, como han caido los dramas de Diderot, de Mercier y otros de llorosa memoria y como caen continuamente los caprichos de la moda. » De ce travesti, Böhl devait être très fier, car, en novembre 1818, il fera dire, à son propos, à Mora : « No sé como se coló una maldita troba de Bolonio en el Diario de Cádiz. Levantaba las piedras ; y por mi mal, tuve el desacierto de publicarla en la *Crónica* con unos comentarios, mas llenos de denuestos que de razones... » (*A. H. P.*, p. 68.) Si, toutefois, cette agressive « troba » eût été si ingénieuse, il n'eût point pris la peine d'en refondre complètement, dans la réimpression qu'il en a donnée en 1819, p. 26-29 des *Vindicaciones*, le texte, et précisément dans les passages visés par Mora, dont la riposte, fort longue et étudiée, ne parut qu'au numéro 119 de la *Crónica*, mardi 29 mai. De ce morceau, dont l'exorde résume objectivement l'état de la question et donne la parodie gaditaine, nous exposerons le plan et reproduirons les passages essentiels.

« Tal es el vestido de mojiganga, » expliquait Mora, « con que se ha disfrazado nuestro artículo. Imitando sus expresiones y dándoles un sentido contrario, el parodista ha querido hacer ver lo opuesto á cuanto habia dicho el viagero nuestro corresponsal. Vamos á tratar de responderle, no ya comentando su produccion, sino tomando de ella los puntos culminantes y mas desatinados ; y para contestarle con mas acierto dividiremos en tres clases las faltas que comete : 1ª Faltas de verdad, 2ª Faltas de lógica, 3ª Faltas de sentido comun... » Dans le premier point, il s'efforce de mettre en lumière le goût actuel du public madrilègne pour les « piezas arregladas » et l'aversion des acteurs et des spectateurs pour Calderón, aversion provenant, chez les premiers, de difficultés insurmontables de débit, chez les seconds, d'un contraste trop rude entre les mœurs présentes et celles que peint le poète. Quant aux *comedias* de Lope, il admet que plusieurs, « que han necesitado la refundicion, se dan de cuando en cuando, y duran dos ó tres días. » Il commet ensuite cette déclaration fatidique : « La diccion de Lope es comunmente correcta y castiza ; su estilo, tan vario

como su genio, es sublime, elegante y trivial, segun los asuntos que tomó, y la mayor ó menor importancia que dió á la comedia que hacia. En cuanto á Calderon ¿qué puede decirse de su estilo, si no es que es el *non plus ultra* del mas churrigueresco culteranismo? ¿Y en esta especie de estilo puede haber diccion correcta ni siquiera tolerable? » Puis il dénie toute exactitude à la théorie de Böhl relative à la concomitance, dans l'histoire politique et littéraire d'Espagne, de la perfection littéraire et de l'esprit chevaleresque. « La época mas brillante de la literatura ha sido siempre la de la ilustracion y de la sabiduría. En los tiempos heróicos y poéticos, los hombres no piensan mas que en darse de porrazos, y no en cultivar su entendimiento. Cuando brillaron Horacio y Virgilio, Racine y Despréaux, León y Meléndez, habia guerreros valientes, pero no héroes poéticos : ya no existian los Scipiones, ni los Godofredos, ni los Gonzalos de Córdoba. Cuando el heroismo poético forma la base de las costumbres públicas, no hay literatura propiamente dicha, como no la habia en tiempo de Homero, ni en el de los siglos feudales... » — Le second point relève certaines maladresses d'élocution commises par Böhl, qui, par les corrections auxquelles il a soumis en 1819 les passages justement censurés, montre avoir profité de cette volée de bois vert. — Le troisième insiste, avec une finesse pénétrante, sur les tendances réactionnaires de son programme et lui reproche de manquer, malgré ses hautes visées, de vulgaire bon sens. « El sentido comun pide que sigamos el curso de las ideas del siglo; que no nos opongamos á lo que es efecto del impulso creciente de la ilustracion; que modelemos, al fin, las ideas literarias á las morales y científicas en que se fundan. El viagero francés, queriendo hacernos volver atrás en el camino de la perfeccion literaria á que la España como toda la Europa propende, nos propone un inadmisible retroceso. Circunscribir las representaciones dramáticas de nuestros dias á las piezas del teatro antiguo, es exigir que troquemos el pantalon de llin por las calzas atacadas, el pañuelo de perkal por la golilla, y la gavota por las folías. *Altri tempi, altri mori.* » Contre les monstruosités du drame irrégulier, l'inflexible

Rien n'est beau que le vrai

de notre Boileau est invoqué, et la conclusion de tout ce beau discours nous est offerte en une jolie tirade d'avocat, ciselée dans l'attente des applaudissements frénétiques d'un auditoire conquis d'avance à de telles habiletés de rhéteur : « Por lo que hace á Schlegel, si ha traducido á Calderon en aleman, ha hecho conocer á sus paisanos las obras de uno de los ingenios mas felices y fecundos que ha producido nuestro suelo. Esta empresa es loable. Si ha elogiado lo bueno y criticado lo malo de aquel poeta, ha dado pruebas de gusto é imparcialidad; pero si ha erigido en bellezas sus descarríos; si ha dado á entender que supone

una sublime filosofía y el conocimiento intuitivo de la naturaleza de las cosas; si desea que sigamos sus pasos poéticos y nos extraviemos con él en las regiones de la hipérbole, ó que con él nos encadenemos en los grillos de la antítesis; si Schlegel cree que los Españoles somos tan pobres, que no merecemos conocer nada mas allá de estas ridículas gerundiadas, perdóneme su ausencia, pero el señor Schlegel no sabe lo que dice; y á él y á el *soi-disant* viagero francés, y á todos los que nos quieran inocular en semejantes principios, los responderemos con Ciceron: harto necios son los que viven de bellotas, después que los hombres han aprendido á hacer pan. »

Dans sa lettre du 23 juin 1818, Böhl assure que cet article de Mora suscita un déluge de ripostes, dont seule la plus modérée eut les honneurs de l'imprimerie. « Aseguro á Vm. que de los papeles que han llovido contra el número 119, sólo el mas moderado ha salido á luz, tanto por respeto mío, como por la amistad que los Editores del Diario profesan al señor de M. » Il a fait dire, en outre, à Mora, dans le monologue susmentionné, à propos de cette riposte : « Estos [*ses propres commentaires*] provocaron otra troba, taraceada de versos de Calderon, mas fuerte que la primera, y que me hizo pedazos... » (*loc. cit.*, p. 68). Cette seconde « troba » parut en appendice du *Diario* le dimanche 24 mai (n° 661) et elle a été réimprimée sans modification d'importance dans les *Vindicaciones*, pages 29-33 : *Gracias por los obsequios del Editor de la Crónica en su N. 119.* L'épigraphe, empruntée à *Hombre pobre todo es trazas*, en résume graphiquement et le ton et l'esprit :

Él se ha quebrado al salir
Las narices en la puerta,
Y para enmendarlo ahora
Ha rodado la escalera...

En dépit d'une ironie exubérante et de deux malignes citations du *Golfo de las sirenas* et de *La fiera, el rayo y la piedra,* ce morceau est assez médiocre. Nous ne nous arrêterons pas à certaines ( ), — étranges dans le texte revu des *Vindicaciones* — qui enferment le *en* de la phrase de Mora relative aux temps héroïques, où l'on songeait seulement « en darse de porrazos », et suggèrent gratuitement l'existence d'un solécisme, mais si Böhl a raison de distinguer, dans les temps héroïques, entre le début et l'apogée, rappelant à Mora les poètes-soldats du XVIe siècle : Garcilaso, Mendoza, Lope, Ercilla, Cervantes, Aldana, « y tantos otros »; s'il est en droit d'écrire que « la verdadera ilustracion no se rige por la moda, sino por el discernimiento », et qu'au lieu de « devanarse los sesos para españolizar piezas francesas », les auteurs dramatiques espagnols feraient mieux de « componer en el estilo nacional, con aquellas modificaciones que

los melindres modernos requieren », pourquoi faut-il que cette concession dédaigneuse en faveur des « mignardises modernes » nous gâte son raisonnement et éveille nos défiances? Car nous ne soupçonnons que trop combien cette manière de dire recèle de mépris pour le patrimoine sacré de la raison affranchie, du progrès, des libertés des peuples et pour tous ces mots vénérables que l'usage moderne a déflorés, mais qui furent l'arche sainte de tant d'âmes généreuses, de tant de nobles cœurs, avant d'être devenus les *Schlagwörter* de politiciens de cabaret! Que si, cette fois, Böhl ne précise pas autrement sa pensée. c'est parce que la leçon de Mora a, quoi qu'il en ait, porté, et qu'il a « *escarmentado en cabeza propia* ». Mais le « vieil homme » ne tardera pas à réapparaître.

Trois des *trobas* qui n'avaient pu être admises en mai dans le *Diario* ont été insérées quatre mois plus tard dans le *I. P.*, dont elles constituent les numéros 4, 5 et 6. La première : *Diálogo crítico remitido por un Taquígrafo (Primer ataque al célebre n° 119 de la Crónica)* (p. 29-35), porte encore la mention : *Señor Editor*, qui nous renseigne clairement sur sa destination première; la seconde : *Media docena de textos del manifiesto crítico de la Crónica número 119 con ligeras glosas (Carga cerrada contra el mismo)*, (p. 36-40), et la troisième : *Relacion de lo acaecido en la última reunion de figuras poéticas en el Imperio de la Imaginacion (Escaramuza contra el mismo)* (p. 41-45), ne sont munies d'aucune indication spéciale. Le ton offensant, les personnalités mordantes s'y donnent amplement carrière. Mora y est traité de « gozquecillo », de « proto-traductor, con mis amigos y demas hombrecitos de moda, que hemos estado en Francia », de « crítico llovido de las nubes »; ses articles de « insulseces gálicas »; la *Crónica*, de feuille « nacida en las malvas », où l'on ne trouve, de « cosas buenas », que « pocas ó ningunas, y si Vm. me apura, son nones y no llegan á tres », un « periódico de pan coger », bref :

« *Es un tribunal de Dédalo*
donde se juzga á lo zámbigo,
unos con decreto explícito,
y otros con susurro zángano... [1]. »

Au-dessus de cette fange resplendit la blanche figure de Böhl, « hombre juicioso y de buen gusto, y amante de las glorias de

1. Böhl écrivait cependant à Julius, le 30 juin 1818, que la *Crónica* contenait « viele gute Aufzätze von zientifischen *(sic)* Mitarbeitern », et il l'a reconnu aussi page 69 du *I. P.* : « Como á nuestro editor no le han faltado buenos oficiales, hemos visto (sobre todo en sus principios) extractos muy apreciables, y otros buenos papeles..... » *Cf.* plus bas, page 141. C'est Böhl enfin qui a dit — sans soupçonner qu'en s'appliquant par plaisanterie cet aveu, il se condamnait sans appel — dans le *Diálogo crítico* : « Vamos..... esas no son mas que personalidades, y eso es hacer guerra de voluntad la que lo es de opinion. Ni ese desliz pequeño (si llamarse puede desliz),

España. » La réfutation elle-même est faible et seul le numéro 3, Conseil des Figures Poétiques dans la vallée de Tempé, est, en son humorisme ailé, parfaitement réussi, quoique plus divertissant que probant.

Lorsqu'il rédigeait ces ripostes passionnées, Böhl avait commencé la publication, dans le *Diario mercantil,* d'une série d'articles hebdomadaires que Ticknor, l'un des rares hispanologues qui les ait, du moins en partie, connus, a qualifiés (*Cat.,* p. 118), avec une imprécision regrettable, de « very curious ». Ces articles, parus sous la rubrique : *Noticias literarias originales* [1], n'ont, sauf exceptions que nous consignons plus bas, pas été reproduits dans les *Vindicaciones,* qui n'en contiennent, pages 34-59, que les très sommaires squelettes, où manquent toutes indications bibliographiques sur la date exacte de leur apparition. — Le premier a paru au numéro 626, dimanche 19 avril 1818, et comprend 71 lignes (29 dans les *V.*). C'est une exacte traduction du passage de Schlegel sur Racine dans sa dixième *Conférence* viennoise (*op. cit.,* II[1], p. 169), passage merveilleusement juste en sa brièveté extrême, et que Böhl a habilement choisi — que ne citait-il la ridicule exécution de Molière, qui faisait dire à Gœthe, le 28 mars 1827, que Schlegel l'avait écrite parce qu'il « sentait que s'il avait vécu au temps de Molière, celui-ci se fût moqué de lui » ? — afin de laver son idole du reproche de gallophobie, qui compromettait l'efficacité de sa doctrine aux yeux des *Aufklärer* espagnols. — Le deuxième article est contenu au numéro 633, 26 avril. Les 65 lignes qu'il compte ont été réduites à 12 dans les *V.* C'est la version castillane d'un extrait de la lettre d'un « littérateur de Hambourg » — c'est-à-dire Julius — à un « ami de Cadix », où il est question de la publication de la *Selva* de Grimm, des traductions allemandes du *D. Quijote,* de celles de Calderón par Schlegel et Gries, de représentations de *La Vida es Sueño* sous le titre : *das Horoscop* [2], de la prochaine publication — elle parut à Leipzig en 1820 et fut rééditée à Vienne en 1827 — de *comedias* de Lope par Julius, comte von Soden, traducteur des *Novelas* et du *Persiles* de Cervantes, d'une vente de plus de deux mille livres espagnols qui avait réuni —

ni el no gustar de Calderon son delitos para que produzcan en Vm. ese odio mortal..... » (p. 33).

1. Par l'expression : « *originales* », dont la *Crónica* se gaussa, Böhl entendait : *écrites pour le Diario et non réimprimées d'un autre organe,* comme il l'a spécifié expressément *I. P.*, page 107. Il n'en a pas moins supprimé cette épithète sur le titre du *I. P.,* puis, un peu plus tard, dans sa réponse à Galiano, *A. H. P.,* page 8, et enfin, en 1819, dans les *Vindicaciones,* page 34.

2. Il s'agissait de la mauvaise refonte scénique de la *Vida* par C. A. Mämminger, d'après la version de Schlegel, qui, le 3 juin 1816, avait été représentée pour la première fois à Ratisbonne. M. H. Breymann n'a pas su que le remaniement du *Príncipe Constante* par le même (1820) a été discuté au volume II pour 1821 de l'*Allg. Rep.,* page 100.

en Allemagne, et Böhl insistait sur ce point — « muchos competidores para los libros de poesía antigua », de la commande — elle émanait, dit Böhl, d'un ami, sans doute de Perthes — de plus de cent volumes d'œuvres espagnoles, et, enfin, d'un prospectus du libraire londonien Boosey annonçant son *Teatro Español,* ainsi que de son *Catalogue* de livres espagnols et portugais. « Así es, que mientras los sabios españoles buscan instruccion y entretenimiento en los libros franceses, los sabios alemanes é ingleses hallan esto mismo en los libros españoles. ¿ Cuáles seran los mas ilustrados [1] ? » — Le troisième article (n° 640, 3 mai; 48 l., *V.* 13 l.) est consacré à l'analyse de *Some account of the lives and writings of Lope Felix de Vega Carpio and Guillen de Castro,* réédition de Londres, 1817, en deux volumes, de l'ouvrage que lord Holland avait publié en 1806, *ibid.,* mais touchant le seul Lope et en un seul volume. Cet ouvrage, d'où Soden a extrait à peu près tout ce qu'il relate sur la vie et la technique de Lope, ne contient sur l'œuvre du plus grand tragique d'Espagne que des renseignements fort médiocres, l'auteur avouant qu'il n'a pu lire qu'un petit nombre de ses *comedias* — il donnait, cependant, déjà des extraits de la rarissime *Estrella de Sevilla* — fournissait du moins à Böhl l'occasion de stigmatiser « los que tienen el nombre de españoles (no quisiera decir los paisanos de Lope) », c'est-à-dire les *afrancesados,* bannissant de la scène nationale les productions du XVIIe siècle, « para bostezar gravemente á las representaciones filantrópicas y lloronas de los dramas traducidos ó imitados de los estrangeros [2]. » — Le quatrième article (n°s 647, 654, 661; 10, 17, 24 mai; 69, 84, 69 l., *V.* 3 l., puis *III. P.,* p. 17-28 [*avec de très sensibles modifications*]) renferme la traduction des passages relatifs à la

1. Le 30 avril 1818, Böhl, envoyant à Julius les quatre numéros du *Diario* contenant ses articles, insistait pour qu'il le tînt au courant par la poste — « *das Porto für einen Brief mit dergleichen Notizen werde ich willig erlegen,* » dit-il — de tout ce qui avait trait, en Allemagne, à la littérature espagnole. « Da die verruchte französische Parthei (die allein das Wort führt) so sehr darauf hinarbeitet, alles ächt Spanische zu verdrängen, so ist ein jeder Beweis von Achtung fremder Nationen dafür mir höchst willkom̄en. » Dans cette même lettre, il confesse qu'il joue et fredonne ses vieux lieds allemands « *bis mir die Augen nass* ». Le 13 mars, il avait écrit au même : « Die gute Sache gebe ich hier im̄er mehr auf, da sich die philosophische Parthei täglich stärkt, & den wohlmeinenden (leider aber kurzsichtigen) König völlig umstrickt hat... »

2. Signalons les notables confusions de deux érudits modernes sur l'ouvrage de Henry Richard Vassall, Lord Holland (+ 1840). M. H. Breymann (*op. cit.,* p. 224) en fait une production « ungemein selten », qu'il n'a absolument pu découvrir dans les bibliothèques allemandes. Que ne s'adressait-il, *par exemple,* à celle de Hambourg ? Il se fût convaincu *de visu* que ce qu'il renferme sur Calderón (I. 204, 205, 248, 250, 254, 257) est sans aucune importance. M. A. Farinelli, dans son *Grillparzer und Lope de Vega* (p. 19, *note* 1) était plus subtil. « Wem die Rezension des Werkes Lord Hollands in den *Wiener Jahrbüchern für Literatur (sic),* IV, 22 ff. zuzuschreiben ist, » écrit-il, « weiss ich nicht. Hier kommt der alte López noch einmal zum Vorschein. » M. Farinelli n'a jeté qu'un rapide coup d'œil à la table des quatre premiers volumes des *Jahrbücher der Literatur* viennois, contenue pages 79-174 de l'*Anzeige-Blatt* IV, où

littérature espagnole des tomes III et IV de l'ouvrage de l'Italo-génevois Simonde de Sismondi : *De la littérature du midi de l'Europe* (Paris, 1813, 4 vol. in-8°). Böhl, en communiquant d'aussi longs extraits de cette compilation où la littérature espagnole (III, 99 *seq.;* IV, 1-159) était traitée — et pas au delà de Meléndez Valdés — surtout d'après Bouterwek, obéissait, de nouveau, à cet esprit de parti dont il censurait si âprement l'existence en ses adversaires. Lui qui fait du grand historien libéral suisse : « un Francés en Paris » — dans la réimpression de 1820, il dira même : *un francés imparcial en Paris* (*Ill.P.*, p. 20) [1], — qui écrit que « clara debe ser la luz que los críticos alemanes han difundido sobre esta materia, pues ha podido obligar á un francés al abandono de las decantadas reglas *eternas é infalibles del gusto,* proclamadas en los compendios de su nacion », est aussi l'homme qui, dans l'intimité et lorsqu'il ne s'agit plus de démontrer une thèse où son honneur est engagé, avoue, le 13 mars 1818, à Julius que ce qui manque le plus à Sismondi, c'est « sowohl die Kenntniss der spanischen poetischen Litteratur, als auch der wahre Verstand der Sprache ». Et il révèle assez son unilatéralisme si, dans le *Diario* même, les passages qu'il traduit sont ceux qui combattent l'étroitesse du classicisme français, échos manifestes de Schlegel dont il se saisit pour affirmer — dans une phrase qu'il a supprimée en 1820 — que « hasta en la lengua francesa, anti-poética en su esencia, empiezan á resonar los elogios debidos á la antigua poesia castellana », en dépit de ce fait d'histoire littéraire que l'hispanisme allemand avait eu pour précurseur au XVIII° siècle l'hispanisme de France, selon que nous l'avons partiellement démontré dans notre travail sur Lessing, où nous eussions pu noter que Herder lui même s'est, pour son *Cid,* surtout documenté à des sources françaises. — Le

il y a, p. 112 : « *Holland, der Lord, Verfasser der Biographie des spanischen Dichters Lopez de Vega, IV. A. B.* 22-24. » S'il s'était reporté au texte, il eût constaté : 1° que l'article est au tome II et non au tome IV de l'*Anz. Bl.;* 2° que cet article n'est qu'un insignifiant résumé de la longue analyse parue au numéro d'octobre 1817 de la *Qua·terly Review,* pages 1-46, et qui est de Southey. — Sur Lord Holland, qui s'entendait si bien à piller les bibliothèques et collections espagnoles, *cf.* un curieux passage au tome I des *Lebenserinnerungen* de J. G. Rist (2° *éd.,* Gotha, 1884), ouvrage dont tout le chapitre VI (p. 312 *seq.*) est indispensable pour la connaissance de la vie en Espagne en 1804-1805 *(Bibl. Nationale: 8° M, 4229).* Le fils de lord Holland, Henry Edward Fox, est mort en 1859 et avec lui s'est éteint le titre. Sa veuve vivait encore en août 1886, date à laquelle elle fit rechercher par son administrateur, le Rev. D. A. Clark, dans la Bibliothèque de Holland, à Kensington House, le manuscrit de l'*Alcalde* de Lope, que l'on n'y trouva pas (*cf.* Krenkel, *ub. sup.*, p. IX).

1. A cette époque, avait paru la seconde édition de l'ouvrage (1819) — la troisième, corrigée, est de 1829, — fruit de conférences faites à Genève, mais l'auteur n'était venu à Paris que l'année de sa première publication. Au second des deux feuilletons que lui dédia *Y.* dans le *Journal de l'Empire* (29 décembre 1813), on lit : « Un des sujets qui me paraissent traités... avec le plus d'éclat, c'est la littérature espagnole. » Par contre, *The Edinb. Review,* qui l'a analysé avec une finesse extrême (t. XXV, juin 1815, p. 31-63), n'a pas un mot pour la partie espagnole de l'ouvrage, qui est, de beaucoup, la plus faible.

cinquième article (nº 668, 31 mai; 85 l., V. 4 l., puis *III. P.*, p. 33-38 [*avec remaniements*] 1) rend en castillan quelques passages flatteurs pour Schlegel de l'analyse de la traduction anglaise, par John Black (*Lectures on Dramatic Literature*, London, 1815, 2 vol. in-8º), de ses *Vorlesungen,* analyse publiée par *The Edinburgh Review* en février 1816 (nº 51, p. 67-107). Conformément à sa méthode tendancieuse, Böhl ne s'arrête qu'à ce qui est dit de Schlegel en tant que critique de Shakespeare et se garde de mentionner le jugement que porte le célèbre organe de Sidney Smith sur l'apologiste de Calderón, page 105: « We cannot go into our author's account of the Spanish Drama..... Neither can we agree in the praises which he lavishes on the dramatic productions of these authors. They are too flowery, lyrical and descriptive. They are pastorals, not tragedies. They have warmth; but they want vigour, etc., etc. » — Le sixième article (nº 675, 7 juin; 89 l.; réimpr. *V.*, p. 36-41) 2 inaugure une série d'extraits d'ouvrages espagnols du XVIIIe siècle combattant la critique de Luzán — dont Böhl admet la « dignidad circunspecta » en renvoyant, comme preuve, à la page 410 de la *Poética* dans l'édition originale de Saragosse, 1737 3 — et exaltant l'ancien Théâtre national, à commencer par le *Diario de los literatos de España,* IV, 79, 101, 105. Ce premier extrait se termine sur une allusion ironique aux « *funestas paradojas germánicas,* que en la era presente han sobresaltado la delicadeza moral de *Mirtilo Gaditano,* presentemente alma y espíritu de la afamada *Crónica* Matritense. » — Le septième article (nºs 682, 14 juin, et 683, 15 juin;

1. Il y a, par exemple, dans le texte du *Diario,* à propos des louanges conférées à Schlegel par *The Ed. Rev.* pour sa caractéristique de Shakespeare : « No ha sucedido otro tanto en España con la característica no menos admirable de Calderon que se halla en la misma obra, pues cuando algunos apasionados de este ilustre ingenio publicaron un trozo de esta hermoza apologia, un Aristarco de nuevo cuño tuvo á bien de vilipendiar á Schlegel, á Calderon y á todos los amigos de la poesia antigua, en el Mercurio Gaditano, cuyas gracias las ha renovado en la famosa Crónica Madrileña, empeñado en afrancesar la literatura nacional, y en derrocar cualquier defensor del mérito de los poetas antiguos. » Dans le *III P.*, page 34, l'*Aristarco de nuevo cuño* est devenu : *Aristarco español* et une nouvelle phrase commence après le mot : *Crónica* [*de Madrid*] : « Este buen hombre porque ha perdido en Francia la aficion á su literatura nacional, no puede sufrir que otros la conserven. Como el perro del hortelano no come ni deja comer..... »

2. Böhl n'a supprimé, dans cette réimpression, que l'éloge qu'il adressait à Quintana — pour avoir accueilli dans ses *Poes. sel. cast.* (1re éd., Madrid, 1807-1808, 3 vol. in-8º; réimpr. Perpignan, 1817, 4 vol. in-12), cinq *canciones* et quatre sonnets de Lope, — ainsi qu'une pointe contre « *el traductor de Nino segundo* ».

3. Ce passage est le suivant : « No puedo referir distintamente y por menudo los muchos aciertos de nuestros cómicos, porque para esto seria menester escribir un gran volúmen aparte ; me contentaré con decir por mayor y en general que en todos comunmente hallo rara ingenuidad, singular agudeza y discrecion, prendas muy esenciales para formar grandes poetas, y dignas de admiracion ; y añado que en particular celebraré en *Lope de Vega* la natural facilidad de su estilo y la suma destreza con que en muchas de sus comedias se ven pintadas las costumbres y el caracter de algunas personas ; de *Calderon* admiro la nobleza de su locucion, que sin ser jamas oscura ni afectada, es siempre elegante. »

34 et 82 l., réimpr. *V.*, 41-47) traite de la dissertation de Blas Nasarre sur la *Comedia* qui illustre sa réédition de huit comédies et huit intermèdes de Cervantes en 1749, pour opposer au « señor académico » — en 1819, Böhl, qui escomptait déjà sa nomination à l'Académie espagnole, corrigera : « *señor Nasarre* » — la diffuse, quoique sagace réplique d'Erauso y Zavaleta, p. 218 et 222 de son apologie de Lope et de Calderón : *Discurso crítico sobre el origen, calidad y estado presente de las Comedias de España, etc., etc.* (Madrid, 1750, 285 pages in-4°). La conclusion formule un sous-entendu perfide sur la nature de « la noble fuente de que manan aquellas críticas modernas, cuyo objeto es escarnecer esos antiguos ídolos de su nacion é insultar á los sabios estrangeros que les hacen la justicia que se merecen. » — Le huitième article (n° 689, 21 juin ; 108 l., réimpr. très abrégée *V.*, p. 47-51) reproduit des passages de deux discours chauvins du gallophobe F. M. Nipho, victime bien connue de Moratín : *La Nacion Española defendida de los insultos del « Pensador » y sus sequaces, etc.* (Madrid, 1764, 214 pages in-8°), dirigés contre les doctrines gallicisantes du légendaire José Clavijo y Fajardo (1730-1806). Böhl, qui attribue à la fondation du *Pensador* (1762-1767) une importance un peu outrée — d'après lui, il n'est pas aisé de distinguer, dans le « carácter ambiguo » de ce périodique, « la inspiracion de un zelo virtuoso del tedio á las nacionalidades españolas » — n'exhumera, du pamphlet de ce bizarre rédacteur du *Caxon de sastre literato,* dont le tome IV (1781) contient le traité de Calderón sur la dignité de la peinture qu'il avait lu et a signalé à Julius, que les passages, page 11 *seq.*, page 109, qui, de nouveau, corroborent sa thèse. Et ce sera encore sur une attaque de Mora qu'il terminera. « A esto solo añadiremos que este gusto general..... se halla plenamente establecido en Alemania, donde se aprecian las obras maestras de todas las edades y de todas las naciones ; y que á pesar de los esfuerzos de algunos miopes, este gusto general se irá sin duda estendiendo por medio de la *verdadera* ilustracion, aunque en España retarden sus progresos aquellos mismos que con sus periódicos pretenden fomentarla. » — Le neuvième article (n° 696, 28 juin ; 114 l., réimpr. très écourtée, *V.*, p. 51-55) est consacré au factum d'un autre adversaire de Clavijo, le *licenciado* D. Juan Cristoval Romeo y Tapia, *alias : el escritor sin título,* dont est cité le premier *discurso*, « traducido del español al castellano, » dans l'édition de Madrid, 1763, qui en contient onze en un volume in-8° de 437 pages, sans que soit mentionnée la réédition de 1790, *ibid.*, 359 pages in-8° : *Coleccion de los Discursos del Escritor sin título, etc.* Les passages reproduits (p. 16, 20, 51, 77), apologies des *comedias* de Calderón contre l'auteur des *noticias de moda* dans le *Pensador*, ainsi que des *autos* du même poète contre le même périodique, permettent à Böhl de déduire que « es imposible leer estas sencillas reflexiones sin

penetrarse de la verdad de que los mas encarnizados enemigos de la cultura española han salido de su propio seno, y que solo la España ha tenido hijos tan descastados *que hagan comercio en manifestar las faltas de su madre, y luego con una conterita de que los mueve el* « *amor* », *el* « *bien comun* », *ó alguna otra cosuela, piensan dorar los yerros de su ingratitud* ». Il ignorait, sans doute, à cette date, l'existence du *Discurso en defensa de las comedias de Frey Lope Félix de Vega Carpio* (Madrid, 1768), de Francisco Nieto de Molina, car il nous semble difficile d'admettre qu'il l'eût, sinon, passé sous silence, entre autres publications analogues dont on trouvera le relevé dans la *Bibliografía de las controversias sobre la licitud del teatro en España* de M. E. Cotarelo (Madrid, 1904), ouvrage complétant l'*Hist. de las Id. Est.* de M. Menéndez y Pelayo, vol. III[II] (Madrid, 1886). — Son dixième et dernier article (n° 703, 5 juillet ; 68 l., réimpr. *V.*, p. 56-59, avec de fondamentales modifications) prétend, en tout cas, signaler, sans s'y arrêter, « las últimas apologías que se han hecho del antiguo teatro español » et qui seraient : Huerta « en el prólogo de su *teatro español* », García de Arrieta « en sus ilustraciones de *Batteux* (tomo 3° pag. 153 á 294, y tomo 4° pag. 172 á 180) », Lampillas, au tome VI, et Masdeu, au « tomo preliminar á la historia crítica de España ». Dans la réimpression de 1819, Böhl a ajouté deux autres autorités : « el señor *Estala* en los dos discursos prefijados á las traducciones del *Edipo* y *Pluto* » et « el señor *Muñarriz* en sus adiciones á *Blair* desde la página 257 hasta 320 » (p. 56)[1]. La péroraison d'un aussi long plaidoyer *pro domo* n'est encore qu'une provocation pour Mora, taxé derechef de ce manque de patriotisme qui constituerait, selon Böhl, le vice fondamental de tous les apôtres de la « decantada filantropía universal tan fría y tan estéril ». Et il n'était, certes, nullement dépourvu de *vis comica*, le cas de ce Hambourgeois se réclamant de Burke, le « Cicéron anglais », pour excuser ses « preocupaciones », en des périodes qui rivalisent de pathos avec celles du fondateur de la *Crónica*. « El que no tiene apego á las paredes que le han visto nacer,

1. Ces auteurs sont assez connus pour que nous passions outre. Arrieta fera l'objet de quelques remarques ultérieures, mais disons dès maintenant que Munarriz, dont les deux traductions de Blair — l'une, en un volume in-8°, abrégée, l'autre, complète, en quatre tomes in-8° — eurent un succès réel, avait pris, en 1805, dans une *Carta apologética* parue à Madrid chez Sancha, in-8°, la défense du futur éditeur de la *Tía fingida*, dont la version de Batteux avait été malmenée au numéro du 15 janvier 1805 des *Variedades* de Quintana. Quant au jésuite catalan Lampillas, Böhl eût dû spécifier que ce tome VI était celui de la traduction espagnole par Dª Josefa Amar y Borbon (Zaragoza, 1784) et qu'il contenait l'*examen crítico-apologético de las preocupaciones de algunos escritores modernos itálianos contra el teatro español antiguo y moderno*. Le tome I de la *Hist. crítica de España* du jésuite barcelonais Masdeu avait paru à Madrid en 1783, in-4°. Que Pedro Estala — *alias* : Ramón Fernández — ait, dans le discours mis en tête de sa version castillane (Madrid, 1793) de l'*Œdipe Roi* de Sophocle, devancé les théories dramatiques de Schlegel, c'est une affirmation dont le P. Blanco García a été très fier (*op. cit.*, I, p. 81 *note*) de restituer la paternité à M. Menéndez y Pelayo.

al suelo que le ha criado, á los ayres que niño aspiró : quien no prefiere los sonidos que primero despertaron su atencion, las flores y yerbas que atrajeron sus primeras miradas, los juegos que egercitaron sur primeros esfuerzos, *etc.*, *etc.*.... este podrá ser un ciudadano del mundo muy digno de admiracion filosófica, pero no patriota. » Il est regrettable, en vérité, qu'un hasard propice n'ait pas mis alors entre les mains de Mora quelques-unes des lettres que le disciple de Campe avait, dans toute la ferveur de son cosmopolitisme inspiré de Rousseau, adressées à Brunswick, moins de vingt ans avant ces effusions aussi hautement contradictoires à son idéal de jeunesse. Ce lui eût été la plus douce des représailles de publier, à son tour, ces billets confidentiels, et de clouer, aussi injuste et unilatéral que Böhl, au pilori l'inconséquence humiliante de son adversaire. Mais les missives que les capitaines hambourgeois emportaient avec eux, à leur départ de Cadix, étaient trop à l'abri de pareilles surprises et trop bien gardées en Allemagne, et Böhl pouvait sans crainte d'indiscrétions fâcheuses usurper le rôle du patriote espagnol. Il n'en reconnaissait pas moins, non sans dépit, qu'il était condamné à prêcher dans le désert et que tout ce beau zèle était inefficace. « En fin nadie chistó. Lastimados de vergonzoso silencio, el zelo, atropellando la desconfianza, nos puso la pluma en la mano ; y si nuestro talento no ha bastado á reunir en una masa luminosa los infinitos títulos de gloria que pertenecen á los héroes de la dramática española, al menos ha subministrado los materiales suficientes para confundir y avergonzar su último detractor. » Ces déclarations ont été supprimées en 1819 et le morceau se termine dans le texte des *Vindicaciones* par une diatribe contre le « literatuelo á la violeta, que en su Crónica pretende ajar los inmarcesibles laureles que orlan las sienes del ilustre *Calderon,* porque lo han celebrado últimamente *Schlegel* y los alemanes. »

Böhl était persuadé, lorsqu'il écrivait la conclusion de cet article, que Mora, accablé sous le poids de tant de témoignages, observerait désormais « de Conrart le silence prudent ». Le 30 juin, déjà, envoyant à Julius la suite des numéros du *Diario,* il écrivait : « Dieser Streit hat mehr Aufsehen gemacht, als ich es erwartete ; in Hinsicht des Gegenstandes sind die Stim̄en getheilt, was aber die Führung des Streites betrifft, so sind alle Stim̄en für mich, da sich mein Gegner höchst ungerecht benom̄en & durch seinen Hass gegen mich & Schlegel verleitet das unsinnigste Zeug von der Welt ans Licht gefördert hat. Da er jetzt gegen die Masse von Zeugnissen, die ich ihm entgegengestellt habe, nichts zu erwiedern weiss, so hat er den letzten Winkelzug gemacht, & nachdem er mir die Absicht aufgebürdet, seine Cronica herabzusetzen....., so will er künftig aus Verachtung eines so schwachen Feindes meine Verläumdungen mit einem tiefen Stillschweigen beantworten. Ich glaubte nicht, den Sieg so leicht zu

erringen & möchte nur, dass Schlegel den ganzen Vorgang erführe & sich darüber *irgendwo* vernehmen liesse, obwohl es auf der andern Seite zu viel Ehre für einen so verächtlichen Kläffer sein würde, dass ein Schlegel von ihm Notiz nähme, & sich demnach mein Wunsch billiger darauf beschränken müsste, eine direkte schriftliche Billigung meiner Bemühungen von Schlegel zu erhalten. Sehen Sie, ob Sie dieses ohne grosse Beschwerde einleiten können, zu welchem Endzweck ich Ihnen noch einen Abdruck des ersten Ursprunges dieses Streites beilege. » En vain s'efforçait-il d'obtenir l'approbation de Guillaume Schlegel, en vain lui fera-t-il tenir, ultérieurement, par Julius, ses brochures et ses articles. L'ex-correspondant de D[a] Francisca restera obstinément et désespérément muet, si bien que, confus de ces inutiles tentatives, Böhl se verra contraint d'avouer, le 19 février 1820, à son correspondant de Hambourg : « A. W. Schlegel ist wohl in seinem Sanskrit so vergraben, dass die spanische Litteratur das Interesse für ihn verloren hat. Sonst hätte er mir wohl den Empfang der Pasatiempos mit ein Paar Zeilen anzeigen können. » J. D. Gries — dont la carrière offre, à ses débuts, certaine ressemblance avec celle de Böhl — devait, neuf ans plus tard, se plaindre amèrement d'une même indifférence, et narrer, le 29 mai 1829, de Iéna, à Tieck comment l'illustre professeur de Bonn n'avait jamais daigné accuser réception des volumes de son *Calderón*. « Wenn ich ein wenig Sanscrit nur verstände[1] ! » Mais si Schlegel se taisait, Mora, contrairement aux espoirs du *Germano-Gaditano,* ne gardait qu'un mutisme provisoire. Le 12 juin, il avait publié, au numéro 126 de la *Crónica,* un communiqué, signé : *Heleno-Filo,* qui portait l'épigraphe significative : *Dum vitant stulti vitia, in contraria currunt.* L'auteur, prétextant sa vie solitaire et retirée de la société, expliquait comment il n'avait eu connaissance de l'existence de la *Crónica* que par le caprice d'un sien neveu, qui s'y était abonné « en el único objeto de leer el artículo de modas » et en faisait, au demeurant, si peu de cas, qu'il en distribuait, à peine parcourus d'un regard distrait, les exemplaires « á una turba de muchachos que se reunen á jugar al toro en el patio de mi casa, para que hagan con ellos banderillas, monteras &c. ». C'était ainsi qu'il avait, un beau jour, appris, grâce au hasard d'un numéro oublié sur un meuble, comment une dispute littéraire d'un genre nouveau

1. Holtei, *Briefe an L. Tieck*, I, 261. Le silence dédaigneux de Schlegel persista même après que Böhl eut publié la *Floresta.* Le 23 décembre 1821, il écrit à Julius : « Was mich verdriesst, ist, dass von A. W. Schlegel keine Würdigung dieser Sam̄lung, sei es auch nur als privat Schreiben, zu erhalten ist. Er & Gries sind die Einzigen, deren Stim̄e für mich Gewicht haben kann..... » Et, le 1[er] novembre 1822 : « Die Göttingische Beurtheilung der *Floresta* ist wirklich günstiger, als sie aus dem Verstandes=Quartier zu erwarten war. Ich hätte einige Seitenhiebe auf katholischen Aberglauben erwartet, *den man unter den Mantel der Poesie neuerdings einzuschwärzen suche.* Ein Unglück ist es, dass Schlegel sich im Orient verloren hat : von ihm wäre eine Anzeige *con amore* zu erwarten gewesen..... »

faisait rage entre Madrid et Cadix. « Me he puesto á reflexionar muchas veces sobre esta absurda extravagancia [*la prétendue supériorité des romantiques sur les classiques*], tan opuesta al orden natural de las cosas; porque la ilustracion (á que es tan contrario el nuevo sistema) *vires adquirit eundo,* y es quererle cortar los vuelos, llevarlos á los siglos medio bárbaros en que únicamente pudieron nacer y prosperar las ideas y el gusto que usted ha combatido. Sobre todo lo que mas escandaliza á todo hombre que tiene dos dedos de frente, es que Calderon sea el tipo propuesto por estos reformadores del gusto. Ni hubiera acertado la causa de tan rara designacion, si no hubiera echado de ver que estos buenos españoles, tan acérrimos defensores de los tiempos de antaño, lo son en virtud de que un estrangero ha venido de luengas tierras á desenterrar estas preciosidades, de modo que si esta estravagancia no hubiera nacido en la cabeza de un aleman, estuviéramos en tranquila posesion de nuestros progresos hacia la perfeccion literaria, como lo estan en nuestro siglo todos los pueblos cultos. ¿No es harto risible que un estraño venga á vendernos como cosas preciosas los utensilios viejos que hemos desechado por inútiles? » Ces déclarations étaient suivies de l'examen détaillé « de algunas opiniones literarias de nuestro siglo », dans lequel on déplorait l'invasion, en terres latines, de la *poésie boréale,* « inculta y áspera como las selvas en que tomó su origen, » — sottises que le duc de Rivas répétera, à peine atténuées, en 1834, dans le *prologue* de son *Moro expósito* [1] — venue, par le canal de Mme de Staël et de Chateaubriand, « de su profunda oscuridad á invadir, entristecer y desnaturalizar la risueña imaginacion y el gusto delicado de los pueblos del mediodia. » Du fond et de la forme de cette littérature romantique, l'auteur fait un tableau des plus noirs, la rapprochant de la manière de Calderón, parenté qui, à son avis, expliquerait l'enthousiasme des coryphées de l'école novatrice pour ce poète. « Si se despojan las ideas del colorido nacional y de las modificaciones de la diccion, será muy fácil confundir las producciones de las dos épocas; y es tan natural creer que Calderon ha comparado las doncellas á unas flores misteriosas que se encuentran en los sitios solitarios, como si leyeramos en Chateaubriand que Roma levantaba su frente coronada por la bóveda azul de los cielos. Tan desatinado es un pensamiento como otro; pero el primero es de *Atala* y el segundo de las *Armas de la hermosura.* Llamar el sepulcro cama de barro, es tan lindo como decir que el

1. T. I., p. X-XI de l'édition de Paris, 1834 : « Para buscar el origen de la escuela *romántica* de nuestros dias, fuerza es que vayamos á Alemania..... Y si la buena y legítima poesía es espejo y lenguaje de la imaginacion y afectos de los hombres, claro está que en Alemania y en otras naciones setentrionales es la poesía romántica indígena. La mitología de aquellos pueblos nunca fué la griega y latina : sus hábitos nunca los de las naciones clásicas : el cielo que los cubria, el suelo que pisaban eran y son diferentes en un todo, *etc., etc.* »

arroyo es un músico que celebra la piedad de las flores. » La diatribe concluait par un défi à Schlegel, que ponctuait ce sous-entendu inquiétant — quoique parfaitement fanfaron — à l'adresse de Böhl : « Mucho mas pudiera decir á usted de esta escuela que tambien se sube á mayores, y piensa en cosas menos fútiles que las opiniones diarias ¡ Si usted conociera como yo á los primeros adeptos, á los mas fervientes discípulos! Pero chiton. *Ne sutor ultra crepidam*..... » Comme si cet avertissement eût été équivoque, Mora ajoutait, dans le même numéro et à la rubrique *Variedades*, une note sur les démêlés entre classiques et romantiques au delà des Alpes, où il traduisait d'un journal italien l'esquisse fantaisiste du « romantique par excellence », pour l'agrémenter d'une illustration opportune. « En un periódico español, después de hecha una enumeracion de las pruebas de aprecio con que los estrangeros miran nuestra literatura, se concluye enfáticamente con esta solemne majaderia... » Cette « solennelle bêtise » n'était autre que la conclusion de Böhl au numéro 633 du *Diario* et elle inspirait à Mora ces réflexions piquantes : « ¡ Qué entendimiento tan estrecho, y qué cerebro tan apelmazado tendrá el hombre que se atreve á hacer esta pregunta en el siglo XIX ! ¿ Qué entiende el bueno del señor por las palabras *esto mismo?* ¿ Por ventura instruccion y entretenimiento? Si es así, las naciones cultas hacen bien en establecer un comercio recíproco de dos cosas tan esenciales á la vida social, y en este caso la pregunta no tiene sentido comun. Los mas ilustrados, señor mio, son los que mas propenden y mas fomentan la ilustracion, los que mas se aprovechan de ella y aceleran sus progresos, y *esto mismo* es lo que priva á usted de tan honorífico dictado. Otra pregunta podriamos hacer al que nos suministra tan curiosas noticias en su párrafo. Mientras algunos españoles aplauden con entusiasmo la *Cabeza de Bronce* y el *Valle del Torrente*[1], algunos alemanes se extasían en la representacion del *Puente de Mantible* y del *Magico prodigioso*. ¿ Cuáles serán los mas estravagantes ? — Es mucha la afectacion con que se nos exagera el aprecio que hacen de nuestra literatura las naciones estrangeras. Esto nada tiene de nuevo ni de particular. Sabido es el uso que hicieron de ella los buenos escritores franceses del siglo de Luis XIV. Despues ha permanecido la misma aficion entre muchos franceses ilustrados, y posteriormente, cuando las circunstancias políticas separaban á las dos naciones, el sabio Boissonade llenaba los papeles públicos de elogios de nuestros buenos escritores, y una

1. Mélodrames alors très goûtés à Madrid. Le premier aurait eu — d'après la *Crónica* du 10 février 1818 (n° 91) — le même succès à Cadix qu'à la capitale. Le second « traduccion de autor desconocido », en trois actes et en vers, fut joué fréquemment en 1818 au *Teatro de la Cruz*, avec Juan Carretero pour premier rôle. Nous l'avons lu dans une édition de Valence, 1822, 144 pages in-8° : *El Valle del torrente, ó el huérfano asesino*. On en trouvera une spirituelle critique au tome XVI du *Censor*.

libreria pública de París presentaba en sus *Catálogos* los títulos de las mejores obras españolas de todas épocas[1]. »

Quand parut cette attaque, Böhl avait déjà repris l'offensive, en parodiant méchamment, dans la manière inaugurée par la lettre du « soi-disant voyageur français », au numéro 678 du *Diario* (mercredi, 10 juin) une notice bibliographique parue au numéro 122 (vendredi 29 mai) de la *Crónica* sous le titre: *Bibliografia española.* Cette parodie, intitulée: *Bibliografia francesa,* a été réimprimée intégralement p. 59-60 des *Vindicaciones* et est dépourvue non seulement d'originalité, mais encore, et surtout, de mordant. La publication des deux articles du numéro 126, en démontrant que Mora ne se tenait nullement pour battu, menaçait, au contraire, de transporter la querelle sur un autre terrain que le terrain littéraire, exaspéra à tel point le défenseur de Calderón qu'il s'oublia jusqu'à recourir à un stratagème pitoyable, que nous serions disposé à qualifier de chantage, si la peur d'un mot un peu outré ne retenait notre plume. Il imagina donc d'écrire à une « personne amie résidant à Madrid » et connaissant Mora, une lettre qu'une insinuation contenue dans *Los mismos contra los propios* l'a forcé de réimprimer, à quelques mois de là (*A. H. P.*, p. 20-23) et dont la tendance aurait tellement excité l'indignation de Galiano — c'est, du moins, celui-ci qui l'affirmera dans le pamphlet que nous venons de citer — qu'elle motiva, à elle seule, son intervention dans la dispute. Cette missive, datée de Cadix, 23 juin, contient une de ces phrases à l'abri desquelles les sectaires de toute nuance ont coutume de se retrancher pour colorer d'un prétexte plausible leur but caché et leurs secrètes visées. « Dios sabe, » disait Böhl « que en mi corazon no cabe ningun rencor ni odio ; y solo el zelo que me inspira lo que entiendo ser *bueno* y *justo*, me ha obligado á salir á la palestra. » L'argument était d'autant plus caduc que la lettre se terminait sur l'annonce que « un español de posibles » ayant appris les difficultés auxquelles se heurtait le saint homme pour mettre à jour ses petits papiers dans le *Diario,* s'était offert « á imprimir á su costa un cuaderno » qui les réunirait tous, en leur pureté originelle, et dont le clou serait constitué par une critique destructive de ce *Nino II* qui venait de conquérir la plus grave scène madrilègne. Toutefois, insinuait Böhl, ce terrible *cuaderno* ne sera pas publié, si l'éditeur de la *Crónica* engage, par retour du courrier, sa parole qu'il cessera désormais de molester Calderón, son théâtre, et, surtout, les « alemanes que

1. Böhl avait dit lui-même, dans une note à son article du numéro 633: « En prueba del aprecio que los buenos críticos estrangeros hacen de nuestro teatro, hemos sabido que un literato francés, deseoso de enriquecer la escena francesa con algunas piezas españolas, ha pedido á un corresponsal de esta Plaza una nota de los mejores dramas modernos, cuya coleccion se ha de remitir á la mayor brevedad, habiéndose escogido un sugeto conocido en esta ciudad por su buen gusto y literatura. »

gustan de él ». Malheureusement pour son auteur, ce délicat poulet ne fut remis à Mora que lorsque le *Diario* avait divulgué dans Cadix, à l'aide d'un *Supplément* servi gratuitement à ses abonnés en même temps que le numéro 689, un *artículo remitido*, daté du 18 juin: *Debido aplauso al número 126 de la Crónica científica y literaria de Madrid*, qui, n'ayant pu être achevé d'imprimer pour gagner Madrid par la poste du 19, avait été enrichi d'un *Apéndice* contre la note des *Variedades*, intitulé: *Sencillas verdades contra retumbantes sofismas*, en tout cent douze lignes de compacte impression. La teneur qui en est donnée p. 61-65 des *V.*, révèle, outre une attentive refonte du style, de très caractéristiques coupures, dont deux sont tout particulièrement remarquables. La première porte sur les six lignes relatives à l'absurde caricature de la « littérature boréale » par *Heleno-Filo*, « sin duda traducida de alguna gazeta francesa, » la seconde sur le passage final, qui, en sa concision sommaire, disait assez que Böhl avait senti, de nouveau, où le bât le blessait: « Todo lo de la *perfeccion literaria* y del *inadmisible retroceso* y otras palabrotas que suenan á algo y nada son, va ventilado en los papeles antecedentes, y con esto hasta responder á otra mas sazonada, que es inaguantable la monotonia de la crítica y de la carta. » Au demeurant, cette double réplique, — dont la première s'efforce de démontrer l'absurdité des « madrilègnes » lorsqu'ils introduisent l'argument des nationalités dans un débat d'esthétique littéraire, et la seconde se divise en six paragraphes, réimprimés assez fidèlement en 1819 (sauf le § 5, supprimé), qui réfutent autant de propositions de la note des *Variedades* — nous présente Böhl sous son aspect coutumier. Il y défend son point de vue avec une vigueur de dialectique fort propre à séduire les esprits prévenus, ou seulement disposés à ne pas tenir compte de l'équivoque fondamentale sur laquelle repose sa thèse, et nous nous expliquons pleinement qu'il ait pu écrire à Julius, une semaine après ce factum, que toutes les voix étaient pour lui « relativement à la conduite de la querelle. »

Dans sa lettre à l'anonyme madrilègne, il avait affirmé que « de cinco papeles, sólo los dos mas moderados » avaient vu le jour dans l'*Apéndice* du *Diario* du 21. Des trois réponses restées inédites, l'une a été publiée pages 46-51 du *I. P.*, dont elle forme le numéro 7 : *Carta al editor del diario de Cádiz,* avec le sous-titre : *Implicaciones y contradicciones del nº 126 de la Crónica.* Elle est signée *C.....a.* Que signifie cette abréviation? Fernando de Gabriel a prétendu (*op. cit.*, p. XV) que la femme de Böhl avait cultivé les lettres « no sin éxito bajo el pseudónimo de *Corina* », et cette assertion a été reçue par son traducteur, Bonneau-Avenant, en 1882 (*op. cit.*, p. 27), puis, mais à titre impersonnel, par M. Morel-Fatio, en 1901 et en 1904 (*ub. sup.*, p. 292, *note*). Nous ignorons sur quelles bases documentaires repose

une telle assertion et l'unique écrit que nous connaissions de Dª Francisca, autre que ses pamphlets dans la querelle caldéronienne, est cette traduction du *Manfred* de Byron par « la madre de Fernán Caballero » publiée en 1857 au tome IV de la *Revista de ciencias, literatura y artes* sévillane et assez oubliée, dès 1861, pour que José Alcalá Galiano ne l'ait pas citée dans sa version castillane, en vers libres, du même poème parue cette même année à Madrid, et que son père, auteur du prologue, ait tu également une aussi notable devancière. Un fait, toutefois, est certain : celui de l'existence d'une notice manuscrite de Julius relative à la pièce dont nous nous occupons, et où on lit que *C....a* correspond « vielleicht » à « *Cymodocea*, wie eine von Böhl's Gemahlin Frasquita geb. de Larrea herausgegebene kleine Schrift unterzeichnet ist... ». Cette notice, dont l'original a été entre nos mains, nous semble, jusqu'à nouvel ordre, plus digne de foi que l'affirmation de Fernando de Gabriel, encore que nous n'ayons pu retrouver le « petit écrit » signé du pseudonyme *Cymodocea*, que Julius désignait avec une imprécision si regrettable. Toujours est-il — et c'est là l'essentiel — que l'abréviation *C.....a* représente Dª Francisca et elle seule. Böhl l'a affirmé à Julius le 7 octobre 1818, dans la lettre où il lui signale l'envoi de 50 exemplaires du *I. P.* « gegen das Madriter Gesindel & zur Ehren-Rettung Calderons & der deutschen Kritik; die meisten Aufsätze sind von mir; 2, gezeichnet *C — a,* von meiner Frau & einige des Anhanges von einem andern Freund », passage que nous rapprocherons d'un autre, également de Böhl, et contenu dans la lettre à Galiano (*A. II. P.*, p. 28) : « La autora de las cartas firmadas *C...a,* cuyo sexo iba medio declarado en su cifra, profesa las mismas opiniones que el *Germano-Gaditano*, y es la única aliada suya, » — avec cette restriction que *C.....a* ne se présente pas, comme le croit Böhl, deux, mais trois fois dans le *I. P. :* p. 51, 79, 103, et nous retrouverons la signature à deux reprises à l'*Apéndice* du *II. P. :* p. 43 et 50.

Cette lettre à l'éditeur du *Diario mercantil* — qui ne marque sans doute pas, répétons-le, la première intervention de Dª Francisca dans le débat, pas plus que celle au *Germano-Gaditano,* à l'*A. II. P.*, n'en sera l'ultime expression — ne se réclame rien moins que d'Horace :

velut aegri somnia, vanae
finguntur species, ut nec pes, nec caput uni
reddatur formae.....

C'est une réfutation du communiqué de *Heleno-Filo*, qui ne se distingue pas très sensiblement de la manière de Böhl — témoin la suffisance offensante qui dicte à *C.....a* cette bravade de défi à Mora : « pues no se requiere la fuerza de un gigante para luchar con un

pigmeo », ou cette conception étrange du *fair play* qui la fait utiliser, elle aussi, des fragments de correspondance ancienne. Il semblerait presque que Böhl n'ait mis sa femme en avant que pour pouvoir plus librement se ranger aux côtés d'un Frédéric Schlegel, d'un comte Fr. L. Stolberg, voire d'un Zach. Werner, « que á la par de sus opiniones romancescas en literatura, han adoptado verdades que tenian desconocidas en la materia mas importante á nuestra salud » : comparaison qui clôt la « Carta » et en est comme l'inspiratrice.

Mora, cependant, n'avait eu besoin ni de ce nouvel assaut, ni de la missive au « Madrilègne », pour comprendre qu'il s'était engagé dans une impasse dangereuse, qu'il n'aurait jamais raison d'adversaires résolus à conserver le dernier mot à tout prix, et que la seule ressource que lui dictait la prudence, c'était celle de se dérober, pendant qu'il en était temps encore, et qu'il pouvait vider la place avec les honneurs de la guerre. Rien, à cette date, ne compromettait gravement sa cause, aucun laisser-aller n'infirmait irrémédiablement son attitude. Que ne sut-il observer la résolution prise le mardi 23 juin 1818! Car, à peine avait-il reçu l'*Apéndice* du *Diario*, qu'il se hâtait de rédiger, pour le numéro 129 de la *Crónica*, la note suivante, intitulée *Crítica* : « Un reformador del gusto, que quiere ilustrar y perfeccionar la literatura española con algunas paradojas recientemente venidas de las orillas del Báltico, irritado contra los esfuerzos que hace la *Crónica* por oponerse á las extravagantes innovaciones de los anti-clásicos, apura todos los recursos de la mala crítica y de la mala fé, para desacreditar nuestros trabajos, á que tan ilustres aprobaciones y tantos testimonios de aprecio público nos estimulan. Una de las estratagemas de esta noble táctica es propalar que la *Crónica* propende, y aun adopta casi exclusivamente el sistema de vestir á la francesa la literatura española : y una de dos, ó así lo cree el crítico [1], confundiendo el gusto clásico con el gusto francés, equivocacion que no hace honor á su discernimiento, ó sin creerlo él mismo, lo quiere hacer creer á los otros, intencion benevolísima, como lo echará de ver el lector más lerdo. Cansados de una contienda en que la debilidad del enemigo no ofrece mas que triunfos fáciles, responderemos á sus personalidades y ataques con el mas profundo silencio. Charle sin contrario, y luzca sin rival en el *Diario mercantil* de Cádiz, en tanto que nosotros, satisfechos con la aprobacion de los que nos juzgan, é invariables en el sistema que hemos adoptado, procuramos extender los conocimientos útiles, rectificar las opiniones erradas, y restablecer el buen gusto en sus bases primitivas, de que en vano lo querrán derrocar todas las tenebrosidades del paradojismo germánico. »

Il ne manquait à ce *P. P. C.*, pour être dans la note convenable,

1. Dans la réimpression de l'article de Mora, V. pages 66-68, on lit : *criticon* (p. 67), mais le texte du *Diario*, n° 703, avait : *crítico*.

qu'un peu moins de forfanterie, de provocation personnelle et, surtout, de ce ton de hautaine supériorité qui impliquait, à lui seul, un défi nouveau à Böhl. Mais il est aisé au critique d'invoquer les objectives normes, si vite oubliées, ou dédaignées, dans l'ardeur de la passion et le bouillonnement de la discorde ! Mal en prit, en vérité, à Mora de ne pas avoir observé cette règle élémentaire de tactique, parfaitement conciliable avec le souci de son honneur. Le numéro 703 du *Diario,* qui contient la péroraison des *Noticias literarias originales,* est, en effet, enrichi d'un *Supplément* de deux feuilles, « gratis para los Sres. Suscritores », où le couple germano-gaditain houspille *cual digan dueñas* l'étourdi triomphateur de la *Crónica*. En regard de sa *crítica*, une *contra-crítica* — signée, par une équivoque subtile qui pouvait laisser croire que cette pièce émanait de la rédaction : *Diario (sin ciencia) mercantil* — en parodiait en ces termes l'arrogance prématurée : « Un reformador del gusto, que quiere ilustrar y perfeccionar la literatura Española con algunas *reglas consagradas* en las orillas del *Sena,* irritado contra los esfuerzos que se hacen en el *Diario de Cádiz* por oponerse á las necias *preocupaciones* de los *soi-disant* clásicos, apura todos los discursos de la mala crítica y de la mala fé, para desacreditar *unas ideas que coinciden con cuanto los jueces mas competentes han escrito y escriben en la materia.* Una de las estratagemas de esta noble táctica es propalar que el *Diario* propende, y aun adopta casi exclusivamente el sistema de *volver á la barbarie* la literatura española ; y una de dos, ó así lo cree el crítico, confundiendo el gusto *romancesco* con la *barbarie*, equivocacion que no hace honor á su discernimiento, ó sin creerlo él mismo, lo quiere hacer creer á los otros, intencion benevolísima, como lo echará de ver el lector mas lerdo. *Incansables* en una contienda en que la *cobardia* del enemigo *le hace huir el cuerpo*, responderemos á sus personalidades y ataques *con razones como hasta ahora, siempre que trate de zaherir al teatro antiguo Español, á Calderon y á los alemanes*. Charle sin contrario *en todas las demas ciencias y artes*, y luzca *con ellas* sin rival, en la *Crónica científica y literaria de Madrid,* en tanto que nosotros, acordes con el *impulso sublime* de las luces, satisfechos con la aprobacion *de un corto número de escogidos*, é invariables en el *objeto* que hemos adoptado, procuramos extender *las ideas poéticas*, contrarrestar las opiniones *del siglo,* y restablecer el *verdadero* gusto *en los latos términos de una vasta imaginacion, y de un arte variado*, de que en vano lo querran derrocar todas las mezquindades de la preocupacion francesa. » Suivait une note, signée : *El autor de las noticias literarias originales* et datée de Cadix, 29 juin : *Correspondiente saludo á la despedida de la Crónica,* que Böhl a réimprimée, après la *contra-crítica,* pages 69-70 des *V.*, sous le titre : *Correspondiente Cumplido á la despedida de la Crónica* et la signature : *El autor de las noticias literarias del*

diario de Cádiz. C'est une atténuation adroite de la pièce précédente, dont le caractère fictif de manifeste rédactionnel est exploité à propos, ce qui permet à l'adversaire de Mora d'affecter des allures de bon prince et d'écrire, par exemple, qu'il n'en a jamais voulu à la *Crónica* ni à son esprit, mais simplement au néo-classicisme gallicisant de son éditeur en matière de théâtre et de poésie. « Mas esto ha sido con referencia al espíritu de los dichos números [*les seuls n°s 61, 106 et 126!*]; queda intacto el cuerpo de la obra, en la cual fuera parte de muchos excelentes extractos científicos, se hallan algunos papeles en materia de teatros, en un todo conformes á los principios de la sana crítica.... » Cette magnanimité était, malheureusement, suspecte et le morceau final de l'*Apéndice*, signé *C...a*, en gâtait aussitôt l'efficacité, déjà si peu vraisemblable en elle-même. Il n'a pas été réimprimé dans les *V.*, sans doute à cause de la spirituelle critique de Galiano, et nous verrons page 229, *note* 1, qu'à sa place a été insérée une lettre fictive, signée par antiphrase — car elle est des plus belliqueuses — *un pacífico* et qui forme l'artificielle conclusion de cette Introduction de 72 pages aux *Pasatiempos*. La diatribe de Dª Francisca était ainsi libellée : « Señor Diarista. ¡ Valgame Dios por *variedades* en la Crónica cientifica y literaria ! pues aunque el articulillo del núm 129 (con el que me voy á divertir), lleva el nombre de *Crítica*, no es menos acreedor á un título, que tan en punto de caramelo, ha caracterizado las sátiras de papel tan ilustrador[1]. Y sino, dígame V. Señor Diarista, ¿ puede llevarse en paciencia que tache al autor de las *noticias literarias originales* de *falta de discernimiento* ó sobra de *mala fe,* porque este se atreve *á creer ó quiere hacer creer á los otros* (¿ quienes son estos *otros?*) que el Cronista *confunde el gusto clásico con el gusto francés?* ¿ pues no nos contó en otra de sus *variedades* que *rien n'est beau que le vrai,* y una porcion de dogmas sacados del mas insigne oráculo de la crítica y *gusto* frances, *clásico* hasta la película del seso? ¿ Á qué nos hemos pues de atener? Si el Señor Cronista no pretende *confundir el gusto clásico con el gusto francés* ¿ qué es lo que pretende? ¿ separarlos? pues ya tenemos á *Racine* de la escuela de *Calderon*, *Boileau* de la de *Schlegel* y *Pope* de la de *Góngora.* Ello es que no hay medio entre la poesía *clásica* y la *romancesca.* Escoja V. Señor Crónista *(sic)*: pero manténgase V., por Dios en algun punto en que pueda, reuniendo todas sus fuerzas, defenderse con algun viso de buena táctica.

» ¿ Y cuales son esas *estravagantes innovaciones de los anti-clásicos?*

1. Böhl est même allé jusqu'à dire — en un de ces jeux de mots d'ingéniosité douteuse qu'il eût dû bannir de sa prose — que les *Variedades* étaient de pures *Vaciedades* (*I. P.*, p. 69). Elles n'étaient, en vérité, ni meilleures ni pires que ce que les gazettes allemandes d'aujourd'hui livrent à leurs lecteurs sous la rubrique : *Kleines (Buntes) Feuilleton* : un amas de notices hétéroclites, plus souvent traduites qu'originales et au jour le jour, où les commérages voisinent avec les renseignements utiles.

¿las que se imprimieron en el *Diario de los literatos de España* ó las que publicaron en el año de 1750 *Don Tomás de Eranso (sic) y Zavaleta,* en el de 1764 *Don Francisco Mariano Nipho,* y en el de 1763 el licenciado *Don Juan Cristobal Romeo y Tapia,* todas gentes de ideas rancias, y son las autoridades que se citan en los números 675, 682, 689, 696 del Diario Mercantil de Cádiz, y que el señor Crónista tiene por *mala crítica?* Es verdad que en los números 633, 640, 647, 654 y 661 del mismo Diario estan tambien citados un profesor aleman, un ilustrado ingles, un consumado crítico escoses *(sic)*, y un acreditato literato frances, que por ser mas modernos, pueden ser unos *inovadores,* infestados del barbarismo aleman, y *anti-clásicos* por excelencia. Por eso, apesar de la *debilidad de unos enemigos que no ofrecen mas que triunfos faciles,* el señor Crónista se contenta con darles gritas, y luego meterse en la segura valla del silencio con todo el heroismo de un alto menosprecio.

» A mi se me antoja, Señor Diarista, que el autor de las *noticias literarias originales* se alegrará hallarse sin rival en esta su *charla,* porque siendo su fin (como claramente lo inferimos todos de su exquisita imparcialidad) relevar las bellezas de la poesía en general y las de *Calderon* en particular, mucho celebrará verse libre de las moscas, mosquitos y demas insectos que bullen en derredor de la pura atmosfera espiritual, y seguir sus dulces y tranquilas tareas, sin tener que contestar absurdos que solo le incomodarán porque se imprimen en España.

» ¿Y qué espíritu bajado del Cielo ha comunicado á la Crónica aquella concordancia con el *movimiento general de las luces* de que se jacta? ¿acabóse ya la *guerra literaria que habia en toda la Europa* (segun nos contó en alguna de sus *variedades*) y ahora *(sic) un movimiento general de las luces* en el cual concuerda el Crónista? y ese *sistema que ha adoptado invariablemente,* ¿qué sistema es? ¿es el de la poesía *clásica ó romancesca, guerra abierta ó concordancia* con el movimiento general de las luces? si será esta *invariabilidad de variedades* semejante á la *infalibilidad de las reglas eternas del gusto,* cuyo restablecimiento ha puesto á cargo del Crónista algun otro espíritu del empireo, explicándole cuales son sus *bases primitivas,* para que no lo derroquen jamas del trípode en que la crítica francesa lo ha aherrojado, la vasta y universal imaginacion de la escuela alemana. »

Le « más profundo silencio » qu'avait juré Mora lui sembla, sans doute, après ces provocations, impossible à garder, sous peine de passer pour le lâche folliculaire désireux de « *huír el cuerpo* » dont avait parlé Böhl. Déjà, au numéro 134 de la *Crónica,* une note consacréee à l'apologie du « haut comique » français — à propos de la représentation du *Misanthrope* au *Teatro de la Cruz* — laissait entrevoir des intentions de représailles, qu'accentuait encore l'annonce, à la

même place, — nous sommes au vendredi 10 juillet — que des lettres venues d'Allemagne « dicen que las representaciones de la *Vida es sueño* tienen tantos admiradores como los tuvo en el mismo pais el novelista francés Ducray-Duminil, el cual fué llevado en triunfo desde Manheim hasta Dantzick. » Comme si ce conte de fées de la promenade triomphale du guitariste auteur de *Cœlina ou l'enfant du mystère* n'eût pas suffi à illustrer la vanité des enthousiasmes teutons, Mora ajoutait, à l'adresse des romantiques et de leurs adeptes gaditains, qu'il n'était louange, en Italie, que pour une « epístola en verso compuesta en Milan por el señor Piciarelli con el obgeto de ridiculizar el gusto romántico y los enemigos del clásico », et, au numéro suivant, traduisait un article de « la *Gaceta piemontesa* del 13 de Junio de este año », où il était expliqué comment « toda la secta romántica está conmovida de resultas de un gran acontecimiento dramático, el cual compromete el honor de su pabellon ». Il s'agissait simplement de la *Sapho* de Grillparzer, dont le gazetier italien opposait à l'élégante régularité l'effroyable confusion du drame romantique. « Los románticos, » concluait la version de la *Crónica*, « cuentan desde este dia la época de la decadencia de la literatura alemana [1]. » Mais ce n'est qu'au numéro 137 que la reprise des hostilités a été ouvertement annoncée, et, sans doute pour en mieux accentuer le caractère sérieux, par une plume jusqu'alors étrangère au débat et qui, malgré une légèreté de touche voulue, devait porter à Böhl de ces coups dont le souvenir ne s'efface pas. Le spirituel auteur de l'*artículo remitido* que nous reproduirons intégralement n'était autre que le fils de l'illustre marin tué à Trafalgar, Antonio Alcalá Galiano, qui, établi à Madrid avec sa tante et son fils depuis le milieu de l'année, quittera cette ville vers la mi-janvier 1819 pour se rendre à Séville, puis à Cadix, où il conspirera contre

1. Au numéro 145, la *Crónica* a résumé le contenu de *Sapho* avec une vague allusion à *die Ahnfrau*, « llena de extravagancias románticas. » Au numéro 251, elle a annoncé le voyage de Grillparzer en Italie. Böhl, ému de ces nouvelles, avait, le 7 octobre 1818, prié Julius (qui l'avait renseigné sur le poète autrichien et l'influence exercée sur son talent par l'hispanologue Schreyvogel) de lui envoyer *Sapho*. « Die *Sapho* wünsche ich baldmöglichst zu erhalten, da sie in dem Streite mit den Madritern als ein Muster des klassischen Geschmacks angeführt ist, & da gesagt wird, dass der Verfasser früher schlechte Sachen im romantischen Geschmack geschrieben habe. » Il fut heureux de lire, en même temps que cette œuvre, l'article de *S.* sur *die Ahnfrau* dans le *Hermes* de l'année suivante, vol. III, pages 32-36, où l'on exhorte Grillparzer à rester fidèle, malgré « das Geschrey der Uebernüchternen », à son premier idéal et à ne pas se laisser entraîner « auf die Bahn des griechisch-französisch-Classischen » (p. 35). M. Farinelli, qui a ignoré ce curieux document dans son *Grillparzer und Lope de Vega*, y exprime, par contre, page 47, *note* 2, une légère incertitude touchant les relations que pourrait avoir avec celle de Grillparzer certaine *Safo* espagnole dont il dit avoir trouvé le signalement au tome IV du *Bol. bibl. esp. y extr.* Ce signalement, inexact, n'est pas à l'endroit cité (année 1843, p. 117), et, y fût-il, le fait subsisterait que cette *Safo, tragedia lírica en tres partes* (Madrid, 1843, 16 pages in-4°), représentée au *théâtre du Cirque* madrilègne, ne méritait pas la moindre appréhension en ce sens.

l'absolutisme et participera à des complots dont les *Memorias* ne donnent pas la physionomie complète, déjà partiellement dégagée dans ces *Apuntes para servir á la historia del origen y alzamiento del ejército destinado á Ultramar, en 1° de Enero de 1820, por el ciudadano Antonio María Alcalá Galiano,* publiés à Madrid en 1821[1].

« Señor Editor, » — disait le nouveau partisan de Mora — : « En valiente berengenal (perdone Vd. á nuestra antigua amistad esta franqueza) en valiente berengenal ha ido vd. á meterse. ¡Mal haya la hora en que le occurrió á vd. suscitar una enfadosa disputa acerca del mayor ó menor mérito de Racine y Molière, ó Calderon y Solís! ¿Estaba vd. endiablado? ¿Pues qué? ¿no hay mas sino de buenas á primeras quitarse la mascarilla, denostar á nuestros autores antiguos, indicar sin rebozo sus faltas, y transformado en Don Quijote literario salir á plaza sustentando la causa de escritores estraños contra la turba multa de celosos *Patricios,* empeñados por honor y aficion en defensa de los propios? ¡Brava zambra ha armado vd.! Plegue al cielo que no caiga sobre su cabeza! Y no ha sido para vd. poca suerte que los literatos de Madrid hayan sufrido con paciencia y calladitos sus desafueros literarios. Asimismo es cosa que causa grima ver que en Sevilla, donde no faltan hombres de vastos conocimientos y gusto esquisito en materia de letras humanas, tampoco haya habido un defensor de la gloria nacional que alzase su voz, y esgrimiese su pluma contra los artículos pecadores de la *Crónica.* Nada digo de Granada, de Barcelona, de otros pueblos no menos cultos, en los cuales se ha notado igual desidia. Pero, amigo, donde menos se piensa (dice el refran) salta la liebre. Cádiz ha oido á vd. con escándalo : en Cádiz ha hallado refugio y defensa el honor de nuestros Poetas, por vd. mancillado. Los literatos de Cádiz (¡formidable escuadron!) ¡se atumultuan, se encrespan, empuñan las péñolas y... tremendo nublado veo formarse sobre vd., mi buen señor Editor!

» Pero diz que dicen que el primer Campeon literario que ha salido á romper lanzas contra vd., que este estupendo crítico, blason del Diario (Mercantil), no es español ni cosa que lo parezca, sino un aleman hecho y derecho, y por cierto natural ó vecino de una ciudad anseática, no menos afamada por su amor á las *letras* que lo es nuestro Cádiz. Pues, señor, yo no lo creo. Ello es verdad, que su estilo, si bien generalmente castizo, de cuando en cuando echa unos tufos de no ser su autor cristiano viejo, esto es, castellano rancio : v. gr. aquello de la *característica*, que tengo para mi que el buen D. Pedro Calderon de la Barca si resucitara se haria cruces al verse elogiado por una cosa para él no conocida[2]. No es posible con todo que el celo que respira en los escritos de este defensor de la antigua Dramaturgia española, sea hijo del patriotismo de un extranjero. Al cabo, si es así, será caso lastimoso que haya habido que recurrir á los extraños á falta de buenos abogados entre los propios; mas hágase el bien, y venga de donde viniere.

1. Il existe sur ces *Apuntes* un article notable au tome IX du *Censor*.

2. Galiano ayant affirmé dans *Los mismos, etc.* qu'il n'entendait blâmer ici que l'emploi du vocable et non le concept qu'il désigne, nous voulons, si invraisemblable que l'affirmation paraisse, le croire sur parole. Il est certain que ce vocable manque dans la quatrième édition — qui était celle alors en usage — du *Dict.* abrégé de l'Académie espagnole, mais, outre que nous croyons l'avoir trouvé naguère dans l'*Apología de la lengua vascongada* (Madrid, 1803) du prêtre P. de

» Mayor vergüenza para vd., señor Editor, que un legítimo discípulo, un paisano de Schlegel venga á enmendarle la plana en un papel taraceado todo de versos de Calderon que muestra el profundo estudio que de él ha hecho. Textos por aquí, textos por allí sobre todos puntos; y Calderon á todo, que esa es una Enciclopedia. Así relucen á un tiempo la erudicion del autor, y la de su jamas como se debe celebrado modelo.

» ¡Y vd. no se convierte, señor Editor, á tan poderosos argumentos! ¡Y vd. sigue en su rebeldía! ¡Ah español espurio! Pero voy tomando tono de predicador, y una vez metido en ello, quiero por su bien de vd. dictarle una *abjuracion* de sus yerros, á la cual le exhorto á que suscriba.

» Yo (diga Vd. conmigo) N. de T., puesto de hinojos, contemplando desde aquí la hermosa fachada del Hospicio, obra inmortal, que transmite á los siglos el buen gusto de nuestros mayores, cuando Churriguera ideaba edificios, y Calderon escribia comedias : digo y declaro, « que me pesa haber sido origen de escándalo á mis compatriotas, desmandándome á tildar las producciones de nuestros antiguos dramáticos : que si bien es cierto que los he elogiado en una ú otra ocasion, ha sido siempre con reserva; pero de hoy en adelante los confesaré impecables; que con todas mis fuerzas me opondré á la introduccion del gusto griego-latino (Dios nos libre) en nuestro parnaso; que para mejor fomento de las artes y letras sostendré que la imaginacion jamas debe sujetarse á reglas, sino correr desbocada segun y como le plazga, siquiera se despeñe : así como al caballo jamas debe sujetársele á picadero (reservando pero el coartar á los vendedores de pan y carne la libertad que concedo á los artistas); que miraré con odio encarnizado á los dramáticos franceses, pues aunque los demas paises son para nosotros tan extrangeros como estos, no son con todo rivales tan temibles; que haré alianza con los críticos alemanes, y hasta elogiaré sus producciones, aunque estrañas, á guisa de aquellos dos médicos que recíprocamente se aprobaban el emético y la sangría para no quedar desairados; que el objeto de esta alianza sera mover guerra literaria á la literatura clásica, señaladamente la latina y la francesa (á la griega se le perdona por el bien parecer, aunque tratemos de alejarnos de ella todo lo posible), á las cuales miraremos con un rencor parecido al que profesan los pobres á los ricos, y, en fin, que adulando las preocupaciones vulgares señalaré como malos españoles á los que no miren con igual respeto á Garcilaso y á Góngora, á Rioja y á Calderon, á Herrera y á Solís, á los que prefieran la columnata de la plaza de S. Pedro de Roma, ó (lo que es peor) la fachada del Louvre en Paris á la de S. Sebastian en Madrid; y á todos los que celebrando cosas de allende de los Pirineos, traten de introducirlas y naturalizarlas en España, aun cuando sea su utilidad palpable. Y ruego á Dios que destierre el buen gusto, que tanto va cundiendo en Madrid, y que hace que las tragedias traducidas del francés ó del *italiano Alfieri* atraigan numeroso auditorio, ínterin el teatro de la Cruz está desierto cuando retumban en sus bóvedas los versos de Calderon y sus secuaces. Así espero que mi patria me agredecerá mis esfuerzos para

Astarloa, il est hors de doute que Nicolás Antonio, contemporain de Calderón, use du terme analogue : *caracterismo*, et que, philologiquement, *característica* était *término castizo* dans un idiome qui possède des mots du type de : *dramática, épica, anacreóntica, etc., etc.* — Quant à l'allusion relative au style de Böhl sentant le *cristiano nuevo* — c'est-à-dire, ici, l'ancien protestant — elle n'échappa pas à Zulueta, qui, dans son premier pamphlet (*cf.* p. 150), l'a traitée de « necia indirecta, por no decir impía ».

impedir sus adelantos, que el crítico Germano-Gaditano me mirará con piedad, y aun tal vez lograré su aprecio y el de los demas literatos que lo miran como caudillo.

» Qué tal, Sr. Cronista, esta, esta es la abjuracion capaz de desarmar el adversario que vd. mismo ha suscitado. Yo acá *inter nos* digo á vd. que si estuviera en su lugar lo haria, porque veo la cosa mala, y el enemigo va poniendo *cara fera* y seria diablura que en un santiamén echase un fallo por el cual perdiese la Crónica su crédito. Mire vd., señor cronista, que me han asegurado que este hombre tiene en su mano dar y quitar reputaciones literarias, que sus contrarios tiemblan á su ceño, y aun diz que es amigo del *Tontorronton* y *Varapalo;* y ay de nos si este escribe algunos versillos sobre el asunto, que sólo de pensar en que había de leerlos me horripilo y espeluzno.

» No sea vd. ocasion de que pasemos tan mal rato, que no se lo perdonaria su amigo-A.A.G. »

Cet article ne visait que la missive de Böhl au « Madrilègne ». Au numéro 141 de la *Crónica*, mardi 4 août, Galiano a pris directement à partie la triple provocation du *Diario* du 5 juillet. Ce second *artículo remitido* est ainsi conçu :

« Señor editor : nuevo apéndice al diario mercantil de Cádiz : ¡ y cuanta lindeza ! ¡ en tres jornadas como las comedias famosas de Calderon ! La primera por el crítico de marras, rebosando por todos lados aquellas sales que con larga mano le departió naturaleza, y avisándonos que será incansable en la lucha. Segunda jornada, para variar, del mismo ingenio y la misma materia, mutadas sólo las voces. Tercera (ahí va lo bueno) de un quídam de la misma escuela, de gusto aun mas exquisito que el de su antecesor y en lenguage (como dijo el otro) genízaro y mestizo. ¡Estupenda monserga, señor editor ! ¿ Y habremos de callar ? Calle vd. si quiere, que yo no callo.

» Pero (me dirá vd.) considere, amigo mio, que si mi contrario es incansable, no lo son mis lectores ; mire que están ya fastidiados de unas disputas en las que (por desgracia) son muy parciales ; pues no observan aquella regla sabida de « *audi alteram partem* ». — Sea así, señor editor ; pero déjeme vd. por su vida decir dos palabritas mas, y luego yo le prometo poner punto en boca.

» En verdad que mueve mas á indignacion que á risa la malicia del criticastro aleman al recalcar tanto sobre el gusto francés. ¿ Querrá, acaso, despertar odios políticos, terminados ya con la causa que los motivó, para sostener sus preocupaciones literarias ? ¿ Ó tratará solamente de excitar aquella indignacion ruin, hermana de la envidia, con que miramos los progresos gigantes de naciones coetaneas ? Sea lo que fuere, su intencion es dañada, su modo de guerrear poco noble. El gusto clásico es comun á todos los modernos : el gusto clásico floreció en España : clásico es Garcilaso, clásico Leon, clásicos Herrera y Rioja ; y si entre los franceses halló este gusto mejor acogida, si en el siglo inmortal de Luis XIV. se extendió á todas las ramas del árbol de la literatura francesa, esto redunda en honor de aquella era y de aquellos autores, y no en menoscabo del gusto mismo. — Tambien entre los franceses ha dominado el gusto contrario, de él están infestados muchos escritores del siglo XVIII y no pocos del XIX.

» No fueron bautizados en Paris Aristóteles ni Horacio: pero lo fué Boileau, que siguió sus huellas, y nos dejó en sus obras preceptos y modelos. Sustituir á estos preceptos « los latos términos de una vasta imaginacion y de un arte variado », si algo quiere decir, será que debe introducirse una confusion completa en la república literaria. Esta, así como las asociaciones políticas, ha menester una legislacion, sin la cual esperimenta los males que trae consigo la anarquía. — Esos jueces, á quienes el escritor Gaditano califica de los mas competentes en la materia, emplean su talento en destruir todo sistema legislativo : ¿ por qué reglas, pues, habrán ellos de pronunciar, habremos nosotros de juzgar sus fallos?

» El gusto clásico, repítamoslo, es aquel que nació en Grecia con los poemas de Homero, cuyas reglas nos trasmitió Aristóteles, y en que nos dejaron modelos tan acatados y sublimes Píndaro, Safo, Anacreonte, Sófocles, Eurípides, Teócrito en poesia, Platon, Herodoto, Xenofonte, Tucídides, Demóstenes y otros en prosa. El gusto clásico es el que reinó en Roma en el siglo de Augusto, del que fué Virgilio el mejor ejemplo, y Horacio el maestro mas consumado. El gusto clásico fué el que reinó en Italia en el siglo XVI, y en parte en nuestra España, si bien no tan puro y acrisolado, el gusto clásico es el que inmortalizó la Francia bajo el imperio de Luis XIV, el que dictó las tragedias de Racine, los sermones de Bossuet y Massillon. Este gusto es el que hoy dia domina en las artes, y aún en las letras, mal que pese á los sectarios del culteranismo español ó estrangero : cuantos adoptan sus reglas forman una escuela : cuantos las desechan, ya en teórica, ya en práctica, forman otra, sea la que fuese su patria, si escuela puede llamarse una donde no hay regla fija de enseñanza. Asi queda contestado el ingenioso reparo del señor *C.....a*, autor de la tercera jornada del apéndice, cuando con sobrada falta de lógica acusa á vd. de mala táctica.

» Y este señor *C.....a*, (hablando de otra cosa), este defensor de los autores españoles, este enemigo acérrimo del gusto francés, ¿por qué antes de escribir no aprender á hablar su lengua patria? Así aprenderia que « relevar las bellezas de la poesia » es un atroz galicismo, que entre nosotros solo se releva la guardia[1], y que en buen castellano « les beautés de la poésie » no son sus bellezas, son sus primores. Así aprenderia que la trípode es un asiento de tres pies en que se sentaban los antiguos muy á su placer sin estar aherrojados[2], y que en el estilo figurado no deben confundirse dos metáforas. Así conoceria que para dar su voto por escrito, y en materia de crítica, se necesita lectura, gusto y conocimiento de las reglas del arte de

1. En voulant corriger autrui, le critique commet ici une faute bizarre, presque un solécisme, en tout cas un gallicisme semblable à celui qu'il reproche à Dª Francisca. Il est, en effet, beaucoup plus *castizo* de dire en castillan : *se mudan las guardias* que : *se relevan l. g.* Quant à la phrase censurée: *relevar las bellezas* de *la poesía*, voici en quels termes la femme de Böhl l'a défendue (*A. I. P.*, p. 101) : « Yo no tengo pretension alguna de escribir bien el castellano. Ignoro absolutamente si está mejor dicho *realzar los primores de la poesía*, que *relevar las bellezas de la poesía;* pero entiendo (segun el diccionario) que *relevar* es *exaltar* ó *engrandecer* con el examen; que el primor (*destreza, habilidad, esmero, excelencia en alguna cosa*, dice el diccionario) no admite *realze,* por haber llegado ya á un punto de *excelencia;* me parecia que aquel *atroz galicismo* — dice el *Soi-disant* viagero frances que si bien es buen frances *relever des défauts,* no lo es nada *relever des beautés* — expresaba mejor mi pensamiento. Siendo mi única ambicion la claridad, lo hubiera dicho hasta en francés, si hubiese creido de ese modo hacerlo mas inteligible.»

2. Galiano oublie manifestement le trépied de la Pythie.

escribir; y así no cansaria al público con sus desvaríos, como ya le iré cansando, por cuya razon, señor editor, ceso, y no de rogar á Dios guarde su vida muchos años. De vd. su afectísimo A. A. G. »

Immédiatement à la suite de cette lettre, Mora insérait une note, intitulée derechef : *Crítica*.

« La crítica literaria ha degenerado en Cádiz en una lucha en que tienen mas parte las pasiones que el amor á la verdad, y en que se suelen emplear armas prohibidas hasta ahora en esta clase de guerra. Empezó la nueva estrategia por el famoso *tontorronton*, cuyos descubrimientos químicos no le dan menos derecho á la inmortalidad que los aciertos de su musa trágica; siguióse el nunca como se merece ridiculizado autor de las *Noticias originales* (traducidas y copiadas), defensor impertérrito del gongorismo y de la caballeria andante ; y continuó en la cuestion aun no terminada sobre los monstruos de la calle de Sopranis, cuestion que (para decirlo de paso) no se volverá á ventilar en la *Crónica*, cuyo editor tiene motivos para arrepentirse de la condescendencia con que se prestó á insertar lo que sobre ella se le comunicase [1].

» Enmedio de toda esta polémica, pocos lectores habran conservado memoria de la crítica que se hace en el Diario Mercantil contra una tragedia titulada *Eliazar y Neftalí*, compuesta por una señora, y criticada por una muger. El editor de la *Crónica* no hubiera hablado de esta triste produccion (es á saber, la crítica), si no hubiera leído en ella una frase en que se echa en cara á todo el bello sexo su propension á envenenar. Contentóse con llamar la atencion sobre tan atroz calumnia, y dió á entender la estrañeza que le causaba verla impresa en un pueblo justamente célebre por su cultura y urbanidad. Esta inocente censura sólo probaba en el que la hacia el debido respeto con que todos los hombres sensatos miran al sexo que nos da madres y esposas; y si alguien debia enojarse por ella, no era fácil creer que semejante enojo cupiese en el alma de una mujer.

» Una muger, sin embargo, es la que ha mirado con indecible cólera la defensa de su sexo. Esta amazona literaria, que se firma *Serafina Rubio*, dirige á la *Crónica* una larga carta, en que da á entender que frecuenta mas las asesorías de la Caleta, que las tiendas de la calle

1. Il s'agit ici d'une polémique suscitée par la naissance de deux jumeaux de sexes différents, de configuration extraordinaire et unis par la partie inférieure de l'abdomen, le 30 mai 1818, à Cadix, dans une maison de la *calle de Sopranis*. Nous ne signalerons pas la littérature complète relative à cette question, très débattue à l'époque, dans laquelle la *Crónica* avait pris parti au numéro 137, 27 juillet, — après une note objective au numéro 129, 23 juin — par la publication d'une lettre satirique : *Observaciones morales sobre las monstruosas de la Sociedad Médico-Quirúrgica de Cádiz*, agrémentée d'une remarque éditoriale blessante pour les membres de cette société et leur prétention au monopole. Le 30 juin 1818, Böhl, qui tenait très régulièrement Julius au courant des choses médicales d'Espagne, — et l'on retrouverait maintes traces de ses informations dans les publications techniques, spécialement les périodiques de médecine du docteur — avait envoyé à son ami la description imprimée du phénomène : « Ferner finden Sie eingeschlossen die Beschreibung einer sonderbaren Misgeburt, die ich lebend gesehen habe : der Anblick einer solchen Doppelexistenz hat etwas überaus angreifendes, besonders da das weibliche Geschöpf einen höchst ausdrucksvollen Blick hatte,das männliche hingegen nur in Lethargie versunken war...»

Ancha[1]. En efecto, no tiene el vocabulario de la mas inmunda gentuza palabras mas soeces que las que forman el dialecto del autor de la carta; y es preciso llamarle *autor*, porque el disfraz de muger que ha adoptado no ofende menos al bello sexo, que el hábito de emponzoñar que le atribuye; y no hay muger en Cádiz que pueda expresarse en aquellos términos.

» Como quiera que sea, esta es la segunda vez que se exige de la *Crónica* una retractacion solemne, con amenazas de dar al público las nobles producciones en que se contiene la sentencia fatal que ha de echar por tierra la opinion de este periódico; y semejante modo de imponer miedo recuerda el *porque si no..... me iré sin ella*, del pobre que pedia una limosna.

» El editor de la *Crónica* está muy lejos de retractarse de ninguna de sus opiniones : firme en los principios que ha adoptado, mirará siempre como el envilecimiento de la literatura á los que se valen de su pretexto para satisfacer pasiones rencorosas, y despertar odios envegecidos : declara que no insertará en su periódico los artículos que, como el de *Serafina Rubio*, vengan atestados de personalidades y calumnias; y recomienda á los que escriben por este estilo, que se dirijan al *Diario Mercantil*, el cual les dará generosa acogida, al mismo tiempo que se la niega á otros artículos en que se sacan á luz las sandeces, contradicciones y solecismos del defensor de Calderon y admirador de Nifo. »

Enfin, pour parfaire ce trio de menaces, le numéro 144 de la *Crónica*, vendredi 14 août, publiait, signée : « *Juan Gil* » et datée : « *Ballecas, 9 de Agosto 1818* », une critique — sous forme de lettre à Mora — des attaques du numéro 137 contre la Société médico-chirurgicale de Cadix, où les horions n'étaient pas épargnés au littérateur improvisé qui avait entrepris de rendre immortel le *Diario Mercantil*. « Empiezo por asegurar á vd. que en mi vida he puesto los pies en aquella ciudad, y que no he tomado parte ni en los donaires del *tontorronton*, ni en la acalorada disputa sobre el estilo calderonesco, ni en los aciertos de la nueva Sociedad Médico-Quirúrgica. Leo de cuando en cuando el *diario mercantil*, admiro la urbanidad de la crítica que reina en sus artículos..... Tambien he aprendido allí..... en fin, que entre los autores clásicos de mayor nota deben colocarse como legisladores supremos los inmortales Romeo y Nifo, conocidos hasta ahora, el primero por sus pesadas invectivas

1. Mora commet ici, en bon Andalous, un solécisme qui a échappé à Böhl, en confondant *asesoría* (= *assessorat*) avec *acesoria* (= [à Cadix] *pièce basse avec porte sur la rue, destinée généralement à servir de boutique.*) Le *Dictionnaire* de l'Académie espagnole ignore ce dernier vocable, de même que le *Diccionario de Modismos* (Madrid, *s. a.*) de R. Caballero. En août 1818, les *acesorias* de la *Caleta* — simples maisons de tolérance — étaient fermées, et les boutiques de la *calle Ancha* où, dans la jeunesse de Mora, se vendaient des articles de mode, étaient presque toutes devenues des magasins de chaussures. On trouvera des renseignements sur les anciennes rues de Cadix, en outre des *Guías* de Rosetty, dans M. de la Escalera : *Nomenclátor de las calles de Cádiz, etc.* (Cádiz, 1856), ainsi que dans le *folleto* (anon.) publié à Cadix en 1857 par A. de Castro : *Nombres antiguos de las calles y plazas de Cádiz, etc.* — M. Estelrich affirme (*art. cit.*, p. 233, *note*) que « pocos Ayuntamientos habrá tan espléndidamente despilfarrados como el de Cádiz en substituir los nombres de las calles. »

contra Moratin padre, y el segundo por haber servido de original á uno de los mas donosos personages de Moratin hijo. Pero nada de esto viene al caso, y si he tributado estos debidos aplausos al *diario mercantil* y á su elocuente abastecedor de noticias literarias originales, traducidas de Humboldt y de Sismondi, solo ha sido con el objeto de hacer ver á vd. cuan neutral soy en todas las hostilidades de la crítica gaditana y que en lo que voy á decir sólo me guia mi aficion á dar en la cabeza á pedantes entonados, y á lógicos sin raciocinio..... »

Devant un tel redoublement d'hostilités, le *Diario Mercantil* se taisait. Nous savons déjà que Böhl n'était rattaché que par un fil ténu à sa rédaction, qui n'avait accepté les deux *Apéndices* qu'à la condition qu'ils parussent à ses frais. L'influence personnelle de Mora à Cadix jointe au désir de faire cesser un prétexte légitime à des allusions désagréables pour le journal dans la *Crónica* n'avaient pas tardé à décider l'éditeur à reprendre la ligne de conduite dont il ne s'était départi que par surprise, et, sans un mot d'explication dans ses colonnes, à fermer celles-ci, à l'avenir, à toute polémique ultérieure entre le parti de ses amis de Madrid et le *Germano-Gaditano*. C'est pourquoi, dans sa lettre du 7 octobre 1818 à Julius, Böhl répète qu'il a envoyé à Hambourg la collection complète des « *Diarios* de Cadiz » où il est question de la querelle et ajoute : « N. 703 war die letzte N°. — Der elende Herausgeber dieses *Diario*, von den Madritern bestochen, hat nichts mehr gegen die französische Sinnesart darin aufnehmen wollen. » Et Zulueta, en intitulant le pamphlet dont il va être parlé [1] :

ARTICULO REMITIDO AL EDITOR DEL DIARIO

MERCANTIL DE CÁDIZ, QUIEN NO HA JUZGADO CONVENIENTE INSERTARLO POR MANTENER LA PALABRA QUE TIENE DADA, AUNQUE NO EN *letra de molde,* DE GUARDAR EL MAS *profundo silencio* SOBRE LA CUESTION SUSCITADA ACERCA DEL MÉRITO Ó DEMÉRITO DE LOS AUTORES DRAMÁTICOS, CLÁSICOS Y ROMANCESCOS,

a confirmé la véracité de ce dire, attestée également, quoique dans un sens un peu différent, par Mora au numéro 141 de la *Crónica*, à l'article transcrit plus haut. Qu'allait, par suite, faire Böhl en présence du refus catégorique d'autres périodiques, auxquels il s'était naguère adressé, d'insérer ses défenses? L'*artículo remitido* dont nous venons

1. Il a paru sur deux feuilles in-4°, dans le format du *Diario*. A la fin, et au bas de la page, on lit :

CADIZ : CON LICENCIA. EN LA IMPRENTA GADITANA DE D. ESTEBAN PICARDO, CALLE DE LA CARNE NÚM. 186. AÑO DE 1818.

L'exemplaire que nous possédons porte la mention autographe de Böhl que l'auteur est « *Cristóbal Zulueta* ». Il compte 140 lignes d'impression compacte.

de transcrire le titre, signé : *C. Z.*, et daté : *Cádiz, 27 de Julio de 1818*, nécessitait à lui seul une réponse. Cette sage contribution à un débat d'où l'objectivité disparaissait de plus en plus devant des personnalités envenimées ne penchait, en effet, pas exclusivement en faveur du défenseur de Calderón, et c'est en toute vérité que ce dernier a pu déclarer, dans sa lettre du 16 novembre 1818 à Galiano, que son auteur était, au même degré que Cavaleri, « todo clásico » (*A. H. P.*, p. 26). Quel était donc ce C. Z. mystérieux, dont l'entrée en scène eut très vraisemblablement pour conséquence la participation de Galiano au pamphlet de Barcelone, document unique dont l'analyse se trouvera plus bas? Il a laissé de sa personne, dans sa réponse à *Los mismos...*, une courte esquisse à la plume, malheureusement très imprécise : « Aficionado á las letras desde pequeño, pero con circunstancias desfavorables á su útil estudio, lo poco de ellas que cultivo es, ciertamente, menos que á lo gaditano : esto es, sin que pueda servirme para seguir carrera brillante y lucrativa. Leo por distraccion y por medicina en los ratos que sobran para otras cosas á los hombres mas ocupados. En el trato social, desconfiado de atinar con las palabras, callo, cuando tantos otros charlan y escriben, sin que nunca me haya venido á las mientes que soy capaz de ilustrar ó de divertir á nadie. Con esto, si vivo obscuro, ni mis producciones estragan el gusto de mis compatriotas, ni el Estado me proporciona con que regodearme en la ignorancia. No tengo amigos que aprendan mis versos, para que en retorno divulgue y celebre yo los suyos, ni de ingenioso soy reputado por las Señoras. Ya ve vd. que me faltan muchas condiciones para *pisaverde literario*. Desmiéntanme los que me conocen[1]. » Si, en ces quelques lignes, transparaît comme l'âme, un peu hautaine, d'un philosophe, nous eussions aimé compléter par des renseignements plus circonstanciés cette première et insuffisante donnée. En vain nous adressâmes-nous à Cadix en ce sens. Les recherches entreprises n'ont abouti qu'à établir l'existence, en cette ville, d'une maison de commerce, ancienne et réputée, sous la raison sociale Zulueta, avec une succursale à Londres, et qui aurait subsisté jusqu'à nos jours. Le *Cristóbal Zulueta* était-il parent du *Pedro Zulueta* député de Cadix aux *Cortes* de 1822-1823, et condamné à mort, ainsi qu'à la confiscation des biens, en même temps que soixante-cinq de ses collègues par le tribunal criminel de Séville, en août 1826[2]? M. Menéndez y Pelayo, à l'érudition duquel nous avions eu recours et qui nous avait promis de s'adresser lui-

1. *Yo solo á uno de los mismos*, page 1.

2. *Cf.* sur cette condamnation, sanctionnée par Ferdinand VII, *The Times* du 4 septembre 1826 et les *Ocios de Españoles emigrados*, numéro 30 (septembre 1826), page 247. Au numéro 11 (février 1825) des *Ocios*, Pedro Zulueta est donné comme « rico comerciante de una de las casas primeras de Comercio de Cádiz y hacendado » (p. 122).

même à un érudit gaditain, son ami, nous a écrit à diverses reprises à ce sujet, en dernier lieu de Madrid, le 5 novembre 1908. « Nada he podido averiguar del Cristóbal Zulueta, » nous avouait-il alors. Cette ignorance excusera-t-elle la nôtre? Il est, en tout cas, certain que Zulueta suivait la querelle caldéronienne depuis son origine et qu'il se proposait, en intervenant spontanément dans le débat, de rappeler Böhl et Mora à la question sans doute, mais surtout au respect des convenances littéraires. Nous reproduirons l'essentiel de son article.

« Señor Editor, en un apéndice que regaló el interesado á los subscriptores del diario de Vmd. leí con gusto la resolucion formada por el editor de la *Crónica científica y literaria,* de abandonar el campo de la disputa dramática al articulero aleman que se habia propuesto sacar victoriosa la misma mismísima poética, que tan malparada dejó en su *nuevo arte* el insigne español Lope de Vega, y que de algunos años á esta parte pretenden restaurar con aparato filosófico les escritores de aquellas naciones que no cuentan entre las producciones de sus paisanos sino muy pocas, ó tal vez ninguna completamente trazada segun los principios de un acendrado gusto. Al silencio del cronista creí yo que seguiria el del articulero, y esperaba que pudiese Vmd. ofrecernos, siquiera los domingos, algun objeto mas propio de recreacion: no porque me desagrade ver debatir estas cuestiones, sino porque son muy ociosas cuando no se proponen ni se examinan con el método proporcionado para aclararlas : no porque deje yo de tributar agradecimiento patriótico á los estrangeros que, como Schlegel y Sismondi, emplean sus desvelos en dar á conocer y hacer apreciar entre los suyos la literatura española; sino porque no es razon que paguemos la merecida loa de nuestros buenos autores en admitir en las reglas dramáticas un ensanche, que no lleva á otro fin que contentar á cada nacion con lo que posee, deteniendo así los pasos que debieran adelantarse acia la perfeccion... » Après ce préambule, l'auteur s'efforçait de montrer l'inanité d'une dispute qui, à son avis, avait déjà trouvé sa solution à l'époque d'Horace, dont il invoquait les vers: *natura fieret laudabile carmen, an arte, quaesitum est., etc.* « Tanto vale, á mi entender, excluir el arte como darle la extension que Sismondi pretendia, siguiendo á los Alemanes. » Pour lui, l'art devait rester universel, et, en matière d'art dramatique, la seule règle comme le seul critère valables, il les trouvait dans le degré d'intérêt des spectateurs. « No sé si han conseguido esto Sakespeare *(sic)* y Kotzbue *(sic)*[1] ; pero sé decir

1. Galiano s'est gaussé finement, dans *Los mismos...*, de ces aveux loyaux d'ignorance, qu'aggravent encore les graphies vicieuses. « Hablé de Sakespeare *(sic)* », lui répliquera Zulueta (*Yo solo...* p. 6) « con la precaucion que debe usar quien no ha leido de él mas que el Hamlet, y tal cual pasage traducido. Sabia que era mejor citar á

de Calderon que, á pesar de sus defectos, ó de bellezas que pertenecen á otros asuntos, hace muchas veces que los espectadores se olviden de sí para interesarse exclusivamente en el suceso que les pone delante. » Ce n'est, en définitive, ni l'observance, ni la non-observance des « règles », raisonnait-il, qui aident ou nuisent au dramaturge, si tout se réduit ici à une question de talent personnel et de savoir-faire. « Si la reunion de todas las cualidades que se exigen para un buen drama, no se advierte sino en muy pocos, consiste en que inventar con ingenio y disponer con acierto son dotes rarísimas que requieren grande aptitud y mucho estudio. Por eso el lauro vale tanto. » Puis Zulueta — qui, de cette *querelle des Anciens et des Modernes* rajeunie, eût pu être, avec plus de grâce attique et de doctrine, et surtout cette délicatesse précieuse qui fait de la *Lettre sur les occupations de l'Académie françoise* un *libellus aureus,* quelque peu le Fénelon — expliquait comment les réflexions qui précèdent étaient rédigées, lorsque le numéro 137 de la *Crónica* avait, par hasard, été remis sans les retards coutumiers à son adresse. « Estas reflexiones tenia hechas cuando llegó casualmente á mis manos sin atraso alguno el número 137 de la Crónica, en que el Editor, apartado de su propósito, da lugar á una carta satírica contra el citado aleman; carta que ha hecho mucho ruido por haberse extendido la fama que es de un literato gaditano... » Ayant relevé les plus grosses étourderies de Galiano, il poursuivait : « Mas si no parece que ha leido los artículos de que se burla, tampoco se advierte que ha estudiado la materia de que trata. Dice que si resucitára *el buen D. Pedro Calderon de la Barca* se haria cruces al verse elogiado por una cosa de él no conocida, como es la *característica. ¿Audisne haec, Amphiarae, sub terram abdite*[1]*?* Es verdad que para burlarse asi del *buen D. Pedro* es menester ignorar qué es característica. Yo tengo para mí que en varias de sus comedias se encuentran carácteres muy bien señalados y diestramente sostenidos desde el principio hasta el fin, de que no daré noticia por no usurpársela á quien ha tenido la bondad de

Schiller que á Kotzebue (repáre vd. si lo escribo bien ahora); pero no tenia del primero mas noticias que las que habia visto en Madama Sthaël *(sic)*, y de este otro al cabo habia visto dos de sus *lastimeras*... » Böhl a, dans sa réplique à Galiano (*A. II. P.*, p. 16), écrit : *Shakespear,* comme il l'avait fait en 1814, au dernier numéro de *Donde las dan*..., mais il a ajouté en note : « ¿ Está bien escrito así? si no, póngale Vm. la letra que le falta, Señor anglicista. » Cependant, dans la réimpression de *Donde las dan*... dans les *Vindicaciones*, il s'est corrigé, et a mis : *Shakespeare* (p. 23).

1. Zulueta, en citant ce seul vers connu — dans la traduction de Cicéron, *Tuscul.*, I, 26 — des *Epigones* d'Eschyle, l'adressait à Calderón lui-même, qu'avait en quelque sorte évoqué Galiano dans sa phrase malencontreuse. Ce dernier n'en saisit pas moins l'occasion de ridiculiser, de nouveau, dans *Los mismos*..., l'érudition de celui qu'il croyait être un « pisaverde literario », en prétendant qu'il appelait le devin des Argonautes et lui demandait « que se escondiese bajo de tierra », pure méchanceté et évidente mauvaise foi. « Yo le aseguro, » lui dira Zulueta (*Yo solo*..., p. 6), « que si años

hacérmelos conocer; pero como al cabo no son cosa tan escondida como la ciencia de algunos charlatanes, puede dar con ellos el Sr. A. A. G. si sus nobles ocupaciones le dejan algun tiempo para examinar á aquel autor, á no ser que prefiera emplearlo en aumentar las *buenas* traducciones que hay de las tragedias de Alfieri y de esas otras francesas indicadas en la *adjuracion* churrigueresca, dictada al cronista por el mas que churrigueresco autor (gaditano velis nolis, *aunque á nosotros nos pese*) de la célebre carta.» La conclusion de l'article de Zulueta semble impliquer comme une vague annonce de l'entreprise que Cavaleri devait, — mais beaucoup plus tard et sans la mener à bien — tenter, et nous nous demandons, par suite, si un lien d'amitié n'unissait pas les deux hommes, de goûts si parfaitement classiques l'un et l'autre, quoique d'âges différents et de professions dissemblables. « En fin, Sr. Editor, volviendo al asunto principal, digo : que otra clase de apologías es la que necesitan nuestros dramáticos antiguos, cual es una publicacion ordenada de sus aciertos. ¿Qué diría el Sr. Cronista, mas bien, qué diria el Sr. A. A. G. si se le presentase, lo que tal vez no se halla muy distante, una coleccion de comedias y tragedias castellanas arregladas (refundidas no... ¡cuidado!) segun los principios del mas delicado gusto? Entonces los chanflones callarán; entonces no se tratará mas del solicitado divorcio del arte y del ingenio; entonces se reconocerá que nunca brilla este último, sino cuando una especie de instinto ha colocado el arte á su lado. ¡Aplauso á quien sepa demostrar esta verdad de un modo tan ventajoso á nuestros autores patrios! »

Nous venons de citer le nom de Cavaleri, et il importe d'autant plus de lui consacrer quelques lignes, qu'il jouait déjà dans la querelle un rôle assez actif. En effet, peu avant la publication de la lettre ouverte à l'éditeur du *Diario Mercantil*, Mora avait reçu, datée : *Cádiz, 20 de Julio de 1818* et signée : *Serafina Rubio*, une missive à laquelle nous l'avons vu répondre en termes d'un défi dédaigneux au numéro 141. Cette missive, sur l'auteur de laquelle il s'était complè-

hace lo hubiera traducido vd. así á nuestro D. Antonio del Castillo, nadie le hubiera libertado de una palmeta. *¿Audisne haec, Amphiarae, sub terram abdite? ¿Por ventura oyes esto, Anfiarao, debajo de tierra?* » Quant au « buen D. Pedro », Galiano prétendit avoir employé l'expression à l'instar du classique : « *bonus Homerus.* » Zulueta a relevé cette grossière équivoque comme il convenait : « Advierto á vd. tambien que el *bonus Homerus* de Horacio... significa *el bueno, el docto Homero*, y que el *buen D. Pedro* de vd. en el lugar que lo dijo irónicamente, significa *el simple, el ramplon, el pobre hombre D. Pedro.* » Il était fondé, de la sorte, à adresser à son contradicteur le reproche de juvénile forfanterie : « Se me figura vd. semejante á aquellos que por aparentar que saben muchas lenguas, responden en el sentido que les ofrece el sonido material de las palabras del sugeto que les habla, y por lo regular dicen un disparate en su contestacion » (*ibid.*, p. 7). Galiano s'est gardé, dans ses *Memorias*, de mentionner cet incident de la querelle caldéronienne, qu'il a interprétée, nous l'avons dit, à sa manière.

tement trompé, émanait d'un avocat galicien résidant à Cadix, dont Böhl a dit qu'il était, lui aussi, « todo clásico y con un rigor que no temo culparle de excesivo en muchísimas ocasiones. Es unitario cerrado. No tenemos en literatura mas punto de conformidad, que nuestra comun admiracion de las bellezas de *Calderon* y de la antigua poesia castellana. » (*A. H. P.*, p. 27.) Ce « *gallego* » — nous voulons dire cet « *unitario* » — « *cerrado* » était, en vérité, un fort curieux original, bien qu'il serait vain de rechercher la moindre mention de sa personne et de ses *Œuvres* soit au tome IV du *Dicc. Encicl. hisp.-am.* (1888), ou ses *Suppléments*, soit dans une Histoire quelconque de la littérature espagnole parmi toutes celles qui ont paru jusqu'à ce jour. Nous ne connaissons qu'un seul jugement imprimé sur son compte, émanant de Gallardo et contenu dans son pamphlet publié à Madrid en 1851 contre le *Buscapié* de Castro, page 54 : « Si ha tenido allí [*à Cadix*] algun ayudante, debe de haber zido un zierto Abogado Gallego, a quien yo en tiempos di una gentil zurribanda con título de « *Capuz á Ca-pazos, por el Liz. Palomeque* »[1], la cual, como hecha para entre amigos, no llegó a publicar-se... Adolfo es su discípulo, i su ojito derecho... » et page 59 — d'où il résulte que Cavaleri n'avait pas pris part à la mystification — : « Zelebro que Cavaleri tire contra él; pues me temí todo lo contrario, porque Adolfo es hechura suya ; i él, aunque hombre de bien, es inozenton i paradojal. » Ce passage, en démontrant que l'ex-collaborateur de Böhl vivait encore en 1851, constitue l'unique témoignage sur son caractère que nous ayons découvert. Böhl ne le mentionne pas par son nom dans sa correspondance avec Julius, bien qu'une occasion d'en parler se soit offerte à lui, lorsque, le 7 octobre 1818, il envoya au docteur l'édition des intermèdes de Cervantes. Mais il s'est borné

1. Le jeu de mots de Gallardo s'explique du fait du patronymique (*Juan Bautista* CAVALERI-PAZOS) du maître de Castro (✝ 1898), lequel — soit dit en passant — avant de couvrir Gallardo de ridicule dans son *Antonio Lupian Zapata, etc.* (Cadiz, 1851), pendant du pamphlet dont nous citons deux extraits : *Zapatazo á Zapatilla*, l'avait encensé en 1845, pages 115-116 de son *Hist. de la muy noble, muy leal y muy heroica ciudad de Cádiz* (Cádiz, 1845). Il y a, dans cet ouvrage, un fragment de plaidoyer de Cavaleri relatif aux événenents survenus à Cadix le 11 mai 1820. De plus, Castro a imprimé — comme nous l'a indiqué de Santander, 30 janvier 1909, M. Menéndez y Pelayo, — dans son *Historia de la muy noble etc. ciudad de Xerez de la Frontera*, parue la même année à Cadix, une lettre de félicitations de Cavaleri, datée du 31 juillet 1845, de laquelle nous extrayons ce passage : « Se conoce bien en esos dos trozos [*des extraits de l'* « *Historia* » *parus dans le* « *Defensor* »] que está usted muy empapado en el lenguage, estilo y grandeza de alma de nuestros autores históricos del siglo décimo sexto, felices imitadores de los eminentes del tiempo de Tulio y del imperio de Augusto. Y no hai escrito que en pureza de lenguage, propiedad de estilo, concision y vigor se pueda comparar desde la muerte de Solis hasta el dia. Presumo que las Historias de Cádiz y de Xerez escritas por usted serán la única luz que en medio de tantas tinieblas alumbre con los resplandores dichos á España, hasta la pérdida total, que está muy próxima, de la lengua castellana. » (*Apéndice* [*n. f.*], p. 49-50.)

alors à écrire : « Die neue Auflage der Entrem^s von Cervantes ist leider keine Folge von Beliebtheit, sondern die Frucht der Vorliebe eines Einzelnen ; der grösste Theil der Abdrücke ist wie Blei liegen geblieben. Diese Ausgabe enthält nur die Entrem^s & nicht die acht Comedias, die den grössten Theil der 2 Q. = Bände von 1749 ausmachen ; allein grade diese Comedias werden von den Liebhabern gar nicht geschätzt... » Cette édition, anonyme, des *Ocho Entremeses de Miguel de Cervantes Saavedra*, parue en 1816 à Cadix chez Sánchez (*imprenta de Hércules*, in-8° de CXXIII et 238 p.), n'a pas été analysée comme il convenait par Rius, qui se tait sur l'éditeur[1], et nous sommes convaincu que la lecture du *Rasguño de análisis* par laquelle elle débute, ne fût-ce qu'à cause des détails intéressant la *Tía Fingida* et Arrieta, serait aujourd'hui encore un régal pour certains amateurs. Déjà, Cavaleri inaugure dans cette publication la méthode de mutilation des textes dont l'édition du *Calderón* de 1845 constituera un monument si caractéristique. Bien que resté inconnu à M. H. Breymann, ce *Calderón* n'en est pas moins, et de nouveau à cause de son prologue, tout à fait digne de l'attention des hispanologues qui aiment à se fourvoyer, hors des voies battues de l'érudition courante, dans les capricieuses et obscures venelles de la littérature dédaignée. Il porte le titre : *Theatro expurgado de Calderon. Tomo 1. Cadiz. Imprenta, librería y litografía de la Revista Médica, á cargo de D. Vicente Carnana, plaza de la Constitucion, número 11. 1845*, est de format petit in-8° espagnol — c'est-à-dire in-16 français, — compte XXXIV pages de préliminaires et 143 pages de texte, et est enrichi, sur une feuille spéciale insérée entre le titre et la première page du *prologue*, d'un *Avertissement* à l'adresse des directeurs de théâtres, signé — et cette signature, ainsi que son paraphe, sont autographes — : *C*[*avaleri*] - *P*[*azos*]. Cet avertissement dit : « *El que expurgó los dramas de esta coleccion en tres tomos, ó sus legítimos representantes ó cesionarios, ha adquirido en la impresion i en la representacion pública de todos y de cada uno de ellos el derecho de su propiedad particular, de cuya accion usarán...* », puis donne le détail des droits d'auteur ainsi exigibles. Le volume contient seulement deux *arreglos* : l'un, *Menon*, correspondant à *La Hija del Aire (première partie)*, l'autre, *Tiro Sublevada*, à *Duelos de amor y lealtad*, mais les deux tomes suivants eussent renfermé : *Herodes el Tetrarca (El Tetrarca de Jerusalem)*, *D. Lope de Almeyda (A secreto Agravio)*, *Ana Bolena (La Cisma de Ingalaterra)* et *El Tuzaní (Amar después de la muerte)*. Nous ne regretterions point du tout la non-publication

1. *Bibl. crít. etc.*, I, (1895), p. 154. Rius croit en avoir dit assez en signalant l'Introduction comme écrite « en tono pretencioso ». Mais les attaques contre Arrieta et Moratín méritaient au moins quelques lignes.

de ces remaniements, où D. Pedro eût été fort embarrassé de reconnaître les fruits de sa muse, si le tome II ne nous eût fourni le texte de *A secreto agravio, secreta venganza,* tel qu'il avait été représenté à Cadix le 17 octobre 1818 dans les circonstances dont nous allons parler. Quant au *prologue* du tome I, les idées seules qui y sont exposées suffiraient, à défaut du style, à identifier l'éditeur des *Entremeses*, et il serait intéressant d'examiner le sens des critiques dirigées contre des professeurs du *Colegio de San Felipe* — en particulier contre le successeur de Lista dans sa direction — dont il est émaillé. Une troisième production de Cavaleri est cet *Ensayo filosófico sobre el romanticismo*, si curieux comme lointain et ultime écho de la querelle caldéronienne, qui forme les pages IX-XXI de l'édition, en un tome in-4° de XXVIII et 120 pages, du *Laberinto* et de la *Coronación* de Juan de Mena ainsi que du *Centón epistolario* de l'imaginaire « bachiller Fernán Gómez de Cibdad-Real ». Cette édition, décrite avec exactitude — moins l'identification de l'auteur de l'*Ensayo* — par M. R. Foulché-Delbosc, en 1902, dans son étude sur le *Laberinto* (*Rev. hisp.*, p. 132), d'après l'exemplaire de la *Bibl. Nac.* à Madrid, constituait le premier numéro d'une éphémère *Colección de Autores Clásicos Españoles* qui se trouve annoncée au tome I (1840) du *Boletín bibliogr. esp. y extr.*, p. 17, comme devant être publiée par fascicules de dix feuilles imprimées sur deux colonnes, à raison de 4 rs. l'un. Le *Nouveau Manuel de Bibliogr. univ.*, compilation parue à Paris, en 1857, sous la direction de F. Denis, l'a gratifiée généreusement, page 108, n° 191, de l'épithète de « magnifique », et M. Menéndez y Pelayo tient d'Ad. de Castro que Cavaleri est bien l'auteur de l'*Essai*, comme il l'est également des *prologues* de deux éditions anonymes de *El Acero de Madrid* et du *Dómine Lucas*, imprimées à Madrid en 1836 et 1841, in-4°, et dont la seconde fut, selon que l'indique le titre, représentée par l'acteur Melchor Villalba. Tel était, en résumé, Cavaleri, dont il serait facile de retrouver, dans des périodiques et brochures gaditains, le nom ou les pseudonymes : érudit bizarre, aux vues étroites, au caractère déplaisant, aussi extravagant dans son idéal littéraire que dans son style[1]. Il avait donc, en réponse à certain *Pobrete* qui s'en était fait l'apologiste, inséré dans le *Diario* une critique mordante de la tragédie *Eliezer y Neftalí,*

1. Tel n'était pas l'avis de Bölh, du moins quant à l'idéal littéraire et au style de Cavaleri. Page 63 du *H. P.* il en vante, en effet, la vigueur soutenue et la pureté. « Cuando ha tomado la pluma, » ajoute-t-il, « ha sido en forzoso desagravio de alguna injuria hecha á su nacion, ó su carácter. » Et, page 65, il exalte son exclusivisme réactionnaire en ces termes : « Si todos los jueces en la materia dijesen la verdad con el mismo desprendimiento y la misma fuerza de raciocinio que el tal humanista, se acabaria pronto la garrulidad de las sabandijas literarias, cuyas producciones abochornan á los amigos del bien y los amantes de su nacion. »

œuvre dépourvue de toute originalité et que son auteur, une dame gaditaine, avait offert en régal à des amis dans sa propre demeure sur une scène de société. La *Crónica*, s'étant imaginée que la signature de l'article de Cavaleri cachait le nom de la femme de Böhl — confusion qui, nous l'avons dit, subsistera au reçu de l'épître de *Serafina Rubio* — s'était empressée, uniquement pour jouer à *l'Amazona literaria* un tour de sa façon, de publier, au reçu du *Diario*, dans son numéro 135 — qui est, répétons-le, du mardi 14 juillet 1818, — cette dédaigneuse note : « Se ha representado en Cádiz una tragedia intitulada *Eliezer y Neftalí,* compuesta por una señora y criticada por otra, que se firma : *Una Española templada á lo antiguo.* No sabemos lo que es la tal tragedia; pero de la crítica se podrá juzgar por el trozo siguiente, que copiamos al pie de la letra. *¡No es bueno que el vicio de envenenar sea una malignidad casi indestructible en el género femenino!* Sin embargo, está crítica está impresa. » Replacée dans le contexte, la citation incriminée apparaît sous un jour moins défavorable, en vérité, si Cavaleri, reprochant très justement à un bas-bleu sans talent autre que celui du plagiat d'avoir fait disparaître Eliézer par pur caprice et en dépit de la vraisemblance théâtrale, entendait résumer par cette exclamation, mi-sérieuse mi-badine, la somme de ses griefs à l'endroit d'un misérable bousillage indigne de la réclame du *Pobrete.* Mais la lettre de rectification qu'il envoya aux éditeurs de la *Crónica* contenait un malencontreux *P.-S.*, qui, rapproché de la menace, analogue, de Böhl dans la missive du 23 juin au « Madrilègne », confirmait les soupçons de Mora et rendait, en apparence, inébranlable l'attribution du document à Dª Francisca : « El original de este papel ha sido remitido á la censura; y lo imprimiré si ustedes no se retractan inmediatamente : el modo mas decoroso de hacerlo lo dejo á su arbitrio. » Vainement l'éditeur de la *Crónica* avait-il lu, au commencement même de la lettre, cet aveu : « El primer error en que ustedes han incurrido es haberme tenido por la señora contra cuyo esposo hacen la guerra poética á lo moruno : quiero decir á lo alarbe; y para que ustedes me entiendan, á lo beduino. » Il avait pris une telle déclaration pour quelque nouvelle ruse de guerre d'un adversaire peu scrupuleux dans le choix de ses armes, d'autant plus que le ton du « papel » était digne de tous points de la plume de *Cymodocea*, comme en témoignera la seule conclusion : « Yo sí que podré concluir discretamente diciendo con justa razon, aunque no con tanta brevedad, propia de los literatillos superficiales : « *los cronistas de Madrid, sin embargo de su pésimo lenguage, de su agabachado estilo, de ser unos perennes y mal aliñados plagiarios, y de no haber analizado ni ser capaces de analizar una copla, como lo demuestra la Crónica en casi todos sus números en la insercion de*

tan malditos versos, blasonan, con una jactancia inaudita, de ser los conservadores del puro y clásico gusto, y las antorchas brillantes de la amena literatura española. » Los entendidos ¿qué dicen á esas quijotadas literarias? Que ellos tienen bien visto que el sucio y mal atizado candil de los cronistas ni aun merece arder en la escuela de primeras letras de una aldea... » La femme de Böhl a, d'ailleurs, persiflé la fatale méprise de Mora dans sa réplique aux numéros 134 et 135 de la *Crónica,* qui correspond au chapitre X du *I. P.* et porte la date : *Cádiz, Julio 1818* : « No creyó el Sr. Cronista que acometia á quien le sabrá responder. Creyó habérselas con la débil resistencia de una dama, facil de intimidar. Caro le costará la valentonada, si no tiene la prudencia de decir á tiempo : señor! pequé; Que no con todos vale ser atrevido... » (p. 79). Elle avait beau jeu à triompher en ces termes à pareille date, Cavaleri ayant alors publié le violent pamphlet qui, en donnant au fondateur de la *Crónica* un avant-goût de l'exécution de son infortuné *Nino II*, lui démontrait douloureusement son erreur, ainsi que la maladresse qu'il avait commise en ne pas laissant s'abîmer dans l'oubli et la poétesse d'*Eliezer y Neftali* et son âpre censeur. Au reçu du numéro 141 de la *Crónica*, l'avocat galicien s'était mis, en effet, à rédiger une longue attaque, qui parut, en un pamphlet de 4 feuilles in-4°, dans la première quinzaine d'août 1818, sous ce titre :

TRES PRODUCCIONES PLEBEYAS, EN QUE LOS EDITORES DE LA CRÓNICA CIENTÍFICA Y LITERARIA VERÁN SACADAS Á PLAZA SU CRÍTICA DESTREZA Y SU BUENA FÉ, SIN QUE POR ESO SE CORRAN.

Firmes que firmes se quedan. —
Pues no ha de quebrar por mí.

CALDERON : EN *Los Empeños de un Acaso* [1].

Ces « trois productions plébéiennes » comprenaient : 1° la *carta* aux éditeurs de la *Crónica*, dont l'insertion avait naturellement été refusée, 108 lignes ; 2° des *Notas á varias cláusulas del artículo intitulado* CRÍTICA *en el número 141 de la Crónica C. y L.*, 201 lignes ; 3° *Herir*

1. CADIZ. CON LICENCIA : EN LA IMPRENTA GADITANA DE DON ESTEBAN PICARDO, CALLE DE LA CARNE. AÑO DE 1818.

Le type d'imprimerie de la *Carta* du 20 juillet 1818, qui occupe les pages 1-3, est moins compact que celui des cinq pages suivantes, constituées par les *Notas* (p. 4-8) et *Herir por los propios filos* (32 dernières lignes de la page 8). Notre exemplaire de ce pamphlet porte également l'identification : *Cavaleri*, de la main de Böhl.

por los propios filos, aunque con un tantico mas de hidalguía, commencement d'une critique de *Nino* qui sera continuée dans le *I. P.* et à laquelle, pour ce motif, nous ne nous arrêterons pas. Nous avons, d'autre part, suffisamment caractérisé le numéro 1. Seul le numéro 2 mérite donc encore quelques mots. C'est une réfutation de la *crítica* de Mora conçue en des termes dénués de courtoisie et où les épithètes : *grosero, indecente, etc.* émaillent parfois des périodes d'allure toujours rogue et de pensée constamment maussade, comme on en jugera par ce seul spécimen, pris au commencement du morceau et d'allure assez modérée : « *La crítica ha degenerado en Cádiz en una lucha en que tienen mas parte las pasiones que el amor á la verdad.* ¡ Raro fenómeno, por vida vuestra, señor Cronista ! fenómeno no visto fuera de Cádiz. Empero, veamos si tal novedad ha ocurrido efectivamente en este pueblo. *Empezó la nueva estrategia.* Vuélvase á leer la nota anterior y empiezen las carcajadas á expensas de la estupenda erudicion del Cronista en debates polémicos. *El editor de la Crónica no hubiera hablado de aquella « triste » produccion (es á saber, la crítica de Eliezer y Neftalí).* Hágala él mas alegre. ¡ Oh, pobre lengua castellana ! qué dias tan tristes has alcanzado con el Cronista ! Dos disertaciones ha publicado este fecundísimo sabio para probar que *la crítica de Eliezer y Neftalí* es una mala cosa. En la primera estampó que *estaba impresa ;* y no dijo mas. En la segunda hace saber que no la tragedia, sino la crítica, *es triste ;* y el pesar le embargó la voz. Pues no es esto lo mas donoso ; que si buena es la verbena, mas linda es la yerba-buena. Nuestro afluentísimo orador se gloria de haber incluido en la primera diatriba *la defensa de las mugeres.* El lacedemónio mas escaso de razones fué un cansadísimo palabrero, puesto en comparacion con el Cronista. Hágase, empero, esta distincion : es *lacónico* para analizar, y *asiático* para verter calumnias é improperios. *En la crítica de la tragedia hay una frase en que se echa en cara á todo el « bello sexo » su propension á envenenar.* Véase en la carta antecedente la inteligencia de esta frase [1], y tórnome á ser culpable con mi sexo, diciendo que es requiebro frances atribuir á él antonomásticamente la belleza. *Todos los hombres sensatos miran con el debido respeto al sexo que « nos dá madres ».* El Cronista está sin duda naciendo todavía : á la razon y urbanidad, lo dificulto. Para él lo mismo es el tiempo pasado, que el presente... etc., etc. »

« *Mi mote,* » avait déclaré Cavaleri à Mora, « *para con usted y sus allegados es aquellos versos del gran Calderón,* » et ces vers, qui servaient d'épigraphe à son pamphlet, voulaient dire que l'assaut contre la *Crónica* allait reprendre de plus belle. Quinze jours s'étaient à peine écoulés depuis la publication des *Tres producciones plebeyas*, que

1. Nous l'avons précédemment expliquée.

paraissait un *folleto* de cent douze pages et une f. n. f. [1], de format pet. in-8° esp., portant ce titre:

PASATIEMPO CRÍTICO

EN QUE SE VENTILAN

LOS MÉRITOS DE CALDERON

Y EL TALENTO DE SU DETRACTOR
EN LA CRÓNICA CIENTÍFICA Y LITERARIA DE
MADRID

POR EL AUTOR

DE LAS NOTICIAS LITERARIAS DEL

DIARIO DE CÁDIZ.



CON LICENCIA:
CÁDIZ: EN LA IMPRENTA DE CARREÑO, CALLE
ANCHA.

Se vende á cuatro reales.

Au verso de la feuille du titre, imprimé sur même papier de Hollande que la brochure, on lisait ces trois vers d'Horace:

NIL INTENTATUM NOSTRI LIQUERE POETAE
NEC NIMIUM MERUERE DECUS, VESTIGIA GRAECA
AUSI DESERERE & CELEBRARE DOMESTICA FACTA.

La page suivante, foliée 3, était occupée par ce sonnet symbolique de Virués, que suivait une citation empruntée à Silius Italicus

1. Au verso de cette feuille ont été imprimés les errata.

à cause, sans doute, du détestable jeu de mots qu'elle permettait à Böhl :

Digo que las paredes han oidos;
no estamos bien aquí: por vuestra vida
que en parte nos pongamos escondida
para leer estos versos escogidos.

No es negocio de burla; si sentidos
somos con esta dama, es nuestra vida
(cual ella lo es) del vulgo perseguida
sin poder ser de nadie socorridos.

Y anda el vulgo muy cuerdo y sabio y justo
en perseguir, señor, de esta manera
la Poesía y su divino gusto:

Pues no es cual él, infame lisongera
pues no es cual él, amiga de lo injusto
pues no es cual él, para los buenos fiera.

Pelle Moras =
Mora saepe malorum dat causas.

La page 4 comprenait l'Introduction, ainsi conçue:

INTRODUCCION

Los siguientes papeles yacian arrumbados en la carpeta de su Autor, pues hallándose en directa oposicion con el espíritu de estrangería que prodomina en el dia en la literatura Española, no fueron admitidos en ningun periódico, y no había medios para costear su impresion por separado. Algunos amantes de su pais (*), viendo que el principal propagador del despotismo literario de los Franceses (el editor de la Cronica de Madrid, alias Martilo *(sic)* Gaditano) seguía impunemente zahiriendo á *Calderon*, al teatro antiguo Español, y á los Alemanes que le hacen justicia, han resuelto costear la impresion del presente cuaderno, juzgándolo útil y aun necesario para que el Público venga en conocimiento de los resortes que mueven esta contienda, de la pericia del crítico de Madrid y de la conexion que exìste entre el amor á la literatura nacional, y el verdadero patriotismo.

Les pages 5-6 étaient consacrées au *Contenido*, énoncé du double titre — le premier, exprimant le sens général de chaque article, n'a

**. Los Sres. D. L. de G., D. S. de | T., D. T. O., D. F. F. de B., D. I. R. | y D. J. R. (note de Böhl.)*

pas été répété dans le corps du livre, le second abrège les désignations mises en tête de chacun des 12 numéros qui constituent les 92 premières pages — des « papeles » qui eussent paru dans des journaux ou périodiques espagnols, n'eût été le refus d'insertion que nous savons déjà. De ces 12 numéros, nous connaissons les 7 premiers suffisamment pour avoir le droit de passer outre. Le numéro VIII (p. 52-65) porte ce titre effroyable :

> SETENTA FALTAS COMETIDAS
> contra la pureza de la diccion castellana, en la traduccion de la tragedia intitulada NINO II. Sácalas á luz el Aleman que ha escandalizado la *gente de dos dedos de frente* con sus alabanzas de *Calderon*, para que esta misma gente se edifique ahora con la exquisita parla y delicado estilo de la persona que dijo (ó permitió que se dijese) en el número 119 de la Crónica, que el estilo de Calderon era : *el non plus ultra del mas churrigueresco culteranismo, y que en esta especie de estilo no podia haber diccion correcta, ni siquiera tolerable.* Al mismo tiempo se formará concepto del *mas allá de las ridiculas gerundiadas* de *Calderon*, las que *merecen conocer los Españoles* con algunas notas de otra mano.
> *Tú lo quisiste, tú te lo tén.*

Ces « *notas de otra mano* » émanaient indubitablement de Cavaleri, comme en témoigne ce passage de la page 53 : « Hablando de este nuevo substantivo *moriano* [*le mot : « descendienta », p. 7 de « Nino II »*] en casa de *la Española templada á lo antiguo,* esta señora, *etc.* » Dª Francisca a, d'ailleurs, insisté également (*A. II. P.*, p. 65) pour dégager la responsabilité de son mari — effort bien inutile — à propos d'une assertion contenue dans ces notes, et que Mora avait, dans *Los mismos...,* attribuée à Böhl. Mais il importe qu'avant de passer aux critiques de *Nino II* nous consacrions quelques remarques à cette œuvre, de laquelle M. Amunátegui — qui s'est borné à consulter, sans l'avouer, la notice erronée du *Larousse* — ne dit rien qui vaille, prétendant même que la version de Mora fut jouée pour la première fois le 18 juillet 1818[1]. *Ninus II,* que son auteur, ce Charles Brifaut dont la médiocrité favorisa la fortune académique, a qualifiée de « point culminant de ma vie »[2], avait, nous avoue-t-il lui-même, « traîné dix ans et plus dans les coulisses » avant d'être représenté à la

1. *Op. cit.*, page 21.
2. *Récits d'un vieux parrain, etc.*, page 294. Le passage cité plus bas se trouve *ibid.*, page 295 et *note 1.*

Comédie Française, ce qui permet d'en placer la composition aux environs de 1803. A. Bignan, admirateur de Brifaut, nous apprend, d'autre part, dans la notice sur son ami insérée au commencement du tome I de l'édition précitée des *Œuvres* en 1856, que la tragédie s'était appelée originairement *Don Sanche,* mais que l'auteur, ayant été contraint « par la censure » à la rebaptiser *Ninus II*, avait déserté Madrid pour Ecbatane, la Castille pour la Médie et troqué — sans autre modification que celle des noms des personnages — « le manteau espagnol contre le costume asiatique » (p. xv). Celui-ci a tu, dans ses *Récits,* ces curieuses particularités, qui nous expliquent l'absence si complète de « couleur locale » dans une pièce à qui l'Espagne fut d'abord interdite par raisons politiques et qui, à la ruine du despote dont elle avait inquiété les ambitions, devait reconquérir son pays d'origine pour y jouer indirectement un rôle dans la guerre entre classiques et romantiques. Brifaut eut-il connaissance des avatars castillans de son *Ninus?* Il s'est borné à relater que la première, qui eut lieu le 19 août 1813, fut pour lui un triomphe, mais qu'une maladie de son principal acteur, Baptiste aîné, en interrompit brusquement la continuation, jusqu'à ce que Napoléon, retour de Leipzig — cela nous mène à la fin d'octobre 1813 — eût manifesté la volonté de voir lui-même cette œuvre séditieuse, qu'elle fut jouée, en effet, devant lui « à Saint-Cloud, peut-être aux Tuileries », et que la conséquence du caprice impérial fut « l'interdit qui tomba sur mon ouvrage le lendemain de cette représentation ». La mainlevée de l'excommunication ne se fit, toutefois, point trop attendre, au prix, il est vrai, de nouvelles mutilations, réparées « autant que je l'ai pu » dans l'édition de 1814, à la chute de Bonaparte[1]. « Une action artistement conduite, déclare Bignan, de beaux élans d'amour maternel, des situations un peu factices, mais pathétiques, un style presque toujours noble et brillant, le firent saluer comme un second *Œdipe* annonçant un second Voltaire. » Ce sont là paradoxes d'apologiste et la postérité a jugé autrement de l'œuvre préférée d'un héros de salon qui, s'il succéda en 1826 à Henri d'Aguesseau à l'Académie, dut, comme tant d'autres porteurs de l'habit vert, cette aubaine aux duchesses protectrices et à des succès autres que littéraires. En vérité, si une allusion à Voltaire était permise à propos de Brifaut, c'est du Voltaire d'*Alzire* et de *Sémiramis* qu'il faudrait parler, non de celui d'*Œdipe.* On se souviendra peut-être des timides sous-entendus de Sainte-Beuve à l'article : *Réception de M. Jules Sandeau,* dans la *Revue Européenne* du

1. Cette édition de 1814, VIII et 94 pages in-8°, a été reproduite sans changements en 1815, puis au tome IV des *Œuvres,* pages 1-83. Elle est précédée d'une onctueuse dédicace au patron de Brifaut, le marquis de Marialva, ambassadeur de Portugal à Paris, et d'un *Avis préliminaire* attribuant, en termes prudents, la perte de la couleur locale originelle à la politique.

1er juin 1859 — article réimprimé en 1862 au tome XV des *Causeries du Lundi*, pages 322-326 — mais le mieux est encore de consulter l'année 1813 du *Journal de l'Empire*. On y constatera que Geoffroy, cet héritier spirituel de Fréron qui devait mourir l'année suivante, avait déjà parfaitement caractérisé *Ninus II*, fruit sec — avec les *Templiers, Ornasis, Hector, Artaxerce, etc.* — de l'arbre rabougri de la « tragédie impériale »[1].

Mora, en choisissant *Ninus II* comme modèle accompli du drame néo-classique français, avait obéi à une suggestion d'Isidoro Máiquez, le célèbre acteur mort en 1826. Du moins le déclare-t-il expressément dans le court *Avertissement* intitulé *El traductor* qui précède le texte imprimé de sa version. Jusqu'à quel point ce conseil du Talma espagnol était original, c'est là question délicate à laquelle il semble difficile de répondre avec précision, vu que Cristóbal Beña — défunt quand parut *Nino II* — avait devancé Mora dans cette tâche. Il faut même admettre que des accusations de plagiat avaient été formulées à ce propos, puisque la *Crónica* du 10 février 1818 (n° 91) a pris soin de revendiquer l'entière indépendance de l'œuvre de son fondateur et a déclaré qu'elle était « enteramente del que pondrá su nombre en la portada ». C'est le mardi 28 avril (n° 113) qu'elle a annoncé que la pièce serait jouée au *Príncipe* par Máiquez, mais la première eut lieu plus d'un mois plus tard, le 4 juin, comme on le constatera en consultant le *Diario de Madrid* de ce jour, où est contenue une légère erreur, qu'a rectifiée la *Crónica* du lendemain (n° 124)[2]. A la même

1. *Journal de l'Empire* du jeudi 22 avril 1813. « L'intrigue produit beaucoup moins d'intérêt que d'ennui, et tout ce qui s'y passe est si dénué de raison, qu'aucun spectateur sensé ne peut s'attacher à des chimères qu'il ne peut croire. » Et le créateur de la critique théâtrale moderne en appelait au

Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi

d'Horace, qualifiant d' « excessifs » les transports du public prévenu. Lors de la troisième représentation, en décembre 1813, il note dans le *J. de l'E.* du 12 décembre que, cette fois, les applaudissements ont été « modérés », bien que la salle fût encore remplie. Le 14 décembre, il fait délicatement la leçon à Brifaut, qui ne « rencontre que des fleurs à l'entrée d'une carrière où souvent croissent les épines. » Le 25, il observe railleusement que « *Ninus* va toujours assez bien; on en parle assez mal ». Le 28, il constate chez les spectateurs « assez d'ennui, mais d'un ennui noble, causé par de grands mots, pour lesquels la génération actuelle des spectateurs a beaucoup de respect ».

2. Cette erreur consistait à prétendre que *Nino II* serait en vente à Madrid à la librairie González. Il se vendait chez Orea (en face *San Luís*), Pérez *(Carretas)*, Amposta *(Príncipe)*, au *puesto* de Cuesta (sur les *gradas* de *San Felipe el Real*) et à Cadix, chez Hortal y Cia. C'est un in-8° de VIII et 86 pages, dédié au *corregidor* de Madrid, J. M. de Arjona, qui, poète lui-même, était alors protecteur des théâtres du royaume. La distribution des rôles était la suivante : *Nino II: Máiquez; Focles : Caprara; Fares: Arecilla; Ramniso: Silvostri; Táxide : Casanova; Aribases : Lopes; Tusbal : Prieto; Elcira : Sra. Torre; Zorame : Sra. Gonzales,* sans parler des comparses *(magos, gefes, guardias y acompañamiento)*. Il ne sera pas superflu d'ajouter que *Nino II* fut joué une seule fois à Cadix, «sin que se notara señal alguna de improbacion,» a reconnu, non sans dépit, Böhl (*A. H. P.*, p. 79).

date aussi était mis en vente à Madrid *Nino II* | *Tragedia* | *escrita en francés por Mr. Brifaut,* | *traducida al castellano por Don José Joaquin de Mora,* | *y representada en el Teatro del Príncipe* | *en la noche del 4 de Junio de 1818.* | *Madrid.* | *Imprenta de Repullés.* | *Plazuela del Angel.* La donnée de la fable est, en peu de mots, la suivante. Ninus a fait empoisonner son frère Tamire, roi d'Assyrie, dont il ambitionne le trône et l'épouse, Elcire, et a livré aux flammes le palais de sa victime, afin de mieux effacer les traces de sa scélératesse. Mais s'il usurpe le trône, il est impuissant à séduire la veuve de Tamire, que le vulgaire — qui la prend pour la vraie coupable — imagine avoir succombé dans l'incendie, alors qu'elle a pu s'échapper et se retirer dans la solitude. Dix ans, cependant, s'écoulent, et le misérable souverain est tourmenté de remords comme au lendemain de son forfait. C'est pour étouffer ces reproches de conscience qu'il a fait élever comme un fils l'orphelin Zorame, né de Tamire et d'Elcire. Et voici que la malheureuse mère, incapable de résister plus longtemps au désir de son amour, se décide à abandonner sa cachette pour revoir le fruit de ses entrailles. Zorame, partageant l'erreur du vulgaire, se refusera à la reconnaître. Elle va être exécutée, ayant, de nouveau, repoussé les avances de Ninus, qui seules la sauveraient, lorsque ce dernier éclate soudain en aveux et se suicide. — La version de Mora, en vers de romance hendécasyllabes, a, de cette truculente fable délayée, dans le texte de 1814, en cinq actes passés à la convenance française selon la recette de l'époque, fait un drame tout à fait *atildado,* non seulement en modifiant maintes expressions originales, mais en remaniant les situations et même des scènes entières, sans toutefois s'émanciper du joug de la pensée française, car le gallicisme de mots et de phrase dépare trop souvent ce médiocre *rifacimento* d'une œuvre médiocre. Les soixante-dix fautes — dont plusieurs sont de purs solécismes — relevées au numéro VIII du *I. P,* n'étaient, malheureusement pour l'orgueil du fondateur de la *Crónica,* que trop réelles et déjà Cavaleri avait, parodiant les termes de ce journal à la note sur *Eliezer y Neftalí,* écrit dans son pamphlet : « Se ha representado en Madrid una tragedia intitulada *Nino II,* escrita en francés por Mr. Brifaut, y traducida al castellano por Don José Joaquin de Mora. Saben muy bien lo que es la tal tragedia cuantos la han leido teniendo alguna tintura del arte dramática. Del lenguage, estilo y poesía de la traduccion se podrá juzgar por los siguientes trozos, que copiamos al pie de la letra... » Il citait quatre passages extrêmement caractéristiques, les commentait sans ménagements, et concluait ironiquement : « *Sin embargo, esta traduccion está impresa.* » Dans le *I. P.,* la *nota final* (p. 64-65) était ainsi conçue : « Si yo fuera á notar todas las impropiedades, pleonasmos y ripios que afean horrorosamente la traduccion de Nino II, no acabaría nunca esta tarea, consagrada á vindicar la buena memoria del gran

Calderon, osadamente despreciada por un aprendiz de coplas. En general, anuncio que daré un buen hallazgo al que presente un solo verso de la tragedia (exceptuando los dos que copiaré) que de una manera ó de otra no sea malo. Los dos versos exceptuados, usando con ellos de bastante indulgencia, son el primero y el tercero de estos tres :

Las esperanzas públicas recrean ....
Pasé con él la edad en que recrean
Al candor fugitivas esperanzas.

Sin embargo, esta traduccion está impresa : sin embargo, el traductor continúa asalariado con cien doblones anuales para que aumente el tesoro de la lengua Castellana [1] : sin embargo, el mismo escritor sigue dando lecciones de literatura en las variedades de la Crónica de Madrid. *Spectatum admissi, risum teneatis, amici?* » — Ces menaces n'étaient pas vaines et Böhl est revenu deux fois encore au malheureux *Nino II :* la première pour conduire à la centaine la liste des bévues de langage du traducteur (*Otras treinta faltas de diccion que se hallaron en un segundo repaso de la traduccion de Nino II, A. II. P.,* p. 50-55, signé *X.* [2] ; *Baturrillo á modo de Crónica para llenar el pliego, ibid.,* p. 77-79).

La suite du *I. P.*, extrêmement offensante et agressive — sauf le numéro XII, et, en partie, le numéro XI — est surtout dirigée contre les numéros 134 et 135 de la *Crónica.* Le numéro IX, intitulé : *La verdad sin máscara* (p. 65-73), s'autorise de *Phèdre,* comme nous

1. Déjà Cavaleri disait, dans *Tres prod. pleb.*, page 5 : « En pago de mi enseñanza no quiero que me endose [*Mora*] los cien doblones anuales que le valen sus trágicas traducciones, sino que prevenga al segundo soldado auxiliar, y gaditano como el primero, que cuenta en sus reales, á su amigote el hombrecillo A. A. G., *etc., etc.* ».

2. Cet article fut composé pour mieux humilier Mora, qui, dans *Los mismos...*, (p. 51, dialogue entre l'« aspirante Bolonio » et lui-même), avouait railleusement, pour ridiculiser l'assertion de son interlocuteur : qu'il ne pouvait « tragar la crítica de *Nino* », qu'il avait commis *71* « *garrapatones* », — c'est-à-dire « *gazapatones* ». Dès le numéro 152 de la *Crónica,* il avait écrit, profitant d'une étourderie de Böhl qui prétendait (*I. P.*, p. 63) avoir trouvé page 52 de *Nino II* une faute qui ne s'y rencontre pas : « Se ha publicado en Cádiz una crítica de la traduccion de Nino II. Júzguese de ella por el fragmento siguiente : « *Página 52 :* LAS CARICIALES MATERIALES DE UN SENO, *es imagen impropia, violenta, y aun poco delicada.* » Atónito el lector al ver una calificacion tan suave de una falta de esta especie, abre la tragedia y lee :

De tu seno
Va á gozar las caricias maternales.

Para ser buen crítico, decía Mureto, es menester ser hombre de bien, y el hombre de bien no miente ». Outre que cet appel à Marc-Antoine Muret n'était pas heureux, vu le caractère équivoque du célèbre érudit limousin, Mora exploitait trop habilement *une* seule faiblesse de son adversaire — qui répondit (*II. P.*, p. 52) qu'il s'agissait d'une faute d'impression et que « la crítica no recae sobre el adjetivo, sino sobre la expresion *caricias de un seno*, que sin duda alguna merecia la calificacion expresada » — pour escamoter les 69 *autres* critiques, toutes très objectives et exactes.

l'avons déjà noté, et le passage du fabuliste latin ne saurait être appliqué avec plus de justesse à des pages démontrant si manifestement que l'esprit de leur signataire avait dépassé « quem proposuit terminum.[1] » « Los franceses, » écrit-il page 67, « á quienes nadie negará un tacto muy fino, conocen que los alemanes están minando el trono de su despotismo literario, y que tienen muy adelantado el restablecimiento de la república poética, en donde vivirán en paz y concordia los grandes poetas de todas las edades y naciones. No se pueden oponer razones á una pretension tan sencilla y justa, ni tampoco han dado ningunas los exclusivos que se llaman clásicos, como se echa de ver en los papeles de la *Crónica* sobre la materia, que todos se vuelven vagas declamaciones, alegatos falsos, injurias y mofas. No tienen, pues, otras armas para divertir la ruina que les amenaza, sino la mentira y el ridículo, con lo que se fragua fácilemente cualquier truhanería, y ande la rueda. En estas gracias abundan aquellas gazetas francesas que se escriben para el vulgo literario, y que el editor de la *Crónica,* con poco respeto al público español, traduce fielmente en sus *variedades,* para dar un mal rato á algunos individuos que debiera mas bien contemplar ». — Le numéro X, dont nous avons plus haut cité un passage, signé *C....a : Al autor de las noticias literarias originales*, *insertas en el Diario mercantil de Cádiz* (p. 74-79), soutient la même thèse, ou, plutôt, contient les mêmes attaques que le précédent, ayant pour but de démontrer la honte que l'on devrait éprouver en Espagne à constater « que así algunos botarates se vengan á divertir con la buena fé española ». — Le numéro XI : *Discurso que se supone pronunciado en una junta de traductores ilustrados, por su presidente,* signé : *Dixi* (p. 80-88), est-il de Böhl? Il nous est impossible de résoudre documentairement ce point, quoique la signature ne signifie, en vérité, pas grand'chose. Cette *reprobación de la galomanía*, d'une concision élégante en son étroitesse doctrinale, devrait figurer, avec les nécessaires réserves, dans toute anthologie de prose castillane du XIXe siècle antérieurement aux classiques fantaisies analogues d'un Mesonero Romanos ou d'un Larra. Nous n'en reproduirons que ce court passage, particulièrement pittoresque :

« En vano traducimos, elogiamos y proponemos exemplos de la ilustracion transpirenaica : en vano nos burlamos de nuestros ridículos usos, costumbres y literatura. Nada se enmienda. Entro en las cocinas y veo ollas de aspecto adusto que defienden la entrada á las relumbrantes caserolas de cobre; el rancio aceite sigue usurpando el lugar debido á la delicada manteca : los

1. Mora y est traité de « nulidad absoluta » (p. 69), de « charlatan ignorante » (p. 71). De nouveau, Böhl met en jeu la politique et va jusqu'à recourir à l'argument de ses compatriotes — il s'agit, cette fois, des Allemands — accueillant, lors des guerres napoléoniennes, « como á hermanos queridos á la division española que permaneció algun tiempo en sus confines » (p. 70). Il oublie sa lettre du 5 mai 1811 à Julius touchant les « Barbares italiens » hébergés à Görslow.

ajos y cebollas se enristran contra las yerbas finas. Paséome por las calles; y me encuentro estas incultas españolas que, menospreciando las gentiles escofietas y primorosos trajes, porfian en andar en pelo y enlutarse con sus tristes basquiñas. Si en las ciudades hemos logrado substituir las elegantes levitas y sombreros de copa alta á las descomunales capas y ridículas monteras, en las aldeas permanecen las gentes apegadas á su paño burdo, protestando bárbaramente que en verano les quita el sol y en invierno el frio. Peor sucede en las diversiones. Por mas que nuestros mas ilustres escritores hayan simpatizado con los cornudos animales que se sacan á palestra, por mas que los sabios economistas hayan llorado el desconsuelo de las vacas, amenazadas de un cruel celibato, por mas que los epicúreos hayan deplorado la falta de becerros, las corridas de toros siguen atrayendo concursos numerosos. ¡Ay! hasta alguno de nosotros, arrebatado del impulso general, ha autorizado, vergonzosamente, con su presencia tan feroz espectáculo... »

Le numéro XII : *Del espíritu y último fin de la Poesía, según los alemanes* (p. 89-92), tire, sous le prétexte d'une analyse des tendances dernières de la poésie, la moralité des « paradoxes germaniques » et eût dû former, en un quatorzième article, la conclusion des *Noticias lit. or.* du *Diario*. Une phrase surtout, dans cette apologie nouvelle des *Vorlesungen* de Schlegel, est à relever, par laquelle Böhl s'imagine expliquer l'enthousiasme et cette sorte d'ivresse psychique que produit en nous la jouissance des chefs-d'œuvre de l'art. « No son, » dit-il page 90, « los efectos triviales de la imitacion, ilusion ó verosimilitud : son las indicaciones que traen envueltas de nuestro origen divino, los recuerdos de una felicidad perdida, y las esperanzas de recobrarla. » Jamais Böhl ne s'était encore exprimé aussi nettement et cette profession de foi laconique, qu'il n'a d'ailleurs pas renouvelée au cours de la querelle, corrobore merveilleusement l'interprétation que nous avons fournie de ses fins secrètes dans la note à la page 47. Car, s'il a enveloppé sa pensée dans une sorte de platonisme innocent, sa conviction profonde et concrète est bien celle qu'a exposée Schelling dans les *Vorlesungen über Philosophie der Kunst*[1] : à savoir — mais avant le philosophe de l'idéalisme objectif, auquel, d'ailleurs, A. W. Schlegel avait envoyé le manuscrit de ses conférences berlinoises, Schleiermacher n'avait-il pas prêché semblable doctrine ? — que la religion et l'art doivent rester unis en une indissoluble union. C'est en admettant ce critère, le plus sophistique qui soit, que l'on s'explique l'exclusivisme intolérant des enthousiasmes caldéroniens de Böhl ; que l'on conçoit qu'il ait pu écrire, le 19 octobre 1817, à Julius : « Calderons Autos stehen in meiner Ansicht noch höher als seine Comedˢ... » ; que l'on serait tenté d'excuser, même, sa définition de la « vraie » poésie : « el prototipo de un mundo del todo espiritual, y en

1. Au tome V des *Sämmtl. Werke* dans l'édition de Stuttgart et Augsburg (1856-1861) en 14 volumes in-8°.

su aplicacion á las ideas religiosas el mas digno recreo de un alma inmortal y el estímulo mas poderoso á la devocion. » Mais, en choisissant le théâtre de Calderón comme illustration castillane de cette conception esthétique, Böhl ne s'apercevait pas qu'il en mettait à nu l'imposant mensonge, et il est infiniment regrettable que Mora, qui avait si bien commencé en 1814, n'ait pas, par une analyse objective approfondie de ce théâtre, démontré, répétons-le, victorieusement le bien-fondé de sa cause. Cela eût mieux valu, à coup sûr, que d'en ruiner les fondements par une méthode de polémique indigne d'un esprit sérieux et nous eussions probablement eu à enregistrer des résultats tout autres, si, au lieu de s'abaisser à de scurriles plaisanteries, le fondateur de la *Crónica* eût devancé Grillparzer dans la mise en évidence d'une vérité que seuls aujourd'hui des critiques asservis, ouvertement ou en secret, à quelque confessionalisme pourraient se refuser d'admettre: celle de la foncière immoralité humaine de la dramaturgie — prise en bloc — de Calderón[1].

Ce numéro XII était destiné à clôre le *Pasatiempo*, dont la page 93 portait, au recto, l'épilogue — un sonnet bien connu de B. L. de Argensola :

El hombre fué de dos principios hecho,

qui exalte la nature morale de l'homme, — lorsqu'arriva à Cadix la *Crónica* du 21 juillet, bientôt suivie de la seconde lettre de Galiano au numéro 141. Böhl fit, pour leur répondre, composer un *Apéndice* de 19 pages (p. 94-112), qui serait de trois auteurs différents, si, outre la lettre de *C... a* et trois articles que le manque de signatures

1. Grillparzer : *Stud. zum. span. Th.*, au tome XVII de l'édition Sauer en 20 volumes dans la *Cotta'sche Bibl. der Weltlit.*, page 57. « Ueberhaupt herrscht in allen spanischen Stücken der damaligen Zeit die traurige Ansicht vor, dass das Glänzende der Handlungen und die Stärke der Leidenschaft von allen Ansprüchen der bürgerlichen Moral völlig entschuldigen. » M. A. Farinelli cite, dans *Grillp. u. L. de V.*, cet autre passage, page 260 : « Man hat das Christliche der Gesinnung in ihren Dramen hervorgehoben; nichts verrät grössere Unkenntnis. Christlich! ich möchte es oft gar türkisch nennen! Wären das wirklich vielleicht maurische Anklänge? » *Cf.*, en outre, notre travail sur l'hispanisme de Lessing, pages 337-338. En ce sens — mais seulement en ce sens — l'on peut souscrire à l'opinion de l'auteur du curieux article : *Mr. Florence Maccarthy's Calderon,* au numéro de juillet 1877 de la catholique *Dublin Review,* que Calderón est, comme Shakespeare pour l'Angleterre, « the representative poet of Spain » (p. 95), du moins pour l'Espagne des Habsbourgs. Les fantaisies d'un Patricio de la Escosura — polygraphe mort en 1878 — dans l'article, enfoui au tome VI (1869) de la *Rev. de Esp.*, pages 161-210 : *Cald. considerado como moralista dramático,* et qui développe les théories émises en 1868 — M. H. Breymann, qui s'est sans doute documenté dans *Le Théâtre Espagnol* de MM. Morel-Fatio et Rouanet, parle, page 52, d'une première édition de 1862 — dans l'*Introduction* du *Teatro escog. de D. P. C. de la B.* qui constitue les tomes VII et VIII de la *Bibl. selecta de aut. clás. esp.* académique, ces fantaisies, disons-nous, plairont néanmoins, et pour la raison indiquée ci-dessus, à certains hispanologues — tel, pour citer un mort, l'auteur de la critique de l'édition du *Mágico Prodigioso* de M. Morel-Fatio dans *The Athenaeum* du 14 juillet 1877, page 39, qui admet que Calderón a « fixé le drame espagnol dans une forme originale et distincte », mais se garde de juger, comme il

permet de lui imputer, les trois numéros munis des mentions : *uno de ellos*, *P.*, *un cualquiera* émanent, de son propre aveu, d'une seule et même plume [1]. Le numéro 1, anonyme (p. 94-97), est une parodie de l'*Abjuración* dictée à Mora par Galiano, selon le procédé de répétition ironique dont nous avons suffisamment caractérisé la manière. Il se termine par une inutile, mais habile défense de Cadix, dont la cause, identifiée avec celle du consul hanséatique, est perfidement introduite dans le débat, à la suite de l'allusion de la *Crónica* au « formidable escuadrón » de ses littérateurs, à ses lettres de change, ainsi qu'à la façade « churrigueresque » de son hospice. Les deux numéros suivants (*Felicitacion al Sr. A. A. G.*, p. 98-99, signé : *Uno de ellos ; Al diarista de Cádiz sobre el nº 137 de la Crónica*, p. 99-101, signé *P.*) traitent de la même matière, non sans esprit, et poussent la condescendance jusqu'à présenter Galiano comme un « joven conocido por su saber y raro entendimiento » (p. 100). L'argument de l'affront infligé à Cadix par l'allusion à ses « *lettres* » devait, en vérité, faire le jeu de Böhl, puisque nous voyons *C... a* le reprendre (*A. II. P.*, p. 39, *note* 4), puis Zulueta — dans son second pamphlet (p. 2, *note* 1 [2]). Mais, malgré l'ode de Lista à la « juventud estudiosa » du Collège de San Felipe, en dépit du fait de la naissance de Cadalso à Cadix — naissance que personne ne songea alors à citer, moins, croyons-nous, en vertu de l'origine basque de ce romantique avant la lettre, que parce que ce détail généalogique ne fut établi qu'un peu plus tard, cette même année 1818 [3] — nonobstant l'indi-

eût convenu, l'œuvre caldéronienne. Il serait instructif de rechercher les variations manifestées en France dans l'appréciation de Calderón depuis 1840, époque où, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet, l'académicien L. de Viel-Castel, dans l'un de ses articles de vulgarisation sur la littérature castillane, évoquait, à propos du drame religieux, page 347, la « méditative et paisible Allemagne », qui « se plaît à exalter la sublimité PARFOIS IMAGINAIRE » de telles productions.

1. *A. II. P.*, p. 27 : « El autor de las tres cartas del apéndice, firmadas : *uno de ellos*, *P.* y *Un cualquiera*, tambien es gran partidario de los clásicos. Las cartas se escribieron de repente, por via de juguete. Son tres cohetes á que el autor no ha dado la mas leve importancia... »

2. « Cuando se publicó la carta del Sr. A. A. G. nadie, sino el Aleman, habia escrito una palabra sobre la materia. No obstante, aquel Sr. creyó oportuno burlarse de la ilustracion gaditana, representando á los *amantes de las letras* (de cambio) atumultuados para escribir contra el cronista ¡ Qué gracia ! Sus amigos mismos se lo han reprehendido, como se trasluce del final de su última carta [*la lettre à Mora dans* « *Los mismos...* »]. La incomodidad que semejante burla me causó, escuse la indiscrecion de algunas palabras que se me escaparon, escribiendo de pronto entre risa y rabia. ¡ O laboriosos (no hablo á los *Piris*), ó útiles y honrados negociantes, á quienes desnuda el insurgente, á quienes la patria recurre en sus cuitas, que tan agenos estais de tales contiendas : veos retratados como pedantes ! No bastaba el escarnio que os hicieron hasta ahora los que....., etc. »

3. Par Navarrete dans la notice biographique sur Cadalso en tête de l'édition de 1818 (Madrid, Repullés) de ses *Œuvres* posthumes complètes, édition en trois tomes in-8° et plus volumineuse que la précédente, de 1803, *ibid.* — *Cf.*, à ce propos, l'article de la *Crónica* du vendredi 18 décembre 1818 (n° 180). Il y est dit que « hasta ahora » personne ne connaissait le fait à Cadix.

gnation des commerçants gaditains, la gloire de la cité ne rivalisait guère avec celle d'une Florence, et Galiano, en rappelant une vérité aussi banale à ses concitoyens, n'avait même pas le mérite d'être original dans sa boutade, si, dès 1811, Gallardo l'avait commise, dans le pamphlet, d'une écriture si drôlement archaïsante : *Apología de los palos | dados | al Excmo. Sr. D. Lorenzo Calvo | por el Teniente-Coronel D. Joaquin de Osma. | Publícala en obsequio de las Armas y las Letras | el licenciado Palomeque, | Pretendiente de Varas, y soldado Voluntario | (porque Dios quiere), etc.* (*s. l.* [Cádiz], Quintana, 1811)[1]. C'est bien, en réalité, comme un effet de réminiscence que produit le *chiste* du numéro 137 de la *Crónica,* si on le compare à ce passage de Gallardo, mis, au verso de la feuille de garde, dans la bouche de l'imprimeur : — « Al público satisfagan los autores; que el impresor no debe satisfacer sino al autor que le paga : en cuyo caso debo yo decir que Cádiz es un pueblo donde siempre ha habido mas letras de cambio que de imprenta, y así no es maravilla que no se pueda imprimir bien y pronto quanto discurren y sueñan el enxambre de escritores que ha engendrado el decreto de la libertad de imprenta..... »

Mais Böhl — nous le savons assez — n'était pas des plus scrupuleux dans le choix des moyens qu'il croyait aptes à gagner à sa cause l'apathie espagnole, toujours défiante à l'endroit de l' « extranjero », mais toujours favorable dès qu'est invoqué le préjugé national. Écoutons-le, gonflant la voix, qui s'écrie : « En cuanto á Cádiz, siempre grande y magnánima, nadie estrañará que habiendo sido el último baluarte de la independencia civil de los españoles, lo sea tambien de su literatura, y añada este nuevo timbre á sus blasones. Y por lo que respecta al formidable escuadron de sus literatos, podrá asegurarse, sin jactancia, que el menor de ellos tendria á mengua poner su nombre al frente de la traduccion de *Nino II.;* y mucho menos hubiera contestado con supuestos falaces, con frias personalidades, y argumentos anti-literarios, como lo han hecho los ayudantes del editor de la Crónica en sus artículos remitidos » (p. 97). Cela, après les *Tres producciones* de Cavaleri ! S'il était besoin, au surplus, d'une preuve nouvelle de l'aveugle partialité de ce champion du passé, nous n'en saurions alléguer d'autre que celle qui nous est offerte au

1. Nous avons lu ce pamphlet dans l'exemplaire conservé à la Bibliothèque de l'*Ateneo* de Madrid sous la cote *90 A 6*, dans un recueil intitulé *Miscelánea patriótica.* Pour sa description et les circonstances de sa publication, *cf.* quelques indications dans l'*Ensayo* de M. Dionisio Perez, qui ignore jusqu'au nom de Böhl. — Gallardo a rajeuni, en 1834, le jeu de mots de 1811 dans son libelle — qualifié d' « atroz » par M. Menéndez y Pelayo, *Heter.*, III, 456, *note* — contre Hermosilla, Miñano, Lista et Burgos : *Las letras de cambio ó los mercachifles literarios, etc.* (Madrid, in-8° de 48 pages, qui se dit « *nueva edicion* »).

numéro 4 : *Al autor de las noticias literarias originales* (p. 101-103), sous la signature de *C.....a*. Cette apologie de la syntaxe castillane du *Germano-Gaditano* se clôt, en effet, sur cette petite phrase, qui n'a l'air de rien, mais eût pu envoyer aux *presidios* le futur ministre du cabinet Rivas. « Si los que no escriben el castellano como el Sr. A. A. G. no han de chistar de miedo que les noten *atroces galicismos,* solo tendremos críticos de la letra qne mata, y nada se dirá del espíritu que vivifica. Sin embargo, esta clase de crítica, única, segun parece, que alcanza el Sr. A. A. G (sea dicho sin menoscabo de su talento para *Epitalamios)* no me desagrada, porque siempre procuro aprender..... » Dans ses *Memorias* (I, 420), Galiano glose, sans préciser, ce passage en ces termes : Tambien, como la señora mi contraria, olvidando en la impetuosidad de su enojo que el papel de delatora no convenia á su clase, ni aún á sus principios, hubiese dicho por impreso que yo sólo tendria talento, cuando más, para componer *Epitalamios,* me arrojé á decir tambien en letras de molde que « *por el lado donde me disparaban aquel tiro, si me sentia indefenso, me creía invulnerable; que me gloriaba de lo que se me acusaba ser mi culpa, y que si de ello me venia desgracia, no me cambiaria por mi acusador* ». Por mi fortuna, nadie entendia esto en Madrid ó en Barcelona; nadie se cuidó de averiguarlo, y nadie en los lugares donde se entendia, quiso hacer sobre ello una delacion discreta y clara. » Si ces lignes prouvent que l'auteur avait sous les yeux un exemplaire de *Los mismos*... lorsqu'il rédigea ce passage de l'histoire de sa vie, elles ne fournissent cependant qu'une interprétation partielle de l'attitude observée par lui à la suite de cette dangereuse dénonciation. Il s'est, en effet, exprimé comme il le dit, mais en ajoutant, détail capital, qu'il lui était impossible de répondre à ce qu'il appelle la « tercera carta » de *C..... a,* non, et en ce sens sa citation est exacte, sans lui en reprocher la perfidie, manifeste, ajoute-t-il, aux yeux de tous les « gens de bien ». Ce qu'il n'a pas narré dans le pamphlet de Barcelone, c'est qu'il ne s'agissait rien moins que d'un crime de lèse-majesté, dont il s'était rendu coupable dans l'été de 1816, lors du second mariage de Ferdinand VII avec l'infante de Portugal María Isabel, fille de Jean VI. Ce crime était d'autant plus scabreux qu'il avait été perpétré à Cadix, première cité d'Espagne qu'avait honorée de sa présence la jeune souveraine et où l'enthousiasme dynastique s'était, à cette occasion, emparé même des vieux libéraux constitutionnels. La note scandaleuse de rébellion jetée dans ce concert d'unanimes hommages avait éclaté à l'improviste sous forme d'un court pamphlet en vers, anonyme et d'ailleurs d'une fort belle allure : *Epitalamio*. L'auteur n'en était autre que le coryphée en herbe des *exaltados*. Il a eu soin d'en donner le texte dans ses *Memorias, I,* 404-406, et nous nous

bornerons, pour ce motif, à en reproduire le refrain, assez monté, comme on va voir :

Lazo de maldición una por siempre
En hora infausta y en tardío duelo
De la Iberia al estúpido tirano
Con la esposa que llaman sus deseos;
Prole, cual él, de amor filial desnuda,
Infiel esposa, impíos descendientes,
Venganza den al agraviado pueblo [1].

Si l'on songe qu'à la date où parut cet épithalame — qui, déclare Galiano, produisit une sensation extraordinaire, s'étant mis « á correr mucho más que lo conveniente á mi seguridad » — maints *leaders* des *Cortes Constituyentes* expiaient, tel Martínez de la Rosa au *peñón de la Gomera,* par la détention leurs récents enthousiasmes démocratiques; si l'on se souvient que le poète du *Dos de Mayo*, Gallego, avait été lui-même détenu à la *Cartuja* sévillane, on se convaincra de la gravité de l'acte de Dª Francisca, et l'on nous accordera que Galiano n'émettait nullement un paradoxe, lorsqu'il écrivait que « probándoseme ser yo el autor, corría gravísimo peligro de llevar hasta la pena de muerte ». Böhl a, d'ailleurs, tenté de pallier l'inexcusable trahison de sa femme dans sa réponse à ce dernier, *A. H. P.,* page 28. « Confieso, » dit-il, manifestement embarrassé, « que en razon del amor al sexo femenino, de que Vm. tanto se jacta, hubiera esperado alguna mas cortesia, y que no hubiese Vm. dado mas importancia á un paréntesis de su crítica de la que merece una irritacion momentánea producida por los ultrages de la *Crónica* á la persona que mas estima... » Et Dª Francisca, à son tour, a cru dégager sa responsabilité en formulant cette explication jésuitique, qui prouve simplement qu'elle avait, un peu tard, saisi le manque de noblesse de sa conduite : « No alcanzo por qué el señor A. A. G. *no puede responder* á mi tercera carta; ni barrunto donde ha hallado en ella sombra de *villana intencion.* Nada he dicho indirectamente, sino muy á las claras. Tampoco sé cuales puedan ser estos *hombres de bien* que lo entienden cuando yo no lo entiendo. La ofensa que puedo haber hecho al perspicacísimo señor A. A. G. es decir que la única crítica á que, en mi entender, sus fuerzas alcanzan,

1. Par une confusion curieuse, Galiano, évoquant l'ombre de Juan Díaz Porlier, prétend qu'il fut fusillé. On sait que ce général de la guerre d'Indépendance et chef de la *junta insurreccional* de Galice fut pendu à cause de ses idées libérales en 1815 : *cf.* le monologue : *Porlier en su última hora*, par le capitaine J. Urcullu, représenté au théâtre de la Corogne, d'après le *Literaturblatt* (Cotta) du 19 janvier 1821 (nº 6, p. 23), qui traite cette production de « mattes, geistloses, widriges Gesalbader ». Nous reviendrons sur la question de l'*epitalamio*, de l'amitié, puis de l'inimitié, et enfin de la réconciliation de son auteur avec Martínez de la Rosa dans une étude que nous consacrerons à la poésie de Galiano à l'occasion de la mort de la reine Isabelle en décembre 1818.

es la del lenguage, sin que por eso deje de tener talento para cierta clase de poesía. Si de estas palabras, la pequeñez de su númen, ó lo frívolo de sus coplas le hacen ver otra cosa que la que expresan, allá se las haya en su conciencia ó su malicia, y no me atribuya bajezas y villanías, con cuya incapacidad está caracterizado todo el curso de mi vida » (*A. II. P.*, p. 41). Ce recours au classique procédé recommandé par les casuistes et qui consiste à nier un délit d'intention pour n'avoir pas à se rétracter lorsque la vilenie en est suspectée, classe la femme de Böhl comme mauvaise inspiratrice de son mari, et si Galiano a pu, usant d'expressions inintelligibles pour les non initiés, opposer fièrement à sa délatrice l'orgueil de sa faute et son impénitence, nous croyons qu'il faut voir en cet acte, sinon une allusion à un mystérieux passé de Dª Francisca, du moins le rappel des infortunes conjugales du jeune homme en 1815 à Cadix, et dont il s'était tiré avec tant d'honneur (*Mem.* I, 386-391), alors que la fille aînée de Böhl, mariée à vingt ans, en avril 1816, à un capitaine du régiment d'infanterie de Grenade, A. Planells y Bardají, originaire d'Ibiza, n'avait trouvé en cette union qu'amers déboires et tragiques mésaventures [1].

La fin de l'*Apéndice* du *I. P.* comprend les numéros 5, 6 et 7, les deux premiers (*Recibo al nº 141*, p. 103-105, daté Cadix 11 Août; *El drama en cinco actos,* p. 105-111) de Böhl, le dernier de « *un cualquiera* » (*Al Sr. A. A. G. sobre su artículo del nº 141 de la Crónica,* p. 111-112). Ce sont autant de mordantes improvisations, où sont persiflées telles contradictions, apparentes ou réelles, des deux articles de la *Crónica*. Un aveu de Böhl mérite, toutefois, d'en être extrait. « Las sales de éste, » écrit-il sur son propre compte, « son efectivamente algo gruesas, como aquellas que se usan en su pais para precaver la corrupcion de las carnes; pero hacen el efecto apetecido..... » (p. 106). Et il en appelle aux « grotescas contorsiones » de Mora. Cette comparaison avec les *Delikatessen* hambourgeoises — on songe au fameux *Hamburger Rauchfleisch* — est d'or. Pourquoi, cependant, Böhl glisse-t-il, de nouveau, si rapidement (p. 104 et 106) sur le reproche si grave que lui ont adressé les Madrilègnes, d'avoir recours à des armes défendues, spécialement de mêler la politique à un débat d'ordre littéraire? Lorsqu'il déclare : « Como los contrarios de *Calderon* se sirven del sistema de crítica adoptado y reformado por los franceses, como han citado hasta versos franceses por autoridades, es preciso que el que se opone á este sistema, hable contra el despotismo que se arrogan los críticos franceses, y contra la ceguedad de

1. Nous réimprimerons ailleurs un précieux article d'A. de Castro dans le *Constitucional Gaditano* sur cette matière. Une lettre de Fernán Caballero á Latour dans M. Morel-Fatio (*ub. sup.*, p. 321-322) donne de ce mariage malheureux une version arrangée, à coup sûr moins sincère que celle, à peine voilée, contenue dans son roman : *Clemencia*.

los que sacan de esta fuente sus *reglas eternas é infalibles del gusto,* y contra la mania de afrancesar, teniendo tan buenos modelos en casa. No hay para que suponer en esto la *dañada intencion de despertar odios políticos,* tan agenos de toda discusion poética. Pero ¿como ha de ser si los falsos supuestos son las únicas armas de los defensores de los clásicos? », il se ravale au même niveau que sa femme, et nous n'avons pas à répéter que ce niveau était trop fangeux pour qu'un homme d'honneur y aventurât ses pas. Une autre fois, il fait preuve de cette virtuosité indigne de son caractère, parce que voisinant avec l'improbité, et inflige un démenti lamentable — s'il n'était humain — aux altiers principes de son archaïsme aristocratique et mystique. C'est ainsi encore qu'à propos de l'article : *De la enseñanza mútua y de los progresos que ha hecho en Francia*, paru au numéro 141 de la *Crónica* et tout en faveur des écoles lancastériennes, appelées « vacuna moral », il s'écriera (p. 109) : « ¡ Cháchara y más cháchara ! todo esto lo aprende la clase ínfima y la no ínfima en su catecismo. Y por esto no falta quien se ría de esta *vacuna moral* y de los extravagantes encomios que se confieren á la enseñanza mutual, antes de haberse convencido por la experiencia si con este método se criarán hombres más virtuosos, mejores patricios, y miembros más útiles á la sociedad. Nosotros quando muchachos, hemos visto mas ensalzado todavía el método de *Rousseau.* Sin embargo, la generacion educada en estos principios fué la que hizo la revolucion francesa. Poco menos ruido ha hecho el método de Pestalozzi, y ¿qué es ya de él? » Or, s'il y avait, en août 1818, longtemps déjà que la preuve était fournie de l'excellence de la méthode lancastérienne précisément dans les pays dénués, comme l'Espagne, de toute organisation sérieuse de l'enseignement primaire, Galiano n'aura-t-il pas raison d'exciper, dans *Los mismos*..., d'un tel passage pour accuser Böhl d'avoir proféré des invectives contre l'illustration ? Mais que penser de la bonne foi de ce dernier, qui affectera de ne pas saisir l'allusion, jouera l'ingénu, et, comme si le pamphlet de Barcelone n'eût pas suffisamment mis les points sur les *i*, n'en continuera pas moins à soutenir avec une opiniâtreté qui déconcerte (*A. H. P.*, p. 13) qu'il est frivole de vouloir tirer argument contre lui des assertions humoristiques de l'« *alcalde de Daganzos* » et du curé ! Et sa femme, abusant outrageusement de la même confusion volontaire, ira jusqu'à écrire (*ibid.*, p. 37) : « Las *invectivas contra la ilustracion* son hechas y dirigidas contra las luminarias del Cronista, y no contra la ilustracion que va cundiendo en Europa. Cosas por cierto muy diversas. No hay tal mofa del método de Lancaster, del alumbrado de gas, y de la litografía, si bien el Alcalde de Daganzos da á entender, con razon, que solo en cosas semejantes hacen los Cronistas consistir *toda* la nueva ilustracion. » Tel est, en vérité, ce couple qui, la bouche pleine de vertueuses doctrines, reproche à Mora

— ménageant Galiano, dont il redoute la sarcastique verve — ses « passions rancunières, ses calomnies, ses suppositions fausses, ses personnalités ! » L'homme qui ose déclarer (*I. P.*, p. 108) : « A la vista está por que banda se hallan las pasiones rencorosas, las calumnias, los falsos supuestos y las personalidades, » est le même qui, deux pages plus loin (p. 110-111), ayant lu dans la *Crónica*, numéro 141, la « *Variété* » suivante : « El gobierno francés ha mandado hacer varias experiencias con el objeto de dar toda la perfeccion posible á los faros ó linternas establecidas en las costas, para seguridad de los navegantes. Con este motivo se ha dispuesto un aparato, con el que se puede dirigir á un punto determinado, y sucesivamente á todos los del horizonte, un foco de luz continua, cuya luz es tan viva, que, suponiendo todas las circunstancias favorables, puede ser vista á la distancia de 100 000 toesas, » la travestit de la sorte, méconnaissant ce fait, élémentaire, qu'un journal scientifique a le droit d'employer telles expressions techniques qui apparaîtraient déplacées dans une feuille populaire : « En el último acto [*de la prétendue* « *tragedia en cinco actos* »], para que no falte ilustracion de ninguna especie, sale un foco de luz que puede ser visto a distancia de 100.000. toesas (¿por qué no 233.500. varas para que lo entendamos todos?) ¿Si podrá competir este foco con el de la *Crónica?* » Comment qualifier, encore une fois, un semblable mode de polémique?

Le *I. P.*, mis en vente dans les derniers jours d'août et expédié à Hambourg le 7 octobre, ne produisit nullement, en Espagne, l'effet escompté par ses auteurs. « Im Ganzen, » avoue Böhl à Julius dans sa lettre d'envoi, « hat es wenig Aufmerksamkeit erregt, so wie alles Litterarische, weil die Meisten durch Nahrungssorgen & Intriguen beschäftigt sind, & es sind kaum 100 Abdrücke in Umlauf gekom̄en[1]; im Einzelnen dagegen hat es den grössten Eindruck gemacht & mir von den angesehensten Litteratoren & Staatsmännern die schmeichelhaftesten Briefe erworben. Der wenige Kredit, den die Cronica

1. Page 72 du *I. P.*, il déplorait déjà l'indifférence avec laquelle avaient été accueillies ses *Noticias* du *Diario :* « Ni una voz de pública aprobacion ha recompensado el zelo del comun defensor de dos naciones agraviadas. Y asi el autor de las *noticias literarias originales* exclama con harto fundamento en las cartas que dirige á sus paisanos, compadecidos, como él, de las tinieblas en que envuelven los nuevos ilustradores al noble y sencillo español :

Aquel que nace en Persia ó Alemania
A ese celebra España y encarece :
Los propios no permite que se alaben ;
Pues sólo piensa que estrangeros saben.
LOPE DE VEGA. »

Quant aux lettres d'approbation qu'aurait reçues Böhl, *C...* a les a mentionnées *A. II. P.*, page 42 : « Es verdad que las *noticias literarias originales* de Vm., insertas en el *Diario mercantil de Cádiz*, no fueron notablemente acogidas por el Público español. Pero (lo digo en honor de mi pátria) la suerte del *Pasatiempo crítico* ha sido otra. Las cartas lisonjeras que ha recibido Vm. de personas tan eruditas como

hatte, ist völlig vernichtet & in ohnmächtiger Wuth rächen sich die Herausgeber durch handschriftliche Libellen auf frühere persönliche Verhältnisse. So viel hat es jedoch meinen Zweck befördert, dass die Crónica alle Ungebührlichkeiten gegen Calderon & die deutsche Nazion eingestellt hat & sich mit vaguen Sticheleien auf die Romantiker und den *oscuro folletista Germano-Gaditano* beschränkt...» Ces libelles m̄s., qui traitaient de « relations personnelles antérieures », ne nous sont connus que par cette mention. *C... a* a, il est vrai, avoué (*A. II. P.*, p. 41) qu'en réplique à la lettre au « Madrilègne », Galiano avait fait circuler « por mano de sus corresponsales aquí » certaines « coplas tan indecentes », et on lit également (*II. P.*, p. 7) dans la lettre du « Madrilègne » à Böhl, datée du 20 octobre 1818, que « los eruditos A. A. G. y *Juan Gil de Ballecas* van á hacerle el escarnio del mundo con saladísimas coplas y sonetos burlescos, que correrán de tapadillo. » Ces productions satiriques, qui semblent être aujourd'hui irrémédiablement perdues, avaient été composées à la suite du refus officiel, émanant du censeur de Madrid, de permettre l'impression de *Los mismos contra los propios*, qui ne fut publié que par un hasard et avec un retard d'un mois. Quant aux « vagues épigrammes » de la *Crónica*, Böhl entendait surtout par cette dénomination une notice au numéro 145, mardi 18 août, touchant la représentation à Londres d'une pièce « romantique » : *Le Pôle Nord*, avec, sur la scène, la mer et un brigantin monté par 60 hommes. « Aunque, » disait la *Crónica*, « las reglas que han dirigido esta composicion no están en las Artes poéticas conocidas hasta ahora, no por eso dejará de entusiasmar á los aficionados de los *términos latos* de la fantasía; pues en este caso la fantasía tendrá los mismos términos que el Océano. » Au même numéro, dans une autre notice intitulée : *Sobre una representacion de Otelo en Londres*, à propos de la représentation par Kean à *Saddlers Wells* du drame que Schlegel a, dans ses *Vorlesungen*, pittoresquement défini « un Rembrandt tragique », se trouvait un résumé ironique de cette œuvre par un « témoin oculaire ». « ¿A qué fin nos da el Cronista esta noticia? » écrira Böhl à ce sujet (*II. P.*, p. 42). « Para repetir los baldones

respetables, deben persuadirle á que la crítica francesa no ha tupido todavia todas las molleras en España. » On verra que la *Crónica* prétendit que Böhl, ne pouvant vendre le *I. P.*, avait pris le parti de le distribuer gratuitement. Galiano a répété cette affirmation dans *Los mismos...*, ajoutant même que ceux-là seulement l'avaient lu, qui « largaron las moneas » pour son impression. A quoi Böhl a répliqué, *A. II. P.*, page 32 : « No es positiva la noticia de la posdata de Vm. *Antes* de ponerse en venta fue cuando mandé egemplares del *Pasatiempo* á las personas cuyo sufragio ha merecido. No podia desesperar del buen éxito de este folleto, cuando nunca habia *esperado* ni buen ni mal éxito, sino la aprobacion de algunos amigos y la furia del Cronista. Ambas esperanzas se han cumplido. » Sa femme a prétendu, enfin (*A. II. P.*, p. 46), que les exemplaires donnés se montaient à « una docena » et que son mari « recogió... del librero los que quedaban *por vender*, si bien harto manoseados para inferir que no habian quedado *por leer*. »

que los franceses han prodigado en todos tiempos á este *bárbaro*, aunque envueltas en la conterita de *bellezas de primer órden y relámpagos del genio.* » Au numéro 150, 4 septembre, apparaît, enfin, cet accusé de réception du *I. P.*, dans un article intitulé : *La Enseñanza Mútua* : « ..... Entretanto la enseñanza mútua tiene enemigos, los cuales se pueden dividir en dos clases. Los unos, que no han comprendido su espíritu, ni calculado sus ventajas, la condenan sin oirla, y la juzgan sin conocerla. Los otros, guiados por sentimientos poco honrosos, la denigran porque está en el sistema de ellos oponerse á todo lo que ilustra, y vilipendiar todo lo que enseña. A la primera especie pertenece un maestro de humanidades de una ciudad de Cataluña, que asegura en un papel periódico que la educacion mútua no tiene tantas ventajas como la simultánea, ignorando sin duda que la simultaneidad es uno de sus principales elementos. Coloco en la segunda clase á un folletista oscuro, que no sabiendo como salir de una obrilla en que ha vertido varias especies de veneno, ha tomado el partido de regalarla. Este buen hombre ha honrado la enseñanza mútua, declarándose su enemigo : sus argumentos son tan sólidos como cortés su lenguage. Se ríe de la *vacuna moral* porque sus ventajas no están conocidas por la experiencia; ignorando los frutos admirables que producen los establecimientos de Yverdun y Hoffwill [1], pregunta con la mayor sencillez : *¿Qué se ha hecho de Pestalozzi?*, calumnia á la ilustracion, atribuyéndole los males que ella evita, y coloca á los editores de la *Crónica* en el número de los Saltimbanquis, que hacen desconfiar de lo mismo que pregonan. El crítico que tratase de refutar sériamente una impugnacion de esta clase, se degradaria á los ojos de sus lectores. El folletista recibe en la oscuridad á que una suerte fatal condena sus escritos el galardón digno de los generosos sentimientos que lo guían. » Cette déclaration pouvait sembler à Böhl subterfuge maladroit, sinon formel aveu de défaite, et, en vérité, les choses prenaient une tournure propre à le persuader de son triomphe. Mora qui, au numéro 152, mardi 11 septembre, avait cherché noise à Olive, à propos d'un article paru au numéro de juillet 1818 de la *Minerva* : *De la pureza del lenguage* (tome XII, p. 45-47), traitant de haut ce laborieux artisan de plume : « Demasiado honor hemos hecho al crítico dedicando á su artículo

1. C'est-à-dire Hofwyl, dont la célèbre école d'agriculture n'avait d'ailleurs rien à voir avec Pestalozzi : *Cf.* l'article *Hofwyl* par Escher, dans *l'Allg. Encycl., II. Sek., IX. Thl.* (1832), pages 327-331. Nous supposons que Mora confondait les vocables et entendait parler du *Neuhof* : *Cf.* sur cette propriété, sise près de Bär dans l'Aargau, et ses avatars successifs, une note de la *Gazette de Francfort* du jeudi 26 novembre 1908 (n° 329[II] : *der Neuhof Pestalozzis*). M. H. Morf, dans son article : *Pestalozzi in Spanien* (dans le *Neujahrsblatt der Hülfsges. von Winterthur*), que nous ne connaissons que par la traduction espagnole au tome XI (1887) du *Bolet. de la Inst. libre de Enseñ.* madrilègne, a ignoré que l'œuvre du célèbre pédagogue suisse avait été indirectement mêlée à la querelle caldéronienne.

estos pocos renglones : sin ellos no se hubiera sabido la existencia de su importante y erudito trabajo... », s'était attiré une virulente et humiliante riposte, qui dut réjouir le consul hanséatique à Cadix. Si, dans l'article incriminé, la *Crónica* n'avait pas été citée, bien que des vocables franco-espagnols tirés de ses articles fussent reproduits, cette riposte, parue au numéro d'octobre 1818 de la *Minerva : Sobre la pureza del lenguage. El autor de este periódico á los de la Crónica* (tome XII, p. 193-209) disait assez, par son épigraphe :

Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée,

que les ménagements ne devaient, cette fois, plus être de mode. En fait, Olive, qui cherchait moins à convaincre Mora d'*afrancesamiento* qu'à mettre en lumière sa manie du gallicisme, n'allait-il pas (p. 209) jusqu'à persifler la lutte épique de l'éditeur de la *Crónica* contre « el paradojismo aleman » et à qualifier l'échange d'épithètes discourtoises avec son adversaire gaditain d' « empresa de gigantesca arrogancia » [1] ? Et voici que, pour mieux rabaisser son orgueil triomphant à trop peu de frais, le 15 octobre 1817 avait été distribué à Cadix un pamphlet de 12 pages in-4° signé : *Carpóforo de Barreda y Henao*, et portant ce titre :

DISCURSO

EN RAZON DE LA TRAGEDIA

Á SECRETO AGRAVIO SECRETA

VENGANZA,

QUE HA DE REPRESENTARSE EN EL COLISEO DE ESTA CIUDAD EL 17 DE OCTUBRE DE 1818



CON LICENCIA :

CADIZ : EN LA IMPRENTA DE CARREÑO, CALLE ANCHA.

1. La polémique ne s'arrêta pas après la publication de l'article d'Olive. La *Crónica* la continua, d'abord sous forme d'une correspondance (n° 163, 20 octobre

Cette curieuse pièce avait pour auteur Cavaleri. Ticknor en reçut tardivement un exemplaire par Julius, et l'a, en conséquence, signalée dans l'édition de 1863 de son *History,* dans une note qui a servi à rédiger le passage correspondant du *Supplementband* à la traduction allemande de Julius par A. Wolf. « Some objection, » écrit l'érudit de Boston, II, 383, *note* 24, « was made to acting this play at Cadiz in 1818, on account of its immorality, but it was defended by a short tract entitled « *Discurso en Razon de la Tragedia, A secreto Agravio* », *ec.*, pp. 12, 4to — written, I believe, by a person named Cavaleri. One reason alleged by him in favor of acting it was, that two distinguished German gentlemen were then in the city, who were very anxious to witness the performance of a play of Calderon, and had not been able to do so, though they bad been some time travelling in Spain, and had passed a month in Madrid, — so rarely were any plays of Calderon then represented. » Cette médiocre mention valait, du moins, mieux que le silence de Schack, qui analyse *A secreto agravio* (III, 157-158) comme exemple de la « Reizbarkeit des südlichen Volks in Bezug auf den Ehrenpunkt », et de Hartzenbusch, dans ses notes sur la pièce : *B. A. E.,* XIV (Madrid, 1850), pages 695-697 [1]. Quant au *Supplement-*

1818), puis — mais la *Minerva* avait alors cessé de paraître — par un article très cruel de Mora (n° 210, 2 avril 1819), où il s'offrait à mettre sous les yeux des intéressés un relevé des incohérences, locutions vicieuses, expressions inintelligibles, gallicismes même, tirés de la collection du périodique défunt.

1. Nous réimprimerons ailleurs intégralement ce pamphlet, en même temps que les autres qui, intéressant la querelle, n'ont pu être cités ici que sous forme d'analyses ou d'extraits. Notre exemplaire porte, de la main de Böhl, l'attribution de sa teneur à Cavaleri. Il a eu une répercussion en 1819, en mai, dans une autre pièce de 8 pages in-4°, que nous reproduirons également plus tard : *Dos artículos que Antolin el Revirador escribió para el Diario de Cadiz* (*s. l.* [Cádiz], *s. a.,* ni mention d'imprimeur). Il se réclame de cette devise :

> *Tel Espagnol qui discute à merveille*
> *sur les beautés du Tasse et de Corneille,*
> *vous demandera tout de bon*
> *en quelle langue écrivit CALDERON,*

bizarre refonte de ces vers d'Iriarte dans *El té y la salvia :*

> *Y Español que tal vez recitaría*
> *Quinientos versos de Boileau y el Taso*
> *Puede ser que no sepa todavía*
> *En qué lengua los hizo Garcilaso.*

Il est important de noter que c'eût été *La Vida es Sueño* qu'aurait représentée l'acteur José Raso, si le temps n'eût manqué à Pander et Dalton (*Discurso,* p. 4), et que cette œuvre célèbre fut donnée à Cadix le 19 mai 1819 « mit der grössten Pracht & vor einem vollen Hause mit Beifall », écrit Böhl à Julius le 20 mai 1819. « Die Stim̄ung, » ajoute-t-il, « hat sich gebessert & so haben im Stillen die *Pasatiempos,* gegen Erwartung, gewirkt. » Le même Böhl a vanté en 1819 (*III. P.*, p. 47) le *tino crítico* avec lequel avait procédé Cavaleri dans son *arreglo* de *A secreto agravio,* et cette louange réapparaît page 6 du pamphlet précité : *Dos artículos.....* Dalton et Pander « se mostraron satisfechos del conjunto de la ejecucion », bien que formulant « varias observaciones sobre algunos defectos. » L'un d'eux confessa même « que en su opinion los teatros de segundo orden en España eran superiores á los de igual clase en Alemania » (*II. P.*, p. 62 ; *cf. ibid.*, p. 63-64 le résumé de ces « observaciones »).

band, c'est purement et simplement le texte de Ticknor que le fils de Ferdinand Wolf reproduit en 1867 — croirait-on que cet indispensable *Supplementband* ne soit pas à notre *Bibl. Nat.?* — page 121 : « Die Aufführung dieses Stücks 1818 in Cadiz stiess wegen seiner Unsittlichkeit auf einige Opposition; für dieselbe trat aber eine kurze Abhandlung u. d. T. : « *Discurso, etc., etc.* » (4°, 12 S.) auf, die wie ich glaube, einen gewissen Cavaleri zum Verfasser hat, *etc.*[1]. » Cavaleri a esquissé dans ces quelques pages l'une des plus remarquables apologies de l'ancienne Espagne que possède la littérature castillane du XIX[e] siècle, mais nous n'avons à en extraire présentement que ce qui a trait à l'objet de notre étude. « Mas que fastidioso y descomedido, » dit-il page 5, « es el rústico calumniador *Juan Gil de Ballecas,* quien á carga cerrada ha condenado todo lo de Calderon en algunos números del fétido periódico llamado *Crónica,* donde está alistado con la marca *A. A. G.* Aunque tan zafio, alcanza muy bien que las personas alimentadas con las generosas máximas de Calderon, no han de echar mano á la espada para matar una mosca; y por eso se ha desmandado tanto... » Plus loin (p. 11) : « El castigo de D. Lope de Almeyda por los dos homicidios que comete, está fuera de la accion, como debiais saber; y constituye una nueva tragedia. Formadla, escribidla, y recitadla vosotros. Instruid el proceso al zeloso portugués, porque con tan leves indicios y con su frente descombrada no tuvo la candidez de hacer lo que ha executado el indulgente *baron de Menó*, á pesar de tanta evidencia, y la gravedad de una cabeza hecha una espetera del rastro[2]. Este asunto con esta contraposicion ofrece

1. A. Schæffer n'a consacré, dans sa *Gesch. des span. Nationaldramas* (Lpzg., 1890), II, 9-10, que 28 lignes banales au drame de Calderón.

2. Cette allusion au protagoniste de *Menschenhass und Reue* s'explique d'autant mieux que ce fut à Cadix que le célèbre drame de Kotzebue fut représenté pour la première fois, d'après l'acteur M. Querol dans une adresse de 1811 au gouvernement de la régence publiée par Ossorio y Bernard : *Papeles viejos é Investigaciones literarias* (Madrid, 1890), page 90. Nous l'avons lu dans la version — sur la traduction française de L. Bursay arrangée par la citoyenne Julie Molé (Paris, an VII [1799], in-8°) — de Dionisio Solís, qui la réduisit à trois journées et l'illustra d'un prologue de 9 pages : *Misantropía y arrepentimiento, etc.* (Madrid, Sancha, 1800 ; *cf.* le *Memorial* d'Olive, t. I (1801), p. 29-38; réimpr. *ibid.*, Sánchez, 1820, 140 pages in-8°; *cf.* le *Censor,* t. VIII (1821), p. 348-355). C'est contre elle que fut écrite une parodie très curieuse, en deux actes : *El gusto del día* (Madrid, 1802, xx et 74 pages in-8°; *cf.* le *Memorial,* t. IV (1803), p. 245-253). Böhl a traité cette parodie, le 7 octobre 1808, de « sehr artig » et, le 16 février 1819, écrivait d'elle à Julius : « Ich entsinne mich einiger Streitigkeiten über KotzebuesMenschenhass & Reue in den Diarios, die lange vergessen sind. Das beste war ein kleines Schauspiel *el gusto del dia,* welches die Sentimentalität des Publikums lächerlich machte : ich habe es aber nicht konserviert. » Nous avons réuni un matériel considérable sur *Kotzebue en Espagne.* Tout ce qui a été écrit sur ce thème jusqu'à présent est insignifiant et le biographe français de Kotzebue, M. Ch. Rabany, a jugé — en bon germanisant — superflu de diriger ses investigations vers l'Espagne. L'*Essai d'une bibliogr. chron. des Œuvres de K. et des princ. trad. et imit.,* page 455 *seq.* de son ouvrage (Paris et Nancy, 1893) est, à ce point de vue, d'une indigence humiliante. Quelques compléments ont été fournis par M. Farinelli en 1895 dans la continuation de sa thèse de doctorat, *loc. cit.*, page 401.

en juicio contradictorio un campo espacioso á vuestras *situaciones* y moralidades, como que el *baron de Menó* se ha de declarar parte por las muertes de los dos castellanos Don Luis de Benavides y Doña Leonor de Mendoza. Condenad á muerte de horca al finchado portugués. El pregon de la sentencia cometedlo á *Juan Gil de Ballecas* (A. A. G.), y la execucion al traductor — varon estoyco, tan despegado de las preocupaciones é intereses mundanales, que moteja á un caballero porque no es, como él, *panlucrandista* con papeluchos, plagios, malas versiones á destajo, y calumniosas imputaciones. No hay de que maravillarse. La suma de su filosofía esta cifrada en esta sentencia que dixo un profano : o cives! cives! quaerenda pecunia primum est : virtus, post nummos — de *Nino II* (J. J. M.). El ver ocupados en estos ministerios á los dos mas necios detractores de Calderon y de los alemanes sus apasionados, será un espectáculo muy gustoso para los dos sabios viageros. Apresuraos á componer y recitar vuestro dramilla *sentimental,* antes que la publicacion de un tomo que contiene los primores del lenguage, estilo, inventiva y trazas de Calderon, os tape la boca, y os encoja la mano para tomar la pluma. El extracto está hecho por un sabio de Madrid, bien conocido por la delicadeza de su gusto, y por el donayre, solidez é imparcialidad de su crítica. Esta ofrenda ha de ser dedicada á los alemanes. Ofrenda digna por cierto de consagrarse á la nacion generosa que únicamente hace justicia á las *virtudes y á la literatura de la nacion española*[1]. »

Cette diatribe nerveuse et robuste, et incontestablement l'une des meilleures pages de Cavaleri, devait-elle rester sans réplique ? Mora prit, de nouveau, le parti le plus frivole entre ceux qui s'offraient à son appétit de représailles. Il recourut à ce ton d'ironie légère qui masque mal, en certaines phases d'aussi délicates polémiques, l'indigence des arguments, et, s'enveloppant, avocat retors, d'un geste auguste dans les plis de sa toge, affecta la coutumière supériorité, dédaigneuse, du sage à l'endroit des raisonneurs frivoles. La *Crónica* du 27 octobre (n° 165) apporte, sous la rubrique *Variedades,* cette pitoyable mise au point, dont le jeu de mots initial ne nous a rappelé Gracián que par son manque de clarté :

« Habiendo llegado últimamente á Cádiz dos extrangeros con el designio de hacer observaciones sobre la historia natural, se creyó muy análogo á este objeto convidarles á la representacion de una comedia de Calderon, porque si este poeta tiene muy poco de natural, sus obras tienen mucho de historia. Eligióse con este fin la intitulada : *á secreto agravio secreta venganza,* cuyo título solo encierra una maximita de moral muy del gusto de los promovedores de la funcion. Encargóse el desempeño del papel principal al celebérrimo actor Llonin, y enmedio de la representacion [2] se distribuyó un folleto

1. Cette œuvre est restée inédite.
2. Ce détail inexact a été rectifié par Böhl, *H. P.*, page 61, où il est également affirmé, page 63, que le *Discurso* n'avait qu'un seul auteur.

lleno de erudicion, de gusto, de urbanidad, y escrito en tan buen castellano como lo demuestra su título : *Discurso en razon de la tragedia &c.* Los extrangeros quedaron tan admirados del mérito de la ejecucion, como de lo sabio del escrito, cuyos autores no son menos famosos en el orbe literario que Llonin en el artístico. Estos viageros han tomado, de este modo, una idea exacta de la suavidad que reinaba en nuestras costumbres en aquellos benditos tiempos de las venganzas secretas, y han formado el mas alto concepto de la literatura de un pueblo que tiene la dicha de poseer dentro de sus muros y para timbre eterno de su ilustracion, al clarísimo filósofo aleman, y al urbanísimo humanista gallego, que con tan loable celo trabajan en la noble empresa á que han dedicado su vida. — En este momento recibimos sobre el mismo asunto la siguiente carta = Señor Editor de la Crónica. = He recibido por el correo un impreso repartido, segun parece, en el teatro de Cádiz, por motivo de representarse la comedia de Calderon, titulada : *á secreto agravio, secreta venganza.* No hay medio de responder á dicho escrito, ridícula mescolanza de insultos y dislates. Séame con todo lícito dar con un duplicado *mentís* al nobilísimo autor, cuya ilustre alcurnia y juveniles bríos le hacen tan superior á mí, que por piedad no me tire una estocada que alcance desde la playa de San Antonio hasta la puerta del Sol.

» Miente su señoría si dice que yo soy el autor de la carta inserta en este periódico y firmada por Juan Gil de Ballecas. Hasta ahora solo he escrito dos artículos para la *Crónica*, firmados ambos A. A. G.

» Miente su señoría si dice que yo gusto de las comedias sentimentales. Celebrar el gusto clásico de los autores franceses del siglo de Luis XIV, no es defender la causa de La Chaussée y Diderot, corruptores del gusto dramático en Francia en el siglo XVIII, ni á Kotzebue, imitador de estos.

» Es cuanto me toca decir en el particular, y lo demas ya lo tengo dicho en otra parte. Doy empero las gracias á su señoría por su cuidado en remitirme esta su última obrilla ¡ Qué mayor lauro para mí que verlo reducido al extremo de producirse en términos que indican haber casi casi perdido el juicio, y que lo hacen objeto de risa y lástima para todo hombre sensato!

Queda de usted afecto amigo. = A. A. G. »

L' « autre part », où Galiano disait avoir développé la suite de sa pensée, ne devait pas être longtemps allusion obscure pour les Gaditains. Dans les premiers jours de novembre, les intéressés recevaient mystérieusement, de Barcelone, un pamphlet dont les dimensions, comme nous allons le voir, n'ont été qualifiées par Galiano de « medianas » — puisqu'il compte un peu plus de 50 pages — que parce qu'il songeait, en rédigeant ce chapitre de ses *Memorias*, sinon au volume, imposant, des *Vindicaciones*, du moins à celui, double, du *1. P.* Voici en quels termes il s'est, d'ailleurs exprimé, I, 419 : « Preparamos Mora y yo un folleto de medianas dimensiones en respuesta á los impresos con que desde Cádiz nos acometían. Pero al pedir licencia para imprimirle en Madrid, nos fué negada, no por razon alguna política, ni por desaprobacion de nuestra conducta ú opiniones en la disputa, aún considerándola literaria pura, sino

porque estando el juez de imprenta de humor de no gustar de contestaciones, nos impuso silencio dentro de los términos de la corte y los lugares inmediatos. Pero esta prohibicion no estorbó que, llevado á Barcelona el manuscrito por un amigo de Mora, fuese allí impreso, dando con un censor benévolo que nada vió en él contra el Gobierno ó contra nuestra fe y las buenas costumbres. Algo, con todo, podía traslucirse contra el primero, por quien hubiese visto claro ó tuviese sobre ciertas alusiones del escrito luz que lejos de Cádiz faltaba... » Le titre, peu séditieux, de ce rarissime pamphlet, était : *Los mismos contra los propios, ó respuesta al Pasatiempo crítico*, dénomination dont la première moitié est manifestement inspirée de l'intitulé de la troisième « producción plebeya » de Cavaleri : *Herir por los propios filos, aunque con un tantico más de hidalguía*, comme l'a implicitement avoué Galiano dans la phrase où il s'excuse (*Los mismos...*, p. 25) de s'être départi de l'objective méthode de polémique jusqu'alors suivie par Mora et lui et d'avoir eu recours au système des personnalités satiriques, « porque es necesario herir por los mismos filos ». Si Dª Francisca a pu, en une phrase d'où toute ironie était exclue, affirmer de l'opuscule : « que, sin duda, volará por todo el mundo en alas de la fama » (*A. H. P.*, p. 41), nous devons, quant à nous, évoquer au contraire la mélancolique véracité de l'antique adage : *habent sua fata libelli*, puisque, avant de retrouver l'exemplaire de Julius, nous avons dû suivre tant de fausses pistes et nous convaincre qu'il n'en existait pas un seul spécimen dans aucune collection, publique ou privée, de livres à Barcelone, Cadix et Madrid, ni dans l'une quelconque des principales bibliothèques d'Europe et d'Amérique [1]. La *Crónica* n'en a pas fait la moindre mention, sans doute parce qu'elle risquait, en en parlant, de s'attirer les foudres d'une

1. Nous eûmes connaissance tardivement de l'existence d'un exemplaire de Julius par une note de celui-ci, non datée et consignée sur une feuille volante qui dut primitivement être affixée à son volume des *Vindicaciones* : « Zu vergleichen mit diesem Bändchen sind die in meiner Bibliothek befindlichen Originalnummern des Diario mercantil de Cadiz, in welchen die hier theilweise wieder abgedruckten Artikel zuerst erschienen waren und mit mehreren auf diese Angelegenheit bezüglichen Flugblättern, bzw. Broschüren, insbesondere der Schmähschrift der Madrider... » C'est à cette note que nous sommes également redevable de l'indication relative à *C... a*. Quant aux recherches dans les bibliothèques de Barcelone, ce fut M. Ángel Aguiló, de la *Bibl. prov. y universit.* — si longtemps dirigée par l'érudit catalaniste D. Mariano Aguiló y Fuster, son père — qui voulut bien s'en charger pour nous, et nous avons lieu de croire qu'elles furent sérieuses, bien que de résultat négatif. Le 6 novembre 1908, il nous écrivait encore que, s'étant adressé à « alguno de mis amigos aficionados á estos estudios », aucun n'avait su « dar razón de dicho folleto ». Et M. Menéndez y Pelayo lui-même, auquel nous avions signalé, en juin 1908, à Madrid, le passage des *Memorias* de Galiano, nous mandait, de Santander, le 17 juillet : « De la réplica de Mora y Galiano que dice Vd. se publicó en Barcelona nada sé, ni he hablado con nadie que me diga haberla visto. »

censure ombrageuse et toute-puissante, dont son fondateur n'avait pas craint d'éluder le véto. Mais il nous serait impossible, sous peine d'étendre par trop démesurément le volume de cette étude, de donner de caractéristiques extraits d'un document dont nous réimprimerons prochainement le texte intégral dans une revue technique, raison pour laquelle nous devons nous borner à cette place à en analyser le contenu essentiel. Comme nous l'avons dit page 52, il commence par une lettre de Galiano à Mora, et cette missive, rédigée en le style courtois d'homme du monde qui constitue le charme de ces *Memorias* dont M. Serrano y Sanz a très justement vanté les « preciosas descripciones de Cádiz y Madrid en los primeros años del siglo XIX »[1], tranche avantageusement sur la manière plus lourde, moins spirituelle et trop souvent offensante, de Mora, à laquelle songera certainement Zulueta, lorsqu'il écrira dans *Yo solo*... : « Ademas que es posible sostener una opinion equivocada sin quedar deslucido. El tiempo y la ocasion en que un escritor lo hace, ó la especiosidad de las razones que alega, dejan limpio muchas veces su honor : porque á ninguno puede pedirse que se haga superior á los demas, ó que vea las cosas por distinto aspecto; pero debe exigirse de todos que nunca se metan á mas de lo que son capaces. Por esto jamas se recomendará demasiado el juicio y la moderacion en el escribir. El escarnio debe quedar para los incurables, despues que se les ganó el partido. Y entonces es preciso saber emplearlo... » (p. 5). Galiano a, d'ailleurs, lorsqu'il composa les Souvenirs de sa vie, tiré lui-même vanité du succès remporté par cette dernière intervention de sa part dans la querelle, intervention qu'il estime, à bon droit, la plus brillante. « Literariamente juzgada, » déclare-t-il, « mi parte en el folleto de que trato fué muy aplaudida. Hasta el mismo Böhl, contrario cortés, me elogió por mi estilo, por mi moderacion, y por mi *aliño, fluidez y gracia,* siendo éstas las expresiones de que se valía. Recobré algun concepto con mis paisanos, viendo que el mozalbete loco y malo no había olvidado sus estudios ni desistido de su adhesion á la causa constitucional, muy popular todavía en Cádiz » (I, 420). Böhl, en effet, avait dit, dès les premières lignes de sa lettre « *al señor D. A. A. G.* » : « He leido esta carta mas de una vez. He quedado tan prendado de su estilo como de su moderacion. La miro como los preliminares de paz entre los campeones en pró y contra de *Calderon*, excluyendo de ellos al necio y desgarrado autor de las *Variedades* de la *Crónica*, cuya concordancia sería bastante á hacerme dudar de la opinion mas

1. Au paragraphe dédié aux *Memorias* de Galiano, pages CXXXI-CXXXIII de son édition des *Autobiografías y Memorias* (*N. B. A. E.*, Madrid, 1905), M. Serrano y Sanz n'a cependant pas contrôlé à quels numéros de *La América* avaient paru les articles de l'édition de 1878, s'étant contenté de transcrire l'indication vague de la préface du livre (p. CXXXI, *note 2*). Notons ici que cette éd. de 1878 a été réimprimée sous son titre ancien : *Recuerdos de un anciano,* en 1907, à Madrid (Hernando, in-8° de 547 p.).

bien establecida. Quisiera responder á Vm. en su mismo estilo llano y familiar, pues estamos ya convencidos de que es muy corto el número de personas que se interesan en esta contienda. Y asi podemos dejarnos de filaterías. Harélo en cuanto á llaneza; pero renuncio desde luego el competir con Vm. en línea de aliño, fluidez y gracia... » (*A. H. P.*, p. 1). Mais ce que Galiano a oublié de noter, c'est que les louanges de Böhl — qui frisent, et c'est ce dernier, cette fois, qui l'écrit (*ibid.*, p. 16), la « captatio benevolentiae » — avaient été aussitôt réduites à néant par *C... a* dans sa lettre au *Germano-Gaditano* imprimée à la suite du morceau dont nous venons de reproduire le passage qu'avait en vue l'auteur des *Memorias*. « Nada hallo en todo el folleto, » déclare Dª Francisca, « digno de nota particular por su cautelosa malicia. Antes me ha hecho mucha gracia el tono de moderacion, con su escritura de palinódia, que presenta el papel del Señor A. A. G. » (*ibid.*, p. 36). Et, un peu plus loin, ne s'écriera-t-elle pas : « ¡Vaya : si no se pueden leer dos renglones en la carta del *Señor A. A. G.* sin tropezar en falsedades ! » (*id.*, p. 39). Comme si, enfin, ce double aveu n'eût pas encore été suffisant, n'avait-on pas, quelques pages plus loin (*id.*, p. 71), fait avouer à Mora en personne : « Ay ! pobre de mí...! Ya no me tendrán por crítico, ni por clásico, ni por literato. ¡Ay, que ya todos me han conocido ! ¡Ay, que ya está claro que soy un zote, y que lo seré para siempre jamas ! Hemos hecho el posible esfuerzo para salir de este berengenal. A. A. G., mi campeon, ha puesto una carta preciosa en que confiesa bonitamente sus desmanes *y trata de prohijar á Bolonio las mas odiosas inculpaciones, etc.?* » En vérité, Böhl redoutait trop cette fine plume de Galiano pour ne pas affecter à son endroit une bonhomie qui n'existait guère alors au fond de son âme, et il avait, après les lectures répétées qu'il avoue, trop bien saisi combien, en son apparence d'improvisation ingénue et en dépit de digressions sans nombre, la lettre à Mora allait droit au fait et touchait juste, pour ne pas tenter un suprême effort de conciliation à l'endroit d'un adversaire dont Zulueta, éminemment impartial, reconnaîtra sans hésiter la grande pénétration psychologique, en ces termes : « Sin embargo la [*reputacion*] de vd. ha mejorado mucho para conmigo, por mas de un aspecto, despues de la publicacion del folleto. Si las ideas que bullen en su cerebro y vagan diseminadas en su escrito, se presentáran en el órden de deduccion conveniente y despojadas del aparato de insubstancialidad que las acompaña, tendriamos parte de lo necesario para combatir el género romancesco. Vd. lo reconoceria, si emplease en meditar la tercera parte de la sagacidad que aparenta ; y si pudiera reconocerlo, ya veo que le sobra candor para confesarlo... » (*Yo solo...*, p. 2). Car Galiano suit, à n'en pas douter, un plan nettement arrêté, qui consiste à démontrer, d'un côté la fausseté fondamentale de la théorie de

Böhl, la médiocrité de ses moyens de défense, de l'autre. Et comme il sait que la condamnation globale et sans réserves du système dramatique de Calderón, outre qu'elle serait absurde, aliénerait irrémédiablement trop de bons esprits, à Madrid et ailleurs, à la cause de la *Crónica*, voilà pourquoi, non seulement il rappelle que Mora a « célébré Calderón » — par une allusion voilée au numéro 12 du journal et à tel passage, fort raisonnable, des articles que nous venons de résumer, — mais il entreprend lui-même d'exposer enfin avec quelque précision les mérites relatifs de ce poète. Il y réussit mieux encore qu'il n'eût pu l'espérer, et, tour à tour, Böhl, Zulueta et jusqu'à la vindicative *C... a* l'en féliciteront. « En cuanto á mi me toca, » dira Böhl, « con menos bien que hubiera Vm. dicho de *Calderon* me contentaba, pues solo contra aquellos que le negaban toda clase de mérito se habia enconado la contienda » (*A. II. P.*, p. 16)[1]. Zulueta, à son tour, d'écrire : « ... pero, sea como fuere, vd. reforma ahora la opinion anunciada acerca de este autor [*Calderón*], y presenta una idea de él, á que, con algunas variaciones, no tuviera yo reparo en suscribir desde el principio » (*Yo solo...*, p. 6). *Cymodocea*, enfin : « A tantas falsedades sigue una crítica, á mi entender, bastante sensata de *Calderon...* » (*A. II. P.*, p. 38). Le dit exposé n'est, en somme, pas des plus originaux et ne prouve nullement, à nos yeux, que son auteur eût, avant de l'entreprendre, relu — ou lu spécialement, comme il le fallait, l'œuvre caldéronienne. Böhl l'a, non sans malice, observé : « No pensamos por cierto que la opinion que Vm. (y no Vms.) manifiesta ahora sobre *Calderon* sea cosa nueva. Las *noticias literarias* refieren varias de la misma especie. Pero ¿quien lee en el dia lo que impugna? » (*id.*, p. 18). Il eût été, en tout cas, mieux à sa place au tome VII (1848) de la *B. A. E.*, — où Hartzenbusch a cru devoir citer, comme autorité caldéronienne, l'homme devenu un modéré, un ministrable (p. LXXV-LXXVI), — que le jugement hybride contenu au tome V de l'*Historia de España* parue à Madrid de 1844 à 1857, page 150[2] : « Al frente de los autores espa-

1. Böhl déclare même : « A Vm. se lo confesaré (aunque no á su comodin [= *Mora*]) que por mí estoy convencido de que la presente aura popular de que goza el teatro español en Alemania, se debe en parte á la novedad, y en parte al capricho de la moda... » (*id.*, p. 18).

2. Dans *Mariana historien*, page 267, M. G. Cirot parle, d'après Hidalgo, de l'ouvrage « de Dunham, en cinq volumes (1832), mis en espagnol par Alcalá Galiano (1844-6). » Il eût fallu dire que l'*History of Spain and Portugal*, qui comprend 5 volumes in-12, parus en 1832 et 1833, était devenue une *Historia de España, redactada y anotada con arreglo á lo que escribió en inglés el Doctor Dunham*, qu'elle se composait de 5 volumes in-8° en 7 tomes, s'arrêtant à la majorité d'Isabelle II et qu'il ne s'agissait pas d'une pure traduction. L'auteur de cette volumineuse apologie de l'œuvre « historique » du jésuite de Talavera renvoyant, en ces pages 266-268, simplement au *Répertoire* de l'abbé Ulysse Chevalier, il en résulte plus d'une confusion et si l' « on ne voit pas (?) que les Allemands se soient occupés de l'histoire de l'Espagne jusqu'à ce que parût, de 1754 à 1772, une traduction de Ferreras en leur

ñoles en este ramo merece ser y está puesto D. Pedro Calderón de la Barca; en la invencion feliz; en idear caracteres casi siempre comun, aunque en raras ocasiones, como en su *Sigismundo* de « *La Vida es Sueño* », en su *Alcalde de Zalamea*, y otros, aun en esto acertó á ser eminente, *etc.* » Et si le fils d'artisan allemand avait, en la circonstance, voulu user de cette malicieuse *Gemütlichkeit* qui, la même année, s'affirmait littérairement dans son premier recueil de *Fables*, n'eût-il pas eu là une excellente occasion de rappeler à Galiano les pages de 1818 et la réplique de Zulueta : « No, no creo que el *buen D. Pedro* se hubiera espantado tanto de la voz *Característica*, y mucho me temo que revolviendo libros la habiamos de encontrar usada por el mismo, *etc.* » (*Yo solo...*, p. 7)? Mais cet Andalous déconcertant aurait, sans nul doute, renvoyé le futur directeur de la *Bibl. Nac.* à quelque passage de son *Historia de la literatura española, francesa, inglesa é italiana en el siglo XVIII* (Madrid, 1845) où, tel celui sur Meléndez Valdés, est censurée l'outrance des Allemands, qui « de nuestras poesías sólo conocen ó sólo celebran las antiguas y de ellas lo que va más desviado de las estrechas reglas del clasicismo francés ó moderno » [1], et se trouve justifiée, du moins en apparence, la conclusion de l'apologie de Calderón dans l'*Historia* — « ..... una de la primeras glorias de España, en fin, aunque por muchos años tasada en menos de su justo valor, *y hoy, acaso á consecuencia de los elogios de algunos extrangeros, repetidos por no pocos de sus paisanos, avaluado en grado todavía superior al de su verdadero merecimiento* », — qui apparaissait déjà en germe dans *Los mismos...*, à plus d'un quart de siècle de distance.

Galiano s'était surtout efforcé de mettre en lumière combien étaient antilibérales les opinions de Böhl; indigne sa méthode des personna-

langue », nous voyons, par contre, et dès le premier nom cité, celui de Dieze, que M. G. Cirot eût dû ne pas se borner à transcrire aussi sèchement son garant. Mais devons-nous, en vérité, regretter cet « excès de gloire » survenu un peu tardivement — Dieze n'a fait que rendre en sa langue la portion relative à l'Espagne de l'ouvrage, paru de 1764 à 1767 et non cité par M. G. Cirot, de William Guthrie : *A general History of the World*, en l'enrichissant de corrections et d'additions (Lpzg., 1774, in-8°) — en France, après un siècle d' « indignité », au premier hispanologue d'Allemagne au XVIII[e] siècle?

1. Ce passage a été reproduit en 1871 au tome LXIII de la *B. A. E.*, page 68, de même qu'avait été, en 1869, reproduit, au tome LXI, celui où Luzán est pris à partie pour avoir médit de Calderón (*Cf. ibid.*, p. 124-125, le jugement sur A. Verdugo y Castilla, où Galiano se sépare de Quintana, coupable d'avoir soutenu la thèse de l'école française). Rappelons que ce même Galiano semble, lui aussi, avoir voulu rivaliser avec Mora en marchant sur les traces de Böhl et rééditant, avec 15 pages d'*Observaciones* (p. LXVIII-LXXXIII du t. I) et quelques notes, chez F. A. Brockhaus, en 1844, en deux volumes petit in-12, le *Romancero castellano* de Depping, complété en 1846 par un troisième volume, de F. Wolf, cette *Rosa de Romances* tirée des *Rosas* de Timoneda qu'a oublié de mentionner M[me] Michaëlis de Vasconcellos au numéro VII (1907) de *Cultura Española*, page 768, *note* 3, dans ses si érudits *Estudos sobre o Romanceiro peninsular*, dont notre étude : *Sur un livre oublié de poésies judéo-espagnoles* (n° XII [*novembre 1908*], p. 977-1022), a quelque peu retardé l'achèvement.

lités blessantes; arbitraire sa division des esprits en deux catégories — les « spiritualistes » doués de « plus d'imagination », les « matérialistes » de « plus de calcul » (*I. P.*, p. 11) ; — absurde le ravalement des « classiques », c'est-à-dire des écrivains de la *Crónica*, à la seconde — comme si l'idole des romantiques, Shakespeare, ne prêtait pas aux interprétations métaphysiques, ou éthiques, les plus contradictoires, *v. gr.* dans *Hamlet*, dont le *to die to sleep* était rappelé ; — déloyale l'insistance à recourir aux insinuations d'ordre politique, à jouer, en particulier, de l'odieux argument de l'*afrancesamiento;* factice et peu naturel l'enthousiasme des Allemands pour Calderón — encore que l'explication qui en était tentée manquât, pour être historiquement solide, d'admettre le facteur, lointain mais sûr, de l'influence de Lessing et de ses campagnes anti-françaises, facteur aussi actif que l'autre, né des récentes luttes napoléoniennes ; — anarchique le critère — déjà posé dans *Donde las dan las toman,* page 29, puis renouvelé page 95 de l'*A. I. P.* [1] — qui déniait l'existence de règles éternelles et infaillibles du goût et n'admettait que des « reglas parciales, abstraidas de las obras maestras de los grandes poetas, que solo tienen aplicacion á cierta clase de composiciones », critère combattu par l'auteur de la lettre au nom et d'après les principes de logique de Condillac ; incohérentes les admirations littéraires de qui signalait « como ignorantes y poco afectos á su país á los que no miren con el debido respeto á Garcilaso, Góngora, Rioja, Calderon, Herrera y Solis » (*A. I. P.*, p. 96) ; « atroz » l'accusation d'oubli de ses devoirs d'écrivain formulée contre le fondateur de la *Crónica*, dont la traduction, si vilipendée, de *Ninus II*, était exaltée et donnée comme : « fluida, numerosa y poética, » à mille coudées, en tout cas, des élucubrations de ses critiques improvisés, de cette *pandilla anticronicana*, de ce « formidable escuadron de literatos anti-clásicos » — cette fois, Galiano se garde (*de los escarmentados nacen los avisados)* d'écrire : « gaditanos » — bien connus sur la place — ce qui n'empêche pas le défenseur de Mora de se tromper, et lourdement, sur *C. Z.*, et celui-ci le lui fera sentir dans *Yo solo....* — dont aucun n'étant capable d'« enseñar tesoros poéticos », le droit leur était, en conséquence, dénié de censurer les vers d'autrui ; outrecuidante, enfin, la prétention de cet intrus teuton affectant un patriotisme espagnol que sa qualité de natif des bords de l'Elbe l'empêchait de ressentir et n'en taxant pas moins, avec une inconscience superbe,

1. Cette *abjuración* (*A. I. P.*, p. 94-96) dans laquelle Böhl parodiait Galiano au numéro 137 de la *Crónica,* a fourni à ce dernier une allusion mordante à la compétence de son adversaire « en materias de abjuracion de errores. » *C.....a* l'a relevée assez piteusement (*A. II. P.*, p. 38) pour féliciter son mari d'avoir su « no solo abjurar, sino desarraigar los de su edad juvenil con la férula de una razon madura ». Mais l'ami de Mora allait peut-être trop loin en prétendant que Böhl n'avait baptisé son fils : *Juan Jacobo* que dans un élan de son culte pour Rousseau, si le grand-père paternel de l'enfant s'appelait déjà *Johan Jakob.*

de « mauvais Espagnols, mauvais Gaditains, mauvais Chrétiens » d'excellents citoyens dont le passé était sans tache. — Cette démonstration, que ponctuait un suggestif : « *bien sé con quien nos las habemos* », avait permis à Mora de déployer plus librement sa verve sarcastique en achevant de tuer son adversaire par le ridicule. Tour à tour, c'étaient une drolatique « escena calderoniana », en vers, — elle n'avait, hâtons-nous de le marquer, d'authentiquement « caldéronienne » que l'épigraphe ; — une réplique à l'« alcalde de Daganzos », dont le but était de manifester la confusion volontaire commise par Böhl relativement au concept « ilustracion », page 16 du *I. P.*, et d'exposer, en même temps, comment la vraie illustration formait les assises de toute société bien ordonnée, comment, aussi, la réalisation de cette « obra de romanos » qu'était la diffusion des lumières en Espagne apparaissait inconciliable avec la notion romantique du patriotisme, comment il était misérable — il y a, dans le texte de Mora, le vocable *sandez* — d'avoir inventé le personnage du curé dans le seul but de rappeler les polémiques de 1814 ; — un discours de « Bolonio » à ses adeptes « bolonios », imaginé pour mieux persifler l'« abandono » de l'ennemi de la *Crónica,* qui avait dû, pour trouver des lecteurs et malgré l'appât malsain d'extraits de correspondance privée, distribuer gratuitement son factum, alors que le journal adverse était en pleine prospérité. L'annonce de « unas represalias que no le serían muy agradables » doit s'entendre, en cette fantaisie où chaque phrase porte, comme l'obscure menace du recours à un procédé semblable à celui de « Bolonio », à base, sans doute, d'indiscrétions épistolaires, et qui, en dévoilant documentairement ses fins secrètes, en particulier son « odio á las luces », lui eussent irrémédiablement aliéné les sympathies d'un public resté dans l'ignorance de son caractère véritable. Car, en définitive, raisonnait Mora, de qui se moque-t-on ici et à qui fera-t-on accroire que pour avoir parlé légèrement de Calderón un publiciste ait commis un crime d'État et « offensé deux nations » ? En vérité, il fallait toute la mauvaise foi d'un ennemi dissimulé de l'esprit moderne pour oser proférer en public d'aussi stupides charges. Et voilà pourquoi aussi les observateurs sensés avaient déjà condamné sans appel le « deseo de venganza que tan infructuosamente se ha exhalado en los clausulones del *Pasatiempo* ». Dans un colloque final entre l'« aspirante Bolonio », — c'est-à-dire Cavaleri — et le fondateur de la *Crónica*, Mora triomphait, un peu trop pesamment, des deux *leaders* de l'opposition gaditaine : « B. y C. » ; s'écriait : « ¿ Qué sería de mí, si tuviese la desgracia de que me aplaudiesen N. y N. ? » ; se gaussait de l'ignorance des six personnages aux frais desquels avait été imprimé le *Pasatiempo*, dont il réduisait le contenu à six propositions aussi offensantes pour le défenseur du néo-clasicisme que dénuées de valeur objective ; clouait au pilori — trait du Parthe — l'inconséquence du « Germano-

Gaditano », qu'il s'efforçait de présenter comme infiniment plus grave que celle à lui reprochée par l'ancien adorateur du philosophe de Genève, auquel un « cuenta con lo que se habla » conseillait plus de circonspection à l'avenir, en l'engageant à se remémorer, en particulier, certaine « peregrinacion al lago de Leman con mas devocion que un mahometano va al pozo de Senser », qui prouvait assez que lui aussi avait eu ses variations, voire ses avatars, à cause desquels il eût convenu de chanter avec moins d'audace la palinodie.

Laissez dire les sots! Cette excellente maxime, proclamée par l'« aspirante Bolonio » page 45 au nom de Mora, allait-elle, de part et d'autre, être appliquée? Depuis la distribution à Cadix du pamphlet de Barcelone jusqu'à l'annonce par Böhl de l'envoi à Hambourg d'un second *Pasatiempo*, le 16 février 1819, rien dans la correspondance du consul avec le docteur n'indique que, dans l'intervalle, la dispute se fût envenimée. « Per Voss, » mande laconiquement Böhl à cette date, « erhalten Sie einen zweiten Pasatiempo, der den ersten sowohl an Gediegenheit des Inhaltes, als auch im Stil übertreffen soll. Ueber Calderon & alte span. Literatur habe ich die Gegner zum Schweigen gebracht, & jetzt sucht sich der Sudler durch Sticheln auf die Deutschen zu rächen. » En vérité, la *Crónica* se bornait à relater sur ce ton de pince-sans-rire d'autant plus perfide qu'il simulait celui de l'objectivité scientifique, les « extravagances » romantiques, plus spécialement celles qui venaient d'Allemagne. Une interruption dans ce genre d'exercices où excellait Mora, que l'on constate à partir du numéro 169, 10 novembre, doit s'expliquer comme une conséquence de la maladie de ce dernier, mentionnée par Galiano, I, 424, qui composa, de la sorte, au lieu et place de son ami — mais à condition, dit-il, « que guardase el más profundo secreto sobre ser obra mía la que sobre el asunto se escribiese » — la *Canción fúnebre* en l'honneur de la fille de Jean VI de Portugal qui avait succombé à l'opération césarienne en mettant au monde une fille morte, *canción* qui « llamó la atención del Rey y le inclinó á favorecer al supuesto autor » [1]. On

1. Ce délicieux pendant de l'*Epitalamio* est à la première page du numéro 185, précité, de la *Crónica*, et, s'il caractérise la virtuosité de Galiano, il explique aussi, par des strophes comme celles-ci, l'enthousiasme de Ferdinand :

> Yo lo ví, yo lo ví; blando batía
> Sus anchas alas, cual la nieve hermosas,
> El Genio de la Hispana Monarquía :
> Un pie sobre las cimas procelosas
> Del Pirineo altísimo asentaba,
> Y otro al confin del túrgido océano,
> Donde el « no hay mas allá » plantó la mano
> Del fuerte Alcides de potente clava.

jugera, par les spécimens suivants, de la nature de ces « picoteries » dont parlait Böhl :

« *(N° 15.2)* La literatura romancesca inglesa acaba de perder á uno de sus mas firmes apoyos en la persona de Monsieur Lewis, autor de una novela titulada *el Monge*, llena de inmoralidad y extravagancias. Hallándose estudiando en una universidad de Alemania, se aficionó demasiado á las pinturas

De allí vió á los Hispanos campeones,
Moderados en paz, fuertes en guerra;
Viólos virtudes, glorias y blasones
Mostrar y conseguir en mar y en tierra.
De su virtud y lealtad seguro,
Vió á Alonso Perez de Guzman el Bueno,
Al confiado bárbaro agareno
Arrojar el puñal del alto muro.

Y satisfecha del Señor la saña,
Vió retornar al Africano suelo
Al fiero alarbe, que á la triste España
Siete siglos cubrió de horror y duelo :
Vió entre mil héroes al tercer Fernando,
En cuya faz de Dios el celo brilla,
En las gigantes torres de Sevilla
Los pendones de Cristo tremolando.

Miró á las olas entregarse ufanos
Unos pocos intrépidos guerreros,
Caminando á domar reinos lejanos,
Sin mas que su valor y sus aceros :
Miró al Galo triunfante é insolente
De Cádiz estrellarse en las arenas,
Y deshechas y rotas sus cadenas,
Vuelto Fernando á la Española gente.

Miró por fin las naos Lusitanas
Raudas surcar el piélago de Tetis,
Y dos Reales vírgenes ufanas
Conducir á las márgenes del Betis.
La diadema de rica pedrería
Que ornó á Fernando, su Isabel alcanza,
Y el tronco de Borbon y de Braganza
Mil vástagos preciosos prometía *etc., etc.*

Arriaza lui-même s'était contenté de comparer la mort d'Isabelle à une éclipse de soleil — insultant, il est vrai, Napoléon sur son roc :

En medio de ese piélago extendido
Dejas vivir un monstruo aborrecido,
De Europa un tiempo azote, y susto ahora;
¡ Y haces morir á la que España adora !

— et de consoler Ferdinand en évoquant l'ombre de sa femme dans les bras..... « del Santo Fernando », après quoi, ne trouvant plus de métaphores altisonantes, il avait clos sa onzième strophe sur le piètre expédient d'un :

Y cante mas quien la llorare menos.....

sombrías y terribles. Ha compuesto tambien una comedia titulada *el Espectro*. llena de todos los primores de la secta. »

« *(N° 157* [1]*.)* Monsieur Biergang, notario de Aquisgran, ha compuesto, para solemnizar la reunion de los Soberanos, un drama histórico, intitulado *Carlo Magno*. Los personages son este héroe, su esposa Gersinda, su hija Emma, la corte de Roma *(sic)*, Witikindo, Rolando, el Embajador de Persia, y Luzbel, disfrazado de arquitecto. El estilo tiene algo de perfume matizado y la accion, careciendo de toda observancia de reglas, es por consiguiente joya nueva de la corona romántica [2]. »

« *(N° 159.)* He aquí una revista de poetas ingleses hecha por el romántico Malte-Brun...,. [suivent des moqueries contre Walter Scott, Campbell, Wordsworth, Southey, puis une appréciation de Byron.] .....Lord Byron ha recibido de la naturaleza lo que en vano buscan en los recursos del arte innumerables poetas ingleses; pero el genio de Lord Byron necesita un freno saludable..... »

« *(N° 168* [3]*.)* Los estudiantes de la universidad de Gotinga han escandalizado en estos últimos meses á toda la Alemania con su conducta inquieta

Galiano, qui est allé jusqu'à la douzaine, a laissé loin en arrière le pieux radoteur aulique, en terminant par une prosopopée grandiose, mise sur les lèvres de la feue reine :

Genio inmortal, que de la Iberia mia
Hasta aqui presidistes al destino,
Vuelve al celeste coro; á tí me envía
Asi á anunciarlo el Hacedor divino.
Está aplacada su terrible saña :
A mi voz tu ala santa el ayre hienda;
Que á mi amor el Altísimo encomienda
Los hados de FERNANDO y de la España.

Tú, esposo augusto, que á mi frente un dia
Ceñiste amante la diadema Hispana,
Haz por siempre feliz la nacion pia,
Que por servirte se afanó y se afana;
Al sábio ampara, al infeliz consuela,
Al bueno acata, al presumido asusta,
Y la edad venidera honrará justa
Los nombres de FERNANDO y de ISABELA.

1. Ce même numéro contient des railleries à l'adresse d'*Ossian* et « *Macferson* » que nous jugeons inutile de reproduire.

2. Comme preuve que Böhl contrôlait attentivement les moindres attaques de la *Crónica*, nous citerons ce passage de sa lettre du 7 octobre 1818 à Julius : « Senden Sie mir auch *Carl der Grosse* von einem Biergang in Aachen, worüber sich gleichfalls die Madriter (Nachbeter der französischen Kritiker) lustig machen... » L'auteur du drame en cinq actes que Mora citait sans l'avoir lu (Cöln, 1818, in-8°) ne s'appelait pas Biergang, mais F. F. M. Biergans. Les compilateurs du *Catalogue* de la *Bibl. Nationale* l'ont bizarrement confondu avec le Jacobin de Cologne Franz Theodor Biergans (ami de François-Louis-Esprit Dubois, député du Haut-Rhin à la Convention), rédacteur du périodique républicain bi-mensuel : *Brutus, der Freund seines Vaterlandes*, qui parut à Cologne l'an V de la République. Böhl a reparlé de *Carl der Grosse*, pages 54-55 du *II. P.*, mais en termes qui permettent de croire que Julius ne lui en avait pas, dans l'intervalle, envoyé le texte.

3. Au numéro 167, il y a un éloge du Théâtre français contemporain, proclamé « el mejor teatro de Europa ».

y revoltosa. Parece que los principios que profesan no estan muy acordes con la obediencia y sumision que forman parte del sistema romántico, sino que han tomado de los clásicos la audacia de los Catilinas, *etc.* [Le morceau conclut ainsi :] .....Parece que la literatura romántica es mas poética en las novelas que moderada en sus principios didácticos ; á lo menos, cuando no se conocia el sistema de perfectibilidad, ni los latos términos de la fantasía, Vives, Nebrija, Cuvier, Mureto y Rollin tenian alumnos dóciles, sumisos y moderados. »

« *(N° 169.)* El fanático alemán Cloos, fundador de una secta que ha fundado su inauguracion con sacrificios humanos, se halla preso en Dresde, donde se ha prohibido publicar impresos sobre este asunto. Se cree que este malvado empezó por envolverse en las tenebrosidades de la nueva metafísica, *etc., etc.* »

Depuis le commencement de novembre jusque vers le milieu de février 1819, seul un court pamphlet de 8 pages in-4° et 344 lignes, émanant, comme nous l'avons dit, de Zulueta, qui le signa : *C. Z.*, était venu, dans la première semaine de décembre, rappeler à Mora que les « littérateurs gaditains » veillaient et ne se tenaient point encore pour battus, bien que le ton de cette réplique fût loin d'être flatteur pour le *Germano-Gaditano.* Elle porte le simple titre :

YO SOLO A UNO DE LOS MISMOS,

avec, à la fin, cette mention éditoriale :

CADIZ AÑO DE 1818

CON LICENCIA : EN LA IMPRENTA GADITANA DE D. ESTEBAN PICARDO, CALLE DE LA CARNE.

Zulueta avait été offusqué par les termes ironiques que l'auteur de la *Carta* à Mora dans *Los mismos...* avait employés pour réfuter son *artículo remitido* de juillet, dont il dénaturait l'intention et même le simple titre. Par les passages que nous avons cités, on a pu se convaincre que le signataire penchait plutôt pour Galiano et il nous suffira de transcrire ici, comme hautement caractéristique de sa manière, le fragment où il se justifie d'avoir écrit, dans l'article à l'éditeur du *Diario,* en la phrase relative à l' « articulero aleman », que ce dernier se proposait de « sacar victoriosa la misma mismísima poética, que tan malparada dejó en su *nuevo arte* el insigne español Lope de Vega. » Ce fragment, que M. Morel-Fatio eût sans doute reproduit en 1901 au numéro 4 du *Bull. hisp.*, s'il eût eu connaissance des détails de la querelle caldéronienne et de l'introuvable pamphlet

de Zulueta, est ainsi conçu et nous semble mériter l'attention par son remarquable bon sens :

« Mucho extraña vd. que yo digese que Lope de Vega dejó malparada la misma poética que intentan restaurar los que se oponen á los buenos principios que restablecieron el Pinciano y Cascales entre nosotros, y Scaligero y Vida entre los extrangeros. Por eso me pregunta si he leido su *Nuevo arte*. Sí señor : y porque lo he leido afirmo otra vez que la dejó *muy malparada*. Vd. ha tomado al revés lo que yo he dicho de un modo dificil de equivocar. *Malparar* una cosa es *ponerla mal, colocarla mal, deslucirla*. Puede hacerse esto de muchas maneras. Un objeto ridículo harto *malparado* queda con pintarlo al natural. Lo mismo digo hablando en cosas de opinion. Y en este sentido, exponiendo Lope sencillamente su plan de hacer comedias, lo dejaba *malparado*. Peor lo dejaba, si al exponerlo lo desaprobó; y es justamente el caso en que vd. me contradice. Empero, tambien deja *malparada* una cosa, quien intentando mantenerla en aceptacion, la desacredita, ora lo haga con ineptitud, ora lo haga con astucia. Del primer modo dejó vd. *malparada* la causa de los autores clásicos en su primera carta. Del segundo dejó el *buen Lope malparado* en su arte nuevo el desarreglo dramático, que, por mas que vd. diga, quiso autorizar con su egemplo, y con el placer que el público en él encontraba. Lope era bellaco : sabia cumplir con todos; y aunque procuró quedar bien con los sabios, su ánimo declarado era atraer aplausos para sus comedias.

« Sustento en fin que lo escribí; y conozco
Que aunque fueran mejor de otra manera,
No tuvieran el gusto que han tenido :
Porque á veces lo que es contra lo justo
Por la misma razon deleita al gusto. »

¡ Linda justification ! ¿ Y qué cosa era esto que constituia *lo justo*, en el concepto de Lope? Muy facil era, que este hombre ingeniosísimo, y tal vez el varon mas adornado de prendas poéticas de cuantos han nacido, pero erudito de Poliantea, citase griegos y romanos, nacionales y extrangeros, á Horacio y Aristóteles ; y que hablase de arte, de reglas y preceptos, asegurando que compuso seis comedias[1] sujetándose á la regularidad de las de

1. *Cf.* à propos de ces six mystérieuses pièces notre travail sur l'hispanisme de Lessing, p. 89, *note* 5. Zulueta cite en note le passage bien connu de la *Noche de San Juan :*

Aquí la comedia acaba
de la *noche de San Juan*,
y si el arte se dilata
en sus preceptos á dar
al poeta de distancia
por favor veinte y cuatro horas
esta en menos de diez pasa,

et admet que l' « arte » y est « bien guardado *en el tiempo,* y no mal *en el lugar ;* pero desatendido en *la accion*, que es muy enmarañada y sin atadero ». Il ajoute : « Por lo que respecta al estilo, puedo afirmar que en una escena sola hay mas conceptos sutiles y pensamientos falsos, que en todos los dramas de Calderon, ademas de estar

Terencio. Pero no es creible que un hombre que hablaba con esta generalidad, y que escribió disparates en ocasiones en que su trabajo no habia de ser *pagado por el vulgo, ni canonizado por las mugeres,* supiese á punto fijo cuales eran los verdaderos preceptos del arte, aun reducidos al estado de traduccion é inteligencia de los antiguos, en que se hallaban entonces. El oía censurar de los eruditos contemporáneos sus comedias y como tambien se picaba de erudito, quiso manifestar que ya *tiron gramático habia pasado los libros* que tratan de la poesía dramática, y que tambien en la práctica de sus composiciones se habia conformado algunas veces con Séneca y Terencio. Sin embargo, yo estoy persuadido á que un poeta que dió á luz una obra tan irregular como su *Jerusalem,* en que puso tanto esmero, y que ofrecia á los sabios como el *mejor fiador* de su gusto poético, no tuviese nociones mas rectas en la Dramática, que las que descubrió en la Epopeya. De los dislates de su *Jerusalem* no se podia excusar, ni con la necedad de los representantes, ni del auditorio. No quiero extenderme mas por no hacerme sospechoso de desafecto á un poeta de quien se pueden extraer mil bellezas aisladas y mas caudal de estilo y locucion que de ningun otro de los nuestros. Sépalo vd. si no lo sabe : que el Sr. Fr. Lope de Vega Carpio, unas veces adrede, y otras porque no alcanzó mas, convirtió en leyes los despropósitos de sus dramas y de los agenos, en el estilo, en el género de metros, en las trazas, en los caracteres, y en la eleccion de argumentos... » (p. 3 *seq.*).

« El folleto contra el *Pasatiempo,* — s'était écrié Zulueta, — sea indistintamente el lugar de destierro para todos los que repute por enemigos. En él quedaré yo; que no es poco castigo. Quede tambien Serafina Rubio, aunque tenga tanto de *romántica* como de caletera. ¿Quien pondrá órden entre gentes tan diversas? » La *Crónica,* en tout cas, avait pris bonne note de sa déclaration finale, qu'il n'écrirait plus désormais une seule ligne sur la matière en litige — « yo ganaré, » disait-il, « en atender sin distraccion á lo que me importa, y el público nada perderá en que no se trate mas de una cuestion ventilada hasta ahora sin juicio y sin decoro : *Vacuas quae tenuissent scripta mentes, satis jam vulgata* » — et elle l'épargnera, lorsque la mise en vente du *H. P.* aura rallumé ses ardeurs belliqueuses. C'est, en effet, au numéro 199, 23 février, qu'elle a recommencé la guerre d'épigrammes

afeado con aquella erudicion pedantesca en que tanto abunda Lope, y en que nunca incurrió el urbano y magestuoso Don Pedro. ». Le dernier historien allemand du Drame espagnol, A. Schaeffer, qui qualifie (I, 172) la pièce de « prächtiges Intriguenstück », s'est contenté de noter à ce propos : « Lope thut sich, beiläufig gesagt, etwas darauf zugute, dass die Handlung dieser Comödie nur etwa 10 Stunden erfordere, während die " Kunst " 24 Stunden erlaube. Glücklicherweise hat das Stück viele *andere* Vorzüge. » Quant à Böhl — dont nous relaterons plus loin le jugement sur Lope et dont nous avons déjà cité p. 104, *note,* le passage de 1814 — il partageait l'opinion de Tieck (*Krit. Schriften,* III, 246) — qui a qualifié l'*Arte nuevo* de « das Abgeschmackteste » — et définissait (*H. P.*, p. 12) ce petit livret un « fárrago de especies inconexas que el insigne Lope... arrojó á los críticos de su tiempo, como en el día se suele echar un barril vacío á una ballena para que, entretenida con él, pueda la nao seguir su vía sin estorbo ». Cependant, il a loué la répartition des mètres de la *Comedia* telle que l'a exposée l'auteur de l'*Arte* (*H. P.*, p. 49 *seq.*).

où, tour à tour, Böhl, sa femme, Cavaleri — et jusqu'à l'Hospice gaditain, dont ils avaient pris sous leur égide l'ornementation architectonique exubérante — seront lardés de traits impitoyables.

(Nº 199.) A CALVURNIO, ENOJADO CONTRA EL QUE DECIA QUE EL BELLO SEXO ES EL QUE NOS DA MADRES Y ESPOSAS :

Calvurnio, ¿por qué no quieres
(Extraño eres en tus cosas)
Que el darnos madres y esposas
Pertenezca á las mujeres?

Sabe, si no lo adivinas,
Que esto no lo llevo á bien,
Porque es mejor que nos den
Madrastras y concubinas.

J. J.

OTRO. — A BOLONIO, ENEMIGO DE LA CRÓNICA :

Bolonio, sigue en la empresa
Noble de verter injurias:
Inspirado por las furias,
Bien tu labio las expresa.

Despues de tantos sudores,
¿Logras lo que solicitas?
Cada injuria que vomitas
Me vale cien suscritores.

J. J.

(Nº 200.)

. . . .
Exclamó frente al Hospicio,
Leyendo un sugeto: « Se
Reedificó este edificio... »
¡ Válgame Dios!
¡ Pleonasmos en frontispicio!

(Nº 201.) A UN MAL ESCRITOR, QUE REPETIA LA ANTIGUA MÁXIMA DE QUE LA IGNORANCIA ES LA LEPRA DEL ALMA :

En tu boca me parece
La definicion cabal,
Pues nadie conoce el mal
Mejor que el que lo padece.

AL MISMO, PORQUE IMITABA EL ESTILO DE OTRO, NO TAN MALO COMO ÉL :

Cuando el tonto de Simplicio
Remeda á cierta persona,
Se me figura una mona
Que está haciendo el ejercicio.

AL MISMO, PORQUE USABA DE LAS INICIALES DE OTRO :

Aunque son mañas añejas,
Mal te salen, don Fidel;
Te vistes de agena piel,
Y descubres las orejas.

(Nº 203.)

El gallego escritor Nuño
En sus papeles de estraza,
Siempre al contrario amenaza
Con el vigor de su puño.

Mas su amigo Don Fidel
Díxole : « vais muy torcido,
Que diran que habeis nacido
Para mozo de cordel. »

Dans ce même numéro 203, mardi 9 mars 1819, on annonçait qu'en réalisation du principe désormais appliqué à « D. Fidel » — qui eût cru qu'à presque un siècle de distance le vocable, réincarné dans un personnage de comédie, cette fameuse *Nube* de M. Ceferino Palencia, déchaînerait de nouveaux quolibets des journalistes de Madrid? — à savoir : que « el mejor modo de inutilizar las doctrinas peligrosas es ridicularizarlas », une parodie de certaine « novela alemana que ha hecho mucho daño en Europa » — c'est de *Werther* qu'il s'agit — venait d'être jouée au Théâtre Français par Potier et l'on complimentait chaudement cet acteur d'avoir si bien su rendre « la troba de los sentimientos exaltados » de cette romantique et teutonne et pernicieuse histoire. Le terrain étant ainsi préparé, Mora se décidait, au numéro suivant, à prendre directement Böhl à partie :

« VARIEDADES CRÍTICAS.

Historiadores de la época presente, biógrafos de los hombres grandes de nuestro siglo, no os calentéis los cascos en averiguar quién es, dónde nació, ni en qué ciudad floreció Bolonio, el gran Bolonio, el enemigo encarnizado de la « Crónica ». El mismo os ahorra este ímprobo trabajo, y para que la posteridad no ignore tan interesantes pormenores, acaba de publicar en Cádiz un folleto en que dice (recoged estos apreciables datos) : « Vine á Cádiz de edad de catorce años : es decir, que he pasado en Andalucía los felices años de mi mocedad. » De lo que se infiere que desembarcar en un pueblo á la edad de catorce años, « es decir » que se pasa la mocedad en la provincia en que está situado este pueblo.

Este mismo hombre, este buen cristiano que echa en cara al editor de la « Crónica » su falta de probidad y patriotismo (esa friolera), ha visto una sola cosa en la « Crónica » que le pareciese del todo patriótica, á saber : la contestacion á la Damisela Garnerin : de modo que lo único que le ha parecido español,

es obra de un portugués. Aquí entra bien aquello del gallego : lista de la sucesion que voy tuviendo; el primer higo fué higa[1].

Lo donoso es que este hombre da por muerta á la Crónica, y supone que su Editor solo ha recogido descrédito é ignominia de sus trabajos, en el tiempo en que estos se ven coronados por las recompensas más sólidas y satisfactorias. Esos formidables antagonistas, esos irresistibles ataques solo han producido estímulos y suscritores, y si los folletos del crítico han de ir creciendo como hasta aquí, á medida que la prosperidad de este périodico excita su rabia envidiosa, el editor de la « Crónica » desea ver salir de las prensas de Cádiz un tomo en folio atestado de las calumnias y dicterios que han formado hasta ahora la táctica de su enemigo. Reservemos pues los raciocinios para quien los merezca, y respondamos á Bolonio con

Epigramas.

I°

El folleto celebrado
Del Señor D. Fidel quiero
— Hombre, responde el librero,
Ni uno solo me ha quedado.
— Despacho tan excelente
Prueba que alabado ha sido :
— Todos se los he vendido
Al especiero de enfrente.

II°

Fidel pierde si trafica;
Si escribe se burlan de él :
¿Qué hará este pobre Fidel ?
¿Qué? Comprar una botica.
Porque, con su mala suerte,
Si es boticario, al instante
Habrá salud abundante
Y andará escasa la muerte.

1. La *Crónica* s'était vivement intéressée aux expériences de l'aéronaute français Garnerin et de sa fille, expériences dont il semble que la première mention espagnole soit celle que nous avons trouvée au numéro d'octobre 1797 du *Memorial literario*, pages 118-123, encore qu'il ne s'agisse que d'une traduction du récit paru dans la *Décade philosophique*, la même année. Après avoir annoncé au numéro 106 — déjà, au numéro 20, il était question des expériences de Garnerin en 1797 et de celles de sa fille en 1817 — qu'Élisa Garnerin opérerait en Espagne et rendu compte, au numéro 145, de sa descente accidentée, en parachute, à Bordeaux, elle avait traduit, au numéro 162, en un long *Supplément*, l'« *Exposicion de los hechos relativos á la experiencia que debió hacer en Madrid la señorita Elisa Garnerin, en respuesta á la carta dirigida por ella á S. E. el Embajador de Francia, escrita en francés por J. A. Fortuna* », datée : Paris, 25 juillet 1818 et relevant les impertinences d'une lettre (fictive) de la Garnerin, qui n'avait pu réaliser son expérience à Madrid. Or, *C....a* avait maladroitement écrit, à propos de cette réfutation (*A. H. P.*, p. 44) : « Una sola vez he visto en la *Crónica* algo que me pareciese del todo patriótico : á saber : la contestacion á la Damisela Garnerin, firmada por A. Fortuna. Y á la verdad sospeché que no del todo voluntariamente la insertaria en la *Crónica* su editor. »

III°

Dice de mí en cierto escrito
Don Fidel el mogigato :
« Bien sabe Dios que no trato
De hacerle mal : pobrecito. »
Y segun como trabuca
Mis frases y las maltrata,
El Don Fidel sólo trata
De que me aprieten la nuca.

IV°

« Escritores, los de antaño »
(Dice Don Fidel muy hueco)
« Lo demás es embeleco;
Todo lo moderno, engaño. »
¿ Si hablará el hombre de veras ?
No lo creo, y la razon
Es, porque modernos son
Los que le dan para peras.

Le 2 avril (n° 210) [1] dans la proclamation au public : Los Editores, où est précisé le programme du journal, qui tend surtout à la diffusion des connaissances utiles, en particulier de la méthode lancastérienne, Mora portera à Böhl ce nouveau coup :

« .....*No siempre nos ha sido dado seguir tranquilos y en paz las tareas que nos hemos propuesto. Un género de crítica amarga y personal, que el noble carácter español rechaza, y que no puede proceder sino de pasiones bajas y malévolas, ha pretendido turbar nuestro sosiego y manchar nuestra reputacion. Con la absurda pretension de resucitar el Gongorismo, y con el risible pretesto de defender la literatura española por este medio, se han interpretado siniestramente nuestras opiniones, y se nos han atribuido algunas que jamás hemos abrazado. Hemos entrado pocas veces en esta lucha, y siempre con las armas de la burla, porque la respuesta seria y sólida con que se han rebatido estos ataques está en la lista de nuestros suscriptores....* »

Mais, à partir du numéro 211 (6 avril), les épigrammes pleuvront de plus belle :

De un escritor á otro, que lo llamaba sandio, ignorante y falso :

Esas horribles ofensas,
Esos motes que me das,
Los merecí y muchos mas,
Cuando pensé como piensas.

1. Dans ce même numéro une note des *Noticias y Variedades* affirme que le jargon qualifié de *précieux* « tiene algunos admiradores más allá de los Pirineos y mucho mas allá del Rhin : por fortuna en España estamos muy lejos de retroceder á los siglos de la culta-latini-parla. »

Mas ya que por casos varios
Estoy en el lado opuesto,
Merezco, sólo por esto,
Los epítetos contrarios.

(Nº 212.) A un escritor que intitulaba sus obras « Pasatiempos » :

Pues quieres que pase el tiempo
Leyendo tus cuadernillos
Cada vez más abultados
Y de mas pesado estilo,
No les llames « Pasatiempos »,
Sino mas bien « Pasasiglos ».

Al mismo asunto :

En vano tu numen muerde
De este modo á tu enemigo,
Bolonio, el tiempo contigo
No se pasa, que se pierde.....

Au numéro 213 (13 avril), un *artículo remitido,* signé : *Maritornes,* s'occupe du « folleto que se ha impreso en Cádiz » pour le traiter de meilleur des soporifiques. « No hay desvelo que resista á las tres primeras páginas del susodicho cuaderno... » Or, ces trois premières pages renferment précisément la lettre du « Madrilègne », dans laquelle Böhl se fait décerner des éloges auxquels seul un Espagnol de l'étoffe de Cavaleri eût à cette époque apposé sa signature. Le morceau se clôt sur le reproche à Mora de persister à entretenir son public de l'affolant *Bolonio.* « Cuando queremos literatura amena, instructiva, variada, nos habla vd. de Bolonio. ¡ Qué diferencia ! » — Comme s'il n'eût eu rien plus à cœur que de ne point lasser la patience de lecteurs si zélés, Mora condescendait un temps au désir de *Maritornes* et ce ne sera qu'au numéro 220 (7 mai), que, sous la signature : *T. J. Serrano y Q.,* réapparaîtront, comme timidement, et « Bolonio » et ses Œuvres :

Cierto famoso erudito
Cansado de ser modesto,
A la imprenta dió el repuesto
De las obras que hubo escrito :
¡ O qué aplausos que le dan,
Cuando sus libros leyeron !
Todos, todos se vendieron
Para envolver azafran...

Il faut aller, toutefois, jusqu'au numéro 225, à la rubrique : Advertencia crítica, pour surprendre ce nouveau coup droit, franc et sonore :

« *El tontísimo Bolonio ha tenido la sandez de imprimir que por miedo á su férula se han dejado de insertar en la* « *Crónica* » « *varios papelitos muy llenos*

de ilustracion[1]. » *Los editores de la Crónica declaran que es muy pobre hombre dicho oscurisimo crítico para alterar el plan que se han propuesto, y que la férula de que usa no ha dado hasta ahora golpe en bola. Sin embargo, habiendo salido á plaza tantas veces en este periódico*[2], *ha logrado alguna celebridad, á cuyo propósito hemos recibido el siguiente*

EPIGRAMA :

¿Quién es Bolonio? preguntan
Varios lectores curiosos.
¿Es gringo, es armenio, es turco?
¿Hábil, fatuo, diestro, bobo?
¿Qué casta de pajarraco
Viene á ser? Nada. — Un Bolonio.

Brusquement, à la mi-mai, toute attaque contre Böhl cesse et la *Crónica* inaugure une trêve qui durera jusqu'à la mi-septembre. Cette trêve s'explique par un épisode obscur de la carrière de Mora, auquel nous avons déjà fait allusion dans la *Première Partie*, son voyage à Rome. Dans la notice de Mellado, en 1848, il était dit que « Fernando VII, que lo apreciaba mucho, le confió en 1819 una comision importante á Roma; y de vuelta de ella, halló el pais regido por el sistema constitucional, y se alistó en las filas liberales. » L'article de Knight mentionne simplement que Ferdinand « on one occasion sent him on a mission to Rome. » Amunátegui, d'autre part, a prétendu, nous ne savons sur la foi de quel garant (*op. cit.*, p. 25), que cette mission fut cause que l'on jasa beaucoup, et qu'on lui attribuait comme motif la « contratacion de Suizos para la guardia del Rey », explication que semblerait confirmer Galiano lorsqu'il écrit, II, 161, que son ami fut accusé « de haber sido adicto á Fernando en los días de su despotismo », et il serait superflu de rappeler, puisqu'on l'a lu page 68, le si caractéristique passage de Bentham. Dans la lettre à Julius du 20 mai 1819, Böhl, de son côté, a écrit : « In meiner litterarischen Streitsache hat sich seitdem zugetragen, dass der schändliche Mora (Herausgeber der Madriter *Cronica*) plötzlich nach Italien verreist ist, einige sagen von der Regierung in Bezug auf eine erwartete hohe Person dahin gesandt, andere in Privat=Angelegenheiten. » En conséquence, poursuit-il, le journal se tait sur son compte et il

1. Dans la lettre du « Madrilègne » (*H. P.*, p. 7) : « Puede Vm. creer tambien que se ha puesto algun más cuidado en aliñar el estilo y que varios papeles muy llenos de ilustracion no han salido á plaza de miedo de la férula de Vm. »

2. Précisément, dans ce même numéro, à propos d'une analyse de la *Mécanique Morale* — cette œuvre si remarquable d'Antoine de Lassalle, parue en 1789 en 2 volumes in-8° et qui classait son auteur parmi les fondateurs de l'École physico-morale — Mora mentionnait encore, en note à la phrase : « *El arte de vivir no es el arte de vegetar,* » « l'inconnu » de Cadix en ces termes : « Solo un Bolonio ha podido decir que el fin mas noble del hombre es hacer que estén contentos sus semejantes con lo que poseen : principio que si se generalizara, erigiria en virtud á la apatia, á la desidia y á todos los males que trae consigo el bolonismo. »

peut « daher auf Ruhe bis zu seiner Rückkunft rechnen ». C'est un épisode de son voyage — une attaque de fièvre « á orillas del Garona », après qu'il eut « franchi les espaces qui séparent Navacerrada de l'Apennin », assertion qui justifie l'hypothèse que le mal l'atteignit à son retour [1] — que Mora a célébré dans une longue épître en vers à *D. M. R.*, intitulée *Las tercianas* et insérée, tardivement, au numéro 287 de la *Crónica*, 28 décembre. Entre toutes les visions incohérentes dont il fut alors la proie, une surtout avait été particulièrement horrible :

Mas quiero referirte la mas cruda
De todas mis «visiones». Todavia
Entre sueño y verdad la mente duda.

Yo ví bajar del techo (¡o madre mía!)
Informe masa en blondos tegumentos,
Produccion que en España no se cría.

Poco á poco, los hórridos fragmentos
Se juntaron en grupo, y poco á poco,
Tomaron forma aquellos elementos.

¡A quién entonces ví? (¡Vuélvome loco!)
Al mismo folletista gaditano,
Que tanto yo en mis sátiras provoco.

Sin compasion entonces el tirano
Desplegó tres folletos colosales,
Menudamente escritos de su mano [2].

Leyómelos, amigo. De mis males
Este es el más terrible; el que más siento:
Con gritos los leyó descomunales.

Y cuando ya escapado del tormento
Después de media noche me creia,
Calvurnio el socio aproximarse siento.

Palanca en mano aquel jayan blandia
Y un papel de quintillas desplegaba
Tan villano como él. ¡Qué picardia!

1. Mora dut certainement passer, à son retour d'Italie, par Paris, car c'est seulement de la sorte que s'explique sa phrase de décembre 1819, au numéro 283 de son journal, — phrase transcrite page x de l'*Introduction* — et relative à la surprise des éditeurs de la *Revue Encyclopédique* en entendant de sa bouche « le simple récit de cette ridicule controverse ».

2. Pourquoi 3 *folletos?* Nous croyons que Mora ne songe pas ici à *Donde las dan las toman,* mais à l'*Apéndice* du *H. P.*, édité à part, et indépendant du second pamphlet de Böhl. Car, à Toulouse, ou à Bordeaux, où il est censé avoir eu la vision, Mora ne pouvait rien savoir encore de précis touchant les 72 pages du préambule des *Vindicaciones,* qui ne fut distribué qu'en fin septembre 1819, comme l'atteste cet aveu de Böhl à Julius, 2 octobre 1819 : « Hieneben einige Abdrücke der zweiten Ausgabe derjenigen Flugaufsätze, die den *Pasatiempos* vorangingen. Dieses mit den *Pasatiempos* vereiniget (deren dritter jetzt gedruckt wird) wird einen mässigen Band unter dem gemeinschaftlichen Titel : *Vindicaciones de Calderon* machen. »

Febo, en fin, en las cumbres despuntaba:
Febrífugo eficaz, cuya influencia
La quimera rompió que me ofuscaba...»

Mais, lorsqu'il versifiait les détails de cette terrifiante vision, Mora avait recommencé dans son journal la *guerrilla* d'épigrammes. Dès le numéro 258 (18 septembre) avait paru la *letrilla* suivante :

Ya desenvaina Agapito
El enorme manuscrito
Traducido del tudesco
En idioma romanesco,
En él prueba con ahinco
Como dos y dos son cinco,
Que el genio no necesita
Reglas del Estagirita,
Por mas que lo diga Francia;
Que la mayor elegancia
Y el «non plus» de la belleza
Es la intrincada maleza
De Don Pedro Calderon.
Perdone usted el coscorron
Que otra vez será mayor, etc.

Au numéro 270 (19 octobre), il y a un autre madrigal :

De esa abundancia de lenguas
Que tus epígrafes ornan,
¿ Sabes, Fidel, lo que dicen
Los que examinan tus obras?
Que tú, con lenguas tan varias,
Vivas y difuntas, logras
Rebuznar en cuatro ó cinco,
Y no hablar en una sola...

Au numéro 273 (9 novembre) :

¿ Porqué se afana don Busto
Lanzando tanto folleto?
Porque con numen discreto
Quiere reformar el gusto.

Oye sus declamaciones
Y sus notas eruditas
Bien atestadas de citas
El público, y dice: «nones».

Au numéro 286 (20 décembre), c'est à Dª Francisca que le discours, signé *R.*, s'adresse :

Marica la Cojitranca,
Que por mas que disimulas,
Mil señales acumulas
De tu marido y su tranca.

Bien saltas y brincoteas
Como las demas mugeres;
Pero todos saben que eres
Coja, y del pie que cojeas.

Au numéro 292, une *letrilla* sur le *mote :*

El mejor pueblo del mundo
Es la villa de Alcobendas:
Al revés te lo digo
Porque lo entiendas,

commence de la sorte :

El «non plus» del genio humano
Es una comedia antigua
Con galanes de estantigua,
Y lenguage chavacano.
Sobre esto un autor germano
Dice cosas estupendas.
Al revés te lo digo
Porque lo entiendas, etc.

Parallèlement à ces vers satiriques, les notices malveillantes sur l'Allemagne et sa littérature « romantique », telle que l'entend Mora, continuent à orner les colonnes de la *Crónica*. Tantôt (n° 238), c'est l'annonce de la publication à Milan d'un pamphlet inexactement désigné et donné pour une charmante parodie de la poésie anti-classique, dont les personnages, loin d'être imaginaires, se révéleraient « copiados de algunos que comen, beben y deliran » [1] ; tantôt (n° 243), c'est — preuve tangible de la haute valeur sociale des « piezas descabelladas » — la nouvelle qu'à l'issue d'une représentation romantique où le héros empoisonnait « cómicamente » sa femme, un spectateur s'est levé et a avoué avoir commis naguère tout de bon semblable crime; parfois (n° 274), Mora, anticipant sur son apostolat d'Angleterre, procède sous forme catéchistique, et, sous prétexte d'exposer les « principes de quelques sciences », s'exprime ainsi, au chapitre *Literatura :* « *P. ¿Qué es el buen gusto? R. El enemigo del genio. P. ¿Cuáles son los escritores que han echado á perder la literatura? R. Aristóteles, Horacio, Vida y Boileau. P. ¿Qué es poesia moderna? R. Es una contraccion del sistema nervioso. P. ¿ Cuál es la mejor poesia? R. La que está en prosa. P. ¿Cuáles son los protagonistas de los mejores poemas modernos? R. Los bandoleros, los corsarios, los asesinos y los vampiros, etc.* » Quelques jours avant la transformation de la *Crónica* en organe politique, avec, pour conséquence, une modification fonda-

1. Nous avons identifié et lu ce pamphlet : *I romanticisti. Melodramma semi-eroico, tragicomico degli astronomi X, Y, Z* (Milano, Tamburini, 1819, 71 pages).

mentale des préoccupations de son fondateur, on trouvait encore, au numéro 306, vendredi 3 mars 1820, la démonstration que « el gusto clásico se conserva todavía en Europa, á pesar de las irrupciones literarias de los Vándalos modernos. » Dans sa lutte contre le représentant gaditain de ces « modernes Vandales », la *Crónica* était, détail curieux, secondée par la *Gaceta*, et Böhl dut ressentir amèrement les attaques de cet officiel organe du loyalisme monarchique. Le 30 mars 1819, il communique, d'ailleurs, sa peine à Julius. « Die Verkehrtheit, die jetzt im Ganzen herrscht, macht einem das Leben, als Mitglied der menschlichen Gesellschaft, wirklich sauer. Was hilft es, die offene Gewalt des Bösen gebrochen zu haben, wenn wohlmeinende Machthaber ein Spiel der schleichenden Giftmischer bleiben, & in ihrer Einfalt die Hände zur Untergrabung alles Guten bieten! Ich kann dieses auch in Bezug meines Kampfes für Calderon & die alte spanische Poesie sagen. Mein zweiter Pasatiempo, der die elenden Herausgeber der Madriter Cronica in ihrer ganzen Ærmlichkeit darstellt, hat diese Menschen auf das ärgste erbittert. Bis dahin natürlich, dass nun aber diese Menschen die Madriter Censores dahin bringen können, alle ihre falschen Grundsätze, alle ihre Verläumdungen der Deutschen, alle ihre niedrigen Ausfälle auf meine Persönlichkeit gutzuheissen, & den Verkauf *meiner* Pasatiempos nicht zu erlauben : ist solches glaublich? Noch mehr; seit einigen Wochen erscheinen in der Madriter Hofzeitung Artikel ganz in demselben Sinn der Cronica, welche es höchst wahrscheinlich machen, dass diese schändlichen Menschen durch Intriguen & *Bruderschaft* Einfluss auf die Redakzion erworben haben. Hier haben Sie die hauptsächlichsten :

N° 24. Jueves 25 de Febrero 1819. Stockolmo 2 de Enero. La mayor parte de las obras dramaticas que se representan son francesas, porque los Suecos prefieren estas a las Inglesas y las Alemanas, a pesar de los esfuerzos de una *secta* nueva literaria que ha querido poner en moda el género llamado *germanico-romancesco*. Nuestros mejores escritores se han opuesto á la invasion, y continúan sosteniendo la literatura francesa, q. mucho tiempo hace es clasica entre nosotros.

N° 33. Jueves 18 de Marzo 1819. Paris 24 de febr°. Se ha reparado que muchos de los periodicos alemanes pertenecen a judíos, ya como empresarios ó como redactores : de este numero son, *etc.*

N° 35. Martes 23 de Marzo de 1819. Francfort 21 de febrero. Bei Gelegenheit einer famosa memoria de Mr de Stourdza[1] wird gesagt : este consejero no ha hecho mas que traducir al frances ciertos pasages

1. C'était le *Mémoire sur l'état actuel de l'Allemagne par M. de S..., conseiller d'Etat de S. M. I. de toutes les Russies* (Paris, 1818, IV et 66 pages in-8°), dont W. T. Krug, alors professeur de philosophie à Leipzig, a écrit une si virulente réfutation dans le *Hermes*, 1819 II, pages 288-317. C'est à ce *Mémoire* que la *Crónica* était redevable — mais sans doute d'une façon médiate — de ses commérages sur les troubles de l'Université de Gœttingue et les *Kloossianer*.

en los cuales se reconoce el estilo de los *misticos alemanes, secta extravagante,* que se entremete en cuestiones de filosofia, de politica y de religion, sin entender ella misma lo que opina.

Ich glaube gern, dass dieses aus französischen Zeitungen übersetzt ist, allein muss eine bedächtige ernste Hofzeitung dergleichen Zeug aufnehmen [1]? »

Mais nous devons, maintenant, revenir au pamphlet qui avait suscité tous ces déchaînements. Il portait ce titre :

SEGUNDA PARTE

DEL

PASATIEMPO CRÍTICO

QUE TRATA DE LO MISMO :

POR EL PROPIO.

Hoc illis dictum est, si qui stulti nauseant,
et ut putentur sapere, cœlum vituperant.

PHÆDRUS, lib. IV. fab. VI.

CON LICENCIA :

CADIZ : EN LA IMPRENTA DE CARREÑO,
CALLE ANCHA.

(Su precio 4 reales.)

1. La presse allemande qui entretient des rédacteurs spéciaux à Madrid — et fort restreint est le nombre de telles feuilles — aime à déplorer, comme Böhl il y a un siècle, l'*afrancesamiento* de la presse espagnole. L'un des derniers témoignages que nous avons recueillis de ces plaintes gallophobes émane du correspondant madrilègne de la *Frankfurter Zeitung* — qui signe, comme on sait, *W.* — au numéro 328 IV de ce journal, dans un article daté : Madrid, 16 novembre 1908 (*(Spanien und Deutschland)*. On y déplore « dass der Spanier die Vorgänge fast ausschliesslich in französischer Bearbeitung zu sehen bekommt. Mehr noch, als die geographische Nachbarschaft, trägt hierzu der Eifer und die Geschicklichkeit bei, mit der von Paris aus konkurrenzlos das Geschäft der publizistischen Meinungsmache betrieben wird. » Il serait oiseux, entre hispanologues, de réfuter cette partialité et d'alléguer les preuves innombrables de son inexactitude. Quiconque lit avec attention les principales feuilles madrilègnes — même celles d'avant-garde, telle cette *España Nueva* de M. R. Soriano — sait qu'elles accueillent maintes diatribes qui pourraient être signées Bretón de los Herreros et Mesonero Romanos, moins la grâce légère de ces satiriques. Même M. Gómez-Carrillo a écrit, dans le *Liberal,* à maintes reprises, des billets de Paris que ne répudierait certes pas une plume tudesque chauvine.

De même format, imprimé sur même papier et dans la même disposition typographique que le *I. P.*, il comptait, comme lui, 94 pages, foliées de *A.* à *F.* En brochure indépendante, avec pagination de 1 à 79, quoique la foliation continuât de *G.* à *L.*, d'impression, papier et format exactement identiques, il était complété par un :

APÉNDICE.

RESPUESTA

Á LOS MISMOS

O callidos homines! O rem excogitatam!
O ingenia metuenda!

CICERON en el cap. 28 del Orador.

CON LICENCIA :

CADIZ : EN LA IMPRENTA DE CARREÑO,
CALLE ANCHA.

La page 80, n. ch., de cet *Appendice* avait une liste des errata des deux brochures, mais sa feuille de titre, contrairement à celles du *I.* et du *II. P.*, n'était pas chiffrée. Le prologue du *II. P.* (p. 3) reproduisait le délicieux sonnet de Francisco de Figueroa : *Las Musas en venta*, que A. de Castro a inséré en 1857 au tome XLII de la *B. A. E.* (p. 509), tandis que l'épilogue (p. 94) :

Si quieres agradar, Mirtilo, evita...

parodiait celui du B. L. de Argensola (*B. A. E. ibid.*, p. 327) :

Si quieres conservarte, Lauro, evita...

L'*Introduction* (p. 5-9)[1] revêtait la forme d'une missive « al crítico germano-gaditano », signée *F. V.* et datée : Madrid 20 octobre 1818.

1. La page 10 contient la table des matières.

Nous en avons suspecté déjà l'authenticité et ce soupçon n'est que trop confirmé par la note mise par Böhl à la page 5 : « Desde luego se le franquea al Cronista el que tenga esta carta por fraguada, ó al menos dictada por el Aleman : ¡ pues como habia de existir en España otro ente de un sentir tan estrafalario! » C'est une enthousiaste apologie de la campagne caldéronienne, qui se clôt sur l'annonce qu'une somme, dont le montant n'est pas spécifié, destinée à l'impression de sa défense est mise à la disposition de l'auteur du *I. P.*, ainsi que sur une citation de Mme de Staël dans ses posthumes *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française* (Paris, 1818), II, 380-381. Puis viennent douze nouveaux chapitres, numérotés de XIII à XXIV et consacrés à l'exposé des vues de Böhl sur tel point d'histoire ou d'esthétique littéraires effleuré par la *Crónica* ou par l'un des participants à la querelle.

Le numéro XIII, daté de Cadix, 16 août 1818 (p. 11-25) : *¿Cuál es el espíritu de la crítica alemana?* présente, sous forme de notes à l'*artículo remitido* de Zulueta, la rectification de onze « propositions erronées » émises par ce défenseur circonspect des classiques. Nous n'en extraierons qu'un court, mais caractéristique passage, page 24, où se lit cette étrange confession : « *Schlegel* dice que *Calderon* es maestro del arte por excelencia, y que no ha visto comedia suya que no tenga un conjunto profundamente meditado, y una correspondencia perfecta en todas sus partes. No he estudiado bastante á *Calderon* para pronunciar sobre esto; pero me contentaré con que sus contrarios se avengan á estudiar las *bellezas aisladas* que el Señor C. Z. le concede. » Voici donc l'apologiste de Calderón pris au piège et reconnaissant à son insu la faiblesse d'une méthode qui consiste à avoir adopté d'enthousiasme les théories de Schlegel parce qu'elles flattent son utopie réactionnaire, mais est-il surprenant, après une telle affirmation, de ne rencontrer jamais, au cours de la dispute, sous la plume de Böhl l'exposé précis et solide de ces qualités qui assurent, à ses yeux, au système dramatique caldéronien le caractère de perfection souveraine dont il se borne à affirmer, sans la prouver, l'existence? Une seule fois, au chapitre XXXI du *III. P.*, il a semblé vouloir aborder cette si délicate et importante matière — à peine touchée en 1814 — et ce qu'il a alors écrit, nous devons à la règle d'objectivité impartiale qui nous guide de le reproduire intégralement :

« No pueden dividirse las composiciones dramáticas de los españoles en tragedias y comedias, á imitacion de las naciones que se precian de tener un teatro arreglado. Las pocas tragedias puras que ha podido desenterrar el señor *Montiano* parecen egercicios de escuelas, y si acaso se han representado, habrá sido con poca aceptacion, pues ninguna se ha arraigado en las tablas, ni se halla impresa en los muchos tomos de comedias famosas que hemos hojeado. No debe de decir con la índole española aquella

dignidad sostenida que pide el coturno, ni aquella monotonia que resulta de escenas solo lastimosas. La mayor parte de los dramas españoles son tragi-comedias, ó sea historias y novelas puestas en diálogo, que, no reduciéndose al objeto señero de lástima y risa, ni á una sola accion ó un solo evento, profesan representar la vida cual *es*, con sus varias incidencias serias y lúdicras *(sic)*. En ellas alternan los héroes con la gente ínfima, y á una accion sublime acompaña una truhanada. [*Suit une défense, en 18 lignes, du genre héroï-comique, dont Böhl trouve la justification en sa conformité avec l'esprit humain*[1].] *Lope de Vega* ha sido el gran maestro y príncipe de esta clase de comedias. Convenia á su índole una libertad que le eximiese de toda combinacion metódica, permitiéndole explayarse en lo que le agradaba, é indicar apenas lo que no movia su imaginacion. Despues de las tragedias, merecen particular atencion las comedias de capa y espada, como peculiares á la escena española. Su objeto es idealizar la vida social y las ocurrencias que, prescindiendo del interes vulgar y de los apetitos materiales, se engendran de los afectos de amor, zelos y honor entre gente culta. Distinguimos los afectos de las pasiones como aquel grado de sentimiento que realza y vivifica todas nuestras facultades, sin enagenar y esclavizarnos. Este temple del alma produce espontáneamente las discreciones, sutilezas, redarguciones y exageraciones que critican solo aquellos, que no han escudriñado los laberintos del corazon humano, y por tanto ignoran la retórica de los afectos en las almas dotadas de aquella mezcla admirable de agudeza, imaginacion y fuego que constituye el caracter español; retórica peculiar que no se distingue menos del lenguage impresivo de las pasiones, que de la conversacion comun de relatos y sucedidos. Ellas son arenas del ingenio, academias del galanteo caballeresco, cátedras del pundonor, y como tales convidan á tantos símbolos de estrellas, mariposas y flores, á tantas sutilezas sobre amor y zelos, y á tantas discusiones sobre los desafios. La repeticion de escondites, embozados y tapadas debe considerarse solo como medio necesario para conseguir los fines indicados, siendo constante que sin tales marañas, ni luciría el ingenio de las damas, ni la delicadeza de los galanes, ni el celo de padres y hermanos. Se nos ofrecen despues (aunque en menos número) las comedias fantaseadas, que incluyen muchas heroicas y todas las mitológicas. Estas, sin fondo histórico, y sin relacion determinada con ciertos tiempos y costumbres, rehuyen especialmente del yugo de las reglas vulgares de imitacion y naturalidad, y no reconocen mas foro que el de la imaginacion. No se pueden reprobar por cierto amplificaciones líricas, descripciones floridas, relaciones hiperbólicas, en boca de entes imaginarios que obran en un mundo de encantos. Y no se piense que sean estas comedias solo un hacinamiento confuso de trozos poéticos : estriban (principalmente las de *Calderon*) en una idea fundamental, á la que se dirigen, cual rayos á su centro, todas las varias escenas. Y como las deidades gentílicas, ademas de su personalidad, pueden considerarse, algunas como la personificacion de alguna energia del alma, y otras como símbolo de algun elemento material, los dramas mitológicos ofrecen una variedad de relaciones en sumo grado favorables á las metáforas ó traslaciones poéticas. [*Suivent trois exemples : El golfo de las Sirenas, La fiera el rayo y la*

1. Au chapitre XXXV du *Ill. P.* (p. 68) il a, de nouveau, défendu, en neuf lignes, la tragi-comédie, cette fois pour insister sur son caractère moralisateur indirect, ainsi que sur « aquel temple de suave emocion » qu'elle produirait.

piedra, Zelos aun del aire matan.] Nada diremos de las comedias de gracioso y de figuron, por parecerse bastante á las de intriga y carácter de otras naciones. Solo observaremos que el colorido de la imaginacion española habrá de notarse precisamente en los chistes de los graciosos y la recarga de los figurones. » [*Suivent quelques observations sur les « loas », « bailes » et « entremeses ».*]

Mais ce morceau est d'une précision beaucoup trop générale et reflète beaucoup trop exactement les opinions des défenseurs de la *Comedia* cités dans les *Noticias* du *Diario mercantil* pour que nous ne soyons pas en droit, et nous en tenant strictement à Calderón — que l'on considère bien que c'est là l'unique pièce à conviction que nous sommes à même de produire — de reconnaître que son apologiste méritait la cruelle réflexion de Zulueta, transcrite plus haut et qui clôt *Yo solo á uno de los mismos*. Vainement Böhl s'est-il, dans un *P.-S.* daté du 9 décembre 1818 (p. 26-28), efforcé, à la fin de ce chapitre XIII, de démontrer que *C. Z.* était lui-même tombé dans les errements qu'il censurait en Galiano, « y son ignorancia, olvido, ó mala interpretacion de los textos que trae á colacion ». Sa défense, dénuée de force probante et de vigueur documentaire — « esto, » dit-il très injustement de la manière de Zulueta « es hablar en tono de la *Crónica* madrileña » et il se moque, dénaturant à plaisir la thèse adverse, des « impugnaciones razonadas, que parece están tan firmemente asidas á los cerbelos de los impugnadores, que nunca logramos verlas desprendidas y figurando en letra de molde para convencernos que las reglas de la lógica y de la poesía son unas mismas » — se termine sur une insulte gratuite, à savoir que cette seconde riposte « carece de *juicio maduro* ».

Le numéro XIV (p. 29-40), daté du 23 août 1818, est une riposte à « Juan Gil de Ballecas », auteur, outre l'article précité de la *Crónica*, d'un imaginaire *verde libro* :

Verde libro, verde libro
Y reverde el poseedor;
Y mas que verde el meollo
Que tal verdura engendró.

Dans ces pages très étudiées et d'une dialectique décevante, Böhl ne concède à l'esprit moderne certains droits, d'ailleurs imprécis, que pour mieux colorer d'un vernis trompeur de libéralisme la doctrine rétrograde que lui a reprochée « Juan Gil » en une phrase merveilleusement exacte : « Los unos no ven perfeccion ni ilustracion sino en los siglos de Mari-Castaña, menos por reconocer verdadero mérito en ellos, que por no confesar el coetáneo y existente. » Nous avons eu à noter en cet Allemand si foncièrement hostile aux idées rénovatrices une grande prudence dans l'aveu dès qu'il suspecte que

ses convictions politiques et littéraires ne sont pas partagées. Mais ici, il s'orne, pour les besoins de la cause, d'un masque d'homme du siècle et se fait hospitalier, accueillant, compréhensif et large. Il s'écrie : « ¿Quien honra á tantos alemanes, ingleses, y no pocos franceses existentes? Quien ha ensalzado al divino *Melendez Valdes?* Quien ha declarado la *Oda del Pirineo* por digna de figurar en lo mas sublime de la antigüedad [1]? Quien ha celebrado el gusto de *Quintana* y el lenguage de *Moratin*? Quien ha gozado de las poesías de *Gallego*, *Reynoso*, *Cienfuegos*, como el *odiador de las luces*, el Germano-Gaditano? » Cependant, quelques lignes plus bas, le « vieil homme » réapparaît à nu, en cet élan où l'entraîne son fanatisme d'adorateur du passé : « ¡Ojalá pudieran volver las [*costumbres é ideas*] del siglo XVI para la España! y ojalá tuviésemos los defensores de *Calderon* las calidades que se necesitan para sobresalir en ellas! Tendríamos el valor y pericia de los *Leyvas*, *Pescaras* y *Bazanes :* la prudencia de los *Cisneros*, *Corteses* y *Mendozas :* el ingenio de los *Leones*, *Granadas*, *Marianas*, *Garcilasos* y *Herreras ;* mereceriamos sin duda, como *fenómenos*, un lugar distinguido en el *libro verde* de Vm. » Le morceau n'en est pas moins, malgré les personnalités malignes qui en infirment la portée objective, d'une fort belle envergure. Des passages comme celui-ci : « La verdadera ilustracion del dia pide mas que un curso rápido de humanidades. Exige un conocimiento universal de historias y literaturas, y una filosofia profunda. Exige una crítica que, guardando un justo medio entre la credulidad antigua y el escepticismo moderno, sepa colocar cada cosa en su lugar. Requiere una filosofia que, prescindiendo de la aplicacion de generalidades abstractas á la sociedad y á la vida, sabe apreciar lo peculiar de naciones é individuos; sabe combinar y medir las instituciones políticas y literarias con la índole de cada nacion; y sabe entender la grandiosa armonía que resulta, tanto en la sociedad como en las letras, de tan admirable variedad, en oposicion á la monotonia que predican los profesores de la *filantropía* y los campeones de las *reglas eternas é infalibles del gusto* » : de tels passages, disions-nous, où Böhl, anticipant sur la lettre à Galiano et réformant son critère étroit de 1817, présente à l'Espagne une philosophie sociale et combat l'unilatéralisme dangereux des *Aufklärer* gallophiles, qui entraînait la nation dans la monotone ornière de l'idéal esthétique français bourgeois, constituent une sorte de contrepoids intellectuel précieux dans une dispute d'où l'idée disparaissait de plus en plus devant la satire frivole. Non qu'ils révèlent, émanant d'un lettré aussi familier avec la littérature conservatrice contemporaine des trois grands peuples européens, une originalité extrême et nous nous

1. *La profecía del Pirineo en julio de 1808* est, comme on sait, d'Arriaza (*B. A. E.*, 67, p. 69-70.)

souvenons avoir rencontré naguère des opinions analogues à celles de la citation ci-dessus dans la dissertation : *Ueber Litteratoren und Recensenten,* contenue aux numéros 1, 2 et 3 du volume de 1797 de l'*Allg. literar. Anzeiger* de Leipzig[1]. Mais, imprimés à Cadix, en espagnol, en l'an 1819, et offerts à la réflexion d'un public ignorant à peu près la critique allemande et anglaise, ils acquièrent une réelle importance et c'est de ce point de vue qu'il faut les considérer pour savoir les apprécier adéquatement. Malheureusement le manque d'espace, conséquence du manque d'argent, interdisait à Böhl de développer sa pensée, et ces courts chapitres ne représentent que le squelette décharné d'un ample corps de doctrine. A peine a-t-il abordé un chef de preuve qu'il se voit contraint, sous peine de dépasser les limites impérieusement tracées par son impécuniosité, d'en entreprendre un autre. C'est ainsi que, voulant démontrer à « Juan Gil » que le reproche de *gerundismo* adressé avec tant d'insistance à Calderón eût dû être tempéré de maintes restrictions, il écrit : « Digo mas : que ni tintura tiene Vm. de la literatura española, Señor del *libro verde.* Solo un ignorante en la materia puede llamar á *Calderon* el padre de aquel estilo lírico y galano que Vm. llama *gerundismo.* Sin hablar de *Lope*, *Guillen de Castro*, *Mira de Mescua*, *Luis Velez de Guevara*, *Grajal*, *del Poyo*, *Claramonte* y muchos otros escribieron á fines del siglo XVI y principios del XVII, cuando Calderon no habia nacido, ó era niño de teta, y abundan en esta especie de diccion florida inherente á la poesia española, y reprehensible solo quando se recarga, ó aplica fuera de lugar. » Quelle excellente occasion d'élucider documentairement un problème en connexion directe à la querelle et l'intéressant de beaucoup plus près que les considérants d'ordre politico-social! En examinant successivement telle pièce des auteurs qu'il allègue, par exemple : *El nieto de su padre,* de Castro, *Obligar con su sangre,* de Mira de Mescua, *Reinar después de morir,* de Vélez de Guevara, *El caballero del Espíritu Santo (La próspera [adversa] fortuna de),* de Juan de Grajales ou Grajal[2], *D. Álvaro de Luna*, de S. del Poyo, *El rey de los desiertos*, de Claramonte, n'avait-il pas en mains les éléments de la solide réfutation d'une imputation

1. Cette dissertation serait aujourd'hui encore d'un enseignement certain pour les esprits délicats et F. A. Ebert, le grand bibliothécaire de Dresde, l'a chaudement recommandée, en 1821, dans son étude, certainement peu consolante pour le lecteur français de 1908 (qui y constate le recul colossal accompli en son pays depuis moins d'un siècle dans la science de la bibliographie) : *Ueber einige Mängel der neuen deutschen Bibliographie und über ihr Verhältniss zur französischen* (*Hermes*, 1821 II, p. 106-120). L'*Allg. lit. Anz.* 1797 est à la *Bibl. Nat. : Z, 7634.* L'article susmentionné est signé : *S.* Une autre dissertation, au numéro 4, signée *X.*, est aussi des plus curieuses.

2. Touchant la personne de cet auteur, dédaigné par les auteurs de *Manuels*, ainsi que son drame en deux parties sur la vie du tribun populaire N. Rienzi, *cf.* les quelques pages, très méritoires, de A. Schaeffer, I, 267 *seq.*

dont il se borne, procédé inadéquat en face d'adversaires aussi frivoles que les gens de la *Crónica*, à dénier le bien-fondé? Et c'est ainsi que ce sera sous le bénéfice des circonstances atténuantes que nous condamnerons l'insuffisance de son apologétique, en déplorant, une fois de plus, la légèreté de ses arguments et la fragilité de ses allégations.

Le numéro XV, daté du 27 août (p. 41-42) : *Extractos « científicos » del N. 145 de la Crónica* et le suivant, daté du 3 septembre (p. 43-46) : *Profunda metafísica del N. 147 de la misma,* relèvent diverses bévues de Mora en retournant, par le procédé connu, contre leur auteur les phrases mêmes dont il avait usé. Mora avait, au numéro 147 (25 août), esquissé une analyse des *Leçons de philosophie* du disciple atténué de Condillac et précurseur de Jouffroy et de Cousin, le philosophe Pierre Laromiguière. « Esta obra, » disait-il en concluant, « forma clase aparte si se compara con las dos grandes divisiones en que se alistan los filósofos de nuestro siglo. Tan lejos está de los delirios de Kant y de sus ininteligibles raciocinios, como de la doctrina opuesta, que solo descubre órganos y sensaciones en el ser que tanto ha privilegiado la mano del Criador[1]. » Cette atteinte sacrilège portée au Saint laïque de Königsberg indigne très justement Böhl. « Causa náusea, » s'écrie-t-il, « ver profanado el nombre del grande *Kant* por semejante pluma. » Et il entreprend de défendre (p. 45) le grand sage prussien qui, il semble l'oublier, fut le père du criticisme. Mais s'il tance à bon droit Mora, est-il excusable d'avoir parlé sur un ton semi-badin de « la filosofía de Monsieur Laromiguière (¡ frances !) », si cette philosophie, par sa tentative d'interpréter les « facultés de l'âme », représentait la transition entre le sensualisme du XVIII[e] siècle et le spiritualisme du XIX[e]? Ignorant son contenu, il la persifle, procédé indigne d'un esprit grave, et se ravale, à son insu, au niveau de ses adversaires.

Le numéro XVII, daté du 12 septembre (p. 46-50), se borne à « espulgar el zamarro » à la *Crónica* numéro 150 ; le numéro XVIII (19 septembre, p. 51-53) au numéro 152 ; le numéro XIX (8 octobre, p. 53-58) et le numéro XX (4 novembre, p. 59-67) au numéro 165. Le numéro XXI (p. 67-72) : *Teatro Español que se publica en Londres,* annonce, mais non sans imprécision bibliographique, la publication des six premières livraisons d'une œuvre que, de nos jours, ni L. Rius, ni H. Breymann n'ont su décrire avec exactitude[2]. Elle est

1. Mora est d'avis, dans cet article, que l'on doit enfermer, à l'abri de toute critique, *en un santuario inaccesible* les doctrines « révélées ».

2. Rius, au tome I (p. 154) de sa *Bibliografía Crítica,* parle avec confusion de cet ouvrage comme étant in-4° ; H. Breymann, *op. cit.*, p. 66, est plus imprécis encore. Le caldéroniste Günthner lui a, cependant, adressé à ce propos des reproches immérités, *Liter. Handweiser* 1906, *col.* 763-764. La publication d'Anaya avait été analysée — et déjà avec une erreur, car le premier fascicule était donné comme

signée seulement : *A. A[naya]* — quelques hispanologues connaissent sans doute ce personnage par son médiocre *Manuel* de littérature espagnole publié en 1818, la même année que celui de Liaño — et porte le titre : *El Teatro Español ó Coleccion de Dramas escogidos de Lope de Vega, Calderon de la Barca, Moreto, Roxas, Solis, Moratin y otros célebres Escritores; precedida de una breve Noticia de la Escena Española y de los Autores que la han ilustrado.* Elle se compose de 20 livraisons, parues à Londres, in-8°, chez Boosey & Sons, en 1817, 1818, 1820 et 1821. Elle est à la *Bibl. Nat.* parisienne sous la cote : $Y\,g\,\frac{2698}{2700}$. Dans la *Noticia* sur la scène espagnole mise en tête de la première livraison, Anaya n'a guère fait autre chose que résumer Luzán, Holland, et — à propos des *Autos* de Calderón, page 24 — A. W. Schlegel. Böhl qui, le 7 octobre 1818, avait écrit à Julius : « Ich bin neugierig auf den englischen Essay des Anaya ; sein teatro Esp[l]. escogido hoffe ich von England zu erhalten, » l'a qualifié, le 16 février 1819, de « elender Held, an dem man nur den guten Willen preisen kann », et les louanges hyperboliques qu'il lui confère dans le *H. P.* sont purement tendancieuses. Il commençait son œuvre par du Lope... sous le déguisement de Cándido María Trigueros, en alléguant le prétexte que *La Estrella de Sevilla* était introuvable — que ne s'adressait-il à Holland? — et que *Sancho Ortiz de las Roelas* pouvait avantageusement la substituer[1] ! Böhl a d'ailleurs vanté le remaniement de la victime de Forner en se servant des propres paroles d'Anaya au sixième fascicule, et il est certain que les *refundiciones* de Trigueros ont joui en Espagne de plus de faveur que leurs originaux; mais, en exaltant le *Teatro Español,* il songeait, répétons-le, beaucoup moins à Anaya, dont les choix sont très discutables, qu'à

de 1819, alors que le numéro 9 avait paru en 1818 : *cf. Allg. Repert.*, 1819[1], p. 243 et 388 — au numéro d'avril 1821 (t. XXV) de la *Quart. Rev.*, où l'on trouvera un bon jugement sur Calderón (p. 12-24) et une censure de Schlegel, p. 20, *note.*

1. C'est ce que fit aussi le second des traducteurs allemands de Lope, le caldéroniste Von der Malsburg en 1824, et le remaniement scénique *(der Stern von Sevilla)* du baron J. C. von Zedlitz — connu surtout en France comme auteur de la fameuse *Revue nocturne* — part de la même source (1829), bien que M. A. Bossert (*Hist. de la litt. allem., éd. cit.*, p. 744) en fasse un peu trop légèrement une « imitation » directe de Lope. Lemcke (*Handbuch*, III, [1856] p. 760), qui donne le remaniement de Trigueros comme étant agencé « nach den aristotelischen Einheiten », n'a pas décrit avec précision la première réimpression de *La Estrella* parue à Boston en 1828, et rééditée en 1840, « nach der Abschrift einer alten *Suelta* ». Nous la connaissons dans l'exemplaire légué par Julius à la *Stadtbibliothek* de Hambourg : *Seleccion de obras maestras dramáticas por Calderon de la Barca, Lope de Vega y Moreto, por F. Sales, instructor de Frances y Español en la Universidad de Harvard, en Cambridge* (Boston, 1828). L'auteur, qui a dédié cet ouvrage à Ticknor, dit de *La Estrella*, p. 84 : « Se ha hecho tan escasa, que ha sido necesario procurarla en manuscrito de Madrid, pues por ningun precio se pudo alcanzar un egemplar impreso. » Signalons, enfin, une âpre critique de la pièce de Trigueros dans le *Censor* du 10 novembre 1821, n° 67, p. 30-38.

donner aux éditeurs de la *Crónica* une leçon de « patriotisme » par l'exemple de l' « enthousiasme » des étrangers — en fait, s'agissait-il, comme le plus souvent en de tels « apostolats », d'autre chose que d'une spéculation de librairie? — pour les *comedias* du XVII[e] siècle, dont le grand nom de Calderón résumait la vertu merveilleuse, et à exalter, sous couleur de rectification d'un oubli du collecteur, les hispanologues d'Allemagne — il n'en cite que deux par leurs noms : Dieze et Bouterwek —, « quienes mas que nadie han ilustrado la historia de la poesía española » (p. 68)[1]. Sa conclusion est, en ce sens, révélatrice de sa partialité secrète et de ses appétits cachés de vengeance[2] : « Nos ha dado gusto ver esta magnífica impresion de un teatro que han tratado de denigrar y escarnecer los Editores de la *Crónica* de Madrid. Los pobres se empeñan en querer persuadir á su Público que ellos son los defensores del gusto clásico, porque han injuriado á *Calderon,* á su traductor *Schlegel,* y á algunos alemanes que celebran á ambos, pero con su misma *Crónica* han desengañado ya á los más crédulos, y los fallos críticos del Editor digustan igualmente á cuantos entienden de letras, llámense clásicos ó romancescos. »

Les trois derniers chapitres (n° XXII : *Lo que Schlegel entiende por poesía romancesca*, p. 73-84; n° XXIII : *Extractos de Lalla Rookh. Poema de Tomas Moore,* p. 84-88; n° XXIV : *Juicio acerca de la poesia y de los poetas modernos (romancescos)....,* p. 89-93) sont dénués d'originalité, le premier n'étant qu'une traduction libre de la partie des *Vorlesungen* parue à Heidelberg en 1809 et où Schlegel a développé son concept de la poésie « *romancesca* », le second une analyse du célèbre « roman oriental » de Moore paru en 1817, où Böhl — qui sait déjà que le manuscrit a été payé à l'auteur 3,000 £ (p. 84) — se gausse sans pitié du « Falladdeen » de la *Crónica* condamnant, dit-il, « por bárbaras y disparatadas aquellas figuras poéticas que no dicen con

1. Bien que renvoyant aux p. 535-553 de la 2[e] éd. de la *Théorie des Beaux-Arts* de Sulzer, déjà citée, nous l'avons dit, par Schlegel, il oublie de remarquer que les notices sur les dramaturges espagnols qui s'y rencontrent sont de Blankenburg. Quant à Schlegel — dont Anaya avait, répétons-le, traduit p. 24 de sa *noticia,* et avec aussi peu de précision que Böhl en 1814, le passage relatif aux *autos* de Calderón : *Sein Gemüt aber, etc.* — il lui a fait l'honneur de reproduire cette nouvelle mutilation de sa pensée en entier, p. 69.

2. Il s'est trahi davantage encore à la fin de la missive à Galiano, *A. H. P.*, p. 31-34, particulièrement dans cette macédoine polyglotte de vers satiriques contre celui qu'il traite (p. 32) de *Momo* et où Écouchard Lebrun, — qui lui semble bon, à lui qui a récusé Muret, — Fabien Pillet, Shakespeare, Pope, Gœthe, Hagedorn et « Audoenus » — c'est-à-dire John Owen — voisinent si étrangement pour proférer à l'adresse de Mora des aménités dont celle-ci, empruntée à *Macbeth,* donnera une suffisante idée :

..... his pamphlets are a tale
Told by an idiot, full of sound and fury,
Signifying nothing.

nuestro modo de concebir remiso y embotado [1], » le troisième un résumé de l'éloge de Byron par *The Edinb. Rev.* (n° 59, juin 1818, p. 87-120) à l'occasion du quatrième chant (London, 1818) de *Childe Harold.* De nouveau, Böhl force son talent en livrant au public sous son nom des phrases comme celles-ci : « No hay mas que tres de los grandes poetas modernos, que se hayan arrojado á delinear en todo su vigor aquellas angustias á que estan espuestos los meditabundos en nuestra era, por los eternos recuerdos de un profundo escepticismo.... Solo *Lord Byron* se ha elegido á sí mismo como representante de tan amargas angustias... A veces nos abruman sus acentos; pero con mas frecuencia se eleva á la region de una confiada fé. Entonces nos sentimos ennoblecidos aun por su melancolía ; y unas dudas tan magestuosamente concebidas como expresadas, nos confirman en nuestra propia crencia » (p. 91). Dans son for intérieur, il détestait Byron et, le 31 octobre 1820, l'a avoué en ces termes à Julius : « Lord Byron ist nie mein Liebling gewesen : seine Gedichte habe ich bewundert, ohne sie zu Ende bringen zu können. Wer Bonaparte auf Unkosten seines Vaterlandes loben konnte, musste im tiefsten Grunde verderbt sein! Sein *D. Juan* hat es ausgewiesen. Vergleichen Sie damit Wordsworth *Peter Bell* & einige Sonette seines *River Duddon!* — Kein Dichter spricht mein Innerstes aus wie dieser! »

De l'*Apéndice,* entièrement consacré — à l'exception du numéro 4 et des trois pages finales susmentionnées — à la réfutation de *Los mismos....,* nous avons, par les citations qui précèdent, assez caractérisé l'esprit pour avoir le droit d'en indiquer simplement la succession des chapitres. Le grand tort de cette riposte était de venir un peu tard et l'on se demande si quelques pièces n'en furent pas antidatées, la première surtout. Celle-ci : *Carta de J. N. B. al señor D. A. A. G.* (p. 1-34), a-t-elle, en effet, été véritablement écrite avant le 16 novembre 1818 et non, plutôt, lorsque Galiano, devenu agitateur politique très influent en Andalousie — alors que Mora, littérateur besogneux, continuait à brouiller intrépidement du papier à Madrid — menaçait Böhl directement et de façon dangereuse, en ces années de révolution imminente? On est stupéfait, en tout cas, du ton étrangement rampant, nous l'avons noté déjà, qu'y emploie Böhl et l'on ne sait si ce Teuton chauvin doit être pris au sérieux lorsque, reniant presque sa langue maternelle, il flatte le compatriote de Cadalso en évoquant, dès les premières lignes (p. 2), les « broncos acentos que hirieron mis sentidos » à son berceau et qui « en nada se parecen á la dulce melodía con que es saludado el tierno oido del hijo de la Iberia », absolument

1. Dans le *Crit. Dic.* d'Allibone, II (1880), page 1357, cette analyse de *Lalla Rookh* par Böhl n'a pas été signalée, ni, détail plus surprenant, le long compte rendu de cette œuvre au tome XIII (Genève, 1820) de la *Bibl. Britannique*, pages 190 *seq.*, 299 *seq.*, 392 *seq.*

comme avait fait le colonel-poète dans ses *Eruditos á la Violeta*[1]. Mais ce style qui se contraint de rester bonhomme, ces pénibles efforts pour rétablir la pureté d'intentions des paragraphes incriminés du *Pasatiempo* sont sans effet, et, devant la matérialité des charges relevées dans les pages antérieures, nous n'avons plus à suivre Böhl à travers le hallier de sa casuistique embarrassée. « Vamos, » écrit-il par exemple page 20, « á las personalidades de que Vm. me acusa. Si he echado en cara al Cronista el olvido de sus obligaciones, ha sido en su calidad de escritor público, cuyas obligaciones especifico en la página 69 del *Pasatiempo crítico*. A estas ha faltado el Cronista. No me dejarán mentir los artículos *Variedades* que siguen afeando su periódico disforme. Dice Vm. que he recalcado la voz *francesismo*. No creo haber usado de esta palabra, y sí muchas veces de la de *galicismo, ilustracion francesa*, y *afrancesar*, siempre con relacion á la literatura, y para motejar la manía de modelar y sujetar el genio español á las reglas despóticas de la crítica francesa. » Cette façon de se dérober et de « hurtar el cuerpo » en une volte-face pleine d'onction n'a besoin d'aucuns commentaires. Et quand, quatre pages plus loin, Böhl déclare : « Por lo que es *blasonar de un patriotismo*, que en la opinion de Vm. *no puedo sentir*, hablen cartas y callen barbas », en une allusion aujourd'hui obscure — et qu'il a jugé inutile de préciser —, il a pu se justifier aux yeux de ceux qui connaissaient assez sa vie pour savoir à quel acte de patriotisme espagnol réalisé par lui il renvoyait en ces termes énigmatiques, mais en aucune sorte devant qui — et c'est notre cas — ne le voit plus qu'à travers sa correspondance d'Allemagne. En vain en appellera-t-il à son désintéressement et jurera-t-il ses grands dieux que seul son amour de l'illustration espagnole lui a mis la plume en main. « He juzgado ser un bien pugnar contra las máximas de crítica rastrera que propala la *Crónica*, sabiendo muy bien los malos ratos que se prepara cualquiera que acomete las preocupaciones vulgares. Este ha sido el impulso que ha guiado mi pluma. Si en esta pugna he obrado conforme á los principios del honor y de la probidad, á la vista está. Creo que no me engaña el testimonio de mi conciencia y el juicio de los imparciales » (p. 30). Il suffira, pour ruiner cette phraséologie, que nous démontrions à l'aide de ses propres lettres que,

1. Ed. de Paris, 1827, page 77. « Del Aleman decid que es lengua muy áspera, pero alabad su antigüedad. » Voir aussi, dans la vingt-neuvième des *Cartas marruecas* (*B. A. E.*, XIII, 612), le passage où l'Allemand est qualifié de personnage « áspero ». M. E. Mérimée s'est-il souvenu de cette boutade, lorsque, dans son premier manifeste en faveur des études hispaniques en France — aujourd'hui rarissime, si l'exemplaire même de la *Bibl. Nat.* est, d'après M. J. Laborde (*La Enseñanza de la lengua castellana en Francia* [*España Moderna*, tome 227 (1er novembre 1907), p. 55]), mutilé, mais la pièce existe intacte au *Musée pédagogique* —, il a, lui aussi, évoqué les « rudes accents du Nord » ? *Cf. De l'enseignement de l'espagnol en France et particulièrement dans le Sud-Ouest*, extrait du numéro 2 (Toulouse, 1891) de la *Revue des Pyrénées et de la France Méridionale*, page 11.

lorsqu'il rédigeait les *Pasatiempos,* il caressait le ferme espoir que ces petites feuilles fielleuses ouvriraient à ses ambitions de bourgeois de lettres les portes mêmes de l'Académie espagnole.

Les deux numéros suivants (*Al germano-gaditano,* p. 35-43, signé : *C...a,* daté : 15 novembre; *id.*, p. 43-50, même signature, sans date) ainsi que le numéro 5 (*Carta del Cura de Daganzos al editor de la Crónica,* p. 56-58, signé : *el cura de Daganzos*) n'apportent aucun fait précis au débat. Tissus d'insultes et de bravades, ils constituent la meilleure réfutation de la fausse modestie de Böhl dans la *carta*, et démontrent surabondamment à quel point la passion égarait et aveuglait le couple germano-gaditain. Les idées de Mora y sont qualifiées de « rastreras, vulgares y añejas » ; son langage, de « gali-diccion » ; ses poésies, de « versillos de arte menor y de arte mínimo »; les *Variedades,* de « cuentos de viejas, asesinatos, hongos y alcachofas », *etc.*, vilenies qui osent se recommander de Shakespeare — dans *Julius Cæsar,* et de Pope — dans l'*Essay on criticism:*

There is no terror, Cassius, in your threats,
For I am arm'd so strong in honesty,
That they pass by me, as the idle wind,
Which I respect not...

Some have at first for wits, then poets past,
Turn'd critics next, and prov'd plain fools at last...!

Quant au « cura de Daganzos », sa plume se maintient au diapason du pieux concert et la plus douce des aménités qu'il profère consiste à dénier à Mora tout patriotisme, à moins, toutefois, que cette vertu s'affirmât désormais « delirando sobre el método de *Lancaster*, y llenando su *Crónica*, de las chocarrerías y futilidades que llama *Variedades* ». — Cavaleri, qui est responsable du numéro 6 (*El aspirante Bolonio al señor Morralla,* p. 59-66), signé : *S*[*in*] *T*[*ítulo*], a donné le *la* dans cette délirante symphonie. Il confesse, d'ailleurs, qu'il a peine à modérer ses paroles « y contener mi indignacion en los límites de la buena crianza », par égard, naturellement, pour Böhl (p. 64) : ce qui ne l'empêche de commencer de la sorte son discours :

Lo que tú dices, dices
Que yo lo he dicho :
Bonitas mañas tienes,
Cara de bicho,

et de comparer sans rire la défense de Calderón par le consul hanséatique à l'acte de l'Archange terrassant le Malin. « ¿ Qué tal, *Morralla,* te ha sentado el que se haya descorrido el velo á tu aparato científico, arrancado la máscara á lo que llamas ilustracion (Dios te ilumine),

reprobado tus indecentes invectivas, y verte, por último, arrojado á los pies de la verdad, como el otro (que tambien se metió á ilustrador) á los pies de San Miguel?» Quoique traitant Mora de «mentecato» (p. 65), il lui concède cependant assez d'esprit pour imaginer de faire de Böhl ce qu'il est lui-même : une brebis galeuse en matière morale, une façon de *comunero* dans l'ordre politique, avec cette nuance, toutefois, que ce ne sera pas — est-il besoin de le marquer? — pour le rétablissement de la Constitution que conspirera «*Don Fidel*» : «Vm. se ha pervertido, no solo en el sistema clásico ó romancesco, sino que se sube á mayores, y... quiere achacarnos el mal de que adolece, *etc.*, *etc.* » — Le numéro 7 : *Soliloquio de un padre afligido sobre un desgraciado parto de su mollera* (p. 67-72), met en scène Mora, qui, dans un monologue «traducido así así *de lengua franca en* castellano», déplore, Chapelain de golille, non la perte d'une perruque, mais l'effondrement de son crédit, en périodes grotesques qu'agrémentent l'aveu de sa scélératesse navrée et l'annonce de prochaines représailles. «Con la muerte de *Nino* me han cortado las alas. ¡Ah! hijo mio adoptivo! ¿Como he de sobrevivir á tu infausta suerte? Tentaciones me dan de seguir el egemplo del que quise inmortalizar... Mas táte; que esto sería *subirse á mayores*. Vamos tomando las cosas con la debida cachaza; y ya que esta vez se perdió el juego, mejor seso en adelante, y no mas *despertar á quien duerme.*» — Le numéro 8 et final : *Carta interceptada de Juan Gil de Ballecas á Mirtilo Gaditano* (p. 73-76), s'autorise de la publication, au numéro 172 de la *Crónica* (vendredi 20 novembre 1818), d'une poésie signée : *L. y A.* — c'est-à-dire : Lista y Aragon — et que l'on pourra lire, à défaut d'une des éditions des *Poesías*, soit dans la *Floresta* de Wolf, II, 343, soit dans le *Handbuch* de Lemcke, II, 744, soit au tome LXVII de la *B. A. E.*, page 294. C'est cet *Himno del desgraciado*, dans lequel l'élégant et pur versificateur qui fut un très remarquable professeur de rhétorique en même temps — voile-toi la face, ô José Echegaray, ingénieur si durement malmené, naguère, en Sorbonne[1]! — qu'un excellent mathématicien, implore les pavots de Morphée pour son âme que tourmente le mal du siècle :

Desciende á mí, consolador Morfeo,
Unico bien que imploro,
Antes que muera el esplendor febeo
Sobre las playas del adusto Moro...

1. Par M. E. Martinenche, dans sa longue conférence, à laquelle nous assistâmes, du jeudi 14 mars 1907, et qui valut à l'auteur de ces *Propos d'Espagne* patronnés par M. J. Amade (*op. cit.*, p. 99-162), outre une curieuse interruption, l'approbation de la *Revue des Lycées et des Collèges* (IVme année [1907], n° 34, p. 220), laquelle, il est vrai, ne connaît, et par trois fois, qu'un certain *Etchegarray*. Voir sur ce dramaturge les courtes, mais, en revanche, originales remarques de l'un des plus sympathiques

Böhl — et mal lui en prit, nous allons le voir, — crut devoir ridiculiser cette production véritablement supérieure — il l'a d'ailleurs reconnu dans une note finale datée du 22 novembre 1818, page 76 — en recourant, à cette fin, au compère de Mora, « Juan Gil » :

« ¿ Qué es esto, amigo Editor? ¿ Qué diantre de himno ó ensalada ha insertado Vm. en el número 172 de la Crónica ? ¿ Por ventura quiere Vm. congraciarse con el formidable *Germano-Gaditano,* que no le deja á sol ni á sombra ? ¿ Trata Vm. acaso de autorizar con nuestra casta y pura Crónica los desatinos *Calderonianos* y *Gongorinos,* que aquel criticastro preconiza? No sé que pensar de Vm., al echar los ojos sobre este himno, que está tan falto de *moral,* como de *lógica y gusto acendrado.* Y si no, dígame Vm. : ¡ qué cosa mas irracional que aquella ansia por dormir!... y no la salvamos con decir que es un desgraciado el que habla : todos tenemos igual obligacion de ser miembros *útiles* de la sociedad, los desgraciados como los felices. El que no tiene fuerzas para producir cosas de tomo y lomo, debe fabricar de cervelo, esto es, ilustrar con la pluma, y nada de esto se hace durmiendo. — Peor es aquello del ódio á la vida en nuestra era ilustrada que tantas felicidades promete, y en un pais que goza de la Crónica científica y literaria; y pésimo lo del *eterno sueño,* símbolo de la fatal pereza, enemiga declarada de nuestros conatos aclaratorios. — Tengo que reprender despues la falta de *lógica.* Podia el desgraciado (poniendo á un lado la inmoralidad) invocar el sueño para sí con cuantas plegarias le sugiriese su angustia; pero es contra la razon que se meta á estorbárselo á los demas. ¿ Y como es que suspira por el sueño, como quien carece de él, y en la estrofa siguiente nos dice que *despierta* para la pena ? Y ¿ por qué pretende alumbrar la *herida del desengaño* con la *triste antorcha* de la razon severa? ¿ Se curan acaso las heridas con antorchas?... y no quiero pararme en aquella atribucion de *triste* á una cosa tan jovial como la razon. — Pero lo mas chocante de esta rapsodia son las imagenes disparatadas que rebosa. Hartos y ahitos estabamos de *soles que espiran en el mar undoso,* y ahora salimos con un *esplendor febeo que muere en una playa,* y en una playa del *adusto Moro,* que no la tenemos al poniente sino al mediodia. ¿ Quién ha visto un *suspiro que se bebe en los labios de una bella?* (ni el *perfume matizado* llega á esto). Peor es que *el sol que bebe las lágrimas de la aurora,* porque al fin las lágrimas, siendo un fluido, pueden beberse; pero ¿ quien ha tragado suspiros sin riesgo de flato? — Mas el *non plus ultra* del churriguerismo es la *blanca tristeza.* ¡ Hombre de Dios! ¿ No se acordaba Vm. de la « mentira azul » de *Calderon,* ludibrio perpetuo de nuestros ilustrados?... y esta, á lo menos, se estaba quietecita en el cielo; pero aquella *se resbala por las faldas del collado.* ¡ Que no se resbalára Vm. llevando á la imprenta tanto disparate! Quitára Vm. siquiera las *faldas* al collado, como ha sabido *cortar faldas* [1] en otras ocasiones, y quedaba la cosa menos chocante. — Muy mal estoy con Vm.,

chefs de la Jeune Espagne, M. G. Martínez Sierra, dans ses *Motivos,* pages 31-35. Ce recueil composite a paru, comme la série, toute récente, de notes de voyage du même : *El peregrino ilusionado,* à la librairie Garnier à Paris, en 1906.

1. Dans le sens de *cortar un vestido, médire de qqn.* Ce n'était, d'ailleurs, pas de la *tristesse* (le « *blanca* » de la *Crónica* était une faute d'impression pour « *blanda* », qui se lit dans les réimpressions), mais de la *clarté lunaire* qu'il s'agissait dans la strophe originale, laquelle ne permet aucune équivoque. On voit, de nouveau, que, lorsqu'il

amigo Editor. Vm. ha escandalizado á Ballecas y á sus *clásicos* y herbosos literatos. Ya veo que el *Germano-Gaditano* tiene razon en llamar á Vm. un inconsecuente. Y asi, á menos que Vm. no declare al Público que ha insertado el tal himno para burlarse de la poesia romancesca, me retiro de la Crónica, y dedico mis tareas á reformar con un *Nuevo Calendario de Flora* la Botánica que *Linneo, Jussieu, Quer, Ortega* y *Cabanilles* tienen muy mal parada. Quedo de Vm., segun lo merezca, amigo ó enemigo.

Juan Gil de Ballecas. »

C'est de la sorte qu'avait procédé le converti de Schwerin pour établir à la face de l'Espagne de Ferdinand VII la vertu des séides de l'antique foi, non moins que la perversité des fauteurs du moderne rationalisme. Nous ne possédons, sur l'accueil que reçurent en ce pays le *H. P.* et son *Apéndice,* qu'un court aveu contenu dans la lettre du 20 mai 1819 à Julius, où, annonçant l'envoi à Hambourg de nouveaux exemplaires de son pamphlet, il affirme que celui-ci « von den wenigen, die es verstehen, noch mehr gelobt ist, als der erste, & sicherlich in Hinsicht des Stiles unverkennbare Vorzüge hat. » Le jour même où il consignait ce témoignage, trop vague pour que nous en tirions une conclusion précise, il écrivait à Elise Campe la longue épître citée page 46, *note* 2, que celle-ci a publiée en entier pages 86-88 du *Versuch,* et où, replacé dans son milieu adéquat, le Germain déraciné qu'avilit ce corps à corps interminable avec un Latin fuyant et souple, se montre sous son jour véritable et réapparaît simple et droit comme à l'époque de Görslow. « Während der mehrmaligen Lesung Ihres so ganz natürlichen Schreibens, » y lit-on, « habe ich mich so in Ihre Umgebung versetzt gefühlt, dass die Beendigung einem Erwachen glich, wo die Gegenstände des Gesichts schwanken, bis sich das Bewusstsein wieder mit der Wirklichkeit verknüpft hat. » Ayant effleuré quelques questions d'ordre intime, il continue : « Sie errathen es, dass ich bei einer äussern Einförmigkeit und in ziemlich beschränkten Umständen [1] ein höchst reiches inneres Leben führe und

s'occupait d'assouvir ses haines, Böhl, en bon sectaire, n'hésitait pas à fausser les textes. Voici, en effet, le passage incriminé:

Girará en vano, cuando el sol se ausente,
La esfera luminosa;
En vano de almas tiernas confidente,
Los campos bañará la luna hermosa;

Esa blanca tristeza que derrama
A un pecho enamorado,
Si su tranquila amortiguada llama
Resbala por las faldas del collado;

No es para un corazon de quien ha huido
La ilusion lisongera, etc.

1. Page 40 de l'*A. H. P.,* il s'était défini : « un *Germano-Gaditano sin letras,* sin sueldo, sin prebenda, y sin librero que le dé un maravedí por sus *noticias literarias* ».

dass mir die den Berufsgeschäften abgewonnenen Stunden doppelt genussreich verfliessen. Meine Thätigkeit ist lebendiger, als sie es je gewesen ist; Einiges ist schon gedruckt und manches Wichtigere nähert sich der Vollendung. Ich brauche darüber nicht weitläuftig zu sein, indem ich darauf rechne, dass Dr. Julius Sie von meinen literarischen Fehden wird unterrichtet haben. Ich bin dadurch mit der altspanischen Literatur noch bekannter geworden, als ich es war, und finde immer mehr Nahrung für Geist und Herz in diesen, durch die Afteraufklärung so ganz verdunkelten Helden der Poesie. Jammervoll ist dagegen der Gemüthszustand der jetzigen Spanier. Von dem französischen Witze geblendet und von der französischen Vernünftelei bestochen, zwingen sie sich Alle, wahre Poesie zu verachten, und der ünglückselige Hang, *gelten* zu wollen, *aufgeklärt* zu scheinen, sich über das Gewöhnliche und Gemeine zu *erheben,* hat sich in den Städten unter alle Classen verbreitet, und einen bis an Hass grenzenden Widerwillen gegen alles Nationale erzeugt, der die Empfindung des unbefangenen Zuschauers aufs peinlichste quält..... Jede wahre, der innern Natur angemessene und aus der Tiefe des Wesens entsprungene Bestrebung pflegt sich auch schicklich zu gestalten & in einer verhältnissmässig vollendeten Form unser Ich zu verdoppeln. Diese Verdoppelung ist ein von allem Beifall unabhängiger Genuss, das Phantom einer irdischen Unsterblichkeit, die Ahnung einer geistigen Berührung mit allem Edlen, was ist und sein wird, kurz, eine Erscheinung, die alle Anfeindungen und Missverständnisse versüsst und mit der Hoffnung schmeichelt, nicht spurlos in das Meer der Zeiten zu versinken. — Sie sehen, ich bin der alte Schwärmer, obwohl der Kopf greiset & ich bald ein halbes Jahrhundert hinter mir haben werde. Für mich aber ward gesagt :

Setz' dir Perücken auf von Millionen Locken,
Setz' deinen Fuss auf ellenhohe Socken :
Du bleibst doch immer, was du bist..... »

Il était, en tout cas, bien décidé à continuer la lutte. Outre qu'il s'était fait annoncer, répétons-le, par le « Madrilègne », le 20 octobre 1818, qu'une somme égale à celle déjà mise à sa disposition était réservée « para cada continuacion » des *Pasatiempos* (p. 8), il avait formulé une déclaration des plus catégoriques au *P.-S.,* daté du 9 décembre, des *Anotaciones á una carta firmada C. Z.* « Todos, » disait-il (p. 27), « anuncian *que no escribirán mas.* ¿Si será por humildad, ó por orgullo? ¿por pereza, ó por temor? ¿Si será por falta de razones, ó por sobra de atenciones? Todo cabe en lo posible. El Germano-Gaditano que no adolece de nada de esto, que sabe hurtar al descanso los ratos que dedica á la literatura, y á quien le sobran razones y autoridades, asegura á la inversa que escribirá mientras le

contesten, pues desea con ansia para la ilustracion del Público, que salgan al fin á plaza aquellos recónditos y victoriosos argumentos que prueben, como dos y dos son cuatro, que nada hay de apreciable en poesía sino los clásicos y sus serviles imitadores. » Son pamphlet du 20 mars 1819, qui sera reproduit plus bas, se terminait, enfin, par cette annonce : « En provecho de los *especieros* se está preparando un tercer Pasatiempo : lo que ya no podrá atribuir Mirtilo á ódio, pues nos ha dicho en verso y prosa, que estos *ataques* le producen mas suscritores. El Germano-Gaditano no se ve *coronado por recompensas ni premios,* segun la exacta y florida frase del Cronista. Tiene que contentarse con la satisfaccion de haber salvado algunos pocos de los lazos de la frivolidad que tan descaradamente arma la Crónica. Sin embargo, no trocaria esta satisfaccioncilla por una *prosperidad que excita rabias* tan *invidiosas.* » Le 20 mai 1819, il mande à Julius que « eine neue verbesserte Auflage » des *noticias literarias* du *Diario* — dont il lui envoie une nouvelle collection, brochée — constituera « einen Theil des 3ⁿ Pasatiempo....., der auf dem Stapel liegt & nur eine Kassenflut abwartet, um zu erscheinen. » Ce « flux » d'espèces sonnantes tarda, sans doute, plus longtemps qu'il ne l'espérait, et, sa caisse restant vide, le *III. P.* ne pouvait être imprimé. Le 18 août 1819, il se laisse, en conséquence, aller à cette longue confidence, où perce le découragement de l'homme qui, en dépit de toutes les assertions contraires, guette avidement le succès, escompte même la gloire dans un délai proche, et, malgré les apparences défavorables, conserve cette invincible foi en lui-même seule capable de dompter l'adverse Fortune. « Was hier erscheinende Bücher betrifft, » écrit-il à Julius, « die treu in der Gazeta de Madrid angezeigt werden, kann ich Ihnen nur sagen, dass *nichts, gar nichts* originales gedruckt wird, was irgend von Belang wäre. Die Anzeigen sind nur Wiederholungen schon lange gedruckter Bücher, oder Uebers. medizinischer oder ökonomischer Schriften, & Romane, oder auch neue Auflagen von Andachtsübungen. Es existiert gar kein Interesse mehr für Literatur & wo noch etwas Geist sich regt, ist es nur für die vermaldeite Politik, die den Menschen hier völlig den Kopf verrückt hat. Durch eine besondere Vorsehung ist hier kürzlich ein unsinniger Revoluzionsplan grade in dem Moment des Ausbruchs erstickt. Wenn indessen 99/100 der lesenden & schreibenden Masse eine Veränderung wollen, wenn die Offiziere der Armee fast ohne Ausnahme dasselbe bezwecken & wenn das Volk gleichgültig ist, so muss diese Veränderung erfolgen. Ich habe daher die gute Sache *hier* völlig aufgegeben & würde jetzt gerne nach Deutschland zurückkehren, wenn es von meiner Willkühr abhinge. Mein Streit mit der cronica ist eingeschlafen : sie haben das letzte Wort behalten, weil mein dritter Pasatiempo aus Mangel an Geld noch ungedruckt ist..... »

D'autre part, deux causes puissantes de distraction ne contribuèrent pas peu à le détourner de ses préoccupations polémiques : l'arrivée de Hambourg de son fils Juan, qui passa dans sa famille l'été de 1819 et ne regagna que le 3 septembre, en compagnie de sa sœur aînée, par mer la cité hanséatique, ayant reçu, à Cadix, de son père des leçons quotidiennes dans les diverses sections de ses études, mais surtout, l'automne de cette même année — qui fut d'une chaleur si torride —, le déchaînement meurtrier de la fièvre jaune, épidémie qui, de nouveau, n'épargna pas sa demeure. On comprendra, en conséquence, que les inquiétudes que fit naître en lui cette situation périlleuse fussent pour son esprit un puissant dérivatif. Dans un billet sans date, mais qui remonte aux derniers jours de septembre 1819, il annonce à Julius que, depuis quinze jours, la contagion a « ziemlich um sich gegriffen & es sterben täglich 50-60 Menschen daran. Es bestätiget sich, dass man hier nicht zum zweitenmal davon befallen wird; ich habe indessen meine jüngste Tochter & zwei Bedienten, denen es noch bevorsteht, so dass man sich der Æengstlichkeit nicht entschlagen kann. » Le 2 octobre 1809 : « Ich habe das Fieber im Haus zwischen den Bedienten & meine jüngste Tochter hat es noch nicht gehabt. Indessen als Christ

nicht widerstreben!
Gottes Willen thu' ich mich ergeben. »

Et, le 15 octobre, décrivant avec plus de détails les ravages — il y avait alors, à Cadix, 11,000 malades et 2,000 personnes avaient déjà succombé — il ajoute : « Gottlob, dass es sich nicht zum zweitenmal einstellt! Unsere jüngste Tochter hat es noch zu überstehen: ein Dienstmädchen in unserm Hause lag arg daran nieder, ist aber in der Besserung... Ich bin Gottlob gleichmüthig, & auf Alles gefasst. Auch ohne eine solche Heimsuchung war ich von dem Nichtigen alles Irdischen hinreichend überzeugt, & dass wir nur Gäste auf Erden sind. Es sterben jetzt über 100 täglich..... »

Cependant, dès la fin de septembre 1819, le préambule des *Vindicaciones* était, comme nous venons de le marquer, achevé d'imprimer et portait, en tête de la page 1, cette déclaration succincte : « *Habiendo deseado algunas personas reunir los papeles publicados por el autor en esta materia antes que salieran los pasatiempos, se ha dispuesto la presente reimpresion cercenada y corregida,* » ainsi que, à la page 72 et finale[1], cette explication rétrospective :

« Nota. — *El «profundo silencio» del Cronista* [*au n° 129*] *duró tres semanas : en los números 134 y 135 de su Crónica volvió á las andadas,*

1. La *Carta remitida* (aussi fictive que celle du « Madrilègne » au commencement du *II. P.*) qui termine ce préambule et à laquelle nous avons fait allusion p. 144, a la teneur suivante (p. 71-72) : « Amigo aleman. En valde se cansa Vm. Es claro como

y en los números 139, 141 y 144 salieron á campaña sus compinches A. A. G. y el Ballecano. A todos se ha contestado en los Pasatiempos, á pesar de la exhortacion del « pacífico », en fuerza de aquel antiguo consuelo de los zelosos del bien :

Me raris juvat auribus placere. »

Ce ne fut cependant que le 19 février 1820 que le *III. P.*, enfin édité, put être expédié à Hambourg. « Ein dritter *Pasatiempo,* » écrit Böhl ce jour-là à Julius, « der weniger Polemik & mehr über den Geist & Eigenthümlichkeit des spanischen Theaters enthält, ist jetzt gedruckt, & wird mir hoffentlich (nebst andern schriftlichen Abhandlungen über Metrik, Geschichte der Poesie, Gram̄atik) den Rang zu der Real Academia Española bahnen... » Et, dans un *P.-S.* à cette même missive : « Hiebei der dritte *Pasatpo.*, der weniger polemisches & mehr litterarisches enthält : mit erstem Schiff erfolgen mehrere Abdrücke. »

Si, comme il l'annonce à son ami, ce troisième *Pasatiempo* contenait presque exclusivement des exposés objectifs, c'était beaucoup moins parce que la *Crónica* se refusait, désormais, à aborder la question caldéronienne, se bornant, comme on l'a vu, à persifler, dans de courtes épigrammes, son protagoniste, que parce que son auteur l'avait rédigé dans l'espoir très convaincu qu'il lui servirait d'intercesseur et de médiateur auprès des académiciens espagnols. Depuis près d'une année Böhl ambitionnait, en effet, de cette ambition rentrée et d'autant plus absorbante du bourgeois qui croit que la « gloire littéraire » est sanctionnée par une élection académique, l'honneur d'une nomination qui eût souligné si éloquemment la défaite de Mora en même temps qu'elle l'eût rehaussé aux yeux de ces Espagnols de vieille roche pour lesquels son origine hanséatique justifiait, malgré sa conversion à l'Église romaine, leur secret soupçon d'hétérodoxie et fournissait une excuse à leur froide réserve. Dans la

el dia que tiene Vm. sobrada razon, que defiende Vm. la mejor de las causas y no la defiende mal, que se aventaja Vm. infinito á su pobre contrario en alma, instruccion y estilo. Mas nada de esto basta para borrar á los ojos de la gentezuela que en el dia componen el público en España, el grave pecado de ser *demasiado español.* Desengáñese Vm., amigo. El carácter español como Vm. lo ha abstraido de las historias de España y de los poetas de los siglos XVI y XVII, en el dia existe solo en el pueblo que nada lee, y en algunos rancios que no *quieren* leer lo nuevo. Pero la chusma que se dice literaria é ilustrada tiene por timbre el desprecio de la literatura española y en especial de su parte poética, y si no fuera por ciertos miramientos, no se ceñirian á motejar solo el mal estilo y *churriguerismo* de *Calderon.* Para con estos, mientras mas victoriosamente pruebe Vm. la excelencia del teatro antiguo español, menos aceptacion tendrá. Déjese Vm. pues de predicar en desierto, y abandone la resurreccion de la poesía y del patriotismo literario al tiempo, quien ha probado ya é irá probando cada vez mas que la imitacion de los estrangeros y las reglas francesas nada han droducido ni pueden producir que merezca distincion. *Un pacífico.* »

lettre du 30 mars 1819 à Julius, n'avoue-t-il pas explicitement : « Bei den wenigen ächten & gelehrten Spaniern gewinne ich natürlich um desto mehr, so dass ich sogar einige Hoffnung habe, in der so sehr geschätzten Real Academia Española aufgenom̄en zu werden. Kom̄t dieses zu Stande, so platzen meine Gegner für Neid. Um es zu erleichtern, ist es im̄er dienlich, einige andre Titel aufweisen zu können. Ich habe einen *(sic)* Diplom als Mitglied der Mecklemb. ökonomischen Gesellschaft & das der hiesigen patriotischen Gesellschaft ; nun mögte ich noch gerne den Titel als korrespondirendes Mitglied der dortigen [*à Hambourg*] patriotischen Gesellschaft aufweisen können. Sehen Sie zu, ob dieses nicht einzurichten ist ; ein Paar Zeilen von dem Sekretär der Gesellschaft sind zu meinem Zweck hinreichend, & würde ich auch einige mässige Beiträge (wären solche erforderlich) nicht scheuen. An meinem Patriotismus zweifeln meine dortigen Freunde & Bekannten sicherlich nicht ; es ist schon kein kleines Opfer, dass ich das Hamburgische Konsulat jetzt ganz *umsonst* verwalte? » Le 18 août, il a presque acquis la certitude « durch Einsendung einiger die span. Sprache betreffenden Arbeiten (denen nur die letzte Hand mangelt) die Ernen̄ung als Akademiker nicht zu verfehlen ». Le 11 mai 1820, dans la lettre où il annonce l'envoi à Hambourg de 24 exemplaires du *III. P.*, et dont nous avons déjà cité un extrait, il fait part avec une allégresse débordante de l'événement enfin réalisé : « Im Anfang April sandte ich endlich die Abschrift meiner Floresta nebst mehreren Abhandlungen über Metrum, Reime, Geschichte der Formen & Sprache mit Empfehlungen meines Freundes Vargas an die Real Academia Española & schon am 20ten ernan̄te man mich zum Academico honorario (wer nicht in Madrid wohnt, kann nichts anders sein) mit einem schmeichelhaften Schreiben, deren Abschrift ich beilege [1]. Ich hätte nicht geglaubt, dass es so schnell gehen würde, & habe mich desto mehr darüber gefreut. Ich halte mich jetzt für alle meine Anstrengungen belohnt, & meine Gegner auf das Empfindlichste bestraft. Meine Anzeige darüber in dem hiesigen Diario lege ich gleichfalls bei &

1. Voici le texte de cet « écrit flatteur » : « En consideracion á la decidida aficion de V. S. á la lengua Castellana y á los eficaces medios con que ha procurado su esplendor y fomento, de que no pocos testimonios ha dado con sus escritos y con la remision de algunas obras que han de publicarse en obsequio de dicho idioma ; y habiendo leido la exposicion de V. S. en junta celebrada por la Real Academia Española el dia 20 del presente mes, fue propuesto para Académico Honorario de la misma y procediendo segun estatuto á la votacion secreta resultó quedar V. S. nombrado individuo de este ilustre cuerpo por unanimidad de votos. Lo que de orden de la misma Academia participo á V. S. para su inteligencia y satisfaccion. Dios gue̅. á V. S. m^{s} a^{s}. Madrid, 21 de Abril de 1820. B. L. M. de V. S. su atento seguro servidor Francisco Ant^{o} Gonzalez, Secretario. — Sr. D. Juan Nic^{s} Bohl de Faber. » Quant à l' « annonce » dans le *Diario mercantil*, c'est au numéro 1374, lundi 8 mai 1820, qu'elle a paru, à la troisième page, et en ces termes : « D. Juan Nicolás Bohl participa á sus amigos que la Real Academia española le ha hecho la distincion de

überlasse es Ihnen, auf welche Weise Sie es in dortigen Zeitungen bekañt machen wollen. Der dritte Pasatpo. (den ich unter die Mitglieder der Academia vertheilen liess) mag auch dazu beigetragen haben. » Le 2 juin 1820, il apprend au docteur que son titre d'académicien a fait de lui un personnage. « Meine Gesellung zu der R^{l} Acad. Esp^{a} hat mir sehr viele Wichtigkeit gegeben. » Et le voici qui s'enquiert s'il doit, en conséquence, détailler, sur la couverture de la *Floresta*, sa « völlige Titulatur », auquel cas, dit-il, il faudrait mettre : « Consul de las Ciud^{s} anseat^{s} en Cadiz y p^{a} el reino de Sevilla, de la Real Acad^{a} Espan^{a}, de la sociedad patriótica de Cadiz, de la económica de Mecklenburg y de la artística de Hamburgo. » Ce dernier titre apparaît, traduit de la sorte, « zweideutig », mais n'est-ce point là, en Espagne, bagatelle indigne qu'on s'y arrête? « Welches hier kein Übelstand ist! » On sait que la *Floresta* porte simplement la mention : « *de la Real Academia Española* », à la suite du nom de l'auteur, mention jugée par Julius assez auguste pour exclure le cortège des dénominations ci-dessous, plus vaines et trop insubstantielles. Malheureusement Böhl, n'étant pas allé à Madrid de 1820 à l'année de sa mort, n'a même pas pu s'asseoir une fois dans ce fauteuil dont la vision l'avait si longtemps obsédé, et l'on pourrait se demander si, en l'admettant dans leur sein grâce surtout à l'appui de José de Vargas-Ponce, les Immortels madrilègnes n'entendaient pas, de la sorte, faire leur cour à la jeune souveraine teutonne que cet intrépide Ferdinand VII venait d'appeler, de Dresde, dans sa couche fleurdelisée[1]. L'on ne trouve, certes, aucun indice confirmant cette hypothèse, ni même la mention du nom de Böhl, dans la très sommaire et dévotieuse monographie de l'historien aulique et érudit hispanologue, aujourd'hui bibliothécaire de Dresde et membre de la *Academia de la Historia*, M. K. Haebler : *María Josefa Amalia, Herzogin zu Sachsen, Königin von Spanien*, où tout l'exposé relatif à la seconde révolution espagnole est d'une si lamentable partialité (p. 59-66)[2]. Mais la troisième femme du fils pusilla-

asociarle á su cuerpo en calidad de académico honorario. Con esto se evidencia que si existen algunos españoles que han llevado á mal que un estrangero aprecie y alabe la poesía nacional antigua (*), el cuerpo mas esclarecido de la nacion y los jueces mas competentes en la materia han tenido á bien recompensar su celo y aplicacion con el premio mas digno de la ambicion de un amante de las letras. Cádiz, 3 de Mayo de 1820. »

1. S'il n'alla pas à Madrid, il collabora peut-être, cependant, à certains travaux de ses collègues. Du moins affirme-t-il dès le 30 mars 1819 qu'il « enrichira » la cinquième édition, alors projetée, du *Diccionario* abrégé.

2. Dresden, 1892, 247 pages in-8°. — M. E. Gigas n'eût pas mal fait de lire ce travail avant de rédiger la note à la page 405 de son article : *Lettres d'un diplomate danois en Espagne*, au tome IX (1902) de la *Rev. Hisp.* : il y eût appris que la « Prin-

(*) *D. Juan Nicolás Bohl (a) el Germano-Gaditano, es el autor de las noticias literarias del Diario de Cádiz y de los Pasatiempos criticos en defensa de Calderon (Note de la Rédaction, ou peut-être de Böhl.)*

nime de Charles IV et de Marie-Louise de Parme était, on le sait, un bas-bleu incorrigible, qui n'hésitait pas à commettre d'affreux vers espagnols, et, à ce titre, certainement disposée à bien accueillir l'honneur témoigné à un compatriote, catholique, au surplus, comme elle et toute sa famille. Dès 1793, le saxon Fr. G. Baumgärtner — avocat, puis libraire à Leipzig († 1843) — n'avait-il pas prétendu que le bon accueil qu'on lui avait ménagé en Espagne, six ans auparavant, était dû à ce qu'on le savait concitoyen de la feue reine María Amalia, épouse de Charles III, décédée en 1760, et sur l'éloge de laquelle le moine augustin Enrique Flórez, laborieux éditeur de la *España Sagrada*, a clos ses *Memorias de las Reynas Católicas* [1]? Il est indubitable que Böhl escomptait ce mariage royal dans l'intérêt de sa cause. Dès qu'il entendit parler de l'union probable de Ferdinand avec une princesse de Saxe, il n'eut rien de plus pressé que de s'enquérir auprès de Julius sur la possibilité d'une défense, par la future souveraine, des théories caldéroniennes de Schlegel. « Man sagt, » lui écrit-il le 20 mai 1819, « die jüngste Nichte des Königes von Sachsen soll Königin von Spanien werden? Sagen Sie mir etwas von der Bildung, Sinnesart & sonstigen Umständen dieser Prinzessinnen. Wären sie von ungefähr durch Schlegel mit dem spanischen Theater bekañt, so köñten wir einen grossen Triumph erleben. » Cette conception de la foi littéraire imposée par Ordre du Roy n'est-elle pas ineffable? Le 20 août, il insiste derechef : « Die Heirath mit der Sächsischen Prinzessin ist nun gewiss. Was Sie mir über Charakter, Figur & Eigenschaften der Prinzessin sagen können, wird mir sehr interessant sein, & sollte ihr Konterfei in klein Format dorten käuflich sein, so senden Sie es mir *per Post.* » Dans sa lettre, non datée, de la fin de septembre, il insiste encore pour que son ami lui envoie au plus tôt « eine Karakteristik & allenfalls das Brustbild in Kupfer unserer künftigen Königin. » Vaines prières, si la reine avait atteint Madrid, écrira-t-il, navré, le 15 octobre 1819, avant que Julius se fût décidé à lui mander « die so sehr erwünschte Nachricht über ihre Figur, Karakter & Bildung » ! Il ne prévoyait pas, alors, que

cesse de Saxe » dont il était question en 1799 ne pouvait être celle née en 1803. Quant à M. A. Farinelli, se souvient-il encore en quel tome de la *Hist. Zeitschrift* de von Sybell il a lu en 1892 le travail de M. Haebler? Nous n'y avons trouvé, quant à nous, que l'annonce de la mise en vente de l'ouvrage, au tome LXX. Mais quand M. Farinelli prétend que María Josefa Amalia fut femme de Charles III, il pose un problème historique dont nous lui laissons la responsabilité. *Cf.* son étude de 1895 dans la *Ztschft.* de Koch, page 324, *note.*

1. Dans la deuxième édition (Madrid 1771 ; la première est de 1761), II, 1026-1040. Quant à Baumgärtner, dont la *Reise durch einen Theil Spaniens etc.*, parue à Leipzig, est à la *Bibl. Nat.* sous la cote : *O. 64*, il s'était bien gardé de dire qu'il était protestant et de corriger la comique méprise du bon peuple espagnol, qui s'imaginait que la nation saxonne partageait la foi de sa maison régnante. *Cf.* la *Reise*, page 260.

dans moins de quatre années, il lui serait donné de repaître ses yeux pieux de loyaliste au spectacle du couple royal apeuré qui, faible jouet entre les mains de la Révolution, devait débarquer, de Cadix, le 1er octobre 1823, à Puerto, à midi sonnant, sous l'égide du neveu de Louis XVIII, — ce duc d'Angoulême que les libéraux espagnols avaient baptisé du sobriquet de « príncipe tonto » — et des troupes françaises victorieuses, et qu'à cette occasion il admirerait la grâce céleste « der jungen, engelschönen Königin », à tel point émue, « dass sie kaum athmen konnte[1]... »

1. Lettre à Julius, de Puerto, 3 octobre 1823. L'aspect de ces augustes victimes de l'iniquité libérale le jette dans des transports extraordinaires : « Kurz, wenn man es mit Augen sieht, welche Familie das Stichblatt der Jakobiner-Frechheit seit mehreren Jahren gewesen ist, so zittert man über den Abgrund von Bosheit, zu welchem die gepriesenen liberalen Gesinnungen führen können. » Ces missives, lorsqu'elles auront été publiées, formeront un pendant curieux aux dix lettres à Lord Holland, de Quintana. Voici, en attendant, quelques courts extraits. Lettre de Puerto, 22 juin 1823, à Julius : « Gottlob, Freund! dass die Redlichen endlich wieder frei athmen! Seit ehegestern, dass sich alle Häupter der *Liberales* von panischem Schrecken ergriffen nach Cadiz geflüchtet haben, glauben wir uns in das vormalige biedere Spanien versetzt. Ganz ohne Truppen, ohne Bürgerwache (man nahm ihnen vor der Flucht ihre Waffen ab), nur unter der Obhut einiger Dutzend Hausväter, die einen *Geistlichen* an der Spitze während der Nacht die Strassen durchwandern, geniessen wir der vollkomensten Ruhe. Alles aufrührerische Geschrei, alle mordlustigen Gesänge, alle Lästerungen, alle Schimpfreden scheinen mit dem Gesindel davon gezogen zu sein. » Le reste de cette missive est consacré à couvrir d'infamie le libéralisme, et Cadix, son refuge, est ironiquement appelé : « das unentweihte Heiligthum der spanischen Freiheit, das Bollwerk der heiligsten Menschenrechte. » Lettre de Puerto, 22 août 1823, au même : « Hoffentlich haben Sie meinen Brief vom 22. Juni... erhalten. Den Tag darauf hatten wir das unbeschreibliche Vergnügen, die ersten Franzosen einrücken zu sehen. Wir hofften damals, dass Cadiz sich kaum einen Monath würde halten können, haben uns haber leider verrechnet. Es ist nemlich nich möglich, die Zufuhr durch Santi Petri den kleinen Küstenfahrern zu verschliessen, so dass so lange als Geld da ist, es nicht an Korn mangeln wird. Wenn gleich also auch alles theuer ist, so fehlt weder Brodt noch Fleisch & ohne einen ernsthaften Angriff kann es noch lange zögern. Um diesen zu machen, haben aber die Franzosen noch keine Mannschaft genug. Ganz Spanien zu besetzen, ist keine Kleinigkeit! » Ses « dames », ajoute-t-il, sont « in high Spirits », puisque « sie alle Abend[e] von einem Dutzend liebenswürdiger, hochadliger, ächter ultras umgeben sind, die Konstituzion & Riego auf das Innigste verabscheuen. Unbegreiflich ist es, wie man den Soldaten dieselben Gesiñungen eingeflösst hat, & wie sie alle darauf brennen, mit den sogenannten negros handgemein zu werden. Es sind übrigens prächtige Menschen, still, freundlich, gutmüthig & allerwärts in dem besten Vernehmen mit ihren Wirthen. Von Religion lassen sie leider wenig Spuren blicken, obwohl sie ordnungsmässig Messe hören. Ist ihr gutes Benehmen nur der militärischen Disziplin zuzuschreiben, oder sind die Franzosen von Natur moralischer, als andre Völker? Zwischen den Offizieren herrscht mehr Verschiedenheit. Die Leichtigkeit des Nazional-Karakters, das Absprechen über jeden Gegenstand, das Herabsehen auf alles Nichtfranzösische verläugnet sich zwar bei keinem gänzlich. Es giebt aber Mehrere, die durch Kenntniss fremder Sprachen ihren Gesichtskreis erweitert haben & dadurch sehr geistreich erscheinen. Eigentliches *Gemüth* & warmes Gefühl habe ich bis jetzt nur an einem entdeckt... » C'était le comte de Villeneuve, hôte favori de la maison de Böhl. Il y a dans cette lettre une effroyable phrase. Si l'Espagne, dit Böhl, doit reconquérir le calme, il faut extirper le mal dans sa racine, « & alle, die ansehnliche Stellen bekleidet haben, müssen den spanischen Boden räumen, alle Freimaurerei muss mit Todesstrafe belegt werden

Que le *Ill. P.* justifiât, du moins partiellement, le choix d'une Compagnie dont la majorité des membres souscrivait au même credo que Böhl, en religion et en politique, c'est ce que nous admettrons, dans la considération, il est vrai, du peu d'importance de ce titre d'Académicien, qu'ont porté et que continuent à porter, dans la société que dirige actuellement M. Alejandro Pidal, tant de médiocrités, et que sa qualité d' « honoraire » — excluant la *réalité* des jetons de présence — rendait, en l'espèce, plus insignifiant encore. L'épigraphe qui en ornait le titre disait, d'ailleurs, assez en quelle estime son auteur tenait cette petite brochure :

TERCERA PARTE

DEL

PASATIEMPO CRÍTICO

EN DEFENSA DE CALDERON

Y

DEL TEATRO ANTIGUO ESPAÑOL.

Introite, nam et hic Dii sunt.

AUL. GELL.

CON LICENCIA :

CADIZ : EN LA IMPRENTA DE CARREÑO, CALLE ANCHA.

Se vende á quatro reales.

& alle Verbreitung liberaler Ideen muss man streng hemmen. » Lettre de Puerto, 2 septembre 1823, au même : « Als der Herzog von Angoulême hier d. 26 vorigen Monathes seinen Truppen zuvoreilend ankam, glaubten wir alle, dass unter der Hand alles abgemacht sei & dass er nur käme, um unsern befreiten König in Triumph nach seiner Hauptstadt zurückzuführen. Wir haben uns alle geirrt. Wahrscheinlich sind die Vorschläge der Franzosen mit Spott von den Kadixer Demagogen zurückgewiesen. Nun musste man endlich Ernst machen. Nun musste man einsehen, was *wir* nicht müde geworden sind, zu predigen, dass dergleichen Gesindel nur der Gewalt weicht. » Et le voici qui décrit avec componction l'assaut victorieux du

Après ce titre, venait une p.n.f., dont le recto contenait le prologue, et le verso la table des matières. Ce prologue était ainsi conçu :

PRÓLOGO.

Desde que el cronista de las ciencias y literatura ha declarado, que cada yerro (llamado por él injuria) que le prueban, le *vale cien suscritores,* la *envidia rabiosa* que su *prosperidad* habia *excitado* en nuestro pecho, ha cedido al deseo de aumentar las *recompensas sólidas y satisfactorias* que le coronan, señalando para este fin algunos mas yerros ó disparates en los artículos de su mano que adornan la Crónica. No es grande el número esta vez, pero son de tomo y lomo, y deben valer á ojo de buen cubero, como quinientos suscritores pieza. — Ademas contiene este Pasatiempo varias discusiones que se dirigen á preparar una clase de ilustracion literaria, la cual temprano ó tarde triunfará en España de los principios de poesía, que al presente se consideran incontrovertibles.

Les pages 1-74 renfermaient, imprimés dans les mêmes conditions que les deux premiers *Pasatiempos,* douze nouveaux chapitres,

Trocadéro. « Das Bombardement, » continue-t-il, « soll nun in einigen Tagen vor sich gehen, und es wird ernsthaft sein, » et il se plaint amèrement de la naïveté des Français, qui prennent au sérieux le prétendu courage des libéraux. « Cadiz wäre lange bombardirt, könnte man die Franzosen nur von der absoluten Nichtigkeit & elenden Zaghaftigkeit des liberalen Gesindels überzeugen. Leider auch giebt manches Anlass, zu glauben, dass mehrere der Chefs die Vertilgung & gänzliche Unterdrückung der Liberales nicht wollen. Dieses ist höchst traurig... » Cela ne l'empêche pas de vanter la bravoure et la noblesse des soldats français, qu'il oppose à la barbarie des Suisses : « Was könnte ich Ihnen nicht für edlle Züge französischer Soldaten bei dem letzten Angriff erzählen ! Die Schweizer sind weniger gutherzig gewesen & es hat Mühe gekostet, ihre Mordlust zu bändigen... » Quant à sa lettre du 3 octobre 1823, c'est un véritable *Te Deum,* bien qu'il se plaigne de ce que l'ambassadeur de France, qui encombre sa demeure « mit mehreren Sekretären & einem Tross unverschämter Bedienten », lui gâte cette immense joie dont son cœur de *servil* déborde. Elle renferme le très intéressant *P. S.* suivant, relatif à l'initiative de l'amiral Cayetano Valdés et à la délivrance « miraculeuse » de la famille royale des mains des libéraux à Cadix : « Aus ziemlich glaubwürdigen Quellen vernehme ich, dass Valdes, als er sich überzeugt, dass die schändlichen Comuneros den König mit seiner Familie ermorden wollten, plötzlich in sich ging, & obwohl ein eifriger Constitucional die Befreiung des Königs & Vernichtung der Constitucion dieser ungeheuren Missethat vorzog. Ist dieses so, so verdient Valdes alles Lob. » Quoi qu'il en soit de ce bruit, il est certain que Valdés tenait le gouvernail de l'esquif qui conduisit Ferdinand VII à Puerto. Voir sur ces événements la version du rarissime *Redactor* de Cadix, feuille précieuse où les particularités du siège ont été consignées au jour le jour par des plumes libérales.

numérotés de 25 à 36. Le recto de la page 75, n. f., portait cette mention :

APÉNDICE

DE ALGUNAS LECCIONES

AL

EDITOR DE LA CRÓNICA

SOBRE

UNOS CUANTOS DISPARATES

QUE AFEAN SU PERIÓDICO

EN EL AÑO DE 1819.

Ecce iterum Crispinus!

JUVENAL IV.

CON LICENCIA :

CADIZ : EN LA IMPRENTA DE CARREÑO,
CALLE ANCHA.

Ce *Supplément,* qui comprenait les pages 77-100, était consacré à la critique de six numéros de la *Crónica* et à l'annonce relative au numéro 183 (p. 99-100). Quant aux douze chapitres eux-mêmes, une moitié seulement était originale. Le numéro XXV : *Importancia de literaturas nacionales* (p. 1-5), résume les idées, de nuance si étroitement nationaliste, de l'*Analyse de l'idée de littérature nationale* contenue au tome I, pages 39-81, des *Essais philosophiques, ou nouveaux mélanges de littérature et de philosophie* [1] du futur précepteur de ce sinistre Frédéric-Guillaume IV, le dernier représentant de la branche aînée de cette famille de huguenots messins immigrés en Prusse après la révocation de l'édit de Nantes et qui jouèrent, dans leur nouvelle patrie,

1. Paris et Genève, 1817, 2 vol. in-8°. Nous avons dû couper les pages de ce chapitre dans l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale, resté vierge depuis sa publication.

un rôle si notable, non encore étudié critiquement : Jean-Pierre-Frédéric Ancillon. Si le Français y est défini : « alegre, burlón y decidor » ; si l'Italie y est donnée comme : « nación tan viva como apasionada » et l'Espagne présentée sous l'aspect d'une nation « no menos religiosa que rica de imaginación y entendimiento » ; si l'Anglais y apparaît peuple à l'imagination « fuerte y rebelde á todo yugo », aux pensées « graves y orgullosas » ; si l'Allemand, enfin, y est caractérisé « por la profundidad y energía de los pensamientos » : de telles classifications sembleront aujourd'hui trop puériles et frivoles pour perdre à les discuter une seule ligne [1]. Mais les tendances de Böhl se révèlent adéquatement dans des phrases comme celle-ci : « el genio del mal, que poco ha señoreaba el mundo bajo el nombre de *Buonaparte, etc., etc.* », et la conclusion de tout ce morceau apparaît, elle aussi, surannée à notre esprit moderne, amoureux d'un idéal scientifique qui dédaigne, en matière de pensée, la contrainte des poteaux de frontières et n'adore plus qu'une seule Vérité, ondoyante et diverse sous les espèces et apparences des cinq idiomes principaux de notre Europe centrale. « Acordémonos siempre que de las divergencias nacionales pende la existencia de la república europea, y la posibilidad de aquellas obras maestras que inspiran entusiasmo é influyen en la felicidad, así como sin individualidad determinada no caben ni virtud, ni imputabilidad, ni mas dicha que la indiferencia, que es par de muerte. » — Le numéro XXVI : *Bosquejo de una historia de la poesía castellana* (p. 6-11), était trop bref pour que Böhl y pût déployer comme il convenait son érudition, et il s'y borne à ce qu'il appelle de « leves rasgos », illustrant en touches très rapides le processus d'évolution de la poésie castillane tel qu'il le conçoit. L'amateur de cette poésie ne s'y révèle pas moins en quelques citations typiques, telles celles d'anciens romances : *Pésame de vos el Conde...*, *Rosa fresca, rosa fresca...*, *etc.*, qu'il déclare être contenus soit dans le « Cancionero de Amberes, obra rarísima que, por falta de egemplares impresos, circulaba en Alemania manuscrita, hasta que se reimprimió en su mayor parte en Viena año 1815 » [2], soit dans d'analogues recueils, *v. gr.* le « Cancionero

1. L'influence de Taine, puissante encore dans certains milieux universitaires français, a fait prendre au sérieux dans notre pays telles fantaisies soi-disant philosophiques sur la psychologie de notre peuple, et, à plus forte raison, de peuples étrangers — *v. gr.* le peuple anglais — dont M. Farinelli, à la suite de M. J. Finot *(Le Préjugé des Races)*, s'est, avec raison, diverti dans sa *prolusione* précitée, *note* 99 et suivantes. « Nulla di più contradittorio, » écrit-il à ce propos, *note* 102, « di più vano e di più assurdo delle psicologie tentate, prima e dopo i romantici, e tuttodì fiorenti, del popol di Spagna.... », et quiconque a lu sans parti pris ni idées préconçues la *Psicología del pueblo español* de M. R. Altamira, parue la même année que le tome II de son *Historia de Esp. y de la civil. esp.*, souscrira sans réserve à ces paroles.

2. La *Silva de Romances viejos*, publiée par J. Grimm à Vienne en 1815, in-12, et qui contient soixante-neuf romances, choisis parmi les plus anciens, alors que le recueil de Depping a accueilli des compositions plus modernes. — En mai 1818, Böhl

de Juan del Encina » et les « hojas sueltas del siglo XVI que algunos curiosos han conservado », tel, encore, ce renvoi aux poésies de Santillane : *Robadas habian el austro y borea...*, *Antes el radiante cielo...*,

avait envoyé à Julius la liste des « Romanceros, die ich besitze », et nous croyons devoir transcrire cet important document, qui démontrera avec quelle célérité il avait, malgré sa pénurie, su, sans doute à vil prix, reconstituer sa bibliothèque. « Romancero general en que se contienen todos los romances q^e andan impressos aora nuevamente añadido y emendado. Año 1604. con licencia en Madrid por Juan de la Cuesta. vendese en casa de Francisco Lopez. 4to. 499 Blätter Romanzen in zwei Kolonnen in 13 partes vertheilt, nebst Blätter Register. Segunda parte del Romancero general y flor de diuersa poesia recopilados por Miguel de Madrigal. Año 1605. en Valladolid p. Luis Sanchez. 4to. 224 Blätter wovon die ersten 120 romances & letras in zwei Kolonnen enthalten & die übrigen Octavas, Sonetos, canciones, tercetos, *u. s. w.*

N. B. — Ob der von den Litteratoren angeführte Romancero von Pedro de Flores Madrid 1614. in 2 Bänden eine verschiedene Sam̄lung oder nur eine vermehrte des obigen ist, habe ich nach mehrjähriger Bemühung noch nicht ausmitteln können.

Der Cancionero de Romances u. s. w. Anvers 1555. ist in Deutschland bekan̄ter als hier : ich habe nur eine Abschrift des originals, damals (1812) in Händen von Hitzig in Berlin *. In Spanien ist er mir nie zu Gesicht gekom̄en.

Floresta de varios romances sacados de las historias antiguas de los hechos famosos de los doce pares de Francia : aora nuevamente corregidos por Damian Lopez de Tortajada. Madrid, 1764. längliches 12. enthält 42 sehr gute Romanzen grösstentheils aus dem Cancionero de Romances entlehnt.

Primavera y flor de los mejores romances y satiras q^e se han cantado en la corte añadidas diversas poesias u. s. w. p. el Licenciado Pedro Arias Perez. Madrid, 1659. 2 partes en 1 tomo, längliches 12. Erste Auflage Madrid 1621. die zweite mit dem zweiten Theil vermehrte, Sevilla 1626. Der erste Theil enthält 160 Rom. der zweite 121. Diese Sam̄lung hat wenig, was sie auszeichnet.

Maravillas del Parnaso y flor de los mejores romances u. s. w. recopilados de graves autores p. Jorge Pinto de Morales. Barcelona 1640. 12. früher Lisboa 1637. enthält 69 fast lauter bekan̄te Romanzen von Gongora & Quevedo.

Libro de los quarenta cantos que compuso un cauallero llamado Alonso Fuentes u. s. w. Alcalá 1587. (früher Granada 1563.) 12. enthält 40 historische sehr mittelmässige Romanzen mit langweiligen moralischen Glossen in Prosa.

Romances nuevamente sacados de historias antiguas de la Cronica de España, compuestos por Lorenzo de Sepulveda. Anvers 1580. kl. 12. enthält 149 Romanzen, wovon mir nur ein paar nicht historische zusagen.

Romances varios de diversos autores añadidos y enmendados en esta ultima impression. En Madrid año de 1664. 12. äusserst schlechtes Papier & liederlicher Druck. enthält 110 Romances y letrillas, wovon 46 Quevedo zum Verfasser haben. Unter den übrigen sind kaum ein Dutzend bemerkenswerth.

La Jornada del Rey Don Phelipe III de Portugal en 1619. compuesta en varios (56) romances p. F^co Rodriguez Lobo. Lisboa 1623. 4to. verdient keine Aufmerksamkeit.

Romances de Germania de varios autores con el vocabulario u. s. w. p. Juan Hidalgo. Madrid 1779. 8. prächtiges Papier & Druck an einen unwürdigen Gegenstand verschwendet. Wer mag eine neue Sprache lernen, um sich an den niedrigsten Gaunerstreichen zu ergötzen?

1) Cancioero *(sic)* general de muchos y diuersos autores cum previlegio *(sic)*. auf der Rückseite der Prologo, dem folgen 7 Blätter Inhaltsanzeige in zwei Kolonnen, dann die Gedichte auf 234 paginirten Blättern, wovon die 17 letzten in meinem Abdruck fehlen, & also auch Druckort & Verleger. Es lässt sich aber aus mehreren Hinweisungen ohnfehlbar schliessen, dass dieses die (wahrscheinlich) erste Ausgabe

* Cette copie est aujourd'hui au département des manuscrits de la *Bibl. Nac.* madrilègne. Elle a été signalée en 1883, page 184 de l'article précité de la *Rev. de Arch.* : « Copia hecha por extranjero y con índice autógrafo de Böhl. » Parmi les manuscrits de Böhl conservés au même lieu, il se trouve une copie du texte du « *Cancionero llamado flor de Enamorados* » (Barcelona, 1681), dans une écriture « de fines del siglo XVIII » et deux *Cancioneros* religieux.

voire aux « pesadas Trescientas » du « docto » J. de Mena, ainsi qu'à la légion des poètes de cour qui, dit-il, « hilaban tan delgado en sus canciones y coplas, que no se requiere poca aplicacion para desentrañar su sentido. » S'il n'hésite pas à se ranger, un peu prématuré-

von Valencia 1511 durch Christoval Kofman ist. fol°, starkes Papier & schöne runde gothische Schrift, die langen Verse in zwei Kolonnen & die kurzen in drei. Diese schöne Ausgabe hat bis jetzt kein Litterator angeführt.

2) Die zweite Ausgabe von Valencia p. Jorge Costilla 1514. führt Depping in der Vorrede zu seiner Romanzen-Samlung p. LIV als in der Pariser Biblioth. existirend an.

3) Die dritte ist wahrscheinlich die von Toledo, Juan de Villaquiran 1517. welche Dietze in seiner Uebersetzung des Velasquez pag. 177 anführt.

4) Die vierte ist wahrscheinlich die von Depping p. LIV. unter 1526. angegebene, die sich laut Dietze p. 177 in der Göttinger Biblioth. verstümelt befindet.

5) Cancionero general: en el qual se han añadido ahora de nuevo en esta ultima impression muchas cosas buenas: ha sido con diligencia corregido y emendado. 1535. es folgen 5 Blätter Inhaltsanzeige & dann die Gedichte auf 207 paginirten Blättern. am Schluss: Aqui haze fin el cancionero general. El qual en esta ultima impression ha sido con diligencia reuisto y corregido. entresacando del algunas obras deshonestas y muy profanas: y añadiendole otras muchas y muy buenas, como por la tabla parece. Fue impresso en Seuilla en la imprenta de Juan cromberger. Año de la encarnacion del Señor de 1535: a dos dias del mes de Abril. fol. gelbes Papier, stumpfe mehr gedrängte gothische Schrift, in 2 & 3 Kolonnen wie die erste Auflage.

6) Ein völlig gleicher Abdruck des vorigen Sevilla 1540. Siehe Mayans Vida de Virgilio pag. 109.

7) Cancionero general. que contiene muchas obras de diversos autores antiguos, con algunas cosas nuevas de modernos, de nuevo corregido y impresso. En Anvers en casa de Martin Nucio a la enseña de las dos cigueñas. 1557. con priuilegio del Rey. es folgen 7 Blätter Inhaltsanzeige & dann die Gedichte auf 402 pagin. Blätter. 8. ziemlich reiner Druck mit lateinischer Schrift in 1 & 2 Kolonnen.

8) Ein anderer Abdruck. ebendaselbst bei Philippo Nucio 1573. in 8vo.

9) Mayans führt in seiner Vida des Virgilio pag. 111 noch eine Ausgabe von Amberes 1678. an, deren Existenz ich aber bezweifele.

Die Vergleichung der drei Ausgaben N. 1. 5. & 7. die ich besitze, thut dar, wie sehr die verschiedenen Ausgaben von einander abweichen. In N° 5. fehlen nicht weniger denn 166 Gedichte die in N° 1. enthalten sind: dagegen sind 243 neuere hinzugefügt. In N° 7. fehlen wiederum 75 die N. 5. enthält, & es sind 62 hinzugekomen, wovon nur einige wenige schon in N° 1. erschienen waren.

An meinem Portugiesischen Cancionero geral Lisboa 1510. fehlt leider Anfang & Ende. Die von Dietze S. 73. angeführten coplas del Infante Don Pedro de Portugal sind grade die, welche dieser Canc^{ro} S. 73/79 in 125 Octavas barbarischen Castellano enthält. Ausser diesen nur noch von demselben Verfasser einige portugiesische Strophen zum Lobe des Juan de Mena. Die Sonnette stehen an dieser Stelle gewiss nicht.

[*Le reste de la note est consacré à deux ouvrages publiés par Ignacio Asso y del Río à Amsterdam, chez les héritiers de Sommer, en 1781:* « *Aganipe de los Cisnes Aragoneses* » *et* « *Poesías selectas de varios autores* », *que Böhl prie Julius de lui procurer, et au* « *Cancionero de Romances 1555 oder 1568* », *ainsi qu'à celui de 1573, qu'il brûle d'obtenir.* « Ich habe zwar den Antwerpenschen Druck von 1557; allein die mir bekanten Auflagen weisen so sehr von einander ab, dass man sie alle haben muss. Mayans erwähnt eines noch späteren Abdrucks des Canc^{ro} 1678, woran ich aber nicht glauben kann. » *De ce* « *Cancionero* » *de 1573 (dernier remaniement de celui de Valence, 1511, réédité en deux vol. des* « *Bibl. esp.* » *en 1882 par J. A. de Balenchana avec la collaboration de M. Paz y Melia), Böhl reçut d'Allemagne un résumé en 1821 par l'obligeance du professeur Reuss, ainsi qu'en témoigne ce passage d'une lettre du 25 mai 1821 à Julius*: « Dem Prof. Reuss bin ich für das übersandte Inh.-Verz. des Canc. von 1573. besonders verpflichtet, doch wäre die Bleistiftsbezeichnung an der von mir übersandten Tabla hinlänglich

ment à coup sûr, parmi les restaurateurs de la littérature castillane; s'il écrit (p. 9) : « Para coadyuvar á tan importante independencia, se han publicado en las *noticias literarias* del *Diario de Cádiz* testimonios del aprecio que en todos tiempos han tributado á las legítimas musas castellanas nacionales y estrangeros », l'appel qui clôt ce chapitre mériterait, si l'on s'avisait un jour d'éterniser en Espagne — à Cadix ou ailleurs — la mémoire d'un homme qui, ne fût-ce que par sa fille aînée, tient si fortement à la péninsule, d'être gravé en lettres d'or sur le monument érigé en son honneur, comme résumant mieux qu'aucun autre passage de ses *Œuvres*, son *credo* littéraire. « Apelaremos,

gewesen, einmal da diese Ausgabe keine vermehrte, sondern eine verminderte ist. » *Le 1er août 1820, il avait écrit à ce même Julius, qui lui avait envoyé le* « *Catalogue* » *de la Bibliothèque de Brentano :* « Für mich ist darin eigentlich nur der Cancionero general Anvers 1573 merkwürdig, für den ich gerne 20 Thlr. gegeben hätte. » — *A propos de son offre de 20 thaler pour cet ouvrage, voici ce que, le 19 février 1820, il offrait de payer pour les livres suivants, qui lui manquaient :*

« Juan Timoneda, Silva de varias canciones villanescas y guirnalda de galanes, Sevilla 1511 (wahrscheinlich ein Druckfehler & muss 1551 heissen). zehn Thaler.

del mismo. El Deleytoso. Valencia 1567. acht Thaler.

del mismo. El cabañero cancionero. Valencia 1570. sechs Thaler.

Esteban de Villalobos. Tesoro de divina poesia. Toledo 1587 oder Madrid 1604. zehn Thaler.

Ramirez Pagan. Floresta de varia poesia. Val. 1562. Vier Th.

A. Yzquierdo. Relox de namorados. Vala 1565. Vier Th.

L. de Ayala. Jardin de amadores. Vala 1588. Vier Th.

Diego de Vega. Cancionero ó danza de galanes. Sechs Th.

Diego de Fuentes. Rimas. Zaragoza. 1562. Sechs Th.

J. de Mendaño. Silva de varios Roms 1588. Sechs Th.

P. Moncayo. Varios Romances. Huesca 1589. Sechs Th.

Seb. Velez de Guevara. Romancero 3 partes. 1594. Zehn Thaler.

Gil Vicente. Tragi-comedia de Amadis. Lisboa. Zwei Thaler.

Juan Velez. Libro de entremeses. Madr. 1604. Vier Thaler.

Lucas Fernandez. Farsas y eglogas pastoriles. Salamanca 1514. fol. Zwanzig Thaler.

Luis Hurtado de Toledo. Cortes de casto amor etc. Toledo 1557. 4. Acht Thaler.

Damian Vegas. Poesias divinas y morales. Toledo. 1590. 8. Sechs Thaler.

Mondragon. Arte para componer en metro castellano. Zarag. 1593. Vier Thaler. »

De telles dépenses — il avoue, d'ailleurs, le 7 juillet 1820, que sa situation matérielle s'est améliorée — s'expliquent par la ferme conviction où vivait alors Böhl que la « *Floresta* », *pour laquelle il n'épargnait aucuns sacrifices, aurait un succès qui le dédommagerait amplement de ses peines : illusion, comme on sait, totale. Il n'hésitait pas, à cette fin, à faire rechercher en Allemagne des éditions anciennes, qu'il ne trouvait plus en cette Espagne décidément mise à sac. A la mort d'Eschenburg, il avait acquis deux* « *Romanceros* » *lui ayant appartenu.* « Jetzt, » *écrit-il à Julius, de Puerto, le 6 août 1822,* « Dank für Ihre Erinnerung der 2 Romº aus Eschenburgs Verlassenschaft. Beide habe ich & aus beiden stehen 8 Nos in der Floresta. Die Primavera ist die beste. Sonst ist mir eine jede alte Rom.-Sam̄lung, die ich nicht besitze, von sehr hohem Werth. Depping hat aus Quellen geschöpft, die ich nicht habe. » *Le 22 juin 1823, Julius lui ayant envoyé deux autres* « *Romanceros* », *il accuse réception des volumes en ces termes :* « Die beiden Romanceros habe ich gerne erhalten & schon entdeckt, dass dieselben (mit wenigen Auslassungen) in dem Romanº general wieder abgedruckt sind. Dieses ist eine interessante litterar. Notiz. » *On comprend, en face de tant d'efforts dépensés, en somme, à peu près en pure perte, l'amère déception de Böhl à la fin de sa vie, déception qui éclate discrètement, comme toujours, en quelques passages de sa correspondance avec le docteur hambourgeois.*]

pues, á la generacion que crece, á aquellas almas no comprimidas todavia por compendios de reglas francesas, no infatuadas por el embolismo de la suficiencia transpirenaica, y les decimos : que escarmienten con pasadas experiencias, viendo que nada de lo que se ha versificado en el siglo pasado á imitacion de los franceses, sean tragedias, sean discursos didacticos ú odas filosóficas, merece pasar á la posteridad : que para escribir buena poesia en español, es preciso desterrar todo aquel aparato de reglas lógicas, principios de imitacion, ilusion y utilidad moral de que tanto se precian los poetas filosóficos : que el numen poético no necesita de mas ayuda que el perfecto conocimiento del idioma en sus varios ramos de gramática, prosodia y métrica, y del atento estudio de los grandes modelos del siglo de oro de la poesia castellana. Finalmente que todos los desconciertos poéticos nacen de la confusion de las varias esferas de nuestras facultades, y que tan absurdas son las leyes que la lógica pretende dictar á la imaginativa, como la aplicacion de metáforas poéticas á los cálculos de longitud [1]. » — Le numéro XXVII : *De las unidades de tiempo y lugar* (p. 11-17), résume les idées de Samuel Johnson sur l'illusoire règle des unités de temps et de lieu, telles qu'on les trouvera en détail page 20 *seq.* de la *Préface* du tome I de l'édition de Londres 1785 du *Théâtre* de Shakespeare [2]. — Le numéro XXVIII : *Opiniones criticas del Señor Sismondi* (p. 17-28) est, on s'en souviendra, la réimpression remaniée de l'article du *Diario,* de même que le numéro XXX : *Juicio del Edinburgh Review sobre las lecciones dramáticas de Schlegel, con notas* (p. 33-38). — Le numéro XXIX : *Critica alemana segun la baronesa de Stael Holstein* (p. 29-32), se borne à traduire en castillan le panégyrique de Schlegel extrait du chapitre XXXI de *De l'Allemagne* (édit. de Paris, 1814, II, 349-366) : *Des richesses littéraires de l'Allemagne et de ses critiques les plus renommés*, *A. W. et F. Schlegel,* dont le titre français exprimait trop clairement, sans doute, la tendance, et ce sera encore à cet ouvrage apologétique (III, p. 382-388 : *De l'Enthousiasme*) que Böhl empruntera son numéro final (n° XXXVI : *Del Entusiasmo,* p. 71-74), si parfaitement dans la nuance de la sensibilité romantique. — Les numéros intermédiaires : numéro XXXI : *De las varias clases de comedias españolas* (p. 38-43), dont nous avons

1. Nous n'aurons pas la fatuité de nous mettre en parallèle avec Böhl, même sur un point de doctrine littéraire où, tel celui, si capital, de la renaissance de la pensée espagnole, toutes les opinions sérieuses ont droit d'être entendues; mais il nous sera pardonné sans doute de rappeler ici que, bien avant que nous eussions lu une ligne du *Germano-Gaditano*, nous avions, en avril 1903, proposé, dans le premier des trois articles — imprimé avec de grossières bévues de vocables — que nous avons publié dans *La España Moderna : Los catedráticos de castellano en los Institutos de segunda enseñanza en Francia* (t. CLXXV, p. 105-128), une solution légèrement analogue à la sienne, quoique plus large, plus moderne et plus accueillante. *Cf.* pages 124-125 (où il faut lire : *inconmovible,* au lieu de *inconcebible*).

2. *The plays of William Shakespeare in ten volumes, etc. (B. Nationale : Yk. 1098).*

cité déjà l'essentiel; numéro XXXII : *Del gracioso en las comedias españolas* (p. 44-48), jolie contre-partie de l'inintelligente censure de ce survivant du *servus* de la comédie latine dont s'était rendu coupable Lessing dans sa *Dramaturgie* [1]; numéro XXXIII : *Del metro de las comedias españolas* (p. 48-53), justification — contre Luzán, que Böhl ne nomme pas, mais qu'il citera au numéro suivant — des formes métriques en usage dans la *Comedia* et recommandées par Lope dans l'*Arte nuevo*, formes dont la richesse est, avec raison, opposée à « la pobreza y monotonía de la versificacion francesa » classique, à son « martilleo de rima [2] pareada » et à sa « forzosa cesura »; numéro XXXIV : *Del gusto en la poesía* (p. 53-63), petit chef-d'œuvre, d'une concision admirable, tendant à restituer à l'imagination ses droits, en séparant — en dépit des théories des Laharpe, Batteux et Blair — le domaine poétique du domaine rationnel. Et nous retrouvons, ici encore, le romantique allemand, comme nous retrouvons, en l'homme qui voudrait assigner à chaque peuple sa poésie spécifique, le fidèle disciple de Schlegel [3]; numéro XXXV : *De la moralidad del teatro* (p. 63-70), exposé d'une vérité aussi vraie à l'époque où le dévergondage sentimental d'un Kotzebue était venu renforcer, en Espagne, le goût de moralisation mélodramatique dont Jovellanos avait, en 1773, fixé, en une pièce imitée de Diderot et de La Chaussée, la formule [4],

1. Böhl définit le *gracioso* : « el intérprete y abogado de nuestra parte material », nécessaire même dans les « comedias fantaseadas », sous peine de « sacrificar los contrastes tan gratos á la imaginacion » et de « violentar la genialidad española, que siempre que está á sus anchas, inclina al aspecto placentero de las cosas », et superflu seulement dans « algunos dramas tan esencialmente trágicos, que en ellos el papel del gracioso es del todo postizo ». Dans ce cas, ajoute-t-il, il importe de procéder comme lors de la représentation gaditaine de *A secreto agravio*, mais en ayant soin de « cercenar las superfluidades sin faltar al respeto debido á los originales con añadiduras é interpolaciones de propia cosecha » (p. 47). Le chapitre, malgré son apparence objective, se termine par des attaques contre la « nueva ilustracion », la critique française et la *Crónica*, où « *el desarrollo de la inteligencia* se está haciendo á toda priesa » et « al fin alcanzará tambien á los lerdos y nos curará sin duda de nuestra inclinacion á la risa y las comedias españolas originales. »

2. Le texte a *ruina* (p. 50) et le *III. P.* n'a pas de *fe de erratas*.

3. Böhl était fier lui-même de la précision de ce morceau (p. 61), dont l'unilatéralisme, cela va de soi, lui échappe. Il serait oiseux de perdre une parole aujourd'hui à discuter les opinions de Laharpe, littérateur, on s'en souviendra, d'origine suisse, qui acclimata en France l'éloquence dans la critique universitaire, vice séculaire dont nous ne sommes pas guéris. Böhl déclare (p. 58) que Laharpe est « muy entendido y sobrado de talento para discurrir acerca de latinos y franceses », mais complètement inapte à « salir del círculo de estas literaturas ». Quant à Batteux, ce rhéteur aux formules étroites et sèches qui a exercé chez nous une si détestable influence jusque vers 1830, il eût importé de ne pas le confondre dans une même réprobation superficielle (p. 54), avec H. Blair, théologien et ex-professeur à l'Université d'Edimbourg qui, dans ses *Lectures on rhetoric and belles-lettres* (London, 1783, 2 vol. in-4°), avait fait preuve de bonne foi, de bon sens, de mesure, quoiqu'il fût dénué d'originalité fondamentale et de profondeur.

4. Böhl a finement critiqué en quelques lignes (p. 69-70) la faiblesse morale du *Delincuente honrado*, et son point de vue est, cette fois, admissible. Nous ne croyons pas que beaucoup d'hispanisants sachent que la traduction allemande du *Delincuente*

qu'à notre âge, où la scène sembla être confondue avec la chaire du moraliste : à savoir que prétendre ériger en positive école de vertu le théâtre est une absurdité pure et simple et que le seul enseignement qui y soit conciliable avec le culte de l'art, c'est celui qu'il appelle « envuelto ó indirecto » et qui découle de façon implicite de toute production véritablement maîtresse.

L'*Apéndice* du troisième *Pasatiempo* est constitué, répétons-le, par six répliques à la *Crónica*. Deux de ces répliques avaient paru sur des feuilles volantes, que nous avons retrouvées, et la teneur du texte original et de la réimpression diffère, de nouveau, fort sensiblement. La première (p. 77-82) est dirigée contre le numéro 184, 1er janvier 1819, où se trouvait, à la rubrique *Variedades*, une note en faveur de la *Biographie Universelle* des frères Michaud, en publication depuis 1811, « en nada semejante, » disait Mora, « á las áridas noticias de Moreri ó Ladvocat, ni aún á las del *Diccionario histórico* compuesto por una sociedad de literatos. » Malheureusement, il avait puisé les éléments de son information dans un article paru aux *Variétés* du *Journal des Débats* du samedi 5 décembre 1818 sous la signature *A.*, et où ce collaborateur, qui analysait la onzième livraison (t. XXI et XXII), avait cru devoir blâmer la longueur démesurée de l'article : *Jeanne d'Arc*, par Walkenaer, et surtout celle de l'article : *Kant*, par Stapfer. Le ton de cette dissertation, où le patronymique du philosophe du dualisme apparaît constamment sous la forme : *Fitch*, révèle l'incompétence de l'auteur, et il n'est pas jusqu'à ses références à Mme de Staël et à Ancillon qui ne soient prises dans Stapfer[1]. Mora, qui ne semble s'être emparé de cette déplorable élucubration que parce qu'elle lui fournissait une occasion propice, en daubant à la fois Kant et les « trois écoles » de la philosophie allemande, de se venger du ch. XVI du *H. P.*, écrivait : « Es la primera de estas escuelas la de Kant, cuya filosofía desterró por siempre la de Leibnitz y Locke », expliquant comment, à son tour, cette école avait été obscurcie par celles, contradictoires, de Fichte et de Schelling. « Kant asienta que hay « *una calidad primitiva del sujeto y del objeto* », Fichte no admite el objeto, ni conoce mas que una proposicion inmediatamente cierta, *v. gr.*,

par J. Leononi, parue en 1796 à Berlin, se vendait encore en 1855, avec le texte espagnol en regard, à Leipzig, chez l'éditeur du *Handbuch* de Lemcke, Fr. Fleischer. C'est également à Berlin que, vingt ans plus tard, H. v. Beguelin avait publié, enrichie de remarques, sa traduction de l'*Informe sobre el expediente de la ley agraria*.

1. L'article sur Kant est au tome XXII (1818), pages 229-257, avec un portrait du philosophe. On y renvoie aux « *Nouveaux mélanges* » d'Ancillon, 1807, imprécision que n'a pas corrigée *J. T*[*isso*]*t*, dans la seconde édition de la *B. U.*, où ce professeur de philosophie spiritualiste a réimprimé, avec quelques notes, au tome XXI, le dit article. Le critique des *Débats*, voulant rectifier, avait parlé de *Mélanges de littérature et de philosophie*, sans dater l'ouvrage, et la *Crónica* traduisit : « *Miscelánea literaria y filosófica.* » C'est des *Essais philosophiques, etc.* précités qu'il s'agit, II, 99-360 : *Tableau analytique du développement du moi humain*.

yo igual á yo (¡ proposicion luminosísima!), y Schelling niega el sujeto y el objeto. No extrañarán nuestros lectores españoles que el buen crítico francés no comprendiese estos arcanos; y creo que convendrán con él — si se replicase que esto no es culpa de aquellos grandes filósofos — en que es cuitada filosofía la que no pudiese comprender un hombre de talento mediano que haya leido mucho y reflexionado un poco, y « *que la filosofía de un Descartes, de un Leibnitz, ó de un Mallebranche*[1] *es inteligible hasta en los que consideramos como sus errores* »..... » La passion du fondateur de la *Crónica* l'avait fait s'arrêter sur cette condamnation stupide, au lieu de continuer de transcrire le journaliste français, qui rendait, du moins, à Kant une ombre de justice : « S'il y a quelque chose de lumineux dans sa philosophie, ce sont quelques idées belles, nobles et grandes, *etc.* » Böhl a raison, en toute certitude, de flageller l'indécence criminelle d'une telle « critique », « donde en una docena de renglones se pretende ridiculizar á tres profundos pensadores germanos », mais ne révèle-t-il point le même parti pris que son adversaire en ne pas mentionnant que la *Crónica* avait, à la date où fut imprimé l'*Apéndice*, fait amende honorable à Kant en lui dédiant, aux numéros 226 (28 mai 1819), 227, 228 et 229, une très originale étude du fécond polygraphe Ramón Dionisio de la Sagra, qui avait même valu à son auteur les censures de « Maritornes » au numéro 231 (15 juin)? Au lieu de cette nécessaire rectification, il a consacré un *P.-S.* de 57 lignes à se gausser du numéro 263 (5 octobre 1819), où, à propos d'une brochure italienne contre le purisme[2], étaient exaltés Jovellanos, Meléndez Valdés, et même cet énergumène de P. Gil[3], aux dépens de Luis de León, « que se jactó en el siglo XVI de haber introducido el número en la prosa castellana », et où Böhl était qualifié d'« insensato » et ses accusations de matérialisme de « grossières calomnies »[4]!

Sa seconde réplique (p. 82-84) se borne à relever les inexactitudes

1. Böhl a écrit également *Mallebranche*, pages 78 et 79.

2. *Il purismo nemico del gusto, o considerazioni sulla prosa italiana* (Perugia, 1818, 90 pages in-8°). Mora n'avait pas lu cette intéressante dissertation, mais vraisemblablement l'analyse qu'en publia le *Giornale Arcadico* dans son vol. II pour 1819, pages 52-82, sous la signature : *De Crollis*, car celle contenue au vol. IV pour la même année du *Giornale Enciclopèdico di Napoli*, pages 168-215, parvint sans doute trop tard à Madrid pour qu'il l'utilisât au numéro précité de la *Crónica*.

3. Sans doute à cause de ses dons oratoires, sur lesquels Toreno a porté, ainsi que sur son agitation antinapoléonienne, le témoignage que tous connaissent. Plus ignoré est celui du baron de Cronard, à propos de l'entrevue qu'il eut avec le P. Gil à Séville en 1809. *Cf.* le tome III de ses *Mémoires* (Paris, 1829), pages 320-324, ainsi que le tome IV, page 197.

4. Böhl avait prétendu au numéro XVIII du *II. P.* que Mora comparait, dans l'article du numéro 152 : *De la pureza del lenguage*, la langue castillane classique « á la gruesa moneda de los lacedemonios, que no sirve ya para el comercio de las ideas que se adquieren todos los dias (sin duda por medio de la *Crónica*) » (*II. P.*, p. 51), et cette calomnie gratuite a suscité la protestation de Mora dans ce numéro 263.

d'une proclamation des *Variedades* du numéro 192 (29 janvier 1819) : *A los puristas,* où l'idée, très juste, qu'une langue doit évoluer de concert avec le capital intellectuel d'une nation et s'enrichir à mesure que celui-ci s'accroît, était déparée par de tangibles exagérations, celle-ci, par exemple : « La lengua francesa era una algaravía ininteligible en tiempo de Francisco I : hoy es una de las mas filosóficas. ¿Por qué? Porque ha desdeñado en todo tiempo el yugo de los puristas, á pesar de que alguno de sus escritores la hubiera deseado mas libre y menos escrupulosa. » Il est dommage, en vérité, que Böhl n'ait pas assez vécu pour entendre l'ex-rédacteur de la *Crónica,* devenu son collègue à l'Académie, fulminer — lui qui terminait ce manifeste contre le purisme par l'apostrophe : « Convendria que os tomaseis el trabajo de escribir la historia de un sin número de voces de que vosotros mismos usais, aunque no usaron de ellas vuestros abuelos. Así, apesar vuestro, cedeis al torrente y *pagais el tributo que os exigen vuestros mayores enemigos : la moda y la ilustracion* » — en l'aristocratique Compagnie, le jour de sa réception, contre les « adornos postizos *importados por la moda*, aplaudidos por la ignorancia y propagados por la vulgaridad y el mal gusto[1] » !

La troisième réplique (p. 85-88), datée : Cadix, 20 mars 1819, est l'une des deux qui parurent sous forme de feuille volante, petit in-4°, et nous en reproduirons le texte, sensiblement autre que celui du *Ill. P.* :

RAZONES CONTRA DENUESTOS.

El editor de la Crónica no hallando modo de salvar las innumerables sandeces, ignorancias y falsedades que le ha probabo el Segundo Pasatiempo, con su acostumbrada táctica trata de ofuscar á sus lectores, atribuyendo las críticas del Germano Gaditano á puro ódio y rabiosa envidia. Asi como en las Crónicas anteriores sus paniaguados fingieron mil desatinos contra los Clasicos para achacarselos al defensor de Calderon, del mismo modo el editor presenta en su núm. 204. varias quimeras que pretende deducir del Segundo Pasatiempo, sin mas fundamento que la gana de hacer á su contrario ridículo y aborrecible.

La primera es : que el Germano Gaditano tiene la necedad de presumir de personage, porque en una carta familiar que se halla en el apéndice dice algo del origen de su predileccion ácia España. El que lea esta carta pronto se convencerá que en esto no hubo otra intencion que la de esplicar en alguna manera el fenómeno de un Aleman mas afecto á la literatura española y mejor impuesto en el castellano, que *Mirtilo Gaditano.*

La segunda quimera es la del ódio *encarnizado* contra el editor de la Crónica, suponiendo hasta el buen deseo de verle *apretada la nuca.* Hasta ahora un ódio personal siempre se ha fundado en algo ; mas siendo asi que el Germano Gaditano ha visto y hablado á Mirtilo tres ó cuatro veces en toda su vida : que los dos han seguido carreras distintas : que ninguna clase de

1. *Disc. cit.*, page 153.

competencia ha habido entre ellos ¿ que posibilidad de ódio personal existe? El hecho es que Mirtilo imprimió opiniones en desdoro de *Calderon* y de la crítica alemana : y que el Germano Gaditano, penetrando desde luego el origen y la trascendencia de semejantes dicterios, los ha rebatido con energía. Esto no se ha podido hacer sin descubrir la ignorante presuncion y la mala fe de este nuevo Zoilo en cuanto á crítica, dejando á salvo sus demas prendas. El Germano Gaditano, si algo ódia, son los principios que se han establecido en los papeles impugnados en los Pasatiempos; y á trueque de otro epigrama, no tiene reparo en repetir que á nadie odia, y que lo mismo ahora que antes desea servir al Sr. Mirtilo en todo lo que no sea coadyuvar á la propagacion de ideas falsas y dañinas[1].

La tercera quimera que se reproduce, es la intencion de destruir la Crónica, y la imaginacion de que esto se ha conseguido. La intencion del Germano no es otra, que desagraviar á *Calderon* y á la crítica alemana y oponerse en lo posible á la crítica chavacana de los Galicistas[2]. Algo de esto se ha logrado, pues un fiel aliado del Sr. Mirtilo ha cantado la palinodia en cuanto á *Calderon*[3], y el mismo editor se abstiene ya de zaherir al gran poeta. Lo que quisiera muy de veras el Germano Gaditano es, que hubiese muchas Crónicas por el estilo de los números 107, 127, 129, 140, 170 y 174, y para este caso ofrece al editor doce abonos por sus amigos de Alemania.

En provecho de los *especieros* se está preparando un tercer Pasatiempo : lo que ya no podrá atribuir Mirtilo á ódio, pues nos ha dicho en verso y prosa, que estos *ataques* le producen mas suscritores. El Germano Gaditano no se ve *coronado por recompensas ni premios*, segun la exacta y florida frase del Cronista. Tiene que contentarse con la satisfaccion de haher salvado algunos pocos de los lazos de la frivolidad que tan descaradamente (*) arma la Crónica. Sin embargo no trocaria esta satisfaccioncilla por una *prosperidad que excita rabias* tan *invidiosas*. En Cádiz á 20 de Marzo de 1819.

CADIZ AÑO DE 1819.

CON LICENCIA. EN LA IMPRENTA GADITANA DE D. ESTEBAN PICARDO, CALLE DE LA CARNE, NÚMERO 186.

La quatrième réplique (p. 88-91) persifle certaine *Carta de un Español residente en París á un amigo suyo de Madrid* (*Variedades*, nº 206; 16 mars 1819), parodie d'une analogue épître, datée : *Paris 14 février*, au nº 952 du *Diario Mercantil*, et inspirée, sans doute indirectement, par Böhl, á en juger par les louanges qui y sont prodiguées aux Allemands, ainsi que par le fait qu'il l'a réimprimée,

1. Dans la réimpression, cette adjonction : « bajo la capa de ilustracion, » montre mieux encore l'irréductibilité du point de vue de Böhl.

2. Au lieu de cette fin de paragraphe, il y a — et une telle retouche caractérise, une fois de plus, l'arbitraire méthode de Böhl — dans la réimpression : «... [á la crítica alemana, oponerse en lo posible á la crítica chavacana de los Galicistas], y pasar el tiempo burlándose del *formidable escuadron* de ilustradores á la violeta. En provecho, *etc.* »

3. Ce qui suit se lit au verso de la feuille volante.

(*) En el núm. 192 se equiparan *la moda y la ilustracion*. [*Note de Böhl.*]

pages 90-91. Dans sa lettre, la *Crónica* prenait prétexte de l'inauguration de l'entreprise célèbre d'édition des classiques latins par l'humaniste Nicolas-Éloi Lemaire, en 154 vol. in-8°, pour attaquer les nations germaniques, de plus en plus dévouées au « sistema de latitud que reina en su poesia, ínterin las naciones de origen romano progresan en el gusto clásico », exaltant, par contre, la France, où le « gusto espúreo » et la « literatura irregular » perdaient tout crédit, ainsi que l'Italie et l'Espagne, qui avaient, disait-on, le mieux conservé le bon goût dans sa pureté première, et concluant par des louanges à la médecine française et à la lithographie. Böhl, qui exulte à constater que le *Virgile* et le *Tacite* du professeur de poésie latine à la Sorbonne, premiers tomes parus dans sa collection, sont, l'un de Heyne, l'autre de Oberlin, « sus dos mejores comentadores alemanes, que son los que rayan mas alto que ninguna otra nacion en trabajos filológicos », et que les Commentateurs, dans cette entreprise, « serán siempre los mas famosos de esta nacion [*l'Allemagne*], que últimamente ha cultivado con mucho gusto este importante ramo de literatura, haciendo un señalado servicio á las letras » *etc.*, termine ironiquement par ce conseil au « soi-disant Español », qui n'est qu'une insulte à Mora : « Imite Vm. tan buen egemplo en lugar de copiar las patochadas del editor de la Crónica. Lo hace Vm. tan á lo vivo, que si no hubiera tantas pruebas de la *buena fe y escrupulosidad* del Cronista, juraría que este ha estado dictando á Vm. toda su ridiculísima carta. »

La cinquième réplique (p. 92-98) s'attaque au manifeste du numéro 210 de la *Crónica* et a paru d'abord sur pli volant de deux f. in-4°, daté : Cadix, 11 avril 1819, et signé : *Polyhistor*. Comme son texte diffère aussi très sensiblement de celui du *Ill. P.*, nous la réimprimerons, vu la rareté de la pièce, ainsi que la précédente en sa teneur intégrale :

CARTA AL EDITOR DE LA CRÓNICA

Muy Sr. mio : Yo soy uno de los *diez mil* suscritores (*) que le han valido á vd. los Pasatiempos y los cien yerros de su traduccion del NINO II. Ha de saber vd. que me precio de literato, y que pongo mis puntos en leer cuanto se imprime en esta ciudad; con esto hube de tragar en su dia los negros Pasatiempos. Olí desde luego que se dirigian contra *la moda* y *la ilustracion* que vd. preconiza en su Crónica, y los dí á trescientos cuervos. Miren el anfibio de Germano Gaditano que presume reprender á los *nobles* españoles porque han dado de mano á las preocupaciones de sus abuelos. Miren el sopenco *(sic)* que pretende un *imposible retroceso en el camino de la ilustracion*, y suspira por el tiempo de Mari-Castaña. Váyase á pasear el

(*) *En el núm. 199 de la Crónica dice su editor, que cada injuria (así califica los innumerables dislates y yerros que le han probado los Pasatiempos) le vale cien suscritores.* [*Note de Böhl.*]

mentecato, que quiere hacernos del cielo cebollas[1] con sus ensalzamientos de Calderon; el ignorante que se empeña en substituir á las *reglas eternas* é *infalibles* del gusto *paradojas* germánicas funestas al órden moral; el malicioso que tira á los esclarecidos crítico *(sic)* franceses solo porque saben mas que él y sus Alemanes!

Pero no hay mal que por bien no venga; solo por esto me aboné á la Crónica de vd., y á mis instancias lo hicieron tambien un par de amigos bastante adelantados en la ilustracion; pues el uno está traduciendo el tratado sobre el arte de atarse la corbata, cuyo conocimiento debemos á la Crónica[2], y el otro ha escrito una memoria sobre el modo de utilizar las telarañas.

Asi es que desde principios de este año contribuimos entre los tres con veinte reales de vellon á los premios *sólidos* que le son á vd. tan debidos, con lo que á nuestro entender nos asiste el derecho de ingerirnos tambien en la nueva ilustracion. Por tanto hemos resuelto enderezarle nuestras[3] observaciones sobre las Crónicas de este año, que recibirá vd. con la docilidad que merecen nuestros veinte reales.

Empezaremos por la loa. En forma nos han gustado las variedades, especialmente la burla de los metafisicos Alemanes del núm. 184, las modas y artes del núm. 194, la gran proclama á los puristas del núm. 192, en que tan diestramente se casan *la moda y la ilustracion*, la sazonada ironía contra el autor de los Pasatiempos, en el núm. 204, la docta carta del Español residente en Paris del núm. 206[4], y las tres últimas llanas (gratis datas) del suplemento del núm. 209, en que hemos señalado el chistoso nombre de un pleitista en Lóndres, que ocupa un renglon, y las novísimas y nunca oidas anecdotas.

Vamos ahora á la crítica. Con suma satisfaccion leimos los primeros párrafos de la pomposa arenga de los editores al público, que abre el núm. 40[5]; pero cual fué nuestra sorpresa al leer despues de la enumeracion de los *trabajos* de la Crónica, la siguiente lamentacion:

« Un género de crítica amarga y personal, que el noble caracter Español rechaza, y que no puede proceder sino de pasiones bajas y malévolas, ha pretendido turbar nuestro sosiego y manchar nuestra reputacion. Con la absurda pretension de resucitar el Gongorismo, y con el risible pretesto de defender la literatura Española por este medio, se han interpretado siniestramente nuestras opiniones, y se nos han atribuido algunas que jamás hemos abrazado. »

No torcemos por cierto la boca á la falacia de esta zarza[6] de embolismos, aunque harto sentimos que pueden dar margen al aleman para probar en otro papelon con las mismas palabras de vd. y sus paniaguados: que vd. fué

1. *III. P.: cebolla; cf.* le *modismo: hacer del cielo cebolla.* Dans le *III. P.* il y a *Vm.* partout, au lieu de *vd.*

2. La *Crónica* avait dit, au numéro 191, 29 janvier 1819, dans une intention satirique manifeste : « *Modas.* — Ha llegado á Paris un libro ingles sobre el modo de hacer el lazo del pañuelo del cuello: hay 33 sistemas conocidos: los mas perfectos son los que se llaman á la oriental, de cuello de caballo, á la americana, y el bostezo. »

3. Ce qui suit est au verso de la première feuille.

4. Dans le *III. P.,* toute cette fin de phrase a été supprimée.

5. Cette erreur a été corrigée dans le *III. P.*: « que abre el número 210. »

6. Dans le *III. P.: sarta,* seule expression correcte.

quien acometió sin provocacion á Calderon y á la crítica alemana, que vd. desde luego hizo la contienda *amarga* con introducir en ella el *órden moral;* que solo vds. usaron de personalidades, que no tienen relacion con la literatura; que nunca se ha tratado de resucitar el Gongorismo, sino de vindicar á *Calderon*, y ninguna [1] opinion se le ha atribuido á vd., sin documentarla con sus propios impresos. Lo que se nos hace de [2] mal es la cobardía con que vd. en este párrafo abandona nuestra buena causa. ¿Era menester por ventura fabricar tonteras [3] para desacreditar las opiniones del aleman? ¿No bastaba referir á secas sus elogios de Calderon y la poesia española, su menosprecio de la crítica francesa y su mal disimulado tedio á la ilustracion moderna? En lugar de esto está vd. contemporizando, como quien tiene ahora vergüenza de haber estampado en su Crónica, que la diccion de Calderon es el *non plus ultra del mas churrigueresco culteranismo,* que todo lo que no está amoldado á las reglas eternas é infalibles del gusto nuestro es *bárbaro, vándalo y gótico,* y que los críticos alemanes tratan de perturbar la sociedad, y destruir la moral. Pésima tergiversacion, que le daña á vd. con los nuestros, sin hacerle un ardite ménos obnoxio [4] á los contrarios. Cuanto mejor hubiera sonado este párrafo del modo siguiente:

« Un género de crítica *machacon y prólijo (sic)*, que la *ilustracion del día* rechaza, y que no puede proceder sino de *metafísicas absurdas* y *de entusiasmos anticuados*, ha pretendido turbar nuestro sosiego é *invalidar nuestra infalibilidad crítica*. Con la absurda pretension de recomendar el *estudio de Calderon* y de *nuestros antiguos clásicos* y con el risible pretesto de defender la literatura española por este medio, se *han ridiculizado opiniones en que gloriamos.* » De este modo cumplía vd. con la buena causa, sin faltar á la verdad.

Sr. editor, tenga por Dios presente, que no se puede servir á dos amos, y asi cumpla vd. con los *diez mil* que le *coronan por recompensas sólidas,* y déjese de contemplaciones con los machuchos. Sea de los nuestros á cara descubierta y sin tapujos. Nada de ideas anticuadas, nada de poesía Calderoniana, nada de pureza y pedanteria gramatical, sino *torrentes de ilustracion* (mecánica) [5], diluvio de descubrimientos útiles y *sólidos*, crítica chocarrera [6], lenguage á lo que saliere y sobre todo variedades con modas [7], patrañas y dicharachos [8]. ¿Cómo se ha de contrastar á un domine de letras macizas que se nos viene aforrado en Lógicas, citas y autoridades, sino á fuerza de pullas? Y así hacen mas al caso los [9] cuatro renglones de variedades del núm. 210 que los trenos de su altisonante manifiesto [10]. Es mucho donaire la conversacion entre la luna y las encinas. Puede por cierto figurar con *la blanca tristeza*, que el otro hizo *derramar* á la dicha luna en el himno núm. 172 tan justamente censurado por D. Juan Gil de Ballecas. Esto sí

1. *III. P.: y que ninguna.*
2. Ce qui suit est au recto de la deuxième feuille.
3. *III. P.: quimeras.*
4. *III. P.: despreciable.*
5. *III. P. : torrentes de moda é ilustracion.*
6. *III. P.: oceanos de crítica chocarrera.*
7. *III. P.: chisme.*
8. *III. P.: truhanadas.*
9. Ce qui suit est au verso de la deuxième feuille.
10. La fin de ce paragraphe a été supprimée dans le *III. P.*

que es dar en el hito, y no meterse en aserciones serias y determinadas, que hasta ahora solo le han acarreado á vd. bochornos.

Mire vd. que mi consejo es sano : tómelo y no sea legía en cabeza de asno. Para las veras apele al Retirado ó al amigo de Ballecas; estos sí que no se andan por las ramas; estos sí que arrostran descaradamente á la pandilla pedantesca, poniendo tamañitos á Calderon y á todos sus admiradores. Un pusilánime como vd. debe ceñirse á sus burlescas variedades, en las que puede lucir su sobresaliente talento para enlodar; pero ponerse vd. á hablar grave [1] es comprometer nuestra buena causa con sus cobardes vaivenes. Cádiz 11 de Abril de 1819.

POLYHISTOR.

CON REAL PERMISO

EN LA IMPRENTA GADITANA DE D. ESTEBAN PICARDO, CALLE DE LA CARNE NÚMERO 186.

La sixième réplique (p. 97-98) est une très superficielle réfutation de l'analyse de la *Mécanique Morale* de Lassalle — parue au numéro 225 de la *Crónica* — et où les assertions de Böhl, justifiables du point de vue de son éthique, apparaissent manifestement plus dénuées de bases objectives que celles de son adversaire. Quant à la *Noticia* finale (p. 99-100), nous ne la mentionnerions pas de nouveau, si cette allusion à la « vision » du numéro 287, 28 décembre : « Hasta en sueños le persigue al cuitado la imagen del fiscal de sus *improbos* trabajos con las vindicaciones de Calderon en la mano, » ne nous permettait de placer avec certitude l'impression des dernières lignes du *III. P.* dans la seconde quinzaine de janvier 1820. Si Böhl ne l'envoya à Hambourg que vers la fin de février, c'est qu'il attendait, pour éviter à ses correspondants des frais de poste, si onéreux, on s'en souviendra, à l'époque, le départ d'un certain Färber, qui, ne s'étant décidé que le 19 février, emporta avec lui dans la cité hanséatique et le *III. P.*, et le manuscrit du tome I de la *Floresta,* comprenant 108 cahiers, et la lettre à Julius. Il importait assez de fixer ce point, car il est vraisemblable que le dernier pamphlet de Böhl, distribué aux académiciens madrilègnes avant le début d'avril, date à laquelle il leur manda ses travaux manuscrits, prépara la décision de ces hommes, conservateurs en leur majorité, peu disposés, à coup sûr, à être agréables à Mora, qui versait de plus en plus dans le radicalisme — on disait alors : le libéralisme, voire, par prudence : le constitutionnalisme — et dont le *Constitucional* documente aujourd'hui beaucoup moins graphiquement l'évolution politique que les nombreux

1. *III. P. : en seso.*

discours qu'il prononçait et où il était loin de garder, ainsi que l'a observé, répétons-le, Galiano, la même retenue que dans les élégantes et sèches dissertations destinées à la presse.

Peu après sa nomination à l'Académie, Böhl fit imprimer deux simples feuilles dans le format des *Pasatiempos*, dont la première, restée blanche au verso, portait au recto le titre :

VINDICACIONES

DE

CALDERON

Y DEL

TEATRO ANTIGUO ESPAÑOL

CONTRA LOS

AFRANCESADOS EN LITERATURA.

RECOGIDAS Y COORDINADAS

POR D. JUAN NICOLAS BOHL DE FABER

DE LA REAL ACADEMIA ESPAÑOLA.



CADIZ 1820.

EN LA IMPRENTA DE CARREÑO, CALLE ANCHA.

et la seconde contenait, au recto, cet *Avis* :

PRÓLOGO.

No hay verdadero patriotismo sin amor
á la literatura nacional, y sin predileccion
hácia aquellos sublimes ingenios, que por

el medio de la poesía ennoblecen el alma, y recrean el entendimiento.

Ninguna nacion tiene mas motivo de gloriarse en sus poetas que la española. Sin embargo solo la España ha producido hijos que se han empeñado en ajar las glorias poéticas de su madre. Contra los dicterios y sofisterías de semejantes ilusos se dirigen estos papeles, satisfecho su colector si en algo puede contribuir á consolidar el aprecio tan debido al grande *Calderon* y sus ilustres contemporáneos.

et, au recto, cette *Table*:

CONTENIDO.

Ces deux feuilles formèrent les quatre premières pages d'une publication que nous pourrions appeler le recueil des invendus, comprenant la collection arbitraire des articles antérieurs à la publication du *I. P.* imprimée dès l'année précédente, mais sans le titre de *Vindicaciones de Calderon,* et les trois *Pasatiempos,* volume qui fut envoyé par son auteur, sous une jolie reliure espagnole à filets d'or, à quelques amis privilégiés, en Espagne et en Allemagne, sans parler d'un nombre très restreint d'exemplaires déposé en librairie. Il passa presque inaperçu dans la péninsule, car l'heure n'était plus aux débats litté-

raires dans un pays que la lutte des partis politiques ensanglantait. Dans sa lettre du 11 mai 1820 à Julius, où il annonce qu'il envoie à Hambourg 24 exemplaires du *III. P.* « um [*sic*] unter Freunde & Kenner zu vertheilen », Böhl récrimine âprement contre l'enthousiasme constitutionnel, qui a contaminé les femmes mêmes à Cadix. « Nur die Cancion de Riego, » écrit-il, « ist zum Gassenhauer geworden & wird hier jetzt von jung & alt gequiekt, wobei sich das Wort *patria* im Munde der Wollust athmenden Gaditanas gar sonderbar ausnim̄t. Bei dieser Gelegenheit mache ich Sie auf die Erscheinung aufmerksam, dass die Cadizer Frauen grösstentheils einen Enthusiasmus für die Konstituzion erwiesen haben, welcher (nach des « grossen » Quiroga Ausspruch) den Sieg der guten Sache in Cadiz entschieden hat. Alle meine Weltkeñtniss & Erfahrung ist an diesem Phänomen gescheitert. Ich habe liebliche Mädchen in der ersten Jugendblüte gesehen, die Bachanten gleich die königlich gesiñten Anführer zerreissen wollten, & den bärtigen Männern ihre Apathie & Feigheit vorwarfen! Ich habe sittige Hausfrauen ausrufen hören : *Wer doch die Befreier des Vaterlandes mit einer gefälligen Nacht lohnen könte!* Bei den ersten öffentlichen Erscheinungen der « Helden » hier zeichneten sich allemal die Frauen durch ungestümes Drängen, Rufen & Tuchschwenken aus. Dagegen ist der kleinere edlere & besonnenre Theil dieses Geschlechtes (mit mehr Zurückhaltung) innerlich mit gleicher Heftigkeit königlich gesinnt. » Sa haine d'obscurantiste le fait calomnier en ces termes, le 31 octobre 1820, le patriote Clara-rosa, dont l' « *oracion fúnebre del filantrópico Clara-rosa, editor del Diario gaditano* » parue au tome XIV du *Censor* dit assez les énergies démocratiques et la valeur sociale. « Wir besitzen jetzt einen verlaufenen Mönch, der sich Clararosa schreibt (sein wirklicher Name ist Olabarrieta). Er ist von der Inquisicion in Mexico wegen verruchter Schriften & grober Schändlichkeiten gestraft & seines Priesteramtes entsetzt geworden. Die Pressfreiheit hat ihm nun verstattet, sich seiner Galle zu entladen & sein Gift & Geifer über alles Heilige & Rechte auszugiessen. Unter dem gewöhnlichen Vorwande, Missbräuche abzustellen, verbreitet er die abgedroschenen Klatschereien Voltaires, Volney, Paines *(sic)* etc. über Geistlichkeit, Sacramente & Rom, belehrt unsern König, beschimpft den russischen Kaiser & die heilige Allianz & verläumdet unsern trefflichen Bischof, alles in seinem Tageblatte. Es sind zwar sehr gute Gegenschriften erschienen, da sie aber gründlich & gelehrt sind, so lesen sie nur Wenige, & der grosse Haufe staunt diesen verruchten Bösewicht als einen neuen Apostel an. Sie können sich vorstellen, was ich & m. Frau dabei leiden! » Et le 16 février 1821, il annonce expressément que, dégoûté et écœuré de l'Espagne, il remercie Dieu de pouvoir, sans doute, bientôt lui dire un éternel adieu. « Nichts von hiesiger Politik. Der Ekel, den diese hölzerne

Nachbeterei aller erdenklichen Gottlosigkeit, dieses schale Geträtsch über alles, was sich von selbst versteht, dieses elende Gewäsch über Rechte, nach die *(sic)* niemand frägt, der Ekel (sage ich), der alles dieses einflösst, ist zu gross, um sich dabei zu verweilen. Die Scharteken, die ich per Doorman[1] an Perthes zur Erleuchtung der dortigen Finsterniss schicken werde, sollen für sich reden. Uebrigens fängt der gedrückte Theil an, sich zu rühren, & blutige Auftritte sind hauptsächlich zwischen den Truppen zu befürchten. Gottlob, dass meines Bleibens allhier nicht lange mehr sein kann! Mit diesem Geschlechte habe ich nichts gemein & nur die Hütten der Altväter reizen mich[2]. »

1. Un des capitaines hambourgeois qui se chargeaient d'expéditions de ou pour Böhl. Notons, à propos de ces expéditions, que le consul hanséatique — à l'en croire, dans sa lettre du 10 février 1824, ce consulat était « sehr unbedeutend » — ne reculait pas devant certaines ruses, étranges de sa part, pour introduire en contrebande des livres en Espagne. Dans le *P.-S.* du 2 juillet 1821 cité dans la note suivante, il écrit à Julius que le meilleur moyen, dans ce but, est le suivant : « Sie nehmen ein Fässel, legen die Bücher unten wohlverpackt ein & füllen das Fässel mit Kartoffeln, ohne dass der Capitän mehr davon weiss, bloss mit der Bitte, es in die Kajüte zu nehmen, weil man es gleich nach seiner Ankunft abholen würde, & den Empfangsschein senden Sie mir *per Post...* » De nos jours, certains hispanologues étrangers n'ont-ils pas eu recours à la « valise diplomatique »? *Cf.* la *Correspondance d'Espagne* de Ch. Graux dans la *Rev. hisp.* 1905.

2. Böhl avait promis à Mora (*A. III. P.*, p. 80) que « á cada desliz », il lui manderait « su tapa-boca en letra de molde » et la dernière page du *III. P.* se terminait, on s'en souviendra, sur l'annonce d'un quatrième *Pasatiempo,* dans lequel seraient traduits et commentés les documents sur la querelle caldéronienne que devait publier la *Revue Encyclopédique*. Cette affaire, nous l'avons dit, n'eut pas de suite, mais Lista ne pardonna pas au *Germano-Gaditano* la parodie de son hymne dans la *Crónica,* parodie qu'aggravait le passage de la *Carta al editor de la Crónica* reproduite plus haut et supprimé dans le texte du *III. P.* Sa vengeance, un peu tardive, éclata sous forme d'un article contenu au tome VII (Madrid, 1821) du *Censor : Reflexiones sobre la dramática española en los siglos XVI y XVII,* p. 131-141. Bien que Böhl n'y soit pas nommé, les allusions à ses théories poétiques y sont si transparentes qu'il ne se méprit pas un instant sur les intentions de l'auteur. « Existe en el día, » y lit-on, una secta de literatos alemanes, cuyos principios en materia de poesía son opuestos á los que hasta ahora ha consagrado el buen gusto en las naciones mas civilizadas. Dicen que cada pueblo tiene su poética particular, acomodada á sus costumbres é ideas : que los modelos de Grecia y Roma no deben ser reglas para Londres, Madrid y Berlin : que Racine y Molière tienen su mérito; pero que no ha de ser un defecto en Calderon y Shakespeare el haber abierto nuevos caminos para ostentar las bellezas dramáticas, diferentes de los que estan consignados en las obras de Aristóteles, Horacio y Boileau : en fin, que nada es mas convencional que la escena, y que las irregularidades que se reprenden en el teatro de Paris no lo son en Inglaterra ó en España. » La discussion continue sur ce ton modéré et l'auteur défend le point de vue classique avec beaucoup de finesse. « Aun no son conocidas, » remarque-t-il, « en el teatro español las piezas mas disparatadas del teatro aleman ; pero la nueva teoría de los dramaturgos germánicos se ha inventado para introducirlas en toda Europa, y con ellas la expresion de las pasiones sacadas de quicio, y las máximas mas peligrosas en materia de moral. El célebre drama de los *ladrones* [« *Die Räuber* », *de Schiller*] basta para destruir el orden civil en todo pais donde se permitiese su representacion. » Le jugement qui suit sur Calderón (p. 138-140) est des plus remarquables, de même que la brève esquisse des trois époques du théâtre espagnol décèle le connaisseur. Böhl, qui, naturellement, détestait les écrivains du *Censor* — Lista pour la littérature, Miñano pour la critique et Gómez Hermosilla — cet helléniste

mort en 1837, ami de Moratín, et dont le *Juicio crítico* sur les principaux poètes contemporains d'Espagne est pour nous plus intéressant que sa traduction de l'*Iliade* — pour la politique; le 21 janvier 1823, Böhl écrit à leur propos à Julius : « Die Verfasser des Censor verstanden wenigstens ihre Muttersprache : es waren Leute von Geist : Miñano (Verf. der *Cr. des Holgazan*) ein abtrünniger Kanonikus, Lista ein ziemlicher Dichter & noch ein dritter Advokat, dessen Name mir nicht beifällt. Sie sind alle afrancesados & waren erst kürzlich zurückgekehrt. Weder ächte noch unächte Spanier haben sich je mit dieser Kaste befreunden können. Von allen werden sie gehasst : ich finde darin den sichtbaren Finger Gottes » — ne laissa pas passer cette attaque sans une réplique, qu'il envoya à Julius le 2 juillet 1821 en ces termes laconiques : « Hier noch meine Erwiederung auf einen fürchterlichen Anfall der Madriter gegen den *Deutschen in Cadiz*, der einen neuen Geschmack einführen will ». Nous la réimprimerons, en même temps que les autres pièces susmentionnées, dans un périodique d'érudition hispanique. Elle n'apporte, d'ailleurs, aucun fait nouveau intéressant le présent travail.

CONCLUSION

Originalité de la défense caldéronienne de Böhl au point de vue historique et rang qu'elle occupe dans l'évolution de la critique littéraire en Espagne.

Tout au commencement de cet intéressant manifeste qu'est le *Prospecto* anonyme de la *Nueva Biblioteca de Autores Españoles,* on peut lire : « En medio de las calamidades que abruman á la patria española, parece cierto género de compensación el desarrollo cada día creciente que en todos los pueblos del antiguo y del nuevo mundo logran los estudios relativos á la historia y literatura de nuestra Península, mejor y más sólidamente cultivados ahora que en ninguna época anterior. No va España del todo rezagada en este movimiento, y algunos nombres generalmente respetados pudiéramos citar en comprobación de ello; pero gran parte del trabajo, la mayor sin duda, corresponde á la erudición extranjera, lo cual, si por una parte nos mueve á profundo agradecimiento, no deja por otra de molestar un tanto cuanto nuestro amor propio, sobre todo cuando comparamos la diligencia de los extraños, el amor y el celo que en la investigación ponen, con la frialdad, con el desdén, hasta con la irritante mofa que en nuestro círculo intelectual, hoy tan perturbado por un ciego y enervador pesimismo, ultraja y persigue cuanto lleva el sello tradicional. Desde que se puso en moda la estúpida frase de la *leyenda española,* parece que los españoles que quieren pasar por adelantados y cultos se avergüenzan de su casta y no quieren oir hablar de su pasado, convencidos sin duda de que es pura *leyenda,* es decir patraña ó cuento de viejas. Afortunadamente no piensan así los de fuera, y para consuelo nuestro no hay día que de Francia, de Italia, de Inglaterra, de la América anglosajona, y por supuesto de la redentora Alemania, á quien debimos la primera y más profunda rehabilitación de nuestro genio nacional, dejen de venir en tropel monografías, tesis doctrinales que son libros, ediciones críticas y cada vez más acrisoladas de nuestros clásicos, y hasta bibliotecas enteras y revistas especiales consagradas al estudio de las tres literaturas hispánicas.

Sólo el temor de incurrir en alguna omisión nos retrae de estampar aquí nombres para los cuales nuestra gratitud será siempre corto premio... » Nous citons d'après le sixième tirage, qui est de mars 1908, et dont la teneur est analogue à celle des précédents et si parfaitement dans la manière de M. Menéndez y Pelayo qu'il ne serait nullement besoin, pour lui en attribuer la paternité, de savoir que le passage qu'il renferme sur la littérature espagnole du XVIIIe siècle n'est qu'une répétition à peu près textuelle des remarques que l'auteur avait écrites en 1901 lors de la publication de la version castillane du *Manuel* de M. J. Fitzmaurice-Kelly, et qui ont été insérées pages XXXIX-LXI de cet ouvrage. Quel hispanologue n'évoquera, comme nous les invoquâmes nous-mêmes, en parallèle à ces déclarations caractéristiques, celles, analogues, du consul gaditain transcrites au cours de la présente étude? A presque un siècle de distance, n'est-ce point la même accusation de damnable incurie, voire de sacrilège dédain, à l'endroit des monuments vénérables de la pensée nationale, qui est jetée, publiquement, à la face des Espagnols, et l'identique contraste, qui leur est présenté, de leur négligence impie et du zèle sacré des dévots étrangers des lettres castillanes? N'entend-on pas, à s'y méprendre, l'esprit réincarné du *Germano-Gaditano* parler ici, simplement un peu plus libéral que naguère et exaltant avec une moindre insistance — quoique, au fond, brûlant toujours son pur encens sur l'autel de la *redentora Alemania* — ses seuls, ses uniques, ses incomparables compatriotes? Et les contempteurs de la « *leyenda española* », ne sont-ce pas, encore, les *Aufklärer,* les apôtres du renouveau social, ressenti plus nécessaire, plus impérieux, à l'heure présente, qu'au lendemain de la guerre d'Indépendance, alors que l'idée monarchique inspirait le verbe et guidait l'acte des plus ardents réformateurs? Si aujourd'hui, ô immortels *doceañistas,* il n'est pas un patriote qui ne vous tresse, outre-monts, la couronne civique; si, dans la récente commémoration du *Dos de Mayo,* vos noms volèrent sur des lèvres éloquentes et firent battre les cœurs généreux, ne voyons-nous pas, cependant, se lever, en la terre que votre effort a commencé d'affranchir, un essaim de Dr. Tiquismiquis, partisans avoués, ou tacites, d'un Passé toujours excellent pour qui jouit de ses abus, gent sournoise et mauvaise dont le bourdonnement dédaigneux tâche d'étouffer la symphonie moderniste de la Jeune Espagne, « tout européenne, tout internationale, » avec « de nouvelles idées et de nouveaux espoirs », et « une âme neuve » et « de nouvelles forces » [1]? Il nous serait aisé, d'autre part, d'illustrer par des documents

1. Le « Dr. Tiquismiquis » est M. J. Forteza, bibliothécaire à l'Université de Valence et collaborateur assidu de la catholique *Voz de Valencia.* Son livre : *Florilegio modernista,* paru à Valence en 1907, a été, comme il convenait, exalté au numéro VIII (nov. 1907) de *Cult. Esp.* par M. T. LL[orente]. C'est un réquisitoire contre la manière

très précis l'état d'âme des modernes « señores croniquistas » à l'endroit d'« antiguallas » que les uns vénèrent trop aveuglément, que les autres rejettent avec un unilatéralisme trop sommaire.....

Et nous pourrions, ainsi, broder quelques considérants philosophiques sur la valeur sociologique et culturelle d'efforts divergents, mais méritoires, à des degrés divers, aux yeux de l'impartial juge. Nous préférons, cependant, clore sur des faits plus directement positifs une étude aussi strictement documentaire que cette reconstitution de la querelle caldéronienne, et, avant de prendre congé de Böhl, replacer cet acte essentiel de son existence dans son cadre historique en le situant au rang précis qu'il occupe dans l'évolution de la critique littéraire espagnole. Pour l'avoir, dans les pages qui précèdent, traité en épisode isolé, il doit, désormais, nous apparaître comme un anneau de cette puissante chaîne de concepts par laquelle la pensée des générations vivantes se relie à la pensée des générations qui furent, et dont chaque écrivain contribue, qui plus, qui moins, à allonger le ductile métal. Or, si, dans les deux *Parties* de notre travail, il n'était besoin que d'une rigoureuse précision

d'écrivains de valeur très inégale, les Unamuno — douteux moderniste, si l'on songe à ses avatars, depuis l'époque où, dans la *Revista crítica* de M. Altamira, il écrivait des critiques académiques, jusqu'à celle où, démarquant des ouvrages français, il présente sa gallophobie aux gens de Tucumán, dans leur *Revista de ciencias y letras sociales* (n° du 1er mai 1907), à propos de « Taine caricaturista », — *Azorín* — proposé, d'après *Cult. Esp.* numéro XII (nov. 1908), page 972, pour l'Académie Espagnole, sans doute, dirons-nous avec un autre ennemi des modernistes, E. Maestre, *ibid.*, numéro XI (août 1908), page 699, parce que toute sa nouveauté révolutionnaire consiste dans l'abus du pronom personnel, — C. de Castro, Ciges Aparicio, S. Rueda (!), Santos Chocano, Zayas, M. Sawa, López Robert, F. Comba, Grandmontagne, J. R. Jiménez, Argente, García Sanchis et jusqu'à *Colombine*. Le passage cité entre guillemets est de M. Gómez-Carrillo. Il est extrait d'une très remarquable lettre sur le modernisme parue dans le *Siècle* du mercredi 29 septembre 1906 et que l'on pourra rapprocher de deux articles analogues du même écrivain, dans le *Mercure de France* — *cf.* déjà tome LXIII, numéro 222 — des 1er novembre 1906 et 1er mai 1907. Malheureusement, l'auteur de cette *Ame Japonaise* louée par M. E. Faguet dans sa *Revue Latine* — périodique que son fondateur assimilait, dans son premier numéro, au *Journal Étranger* du XVIIIe siècle et qui n'a rien fourni, jusqu'à présent, qui vaille sur l'Espagne, moins encore, à coup sûr, que la *Renaissance Latine*, où M. Boris de Tannenberg écrivit quelques pages très partiales — a quitté la rédaction du *Mercure* et son successeur, M. Marcel Robin, ne nous semble pas avoir la compétence nécessaire pour bien juger les lettres espagnoles. Il est fort à regretter que le premier article du programme hispanique universitaire en France n'ait pas été, outre la constitution d'un centre véritable d'études avec son *Seminar* et sa bibliothèque technique — où l'on trouverait, avec les principaux quotidiens espagnols, les *Revues* dont la liste est imprimée sur une feuille volante insérée dans le numéro IX (février 1908) de *Cult. Esp.*, ce qui épargnerait aux hispanologues de dispendieux voyages à Madrid pour y travailler dans des conditions déplorables — la fondation d'un périodique rédigé *méthodiquement* et qui eût donné, à côté d'études originales, *avant tout et surtout* des comptes rendus critiques, amples et complets, des productions annuelles dans *chacune* des branches de l'activité intellectuelle péninsulaire et hispano-américaine, analogues aux classiques *Jahresberichte* des Allemands, mais plus développés que ceux édités par M. Carl Vollmöller. Une telle œuvre constituait, semble-t-il, la tâche primordiale scientifique de l'hispanisme universitaire français.

pour l'assemblage des pièces recueillies par notre enquête, ce qui, maintenant, est requis, c'est la minutieuse et personnelle connaissance de tous les matériaux d'esthétique littéraire élaborés par l'Intelligence espagnole depuis la fin du premier tiers du XVIIIe siècle jusqu'au commencement des luttes napoléoniennes : tâche, manifestement, trop au-dessus de nos forces. Il ne s'agit plus, en effet, en l'espèce, d'avoir lu la littérature castillane que nous appellerions volontiers officielle, entendant par là celle codifiée dans des éditions d'accès — relativement — aisé, celle qu'analysent coutumièrement les *Manuels;* il s'agit d'avoir exploré cette autre littérature, plus sporadique, plus dédaignée, à peine encore cataloguée, dispersée à travers des périodiques rarissimes, des volumes inconnus, parfois d'obscures brochures de polémique, voire des feuilles volantes, tels celles que suscita la dispute entre Böhl et Mora et dont nous pouvons affirmer que nul jusqu'alors n'en soupçonnait l'existence. Sans doute, si M. Menéndez y Pelayo eût mené à bonne fin son *Historia de las Ideas Estéticas en España* — sacrifiant, dans ce but, maintes digressions sans nouveauté sur les littératures européennes — une partie de cette difficile besogne serait-elle déjà réalisée ! Achèvera-t-il jamais cette Œuvre qui eût tant contribué, méthodiquement poursuivie, au bon renom de l'Espagne? Nous l'ignorons, et, actuellement, où est-il, en tout cas, l'hispanologue étranger qui, réduit à ses propres forces, se déclarerait apte à recommencer, en quête, cette fois, non plus seulement de manuscrits, mais encore et principalement de textes imprimés, la lamentable pérégrination d'un H.-F. Knust d'une cité espagnole à l'autre, à la merci de directeurs de Bibliothèques sans doute toujours débordants de politesse verbale, trop peu souvent familiarisés, en revanche, avec les exigences de semblables recherches? Car il ne s'agirait pas, cette fois, d'un « replanteo, escrupulosamente crítico, severamente científico, de trabajos de investigación antes esbozados por otros »[1], puisque, sauf l'existence des chemins de fer, qui ont remplacé les diligences, le terrain est, en cette matière, resté à peu de choses près aussi vierge que lorsque l'infortuné Knust gémissait, dans la capitale espagnole, sur le manque de libéralisme des autorités de ce pays ; il ne s'agirait, à plus forte raison, pas d'une visite à telles localités andalouses, sous la conduite d'un *cicerone* aussitôt prêt à en célébrer lyriquement, dans un *Lunes del Imparcial,* les charmes bucoliques[2] ; il s'agirait simplement d'une entreprise égale en déboires

1. *Los nuevos hispanistas : M. Bertaux,* par M. E. Tormo, *Cult. Esp.,* n° IX, p. 161.
2. Voir l'*Imparcial* du mardi 1er mai 1906 (n° 14045) et la note que nous avons publiée dans le *Bull. hisp.,* 1906, p. 406. Quand, à propos du même sujet, l'auteur, M. F. Rodríguez Marín, écrit, au numéro XI de *Cult. Esp.,* page 759, qu'il a médité « con pensamiento agridulce », au *Parnasillo* de Séville, « en que mientras muchos españoles, despreciadores de las riquezas literarias é históricas que tienen en su casa — porque sale más barato despreciarlas que gastar la vida en su estudio, — se echan á buscar

à l'acte du modeste travailleur qui, après des années vécues dans l'admirable ordonnance des bibliothèques allemandes et le grandiose recueillement de cet unique *reading-room* au Musée Britannique, est tombé, pour ses péchés, un beau matin d'implacable azur primavéral madrilègne, parmi la désolation glacée des marbres et les altières dorures du *Salón de lectura,* sous le régime de la *papeleta* et le contrôle de la fiche de cuivre, dans le solennel palais du *Paseo de Recoletos.* O trois et quatre fois heureux, alors, ces privilégiés — il en est à Madrid comme il en est à Paris — devant lesquels, en vertu d'un magique *Sésame, ouvre-toi!*, s'écroule la barrière d'airain des règlements draconiens, qui savourent l'ivresse d'une excursion capricieuse en les allées que bordent de vieilles reliures, sous les voûtes fraîches des magasins fleurant la moisissure des siècles, jusqu'à ce que leur science patentée fasse halte, divinement seule, à l'orée du rayon convoité qu'ils vont, auguste sacerdoce, dépouiller pour l'admiration confondue de leur dévote chapelle! Mais les humbles mortels que leur mauvaise fortune a condamnés à subir le joug des ordonnances communes seront peut-être excusables d'avoir reculé devant les difficultés d'une tâche surhumaine, et si quelque Zoïle devait qualifier de sophisme semblable déclaration d'impuissance, nous invoquerions, confiant en son efficacité probante, l'exemple de M. A. Farinelli. Si animé d'excellentes intentions que fût cet érudit lorsqu'il composa son étude de 1905 sur les relations intellectuelles hispano-germaines au XVIIIe siècle et bien que s'étant circonscrit — dédaigneux de tels périodiques provinciaux d'un intérêt certain, *v. gr.* le *Semanario erudito y curioso* de Salamanque, le *Correo literario* de Murcie et celui de Gérone, *etc.*, sans parler des *Diarios,* généralement bi-hebdomadaires, qui se publiaient dans les principales villes de la péninsule — aux seuls périodiques madrilègnes, dont le *Catálogo* de Hartzenbusch, d'ailleurs cité par lui, lui fournissait une liste assez complète, ne s'est-il pas, en effet, arrêté dès les premiers pas en cet inextricable

pan de trastrigo por esos modernismos del diablo, los extranjeros cultos suelen hacer preferente objeto de su atencion nuestra literatura, amando nuestro glorioso pasado y venerando á nuestros grandes escritores mucho más que nosotros mismos, » il exagère plus qu'il n'est permis même à un académicien andalous. Si, à la rigueur, on peut admettre que « extranjeros y españoles forman como una sola familia cuando se trata de estudios que á todos nos son caros » (*ibid.*, n° VII, p. 760), il ne faut, cependant, pas oublier qu'il ne laisse pas d'exister, dans une même famille, des questions d'intérêt, et que celles-ci, surtout lorsque la famille est aussi nombreuse, créent des divisions et sont fatales à un désintéressement exalté en termes si touchants. Il eût mieux valu, à notre avis, examiner si, dans le travail qui fait l'objet de cet enthousiaste article, l'influence de la métrique italienne sur le célèbre rimeur sévillan était suffisamment étudiée, et si l'examen des contaminations que sa poésie a pu créer à l'étranger n'y avait pas été oublié. Quand donc se convaincra-t-on que le mérite vrai des hispanologues ne doit pas être cherché dans un apostolat parfaitement imaginaire, mais seulement dans leur désintéressement objectif et leur conscience scientifique? Quand donc l'hispanisme cessera-t-il d'être, pour certains, une pieuse franc-maçonnerie, non moins exclusive que l'autre, ni profitable à ses adeptes?

hallier, n'ayant même pas su établir l'exacte chronologie du *Memorial literario*[1] ?

Ce serait un lieu commun d'insister, après que le fait peut passer pour acquis, sur la séculaire injustice dont a été victime le XVIIIe siècle espagnol. Sans doute, il existe, parmi le public dit cultivé, une infinité de gens qui, à quelques nuances près, souscriraient intrépidement à cette assertion d'un moderne « créateur d'opinion », le chroniqueur M. de Waleffe, en un livre que nous nous étonnâmes de voir louer sans restrictions, dans un journal parisien, par un homme de sens aussi rassis que M. Marcellin Pellet, ministre plénipotentiaire : *Les Paradis de l'Amérique centrale*[2]. Selon M. de Waleffe, la race espagnole « depuis Cervantes et Velázquez est celle qui contribua le plus maigrement au progrès général de l'Europe », et il serait superflu d'ajouter que sa littérature cesse, par suite, d'exister une fois mort l'auteur de *Don Quichotte,* et que — pour emprunter à M. G. Baist la phrase fatidique sur laquelle il a clos, en 1897, son exposé dans le *Grundriss der roman. Philologie*, II², 466 — « dann erlischt das glänzende Phänomen ». Si, dans le cercle des spécialistes, un tel préjugé a pu s'enraciner à demeure, la faute en est, à coup sûr, moins à Ticknor qu'à certains philologues allemands hispanologues, lesquels, dissimulant sous un dédain pseudo-scientifique leur foncière ignorance de cette période comme de toute la période moderne, ont fait école à l'étranger et propagé la superstition dont même un érudit aussi soucieux du mouvement d'idées contemporain en Espagne que M. Fitzmaurice-Kelly semble contaminé, si la refonte de 1904 de son *Manuel* ne diffère pas, en ses 21 pages dépourvues, en dépit de l'appareil si inexorablement aphoristique de l'auteur, de toute origi-

1. *Art. cit.,* page 397. Déjà, cependant, Fischer, dans la lettre même que cite M. Farinelli, constatait que le *Memorial,* imitation de notre *Journal Encyclopédique*, avait subi une interruption. Elle s'étend de janvier 1791 à juillet 1793, d'où le nouveau titre, conservé jusqu'à la disparition du périodique : *Continuación del memorial literario.* Il était, enfin, aisé d'observer que le *Memorial literario, ó Biblioteca periódica de ciencias y artes* d'Olive était une publication distincte de l'ancienne. L'une et l'autre sont à la *Bibliothèque Nationale.*

2. Paris, 1909. Le passage cité est p. 85. P. 281, l'on interprète ainsi les couleurs nationales d'Espagne : « rouge et jaune — sang et sable : héroïsme et stérilité. » P. 204, on affirme que « l'Espagne n'a rien fait, et ne fera, hélas ! plus jamais rien ! » Cela est tout à fait dans la nuance de nos gardiens septentrionaux de la vraie culture, ceux qui, pour peu qu'on les y poussât, déclareraient, avec Renan, appliquant au castillan ce que celui-ci disait du provençal : « Le jargon des rues d'Agen [*lisons : Burgos*], un patois sans règles, sans flexions, sans titre de noblesse, du mauvais français en un mot, dont tout le mérite consiste à dire *barquo* pour *barque* et *foulo* pour *foule,* cela ne devrait pas s'écrire, et c'est un signe alarmant qu'en dehors d'Agen on ait pu l'admirer. » M. E. Portal, qui cite ce passage immortel des *Origines de la langue française,* p. 45 de la réédition de sa *Letteratura provenzale* (Milano, Hœpli, 1907), s'écrie, dans une noble indignation : « Ma è un errore oggi provato, quanto scrisse il Renan, e vi è ben altro che *barquo* et *foulo.* Vi è invece una lingua vera e propria, che ha dato origine ad una letteratura originale, *etc.* »

nalité, de celles de 1901, époque où M. Menéndez y Pelayo en avait déploré, avec tant de raison, l'« injustice ». Il est étrange que le préjugé allemand ait déteint, précisément en une matière où le XVIII[e] siècle castillan peut être cité comme exemplaire, celle de l'investigation historique, sur un savant aussi soucieux d'objectivité que M. Ch.-V. Langlois, qui affirme, II, p. 331 de son classique *Manuel de bibliographie historique,* qu'« après les grands travaux de la Renaissance, des Morales, des Zurita et des Mariana, l'historiographie espagnole tomba en décadence comme l'Espagne elle-même ». Son collègue de Clermont-Ferrand, M. G. Desdevizes du Dézert, respectable autorité dans ce domaine, s'est chargé, par son livre : *L'Espagne et l'ancien régime,* paru à Paris la même année que la seconde partie du *Manuel* de M. Langlois, en 1904, de démontrer à l'aide de faits irrécusables l'inexactitude d'une telle assertion et il est probable que la lecture des pages 239-247 de cette étude aura amené le professeur parisien à résipiscence[1]. La récente publication du tome IV de la *Historia de España y de la civilización española* de M. Rafael Altamira — dont la *Psicología del pueblo español* précitée (Madrid-Barcelona, 1902), spécialement chap. II et III, eût, si on lisait en France les livres castillans, rectifié maints sophismes courants sur le peuple espagnol — qui présente, en 74 paragraphes (777-850), un résumé de l'histoire objective, politique et sociale, de l'Espagne de 1700 à 1808, contribuera apparemment à redresser l'opinion erronée de quelques-uns, en attendant qu'un futur Amador de los Ríos nous donne enfin la grande histoire littéraire, complète et exacte, du pays qui fut trop longtemps victime, par sa propre faute sans doute, mais aussi par la légèreté des écrivains étrangers, d'une incompréhension lamentable. Et c'est alors qu'apparaîtra en toute évidence documentaire combien mérite l'estime sympathique des érudits doués de sens philosophique l'âge où, répétons-le, les recherches d'Histoire atteignent leur apogée, où prend naissance la critique artistique, où l'archéologie scientifique s'éveille, où l'histoire naturelle et la géodésie — sans parler de disciplines secondaires, en particulier la philologie et la numismatique, voire la paléographie — passionnent de nobles esprits, où les disputes entre scolastiques, c'est-à-dire traditionalistes, et sensualistes, c'est-à-dire adeptes de l'*Encyclopédie,* agitent l'opinion, où l'économie politique trouve un apôtre en l'illustre comte de Campomanes, où les lettres

1. Signalons, à propos de ce grand fouilleur d'archives que fut le P. Burriel, dont M. Desdevizes du Dézert parle comme il sied p. 217-218, la publication au tome LII, n° 3, du *Boletín de la Real Acad. de la Hist.* — avec tirage à part, Madrid, 1908 — de sa *Correspondencia epistolar... existente en la Biblioteca Real de Bruselas,* par J. Reymóndez del Campo, supplément important aux lettres déjà contenues au t. XIII, p. 229-305, de la *Colec. de Doc. inéd. para la Hist. de Esp.* Espérons, enfin, que la correspondance de Mayáns, propriété de la ville de Valence depuis la mort de J. E. Serrano y Morales (*Cult. Esp.*, n° X, p. 428), sera prochainement publiée.

pures, enfin, connaissent une floraison dont le travail de Cueto pour la poésie lyrique — déjà si précieux en indications sur le mouvement général des idées au « siècle des Bourbons » — fait d'autant plus vivement désirer une collection méthodique, illustrée d'une étude comparative, du Théâtre, où brillent les Ramón de la Cruz et les González del Castillo, et du Roman, si touffu et curieux, le roman de mœurs en particulier, avec Fernán Gutiérrez de Vega (*Los enredos de un lugar, etc.* [Madrid. 1778-81, 3 vol.]) et A. B. Ribera y Sarrea, prédécesseur de Pereda dans la peinture des *hidalgos* des Asturies et de la Biscaye (*Historia fabulosa del distinguido caballero Don Pelayo, Infanzón de la Vega, Quijote de la Cantabria* [1792-99, 3 vol.]), pour ne rien dire des pastiches de Quevedo par un Diego de Torres, ou des adaptations pédagogiques d'un P. Montengón, disciple de Rousseau et de Marmontel. Mais les biographies de Feijoo, Isla [1], Jovellanos, des deux Moratín, de Quintana et même de ce malheureux Luzán, traditionnellement et comme à plaisir calomnié, malgré un commencement déjà ancien de réhabilitation dans l'utile ouvrage de G. Laverde Ruiz, page 435 *seq.*, sans parler de la presque simultanée et plus connue *Historia* de M. Fernández y González, devancier de M. Menéndez y Pelayo au volume III [1] des *Id. Est.*: de telles biographies, disions-nous, réalisées sur des bases véritablement scientifiques, ne seront-elles pas un devoir de la présente génération d'hispanologues, en Espagne ou hors d'Espagne? Objectera-t-on que cette génération apparaît, en France,

1. Celle de ce Jésuite par son collègue, le P. Bernard Gaudeau — qui, s'il faut en croire de récentes affirmations, se partagerait avec M. Paul Bourget le « *Junius* théologique » d'une feuille boulevardière parisienne — ne mérite nullement le qualificatif d'« admirable » que lui octroie M. Fitzmaurice-Kelly, éd. de 1901, p. 475, *note*. Nous démontrerons dans un article de *Cultura Española*, accepté en février 1909 par M. R. Menéndez Pidal, que l'auteur des *Prêcheurs burlesques en Espagne au XVIIIe siècle. Étude sur le P. Isla* (Paris, 1890), a usé de références fictives, procédé qui l'a empêché d'avoir connaissance de la biographie, très importante, d'Isla publiée, sous forme de lettre à Murr — et non, comme il le prétend, page 170, par Murr lui-même, en dépit du passage, cependant si clair, de De Baker et Sommervogel, *Bibl. II*, 286 : « cette notice, écrite en espagnol par un ami du défunt, a été insérée, *etc.* » — au tome XI, année 1783, du *Journal zur Kunstgeschichte und zur allg. Litteratur* — dont il n'a pas même examiné le titre, puisqu'il dit qu'il paraissait à Vienne! —, pages 235-289, par « *N. N.* », avec la date : « *Bolonia y Marzo 18 de 1783* » et le titre : *Noticia del difunto Señor Abbate Ioseph Francisco de Isla*, à la suite d'une notice de Murr, pages 231-234 : *Nachricht von dem Tode des Herrn Isla, Verfassers des Bruders Gerundio de Campazas.* Le P. Gaudeau, pour avoir, de la sorte, affecté une science qu'il ne possédait pas et malgré ses renvois — en partie inexacts bibliographiquement — page XXII, a complètement ignoré le passage d'Antonio Capdevila sur Isla, *Journal,* tome VIII, pages 298-299, — « El Señor D. *Joseph Francisco Isla* (segun V. S. dice, en Londres) es sugeto de buen ingenio, traduxo bien del francés al castellano *la Vida del grande Theodosio* 2 volúmenes. 8. El *Compendio de la Historia de España, etc., etc.* », — la réponse d'Isla à Murr — si bizarrement mutilée par Monlau, qui n'a dit pas un mot de sa provenance et des circonstances de sa publication originale : *B. A. E.* XV (1850), pages 614-616 — tome X (1781), pages 212-224, datée de Bologne, 19 octobre 1781, avec une allusion, en *P.-S.*, au tome IX (1780) du périodique de Murr, qui s'occupait tant des Jésuites, en particulier des Jésuites portugais, et était une mine véritable de documents hispaniques à l'époque.

trop éduquée encore d'après les antiques normes d'un classicisme latent, mais toujours vivace, dans nos cours d'humanités comme en nos chaires universitaires, selon lequel seule est digne d'un attentif examen la production littéraire qui réunit ces impondérables dons que l'étroitesse esthétique de notre XVIIe siècle, proclamée unique règle de bon goût par des générations de professeurs, érigea en critériums du chef-d'œuvre, et que tant qu'on n'aura pas, chez nous, rompu résolument avec cette mesquine poétique, qu'on ne se sera pas pleinement familiarisé avec le traitement historique, et non plus rhétorique des œuvres de l'esprit, l'importance de périodes comme celle dont nous traitons restera méconnue? C'est ici qu'il appert de quelle urgente nécessité est à l'hispanologue véritablement apte à remplir sa mission la connaissance exacte des idiomes et des littératures de trois pays étrangers — l'Italie et l'Angleterre d'abord, à la pensée desquelles s'alimente l'Espagne du XVIIIe siècle, mais aussi l'Allemagne, car Luzán, prototype de l'érudit espagnol en ces années, cervelle à tendances encyclopédiques où Vico voisine avec Descartes, où Milton tempère Boileau, où les Muratori, Gravina, Crescimbeni humanisent de rondeur italienne la sécheresse didactique française, car Luzán savait l'allemand [1], — et combien, moins que jamais, il serait déplorable qu'il ne possédât que la langue et la littérature castillanes. La besogne qui reste à faire sur le XVIIIe siècle transpyrénaïque sera — dès que les monuments de sa pensée auront été méthodiquement codifiés — une besogne primordiale d'analyse, mais surtout un labeur de synthèse. L'Espagne, au lieu d'avoir été, comme il fut de mode de le proclamer, en décadence, s'occupait alors avec passion — il est entendu que nous nous arrêtons à l'avènement de Charles IV, qui ruina tout ce bel effort — à recueillir — tel le génie qui, après une production exubérante, ressent le besoin de discipliner, en quelque sorte, son labeur en le coordonnant — d'une minutieuse et patiente recherche les résultats de sa civilisation et les fruits de son patrimoine, afin de pouvoir affirmer avec exactitude, en cet âge d'inventaires rigoureux et de merveilleux bibliographes, la nature et l'ampleur de sa contribution à la civilisation européenne et à la culture continentale. Un tel arrêt impliquait — n'eussent été les cataclysmes historiques consécutifs — le gage d'une restauration gran-

1. *Cf. Poética,* édition de 1789, I, 12 et 43. Qui dira tout ce qu'emmagasinaient de pensée allemande les tiroirs de Mayáns et tout ce que l'expérience voyageuse d'un Leandro Fernández de Moratín avait recueilli de notions en pays germaniques? Quand Luzán composa ses *Memorias literarias de París, actual estado y método de sus estudios,* imprimées à Madrid en 1751, la *Poética* avait paru depuis quatorze ans et rien de plus naturel, croyons-nous, que les retouches qu'il fit alors subir à son texte, sans qu'il soit besoin, pour les expliquer, comme le fait M. Fitzmaurice-Kelly — qui ne semble pas s'être renseigné dans la *Préface* de l'édition posthume — d'accuser Llaguno y Amírola d'avoir procédé en l'espèce comme à l'endroit de la *Crónica* de Diez de Games.

diose, et il ne sera qualifié de « décadence » que par ces sophistes qui, dédaigneux de la loi d'évolution qui régit les peuples comme les individus, exigent d'une littérature qu'elle ne manifeste aucunes solutions de continuité, et, pour nous en tenir à l'Espagne, auraient la présomption d'imputer à crime à ce pays de n'avoir su prolonger indéfiniment son « âge d'or ». D'autre part, quoi de plus naturel que les écrivains du XVIIIe siècle castillan aient été (par suite, précisément, de cet effort de reconstitution qui caractérise l'époque) conscients de la dette contractée sur la personne de leurs prédécesseurs par les plus pures gloires de cette France dont l'astre brillait d'un si radieux éclat sur le monde, — plus particulièrement, à cause de la dynastie régnante, sur leur patrie — et que des poètes dramatiques, par exemple, se soient sentis enclins — de même qu'un Lope de Vega s'était penché vers Ronsard ou qu'un Quevedo appréciait Montaigne — à rechercher dans les pièces de Corneille et de Molière, nourris de la tradition scénique d'Espagne au même degré que les Montfleury, Scarron, Rotrou, D'Ouville, Quinault, le reflet qu'y avait laissé la mentalité ibérique, en s'efforçant, en vertu d'une équivoque explicable, bien que fatale, de suivre la voie marquée par des maîtres considérés unanimement comme modèles de grand art? Mais cette imitation française n'est qu'une forme plus saillante de la tendance de l'illustration espagnole à s'européiser, à ne pas rester en retard sur le cosmopolitisme à la mode, et il serait aisé de démontrer que les *galicistas* les plus décriés n'entendirent pas un instant aliéner sans appel la tradition littéraire nationale au profit de l'exotisme, pas plus qu'aujourd'hui la Jeune Espagne, même lorsqu'elle rime d'après Stéphane Mallarmé, ou Jean Moréas, on Léon Dierx, ne laisse — sans toujours y réussir — de tendre à espagnoliser d'un pittoresque de terroir la trame un peu terne de ses rimes.

Et c'est ainsi, pour en revenir, après une nécessaire digression, à l'acte de Böhl, que l'originalité essentielle de celui-ci apparaîtra de moins en moins notable à mesure que sera mieux connue l'époque à laquelle nous venons de nous arrêter. Si le projet de réunir en un recueil systématique l'ancienne poésie castillane, que nous avons vu qu'il caressait à Görslow, peut sembler contamination de l'idée romantique en ce que celle-ci eut de plus sain et imitation de l'entreprise éditoriale qui illustra en leur temps les noms des Grimm, Nicolai, Brentano, Von Arnim et Herder, certes, mais d'autres Allemands encore qu'a oubliés notre insoucieuse frivolité, les Ursinius, les Schubart, les Von Seckendorf, les Vothe, et, — nous en tenant à l'Espagne — les A. W. Schlegel, les Norwich[1], les J. Grimm, les Gries, les Depping,

1. Le 1er novembre 1811, Böhl écrivait à Julius, de Görslow : « Ich habe diese letzte Zeit mehr gelesen als studirt, weil die Begebenheiten zu unfreundlich eingestürmt haben; ich habe gelesen den spanischen Don Quixote, den spanischen Calde-

dont les Von der Malsburg, les Keil et les F. W. V. Schmidt devaient suivre, l'un comme traducteur, l'autre comme éditeur, le troisième comme commentateur de Calderón, l'exemple, la réhabilitation de Calderón telle que nous avons vu Böhl la réaliser a été une œuvre médiocre d'épigone. L'homme qui, fuyant les rencontres meurtrières, avait abandonné l'Espagne pour vivre dans l'idylle de Görslow les années les plus troublées du XIXe siècle, n'a fait, à son retour à Cadix, que renouer une tradition littéraire brusquement interrompue sur le sol de la péninsule par le fracas des armes d'abord, puis par l'interminable lutte civique issue de l'intervention napoléonienne, comme si, depuis les jours de prospère opulence où il avait lié connaissance, dans cette riche bibliothèque dont nous savons que sa femme se défit au commencement de 1813, avec les belles publications sorties des presses d'un Antonio Sancha, d'un Joaquín Ibarra et de sa veuve, d'un Benito Cano, d'un Benito Monfort — cet imprimeur valencien sur lequel il faut lire les pages de feu Serrano y Morales, *Reseña hist.*, p. 332 *seq.* — rien de nouveau ne se fût produit dans le monde et le seul objet auquel dût tendre le sage consistât, ainsi qu'en l'ère de Charles III, à aligner sur ses rayons de nouveaux volumes aux côtés des anciens, en grossissant la liste, déjà si respectable, des exhumations d'une littérature parfaitement inapte à satisfaire les aspirations nouvelles d'âmes refondues au creuset de la souffrance patriotique. On nous fera grâce, sans doute, de l'énumération complète de ces livres, auxquels songeait Böhl, lorsque, au chapitre XXVI du *III. P.*, il évoquait les années inoubliables, où Calderón, Lope, Cervantes, Luis de León, Villegas, Ercilla, Villaviciosa, Gil Polo, Jorge Manrique, Figueroa, l'énigmatique « Bachiller Francisco de la Torre » rendus accessibles par des réimpressions partielles, ou totales, « se escucharon de nuevo los acentos de la legítima musa castellana » (p. 9), où l'archiprêtre de Hita lui-même était tiré, par un paléographe, d'un oubli plusieurs fois séculaire, où Rodríguez de Castro, dans sa *Bibl. Esp.*, dirigeait l'attention des spécialistes, non seulement vers ce *Cancionero de Baena* enseveli dans le sépulcre aux rutilantes reliures qu'était la librairie de l'Escorial, mais vers des reliques plus vétustes : — qu'il était réservé à J. Pidal de « découvrir » — le *libro de Apolonio*, la *vida de santa Maria egipciaqua*, le *libre dels tres reys dorient*, pour lesquelles n'eût pas manqué, si le crépuscule du siècle eût été plus clément, à coup sûr quelque Tomás A. Sánchez [1]. Car quiconque possède une notion exacte du XVIIIe siècle espagnol reconnaîtra avec nous que

ron von Norwich, Klopstocks Messias, den Young, Göthes Faust, Werther & Meister; Sie sollen aber nichts darüber von mir hören, weil auch Sie mich unfreundlich behandeln... »

1. Le passage de Rodríguez de Castro auquel nous faisons allusion, se lit II (Madrid, 1786), 504-505. Sur la collection de Sánchez, il y a un article enthousiaste au numéro de novembre 1790 du *Memorial Literario*, p. 383-391. M. C. Carroll Marden

ç'avait été le verdict des érudits de cet âge qu'avait formulé, un an après la mort du fils de Philippe V, le *Memorial literario*, quand, dans une *carta sobre las obras de D. Diego Saavedra Fajardo*, signée *F. G. S.*, il avait écrit, en novembre 1789, que « desean mucho tiempo ha los sabios de la nacion que se reimpriman en colecciones completas y uniformes las obras de nuestros mejores Autores. » Et Böhl aurait pu sans peine, à l'aide de seuls extraits de ce même *Memorial*, augmenter d'un instructif article la collection de ses *noticias* dans le *Diario Mercantil*, soit qu'il eût eu recours, à cette fin, au numéro de novembre 1790, où un anonyme a vanté, sous la rubrique : *Reflexiones sobre los autores dramáticos* (p. 458-462), les *comedias* d'antan, en particulier *Casa con dos puertas*... de Calderón, et auguré la prochaine aurore d'une grandiose renaissance nationale, soit qu'il se fût adressé au numéro de décembre 1796, où J. C[alderón de la] B[arca], colonel d'infanterie commandant les grenadiers de la garde royale, membre de l'Académie espagnole et de la *Sociedad Cantábrica*, écrivain familier avec la littérature anglaise, a publié cette *Carta apologética en defensa de Fr. D. Felix Lope de Vega Carpio y otros poetas cómicos españoles* à laquelle on renverra au numéro de mars 1797, p. 356, *note*, et où la supériorité technique de Lope et de Calderón est exaltée (p. 305-322) en termes que l'on jurerait tracés par la plume du *Germano-Gaditano*. « Veo en el portentoso ingenio de este poeta [*Lope*] y en el de D. Pedro Calderon de la Barca un campo inmenso, fertil y ameno como el Eliseo, donde Naturaleza pródiga ofrece una fecundidad eterna. Las obras de estos y otros dramáticos de aquella edad son, respecto á las de hoy, como los majestuosos edificios góticos comparados con los modernos. El Templo de Valencia es un edificio arregladito : la catedral de Burgos un monumento arquitectónico, sólido y suntuoso : el uno inspira amenidad, el otro eleva el alma á consideraciones sublimes, *etc.* » (p. 313)[1]. Aussi, quelles que soient

a rappelé fort à propos, dans l'Introduction à son édition critique du *Poema de Fernán González* (Baltimore, 1984), p. XXIV, que Sánchez songeait à publier un cinquième tome, qui eût contenu, précisément, le *Poema*.

1. Nous avons nommé p. 134, *note* 1, Arrieta à propos de sa traduction de Batteux. O[live] l'a longuement critiquée aux tomes II (1802), p. 223-239, III (*id.*), p. 107-118 et 251-272 et IV (1803), p. 77-91 de son *Memorial*. Ce qu'il a écrit, en ce dernier article, sur Calderón est supérieur à ce qu'en a dit Böhl, parce que, d'abord, très antérieur aux passages de celui-ci en 1814 et 1819, parce qu'ensuite résumant sans enthousiasmes de commande le mérite fondamental du poète. « Era Calderon el mas sobresaliente de todos los poetas de su tiempo, pues ninguno de ellos, ni aun de los que despues le han seguido en esta carrera, le iguala en la amenidad, cultura y atractivo del estilo, aunque á veces peca por demasiado culto, afectado y florido. Podemos dividir sus comedias en tres clases : las que llaman de *teatro*, con máquinas y decoraciones; las *heroicas* ó de grandes personages; y las de *capa y espada*, ó de gente de mediana clase, sin decoraciones ni mudanzas de escena. En las dos primeras clases siguió como todos el rumbo de Lope, aunque con alguna más nobleza y regularidad; pero puede decirse que no tuvo modelo en las de *capa y espada :* aunque en todas ellas se desentendió de las reglas verdaderas del drama, tiene no obstante el

les sympathies que notre commerce avec les écrits de Böhl ont pu éveiller en notre esprit — s'il est vrai que s'efforcer de comprendre un homme, c'est déjà l'aimer, — force nous sera de clore ce travail sur des phrases qu'eût évitées un panégyriste, sans doute, mais encore, peut-être, un ami de cette « leyenda española » qui a fait tant de mal à l'hispanisme scientifique. Non que nous déniions au père de Fernán Caballero les mérites du collecteur de la *Floresta* et du *Teatro*, si, comme on l'a vu, nous n'avons pas hésité devant des recherches supplémentaires pour jeter une nouvelle lumière sur ces publications et les projets de leur auteur. Mais ici nous ne sommes que le juge de la querelle caldéronienne, et c'est en cette qualité que nous prononçons. Que si certains critiques, fidèles à ce conventionnalisme auquel, dans l'exercice de leur sacerdoce comme dans la pratique de leur vie, ils concèdent parfois des prérogatives en désaccord avec l'austère logique, voulaient, levant leurs plumes au ciel en attitude de menace, pourfendre notre impiété sacrilège, nous saisirions, pour parer cette meurtrière pointe, en guise de bouclier la correspondance avec Julius, et, de la lettre du 28 avril 1823, leur lirions, comme formule incantatoire, ce passage : « Sie werden hiemit durch Perthes erhalten, was ich für Sie habe auftreiben können, nemlich die 7e. Auflage des Dicc°

arte de interesar llevando al espectador de escena en escena con la mas ansiosa curiosidad hasta ver el fin. Tambien se le debe alabar por su discrecion y agudeza, y por lo vivo y animado de su diálogo; pero con justa razon se le nota de amanerado en los argumentos y de demasiado exagerado en la pintura de los caracteres, que son en general de muy dañoso exemplo » (p. 79). Voir aussi, au tome II, p. 54-60, le *Juicio general del año cómico de 1801 á 1802*, du même, où il est dit que Lope et Calderón « también serán leidos y estimados en un siglo culto » (p. 56), et, au tome X (1817) de la *Minerva*, la *Noticia crítica de los progresos de la literatura en España desde principios del siglo hasta el año 1817*. Il importe de lire également les *Orígenes y Progresos del Teatro Español* de l'acteur madrilègne M. García de Villanueva Hugalde y Parra (Madrid, Sancha, 1802, xxx et 342 pages in-8°), compilation indigeste dont seules les pages 226-329 : *Espectáculos y teatros*, permettent de constater la persistance du culte de la Thalie nationale, à laquelle Jovellanos n'avait pas laissé de rendre hommage dans sa *Memoria* de 1796 — achevée en 1790, réimpr. *Mem. de la Acad. de la Hist.*, V, 397 *seq.*, puis B. A. E. XLVI, 480 *seq.* — au paragraphe II de la *Ia Parte;* qu'avaient défendue des pamphlétaires, tels « *Perico, el de los Palotes* », dans un romance satirique : *La Comedia ó los dos candiles* (Madrid, 1790, 15 pages in-4°) et « Lucas el Pelon, Poeta Alcornoqueño » dans l'*Arte de hacer comedias en dos cantos, etc.*, imprimé à Alcalá, 88 pages in-8°, et honoré d'une annonce dans le *Memorial;* à laquelle le bibliothécaire royal Casiano Pellicer avait élevé, en 1804, ce beau monument de zèle et de recherches : *Tratado histórico sobre el origen y progresos de la comedia y del histrionismo en España, etc.* (Madrid, 2 tomes in-8° de 282 et 230 pages), œuvre dédiée à Godoy et dont la seconde partie, répertoire d'acteurs, est aujourd'hui moins appréciable que la première, dont les pages 256 *seq.* constituent un irrécusable témoignage de la survivance, dans les milieux lettrés, de l'esprit d'équité littéraire du xviiie siècle. Même dans l'ouvrage anonyme — son auteur devait être un homme d'Église — paru à Madrid en 1802 : *De los vicios del teatro moderno y del modo de corregirlos*, qui compte 575 pages in-8°, on pourrait, dans les notes relatives à l'histoire du Théâtre espagnol — la IVe partie traite des spectacles scéniques du xiiie siècle à l'époque moderne — relever aussi maintes assertions caractéristiques de cet état d'âme.

de la Academia, die nicht nur keinen Vorzug über die 6ᵉ. hat, sondern auf schlechterem Papier gedruckt ist. Es ist schändlich, dass dieses Wörterbuch zu einer blossen Spekulazion herabgesunken ist... Endlich den ersten Theil einer neuen Ausgabe des D. Quijote mit einem prächtigen, für Litteratur & Sprache höchst anziehenden Komentar von Clemencin. Da sich indessen der spanische *Starrkopf* in allem zeigen muss, so giebt uns hier ein Akademikus das Skandal, die *ihm allein* eigenthümliche Akzentuirung unter den Augen der Akademie der lesenden Welt aufzutischen. Der Prolog ist sehr brav, obwohl in Hinsicht der Theorieen die alten Schakale noch manchen abgedankten Geheimplatz kervorgerufen haben. Die freie Anerkennung der Fehler & Flüchtigkeiten des Cervantes hat mir sehr gefallen : sie ist indessen schon in der *Gaceta de Madrid*, zwar leise, aber doch gerügt worden. Die afrancesados, die mit Sᵗ Evremond dafür halten, dass die spanische Lit. nur *ein* gutes Buch (nemlich don Quijote) aufzuweisen hat, fechten für die *Makellosigkeit* dieses Phenix. Es sind beschränkte Eselsköpfe[1], so wie die französ. industriels & die englischen utilitarians, die alle Poesie vernichten möchten. In welchem Zeitalter leben wir! — Gottlob, dass sich *die Zeit selbst verzehrt* & *diese Welt nicht immer währt* (Logau)... » Parce que nous fûmes, selon que nous l'ont permis nos faibles forces, dans ce livre, un « beschränkter Eselskopf », en prétendant, nous aussi, « détruire toute poésie » — c'est-à-dire déshabiller de ses oripeaux le Böhl de la légende — au profit de « toute vérité » — c'est-à-dire de l'aspect documentaire des choses, le seul qui vaille à nos yeux — nous supporterons d'un cœur léger les anathèmes de quelques défenseurs de la Vérité littéraire conventionnelle, pour lesquels, puisse, cependant, l'adage de l'épigrammatiste silésien cher à Lessing trouver quelque jour son application et « ce monde » ne point « durer toujours » !

1. Cette boutade nous rappelle un autre passage de Böhl, dans une lettre du 26 janvier 1831 à Julius, touchant l'étude de Moratín sur les origines du théâtre en Espagne, qu'il avait songé un instant à réimprimer en tête de son *Teatro Español anterior á Lope de Vega* : « Der Name von Moratin wird wahrscheinlich dem Buche mehrere Liebhaber zuführen, für *mich* ist sein Discurso ein altes abgeleiertes Lied & die meisten Kritiken seines Catalogus ausgedroschenes Stroh... »

CORRECTIONS

P. XXII, L. 11. — Au lieu de : *L'année suivante,* lire : *4 ans plus tard (septembre 1833)*.....

P. LV, note 1. — A la suite de la citation de *Zehn Jahre*..., nous eussions pu ajouter : *Notre passage à Hambourg n'aura pas été complètement inutile à la cause des études hispaniques, si, outre les Conférences où nous fîmes connaître l'œuvre de Blasco Ibáñez (cf. « España Moderna » du 1*er* décembre 1903, p. 167-172), la remarquable investigation du D*r* J. Brauns, professeur à l'Oberrealschule de Hambourg-Eimsbüttel :* UEBER DEN PRÄPOSITIONALEN ACCUSATIF IM SPANISCHEN MIT GELEGENTLICHER BERÜCKSICHTIGUNG ANDERER SPRACHEN *(Hamburg, 1909, VIII et 69 p. in-8°), est due en partie à notre initiative. L'auteur s'est, d'ailleurs, plu à le reconnaître, dès le commencement de la préface : « Die vorliegende Abhandlung über den präpositionalen Accusatif verdankt ihre Entstehung einer Anregung, die mir von Herrn Professor C. Pitollet — dem ich für manche sprachliche Förderung erkenntlich bin — in dem von der hiesigen Oberschulbehörde eingerichteten spanischen Praktikum gegeben wurde. Er wies mich auch besonders auf das grosse Werk Cuervos : « Dicc. de Constr. » hin, etc... »*.

P. 14, L. 40. — Au lieu de : *Abspannungen,* lire : *Ueberspannungen.*

P. 43, L. 10. — Après : *questions d'hypothèques,* lire : *Vainement, d'ailleurs, avons-nous, à diverses reprises, tenté d'obtenir, de la branche allemande de la famille Böhl, quelques indications sur ce point. M. le Landrat Theobald von Böhl, qui réside à Glave, près Dobbin, en Mecklembourg, nous écrivait encore à ce propos, en mars 1909 : « Ueber den Grund des Verkaufes von Görslow kann ich Ihnen authentische Nachrichten auch nicht geben. Mein Vater, welcher jetzt auch schon seit langen Jahren verstorben ist, drückte öfter sein Bedauern darüber aus, dass das Gut verkauft sei; über den Grund hat er aber nie gesprochen, kannte ihn auch vielleicht selbst nicht. Was ich Ihnen darüber sagen könnte, würde sich nur auf Vermuthungen aufbauen und persönliche Anschauungen wiedergeben... »*

P. 50, L. 14. — Au lieu de : *Parturiant,* lire : *Parturient.*

P. 124, L. 12. — A cette ligne eût dû être ajouté, en note : *C'est par une curieuse confusion que, dans la si justement populaire « Hist. de la litt. française » de M. G. Lanson, l'on continue, depuis la 1*re* éd. (1895), à affirmer (livre IV, ch. VII : « La litt. franç. et les étrangers; 1 : La litt. franç. et les étrangers » [p. 801]) que Luzan a « mis en castillan » l'« Art Poétique » de Boileau. Nous ignorons si cette confusion a été relevée jusqu'alors.*

P. 133, L. 23. — Au lieu de : « *Caxon de sastre literato* », lire (sous peine

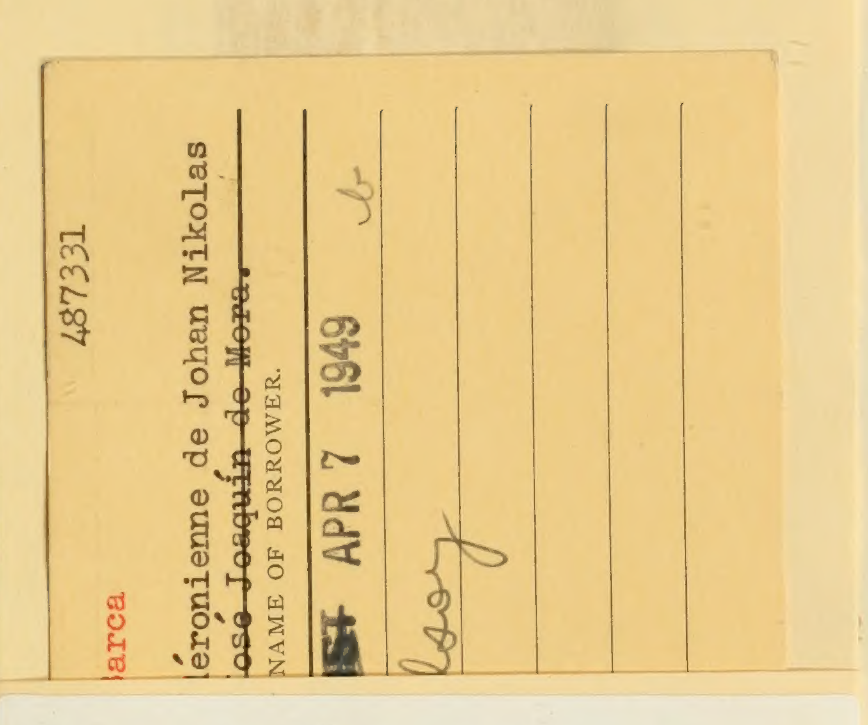
d'encourir la férule de M. R. Foulché-Delbosc) : « *Caxon de sastre* », *dit parfois : « literato* ».

P. 258, L. 29. — Après : « *doceañistas* », eût dû être placée la note suivante : *Cette Constitution de Cadix de 1812 manque encore, comme les « Cortes » elles-mêmes, d'un historien, car les essais de contemporains (v. gr. : Argüelles et Villanueva) sont par trop fragmentaires et les pages de Toreno très insuffisantes. De nos jours, cependant, M. R. M. de Labra, complétant Borrego, a écrit quelques bonnes pages de vulgarisation, après avoir traité de la matière dans des Conférences données en* 1884 *et* 1885 *au « Fomento de las Artes ». Cf. ces pages, réimprimées partiellement du « Boletín de la Inst. libre de Enseñanza,* 1886 » *sous le titre :* LA CONSTITUCIÓN DE CÁDIZ DE 1812 (CONFERENCIAS DE VULGARIZACIÓN). (*Madrid, 1907, LXXX et 271 p.*) *L'auteur promet d'étudier ultérieurement le reste de l'œuvre des « Cortes » gaditaines.*

P. 264, L. 14. — Après : *Jovellanos*, lire : — *à l'œuvre duquel il semble que l'on veuille, à Gijón même, élever le monument éditorial qu'elle attend depuis un siècle* (*Cf. Cult. Esp., n° VII, p. 759*).

P. 265, L. 28. — Après : *ce bel effort*, lire : *et dont le règne vient d'être étudié, dans un livre récent, par M. J. Pérez de Guzmán* : « *Estudios de la vida, reinado, proscripción y muerte de Carlos IV y María Luisa de Borbón, reyes de España.* » (Madrid, 1908.)

Bordeaux. — Impr. G. GOUNOUILHOU, rue Guiraude, 9-11.



Calderón de la Barca
Pitollet, Camille
La querelle caldéronienne de Johan Nikolas Böhl von Faber et José Joaquín de Mora.